



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Aug. 212. 201
K 3 44



Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY.

Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

Received 1 April, 1892.



Société normande de Géographie

La Société ne prend sous sa responsabilité
aucune des opinions émises par les Auteurs des articles insérés dans son Bulletin

Société normande de Géographie



Bulletin de l'année 1890

Tome XII



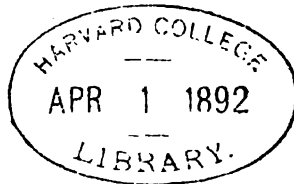
Rouen

Imprimerie de Espérance Cagniard

Rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnage, 5

1890

Geog. 212.203



*Brit. and.
(12, 13.)*

LISTE GÉNÉRALE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

PRÉSIDENTS D'HONNEUR

MM.

- 1879-1880. LIMBOURG, ancien préfet de la Seine-Inf., boulev. St-Germain, 213 bis, Paris.
 1880. FERRY (Emile), conseiller général, boulevard Cauchoise, 21.
 1881-1882. LEBON (Maurice), ancien maire de Rouen, rue Jeanne-Darc, 87.
 1882-1883. RENAUD, ancien préfet, directeur général des contributions indirectes.
 1883-1884. HENDLÉ, préfet de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 1884..... DE LESSEPS.

ANCIENS PRÉSIDENTS

- 1879-1880. MM. GRAVIER (G.). 1885-1886. MM. FÉLIX (J.), *.
 1881-1882. LEFORT. 1887-1888. O. MARAIS, *.
 1883-1884. LEBON (Maurice).

PRÉSIDENT HONORAIRE

M. GRAVIER (Gabriel), I [§], homme de lettres, rue Alsace-Lorraine, 18.

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE

M. TRIBOUILLARD (Joseph), I [§], principal du collège de Dieppe.

COMPOSITION DU BUREAU ET DU COMITÉ

à partir de mai 1889

Président.....	MM. E. FERRY, I [§] , C [†] .
Vice-président.....	BOUCHER (Dr L.).
—	TOUTAIN.
Secrétaire général.....	GRAVIER (G.), I [§] .
Secrétaire.....	LAMETTE, A [§] .
—	SANSON.
Trésorier.....	BUISSON (Emile), A [§] .
Archiviste-bibliothécaire.....	HÉRON, I [§] .

COMITÉ DE DIRECTION

Membres dont le mandat expire en 1890

MM. BARBIER.
 BRAYARD, *, [§].
 CHARITÉ, *, [§].
 DUPRÉ (Ernest).
 FOURAY, A [§].
 GARETTA.
 Mlle GRAVIER (Gabrielle).
 MM. GULLY (Ludovic), [§].
 LANCE, [§].

Membres dont le mandat expire en 1891

MM. BENNER (Ch.).
 BERGEVIN (Ernest de).
 DELAHAYE (Charles).
 DELARUE, A [§].
 GADEAU DE KERVILLE (Henri), [§].
 DEGLATIGNY.
 GUILLLOTTE.
 HÉBERT (Valentin).
 LAMBARD (Hector).
 NIEL (Eugène).

MEMBRES HONORAIRES

S. M. DON PEDRO II D'ALCANTARA, empereur du Brésil.
 S. M. LÉOPOLD II, roi des Belges.
 LE PRÉFET du département de la Seine-Inférieure.
 LE GÉNÉRAL DE DIVISION commandant le 3^e corps d'armée, à Rouen, au quartier général, rue de Crosne, 53.
 LE PREMIER PRÉSIDENT de la Cour d'appel de Rouen.
 LE MAIRE DE ROUEN.
 L'INSPECTEUR D'ACADÉMIE.

MM.

BINGER, *, I §, †, capitaine d'infanterie de marine, officier d'ordonnance de M. le grand chancelier de la Légion-d'Honneur, rue de Solférino, 1, Paris.
 BRAZZA (Pierre-François-Paul-Camille-Savorgnan de), O *, lieutenant de vaisseau, commissaire-général du gouvernement dans le Congo français.
 DR O. BROCH, C *, † † †, correspondant de l'Institut de France, ancien ministre de la marine norvégienne, Ullevoldsveien, 25, à Christiania.
 CAMERON (le commander Verney Lowett), † † †, Soreham vicarage, Seven oaks (Angleterre).
 CHARNAY (Désiré), O *, boulevard Magenta, 38, Paris.
 COELLO (Francisco), C *, † † †, colonel du génie espagnol, président honoraire de la Société de Géographie de Madrid, Reina, 43, à Madrid.
 DAUBRÉE, G O *, G C †, G C †, G C †, G C †, membre de l'Institut, boulevard Saint-Germain, 254, à Paris.
 DESDEVICES DU DÉZERT, *, professeur à la Faculté de Caen, à Caen (Calvados).
 DUPUIS (Jean), rue Saint-Georges, 43, Paris.
 FAIDHERBE, G C *, général de division, grand chancelier de la Légion-d'Honneur, sénateur, membre de l'Institut, décoré de la médaille militaire, rue de Lille, 64, Paris.
 LE MYRE DE VILERS, gouverneur général de Madagascar.
 LESSEPS (comte Ferdinand de), G O *, membre de l'Institut et de l'Académie française, rue Saint-Florentin, 7, à Paris.
 LEVASSEUR (Emile), O *, G O †, O †, † † †, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts-et-Métiers, ancien président de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, rue Monsieur-le-Prince, 26, à Paris.
 LIAGRE (le général), G O †, † † † †, secrétaire perpétuel de l'Académie, président de la Commission centrale de statistique, rue Caroly, 23, à Bruxelles.
 LIARD, O *, directeur de l'instruction secondaire au ministère de l'Instruction publique, à Paris.
 MALTE-BRUN, *, † †, A §, ancien président de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, rue Jacob, 16, à Paris.
 MARGRY (Pierre), *, ancien archiviste du ministère de la marine, rue de l'Écluse, 9, à Paris.

- PARMENTIER, G O *, général de division du génie, membre du comité des fortifications, rue du Cirque, 5, à Paris.
- QUATREFAGES (DE BRÉAU DE), C *, † † † † †, membre de l'Institut, président honoraire de la Société de Géographie de Paris, professeur au Muséum, rue de Buffon, 2, à Paris.
- RECLUS (Élisée), place Orientale, 2, à Clarens (Suisse).
- SCHERZER (le Dr Karl Ritter von), C *, C †, C †, C †, † † † † †, conseiller aulique, chargé d'affaires et consul général d'Autriche-Hongrie, à Gênes.
- S. E. TORRÈS CAICEDO, G O *, † † † † † †, ancien ministre plénipotentiaire de la République du Salvador, membre correspondant de l'Institut, rue Fortuny, 20 (Parc-Monceau), à Paris.
- TEANO (prince de), duc de Sermonetta, C *, président de la Société italienne de Géographie, à Rome.
- TROTABAS, *, officier de marine en retraite, président honoraire de la Société de Géographie de la province d'Oran, rue du Temple, 71, à Paris.
- VENUKOF (général Michel), à Paris.
- VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *, président honoraire de la Société de Géographie de Paris, rue de Seine, 21, à Paris.
- WAUWERMANS, C † † † † † †, général de division du génie, président de la Société de Géographie d'Anvers, à Anvers (Belgique).
- WIENER, *, chargé d'affaires de France au Chili, rue de Copenhague, 5, à Paris.

MEMBRES CORRESPONDANTS

- BAINIER, ancien secrétaire général de la Société de Géographie de Marseille, place de la Nation, 4, à Paris.
- BALLAY, O *, médecin de la marine, au Congo.
- BARBIER (Victor), I †, secrétaire général de la Société de Géographie de l'Est, rue de la Prairie, 1 bis, à Nancy (Meurthe-et-Moselle).
- BAYLE (Charles), directeur de la *Géographie*, rue de l'Abbaye, 16, Paris.
- BEAUVOIS (Eugène), † †, à Corberon (Côte-d'Or).
- BELGRANO, secrétaire de la Società ligure di storia patria, à Gênes (Italie).
- BERLIOUX (Etienne-Félix), professeur de géographie à la Faculté des lettres de Lyon, à Lyon (Rhône), rue Crevier, 2.
- BIZEMONT (Henri-Louis-Gabriel, comte de), *, capitaine de frégate, rue des Saints-Pères, 76 bis, à Paris.
- BOUINAIS, chef de bataillon d'infanterie de marine, officier d'ordonnance du ministre de la marine, licencié en droit, *, †, C † † † †, à la Guadeloupe.
- BOURDE (Paul), *, rédacteur du *Temps*, rue Fromentin, 8, à Paris.
- BRAU DE SAINT-POL LIAS, I †, †, chef de mission en Extrême-Orient, rue de Passy, 47, à Paris.
- CAMPERIO (le capitaine), directeur de l'Exploratore, à Milan (Italie).
- CHEFNEUX (Léon), à Aden (Arabie).
- CHIL Y NARANJO (le docteur Gregorio), à Telde (Gran Canaria).
- COLIN, médecin de 2^e classe de la marine, rue de la Promenade, 7, à Asnières.

- COSTA (le R. B.-F. de), the Hampshire, 46 west, 9th street, à New-York (Etats-Unis).
- COUDREAU (Henri), professeur de sciences économiques, à Sonnac, par Matha (Charente-Inférieure).
- COUTOUY (de), ministre plénipotentiaire de France, à Bukarest (Roumanie).
- CROIZIER (marquis de), I ☞ , G ☞ , G O ☞ , ☞ , ☞ , président de la Société académique Indo-Chinoise, 10, boulevard de la Saussaye (parc de Neuilly), Paris.
- DELAUVAUD (Louis), O ☞ ☞ ☞ , A ☞ , secrétaire d'ambassade à Berlin, rue de la Boétie, 85, à Paris.
- DESCUBES (Amédée), rue Gustave-Courbet, 16, à Paris.
- DESIMONI (Cornelio), secrétaire des archives d'Etat, à Gênes (Italie).
- DRAPEYRON (Ludovic), directeur de la *Revue géographique*, rue Claude-Bernard, 55, à Paris.
- DUPONCHEL, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Montpellier (Hérault).
- DUYEYRIER (Henri), O ☞ , C ☞ , vice-président de la Société de Géographie de Paris, rue Pigalle, 18, à Paris.
- GAFFAREL (le docteur Paul), I ☞ , C ☞ , G ☞ , O ☞ ☞ , professeur à la Faculté des lettres de Dijon, à Dijon (Côte-d'Or).
- GAUTHIOT, ☞ , secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, boulevard Saint-Germain, 63, à Paris.
- GRANDIDIER (Alfred), ☞ , président honoraire de la Société de Géographie de Paris, rue de Berri, 14, à Paris.
- GROS (Jules), publiciste, à Vanves (Seine), route de Clamart, 9.
- HAMY (le docteur Ernest), O ☞ , membre de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, conservateur du musée d'ethnographie, rue de Lubek, 40 (avenue du Trocadéro), à Paris.
- HARMAND (docteur J.), O ☞ , ☞ ☞ , et commissaire général du Gouvernement français à Hué (Annam), à Paris.
- HELLWALD (le baron Friedrich Heller von), C ☞ , ☞ ☞ ☞ , I ☞ , 42, Reinsburgstrass, à Stuttgart (Wurtemberg).
- HOBEN (baron de), consul général des États-Unis de Colombie en Algérie, à Alger, rue de Mersy, 1.
- HÜBER (le colonel William), ☞ , I ☞ , membre de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, rue de Courcelles, 58, à Paris.
- JACKSON (James), A ☞ , archiviste-bibliothécaire de la Société de Géographie de Paris, avenue d'Antin, 15, à Paris.
- MARCHE (Alfred), ☞ , voyageur naturaliste, à Paris.
- MARTINET, capitaine d'infanterie de marine, à Pondicherry (Indes).
- MASQUERAY (E.), directeur de l'Ecole supérieure des lettres, rue de Joinville, 13, à Alger.
- MAUNOIR (Charles), ☞ , I ☞ , C ☞ , ☞ , secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, rue Jacob, 14, à Paris.
- MEULEMANS, G O ☞ , C ☞ , C ☞ , O ☞ , O ☞ , ☞ ☞ ☞ , consul général, directeur du *Moniteur des Consuls*, rue Lafayette, 1, à Paris.
- MILLOT, ☞ , ancien président du Conseil d'administration municipale de la concession française de Shang-Hai (Chine), membre de l'expédition du fleuve Rouge (Tongkin).

- MONCLAR (marquis de), *, chargé d'affaires de France à Montevideo (Uruguay).
 NARDUCCI (Enrico), bibliothécaire de l'Alexandrine, à Rome (Italie).
 NEIS (Paul), *, I §, médecin de 1^{re} classe de la marine, rue Racine, hôtel Racine, à Paris.
 NOÏROT (Ernest), administrateur colonial, délégué du Sénégal à l'Exposition de 1889, rue Burq, 10, à Paris.
 NORMAND (Charles), membre correspondant de diverses Sociétés savantes, rue des Martyrs, 51, à Paris.
 PARANHOS (da Silva), C §, § § § §, consul général du Brésil, à Liverpool (Angleterre).
 PARKMAN (Francis), Chestnut street, 50, à Boston (Etats-Unis d'Amérique).
 PINART (Alphonse), voyageur, à San-Francisco (Californie), et à Paris, 12, boulevard Denain.
 RAFFRAY (Achille), voyageur naturaliste, avenue des Gobelins, 22, à Paris.
 RENAUD (Georges), *, § §, directeur de la *Revue géographique internationale*, professeur d'économie politique et de géographie aux écoles Turgot et Arago, rue de la Pompe, 76, près l'avenue du Trocadéro, à Paris.
 REY (Guillaume-Emmanuel), *, §, membre de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris, rue des Ecuries-d'Artois, 22, à Paris, et au château de Laurette par Montfort-le-Rotrou (Sarthe).
 ROSNY (Léon de), *, I §, directeur-adjoint de l'école des Hautes-Études, avenue Duquesne, 47, Paris.
 SULTE (Benjamin), homme de lettres, à Ottawa (Canada).
 VOSSION (Louis), consul de France à Philadelphie (États-Unis d'Amérique).
 WAUTERS, secrétaire de la Société de Géographie de Bruxelles, rue Potagère, 183, à Bruxelles.

MEMBRES DONATEURS

- HÉBERT (Valentin), place de la Basse-Vieille-Tour, 40.
 MARAIS (Octave), *, avocat, rue des Arsins, 8.

MEMBRES A VIE

- BESSELIÈVRE (Charles), O *, I §, membre du Conseil général, rue de Crosne, 24.
 BUISSON (Emile), A §, conseiller municipal, vice-président de la Société artistique de Normandie, route d'Eauplet, 45.
 BLIGNY, avocat, boulevard Beauvoisine, 60.
 DEGLATIGNY Louis, rue Blaise-Pascal, 11.
 FÉLIX (Julien), *, conseiller à la Cour d'appel, rue Etoupée, 33.
 FRÉRET (Octave), architecte, quai du Havre, 4.
 LECAPLAIN, *, I §, professeur au lycée Corneille, rue Beauvoisine, 146.
 LEGROS (A.) fils, banquier à Fécamp (Seine-Inférieure).
 MARAIS (Octave), *, avocat, rue des Arsins, 8.
 PIGNY (Georges), rue du Puits, 10.
 SOCIÉTÉ industrielle de Rouen.

MEMBRES TITULAIRES

815. ACCARD (Anatole), comptable, rue Orbe, 55.
674. ALLAIN (René), A   , rédacteur au ministère de la Justice, lieutenant au 66^e territorial d'infanterie, quai de Béthune, 36, à Paris.
77. ANDRIEU, pharmacien, conseiller municipal à Cailly (Seine-Inférieure).
409. ANDRIEU, négociant, rue Beauvoisine, 82.
413. ANGRAN, grande route, 131, à Déville-lès-Rouen.
777. AUBÉ (Raoul), sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de Rouen, boulevard Beauvoisine, 97.
704. AUBER, propriétaire, rue de Lémery, 5.
672. AUBERT, contrôleur à la compagnie d'assurances *l'Ancienne Mutuelle*, rue Bras-de-Fer, 9.
177. AUDION (Léonce), manufacturier, rue aux Ours, 18.
542. AUDRESSET (E.) fils, à Louviers (Eure).
10. AUGÉ, , libraire, rue de la Grosse-Horloge, 36.
782. AUZOUX (Désir), professeur de fabrication et d'apprentis à l'Ecole manufacturière d'Elbeuf, rue Deshayes.
807. BACHELET (Georges), à Pont-Saint-Pierre (Eure).
389. BAILLEUL, maire de Caudebec-en-Caux, à Caudebec-en-Caux (Seine-Inférieure).
30. BALAVOINE-LÉVY, directeur de l'Ecole professionnelle manufacturière d'Elbeuf.
461. BALLUE, propriétaire, petite rue de l'Avalasse, 8.
780. BARBIER, propriétaire, rue Jeanne-Darc, 73.
362. BARON (Albert), filateur à Bapeaume-lès-Rouen.
109. BASCLE DE LA GRÈZE, représentant des mines de Nœux, rue Dufossé, 6, à Amiens (Somme).
292. BATAILLE, rue d'Harcourt, 2.
823. BAUMGARTNER (Edmond), filateur à Fleury-st-Andelle; à Rouen, rue Jeanne-Darc, 21.
548. BAYEUX (Charles), A , censeur des études au Lycée Corneille.
693. BEAUCOURT (Edmond de), capitaine au 84^e de ligne, à Avesnes (Nord).
157. BEAURAIN (Narcisse), A , bibliothécaire, impasse des Sapins, 10.
47. BEAUREPAIRE (Charles de),  , correspondant de l'Institut, rue Beffroi, 24.
513. BEAUVOIR (l'abbé de), curé de Saint-Godard, rue de l'Ecole, 43.
165. BECAERT, conseiller municipal à Cailly (Seine-Inférieure).
133. BÈKE (A.), artiste musicien, rue Beauvoisine, 159.
24. BENNER (Ch.), membre du Conseil d'arrondissement, rue de Blainville, 5.
795. BERGEVIN (Ernest de), 116, rue de la République.
532. BERRANGER (de), contrôleur principal des contributions directes, place Saint-Marc, 34.
289. BERTEL (Henri), manufacturier, rue de Lenôtre, 39.
650. BESSELIÈVRE (Louis), rue de Crosne, 24.
886. BIANQUIS, pasteur protestant, rue de la République, 57.
127. BIDULT (Edouard), conseiller municipal, boulevard Jeanne-Darc, 2.
84. BLECH (René), de la maison Ernest Siegfried et Cie, au Havre.
368. BLIN (Charles), rue de la Barrière, à Elbeuf-sur-Seine.

679. BONNET (Emile), rue d'Eauplet, 46.
 146. BORDEAUX, rue Cauchoise, 47.
 683. BOUCHER (Louis), docteur en médecine, rue Bouquet, 33.
 6. BOUIS, rue de la Glacière, 5.
 237. BOULANGER, juge de paix à Criquetot-l'Esneval.
 497. BOULAY (Emile), négociant, rue Saint-Éloi, 49.
 300. BOULEN (Paul), rue Jeanne-Darc, 13.
 722. BOULET (Auguste), rue de la Grosse-Horloge, 21.
 408. BOURCY (T.), courtier de commerce, 170, rue des Charrettes.
 266. BOURDON (Emile), négociant, rue d'Amboise, 22.
 775. BOUVIER (Daniel), place de la Pucelle, Rouen.
 666. BRAQUEHAIS (M^{me}), boulevard Jeanne-Darc, 25.
 254. BRAYARD, *, A †, chef de division à la Préfecture, rue du Nord, 6.
 481. BRÉARD, rue Saint-Lazare, 68, à Paris.
 745. BRÉCHOT, docteur en médecine à Caudebec-en-Caux.
 451. BRIDOUX, A †, maître de pension à Gaillefontaine.
 476. BRIDOUX (Georges), à Déville-lès-Rouen.
 330. BRIÈRE (Léon), *, directeur du *Journal de Rouen*, rue Jeanne-Darc, 51.
 636. BRIGALANT (G.), manufacturier à Barentin.
 692. BRUNET, inspecteur de la 2^e division aux chemins de fer de l'Ouest, rue de la République, 59.
 806. BRUNON, docteur en médecine, rue de l'Hôpital, 1.
 703. BUISSON (Eugène), conseiller municipal, pharmacien, rue Percière, 38 et 40.
 3. CAGNIARD (Espérance), A †, †, imprimeur, rue des Basnage, 5.
 203. CAGNIARD (M^{me} Espérance), rue des Basnage, 5.
 373. CAGNION (Edouard), rue du Vieux-Palais, 11.
 493. CANEAUX (Anatole), à Saint-Martin-du-Tilleul (Eure).
 354. CAPELLE, *, †, conseiller général, rue de Lenôtre, 22.
 656. CARLIEZ, médecin, rue Jeanne-Darc, 43.
 342. CARON (Hippolyte), route de Lyons-la-Forêt, 46.
 706. CARON (J.), rue Potard, 11.
 442. CARRÉ, notaire, rue Thiers, 8.
 580. CARTIER (Ernest), négociant, rue Nationale, 39 ter.
 625. CASSÉ (Achille), propriétaire à Thiberville (Eure).
 801. CAUVIN (H.), rue Saint-Jacques, 3.
 147. CÉCILLE, rue Pierre-Corneille, 6.
 822. CERCLE de MM. les Officiers (le), rue Jeanne-Darc, 4.
 471. CHANCEREL, rue de Lecat, 39.
 626. CHARITÉ (Léon), *, †, conseiller général, juge de paix du 2^e canton, 1, rue d'Ecosse.
 316. CHAUVIN (Anatole), rue Victor-Hugo, 13, Evreux.
 425. CHEVALIER (Evode), conseiller général, maire de Monville (Seine-Inférieure).
 698. CHIROYE (Henri), avoué à Dieppe.
 73. CHOUILLOU (M^{me} Edouard), avenue du Mont-Riboudet, 69.
 350. CLOT (Alfred), rampe Bouvreuil, 86.

379. CLOT (Louis), rentier, rampe Bouvreuil, 84.
434. COCATRIX, pharmacien, rue Beauvoisine, 193.
175. COMONT (l'abbé Georges), curé de Varengeville-sur-Mer, par Offranville (Seine-Infér.).
333. COULON (Eugène), quai du Havre, 9.
340. COULON (Henri), quai du Montriboudet, 22.
35. COURATIN (Constant), architecte, rue des Sapins, 23.
766. COURCELLE (P.), notaire, rue Ganterie, 52.
321. COUVET, *, président de chambre à la cour d'appel, rue de Buffon, 42.
649. CREVEL (Gustave), directeur d'assurances *la Mutuelle de l'Ouest*, rue Alsace-Lorraine, 18.
820. CROIZÉ (Léon), négociant, rue Alsace-Lorraine, 18.
420. CRONIER (Mme), rue du Val-d'Eauplet, 63.
313. CULLEMBOURG, avoué, rue Beauvoisine, 49.
618. DANIEL (Alexandre), notaire à Gaillefontaine.
178. DAMIENS (Francis-Antoine), employé à la préfecture de l'Eure, rue Vilaine, 32, Evreux (Eure).
670. DEBONS (Adolphe), rentier, route du Havre, 47.
317. DEGLATIGNY, grande route, 53, au Mont-aux-Malades, près Rouen.
753. DELABOST (Merty), I *, médecin en chef des prisons, rue Ganterie, 76.
220. DELAFOND (Gustave), négociant, rue Saint-Sever, 70.
219. DELAFOND (Jules), négociant, place Saint-Sever, 23.
106. DELAHAYE (Charles), quai de Paris, 6.
375. DELAMARE, pharmacien, place de la Pucelle.
572. DELAMARE (Henri), courtier maritime, quai du Havre, 14 bis.
207. DELAMARE-DEBOUTTEVILLE (Edouard), manufacturier à Fontaine-le-Bourg (Seine-Inférieure).
185. DELAPORTE (Charles), ancien élève de l'Ecole centrale des arts et manufactures, manufacturier, à Maromme (Seine-Inférieure), route du Havre, 72.
566. DELAINÉ fils, peintre, rue Beauvoisine, 140.
355. DELARUE (Louis), bijoutier, rue Jeanne-Darc, 49.
376. DELARUE, *, directeur de l'Ecole municipale professionnelle, rue Saint-Lô, 22.
417. DELAUNAY fils (Ernest), fabricant d'huile à Fécamp (Seine-Inférieure).
113. DELAVILLE, négociant à la Bouille (Seine-Inférieure).
813. DELAVOPIERRE (Gaston), maison Daumas et Ce, à Libreville.
575. DELEAU, agréé, rue Nationale, 35.
415. DELESQUES (Paul), rue Alsace-Lorraine, 11.
437. DELLEPIANE (Émile), de San-Francisco, rue Duquesne, 1.
791. DÉMY (Adolphe), *, consul, 20, boulevard Saint-Michel, Paris.
735. DÉNEL (Ernest), étudiant en droit, route du Havre, 143, Maromme.
29. DENOYER (A.), propriétaire, rue Dinanderie, 13.
145. DEPEAUX (François), avenue du Mont-Riboudet, 35.
135. DEPEAUX (Félix), boulevard Cauchoise, 25.
189. DESBOIS (Emile-Félix), ancien notaire, boulevard Beauvoisine, 17.
441. DESCHAMPS (Arnold), avocat, rue de la Poterne, 17.

784. DESDEVICES DU DÉZERT fils, professeur d'histoire et de géographie au Lycée de Caen.
 478. DESHAYES, docteur-médecin, rue Pavée, 35.
 144. DESMONTS, rue du Fardeau, 7.
 538. DESSEAUX, directeur d'assurances, rue de l'École, 21.
 661. DESVAUX jeune, directeur d'assurances, rue Jeanne-Darc, 67.
 34. DEVAUX, sculpteur, rue de la Croix-Verte, 6.
 774. DEZ, A , professeur d'histoire au Lycée de Rouen, 22, rue Louis-Bouilhet.
 212. DIEPPE (bibliothèque de), à Dieppe (Seine-Inférieure).
 108. DORIVAL (Alexandre), propriétaire rue de la Paix, Mont-Saint-Aignan.
 809. DOSSIER (Albert), rue de la Chaîne, 6.
 530. DOUVILLE (E.), au Gros-Theil (Eure).
 620. DROUET, sous-chef de cabinet du préfet des Alpes-Maritimes, à Nice.
 796. DROUET (Georges), étudiant en droit, à Beuzeville (Eure).
 241. DUBOIS, avoué, rue Saint-Nicolas, 32.
 690. DUBOSC (Jules), propriétaire, rue d'Amboise, 2.
 794. DUBUS (Lucien), 11, route de Neufchâtel.
 540. DUCHEMIN (Jules), rue de Grammont, 17.
 336. DUCLOS (Louis), avocat, rue du Champ-des-Quiseaux, 83.
 786. DUFEU (Émile), A , lieutenant au 21^{me} territorial, rue Louis-Bouilhet, 51.
 799. DUFOUR (Léonce), fondé de pouvoirs de la maison Boulon et Ce, rue Crevier, 59 A.
 429. DUJARDIN, chef de division au Chemin de fer de l'Ouest, à Paris, gare Montparnasse.
 772. DULAU et Cie, libraires à Londres; à Paris, rue des Saints-Pères, 9, chez M. Borrani.
 792. DUMAS (M^{me}), directrice de l'école maternelle Marcel-Buquet.
 634. DUMESNIL (M^{me} veuve Auguste), rue de l'Avalasse, 22.
 33. DUPREY (Ch.), A , rampe Saint-Hilaire, 28.
 450. DUPRÉ (Ernest), rue du Pré, 31.
 445. DURAND (Arsène), rue Armand-Carrel, 18.
 715. DURET (Georges), rue Bouvreuil, 17.
 700. DUVAL (Albert), place de la République, 1.
 654. ECOLAN (René), lieutenant au 21^{re} territorial, 3^{me} impasse Chasselièvre, 6.
 339. ESCLAVY (Jules), rue de Lecat, 16.
 44. ESTAINOT (le comte d'), , rue des Arsins, 9.
 588. FACHE (Eléonor), propriétaire à Saint-Saëns.
 337. FAIROUELLE, quai de la Bourse, 11.
 275. FAUCON (Henri), greffier du Tribunal de commerce, à la Bourse, Rouen.
 245. FAUQUET (Fernand), manufacturier, rue Préfontaine, 8.
 199. FAUQUET (Octave), , filateur de coton, place Lafayette, 9.
 200. FAUQUET (M^{me} Octave), place Lafayette, 9.
 264. FAUQUET (Georges), à la Foudre, Petit-Quevilly-lès-Rouen.
 228. FAUQUET-LEMAITRE (Jacques-Alfred), , au château du Valasse, à Gruchet-le-Valasse (Seine-Inférieure), et à Rouen, boulevard Cauchoise, 85.
 287. FERRY (Emile), I , vice-consul de Hollande, boulevard Cauchoise, 21.
 631. FESSARD (Jules), rue d'Amsterdam, 82, Paris.
 629. FESSARD, propriétaire, rue Lemarchand, à Boisguillaume.

116. FICHET (Léonce), rue d'Elbeuf, 43.
642. FLAHAUT (Léonard), fabricant de tissus, rue du Renard, 33.
758. FLAMBARD, licencié en droit, directeur de la succursale du *Crédit foncier de France*,
rue Socrate, 12.
756. FLEUTRIN, propriétaire à Cailly.
814. FLOUR (Henri), secrétaire de la Ligue patriotique Rouennaise, pharmacien, place
Beauvoisine, 20.
762. FOLIOT, négociant, boulevard Saint-Hilaire, 23.
458. FOUCHER, avocat, rue de Geôle, 31, à Caen.
805. FOUCQUIER (Amédée), fils, rue Lafayette, 34.
273. FOUCQUIER (Armand), directeur de filature, rue Lafayette, 34.
211. FOULON (Victorien), agent-voyer principal, rue Lafosse, 37.
416. FOURÉ, rue Caquerel, 2 B.
469. FOURÉ (Alfred), chimiste, rue de Clichy, 7, Paris.
515. FOURAY (Jacques), A , conseiller municipal, rue Saint-Julien, 44.
508. FRAENKEL, place Lemer cier, à Elbeuf.
40. FRESNE (Achille), I , rue Nationale, 8.
328. FROMAGE (Georges), *, manufacturier à Darnétal.
565. GADEAU DE KERVILLE (Henri), A , rue du Passage-Dupont, 7.
729. GARRETTA, rue Chasselièvre, 27.
31. GASCARD (A.), place Saint-Louis, à Boisguillaume, près Rouen.
138. GAUDRON, rue des Carmes, 58.
695. GAULLIER, propriétaire, rue Armand-Carrel, 6.
694. GAULLIER (Mme), née Lucie Bourdin, rue Armand-Carrel, 6.
696. GAUTIER (Charles), rue Thiers, 17.
343. GAUTIER, place Saint-Marc, 32.
511. GEFFRAY (Alfred), rue de l'Hôpital, 34.
707. GELLY, rue Maladrerie, 45.
121. GENCE (Gaston), étudiant, rue de la Cage, 15.
728. GENNEVOIX, *, ancien notaire, impasse d'Ernémont, 6.
617. GILLES, rentier, rue d'Amiens, 75.
410. GIVON, teinturier, route de Lyons-la-Forêt, 69.
744. GODEFROY fils, rue Saint-Maur, 79.
397. GODEFROY (Jules), propriétaire, rue Saint-Maur, 79.
611. GOUGIS, avoué, rue Socrate, 2.
499. GOUGEON (Francis), *, Président du tribunal civil, quai du Havre, 12 A.
800. GRAVIER (Jean), rue de la Roche, à Pontoise.
46. GRAVIER (Mlle Gabrielle), directrice de l'école primaire Marcel-Buquet, à Rouen.
98. GRAVIER (Mlle Jeanne), sous-directrice d'école maternelle, rue Alsace-Lorraine, 18.
788. GRAVIER (Mlle Marguerite), institutrice-adjointe à Rouen, rue Alsace-Lorraine, 18.
622. GRILLON (Émile), ingénieur, 18, rue Cousin.
517. GRUEL, conservateur des Hypothèques, rue Saint-Nicolas à Rouen.
424. GUERNET (Prosper), , adjoint au maire de Rouen, rue Saint-Nicolas, 39.
324. GUILLLOTTE, rue Saint-Maur, 56.

27. GULLY (Ludovic), $\frac{1}{2}$, rue de la République, 130.
 155. GY (Léon), imprimeur, rue des Basnage, 5.
 283. HAEMERS, 14, rue Haranguerie.
 486. HALLÉ, filateur à Mortain (Manche).
 539. HAREL (Jules), filateur, rue de Buffon, 33.
 334. HAUPOIS, courtier maritime, rue Chasselièvre, 56.
 192. HÉBERT (Laurent), propriétaire à Rouen, rampe Saint-Hilaire, 30 n.
 574. HÉDUIT (Emile), négociant associé, rue Jeanne-Darc, 8.
 767. HELLER (Louis), directeur d'assurances, rue Jeanne-Darc, 25.
 608. HELLOT, notaire honoraire, 24, rue du Champ-du-Pardon.
 531. HÉRISSON, rue Geuffroy, 2.
 449. HERPIN, propriétaire, rue Lafosse, 25.
 49. HÉRON, 1 $\frac{1}{2}$, professeur, rue du Champ-du-Pardon, 20.
 103. HÉRUBEL (F.), négociant au Petit-Quevilly, près Rouen.
 208. HEUDELINE, épurateur, rue Nationale, 39.
 161. HOUSSEMENNE, négociant à Goderville (Seine-Inférieure).
 136. HUE, rue Beauvoisine, 13.
 811. HUE (François), docteur en médecine, rue Thiers, 51 bis.
 641. INFRAY, pharmacien, place Cauchoise, 7.
 433. JACQUELIN, percepteur à Cailly.
 314. JARRY, chef de bureau au Chemin de fer de l'Ouest, rue de Reims, 37.
 552. JAZÉ (Alexandre), rue Bouquet, 48.
 385. JORE (Paul), notaire, rue aux Ours, 48.
 773. KETTINGER (Maurice), manufacturier, maire d'Amfreville-la-Mivoie.
 817. KNIEDER, directeur des établissements Malétra, au Petit-Quevilly.
 193. LACHÈVRE (Frédéric), manufacturier à Radepont, par Fleury-sur-Andelle (Eure).
 194. LACHÈVRE (Henri), manufacturier, rue du Contrat-Social, 6.
 250. LACHÈVRE (M^{me} Alexandre), boulevard du Mont-Riboudet, 144.
 635. LACROIX-DUBUT (M^{lle}), A $\frac{1}{2}$, directrice du lycée Racine à Paris.
 721. LA COUR d'Appel de Rouen.
 769. LAFOND, rédacteur en chef du *Journal de Rouen*, rue Jeanne-Darc, 37.
 156. LAIR (Alexandre-Hippolyte), ancien juge de paix, maire de Fréville, au château d'Epinay-sur-Duclair (du 1^{er} mai au 1^{er} décembre), à Paris, avenue des Champs-Elysées, 108 (du 1^{er} décembre au 1^{er} mai).
 392. LAIR, 4, rue Saint-Denis, à Boisguillaume.
 39. LAMBARD (Hector), rue du Lieu-de-Santé, 14.
 54. LAMETTE, A $\frac{1}{2}$, membre de la Société des Amis des sciences, route de Neufchâtel, 39, Boisguillaume.
 812. LAMETTE (Gaston), au Pont-de-l'Arche.
 770. LANCE, A $\frac{1}{2}$, juge au tribunal civil de Rouen.
 712. LANCESSEUR (Ferdinand), entrepreneur, rue du Nord, 4 b.
 182. LANGLOIS, agréé près du Tribunal de commerce, quai du Havre, 7 c.
 763. LANGLOIS, libraire, rue Thiers, 20.
 764. LANGLOIS (M^{me} Jules), à Flers (Orne).

452. LANGLOIS-DUCHAUFFOUR, rentier, boulevard Gambetta, 13.
 571. LANQUEPIN (Edmond), rue d'Anvers, 7.
 701. LASNIER (Eugène), rue Bihorel, 5.
 279. LASSIRE, rue Beauvoisine, 10.
 760. LAURENT (Théophile), A , avoué, conseiller municipal, place des Carmes, 31.
 628. LEBEL (Edmond), I , conservateur du Musée de Rouen.
 615. LEBOUCHER (Amédée), place des Carmes, 34,
 305. LEBLOND, rue Louette, 11.
 320. LEBLOND fils aîné, rue Herbière, 19.
 462. LEBON (Maurice), , conseiller général, rue Jeanne-Darc, 87.
 505. LE BOUCHER, tanneur à Saint-Saëns.
 739. LE BOURGEOIS (Raoul), vice-président de la Chambre de Commerce de Dieppe.
 500. LE BOUTEILLER, notaire à Caen.
 290. LE BRETON (Gaston), *, I , conservateur du musée céramique, correspondant de l'Institut, rue Thiers, 25.
 22. LECLERC (Eugène), A , propriétaire, rue Saint-Maur, 11.
 473. LECLIN (Mme), au Mont-Saint-Aignan.
 761. LECOQ (Alfred), propriétaire à Belbeuf.
 592. LECOQ, rue Saint-Martin, 27, à Beauvais.
 771. LECORBEILLER, employé de commerce, rue de la Chaîne, 12.
 558. LEFEBVRE (Fréd.), propriétaire, rue du Champ-des-Oiseaux, 1.
 659. LEFEBVRE, cordier, quai dn Havre, 2.
 676. LEFIEUX (François), employé de commerce, maison Waddington, rue des Charrettes, 173.
 26. LEFORT (A.), I , adjoint au maire de Rouen, professeur au lycée Corneille et à l'École supérieure des sciences de Rouen, rue de l'Hôpital, 39.
 234. LEFORT, *, architecte en chef du département, rue Saint-André, 17.
 671. LEGRAND (Alexandre), rue du Contrat-Social, 39.
 640. LEGRAND (Léon), chef de section aux chemins de fer de l'Ouest, au Havre.
 481. LEGRIS (Georges), ingénieur à Maromme (Seine-Inférieure), place de la Demi-Lune.
 819. LELIÈVRE, président de la Société protectrice des animaux, rue de l'Industrie, 35, (île Lacroix).
 718. LELOUP (Alfred), île Lacroix.
 644. LEMAIGNEN (Alphonse), rue Coulon, 29.
 418. LEMARCHAND, propriétaire, maire de Clères (Seine-Inférieure).
 427. LEMATTE (Mme), née Emmeline de la Quesnerie, à Toislay, par Nonancourt (Eure).
 23. LEMEL (A.), , quai du Mont-Riboudet, 18.
 223. LEMONNIER, rue du Renard, 48.
 252. LEMONNIER (Ernest), manufacturier à Yvetot (Seine-Inférieure).
 263. LEMONNIER (Gustave), fabricant à Lanquetot, près Bolbec (Seine-Inférieure), boulevard Cauchoise, 51.
 405. LEMONNIER (Gustave), rue Louis-Auber, 3.
 252. LE MOYNE, propriétaire, rue Chasselièvre, 15.
 291. LEPLIEUX (Mlle), maîtresse de pension, rampe Bouvreuil, 58.

359. LEPREVOST (Adolphe), sous-directeur de la compagnie d'assurances l'*Ancienne Mutuelle*, rue Jeanne-Darc, 57.
153. LEROUX (Achille), gérant de la maison Valentin Hébert, p. de la Bas.-Vieille-Tour, 40.
201. LEROY-PETIT, *, rue de l'Avalasse, 12.
81. LESENS (Emile), boulevard Cauchoise, 28.
204. LESOUËF, *, conseiller général, rue de Fontenelle, 24.
377. LETEURTRE (V.), conseiller municipal, rue du Renard, 52.
356. LETHUILLIER-PINEL (Mme), rue Méridienne, 26.
510. LÉTOURNELLE, rue du Bac, 16.
596. LEVASSEUR (le docteur Paul), médecin en chef de l'Hôtel-Dieu, chirurgien des asiles d'aliénés de la Seine-Inférieure, quai de Paris, 48.
678. LEVÉ, ancien conseiller municipal, rue des Basnages, 8.
609. LEVRAT (Lucien), Banque de France à Lyon.
158. LÉVY (Gaston), bijoutier, rue des Carmes, 1.
768. LINGOIS, agent d'affaires et agent général de la *Baloise*, quai de la Bourse, 10.
43. LORMIER (Charles), avocat, rue Racine, 15.
658. LOTH (l'abbé Julien), A *, curé de Saint-Maclou, rue Martainville, 195.
680. LOUVET (Georges), quai de Paris, 48.
149. MADELAINE (Victor), employé de commerce (maison Fauquet-Lemaître), boulevard Cauchoise, 28.
793. MALANDRIN (Albert), principal clerc d'avoué, 31, rue Nationale.
577. MALATIRÉ fils (Jules), rue Saint-Gervais, 20.
390. MANCHON (Ernest), secrétaire de la Chambre de commerce, rue du Pré-de-la-Bataille.
544. MARAIS (Raymond), *, procureur général, rue Saint-Maur, 38.
269. MARCADÉ, manufacturier, rue l'Odéon, 18 Paris.
660. MARCADÉ (Paul), juge au tribunal d'Yvetot.
142. MARMION (Hippolyte), boulevard Beauvoisine, 19.
727. MAROLÉ, représentant de commerce, impasse Giffard, 6.
5. MARTIN (William), O *, avenue Hoche, 13, à Paris.
459. MARY (Eugène), négociant, rue Maladrerie, 57.
736. MEIER (Auguste), rue des Carmes, 2.
463. MENGUS, A *, Directeur de l'octroi, rue Jeanne-Darc, 4.
781. MERLAT-TRILLAUD, ingénieur, professeur de mécanique et de dessin à l'Ecole manufacturière d'Elbeuf, 34, rue de Caudebec.
804. MEYER, conseiller à la Cour de Rouen.
143. MICHEL, rue Lézurier-de-la-Martel, 3.
347. MIGNOT, rue Saint-Sever, 106.
474. MIRAY, teinturier, boulevard Gambetta, 25.
406. MONFRAY (Albert), filateur à Déville-lès-Rouen, rue du Petit-Aulnay, 22.
619. MONNIER (P.), rue Grand-Pont, 26.
675. MORGAN (Jacques de), *, ingénieur des mines, avenue de Villars, 7, à Paris.
310. MOTTAY (Victor), négociant, rue du Lieu-de-Santé, 1 bis.
557. MOUCHET (Mme), propriétaire, avenue de Villiers, 69, à Paris.
681. MOUTARDIER (Edmond), avoué à Bernay.

737. NIBELLE (Gaston), principal clerc d'avoué, rue des Champs-Maillets, 30.
87. NICOLAS (Paul), chimiste à Maromme.
48. NICOLLE (Charles), place de la Rougemare, 7.
534. NICOLLE, 𐌹𐌺, vice-consul d'Italie, rue du Champ-des-Oiseaux, 68.
587. NIEL (Eugène), rue Herbière, 28.
789. NION, notaire honoraire, à Cany.
53. OBERLENDER, membre de la Société des Amis des sciences naturelles, place Saint-Paul, 30.
467. ORANGE, notaire à Notre-Dame-de-Bondeville.
268. QUIN-LEPAGE, 𐌹𐌺, maître de pension à Elbeuf (Seine-Inférieure).
610. OZANNE, notaire, 11, rue de Crosne.
533. PARISSET (Georges), manufacturier à Malaunay.
393. PASSEREL (Louis), rue Herbière, 6.
568. PELLECAT fils (E.), propriétaire, rampe Beauvoisine, 2.
304. PELTIER, négociant, ancien marin, rue Ecuyère, 39.
595. PERRÉ (Auguste), manufacturier à Saint-Aubin-Jouxte-Boulleng.
454. PÉRIER, négociant, rue de la Vicomté, 81.
380. PIEL (Charles), propriétaire à Maromme (Seine-Inférieure), route du Havre, 127.
663. PIERRE, docteur-médecin au Petit-Quevilly.
13. PIMONT (Alfred), consul d'Autriche, rue de Fontenelle, 30.
222. PINEL, ingénieur-mécanicien, rue Méridienne, 24 B.
197. PION (Paul), 𐌹𐌺, président de la Chambré de commerce d'Elbeuf, rue de l'Hospice, 20, à Elbeuf (Seine-Inférieure).
810. PLAGY (Armand de), boulevard Malesherbes, 4, Paris.
630. PLAIS (Eugène), quartier-maître à bord du *Marabout*, à Saint-Pierre-du-Vauvray (Eure).
426. PLICHON (Louis), à Fourmetot (Eure).
318. POISSON D'ARRAS, conseiller d'arrondissement, château de la Côte-Blanche, à Roncherolles, par Forges (Seine-Inférieure).
594. POISSON, juge de paix à Caudebec-en-Caux.
797. PORTAL, avoué, rue Thiers, 14 bis.
288. POUILLARD (Emile), maire de Luneray (Seine-Inférieure).
710. PRENTOUT, quai du Havre, 12.
82. PREVEL (Emile), propriétaire, boulevard Jeanne-Darc, 29.
498. PRIVEY (Georges), substitut au tribunal de 1^{re} instance du Havre.
725. PRUNIE (Edouard), caissier à la Recette municipale de Rouen.
159. QUEMIN, rue de Germont, 1.
550. QUENTIN, docteur, rue d'Elbeuf, 8.
398. QUESNERIE (Paul Guérard de la), O 𐌹, lieutenant-colonel d'artillerie, à Toul.
399. QUESNERIE (Mario Guérard de la), 𐌹, rue Vivienne, 48, à Paris.
816. RAFF, dentiste, rue de la Chaîne, 22.
256. RAOUL-DUVAL (André), 14, avenue de l'Alma, à Paris.
257. RAOUL-DUVAL (Edmond), maison Forster, au Havre.
484. RAU (Georges), rue Pillore, 3.

564. RAVET (Alfred), $\ddagger$, cité Jeanne-Darc, 11 (Boisguillaume).
 176. REBER (Jean), A $\S$, chimiste au Houlme, par Malaunay (Seine-Inférieure).
 520. RENAudeau d'ARC (Lucien), rue du Renard, 69.
 419. RÉVIL (Fernand), propriétaire à Amilly, près Montargis (Loiret).
 360. RICARD (Charles), rue Beauvoisine, 210.
 559. RICARD (Louis), $\ast$, $\S$, député, avocat, rue Beauvoisine, 210.
 734. RIMBERT (Charles), principal clerc d'avoué, place Beauvoisine, 4.
 494. RISLER (Georges), manufacturier à Caudebec-en-Caux.
 261. RIVIÈRE (Achille), fabricant de tissus pour l'Afrique, rue Stanislas-Girardin, 18.
 790. ROBERT (M^{me} veuve Pauline), impasse Sainte-Marie, 3.
 111. ROGER (André), agréé au tribunal de commerce, rue aux Juifs, à Fécamp.
 691. ROISSET (Emile), employé de commerce, boulevard Cauchoise, 85.
 206. ROLLÉ, boulevard Jeanne-Darc, 41.
 754. ROLLET (Emile), conseiller municipal, capitaine au 21^e territorial, président de la Société de tyr, place d'Amiens, 3.
 643. ROUILLET (Gustave), rue du Champ-des-Oiseaux, 74.
 726. ROUSSELIN, directeur de l'Ecole supérieure d'Yvetot.
 684. SAINT-VULFRAN (Gabriel de), à Montfort-sur-Risle.
 757. SANSON (Armand), inspecteur-adjoint des Forêts, rue du Lieu-de-Santé, 40.
 709. SAUVAGE, adjoint au maire de Rouen, rue Pavée, 4.
 383. SCHLUMBERGER, propriétaire aux Authieux-sur-Seine.
 606. SÉDILLE (Paul), rue Saint-Hilaire, 106.
 213. SEMICHON (Charles), inspecteur des finances, rue Cassette, 11, à Paris.
 685. SIMON, architecte, rue Bouquet, 24.
 11. SOCIÉTÉ libre d'émulation du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure, Rouen.
 369. SPORCK, 128, rue des Charrettes.
 247. STACKLER, manufacturier, rue de Crosne, 28.
 719. STEUERER, rue des Charrettes, 4 et 6.
 699. STORA (Léon), négociant à Alger, impasse de Chartres, 3.
 765. STORA (Benjamin), rue Bouquet, 49.
 803. TALLEVAST (Achille), chef de section des chemins de fer de l'Ouest, à Dieppe.
 270. TALBOT, courtier, rue Saint-Jacques, 10.
 673. TAVERNIER (Louis), rue Saint-Vivien, 100.
 776. TERNON, directeur de l'Ecole publique, au Petit-Quevilly.
 140. THIEULIN (G.), rue de la République, 82.
 326. THIL, $\ast$, conseiller à la cour d'appel, rue du Champ-des-Oiseaux, 13 A.
 821. THUILLIER (O.), chirurgien-dentiste, quai de Paris, 27.
 346. TIERCE (Félix), rue du Passage-Dupont, 6.
 323. TINEL (docteur), $\S$, rue de Crosne, 63.
 689. TOULON, ingénieur des chemins de fer de l'Ouest, à Paris (gare Montparnasse).
 218. TOUTAIN, notaire à Rouen, quai de la Bourse, 17.
 124. TURPIN (Henri), négociant, rue de la République, 11.
 599. TURPIN (Robert), rue Eau-de-Robec, 39.

529. TURPIN (J.-A.), rue Armand-Carrel, 29.
370. VALLADIER père, ancien conseiller municipal, boulevard Beauvoisine, 5.
485. VALLÉE (Gaston), courtier maritime rue Jeanne-Darc, 12.
365. VALLEMONT (Théodule), agent-voyer piqueur, à Maromme.
716. VANDON, rue du Fardeau, 28.
616. VEAUTIER (Gaston), 83, rue de Crosne.
665. VERDREL (M^{me}), rue de Fontenelle, 13 bis.
667. VERDREL (Albert), négociant, rue Thiers, 39.
251. VERDREL (M^{me} Albert), rue Thiers, 39.
677. VERRIER aîné, *, vétérinaire départemental honoraire, rue Thiers, 49 A.
64. VINCENT, *, I §, directeur de l'école supérieure des sciences et des lettres, rue Maladrerie, 19.
411. VIRVAUX, négociant à la Bouille (Seine-Inférieure).
818. ZIERER, A §, ingénieur civil, rue Jeanne-Darc, 57.
543. WADDINGTON (Richard), *, député, rue des Charrettes, 173 B.
105. WALLON (Henry), §, agrégé de l'Université, manufacturier, rue du Val-d'Eauplet, 47.
139. WOLF, imprimeur, place de la Pucelle, 4.
-

MM. les Membres dont les noms, qualités ou domiciles auraient été inexactement indiqués, sont priés d'adresser une note rectificative à M. Gabriel GRAVIER, Secrétaire général de la Société, rue Alsace-Lorraine, 18, ou à M. Emile BUISSON, Trésorier, rue d'Eauplet, 45.



J. Binger

Mémoires, Notices

DU NIGER AU GOLFE DE GUINÉE

PAR KONG

Par le Capitaine L.-G. BINGER

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES, MESSIEURS,

Aussitôt mon retour en France, la Société normande de géographie, par l'intermédiaire de son sympathique secrétaire général, M. Gabriel Gravier, m'a invité à venir à Rouen faire le récit de mon exploration.

Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui déférer au désir de la Société.

L'accueil bienveillant et sympathique que j'ai rencontré ici depuis mon arrivée me fait espérer que je retrouverai, dans cette assemblée aussi choisie que compétente, l'indulgence à laquelle a toujours un peu droit un soldat peu habitué à manier la parole.

Vous comprendrez sans peine qu'il m'est impossible, dans les limites restreintes d'une conférence, d'entrer dans les détails toujours intéressants d'un voyage de vingt-huit mois à travers l'inconnu ; je vais cependant faire mon possible pour vous faire connaître, sommairement au moins, ce que j'ai pu faire d'utile pour mon pays.

C'est sur ma demande que le Ministre des Affaires étrangères et le Sous-Secrétaire d'État aux Colonies m'ont confié la mission dont je viens vous rendre compte. J'étais alors officier d'ordonnance du général Faidherbe qui m'avait attaché à sa personne, à la suite de quelques travaux sur la linguistique publiés au retour d'un voyage dans le Soudan.

Qu'il me soit permis, avant de poursuivre, de dire que ce sont les encouragements et l'appui de l'ancien et illustre gouverneur du Sénégal qui m'ont permis d'obtenir et d'accomplir la mission que je sollicitais.

Ma mission consistait à visiter la région immense comprise entre les branches ascendante et descendante du Niger, territoire circonscrit par les itinéraires de René Caillié et de Barth, les seuls voyageurs auxquels il avait été possible, dans leurs courses, de glaner quelques renseignements sur les vastes pays qui nous occupent.

Préparé déjà par trois voyages antérieurs au Sénégal et dans le Soudan français, et ayant beaucoup vécu avec les indigènes de ces contrées, je partais le 20 février 1887 pour Dakar, emportant tout ce que je croyais nécessaire à un voyage que je comptais accomplir en dix-huit mois ou deux ans. La nomenclature de tout ce que, outre des instruments et des vivres, j'emportais comme marchandises pour échange ou cadeaux vous ferait certainement sourire, en vous révélant la naïveté du goût des destinataires, mais je me bornerai à vous dire que presque toutes les industries françaises étaient représentées dans cette pacotille, véritable bazar ne pesant pas plus de 900 kilogrammes.

Secondé par le gouverneur du Sénégal et tous les amis que j'avais dans la colonie, je remontai le cours du fleuve pendant 400 milles sur un chaland, remorqué jusqu'à Mafou par un vapeur, puis halé à la cordelle jusqu'à Bakel. Les eaux, trop basses en cette saison (mars et avril), ne me permettaient pas d'aller plus loin par cette voie.

A Bakel, j'organisai mon convoi et me procurai, avec le secours désintéressé de quelques braves traitants ouolofs de Saint-Louis et des officiers du poste, les dix-huit ânes nécessaires au transport de mes colis. Le personnel, je me le procurai partie sur les lieux, partie à Kayes et à Médine, secondé par le colonel Galliéni et les officiers sous ses ordres dans le Soudan français.

De Bakel à Bammako le voyage se fit sans incident; la route est protégée par des postes fortifiés qui permettent de voyager avec autant de sécurité qu'en France.

J'étais muni d'excellentes lettres de recommandation en arabe que le colonel Galliéni m'avait fait délivrer; cependant, je dus rester quelques jours à Bammako afin de me rendre compte de la situation politique des pays dans lesquels j'allais m'engager.

Deux chemins s'offraient à moi, l'un par les Etats d'Ahmadou, chef du Ségou, l'autre par les Etats de Samory. L'accueil peu encourageant fait par Ahmadou une première fois à Mage et Quintin, en 1860 et 1861, et une seconde fois à la mission Galliéni, en 1881, me firent opter pour un

passage chez Samory, qui semblait très bien disposé à notre égard, depuis que l'on avait traité avec lui.

De plus, Kong étant mon premier objectif, je prenais, par le fait, le chemin le moins long, et je croyais n'avoir, jusqu'à la sortie des États de Samory, que peu de difficultés à vaincre. Malheureusement, il n'en fut pas ainsi. Samory était parti en guerre contre Tiéba, et assiégeait, à cette époque, Sikaso, la capitale de Tiéba. Arrêté dans ma marche en avant dès Ouolosébougou, à 80 kilomètres de Bammako, par les gens de Samory, qui n'osaient pas prendre sur eux la responsabilité de me laisser passer sans l'assentiment de leur maître, je dus rester un long mois à attendre le retour d'un courrier envoyé devant Sikaso. Ce courrier restant plus longtemps que ne l'espéraient les chefs de cette région, leur indifférence se changea bientôt en une hostilité qui m'inquiéta au point de me faire rebrousser chemin sur Bammako pour attendre là les événements. Quelques jours après mon passage du Niger, je reçus une lettre laconique par laquelle Samory m'informait que je pouvais traverser ses États.

Repassant donc, pour la troisième fois, le Niger, je réussis, sans autres incidents que de nombreuses traversées de rivières, à atteindre les bords du Baoulé, premier affluent de droite du Niger dans cette direction. Là me parvenait une lettre pressante dans laquelle Samory ne me cachait pas que sa situation était peu brillante, qu'il demandait un renfort de trente soldats et un canon. Devant une pareille requête, je pensais que ce serait un tort d'abandonner, même moralement, un allié, et je me proposais d'utiliser ma situation d'envoyé français pour essayer de lui faire conclure avec Tiéba un traité de paix honorable. D'autre part, le voyage à Sikaso devait me procurer l'occasion de connaître les forces dont pouvait disposer ce roi nègre que l'on disait tout-puissant.

Après avoir acheminé mon convoi fort de dix-huit ânes et de dix hommes sur les bords de Bagoé, en un lieu nommé Benokhobougoula, sur la route de Tengréla, je partais moi-même pour Sikaso, accompagné de mon serviteur Diawé et d'un autre domestique.

La guerre et la famine avaient changé cette vaste région, composée de plusieurs provinces dont je vous épargnerai l'énumération, en un vaste charnier humain. Plus de villages habités, partout des morts; les premiers jours j'en rencontrai dix à quinze sur le chemin, sans compter ceux dont l'odeur révélait la présence dans les fourrés à quelque distance de la route. Les autres jours, c'est par centaines que j'aurais pu les compter; à l'ombre

du moindre buisson, dans toutes les cases des villages dépeuplés se trouvaient des corps humains, depuis le squelette blanchi au soleil jusqu'au moribond. Sur les bords de tous les cours d'eau portés sur cette carte, le manque de ponts et de pirogues provoquait des luttes dans lesquelles succombaient les faibles et les malades, incapables de conquérir une place dans l'unique embarcation qui faisait quelquefois le service; les malheureux étaient forcés de se laisser mourir, trop faibles pour traverser à la nage des courants d'une profondeur et d'une violence extrêmes en cette saison.

Moi-même, très valide à cette époque et secondé par des gens dévoués, j'avais bien des difficultés; pour traverser les rivières, il fallait défaire les charges, les répartir par lots de 5 à 10 kilogrammes dans de grandes calebasses que mes hommes poussaient devant eux à la nage.

Les convois de ravitaillement que je rencontrais venaient quelquefois de quinze à vingt jours de marche; ceux qui les portaient n'avaient, comme nourriture, que quelques graines de maïs, et la plupart du temps des tubercules sauvages crus qui les empêchaient, il est vrai, d'avoir faim, mais faisaient mourir les malheureux de diarrhées et de dysenteries. Il était particulièrement pénible pour moi de ne pouvoir les secourir, car je n'avais que quelques kilogrammes de riz et un peu de sel : juste ce qu'il me fallait pour végéter.

Sikaso, que j'atteignis après sept jours de marche de quinze heures, est une ville d'environ 4 000 à 5 000 habitants, entourée d'un immense mur d'enceinte en terre glaise, flanquée de grossières tours servant de bastions. Ce genre de fortifications, qui rappelle assez l'enfance de la fortification d'après Viollet-le-Duc, peut être considéré comme imprenable de vive force pour les noirs; aussi, dans ces sièges-là, l'assiégeant ne compte-t-il que sur la famine ou la trahison pour se rendre maître de la place.

Tiéba, qui n'est pas dépourvu de génie, au moment où Samory se fortifiait autour de la place dans des palanquements en bois, avait établi aussi des redoutes, et au fur et à mesure que Samory terminait un palanquement, Tiéba lui en opposait un à son tour. Il avait même si bien opéré que jamais Samory n'avait réussi à bloquer complètement Sikaso; il lui était d'ailleurs difficile de l'affamer puisque rien n'empêchait les vivres d'y entrer.

Très éloigné de sa base d'opérations, Samory était forcé de conserver toutes ses troupes autour de lui, tandis que son adversaire ne gardait que juste le nombre de guerriers suffisant pour parer à une attaque de vive

force. De huit jours en huit jours Tiéba faisait venir le contingent d'une de ses provinces; quelques heures après, il s'emparait d'une ou deux redoutes de Samory dont on égorgeait la garnison; puis les guerriers de Tiéba s'en retournaient chez eux pour faire leurs cultures; dans ces conditions, une guerre peut durer fort longtemps.

Les troupes de Samory campaient dans douze palanquements, six grands et six petits, renfermant une population d'environ 12 000 habitants, dont 6 000, au grand maximum, étaient armés de fusils à pierre. Les 6 000 autres habitants se composaient de *griots*, de femmes, d'esclaves palefreniers ou travailleurs. Sa cavalerie, par suite du manque de nourriture, ne comptait plus que trente-cinq chevaux, sortes de squelettes impropres à tout service.

Les chiffres que je viens de citer se rapprochent de la vérité, car les palanquements de Samory, renfermant des abris, il me fut facile de les compter ainsi que leurs habitants; j'en ai visité plusieurs, entre autres ceux de ses deux frères, Mory et Biraïma, dont la garnison m'a été présentée et que j'ai pu compter à loisir.

L'organisation de cette armée est tout à fait rudimentaire, les chefs ne commandent que des bandes d'un nombre variable de guerriers; il n'existe rien qui puisse rappeler la compagnie ou le bataillon. Il se fait cependant quelques signaux à la trompe ou au tamtam, et les troupes ont des pavillons blancs qui servent plutôt comme signaux de ralliement ou comme pavillons de commandement que comme emblème; le noir de ces régions ignore le sentiment d'honneur des peuples civilisés pour leur drapeau et jamais il ne se ferait tuer pour lui.

J'eus beau présenter de mon mieux le rôle de médiateur que je m'étais imposé, Samory, par une sottise vanité, me répondit invariablement qu'étant parti de sa capitale, Bissandougou, en disant qu'il ne reviendrait qu'avec la tête de Tiéba, il ne voulait pas rentrer sans ce trophée.

Devant une telle obstination, je cessai d'insister et lui demandai de me faciliter ma marche sur Kong, en me permettant de quitter le théâtre de la guerre. J'eus de grosses difficultés à vaincre pour obtenir mon départ; Samory, en effet, avait tout intérêt à me garder auprès de lui afin d'intimider Tiéba en faisant courir le bruit que je n'étais que l'avant-garde d'une immense armée de blancs, en route pour venir prochainement à son secours. Il ne fallut rien moins qu'une discussion orageuse dans laquelle je jouai très gros jeu pour arriver à me dégager. J'avais, au cours de ces incidents, beaucoup compté sur l'intervention du fils de Samory, de Kara-

mokho que vous avez vu il y a quelques années à Paris, mais ce jeune homme n'a aucune influence auprès de son père; je pense donc que ce n'est qu'à mon attitude et au ton d'autorité avec lequel je lui parlai, que j'échappai à cette sorte de demi-captivité qu'il voulait m'imposer, en me conservant auprès de lui jusqu'à la fin du siège qui ne s'est terminé qu'un an après. Samory a fini par être obligé de se retirer sans obtenir d'autres résultats que la perte d'une quantité considérable de ses sujets, morts tant de fatigue et de faim que de blessures, ou vendus pour se procurer des chevaux.

De retour auprès de mon convoi, à Bénokhobougou, ce fut avec les plus grandes difficultés que je parvenais à le ravitailler; mes hommes et moi nous nous contentions de 250 grammes de riz par jour. La situation n'était plus tenable: Samory me leurrait de mensonges et je n'avais plus à compter sur son appui. Je me décidai donc à quitter ses États et me dirigeai sur Tengréla dont je me trouvais séparé par sept fortes journées de marche. Dans cette marche sans guides je coupai trois fois l'itinéraire de René Caillié, qui, tel qu'il est construit sur la carte d'Afrique du commandant de Lannoy de Bissy, n'offre que des erreurs insignifiantes de distance ou d'orthographe de noms de villages.

Passer des États de Samory dans ceux de Tiéba ne fut pas facile. Les noirs admettent difficilement les neutres: on est ami ou ennemi. Or, une partie de la population de Tengréla voyait en moi un ennemi, mais je comptais, grâce à ma connaissance de la langue mandé, pouvoir plaider chaleureusement ma cause. Parti de Tiong-i avec deux guides, je me vis abandonné par eux au village de Tintchinimé, à quatre kilomètres de Tengréla, que je ne parvins pas à atteindre, le chef de cette petite ville m'ayant fait signifier que si je ne rebroussais chemin séance tenante, on me ferait un mauvais parti. A huit heures du soir, par une pluie battante, je dus retourner sur mes pas, avec des animaux et des hommes fatigués déjà par une marche de 25 kilomètres à travers des hautes herbes, n'ayant pour tout armement que deux fusils de guerre, un fusil de chasse, mon revolver et quatre pistolets à pierre. Après avoir marché toute la nuit je trouvai, au petit jour, dans cette forêt de hautes herbes, une clairière qui nous permit de prendre quelque repos, en halte gardée, et de rallier le lendemain Tiong-i. C'est cet incident qui donna naissance au bruit de ma mort, colporté par les noirs avec un grand luxe de détails. La nouvelle parvint à nos postes du Soudan français et de là en France.

Une quinzaine de jours après mon retour à Tiong-i m'étant concilié

l'amitié de toute cette région, je réussis à franchir le Bagoué et à m'installer chez les Sénoufon de Fourou.

Cette race peuple les États de Tiéba, le Follona, le Tengréla et même une partie de Ouorodougo; quoique depuis longtemps en contact avec la race des Mandés qui habite les États de Samory, les Sénoufon ont une langue qui leur est propre et qui est encore à peu près monosyllabique. Ils sont très avancés en culture, en élevage du bétail et surtout en métallurgie; ils fabriquent des casseroles, des poêles, des bouillottes en fer battu d'une seule pièce, et leur poterie est assez remarquable comme ornementation.

Les divertissements, coutumes religieuses et cérémonies funèbres des Sénoufon sont très originaux; je regrette que le temps limité dont je dispose ne me permette pas de vous en entretenir.

Je dus rester un long mois à Fourou, afin de préparer les populations en avant de moi à mon passage, et obtenir de Pégué, puissant chef du Follona, l'autorisation de traverser ses États. Amplement pourvu de marchandises de toutes sortes, je gagnai, par des cadeaux, le bon vouloir des habitants de cette région.

Pour passer de Fourou dans le Follona de Pégué, il faut trois journées de marche. Comme il m'importait de ne pas me trouver arrêté chez Tiéba, je forçai la marche quitte à crever quelques animaux. Tout alla à souhait et le sixième jour je me trouvai devant Niélé, capitale du Follona, ayant traversé pendant les trois derniers jours une riche région jadis couverte de villages, mais actuellement inhabitée, dans laquelle le gibier abonde et en particulier l'éléphant.

Pégué, mal conseillé par les sorciers qui faisaient coïncider la mort de Tidiani avec le passage de nos canonnières sur le Niger, et la mort du chef de Fourou avec mon départ de cette ville, refusa de me recevoir, craignant que ma vue ne lui causât la mort; mais il me prouva ses favorables dispositions en m'envoyant tous les jours des cadeaux en vivres et surtout en faisant prendre fréquemment de mes nouvelles, car, à cette époque j'étais atteint d'une fièvre bilieuse hématurique. Il eut même l'intention de me faire conduire par ses gens jusqu'à Kanniéra, résidence de Yamory-Ouattara, un des chefs du pays de Kong. Yamory-Ouattara, qui habitait à cinq jours de marche de Niélé, m'accueillit fort bien, grâce aux recommandations de Pégué.

Entre le Follona et les États de Kong je rencontrai la première rivière coulant vers le sud; je la supposais être une des branches de la Volta, mais

plus tard j'acquis la certitude que la rivière traversée n'était autre que la branche occidentale du Comoë, rivière qui débouche dans le golfe de Guinée, à Grand-Bassam. Ses sources se trouvent, à vol d'oiseau, à 500 kilomètres dans l'est de Bammako et presque sur le même parallèle. A l'endroit où je l'ai franchie, elle avait déjà 40 mètres de largeur, et encore environ un mètre d'eau, car nous étions au 1^{er} février et, à cette époque, les eaux sont déjà basses.

Cette rivière sépare les pays Sénoufou d'une agglomération de peuples de huit races différentes, peu ou point vêtus et parlant des langues sans aucune analogie entre elles. Ils se sont réfugiés dans cette région granitique et brûlée, traqués par les races noires plus civilisées, venues tant de l'est que du sud et de l'ouest. Les plus curieux de ces peuples, celui des Mboin, ne porte comme costume qu'un chapeau conique en paille, à petits bords, en tout semblable au chapeau traditionnel du clown. Les femmes, en revanche, portent un chapeau de gendarme en paille; celles d'entre elles qui sont vêtues ne le sont que d'une touffe de feuilles. Comme elles n'ont pas de linge pour maintenir leur enfant sur leur dos, le pagne est remplacé par une nate ficelée au-dessus des seins à l'aide de deux cordelettes en cuir. En fait de bijoux, hommes et femmes ont la lèvre inférieure percée d'un trou dans lequel on passe une tige en verre bleu et quelquefois seulement une feuille.

N'ayant marché dans cette région que fort lentement, j'ai pu rapporter de nombreux détails sur les mœurs et coutumes des pauvres populations qui l'habitent.

Yamory, dont j'ai parlé tout à l'heure, me reçut bien et mit son fils Sabana à ma disposition pour me faire conduire à Kong, dont je n'étais alors séparé que par le cours principal du Comoë (rivière du Grand-Bassam) et par sept journées de marche dans la direction du sud-est.

Deux heures avant Kong, les approches d'un grand centre se faisaient déjà sentir : partout le bois est coupé et bientôt il n'existe plus le moindre arbuste. Les terrains sont incultes, épuisés par plusieurs siècles de culture; à l'horizon, pas même une ride de collines! La chaîne des montagnes de Kong, qui s'étale sur toutes les cartes, n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques voyageurs mal renseignés. Sabana me montra bientôt, à un kilomètre dans le sud, une ligne de bombax et des dattiers épars dans les éclaircies desquels j'aperçus les minarets de quelques mosquées et le sommet de quelques toits plats : c'était Kong.

Un an jour pour jour après mon départ de Bordeaux, le 20 février 1888, je fis mon entrée dans la ville, monté sur un modeste bœuf porteur, au milieu d'une population qui paraissait n'être ni bienveillante ni hostile, mais avide de voir un Européen. Les toits, les rues, les arbres, les carrefours étaient pleins de gens qui se battaient pour se trouver sur mon passage. Ce n'est que grâce à une douzaine de vigoureux gaillards, esclaves du chef de village, armés de fouets et rossant tous ceux qui encombraient les ruelles trop étroites par lesquelles je devais passer, que je parvins à gagner une petite place où l'on fit arrêter mon convoi.

Sous deux grands arbres de la place du marché étaient assis sur des chaises, à droite le roi Karamokho-Oulé et ses amis, à gauche Diarawary, le chef de la ville, entouré de ses créatures.

Un grand silence régnait dans ces deux groupes que j'évaluai chacun à un millier de personnes; tous bien et proprement vêtus, étaient assis sur des nattes ou des couvertures.

Cette réception revêtait le caractère grandiose auquel se prêtent si bien et le costume oriental et les faces noires à barbes blanches, véritable réunion de patriarches.

Après m'avoir successivement présenté aux chefs des deux groupes, le roi Karamokho-Oulé me fit conduire dans un local attenant à sa propre habitation et mit à ma disposition quelques personnes de son entourage, qui en vain, essayèrent de me soustraire à la curiosité publique.

Une nombreuse et curieuse population ne quitta ma case qu'à la nuit tombante; même plusieurs jours après mon arrivée, je devais encore subir la curiosité de ces gens-là, qui ne laissait pas d'être parfois un peu gênante.

Le lendemain, la matinée fut employée à faire des visites aux notables, à l'*imam* et aux sept chefs commandant les arrondissements de la ville.

Dans la journée, je fus invité par le roi Karamokho-Oulé et les notables (tous musulmans lettrés) à *expliquer en public* les motifs qui m'avaient amené à Kong.

Je commençai à leur parler de la France et de nos établissements sur le Niger, de la création de postes fortifiés destinés à protéger les marchands qui circulent sur le grand chemin qui relie le Sénégal au Niger.

« Depuis fort longtemps, leur dis-je, les Français connaissent de nom la ville de Kong; nous savons aussi que les habitants sont paisibles, actifs et commerçants, et que ce sont eux qui drainent dans toute la boucle du

Niger les produits européens. Ce sont vos qualités qui ont décidé mon gouvernement à vous envoyer quelqu'un afin de lier des relations plus étroites avec vous.

» J'ai aussi pour mission de rechercher quels sont nos produits, tissus, armes, etc., qui vous conviennent le mieux afin d'en informer nos fabricants à mon retour en France, de façon à voir ce qui convient le mieux de vous envoyer ici, soit par le Niger, soit par Grand-Bassam. Mais avant de faire charger nos bateaux, il me faut connaître aussi ce que l'on peut obtenir en échange de nos marchandises, séjourner à cet effet pendant quelques semaines ici et visiter ensuite les autres centres commerciaux du Niger et surtout ceux du Mossi. Quand je reviendrai ici, je vous demanderai de faire retour en France par Bondoukou et Krinjabo si c'est possible. »

Je fus ensuite « interviewé » sur la guerre de Samory, dont j'étais suspecté d'être un espion; mon innocence fut naturellement facile à prouver. Karamokho-Oulé répondit de la façon suivante :

« Chrétien, ton parler est droit; nous avons tous compris ce que tu viens de nous dire, je t'en remercie au nom de tout mon pays; je suis heureux que tu aies pu prouver ton innocence; pour mon compte, j'étais convaincu qu'un blanc ne faisait qu'un métier honnête.

» Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est que c'est sa volonté; ce n'est pas nous qui agissons contre la volonté du Tout-Puissant. Amen. »

Diarawary, le chef de la ville, ajouta :

« Tu peux considérer Kong comme la ville de ton père et tu y resteras tant que tu voudras; quand tu voudras nous quitter, je te ferai remettre un sauf-conduit qui te permettra de circuler partout avec notre recommandation. »

Les explications que les chefs venaient de provoquer étaient absolument nécessaires. Kong, comme nos grands centres, renferme beaucoup de gens intelligents, mais les ignorants et mécontents ne font pas défaut, et parmi cette classe de la population quelques tribuns avaient ameuté une partie de la ville contre moi : il s'agissait de me laisser rentrer, de s'emparer de moi pendant la nuit et de m'égorger.

Trois vieux musulmans et la famille royale des Ouattara, réunis en séance pendant la nuit, décidèrent qu'on s'emploierait à calmer la population en lui promettant que si mon interrogatoire n'était pas satisfaisant, l'autorité serait toujours en mesure de me supprimer. D'après la façon

dont les événements s'étaient déroulés, je n'avais donc plus rien à craindre.

J'avoue que je n'ai ressenti, en voyant Kong que j'étais le premier à visiter, aucune de ces émotions qu'avaient éprouvé certains voyageurs en apercevant le Niger ou Timbouctou; cependant Kong et ses soi-disant montagnes ont intrigué maintes fois les géographes, et la position de ce point a donné lieu à beaucoup d'hypothèses, à de nombreuses ouvertures de compas. Cela tient à ce que jamais aucun indigène ne m'en a parlé avec trop d'emphase.

Kong ou *Pon* était bien ce que je me représentais. Une grande ville ouverte, à constructions en pisé, à toits plats; elle est irrégulièrement bâtie; ses ruelles étroites et tortueuses rayonnent autour d'une grande place de 200 mètres de côté, servant de marché. La ville, dont la population est de 12 000 à 15 000 habitants, tous musulmans, comprend cinq grandes mosquées à minarets et plusieurs autres de plus petite dimension.

Au point de vue de la police et de l'administration, Diarawary en est en quelque sorte le maire; il a sous ses ordres les sept chefs de *Qbaila* (c'est-à-dire des sept arrondissements de la ville). Karamokho-Oulé est le chef d'État. Il y a, en outre, à Kong, un *imam* ou chef religieux qui, tout en étant chargé du culte, a aussi sous ses ordres l'instruction publique très avancée dans la région. A Kong même, il est peu d'hommes illettrés; tous écrivent l'arabe et commentent le Koran, sans pour cela être aussi fanatiques que les Peul et surtout les Arabes.

Tous savent qu'il existe trois grandes religions qu'ils appellent *chemins*. Le chemin de Moïse, de Jésus et de Mahomet. Aucun d'eux, dans les conversations religieuses que nous avons eues ensemble, n'a jamais été assez sot pour vouloir me prouver que la religion musulmane est préférable aux autres. Je dois le dire à leur louange, plusieurs d'entre eux m'ont affirmé qu'ils considéraient ces trois religions comme identiques parce qu'elles mènent à un même Dieu; toutes les trois renfermant des gens de valeur, il n'existerait, d'après eux, aucune raison de proclamer l'une meilleure que l'autre.

Le commerce des gens de Kong est très florissant, le marché est une véritable foire; en outre de tout ce qui est nécessaire à la vie, viande fraîche comprise, on peut s'y procurer des articles d'Europe qui viennent de la côte, tels que tissus, armes, munitions quincaillerie. Les produits indigènes sont le kola, le piment, etc...

La monnaie consiste en coquillages dits *cauries* et en poudre d'or tirée du Lobi, du Bondoukou, du Niénégué et du Gourounsi.

L'industrie consiste en fabrication de cotonnades qui font prime dans toute la boucle du Niger et jusque dans l'Ashanti et sur la Côte d'Or. La teinture à l'indigo y est représentée par environ 150 puits à teinture en activité permanente. On élève aussi quelques chevaux au pays de Kong.

Je m'y suis procuré un assez joli cheval pour 800 francs environ; j'ai, à cet effet, vendu la collection la plus hétéroclite d'effets et d'objets que l'on puisse imaginer; à côté de galons et dentelles défraîchies, des hameçons, des alènes, du corail, du fil, du bleu en boules, des boutons de livrée démodés, des soieries très voyantes, ce que nous appelons ici la spécialité pour théâtre, sans compter du papier, des armes et des aimants que l'on nomme là-bas « *le roi du fer* ». Les calicots français surtout y ont eu un véritable succès.

J'ai pu rapporter une quarantaine de pièces de tissus et d'effets confectionnés, que M. le Sous-Secrétaire d'État aux Colonies a bien voulu faire exposer au palais des colonies, au Champ-de-Mars.

Je regrette de ne pouvoir entrer dans la description des vêtements et des coiffures de cette intéressante population, mais le temps me fait défaut.

Pendant mon séjour, en m'y prenant adroitement, je réussis à me faire donner les itinéraires menant vers le Mossi, et, après avoir opté pour une route qui devait me conduire dans le nord, vers le Macina, je me faisais délivrer un sauf-conduit sur Bobo-Dioulassou, à vingt jours au nord de Kong; je me proposais d'obliquer ensuite vers le nord-est pour gagner Waghadougou.

Après avoir expédié, le 12 mars, deux de mes hommes pour porter de mes nouvelles à Bammako (ils y arrivèrent quatre mois plus tard), je partais de Kong muni d'une lettre de recommandation adressée en général à tous les musulmans. Mon convoi comprenait 10 ânes et 7 hommes.

Ce voyage, qui me permit de relever une partie du cours du Comoë (rivière du Grand-Bassam) et de quelques affluents du Volta, ne s'effectua cependant pas sans incident, par la maladresse d'un pèlerin de la Mecque, habitant le territoire de Dokhosié, au nord de Komono. Ce musulman voulant éviter de me voir, avait quitté brusquement la région à mon approche, ce qui avait mis la population dans l'inquiétude et l'avait portée à me faire assassiner. Le sang-froid de deux vieillards musulmans de Kong qui me précédaient à une journée de marche me fit encore une fois échapper

au danger, ce qui me permit de séjourner d'abord chez les Tiéfo et de rester un certain temps chez les Bobo.

Le territoire des Bobo renferme une ville de 3 000 à 4 000 âmes, nommée Sia ou Bobo-Dionlasou. Ce centre, situé à égale distance de Kong et de Djenné, est un point de transit très important; il contient toujours une population flottante de plus d'un millier de personnes qui apportent du sel et viennent chercher des kolas, des étoffes et de l'or. Pendant mon séjour comme pendant ma route, j'ai pu me livrer à un intéressant travail de statistique commerciale qui figurera dans la publication de mon voyage.

Le marché de Bobo-Dionlasou ressemble à celui de Kong; on y trouve les mêmes articles; il est alimenté par Kintampo, Kong, Bouna, Djenné, Sofouroula et Waghadougu. Ce qui y abonde ce sont les barbiers ambulants et les pédicures-manicules. Cette dernière profession est exercée par des gamins qui, à l'aide d'une méchante paire de ciseaux fabriquée dans le pays, coupent les ongles des pieds et des mains à raison de quatre cauries, c'est-à-dire un centime par individu.

L'opération terminée, le pédicure remet au client les rognures des ongles que ce dernier a soin d'enterrer précieusement dans un petit trou.

Les barbiers rasent dans les carrefours, sur les places et font des tournées dans les habitations, comme en France. Ils s'en rapportent à la générosité du client qui paye dix ou vingt cauries, pour s'être fait martyriser la figure pendant un quart d'heure; l'opération terminée, il y a même la friction à l'huile de palme dont le client a la faculté de s'enduire le crâne et les joues.

De Dioulasou je dus me diriger sur le Dafina et traverser le pays de Niénégué, des Bobo-Dioula, des Sommo, avant d'atteindre Ouahabou, résidence du chef musulman le plus influent du Dafina.

Cette région est difficile à parcourir, car les habitants sont très superstitieux : un chiffon de papier jeté par terre, la vue de ma table ou de mon pliant, semait l'épouvante chez ces peuples primitifs. Accusé presque de sorcellerie et suspecté comme un être malfaisant, j'eus une peine extrême à obtenir des renseignements sur la région que je parcourais; toute question, tout acte imprudent pouvait ou m'obliger à rebrousser chemin ou me faire assassiner. Je fus donc forcé de me tenir sur la plus stricte réserve; je ne pouvais voyager que très lentement et n'avancer qu'avec la plus grande prudence.

C'est dans cette région que la branche la plus importante de la Volta

prend sa source, formée de deux rivières d'une vingtaine de mètres de large; elle coule ensuite en arc de cercle avant de prendre sa direction sud et de traverser les terrains aurifères des Niénégué et du Gourounsi.

Le chef de Ouahabou me recommanda à une colonie de Mossi qui habite Boromo, sur les bords de la Volta. Les Mossi consentirent à me faire traverser le Gourounsi en m'accompagnant jusqu'aux premiers villages du Mossi.

Ce pays, ravagé par des bandes de Haoussa et de Songhay venus du Zamberma, au nord du Houassa, rive gauche du Niger, est dans un état d'anarchie complète; il est impossible d'y trouver la protection d'un chef. La végétation, plus dense et plus sauvage que partout ailleurs, en fait un excellent théâtre d'opérations pour le pillage et le brigandage; quelques-uns de mes hommes étaient terrorisés par les histoires qu'ils entendaient journellement débiter; il me fallut rester fort calme dans les circonstances difficiles pour leur inspirer confiance et les engager à me suivre.

Dans cette région, à chaque rencontre, il faut apprêter ses armes, et l'on défile à distance les uns des autres, l'arc bandé et les flèches empoisonnées à la main; le moindre geste imprudent peut provoquer un conflit, amener un désastre. La fin de la traversée de ce pays peu sûr fut très pénible pour nous. A Lava, pendant une pluie torrentielle, des Kipirsi, profitant d'un relâchement dans le service de garde la nuit, m'enlevèrent mes quatre meilleurs « bouricots », ce qui obligea mes hommes, dont chacun conduisait déjà deux ânes, à porter en plus, sur leur tête, une charge de vingt-cinq kilogrammes. Moi-même, je dus charger mon cheval d'un ballot du même poids, que je portais en travers de ma selle.

Ce fut un vrai jour de fête pour nous que celui où nous aperçûmes les premières cases des Mossi.

Dirigé sur le village de Banéma, où habite Boukary-Naba, frère du roi du Mossi et héritier du trône, je trouvai auprès de ce chef l'accueil le plus royal qu'un chef noir puisse faire à un Européen. Sans compter les vivres de toute nature dont il gorgeait mon personnel, il m'invita à l'accompagner à toutes ses promenades et excursions et m'offrit, avant mon départ pour me rendre à Waghadougou, un beau cheval alezan.

Son frère, Naba-Sanom, chef du Mossi, me reçut également fort bien, et tout me faisait prévoir que nos bonnes relations se continueraient, lorsqu'arriva, à Waghadougou, la nouvelle qu'une expédition militaire allemande, venant du Togo, remontait la Volta. Bien que fort éloignée encore

du Mossi, les noirs de Waghadougou se crurent menacés d'une invasion de blancs, rompirent les négociations entamées pour la signature d'un traité et m'invitèrent à m'en retourner par le même chemin que j'avais pris, en repassant chez Boukary-Naba.

Cet incident me contraria beaucoup, car j'avais formé le projet de pousser dans le Libtako pour me relier aux travaux de Barth et redescendre, par le Gourma et le Boussangsi, sur Salaga; il ne fallut plus songer à ce projet. Je dus donc refaire une seconde traversée du Goorounsi pour me rabattre, par le Mampoursi et le Dagomba, sur Salaga. Bien qu'ayant vécu un mois seulement dans le Mossi, j'ai pu constater que c'est un beau pays de plaine, très favorable à la culture et à l'élevé du bétail qui y sont très prospères. La densité de population est de 15 à 20 habitants par kilomètre carré. L'industrie n'y est pas florissante; on n'y fabrique qu'un peu de vannerie et surtout de la cotonnade blanche et très bon marché.

Les chevaux, contrairement à ce que l'on m'avait annoncé, viennent plutôt du Yatenga (région séparant le Macina du Mossi) que du Mossi même. Ce pays produit une race de chevaux semblable à notre cheval de dragon; ce sont des bêtes admirables que l'on élève avec au moins autant de soins que chez nous.

On y pousse le luxe jusqu'à assigner à chaque bête un palefrenier dont l'occupation consiste à bourrer le cheval de graminées, à lui faire lécher du sel, et à lui donner tous les soins de propreté usités en Europe.

Si le Mossi ne produit pas beaucoup de chevaux, on peut dire qu'il est un pays de production d'ânes; malheureusement, ces bêtes, tant vantées par Barth, sont bien moins résistantes que celles qui nous viennent du Fouta et des Maures et que l'on achète à Médine et à Bakel.

Renvoyé presque en disgrâce auprès de Boukary-Naba, je craignais, de sa part, un accueil froid. Il n'en fut rien heureusement, et sa seconde réception fut au moins aussi cordiale que la première. Il poussa l'amabilité jusqu'à me donner un second cheval, rouan celui-là, ainsi que trois jeunes femmes de vingt à vingt-cinq ans, en manifestant le désir de me les voir épouser.

Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif. Aussi j'exposai mes scrupules à mon brave ami Boukary-Naba, qui consentit à ce que je fasse épouser ces jeunes filles par mes trois serviteurs les plus dévoués.

La publication des bans et autres formalités administratives et religieuses furent passées sous silence et, le soir même, je mariai mes protégés en les dotant d'un peu d'étoffe et de verroterie auxquelles j'ajoutai quelques victuailles, pour permettre à mon personnel de faire un repas de nocé.

Elles ont été d'excellentes femmes et n'ont jamais fait naître la discorde dans mon camp. Au moment de nous séparer, elles m'ont toutes trois prouvé leur reconnaissance en me remerciant de les avoir si bien mariées, et en promettant de donner mon nom à leur premier-né.

En quittant la résidence de Boukary-Naba, il me fut impossible de trouver, même pour la valeur de plusieurs esclaves, un guide décidé à me faire franchir le Gourounsi; je dus donc me mettre en route avec des recommandations qui ne pouvaient m'être utiles que pendant deux jours, car au-delà on ne rencontre plus de musulmans jusqu'à Oual-Oualé, dans le Mampoursi.

Je mis dix-huit jours à franchir une distance de neuf jours de marche normale, en butte que j'étais à l'hostilité de la population, qui sous le moindre prétexte voulait m'empêcher de continuer ma route et me rançonner. Debout jour et nuit, mon petit personnel et moi nous n'avons mangé, pendant ce temps-là, que des épis de mil et de maïs grillés au feu, avec un peu de viande boucanée provenant d'un buffle que nous avons eu la chance de tirer; notre provision de sel nous avait été volée dès les premiers jours de route.

A notre approche des villages, les toits se couronnaient de défenseurs qui nous menaçaient de leurs armes et guettaient l'occasion de nous assaillir. A plusieurs reprises, ces gens-là nous suivirent sur nos flancs, en nous menaçant, n'attendant qu'un incident pour nous attaquer. Cette marche fut d'autant plus pénible que nous avions de nombreux cours d'eau à traverser sans pirogues ni ponts, ce qui ne nous permettait de prendre aucun repos.

Dans les villages, la situation était également difficile. Sous la plupart de ces lieux habités existent des souterrains, sorte de catacombes dans lesquelles grouille la population; c'est l'habitation de transition entre la grotte et la cabane, ce sont des demi-troglodytes. Il fait nuit noire dans ces réduits et il n'est pas bienséant de refuser l'hospitalité offerte; on est donc tenu d'y habiter et d'y passer la nuit; c'est un cruel supplice pour l'hôte qui est dévoré par la vermine et ne jouit d'ailleurs que d'une sécurité illusoire. La plupart du temps je ne pouvais protester comme je l'aurais désiré; je

n'avais pas d'interprète et il me fallait user de la langue du Mossi que je ne possédais pas suffisamment, par suite de la brièveté de mon séjour en Mossi.

A la Volta (branche orientale) cet état de choses devait cesser, et, après dix-huit jours de marche, j'entrais dans la cité musulmane de Oual-Oualé, où, épuisé et malade, je dus rester quarante-cinq jours, afin de reprendre les forces nécessaires pour continuer ma route. Les musulmans de Oual-Oualé, je dois le dire ici, m'ont soigné avec beaucoup de désintéressement; l'iman et mon hôte, entre autres, m'envoyaient chercher du lait et du beurre à deux jours de marche de Oual-Oualé.

Bien que les indigènes de cette région ne voyagent pas pendant la saison des pluies, j'avais hâte de rallier Salaga, d'abord pour étudier le commerce qui s'y fait, ensuite pour y glaner des renseignements géographiques, et surtout dans l'espoir d'y trouver l'occasion de faire parvenir de mes nouvelles en France, Salaga ayant des relations suivies avec les colonies européennes du golfe de Guinée.

Salaga, qui compte environ 6 000 habitants, est la ville la plus sale que j'ai jamais visitée; l'intérieur de cette localité n'est qu'une suite de mares dans lesquelles pourrissent des ordures, des cadavres d'animaux.

L'eau n'est pas potable à cause des infiltrations, et en été les puits qui sont très nombreux sont absolument à sec; il faut alors aller prendre l'eau à 14 kilomètres dans un ruisseau nommé le ruisseau des voleurs (en haoussa *goulbi n'barraoua*).

Le commerce de l'eau et du bois fait vivre une partie de la population de Salaga, mais ce marché est surtout important comme entrepôt de sel. Charié par la Volta, ce sel va, de Salaga, rayonner sur Kintampo, Boualé, Bouna, Mango et même jusqu'à Kong. Beaucoup de marchandises européennes viennent aussi à Salaga par Accra, mais ce sont surtout les kolas qui donnent, en saison sèche, un grand mouvement à Salaga; malheureusement les guerres de l'Ashanti entravent souvent ce commerce, ce qui force les Haoussa à se porter sur Kintampo et Bondoukou où ils trouvent le kola rouge du Coranza et le kola blanc du pays d'Anno.

Le séjour de Salaga, par ses miasmes et sa mauvaise eau, est des plus funestes aux Européens et même aux noirs; tout mon personnel malade a été pris des fièvres et couvert de clous, et c'est avec une vraie satisfaction que mon petit convoi vit arriver la fin de l'hivernage.

C'est de Salaga que j'ai envoyé à Porto-Novo une courte lettre que mon

ami, M. Librecht d'Albéca, administrateur, eut l'obligeance de faire parvenir en France.

De Salaga, je me dirigeai, par la rive droite de la Volta, par le nord de l'Ashanti, sur Kintampo qui fait partie de la province de Coranza. Dans maints endroits, cette région est inondée sur plusieurs lieues d'étendue, et ce n'est que fort péniblement que je réussis à gagner Konkrosou, d'où partent les routes vers l'Okwawou. Marais herbeux et bois marécageux se succèdent sans interruption; pendant une étape nous avons dû porter les bagages à dos d'homme, pendant des trajets de cinq à six kilomètres; les animaux, même déchargés, ne franchirent ces passages qu'avec les plus grandes difficultés. Ce voyage m'offrit cependant des compensations, car il me procura l'occasion de voyager de concert avec les Haoussa, peuple aussi industriel et marchand que le peuple mandé de Kong, et sur lequel j'apporte de nombreux renseignements. J'eus, en outre, le bonheur de traverser des pays dont la végétation luxuriante retrempe un peu le voyageur, car elle offre un contraste vraiment étrange avec la flore rabougrie qui constitue le luxe des pays que je venais de traverser, le Mampoursi, le Dagomba, le Gondja.

Plusieurs endroits firent non seulement mon admiration mais encore celle de mes noirs. Près des ruisseaux à eau courante que l'on rencontre très fréquemment se trouvent des sites charmants. Le soleil est impuissant à pénétrer cette verdure; ici c'est un fouillis de fougères, ailleurs sont suspendues de gigantesques lianes ornées de feuilles de toutes les dimensions; plus loin on se croirait dans quelque lieu retiré d'une belle forêt de France, si la présence d'un magnifique *sterculia* (arbre à kola) ne nous rappelait à la réalité. Le *bombax*, le palmier rônier et un arbre à tronc blanchâtre sont les rois de cette végétation; leur tronc mesure vingt à trente mètres jusqu'aux basses branches, et leur couronne se perd bien au-dessus des autres arbres de cette splendide forêt.

On est tenté de camper partout; malheureusement fourrages et vivres font défaut, l'humidité est pénétrante et les fourmis à mandibules ne laissent pas de répit, sans compter les serpents qui pullulent dans ces bois. Kintampo, situé au milieu d'une clairière de ces bois, est environné de splendides bananiers et de cultures; entre les mains d'Européens, ce lieu deviendrait un paradis. Kintampo compte environ 3 000 habitants, Haoussa, Ashanti, Mandé, Ligouy, Dagomba, Mossi et Kotokolé. Le commerce est surtout représenté par l'article kola et piments, vendus sur Bobodicoulasou,

en échange de captifs, d'or et d'étoffes du pays, qui vont dans l'Ashanti. D'autre part, Salaga fournit du sel et Kong du beurre de cé et des étoffes.

Grâce à ma qualité d'Européen, et surtout à ma connaissance de la langue mandé, j'ai pu passer partout sans être gêné et même, dans la plupart des centres où l'on paie un droit de passage, il ne m'a été rien réclamé.

De Kintampo j'aurais voulu me rendre à Bondoukou par le chemin le plus court, celui qui traverse la rivière Tain et le Fougoula, sur la rive droite de la Volta; malheureusement ce pays venait d'être dévasté par une guerre récente. Je dus, en conséquence, me rabattre sur le pays des Diammara et recouper deux fois la Volta avant de rentrer dans le Gamon ou Bondoukou. Ce détour me procura l'occasion de visiter un important massif montagneux contre lequel vient se heurter la branche principale de la Volta et qui force ce fleuve à changer sa direction nord-sud en celle d'ouest-est. La hauteur de ces montagnes n'excède pas 700 mètres au-dessus du terrain environnant et leur constitution géologique comporte du granit bleu marbré et quelquefois des grès gris et noirs. D'après les indigènes que j'ai consultés, il n'existe, dans ce massif, ni mines d'or, ni mines de fer.

Sur les bords de la Volta j'appris qu'un Français, envoyé à ma recherche, était arrivé à Bondoukou depuis une quinzaine de jours. Cette nouvelle me combla de joie et me fit accélérer ma marche sur Bondoukou où j'arrivais cinq jours après le départ de mon compatriote.

Les bruits fâcheux qui avaient couru sur mon compte, les rares nouvelles parvenues depuis lors, et surtout mon absence qui se prolongeait au-delà des prévisions, avaient fait songer, en France, à organiser une mission de secours destinée à me porter un ravitaillement en marchandises, afin de faciliter mon retour à la côte dans le cas où je serais sans ressources.

M. Verdier, armateur à la Rochelle, qui possède des comptoirs à la côte, en prit l'initiative et supporta la moitié des frais de l'expédition dont le gouvernement confia le commandement à M. Treich-Laplène qui avait déjà, comme résident, fait un voyage dans l'Indénié et le Bettié en 1887; il connaissait très bien la région qui avoisine la côte, aux environs d'Assinie et de Grand-Bassam. Cette expédition, composée de quarante-cinq personnes, dont vingt hommes armés, quittait la côte au mois d'août et arriva en octobre dans le Bondoukou.

Parvenu à Bondoukou, M. Treich-Laplène n'obtenant que de très vagues renseignements sur la direction que j'avais prise en quittant Kong,

se décida soit à se diriger sur ce pays afin de m'y attendre, puisque les indigènes lui affirmaient que je devais y revenir, soit à aller à ma rencontre lorsqu'il saurait dans quelle direction je m'étais porté.

A Bondoukou, je séjournai une dizaine de jours autant pour me reposer du « surmenage » occasionné par une marche précipitée que pour étudier le commerce dont ce point est le siège, et chercher à communiquer avec M. Treich-Laplène.

Bondoukou, peuplée de 3 000 à 4 000 habitants, fait un très important commerce d'articles européens qui viennent par l'Ashanti et le Sahué de Cap-Coast et par le Sanwi, l'Indénié et l'Abron d'Assinie et de Grand-Bassam. Elle attire, en outre, un grand nombre de marchands qui viennent du bassin supérieur du Comoë et de la Volta pour acheter le kola. Cette substance, comme on le sait, est, avec le sel, l'objet des plus fortes transactions dans le Soudan.

Dans cette région, le caurie est encore en usage, mais la poudre d'or est la principale monnaie; chacun possède une petite balance à fléau, des aimants destinés à retirer les parcelles de fer qui peuvent se trouver dans l'or et des barbes de plume pour extraire les corps étrangers. Les poids constituent l'assemblage le plus hétéroclite de menus objets en cuivre, en fer, en corne, en bois, os, etc.

L'unité de poids est le *mitkal*; c'est le poids dont on se servait autrefois en Algérie pour peser les métaux précieux et les essences; il vaut 4 grammes et une fraction. Le mitkal d'or vaut environ 12 francs. De nombreuses subdivisions du mitkal sont obtenues à l'aide de graines servant de poids pour les paiements de 0 fr. 10 centimes.

On peut toujours retrouver le poids du mitkal, car il est approximativement égal à 24 graines de bombax ou 48 graines de corail végétal.

Pour les gros paiements, on emploie, comme unité de décompte, un poids de 4 mitkal que l'on nomme *barifiri*. C'est là un mot français défiguré pour désigner une *barre de fer* d'une dimension quelconque qui valait à la côte 4 mikal d'or.

Bondoukou est appelée par les Mandé Gottogo, par les Haoussa Bitougou, et, dans les relations arabes d'Ahmed Baba, elle est désignée par le nom de Bitou. Cet endroit était déjà renommé au ^x^e siècle par son commerce de l'or.

Comme je l'ai dit plus haut, il existe beaucoup d'or dans toute cette région, mais il me serait impossible d'évaluer exactement la quantité d'or

sur laquelle roulent les opérations : je craindrais ou d'exagérer ou de réduire. Ce que je puis cependant affirmer, c'est qu'il ne s'est pas passé un jour sans que je n'aie vu faire des paiements en or, soit chez mon hôte, où il y avait toujours des étrangers, soit dans d'autres cases, soit même dans la rue.

L'or se porte généralement enfermé dans un chiffon à l'aide d'un fil, ou dans des étuis de plumes de vautours, bouchés avec un tampon en bois.

Outre la poudre d'or, on trouve assez fréquemment des pépites variant de 1 à 18 grammes. J'en possédais moi-même une de 44 grammes; mon hôte en possédait une du poids de 130 gr. 5, qu'il n'a voulu me céder à aucun prix, car elle provenait de ses ancêtres.

Dès que les circonstances me le permirent, je me dirigeai sur Amenvi, afin d'aller rendre visite à Ardjouma, roi de Bondoukou, et lui proposer de signer un traité avec la France, si la chose n'était pas faite déjà. En arrivant près de son village, je vis flotter au-dessus de sa résidence notre cher pavillon national que M. Treich-Laplène avait fait hisser le jour de la signature du traité qu'il avait conclu, le 13 novembre.

Ardjouma me renouvela les engagements qu'il avait pris avec mon compatriote et s'engagea formellement à tenir ses promesses.

N'ayant plus rien qui m'obligeât à rester dans son pays je me mis en demeure de rallier au plus vite Kong, qui est séparé de Bondoukou par dix-neuf journées de marche. Privé de mon dernier cheval qui venait de mourir, je dus faire à pied cette route pénible et je craignais beaucoup de n'avoir pas la force d'atteindre mon but, épuisé que j'étais déjà par un séjour de deux ans dans ce pays; mais la volonté et le désir de rejoindre le Français envoyé à ma recherche furent deux puissants stimulants qui me permirent d'effectuer ce trajet en onze jours.

Jusqu'au Comoë je suivis la même route que M. Treich-Laplène, mais, à partir de cette rivière, et pour faire une besogne utile, je changeai d'itinéraire et passai au nord de la route suivie par M. Treich-Laplène; je pouvais visiter les terrains aurifères de Samata qui m'avaient été signalés déjà lors de mon premier passage à Kong. Cette région, couverte de collines d'un relief variant de 40 à 110 mètres, est très fouillée; dans certains endroits, et en particulier aux environs de Samata même, les puits à or sont tellement rapprochés qu'il est difficile d'y circuler sans précaution; je n'eus cependant pas la satisfaction d'assister à l'exploitation et au lavage du quartz

aurifère, car la région est, pendant cette partie de l'année, absolument dépourvue d'eau ; les indigènes ne peuvent donc se livrer au travail d'extraction que pendant l'hivernage.

Sur le plateau de Kong même, à 700 mètres d'altitude, on trouve également des gisements de quartz aurifère, mais les indigènes les ont abandonnés à cause du manque d'eau pendant une bonne partie de l'année, et peut-être aussi à cause du rendement qui est inférieur à celui des terrains similaires du Lobi, où les gens de Kong arrivent à se procurer l'or à meilleur compte qu'il ne se vend dans le Bondoukou.

Le 5 janvier 1889, je faisais ma rentrée à Kong ; mon absence avait duré onze mois. Un cheval que M. Treich-Laplène avait eu l'obligeance d'envoyer au-devant de moi et que je rencontrai à six kilomètres avant d'entrer dans la ville, me permit de surprendre M. Treich-Laplène au moment où il se disposait à venir à ma rencontre.

Sous le coup d'une émotion difficile à décrire, je tombai dans les bras de ce digne compatriote qui, à peine remis des suites d'un long séjour à la côte, s'était spontanément offert pour aller me ravitailler. En dehors d'un stock de marchandises, il m'apportait des nouvelles de ma mère et de mes amis qui me firent vite oublier fatigues et privations.

Quelques minutes après notre rencontre, un spectateur nous aurait volontiers pris pour d'anciennes connaissances ; cette spontanéité propre aux gens d'Afrique avait déjà fait de nous deux amis.

Je passe sous silence toutes les visites, toutes les félicitations que je reçus des chefs et de la population de Kong, qui fêta mon arrivée. Je fus d'autant mieux reçu qu'une lettre en arabe que je leur avais adressé de Salaga m'avait concilié la sympathie de tous, en ralliant à ma cause mes derniers ennemis.

Cet accueil et l'entrée facile de M. Treich-Laplène sont les meilleurs garants que la population est entièrement gagnée à notre cause.

Ils n'avaient pas oublié le nom de la France que je leur avais appris avec tant de patience lors de mon premier passage, et tout m'indiquait que des ouvertures, au sujet d'un traité, ne pouvaient manquer d'être bien accueillies ; cette question, grâce à la campagne menée par les amis que j'avais laissés à Kong, avait fait du chemin depuis onze mois.

Quelques jours après, je signais avec Karamokho-Oulé un traité qui plaçait ses États sous notre protectorat, favorisait notre commerce à l'exclu-

sion de toute autre nation, et autorisait les missionnaires et les marchands français à venir s'établir dans le pays.

Ce traité joint à celui qu'avait signé, à Bammako, le capitaine Septans avec Tiéba, quelques mois auparavant, et à celui qu'avait signé M. Treich-Laplène avec le Bondoukou, reliait nos établissements du Haut-Niger à nos possessions de la Côte-d'Or.

Le pays de Kong est très grand, il s'étend sur près de 3 degrés en longitude et, en latitude, il va du 8° 30 au 12° de latitude nord, ce qui porte nos possessions de la Côte-d'Or à 250 kilomètres au sud de Djenné. Il comprend, en outre des pays mandés de Kong proprement dit, le pays des Mboin, Komono, Tiéfo, Dokhosié, Bobofing, Tagouara, Niénégué et une partie des districts de Pallaga, Pakhalla, du Bougouri et du Lobi.

La question du traité étant réglée, je fis partir pour Bammako quatre de mes domestiques avec deux femmes, emportant mon courrier pour France et la collection d'effets confectionnés dont j'ai parlé plus haut. Le tout est arrivé à bon port, à ma grande satisfaction, et j'ai su depuis que tous les chefs des territoires traversés par mes gens, les ont accueillis convenablement; quelques-uns d'entre eux leur ont même fait des cadeaux.

Les adieux du chef et de l'imam de Kong furent touchants; ces braves gens, pour nous donner une dernière marque de sympathie, nous fournirent des guides et des recommandations; ils vinrent même nous accompagner avant le jour jusqu'au premier ruisseau au sud de la ville. Il a fallu leur promettre ou de revenir ou de renvoyer des compatriotes qu'ils m'ont promis d'accueillir aussi généreusement que possible. Enfin, j'emportais leurs vœux de bonne santé pour le président de la République, et, selon leur expression, pour tous les « anciens » de France.

Le traité du Bondoukou nous avait donné toute la rive gauche du Comoë (rivière de Grand-Bassam); il importait de connaître la rive droite de ce cours d'eau et de nous assurer une voie plus directe que celle du Bondoukou, et d'arriver directement à la partie navigable du Comoë. A cet effet, je me fis recommander par Karamokho-Oulé, chef de Kong, au chef du Djimini qui devait, par sa recommandation, me faire passer dans le pays d'Anno. Je dus, contre mon gré, entreprendre cette route à pied et renoncer à l'exploration du fleuve, de Nabaé à Attacrou, faute d'embarcations. Dans cette région, bien que le fleuve soit partout navigable pour des pirogues, les habitants n'utilisent pas la voie d'eau pour les transports, et il n'existe que d'informes pirogues aux divers points de passage de la

rivière; à Nahaé, Timikou, dans le Barabo et à hauteur de Mango, les pirogues sont absolument impropres à effectuer un trajet un peu long.

Je me dirigeai donc vers le Djimini et réussis, avant de rentrer dans ce nouvel État, à me procurer d'excellents renseignements sur l'histoire de Kong et de ses chefs, ainsi que sur les peuples qui occupaient en maîtres le pays de Kong au sud du Comoë. On rencontre, aujourd'hui encore, cinq fractions de ces peuples, qui sont les Pakhalla, les Nabé et Zazéré, tous de la même famille ethnographique qui habite la région entre Bondoukou Bouna et Boualé; puis les Miorou et les Fallafalla qui se rattachent au groupe des Komono, et enfin quelques Tagoua, voisins de la famille Sienré ou Sénoufou.

Au Djimini, également, je me suis trouvé en présence d'une fraction des Sienré, mais dans ce pays on les nomme Kipirri; leur parler diffère si peu du Sienré que je n'ai pas hésité à les assimiler à cette dernière race. A côté de ces gens, l'élément mandé est représenté largement par les Mandé-Dioula et les Mandé qui ne sont autre chose que les Veï disséminés de Sherbroo au cap Mount.

Très bien accueilli dans le Djimini, grâce aux recommandations de Kong, je n'eus pas de peine à faire comprendre à Domba, le chef de ce pays, combien il aurait intérêt à passer avec nous le même traité que Kong; au bout de quelques jours, il accepta notre pavillon et signa un traité aussi avantageux pour nous que celui de Kong.

Cette population est très paisible et vit en bonne intelligence avec tous les pays voisins. Elle fabrique surtout des couvertures de coton et une spécialité d'étoffes blanches, rayées de bleu, qui, par leur bon marché, peuvent affronter la concurrence des étoffes blanches du Mossi. On y cultive beaucoup de coton et d'indigo, et du nord on leur apporte le fer et le sel, en échange de leurs étoffes. Il se fait également ici un grand transit de kolas qui viennent du Baoulé et du pays d'Anno que nous traverserons dans un instant.

La partie sud du pays de Djimini se nomme Bandokho; elle est couverte de collines peu élevées, mais dont le grès effrité rend la traversée très fatigante.

Le Djimini avait encore, il y a quelques années, de fréquentes relations avec les pays de l'ouest que nous désignons, dans le Soudan français, sous le nom de Ouorodougou. Grâce à ma connaissance du mandé il m'a été possible d'obtenir quelques renseignements intéressants sur cette région.

C'est ainsi que j'ai appris à déterminer assez exactement l'étendue du Diammara, du Tagouano, du Baouré et du Kouroudougou; c'est ainsi encore que je me suis procuré des informations sur la rivière de Dabou, qui se nomme ici Baoulé, Nji ou Isi et qui, à Dabou, porte le nom d'Agnibi. Cette rivière reçoit, sur sa gauche, un affluent assez considérable, le N'do, qui traverse le Diammara.

Plus dans l'ouest, on m'a signalé un autre cours d'eau nommé Bandamma; c'est la rivière de Lahou. Les rivières que je viens d'indiquer prennent leurs sources dans la région située entre Dioumauté et Léra, où j'ai recoupé plusieurs d'entre elles. Ces rivières, y compris le Comoë et la Volta, ont donc un cours trois ou quatre fois plus long que nous le supposions avant mon voyage.

Le pays d'Anno, qui fait suite au Djimini, est connu par les Mandé sous le nom de Mangotou (c'est-à-dire « la brousse de Mango ») et Mango elle-même, qui est le plus grand centre de la région, n'est qu'un nom mandé; les indigènes l'appellent Gouènedaka et Groûmania. Cette profusion de noms, pour désigner le même endroit me forçait à me livrer à des interrogatoires longs et pénibles, pour parvenir à élucider les questions. Déjà, en me portant de Dagomba à Bondoukou, j'avais éprouvé les mêmes difficultés, chaque village ayant en plus de son nom ordinaire un nom haoussa et un nom mandé, noms donnés par les marchands de ces deux races.

L'Anno s'étend en bande étroite du Djimini à l'Indénié, le long de la rive gauche du Comoë qui le sépare du Barabo (Etats d'Ardjouma); sa population marchande consiste en Mandé-Dioula. Les autochtones semblent être les Gan qui s'occupent de la culture du *sterculia* (arbre à kola) et du palmier à huile. On y trouve, en outre, de nombreuses colonies d'Agni, gens de même race que les habitants de Krinjabo, du Sahué, de l'Indénié, du Baoulé et d'une partie de l'Abron. Par la nature variée de sa végétation et de son terrain, ce pays peut être considéré comme offrant de grandes ressources tant au point de vue des produits du sol qu'au point de vue minéralogique. Chaque branche de sa population semble s'y être spécialisée. Tandis que les Dioula y font du commerce et se livrent à l'industrie de la teinture et du tissage, les Gans, véritables agriculteurs et hommes des bois, font des plantations de kolas et de palmiers à huile; ils y apportent une méthode et une persévérance qui m'ont frappé. Leurs arbres sont plantés avec une régularité parfaite, en quinconces; si ce n'étaient la

richesse et la puissance de végétation on pourrait se croire en présence de cultures européennes. Les femmes se livrent à la préparation de fils en fibres d'ananas qui, teints en rouge, en bleu et en jaune sont exportés au loin pour servir à faire les broderies des vêtements. Les Gans s'occupent également de la préparation de l'écorce de l'arbre à *fou*, une écorce dont un simple battage au maillet fait une étoffe qui sert à confectionner des vêtements aux deux sexes, des bonnets, des sacs, des serviettes, etc.

Les gens de la race agni, au contraire, tout en s'occupant accessoirement de ces détails, se livrent surtout à l'extraction de l'or, qui s'opère de deux façons différentes, par le lavage et par le travail de la pépîte.

Le lavage ne s'opère que pendant la saison des pluies. Cette région, par suite du rapprochement excessif du cours de la rivière de Dabou, n'est arrosée que par des torrents insignifiants, à sec pendant la plus grande partie de l'année; aussi les indigènes doivent-ils se borner à la recherche de la pépîte qu'ils trouvent incrustée dans les quartz, de sorte que la poudre d'or, faute de lavage, est perdue. Le caurie, dans cette région, n'est plus en usage; on ne reçoit que de l'or en paiement.

Dès notre arrivée à Aouabou, résidence royale de Komona Gouin, souverain de l'Anno, M. Treich-Laplène et moi nous provoquâmes une réunion des chefs du pays, afin de discuter les bases d'un traité que nous avions déjà fait accepter au chef supérieur et qui fut accepté et signé une dizaine de jours après notre arrivée dans le pays. Il nous donne les mêmes avantages que les traités signés antérieurement avec les chefs du Kong et de Djimini; de plus, il attribue aux Français seuls le droit de navigabilité sur le fleuve Comoë.

Cependant, un mal, contracté à la suite de deux années de privations et d'excessives fatigues, m'avait mis dans l'impossibilité de marcher. Je dus me faire porter dans un hamac jusque sur les bords du Comoë; mon compagnon n'étant guère plus valide que moi, il nous fallut, bien à regret, abandonner notre projet d'aller dans l'ouest, et nous rabattre sur les pirogues d'Attacrou, afin de nous permettre au moins d'explorer cet important cours d'eau et d'en rapporter un tracé exact.

Raconter fidèlement les péripéties de cette descente du Comoë est impossible. Des barrages et des rapides nous forçaient de rester en pirogue et au soleil pendant toute la journée; nous n'avons jamais pu parcourir toute une étape avec les mêmes embarcations, car les villages étant pour la plupart hostiles les uns aux autres, les piroguiers n'osaient pas s'aventurer

dans le village suivant; ainsi trois ou quatre fois par jour nous devons changer et de pirogues et de piroguiers. Il existe, dans toute cette région, une sottise coutume qui consiste à rendre responsables et solidaires les uns des autres, les gens d'un même endroit. Il suffit donc qu'un homme d'un village en amont ait une dette en aval, pour que tout individu de ce village qui se hasarde à passer par là soit sûr d'être conservé en otage ou voie ses marchandises confisquées jusqu'à ce que la dette soit éteinte. Dans ces conditions, les transactions et communications deviennent excessivement difficiles, sinon impossibles.

Après avoir longé l'Indénié et l'Alangoua sur la rive gauche, le Baoulé, le Morénou et l'Attie sur la rive droite, nous atteignîmes cependant, au bout d'une vingtaine de jours, le village de Bettié, situé à environ soixante milles au nord de Grand-Bassam. Benié-Comié, l'intelligent chef de ce pays, nous mit en possession de quelques bouteilles de vin et d'une caisse de biscuits qui ne contribuèrent pas peu à nous relever le moral, à mon compagnon et à moi. Ce chef qui, grâce à M. Treich-Laplène, est, depuis 1887, un de nos fidèles alliés, nous reçut avec beaucoup d'affabilité et mit à notre disposition sa propre habitation, sorte de chalet à un étage, de construction européenne, avec vérandah et balcon. Deux lits assez confortables nous permirent de prendre quelque repos jusqu'à la fin des préparatifs de descente en pirogue sur Alépé; là devait nous attendre la canonnière de l'État le *Diamant*, qui fait la police dans le Comoë jusqu'à Alépé et tient en respect les populations turbulentes de la lagune Ebrié.

Le trajet de Bettié à Malamalasso se fit en partie à pied, car le lit du Comoë était obstrué pendant plusieurs milles par des blocs de roches qui rendent le passage impraticable, même en pirogue, pendant la saison des hautes eaux.

De Malamalasso à Alépé nous avons navigué de quatre heures du matin à minuit et demi, heure à laquelle nous aperçûmes la silhouette blanche du *Diamant*. Ce n'est pas sans de bien douces impressions que je posai le pied sur le petit bâtiment français dont le premier maître, chargé du commandement, s'empressa de mettre la cambuse sans dessus dessous pour nous recevoir le mieux possible.

Au lendemain de cet heureux jour succéda la descente sur Grand-Bassam; une heure avant le moment de l'arrivée je guettais déjà la mer; enfin, vers midi, à ma grande joie, je vis par le travers les lames déferler sur la plage, et flotter notre cher pavillon national au-dessus de la fac-

torerie Verdier. Fatigué et épuisé, je trouvai à cette factorerie l'accueil le plus cordial et l'hospitalité la plus large que l'on puisse souhaiter, ce qui ne contribua pas peu à me rétablir sur pied et à me permettre d'affronter sans périls une traversée qui aurait pu m'être funeste par une trop brusque transition. Quelques semaines après, c'était le Sénégal, la France et Paris!

Voilà mon voyage esquissé à larges traits; je vais maintenant essayer, aussi rapidement que possible, de vous donner une idée générale de la façon dont j'ai opéré. (V. page 32.)

Le système orographique de ces régions ne comprend pas de montagnes élevées; à proprement parler, il n'en existe pas; les sommets principaux des plus hauts massifs atteignent au maximum 1 800 mètres, et n'ont qu'un commandement de 900 mètres au-dessus du terrain environnant; il ne faut donc comparer les massifs les plus importants de cette contrée qu'aux Vosges de la Basse-Alsace, entre Saverne et Bitche.

Je passerai sous silence les rides insignifiantes qui séparent les divers affluents de la rive droite du Niger, pour vous amener au massif de Natinian-Sikasso, l'un des plus importants de la région qui nous occupe. De son versant nord sortent les premières eaux des affluents qui, passant au sud de Djenné, vont à Mopti se jeter dans le grand bras secondaire du Niger. Le versant sud du Natinian-Sikasso donne naissance aux deux grandes branches dont la réunion forme le Comoë qui débouche à Grand-Bassam. Vers l'est, un des contre-forts du massif vient mourir chez les Bobo et sépare les eaux du Comoë de celles qui forment la branche principale, la branche ouest de la Volta.

Vers le sud de cette région, et sous la forme d'un plateau qui semble rattaché au système précédent, se trouve un terrain élevé dont le versant sud donne naissance aux rivières de Lahou et de Dabou qui débouchent dans la lagune de Grand-Bassam.

Plus loin, dans la direction de Kong, se dressent quelques pics granitiques isolés ou en apparence détachés les uns des autres. Ils courent entre les affluents du Comoë et semblent n'avoir servi qu'à influencer le cours de la rivière qu'ils tendent à faire couler vers le sud; le pic de Komono, entre autres, contre lequel se heurte le Comoë, barre complètement son cours vers l'est et le force à prendre une direction presque sud qu'il suit jusqu'à la mer. A cette série de pics semblent se rattacher les collines aurifères du Lobi qui séparent la Volta du Comoë, à l'ouest.

Dans le Kipirsi des soulèvements à parois verticales, analogues au sou-

lèvement de Dioulasou, servent de ceinture au cours occidental de la Volta et viennent mourir sur les hauts pays du Mossi. Là, plus de collines, à peine quelques rides insignifiantes; toute la contrée n'est qu'un vaste plateau qui se prolonge, à travers le Gourounsi oriental, jusqu'au massif de Naouri dont le sommet principal atteint 1 800 mètres, tandis que le terrain environnant a 1 050 mètres d'altitude; c'est le plateau le plus élevé que j'aie rencontré, les plus fortes altitudes dans le pays de Kong et le Mossi n'ayant pas dépassé 800 mètres.

A ce massif, se rattache le soulèvement de Gambakha; il a été séparé des hauteurs de Naouri par la branche orientale de la Volta qui, formée de trois branches parties du Mossi, du Gourma et du Boussangsi est venue s'engouffrer dans cette gorge pour couler ensuite vers le sud et séparer le Gourounsi du Mampoursi.

Insensiblement, le terrain s'abaisse en descendant sur Salaga et bientôt l'on se trouve dans les plaines basses de la Volta qui, en hivernage, étend ses inondations sur plusieurs kilomètres de la rive droite surtout.

A l'ouest du Coranza j'ai traversé l'important massif du Fougoula à travers lequel la Volta a dû se frayer un passage. Le massif qui force le cours d'eau à changer sa direction du nord au sud en celle de l'ouest à l'est, donne naissance à la rivière Tain et à divers affluents secondaires qui vont grossir le Comoë. Quelques collines insignifiantes séparent le Comoë de la rivière Bia et enfin, plus près de la côte, au sud de Bettié, le Comoë et le Bia franchissent un bourrelet rocheux parallèle à la côte, qui détermine les rapides dont la navigation sur ces rivières, même en pirogue, est entravée pendant plusieurs milles.

Tel est, sommairement, l'aspect d'ensemble du système orographique de la boucle du Niger; il en ressort qu'une fois à l'est du Bagoé, le Niger ne reçoit plus d'affluents importants et que les eaux de la boucle servent à alimenter les rivières secondaires de Lahou et de Dabou et les fleuves Comoë et Volta.

La boucle du Niger se présente sous des aspects bien différents et certaines régions qu'elle enveloppe offrent entre elles un contraste puissant au point de vue de la constitution du sol et de la végétation.

La région arrosée par les affluents du Niger est constituée de grès et de fer mélangé d'argile siliceuse; je n'y ai trouvé qu'une fois de la chaux dans la vallée du Bagoé. La végétation est celle qui caractérise le Soudan fran-

çais; très rabougrie dans le sol ferrugieux, elle est luxuriante dans les bas-fonds et les terrains humides.

Le pays de Kong est plutôt granitique; les cultures y sont belles, le palmier et le bananier s'y rencontrent souvent; malheureusement l'eau y est assez rare, et la température est insupportable, de mars à juin. La moyenne de jour est de 40° à l'ombre; au soleil, avec la réverbération, j'ai observé jusqu'à 60°.

Dans le Gourounsi, la végétation est plus opulente qu'ailleurs; la campagne y est plus sauvage. Il n'est pas rare d'y rencontrer de très beaux sites, ce qui s'explique par le fait que les terrains étant argileux n'absorbent pas l'eau et laissent subsister des mares et des bas-fonds humides, pendant une bonne partie de l'année. Ce pays est moins propre à l'élevage du bétail que le Mossi où les pâturages sont nombreux et les bois très rares.

Le Mampoursi, le Dagomba et le Gondja, tout en étant moins riches en végétation, ont cependant de belles cultures, d'ignames surtout. Vers le 8° degré de latitude, la végétation change complètement d'aspect; sans devenir puissante au point qu'on ne puisse s'y frayer un chemin que le sabre d'abatis à la main, comme c'est le cas vers le 7° degré, elle est cependant suffisamment dense par moments pour garantir complètement du soleil. Elle consiste en une succession d'oasis charmantes, dans lesquelles dominant le palmier à vin, le rônier et quelques autres essences, entre autres le bombax.

C'est dans cette zone que commence la culture du kola blanc, le kola rouge venant de plus au sud.

C'est sous ce rempart de végétation qui court de la mer au 7° degré que se trouvent les gisements aurifères les plus riches; poudre et pépites sont extraites des terrains quartzeux recouverts de cette riche végétation. On peut dire qu'une des principales occupations des gens de l'Abron, de l'Indénié et de l'Alangoua consiste à extraire de l'or.

J'ai réussi à déterminer assez nettement les zones de culture des pays que j'ai traversés.

La culture des mils et sorgho ne dépasse pas, au sud, le 8° degré.

L'igname atteint à peine le 12° degré vers le nord. Entre le 8° degré et la côte il n'est donc plus possible de trouver de graines; la culture se borne à un peu de maïs, du manioc, des ignames et surtout des bananes qui forment la base de l'alimentation.

J'ai également rapporté presque toutes les limites des zones dans les

quelles on trouve les arbres les plus répandus et les mieux connus aujourd'hui, tels que l'arbre à beurre, à kola, le néré, le baobab, le bombax et les divers palmiers.

L'énumération de tous les produits que j'ai vus serait longue, fatigante et ne pourrait donner qu'une idée fausse sur ces régions, en faisant supposer que le choix de la nourriture est considérable. Il n'en est rien, car dans certaines régions on ne cultive que deux ou trois variétés de céréales au maximum, et je me suis souvent vu obligé de manger pendant trois ou quatre mois de suite le même plat à chacun de mes repas et toujours accomodé de la même façon.

Ces pays sont propices à l'agriculture, nous pourrions y acclimater toutes les cultures; nous serions en possession des pays les plus enviables à exploiter, car la puissance de la végétation y est extraordinaire.

Nous pouvons, dès maintenant utiliser les vastes terrains que nous possédons près de la côte et nous porter en cheminant vers l'intérieur, au fur et à mesure que nous aurons besoin de nouveaux espaces.

Au point de vue commercial, il est évident que les deux centres les plus importants de toute la région qui nous occupe sont Djenné et Kong. Il faudrait donc que nos commerçants puissent les alimenter de nos produits, soit en y envoyant des traitants noirs, soit en attirant les gens de Djenné sur Bamako et ceux de Kong sur Grand-Bassam.

L'établissement de routes sûres et de voies de pénétration forcerait l'indigène de l'intérieur à venir sur nos établissements où les gens sont généralement mieux vêtus et vivent plus à l'aise qu'à l'intérieur. Ils auraient également l'occasion de voir les magasins, ce qui les engagerait à acheter des objets que jamais un traitant n'aura le courage d'emporter à l'intérieur, de crainte de ne pouvoir s'en débarrasser.

Que demandent les gens de l'intérieur; ils veulent venir à la côte par un chemin sûr pour pouvoir y apporter leur or en échange de nos marchandises; ou bien ils veulent nous voir porter chez eux nos produits. La plupart de ces populations nous sont sympathiques et sentent bien que tôt ou tard elles seront en contact avec les nations civilisées; elles ne sont pas assez indifférentes pour ne pas s'apercevoir que l'Européen pénètre partout; ce que je puis affirmer c'est qu'elles ne nous sont pas particulièrement hostiles.

Profitions donc de ces dispositions, portons nous vers le Sénégal, vers

la côte de Guinée et fondons-y des comptoirs, tout en entretenant d'excellentes relations avec nos nouveaux alliés.

Organisons nos colonies modestement, avec leur propre budget qui sera suffisant, si nous ne les noyons pas de fonctionnaires; encourageons les jeunes gens à se porter vers ces pays nouveaux, ce sera tout à l'honneur et au bénéfice de la France.

Peut-on exiger que tous nos efforts en matière coloniale donnent des résultats immédiats? Personne ne l'a jamais cru, l'avenir seul fera de cet empire soudanien, dont les bases sont jetées maintenant, le plus beau patrimoine que nous puissions laisser à nos enfants.

Mon itinéraire a été levé à la boussole Peigné, et la nuit avec une boussole à fond lumineux. Je rapporte treize positions astronomiques. La grosse difficulté consistait à me servir des instruments sans être vu des indigènes; il m'a fallu constamment cacher mes boussoles et me dissimuler pour lire les azimuts; chez ces peuples la vue d'un simple bout de papier peut causer votre perte ou au moins entraver la réussite de votre voyage.

Mes instruments, chronomètres, baromètres, thermomètres n'ont fonctionné avec quelque régularité que pendant quinze à dix-huit mois. Un des ressorts de chronomètre (ressort de rechange), serti dans un fil de laiton et renfermé dans un écrin et dans une boîte en fer-blanc, s'est brisé en plus de cinquante morceaux sous l'influence des changements de température et des agents atmosphériques. Arrivé sur la Volta, au sud-ouest de Salaga, mes baromètres me donnaient des différences de 5 à 600 mètres entre eux. Tel point sur le fleuve coté par un instrument + 260, était coté par l'autre — 180, etc.

Quant aux thermomètres, dès la fin de la première année, ils ne m'ont plus donné de résultats.

De Kong, j'ai décrit un grand polygone (110 étapes) qui s'est refermé avec une erreur de 37 kilomètres seulement.

Le développement total de mon itinéraire à la boussole est d'environ 4 000 kilomètres.

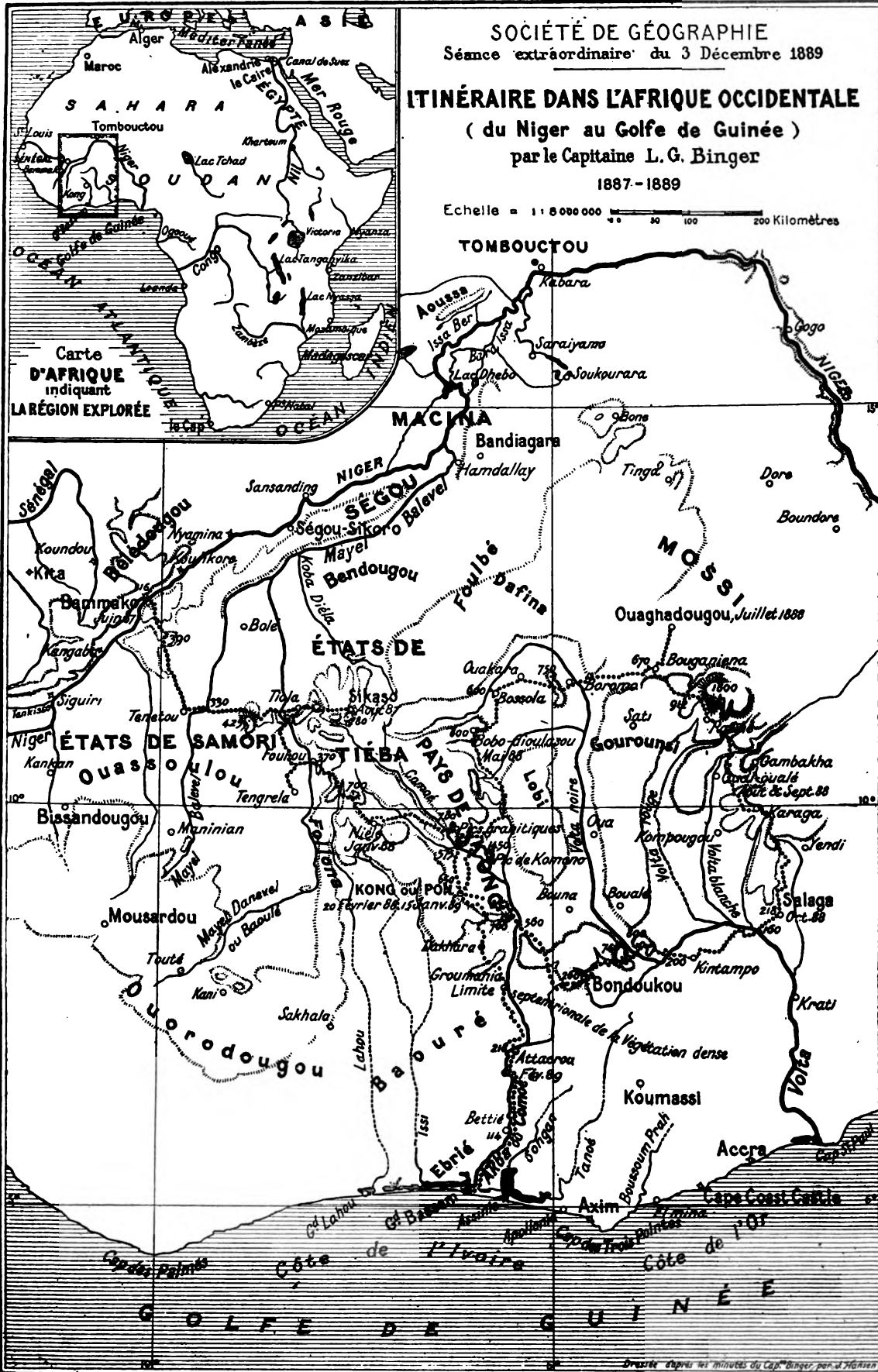
Quant à mes itinéraires, par renseignements, ils atteignent près de 50 000 kilomètres et présentent de grandes chances d'exactitude à cause des nombreux recoupements dont ils ont été l'objet. J'ai apporté un grand soin à leur établissement; tous ont été contrôlés, et très souvent dans des pays différents et en des langues différentes.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
Séance extraordinaire du 3 Décembre 1889

ITINÉRAIRE DANS L'AFRIQUE OCCIDENTALE (du Niger au Golfe de Guinée) par le Capitaine L. G. Binger

1887-1889

Echelle = 1 : 8 000 000 000 200 Kilomètres



Dressée d'après les minutes du Cap. Binger par M. H. R.

Une des grandes difficultés, surtout dans la partie est et sud de mon voyage, c'est la quantité de noms sous lesquels on désigne les lieux habités : ainsi sur le parcours des haoussa chaque localité a, en dehors du nom autochthone, un nom haoussa, mandé, mossi et quelquefois achanti.

Dans les pays agni, les villages portent le nom du chef en fonctions, de sorte que dès qu'un village change de chef il change de nom ; il résulte de cet ordre de choses une grande perturbation, et il faut, outre une grande patience, savoir au moins parler une ou deux langues indigènes pour faire un travail un peu profitable.

Dans la région que j'ai explorée semblent vivre sept grandes familles ethnographiques :

1° La famille mandé (mandingue, bambara, malinké, etc.) qui peuple les États de Samory, de Kong, une partie de Ouorodougou, du Kourou-dougou, du Diammara, le Goudjà, et qui a des colonies un peu partout : c'est la race envahissante par excellence.

2° Le groupe siene-ré ou siénou-fo, qui constitue la population des États de Tiéba, de Pegué, le Follona, le Djimini et une partie du Ouorodougou.

3° Le groupe Gouroun-ga qui habite le Gourounsi et une partie du Boussang-si.

4° Le groupe mo qui habite le Mossi et qui semble apparenté avec le groupe bimba (gourma).

5° Le groupe haoussa-dogomba-mampourga.

6° Le groupe achanti, ton-agni.

7° La famille peul dont l'habitat est au nord des régions que j'ai visitées vers Djenné et le Macina. Quelques colonies seulement venues de ces régions ont réussi à se fixer dans la zone que j'ai visitée, elles ne descendent pas au sud du 11° degré de latitude.

A côté de ces sept grandes familles ethnographiques, j'ai rencontré d'autres peuples que je n'ai pu qu'imparfaitement étudier, et sur lesquels je m'étendrai plus longuement dans l'ouvrage que je vais publier.

Ce sont les Tagoua, les Samokho, Tourouga, Tousia, Mboin Kéréboro, Pallaga, Tago-Komono-Dokhosié, Tiéfo, Bobofing, Bobo-Oulé, Bobo-Dioula, Léna, Dafina, Ménégué, Sommo, Kipirsi, Nonouma, Oulé, Dagari, Dagabakha, Bougouri, Lobi, Gâne, Diane, Lakhama, Lâma, Youlsi, Tiensi, Nokhorissé, Tiansi, Mampourga, Dagomba, Goudja,

Achanti, Ligouy-Diammoura, Ton, Pakhalla, Agni, Fallafalla, Kipirri, Kourou, etc., etc., sans compter les peuples de la lagune de Grand-Bassam que j'ai visités avant de rentrer en France.

En tout plus de soixante peuples ayant évidemment des liens de parenté entre eux, mais parlant autant de langues et de dialectes différents.

Heureusement que les mandé et les haoussa sont essentiellement commerçants, et qu'on en trouve un peu partout de fixés à l'état isolé dans toute la bouche du Niger. On peut donc dire qu'en sachant le mandé, le haoussa et l'arabe, même imparfaitement, on peut passer partout.

J'étais parti sans interprète, sachant le mandé seulement; au cours du voyage, j'ai dû apprendre le sieneré, un peu de samokho, le mossi, le grousi, le dagomsa-haoussa et un peu l'agni. Je rapporte plusieurs vocabulaires de ces diverses langues.

EXAMEN CRITIQUE

DU CHOIX DU MÉRIDIDIEN INITIAL DE JÉRUSALEM

Proposé par l'Académie des Sciences de Bologne

POUR FIXER L'HEURE UNIVERSELLE

PAR CÉS. TONDINI DE QUARENGHI

Représentant de l'Académie des Sciences de Bologne pour l'unification dans la mesure du temps

MESSIEURS,

Permettez-moi d'abord de me féliciter d'avoir été honoré d'une invitation à venir traiter la question de l'heure universelle dans la capitale de la Normandie. C'est que votre ville se trouvant, comme peu d'autres en France, en rapports suivis avec les pays les plus éloignés, est plus à même d'apprécier les avantages, je ne dirai pas de la réforme, — car, dans la transaction que je vais exposer, *il n'y a rien à réformer et rien à innover*, — mais du *progrès* qu'on vous propose. Cela dit, et sans d'inutiles exordes, j'entre aussitôt en matière.

I

CE QU'EST L'HEURE UNIVERSELLE.

C'est le nombre toujours croissant des relations internationales qui a le plus contribué à appeler l'attention sur les inconvénients pouvant résulter, et résultant, en effet, de la différence d'heure et de date sur les divers points du globe. Vous avez probablement lu dans les journaux un récit qui, vrai ou inventé qu'il soit, est bien de nature à vous faire saisir ces inconvénients; permettez-moi de vous le rappeler.

Un jeune homme, qui avait été nommé héritier universel par un de ses parents établi en Chine, se trouvait à Londres le 3 mai 1888. En ce jour, il reçoit une dépêche de Hong-Kong lui annonçant que son parent venait de mourir, et que sa présence était réclamée. Il part pour la Chine par le premier bateau et arrive à Hong-Kong; là on lui dit que son parent avait modifié son testament, et que, deux heures avant sa mort, il avait nommé une autre personne héritière universelle. Le jeune homme demande qu'on lui montre le dernier testament; à peine y a-t-il jeté les yeux qu'il s'écrie d'un air triomphant : « J'en conteste la valeur! Je soutiendrai, s'il le faut, mes droits devant les tribunaux et je n'aurai besoin, pour cela, d'aucun avocat. » On réunit les témoins et tous les intéressés, et voilà notre jeune homme les apostrophant en ces termes : « Messieurs, depuis que le monde » existe, nul n'a fait son testament après sa mort. J'ai reçu la dépêche annon- » çant la mort de mon parent à Londres le 3 mai; le testament que vous » me soumettez et par lequel je suis déshérité porte la date du 4; il est donc » faux; votre déloyauté est évidente. » On lui fait aussitôt comprendre qu'il s'agissait de cosmographie et non point de déloyauté. La dépêche lui était parvenue à Londres le 3 mai, peu avant minuit : à ce moment c'était déjà, à Hong-Kong, près de sept heures trente minutes *a. m.* du 4 mai; or, en plus de sept heures, son parent avait pu amplement refaire son testament, et la dépêche avait pu fort bien arriver de Hong-Kong à Londres. Inutile d'ajouter que le jeune homme eût voulu se trouver à cent mètres sous terre.

J'admets volontiers, Messieurs, que les inconvénients de ce genre sont assez rares; il y en a d'autres cependant, qui sont, à la fois, plus sérieux et, si je suis bien renseigné, plus fréquents; j'entends ceux qui peuvent résulter d'une erreur dans le calcul de l'instant, soit de la hausse et de la baisse des valeurs, soit du signalement d'une tempête, soit de l'échéance d'une lettre

de change, soit d'un *délai légal* et ainsi de suite. Il serait donc de la plus haute importance de mettre le public à même de constater facilement, et presque immédiatement, le moment exact où un fait se produit sur n'importe quel point du globe, *en rapportant ce moment au temps local*. Or, le seul moyen d'y parvenir c'est de prendre l'heure d'un méridien déterminé, sur lequel on tombera d'accord, et d'en faire, par convention, l'heure qu'on appelle « universelle », c'est-à-dire d'un *usage universel*, pour ce qui a trait aux besoins scientifiques et aux relations internationales, tout comme l'heure du méridien de Paris est déjà « universelle », c'est-à-dire d'un *usage universel* pour régler la marche des trains sur tous les chemins de fer français. Partant, l'heure du méridien initial sur lequel on sera tombé d'accord devrait être indiquée, *conjointement avec l'heure locale de la station soit du départ, soit de l'arrivée*, sur toutes les dépêches télégraphiques, et voici ce qui s'ensuivrait :

Supposons qu'on adopte, pour fixer l'heure universelle, le méridien qui fixe déjà, de fait, à *quelques secondes près* le commencement de chaque jour et de chaque heure de notre chronologie ; — à savoir le méridien de Jérusalem proposé au monde savant et aux gouvernements par l'Académie des sciences de Bologne — et qu'on fasse une loi d'après laquelle toutes les dépêches télégraphiques porteraient dorénavant, *à côté de l'heure locale de la station soit du départ, soit de l'arrivée*, l'heure de Jérusalem. Au bout de quelques jours tout le monde saurait quel est le rapport en avance ou en retard, d'après la situation géographique de chaque localité, entre l'heure de Jérusalem et l'heure locale. Or, comme ce rapport demeure constamment le même, il s'ensuit que chacun pourra, moyennant une opération tout-à-fait élémentaire, et qui sera toujours la même, traduire en temps local le moment exact de n'importe quel fait scientifique, politique ou autre, relaté dans la télégraphie internationale.

Voici, par exemple, comment on s'y prendrait à Rouen. En supposant que vos horloges marquent l'heure vraie de Rouen, il vous suffira de retenir, une fois pour toutes, que l'heure de Jérusalem est constamment *en avance* de 2 h. 17 m. sur l'heure de votre ville ¹. Pour traduire, donc, en

¹ Je me sers des données fournies par la *Table des positions géographiques* du regretté amiral Cloué, Paris, 1888. — Long. de Jérusalem : 32°, 52', 52" E. de Paris ; en temps, 2 h. 11 m. 32 s. Long. de Rouen : 1°, 14', 32" O. de Paris ; en temps, 0 h. 4 m. 58 s., ce qui ferait, à la rigueur, 2 h. 16 m. 20 s. L'étendue, soit de Rouen, soit de Jérusalem, permet bien de nous arrêter à 2 h. 17 m.

heure de Rouen, l'heure de Jérusalem devenue, par convention, « universelle », vous n'aurez qu'à faire toujours la même opération, c'est-à-dire à soustraire de l'heure universelle 2 h. 17 m. Ainsi, en recevant une dépêche indiquant sous la rubrique : *départ*, à côté de l'heure de Singapooré, cette indication : TEMPS DE JÉRUSALEM : *midi*, vous saurez immédiatement que la dépêche a été remise à la station de Singapooré quand il était, à Rouen, midi moins 2 h. 17 m., c'est-à-dire à 9 h. 43 m. du matin. Si une dépêche de Washington vous annonce une hausse de valeurs qui vient d'y avoir lieu et que la dépêche marque, à côté de l'heure de Washington : TEMPS DE JÉRUSALEM, 4 h. 37 m. *p. m.* ; vous saurez immédiatement que la hausse s'est produite quand il était à Rouen 2 h. 20 m. *p. m.* (4 h. 37 m. — 2 h. 17 m. = 2 h. 20 m.). Si, enfin, une tempête, vous est signalée comme sévissant près de l'île de Madère et que la dépêche porte, à côté de l'heure de Madère : TEMPS DE JÉRUSALEM : 9 h. 30 *a. m.*, vous saurez, par là-même, que la tempête y sévissait quand il n'était encore, à Rouen, que 7 h. 13 m. *a. m.* (9 h. 30 m. — 2 h. 17 m. = 7 h. 13 m.).

J'ai à peine besoin d'ajouter qu'après quelques jours, cette *soustraction* vous sera devenue tellement facile et familière, que tous, même les enfants, traduiront immédiatement, en temps local, l'instant de n'importe quel fait indiqué, en temps de Jérusalem, de même que *vice-versa* ils traduiront immédiatement, moyennant l'*addition* de 2 h. 17 m. en temps de Jérusalem, l'instant de n'importe quel fait arrivé à Rouen.

Il y a plus. Vous êtes tous déjà habitués à l'emploi du temps du méridien de Paris. Si je suis bien informé, l'heure de votre capitale ne règle pas seulement la marche des trains sur toutes les voies ferrées de France, mais elle règle aussi les horloges des édifices publics de vos principales villes. Or, l'adoption pour toute la France de l'heure de Paris, non seulement ne serait pas un obstacle à l'adoption, *entre de sages limites d'application*, d'une heure universelle ou internationale, mais faciliterait grandement l'application de cette dernière. Il n'y aurait alors, en effet, qu'à exécuter *dans toute la France* la même identique opération pour traduire l'heure universelle en l'heure adoptée comme locale, et la même identique opération pour traduire l'heure adoptée comme locale en heure universelle. L'heure de Jérusalem étant constamment *en avance* de 2 h. 12 m. sur celle de Paris, on n'aurait, dans le premier cas, qu'à *soustraire* de l'heure universelle 2 h. 12 m., et dans le second qu'à *ajouter* à l'heure de Paris, 2 h. 12 m. Partant, Messieurs, vous le voyez, l'introduction de l'heure universelle,

loin d'entraver l'adoption de votre heure nationale, l'appelle en quelque sorte et en fait saisir un nouvel avantage.

Ce n'est pas tout. Bon nombre de fois un simple retard dans la transmission d'une dépêche peut causer des désastres, mais comment constater le retard? Assurément on peut toujours, en connaissant la longitude d'un endroit et l'heure du dépôt de la dépêche, calculer la durée de la transmission, mais cela suppose qu'on ait à la main une liste des longitudes et que tous puissent exécuter un tel calcul. Il n'est certainement pas difficile; toujours est-il cependant qu'on ne saurait l'imposer au public. Or, si l'on adopte le progrès en question et que le moment du dépôt et celui de la remise de la dépêche soient tous les deux indiqués, outre qu'en temps local, en temps universel, le calcul de la durée de la transmission pouvant s'exécuter *sur un temps unique*, sera mis à la portée de tout le monde et, de plus, la différence de date, quand elle a lieu, passera difficilement inaperçue. Voici, par exemple, les indications qu'eût portées la dépêche de Hong-Kong, qui valut au jeune homme dont j'ai parlé plus haut une si cruelle humiliation :

DÉPART de Hong-Kong :

(78°, 56', 18'', E. Jérus. ; 5 h. 15 m. 45 s. *en avance*.)

Temps local : 4 mai, 3 h. *a. m.*; temps de Jérusalem : 3 mai 9 h. 45 m. *p. m.*

ARRIVÉE à Londres :

(35°, 18', 49'' O, Jérus. ; 2 h. 21 m. 16 s. *en retard*.)

Temps local : 3 mai, 11 h. 50 *p. m.*; temps de Jérusalem : 4 mai.. 2 h. 11 m. *a. m.*

Durée de la transmission.... 4 h. 26 m.

Croyez-vous, Messieurs, que, si l'heure universelle avait déjà été en usage, le malheureux déshérité eût songé à contester la validité du dernier testament de son parent?

Ainsi donc, facile constatation en temps local de l'instant du départ de la dépêche et de tout fait annoncé télégraphiquement comme venant d'arriver; la différence de date, en maints cas, s'imposant davantage à l'attention du destinataire; enfin, calcul immédiat de la durée de la transmission de la dépêche, voilà les incontestables avantages du progrès qu'on vous propose. Le commerce, les relations internationales et les observations scientifiques y sont également intéressés; aussi, dans les limites entre lesquelles il vous est proposé, ce progrès n'entraîne ni confusion pour le public, ni embarras

pour les administrations. Permettez que je vous prouve aussi ce dernier point.

Pour ce qui regarde le public, tous ceux qui n'éprouvent ni besoin, ni désir de l'heure universelle trouveront, évidemment, que tout marche comme auparavant. Que la dépêche porte une double date au lieu d'une seule, c'est là, pour eux, un luxe d'indications qui ne les intéresse guère; les deux dates étant indiquées séparément, ils n'ont qu'à faire attention à celle donnée en temps local, sans se soucier de l'autre, et tout est dit.

Quant aux administrations des lignes télégraphiques, il y aura là, pour elles, il faut l'avouer, un surcroît de travail; mais qu'on veuille bien se rendre compte de la *simplicité* de ce travail. Prenons, par exemple, le bureau télégraphique de Rouen. Vous allez présenter à 5 h. *p. m.*, d'un 30 mars, une dépêche pour Yeddo. Le temps de Yeddo ne regarde nullement le télégraphiste de Rouen; toute sa besogne se réduit à marquer sur la dépêche :

« Temps de Rouen, 30 mars, 5 h. *p. m.* »

« Temps de Jérusalem, 30 mars, 7 h. 17 *p. m.* »

c'est-à-dire à *ajouter* à l'heure locale l'heure de Jérusalem qui est toujours *en avance* de 2 h. 17 sur l'heure de Rouen. Est-ce un calcul compliqué que d'ajouter toujours à l'heure de Rouen 2 h. 17? Et cela s'applique aussi aux dépêches *reçues* à Rouen de n'importe quelle partie du monde. Je suppose que votre ami de Yeddo réponde aussitôt et que la dépêche de Yeddo arrive à Rouen à 10 h. 30 du soir. Le télégraphiste n'a qu'à copier machinalement la double indication, en temps de Yeddo et en temps de Jérusalem, de l'heure du départ, puis il ajoute :

« Reçue : temps de Rouen, 30 mars, 10 h. 30 *p. m.* »

« — temps de Jérusalem, 31 mars, 12 h. 47 *a. m.* »

Vous le voyez, ce surcroît de travail n'a vraiment rien d'écrasant, et on peut même lui ajouter l'obligation, pour le télégraphiste, de calculer et d'indiquer sur la dépêche la durée de la transmission, sans qu'il y ait, pour cela, à craindre aucune grève. L'heure de Jérusalem se trouvant indiquée soit près de la station du départ, soit près de celle de l'arrivée, l'intervalle en temps, entre les deux indications, marquera exactement la durée de la dite transmission. Au surplus, on a déjà songé à la manière de faire servir la même horloge à indiquer simultanément et sans qu'on puisse s'y

méprendre, l'heure locale et l'heure universelle¹, et, quant au calcul de la durée de la transmission, il ne manque pas de procédés automatiques dispensant même les apprentis télégraphistes de la plus légère contention intellectuelle.

A ce point, Messieurs, vous me direz : « Puisque cela est si facile, pourquoi ne s'est-on pas entendu plus tôt pour introduire une mesure si avantageuse et qui n'impliquerait ni trouble pour le public, ni embarras pour les administrations? »

Messieurs, la seule cause d'un fait si étrange, c'est qu'on ne s'est pas encore accordé sur le choix du méridien dont l'heure deviendrait, par convention, heure universelle. Aussi, au risque de vous étonner, je dois ajouter qu'on rend la France responsable d'avoir empêché que l'heure universelle ne fut déjà un fait accompli, au moins depuis 1884. C'est que la France s'abstint de voter, à Washington, en faveur du méridien de Greenwich et que son attitude détermina l'abstention du Brésil et le vote négatif de Saint-Domingo, tandis que vingt-deux États, sur vingt-cinq, se prononcèrent en faveur du méridien national anglais. Il est donc vrai de dire que, sans l'opposition de la France, nous serions, depuis 1884, en possession de l'heure universelle, d'après le méridien de Greenwich.

Cela est vrai, mais il n'est pas moins vrai d'affirmer qu'il serait injuste d'en vouloir à la France pour son attitude à la Conférence de Washington. Une étude impartiale des *Procès-verbaux* de cette réunion internationale et des diverses publications auxquelles elle a donné lieu, en plusieurs pays, ne permet point de douter que l'échec de la Conférence, attribué généra-

¹ J'ai essayé de résoudre la question des horloges dans deux brochures. La première : *Cadran de l'heure universelle ou du méridien initial combinée avec l'heure locale, pour toutes les horloges et à toutes les longitudes, avec la liste des principales localités du monde d'après le méridien international de Jérusalem*, Paris, Gauthier-Villars et fils, imp.-lib. du Bureau des longitudes, etc., est accompagnée d'un appareil qui a été examiné et jugé d'une façon pour moi flatteuse, au Ministère de la marine. La deuxième, rédigée à l'occasion du dernier Congrès géographique international, tenu à Paris du 5 au 10 août, a pour titre : *De l'adaptation des horloges ordinaires à la lecture de l'heure dite universelle ou du méridien initial, combinée avec l'heure locale*. Paris, 1889. Elle est lithographiée et se trouve en dépôt chez la maison Anquetin (rue d'Aboukir, 77, Paris), qui, dès 1858, avait déjà inventé la *Montre universelle*. — Enfin, je me permets de renvoyer aussi à un article, accompagné d'un planisphère, que j'ai publié dans l'*Astronomie* du mois de juin 1889, sous le titre : *Indicateur universel de toutes les heures du globe pour les bureaux télégraphiques, les observatoires et les administrations des services internationaux*.

lement à une excessive susceptibilité nationale de la France, doit être plutôt attribué à deux autres causes que je vais relever sans détours. La première, c'est que la Conférence essaya de trancher la question du méridien initial sans avoir discuté *préalablement* les *limites* auxquelles il est opportun de restreindre l'unification soit des longitudes, soit des heures; la seconde, que, lors de la discussion sur le choix du méridien initial, la France ne crut devoir opposer à celui de Greenwich d'autre choix que celui d'un méridien océanique. C'est après avoir bien établi ce double fait, que j'aborderai l'examen de la transaction proposée par l'Académie des sciences de Bologne.

II

RAISON DES LIMITES MISES PAR LA FRANCE A L'UNIFICATION DES LONGITUDES ET DES HEURES

Au mois d'août 1884, deux mois avant la réunion de la Conférence de Washington, le ministre de l'Instruction publique nommait, à Paris, une *Commission de l'unification des longitudes et des heures*. Les conclusions de cette Commission sont consignées dans un remarquable rapport de M. Caspari, ingénieur hydrographe de la marine. On y traite *séparément* les deux questions du méridien initial unique et de l'heure universelle, questions qui ont une certaine connexité, mais qu'on ne saurait confondre, ni scientifiquement, ni pratiquement, sans tomber dans de graves inconvénients. On comprend que, s'il ne peut y avoir d'heure universelle sans un méridien initial unique, il peut très bien y avoir l'unification des longitudes, d'après un méridien initial unique, sans qu'il faille, pour cela seul, adopter l'heure universelle. Tout, donc, se réduit à savoir :

- I. Entre quelles limites il y a avantage à unifier les longitudes;
- II. Entre quelles limites il y a avantage à unifier les heures?

C'est à quoi répondait avec une grande netteté le rapport de la susdite Commission qui s'intitula elle-même : « Commission de l'unification des *longitudes* et des *heures* »¹.

¹ Le rapport de M. Caspari n'a pas été livré au public, mais on a bien voulu me le communiquer. Les mêmes conclusions se trouvent dans un autre travail de M. Caspari, sur l'heure universelle, dans les *Annales hydrographiques* de 1884, p. 233.

Pour ce qui est, d'abord, de l'unification des longitudes, M. Caspari examine la question au point de vue de la marine, de l'astronomie, de la cartographie locale et de la cartographie géographique générale. Voici ses conclusions :

« Pour la marine, dit-il, la question est des plus simples; elle ne trouve pas le moindre inconvénient au *statu quo*, elle en verrait de très graves à le changer... Nous pourrions dire que, d'une façon générale, le méridien initial unique est repoussé par les astronomes, les géodésiens, les navigateurs, c'est-à-dire par tous ceux pour qui l'origine des longitudes a besoin d'être définie avec une grande précision. (*Rapport*, etc., pp. 5-6).

» Pour la cartographie générale, ajoutait d'autre part le Rapport, et surtout pour l'enseignement, il n'y aura que des avantages à tendre vers un méridien initial commun. » (*Ib.*, p. 17).

Telle est l'opinion, on peut bien dire de toute la France, sur l'unification des longitudes. On trouvera qu'elle est tout au moins bien fondée. Tous les jours, en effet, depuis des siècles, les navigateurs arrivent au port en se servant de cartes marines et d'éphémérides rédigées d'après n'importe quel méridien; le fait donc est là pour prouver que, quels que soient les *avantages* de l'unification des longitudes sur les cartes marines, on ne saurait cependant parler sérieusement d'une *nécessité* quelconque. Et quand même lesdits avantages seraient évidents, ils sont, en tous cas, hors de proportion avec les énormes sacrifices que la France devrait s'imposer si elle devait changer la graduation sur plus de 2 500 planches, sans rien dire des modifications qui en seraient la conséquence sur plus de 600 instructions nautiques¹. On a fait valoir, en faveur de l'unification des longitudes sur les cartes marines, qu'à cause de la multiplicité des méridiens initiaux, il arrive parfois qu'un navire égaré, qui en rencontre un autre et lui demande la longitude, est induit en erreur, en mesurant la longitude qu'on lui indique d'après un autre méridien que celui auquel il se rapporte. M. Caspari se borne à remarquer que cet argument « *n'a pu être présenté par un marin, parce qu'il témoigne d'une complète ignorance des conditions de la navigation.* » (*Ib.*, p. 5.)

Pour ce qui est de la géodésie, M. Caspari fait observer que les argu-

¹ On trouvera ces données, avec d'autres fort intéressantes, dans le rapport de M. Janssen, délégué scientifique de la France à la Conférence de Washington. Ce rapport a été inséré dans les *Comptes-rendus hebdomadaires de l'Académie des Sciences*, 9 mars 1885, pp. 706-728, et dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes* de 1886.

ments présentés à la Conférence géodésique de Rome (1883) ont paru suffisants pour la déterminer à excepter de l'unification des longitudes *les cartes topographiques*.

Trouverait-on par hasard un général qui, en cas de guerre, préférât, pour ses opérations militaires, se servir d'une carte topographique de la France, dessinée d'après le méridien de Washington ou même de Greenwich?

Il ne reste donc plus que la cartographie géographique générale. Sur ce point, la Commission se prononçait en faveur d'un méridien initial unique, mais en y mettant une double condition.

D'abord « que ce méridien aurait un *caractère réel d'internationalité* ¹, » ensuite qu'il resterait entendu que chaque nation, tout en s'efforçant d'introduire cette réforme aussi largement que possible dans son matériel et dans ses habitudes, resterait néanmoins juge du mode et de la mesure de son application, *afin de concilier les intérêts généraux avec ceux de ses nationaux*. » (*Rapport*, etc., pp. 17-18).

Ces conclusions sont marquées au coin de la sagesse pratique. Les dernières paroles, surtout, suggèrent, indirectement, la meilleure solution, celle que je suis heureux de trouver aussi dans un récent travail de M. Bouthiller de Beaumont, fondateur et président de la Société de géographie de Genève, à savoir : que chaque nation garde son méridien national et que, au fur et à mesure qu'on publiera de nouvelles cartes, ou qu'on voudra rééditer les anciennes, *on ajoute en rouge ou en pointillé, à côté de la graduation du méridien national, celle aussi du méridien initial unique, ou vice versa*, suivant les conventions adoptées ². De cette façon, on donnerait à l'humanité ce qui lui revient, sans rien enlever à la patrie, et la cartographie géographique servirait, elle aussi, à maintenir et à nourrir *conjointement* les deux grands amours de l'humanité et de la patrie. Quoi de plus pratique?

¹ La Commission française de 1884 demandait, pour cela, qu'il fût *océanique*, et, par conséquent, ne coupât pas un grand continent. J'examinerai à part, plus loin (III), cette proposition de la France.

² *De la projection dans la cartographie et de l'heure universelle*, Genève, 1888. Extrait du *Globe*, journal géographique, t. XXVII. — La double graduation que je viens d'indiquer a été, du reste, expressément mentionnée par le représentant scientifique de la France à Washington, M. Janssen, dans un discours fait à la Conférence et inséré ensuite dans le rapport présenté par lui à l'Académie des sciences.

Voici maintenant la solution américaine. Je cite textuellement *le Canada français* du mois d'avril 1889 :

« Les savants des États-Unis ont procédé d'une manière beaucoup plus pratique. Sans se préoccuper de la vaine gloriole qui s'attache à la possession du premier méridien universel, ils se sont demandés quel est le pays dont les cartes *géographiques* sont les plus répandues et dont, par conséquent, le premier méridien est le plus universellement adopté. A cette question, *qui se résout par le calcul d'une somme*, il n'y a pas d'hésitation possible dans la réponse; c'est l'Angleterre avec le méridien de Greenwich (pp. 262-263) ¹. »

Faut-il s'étonner que la France, dont les travaux cartographiques supportent, en tout cas, la comparaison avec ceux des Anglais, n'ait pas admis une pareille solution?

Un mot maintenant sur les limites de l'unification des heures (*heure universelle*).

Nous venons de voir que la Commission française de 1884 demandait le *statu quo*, c'est-à-dire le libre usage de plusieurs méridiens initiaux dans la marine et l'astronomie. Par là-même elle écartait l'application de l'heure universelle soit de la marine, soit de l'astronomie, vu que l'heure universelle suppose, nécessairement, un méridien initial unique. Quant à l'astronomie tous savent que les observations astronomiques sont essentiellement locales, indiquées d'après le méridien de l'endroit où se trouve l'observateur et le moment de l'observation. Certes, il y aurait avantage à ce que tous les astronomes s'accordassent à rapporter *certaines observations* d'une utilité générale à l'heure d'un méridien initial commun, mais c'est là un travail à part qu'on ne saurait leur imposer. Cela suppose un accord préalable et il serait d'autant plus prématuré de leur demander aujourd'hui que, de l'aveu du directeur lui-même de l'observatoire de Poulkova, le

¹ Si, à l'argument tiré de la cartographie géographique, on ajoute la double remarque que l'anti-méridien de Greenwich suit, à peu de chose près, la division marquée par la nature elle-même entre l'ancien et le nouveau Monde, et que le minuit de Greenwich ne diffère pas très sensiblement de celui du reste de l'Europe on aura tous les motifs invoqués dans l'article du *Canada français* pour nous inviter à céder maintenant de bonne grâce pour ne pas nous laisser, plus tard, « traîner à la remorque de l'Amérique, pour ne pas dire du Canada. »

Je doute fort que ces motifs paraissent suffisants au lecteur. Je fais observer, en tous cas, que les deux derniers avantages se trouvent aussi, avec d'autres avantages considérables, dans le choix du méridien de Jérusalem.

docteur Otto Struve : « tout paradoxal que cela puisse paraître, l'astronomie est de toutes les sciences celle qui a le moins besoin de l'unification dans la mesure du temps ». Le même astronome fait une remarque analogue au sujet de la marine, et, tout partisan qu'il est de l'unification *des longitudes* sur les cartes marines, il fait observer que *l'unification des heures* n'a qu'une importance assez relative pour le marin ¹. » Au surplus il suffit, pour s'en convaincre, de se supposer en mer. Quel besoin a-t-on, tant qu'on est sur l'océan et séparé de tout le reste de l'humanité, de l'heure universelle? L'heure du bord règle l'ordre et les détails de la journée; pour trouver les longitudes et mesurer la durée de la traversée, il suffit de lire sur le chronomètre qui indique l'heure du méridien auquel sont rapportées les cartes employées pour la navigation. Sans méconnaître qu'il peut y avoir des cas où l'uniformité de l'heure du chronomètre avec l'heure universelle pourrait avoir des avantages, toujours est-il que si *l'unification elle-même des longitudes* n'en offre point qui contre-balaient les lourdes charges et les inconvénients résultant pour la France et, disons aussi, pour n'importe quel pays d'une loi internationale qui leur imposerait de changer brusquement la graduation de leurs cartes marines, *cès charges et ses inconvénients seraient beaucoup moins compensés par les minces avantages* qu'aurait *parfois* l'heure universelle pour les navigateurs. Ainsi donc, pour résumer ce qu'on vient de lire sur l'heure universelle dans ses rapports avec la marine et l'astronomie, les quelques considérations qui précèdent et l'autorité elle-même du Dr Struve nous prouvent que les derniers pouvant y avoir de l'intérêt, — par conséquent, les derniers dont on eût dû se préoccuper dans une Conférence dont le but principal était l'heure universelle, — sont les marins et les astronomes.

Voilà ce qu'on en pensait en France. Que fit-on à Washington? On s'y occupa *presque exclusivement* des gens sur mer; puis des astronomes sur leurs observatoires; en dernier lieu, des gens sur terre. Les services rendus à la navigation par l'observatoire de Greenwich; le nombre des navires de toutes nations se servant de son méridien; les frais, évalués à dix millions de dollars, qu'entraînerait la substitution d'autres cartes marines à celles tracées d'après le méridien de Greenwich : ce sont là, *d'après les*

¹ On trouvera le rapport du Dr Struve sur la Conférence de Washington dans l'ouvrage de M. Sandford-Fleming, l'infatigable et si méritant promoteur de l'heure universelle : *Universal or cosmic Time. Proceedings of the Canadian Institute*. Toronto, 1885, vol. XXI, p. 143.

Procès-verbaux de la Conférence, les principales raisons qui ont fait préférer le méridien de Greenwich. Rien d'étonnant, après cela, qu'à la suite des considérants qu'on a fait valoir à Washington pour choisir Greenwich, on se soit demandé, en France, si l'humanité allait dorénavant demeurer constamment sur mer. Et quelqu'un, à la lecture des *Procès-verbaux* de la Conférence, ne put s'empêcher de remarquer que, cette fois-ci du moins, la *furia francese* s'était trouvée de l'autre côté de l'Atlantique, et le sens pratique américain avait émigré en France.

Aussi, un hasard, que j'appellerai heureux, voulut que nul n'ait protesté d'avance plus énergiquement contre la votation de Washington en faveur de Greenwich, motivée par les services qu'il rend à la marine, que l'ex-Directeur lui-même, de son Observatoire, sir G.-B. Airy. « Presque toute la navigation, — écrivait-il, le 18 juin 1879, au Secrétaire d'Etat pour les Colonies — est basée sur le *Nautical Almanac*, dont les données se rapportent au méridien de Greenwich... Moi, cependant, comme Directeur de l'Observatoire de Greenwich, je repousse entièrement toute pensée de fonder là-dessus *un titre quelconque* pour le choix de son méridien¹. » Ces paroles se passent de tout commentaire, c'est à la France à en tirer profit.

Je crois, Messieurs, avoir assez démontré que la France était parfaitement fondée à demander qu'on ne touchât rien, ni à la marine, ni à l'astronomie, ni à la topographie, ni à la cartographie locale. En même temps, cependant, elle était si loin de s'opposer, en principe, à toute unification des longitudes et des heures, que non seulement elle déclarait cette unification « *en certain cas utile et désirable* », mais allait même jusqu'à reconnaître que c'était son *devoir* de l'appuyer, entre les limites qu'elle venait de se tracer. Or, ces limites, les voici :

Après avoir déclaré sans détours que :

« L'unification des longitudes et des heures n'a, *quant à présent du moins*, et au point de vue français, qu'une portée restreinte, » le Rapport de la Commission française de 1884 continuait ainsi :

¹ « Nearly all navigation is based on the *Nautical Almanac*, which is based on Greenwich observations and refer to Greenwich meridian.... But I, as Superintendent of the Greenwich Observatory, entirely repudiate the idea of founding, *any claim* on this. » Voir la lettre de sir G.-B. Airy dans l'ouvrage de M. Sandford Fleming : *Universal or Cosmic Time. Proceedings of the Canadian Institute*. Toronto, July, 1885, vol. XXI, n° 143.

« Il ne faut pas se dissimuler, toutefois, qu'il se dessine, en ce moment, dans le monde civilisé, un mouvement marqué vers l'unification de toutes sortes de mesures. Cette aspiration, vague à certains égards, a pourtant pris corps chez quelques nations étrangères, puisque la question actuelle a été soulevée et qu'on en poursuit la solution; c'est une chose séduisante pour l'esprit que cette unité, et nous avons cité des cas où elle est *utile et désirable*.

« Pour la cartographie géographique générale, et surtout pour l'enseignement, il n'y aura que des avantages à tendre vers un méridien initial commun, en respectant, par une transition bien ménagée, les intérêts commerciaux et autres. Nous avons fait valoir plus haut ces considérations, ainsi que celles relatives à l'heure universelle pour les météorologistes, les physiciens et les géologues. Pour le service télégraphique aussi, s'il est bien entendu que l'heure locale sera conservée, et si l'on obtient la transmission d'office de l'heure universelle sans préjudice de l'heure locale, les inconvénients signalés disparaîtront et il restera l'avantage de faciliter le calcul de la durée des transmissions. La France qui, à bien des égards, a ouvert la voie à ces ententes internationales ne peut donc se désintéresser dans le cas présent; elle *peut et doit prêter son concours à des réformes sagement conduites*, et ce que nous avons dit plus haut précise les conditions dans lesquelles nous *conseillerons* sa participation. » (*Rapport*, etc., p. 17.)

En un mot, la France de 1884, tout en demandant le *statu quo*, c'est-à-dire le libre usage du méridien national dans la marine, l'astronomie, la topographie et la cartographie locale, reconnaissait qu'il y aurait avantage à adopter une double graduation d'après le méridien national et international dans la cartographie géographique générale, et suggérait l'application d'une heure « universelle » conjointement avec l'heure locale, à la télégraphie, au profit non moins du commerce et des relations internationales que des observations scientifiques.

Un mot, maintenant, sur le choix proposé par la France, en 1884, d'un méridien initial océanique.

III

REMARQUES SUR LA PROPOSITION D'UN MÉRIDIEN INITIAL OCÉANIQUE

« Le premier méridien universel, ainsi s'exprimait le Rapport de la Commission française de 1884, doit être océanique, *afin que le change-*

ment de date du temps universel, auquel correspond le saut de date, ne se produise pas sur un continent et aussi afin de mieux marquer son caractère à la fois international, c'est-à-dire neutre, et conventionnel, c'est-à-dire dépendant de tous les Observatoires. » (P. 14.)

Ce passage ne laisse aucune équivoque. En 1884, la France demandait un méridien initial océanique, et à Washington, elle ne cacha point sa préférence en faveur de celui de Behring. C'était l'époque où ce méridien paraissait jouir d'une faveur assez générale, et nul, certes, n'en voudra à la France d'avoir cherché à s'en prévaloir pour amener un accord. Mais la Conférence de Washington répondit à cet essai par une votation où vingt-deux États sur vingt-cinq se prononcèrent en faveur de Greenwich. Faut-il voir, dans ce vote, le rejet en principe de la neutralité du méridien initial proclamée par la France? Nullement, et je vais le démontrer. Ce résultat n'est dû qu'à la fâcheuse situation où se trouva, à Washington, le délégué scientifique de la France. La Commission, dont il tenait ses instructions, trop confiante, paraît-il, dans la vogue où était alors le méridien de Behring, ne s'était pas même arrêtée à la possibilité qu'on écartât en principe tout méridien océanique; beaucoup moins s'était-elle occupée de chercher, pour toute éventualité, un autre méridien, à la fois neutre et continental, qu'elle eût pu proposer à la Conférence au lieu du premier. Si, aujourd'hui, nous en sommes encore au même point qu'avant la Conférence, on le doit principalement, c'est ma conviction, à cette circonstance.

On vient de voir, en effet, que la Commission française de 1884 alléguait en faveur du choix d'un méridien océanique trois avantages, celui de rejeter le saut de date en mer, la neutralité d'un tel méridien et, enfin, sa dépendance de tous les Observatoires.

Pour ce qui est du premier avantage, le rapport de la Commission française supposait évidemment qu'on s'en tint à la décision de la Conférence géodésique, tenue à Rome, en 1883, de commencer le jour universel à *midi* du méridien initial, afin de le faire coïncider ainsi avec le jour astronomique qui, comme tous savent, ne commence pas à minuit mais à midi. Or, la Conférence de Washington, s'appuyant sur des considérations d'ordre pratique, décida, au contraire, d'abord que le jour universel coïnciderait avec notre jour civil et, par conséquent, commencerait, comme ce dernier, à minuit du méridien initial, ensuite qu'on aurait soin de procurer l'avantage de cette coïncidence au continent plutôt qu'à l'océan. Partant, le premier avantage tiré du saut de date en mer, au lieu de favoriser

le choix d'un méridien océanique devint, à cause de la décision prise par la Conférence sur le commencement du jour universel, un argument décisif pour écarter un tel méridien et choisir à sa place un méridien *continental*, dont l'antiméridien traversât, au moins dans sa presque totalité, l'océan.

Pour ce qui est maintenant du deuxième avantage, allégué en faveur d'un méridien initial océanique, à savoir la *neutralité* de ce méridien, je me borne à remarquer qu'elle peut se trouver tout aussi bien dans le choix d'un méridien continental. Permettez-moi de vous citer les paroles mêmes du représentant scientifique de la France à Washington. Invité à bien préciser ce qu'il entendait par méridien neutre :

« Notre méridien sera neutre, — répondait M. Janssen, — si, au lieu de prendre un de ceux *qui sont personnifiés par les grands Observatoires existants*, auxquels, par conséquent, s'attache le nom d'une nation et qui, par un long usage, s'identifient avec cette nation, nous choisissons un méridien en ne nous inspirant que des conditions géographiques de la question *et du rôle que nous lui voulons faire jouer*. »

Votre représentant ne s'arrêtait pas là ; mais, avec une loyauté digne des plus grands éloges, rejetait lui-même le méridien de l'Ile-de-Fer comme ne remplissant point la condition qu'il venait d'indiquer pour établir la neutralité du méridien initial. Voici ses propres paroles :

« Voulez-vous, — continuait M. Janssen, — un exemple frappant de ce qui différencie un méridien neutre d'un méridien national ? Pour sortir de la confusion qui régnait en géographie, au commencement du *xvii^e* siècle, à cause de la multiplicité des premiers méridiens alors employés, un Congrès de savants, réuni à Paris, par les soins de Richelieu, pour déterminer un premier méridien unique, fixa son choix sur la pointe la plus orientale de l'Ile-de-Fer. *C'était un méridien n'ayant l'attache d'aucune capitale, d'aucun observatoire national et, par conséquent, neutre, ou, si vous voulez, purement géographique*. Plus tard, le Père Feuillet, envoyé, en 1724, par l'Académie des Sciences, pour déterminer la longitude exacte du point initial, ayant donné le chiffre de $19^{\circ}, 55', 3''$, à l'ouest de Paris, le géographe Delisle, pour simplifier, adopta le nombre rond de 20° , et, comme je le disais tout à l'heure, changea complètement le caractère de ce premier méridien : *il cessa d'être neutre et ne devint plus, ainsi qu'on l'a dit avec raison, que PARIS DÉGUIsé*. Les Anglais, notamment, ne l'adoptèrent

jamais. Voilà, Messieurs, la différence entre un méridien neutre et un méridien de nation ¹. »

Ainsi donc, d'après votre représentant scientifique lui-même, le méridien initial sera neutre s'il n'est déterminé ni par une capitale, ni par un Observatoire national. Il n'est donc pas nécessaire qu'il soit aussi *océanique*. Voilà pour le deuxième avantage marqué dans le Rapport de la Commission de 1884.

Reste le troisième, celui de rendre le méridien initial dépendant, à la fois, de tous les Observatoires en le définissant, — pour nous servir des termes mêmes du Rapport (p. 14), « par sa distance horaire à un Observatoire choisi arbitrairement et en déduisant ensuite, à l'aide des chiffres connus des longitudes, sa position par rapport à tous les autres Observatoires. » C'était, assurément, dans la pensée de la Commission la manière *de diminuer autant que possible*, ne pouvant s'y soustraire d'une façon absolue, la prééminence de n'importe quel Observatoire national. Mais cette prééminence, bien que passagère, bien que dévolue à un Observatoire *choisi arbitrairement*, n'aurait pas moins existé; aussi la Conférence, et surtout les Anglais et les Américains, ne virent dans cette proposition qu'un expédient contre lequel ils se prononcèrent en des termes qui excluent, à mon avis, toute probabilité qu'ils puissent jamais s'y rallier. Qu'on en juge par les deux extraits suivants :

« Le choix d'un méridien de calcul, — ainsi s'exprimait le Commandant Sampson, de la Marine des États-Unis, — et qui serait défini comme étant à un certain nombre de degrés Est ou Ouest d'un des méridiens nationaux n'ôterait pas au premier méridien son caractère national, car, quoique nous puissions calculer les longitudes à partir d'un méridien passant par les océans Pacifique ou Atlantique, *le point initial duquel toutes les mesures de longitudes doivent être faites n'en sera pas moins toujours un des méridiens nationaux* ². »

Le passage suivant, du Professeur Adams, est d'autant plus important à relever qu'il appuie, indirectement, la solution proposée par l'Académie des Sciences de Bologne :

¹ Conférence internationale tenue à Washington pour l'adoption d'un premier méridien unique et d'une heure universelle. *Procès-verbaux des séances*. Washington, 1884, p. 57.

² Conférence internationale, etc., p. 40.

« Si la Conférence, — remarquait, à son tour, le délégué de la Grande-Bretagne, — doit adopter un méridien neutre, il *faudra construire un Observatoire sur le point que l'on aura choisi*, chose qui pourrait présenter beaucoup d'inconvénients, si l'on choisit un point *tel que celui auquel le délégué de France fait allusion* (une île, un rocher, un promontoire désert), ou bien, si un tel lieu n'est pas choisi, on en viendrait à n'avoir qu'un *zéro de longitude déterminé par une fiction légale*, ce qui ne constituerait pas le moins du monde un zéro réel.... *De nos jours, il est bon d'appeler chaque chose par son nom* ¹. »

Ces deux citations suffirent. Quand on en vint à la votation, FAUTE DE N'AVOIR D'AUTRE CHOIX QUE GREENWICH OU UN MÉRIDIEN OCÉANIQUE, 22 États sur 25 se prononcèrent en faveur du méridien national anglais...

Avant de conclure cette partie de mon travail, permettez, Messieurs, que, me prévalant de ce qui se passa à la Conférence de Washington, j'appelle votre attention sur les conséquences qu'aurait, aujourd'hui, pour la France, le choix, préconisé encore par quelques-uns, du méridien initial de Behring.

Vous venez d'entendre M. Janssen, déclarant loyalement que le méridien dit de l'Île-de-Fer (celui fixé, par convention, à 20° O. de Paris) étant déterminé par sa distance du méridien de Paris, n'est, au fond, que *Paris déguisé*. Vous venez aussi d'entendre les Américains et les Anglais, observant que tel serait également le cas pour tout méridien océanique, déterminé par sa distance d'un Observatoire national quelconque. Or, il arriva à Washington que le célèbre Sandford-Fleming, le créateur du mouvement scientifique en faveur de l'heure universelle et représentant du Canada à la Conférence, s'avisa de proposer, comme mesure conciliatrice, ce qu'avait déjà suggéré l'illustre directeur de l'Observatoire de Poulkova, le Dr Struve, à savoir qu'on prit pour méridien initial l'anti-méridien de Greenwich. Les Anglais, les Américains et votre représentant lui-même rejetèrent tous une pareille proposition, vu qu'en adoptant un méridien opposé à celui de Greenwich « *on n'écarterait pas la nationalité de ce méridien* », en d'autres mots que c'était encore un *Greenwich déguisé*. Mais si l'anti-méridien de Greenwich demeure Greenwich déguisé, il est évident que tel sera aussi

¹ *Conférence internationale, etc.*, p. 53.

le cas pour n'importe quel méridien initial se trouvant à 180° d'un Observatoire national quelconque, *par égard à ce dernier Observatoire.*

Or, Messieurs, si nous prenons une zone de la largeur moyenne de quatre degrés pour la détermination du méridien de Behring, nous rencontrons à l'anti-méridien, sur une zone de la même largeur, les Observatoires que voici : Berlin, Christiania, Copenhague, Gotha, Leipzig, Lübeck, Postdam, Bologne, Florence, Modène, Padoue, Palerme, Pise, Rome, Venise, Vérone. Rude besogne que celle de faire louvoyer l'antiméridien de Behring entre tous ces Observatoires nationaux et dont la liste n'est pas non plus complète ! Partant, proposer maintenant le méridien de Behring, après le rejet, par la France aussi, de l'antiméridien de Greenwich c'est lui demander qu'après tout l'éclat de son attitude à Washington, après s'être refusée à accepter même l'antiméridien de Greenwich qui est, au moins, *un rival digne de Paris*, elle se résigne à sacrifier Paris à l'antiméridien d'un Observatoire danois, allemand ou italien, de deuxième ou de troisième rang. Un regard à la carte suffira pour le démontrer, à moins qu'on n'adopte, en principe, de faire éviter à l'anti-méridien de Behring tous les Observatoires comme autant de pestiférés

Voyons, plutôt, s'il n'y a pas lieu de profiter des leçons que nous a données la Conférence de Washington pour trouver une transaction qui concilie tous les intérêts. L'Académie des sciences de Bologne ose croire de l'avoir trouvée : ses propositions méritent, tout au moins, qu'on leur accorde quelque attention.

IV

TRANSACTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE BOLOGNE. — RAISONS DU CHOIX DU MÉRIDIEN DE JÉRUSALEM POUR FIXER L'HEURE UNIVERSELLE

L'Académie des Sciences de Bologne, après examen des causes qui ont déterminé l'échec de la Conférence de Washington, demande avant tout, qu'on s'en tienne en ce qui concerne les *limites* de l'unification, soit des longitudes soit des heures, aux propositions mêmes de la France. En d'autres termes, elle demande, comme la France en 1884 :

1° *Statu quo*, c'est-à-dire libre usage du méridien national, dans la marine, l'astronomie, la topographie et la cartographie locale.

2° Double graduation — d'après le méridien national et l'international — dans la cartographie géographique générale.

3° Application de l'heure du méridien initial, — *conjointement avec l'heure locale*, — à la télégraphie, au profit non moins du commerce et des relations internationales que des observations scientifiques.

Je crois, Messieurs, qu'après l'exposé détaillé des raisons appuyant l'opinion de la France au sujet des limites auxquelles il faudrait restreindre l'unification des longitudes et des heures, ces propositions ont déjà votre entier assentiment. Il est donc superflu que je m'y arrête davantage ; je me borne à relever, — ce qui est très important à retenir, et dont, paraît-il, on ne se rend pas encore assez compte, généralement, — que, par la transaction proposée par l'Académie de Bologne, on ne toucherait rien, ni à la marine, ni à l'astronomie, ni à la topographie, ni à la cartographie locale. La double graduation elle-même, suggérée pour la cartographie géographique générale, est une mesure pour laquelle il n'y a aucune urgence et qu'on introduirait peu à peu au fur et à mesure qu'on éditerait de nouvelles cartes. D'où il suit, qu'en adoptant cette transaction on ne changerait rien à ce qui se pratique aujourd'hui, mais l'on se bornerait à introduire un progrès offrant d'incontestables avantages, n'entraînant, comme je crois vous avoir démontré, ni confusion pour le public ni embarras pour les administrations, et d'une exécution si facile qu'on pourrait, si seulement on le voulait, l'introduire du jour au lendemain. *Tout se bornerait, en effet, à ajouter dorénavant, sur les dépêches télégraphiques, à côté de l'heure locale des deux stations du départ et de l'arrivée, l'heure d'un méridien sur lequel on sera tombé d'accord.* Est-ce là une mesure menaçant de bouleverser quoi que ce soit ?

Arrêtons-nous plutôt au choix du méridien de Jérusalem, préconisé par l'Académie des sciences de Bologne. Je sais, Messieurs, que ce choix a excité et excite encore une certaine surprise ; jamais, cependant, m'est-il arrivé une seule fois d'appeler l'attention sur les raisons qui l'appuient sans constater qu'on en était frappé ; cette expérience, j'en suis sûr, ne se démentira point à Rouen.

Avant tout, Messieurs, permettez-moi de vous faire observer qu'il ne s'agit pas ici de passer en revue, l'un après l'autre, tous les méridiens initiaux pouvant, d'une façon ou d'une autre, répondre au but. Ce serait là un exercice fort intéressant, mais, je n'hésite pas à le dire, je devrais, pour cela, supposer que vous ayez assez de loisirs pour de simples dissertations,

sans tenir nullement au résultat. Pour vous, la question est bien plus sérieuse. Vingt-deux États sur vingt-cinq se sont prononcés, à Washington, en faveur de Greenwich; ce méridien gagne chaque jour de nouveaux adhérents; il s'agit donc, pour la France, ou de se résigner à accepter tôt ou tard la suprématie absolue et officielle du méridien anglais, ou de s'employer à trouver un méridien initial ayant des chances *sérieuses* d'être accepté, surtout par l'Angleterre et les États-Unis, à la place de celui de Greenwich. Cette unique remarque suffit, me paraît-il, pour vous faire écarter d'avance des méridiens tels que celui de la grande pyramide, ou bien celui du mont Ararat (à plus de 5 000 mètres d'altitude et avec une température à faire geler les observateurs et plusieurs instruments aussi), ou bien celui de Ptolémée (que personne ne sait au juste par où passait), ou d'autres semblables. Les Anglais et les Américains sont des gens éminemment pratiques, et la façon seule dont ils ont procédé à Washington vous le prouve suffisamment. J'ai à peine besoin d'ajouter que la dignité même des vingt-deux États qui, plutôt que d'accepter un méridien initial océanique, votèrent en faveur du méridien éminemment national de Greenwich, est trop engagée dans la question pour qu'on puisse seulement songer à proposer de nouveau un méridien initial océanique.

Quel sera donc ce méridien ayant des chances sérieuses d'être préféré à celui de Greenwich? Par un hasard ou une coïncidence fort remarquable, le méridien de Jérusalem nous a été indirectement suggéré, bien que sans être désigné nommément, à Washington même, et cela par l'Angleterre et par la France. Vous allez en juger vous-même; commençons par l'Angleterre.

Je vous citais tout à l'heure les paroles du professeur Adams, directeur de l'Observatoire, de Cambridge déclarant que, « si l'on adopte un méridien *neutre*, il faudra construire un Observatoire sur le point que l'on aura choisi ». Aussi, le délégué de la Grande-Bretagne ne parlait d'inconvénients qu'au cas où l'on choisît un rocher, une île perdue dans l'Océan ou un promontoire désert, tel que le Cap Est ou celui du Prince de Galles. C'était admettre en principe la possibilité d'une solution moyennant un méridien *neutre*, et en indiquer la condition principale, à savoir : *que le point choisi pour fixer le méridien initial se prêtât, sans inconvénients, à l'érection d'un Observatoire.* Dans la pensée du professeur Adams, cet Observatoire devait être évidemment *international*, car il s'agissait précisément d'écarter tout méridien déterminé par un Observatoire national. Enfin, si à cette condition on en ajoute une autre, également impliquée

dans la remarque du délégué de la Grande-Bretagne, à savoir : que la longitude du point destiné à fixer le méridien initial, pût être déterminée, sans dépendre pour cela d'aucun Observatoire existant, vous aurez, Messieurs, toutes les conditions mises par le délégué de la Grande-Bretagne à l'acceptation, en principe du moins, d'un méridien initial neutre. Partant, dans la pensée du professeur Adams, un méridien neutre n'était acceptable qu'à la double condition de se prêter, sans inconvénients, à l'érection d'un Observatoire international et de pouvoir être déterminé indépendamment de tout Observatoire national existant. Or, ce sont là précisément les deux avantages qu'on reconnaît immédiatement au choix du méridien de Jérusalem. Commençons par le dernier.

Que faut-il, Messieurs, pour que la longitude d'un point quelconque du globe puisse être définie indépendamment de n'importe quel Observatoire? Une seule chose, le télégraphe. On y observe le midi et on le communique télégraphiquement à n'importe quel autre point dont la longitude est déjà connue; la différence entre le midi des deux points indiquera, moyennant un calcul tout à fait élémentaire (quinze degrés par heure), la longitude Est ou Ouest du premier point par égard au second et, conséquemment, par égard à tous les autres points du monde, dont la longitude est déjà connue. Or, outre que la longitude de Jérusalem est déjà connue¹, cette ville est déjà en possession d'un bureau télégraphique et, se trouvant placée le long de la ligne télégraphique qui unit El Arich à Lattaquié, se trouve déjà reliée télégraphiquement avec l'Afrique, l'Europe et l'intérieur de l'Asie.

Pour ce qui est, maintenant, de l'opportunité de ce choix, au point de vue de l'érection d'un Observatoire international, il suffit de rappeler la latitude de Jérusalem, à 31°, 46', 30" N., son élévation à 800 mètres environ au dessus du niveau de la mer et, enfin, la pureté et la salubrité de son ciel, si bien que, comme remarquait, il n'y a pas longtemps, le correspondant oriental de la *Revue britannique* : « Jérusalem est un véritable *sanatorium* pour toutes les régions voisines et un séjour agréable pour la race européenne qui s'y acclimate on ne peut mieux. »

Aussi, le caractère éminemment international de Jérusalem est reconnu de tous. Pour me servir des expressions d'un auteur anglais, faisant grande

¹ Voir, pour les détails sur la détermination de la longitude de Jérusalem, par l'amiral Vignes, alors lieutenant de vaisseau, la *Connaissance des Temps* de 1868. *Additions*, p. 130.

autorité dans la matière, le lieutenant Conder, à qui on doit la *Survey*, c'est-à-dire le relevé trigonométrique de la Palestine, « toutes les formes de religion, toutes les nationalités de l'Orient et de l'Occident s'y donnent rendez-vous ¹ ». De plus, Jérusalem se trouve sur la grande route internationale qui, d'ici peu, unira l'Europe et l'Afrique avec l'Asie. Enfin, je dois relever la double circonstance que le méridien de Jérusalem, pris dans sa totalité, touche à toutes les cinq parties du monde et traverse des terres appartenant aux principales nations. La Russie, la Turquie, l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis et la France, pourraient, s'ils le voulaient, avoir, le long du méridien initial, des Observatoires nationaux construits en des pays qui leur appartiennent ou sur lesquels s'exerce leur protectorat. Il s'ensuit que le méridien de Jérusalem offre, par là, un caractère de neutralité rivalisant avec celui de l'Océan, car s'il est vrai de dire que la mer est neutre parce qu'elle n'appartient à personne, il est tout aussi vrai de dire qu'elle est neutre parce qu'elle appartient à tout le monde ².

Ainsi, Messieurs, le méridien de Jérusalem répond de tous points à la double condition mise par le délégué de la Grande-Bretagne, à l'acceptation d'un méridien initial neutre : laissez-moi ajouter que vous aurez beau passer en revue tous les autres méridiens préconisés jusqu'à ce jour et en chercher de nouveaux, nul d'entre eux ne se prêtera autant que celui de Jérusalem à l'érection d'un *Observatoire international*, et nul d'entre eux n'offrira un caractère aussi marqué d'internationalité que le méridien de cette ville.

Voyons maintenant s'il n'est pas vrai de dire que la France aussi a — indirectement du moins — suggéré, à Washington, le choix de Jérusalem,

¹ CONDER (Claude Reignier) R. E. *Tent work in Palestine*. London, 1885, p. 162.

² L'*Union douanière méditerranéenne*, dont les adhérents appartiennent à toutes les nationalités et à tous les cultes de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, a mis en tête de son programme l'unification dans la mesure du temps moyennant « l'adoption du méridien *international* de Jérusalem proposé au monde savant par l'Académie des sciences de Bologne, comme méridien initial universel. » Et, tout récemment, la *Ville de Paris* (n. 8 nov.) contenait, sous ce titre l'*heure universelle*, un article signé du fondateur lui-même de l'*Union méditerranéenne*, M. Gromier, où l'on trouve ce passage : « Ainsi que nous avons eu l'occasion de le déclarer plusieurs fois, nous adhérons entièrement aux propositions de l'Académie des sciences de Bologne, et d'autant plus que, sauf le choix du méridien initial, elles sont les mêmes que celles de la France en 1884. Quant au méridien qu'elle propose, celui de Jérusalem, l'*Union méditerranéenne* n'a pas hésité à mettre l'adoption de ce méridien en tête de son programme. Il se recommande, en effet, par tant de raisons, qu'il nous paraît impossible d'en trouver un autre se recommandant au même point. »

et cela par les conditions que son délégué scientifique indiquait comme essentielles pour la neutralité du méridien initial. Rappelons-nous, d'abord, ces conditions; les voici :

« Notre méridien sera neutre, disait M. Janssen, si, au lieu de prendre un de ceux qui sont personnifiés par les grands Observatoires existants, auxquels, par conséquent, s'attache le nom d'une nation, et qui, par un long usage, s'identifient avec cette nation, nous choisissons un méridien en ne nous inspirant que des conditions géographiques de la question et du rôle que nous lui voulons faire jouer. »

Dans ce passage, M. Janssen se montrait parfaitement conséquent avec ses prémisses. En effet, dès que l'unification, soit des longitudes soit des heures, ne doit s'appliquer ni à la marine, ni à l'astronomie, ni à la topographie, il est tout à fait superflu de prendre ces sciences en considération dans le choix du méridien initial. Restent à considérer les *conditions géographiques* de la question et, surtout, *le rôle* qu'on veut faire jouer au méridien initial.

Quant aux conditions géographiques, je vous invite, Messieurs, à jeter un regard sur un globe ou, mieux encore, sur un planisphère, et vous jugerez s'il n'est pas vrai, comme j'avais la satisfaction d'entendre de la bouche d'un membre des plus éminents de la Commission internationale de géodésie, que ce méridien partage, de la façon la plus heureuse, en deux parties de surface presque égale, toutes les terres du globe. — J'ai déjà fait remarquer la circonstance que le méridien de Jérusalem, pris dans sa totalité, touche à toutes les cinq parties du globe et traverse des terres appartenant aux principales nations ou placées sous leur protectorat. — J'ajoute ici que ce méridien offre un arc sur terre de 92 degrés. Même en soustrayant les mers intérieures qu'il traverse (mer Blanche, mer d'Azoff, mer Noire, mer Méditerranée, mer Rouge), il nous laisse encore 86 degrés de terre ferme pour y échelonner des Observatoires de plusieurs sortes, astronomiques, météorologiques, sismiques, magnétiques, à *presque toutes les latitudes*, depuis le 68° Nord jusqu'au 24° Sud. On ne saurait nier que ces Observatoires, placés le long du méridien initial lui-même, pourraient rendre de grands services, soit pour la comparaison des phénomènes scientifiques de toute nature, soit pour la simplification des calculs.

Aussi faut-il attacher du prix à la possibilité de construire des Observatoires sur l'antiméridien du méridien initial. Or, l'antiméridien de Jérusalem

saïem ne traverse pas seulement l'Alaska mais aussi, dans l'hémisphère austral, l'Archipel français des Tuamotu et précisément l'île de Tahanéa, ainsi que l'on peut le constater sur les cartes marines françaises et anglaises ¹. J'ai été assez heureux que de pouvoir me procurer des renseignements fort exacts sur cette île, grâce à l'obligeance de M. Chessé lui-même, ancien gouverneur des possessions françaises en Océanie. M. Chessé voulut bien m'informer qu'elle se trouve « en une excellente situation pour recevoir l'honneur d'un Observatoire. » Elle est non seulement habitable mais habitée; possède trois bonnes passes praticables aux grands bâtiments et un très bon mouillage au Sud du lagon, et elle est, de plus, tout près de Fakarava, chef-lieu de l'Archipel, siège de la Résidence, et non loin d'Anaa qui constitue, en quelque sorte, le chef-lieu commercial de l'Archipel. On ne pourrait donc que se réjouir d'y voir un Observatoire, au beau milieu du Pacifique et dans les mains de la France. Je me bornerai à signaler les avantages qu'en tirerait la météorologie nautique.

Enfin, pour en finir avec les considérations d'ordre géographique, je vous ferai remarquer une circonstance fort heureuse pour ce qui concerne le changement de date. La Conférence de Washington ayant décidé que le jour universel commencerait à minuit du méridien initial, le changement de date se trouverait, par là-même, relégué à l'antiméridien de Jérusalem. Or, cet antiméridien (qui n'est, au fond, à une vingtaine de degrés près, que le méridien de Behring), non seulement, est dans sa presque totalité, océanique, mais la seule portion de continent qu'il traverse, l'Alaska, est précisément celle où le changement du jour de la semaine avait déjà lieu sous la dénomination russe et où il continue d'avoir lieu encore, partiellement, aujourd'hui ².

Partant, Messieurs, je vous invite ici, de nouveau, à passer en revue tous les autres méridiens initiaux déjà suggérés où qui vous paraissent dignes d'être suggérés à l'acceptation des puissances. Vous n'en trouverez aucun, j'ose l'affirmer, qui offre, au point de vue des conditions géographiques, le même ensemble d'avantages que le méridien de Jérusalem,

¹ Voir les cartes de l'Archipel des Pomotoù ou Tuamotu, N. 1716 du catalogue de la marine française et $\frac{N. 767}{DE}$ de celui de la marine anglaise.

L'antiméridien de Jérusalem est à 147°, 7', 8" O. de Paris et à 144°, 46' 53" O. de Greenwich.

² Voir *Bollettino della Società geografica italiana*, Maggio, 1888, p. 462, et *Bulletin of the Washington philosophical Society*, jan. 30 th., 1875, p. 38.

aucun surtout dont *le point déterminant soit aussi facilement accessible et présente autant de chances de l'être toujours, en toute éventualité, même d'une guerre.....*

Toutefois, Messieurs, ce n'est pas encore là ce qui m'a fait dire que ce méridien nous a été suggéré, indirectement du moins, par la France elle-même. Ce qui m'a enhardi, à une pareille affirmation, ce sont les paroles de M. Janssen concernant *le rôle du méridien initial*.

Le délégué scientifique de la France demandait, fort justement, à Washington, que, dans le choix de ce méridien, *on consultât le rôle qu'on voulait lui faire jouer*. Quoi de plus sage, en effet, que de mesurer les moyens au but, et comment peut-on mesurer les moyens au but, si ce n'est en se rendant bien compte, auparavant, du but lui-même? Mais quel est, dans le cas qui nous occupe, le but du méridien initial?

Une fois proclamé le *statu quo*, dans la marine, l'astronomie, la topographie et la cartographie locale, le méridien initial n'a plus d'autre but, c'est-à-dire, pour me servir de l'expression de M. Janssen, *n'a plus d'autre rôle à jouer* que celui de fixer l'heure universelle. Or, si, de fait, il existe déjà un méridien fixant des jours et des heures acceptés, ne fut-ce que par convention, par toutes les nations civilisées, comme heures et jours universels — dont on n'aurait plus, par conséquent, qu'à étendre l'application — pourquoi irions-nous chercher un autre méridien initial?

Vous avez compris, Messieurs, que je fais allusion à l'argument tiré de notre chronologie, argument qui a beaucoup plus de valeur qu'on ne lui attribue de prime abord. Ecoutez en quels termes s'exprimait là-dessus le représentant de l'Espagne à Washington, M. Ruiz el Arbol, attaché naval à la Légation des États-Unis :

« Une méthode de calcul unique de l'heure — disait-il dans la séance du 14 octobre — existe déjà (quoique nous ne nous en servions pas), *aussi bien que le méridien universel qui a été tacitement choisi par presque toutes les nations civilisées...* De fait, toutes les nations qui ont adopté les systèmes grégorien et julien de calculer l'heure en ont nécessairement accepté les conséquences, et ces conséquences sont *que nous devons calculer les jours à partir de telle ou telle date.* »

A ce point, M. Ruiz el Arbol, ne s'arrêtant, dans sa pensée, qu'à l'origine de notre calendrier, oublia, par inadvertance, la correction chronologique de Denis le petit, c'est-à-dire l'origine précise de notre chrono-

logie que tous s'accordent à faire dater d'un fait historique arrivé, à quelques secondes près, à minuit du méridien de Jérusalem, la naissance de Jésus-Christ; — c'est pourquoi il proposa comme méridien initial celui de Rome. Mais cette erreur accidentelle n'enlève rien à la force de l'argumentation. En effet, une chronologie qu'on s'est accordé, ne fut-ce que par convention et indépendamment des croyances religieuses de chacun, à faire commencer à minuit de Jérusalem, — la différence en temps aussi bien qu'en degrés entre Jérusalem et Béthléhem étant tout à fait négligeable, — suppose nécessairement que chacun de ses jours commence, également, à minuit de Jérusalem, d'où il suit qu'en choisissant, pour fixer le commencement du jour universel, un autre méridien que celui de Jérusalem, on établirait gratuitement une discordance perpétuelle entre les jours et les heures de notre chronologie et ces jours et heures *de convention* qu'on appellera « universels. » C'est ce que relevait avec force le délégué de l'Espagne à Washington : « Nous changerions, concluait-il, la manière chronologique de compter qui est aujourd'hui universelle, et je maintiens que nous n'avons aucun droit scientifique ou historique de faire ce changement maintenant¹. »

Cette énergique protestation, chacun est en droit de l'élever à son tour, et d'autant plus qu'à Washington on ne put lui opposer d'autre réponse, sinon qu'elle arrivait trop tard, vu que, le méridien de Greenwich ayant déjà été adopté comme origine des longitudes, il ne convenait point en choisir un autre pour fixer l'origine des heures. C'est également la seule remarque dont la Commission, chargée de référer sur les divers projets soumis à la Conférence, accompagna un Mémoire envoyé de France par un de vos compatriotes, M. Fréd. Romanet du Caillaud.

Sans rien savoir de M. Ruiz el Arbol, mais frappé par la valeur intrinsèque de l'argument invoqué par ce dernier, M. du Caillaud demandait également qu'on prît pour méridien initial celui qui, marquant l'origine de notre chronologie, marque par là même le commencement de chacun des jours et des heures dont elle se compose². Et, je ne crois pas superflu de remarquer, pour toute éventualité, que les *Procès-Verbaux* de la Conférence parlent, à la date du 2 octobre, d'une communication « qui proposait

¹ *Conférence internationale tenue à Washington, etc.*, pp. 160-161 et 165.

² *Ibid.*, p. 155. M. Romanet du Caillaud, logique jusqu'au bout, demandait le méridien de Béthléhem, mais il adhéra ensuite publiquement au choix de celui de Jérusalem, qui en diffère seulement de quelques secondes.

de prendre comme méridien initial celui de Jérusalem¹. » On ne lui donna aucune suite.

Ce n'est pas encore tout. L'argument que je viens de relever, tiré de la conformité logique des longitudes, employées comme mesure du temps, avec l'ensemble de notre chronologie, avait déjà frappé d'autres savants. Dès 1875, MM. Salomon, de Morsier et de Laharpe membres, tous les trois, de la Société géographique de Genève, avaient soumis à l'avant dernier *Congrès géographique international de Paris* un Mémoire à ce sujet, d'où j'extrais les passages suivants :

« Il y a quelque lieu de s'étonner qu'une remarque de cette importance ne soit pas, depuis longtemps, entrée dans la pratique et que ceux qui ont pris tant de soins et fait de si grands travaux, pour obtenir un calcul régulier du temps, n'aient pas porté leur attention sur la détermination scientifique *du point de la surface terrestre à partir duquel* on doit compter les jours, ces jours dont se composent les années et les siècles, et, en définitive, notre chronologie elle-même..... Nous comptons le temps d'après l'ère dite chrétienne. Mais quand a commencé le premier jour de l'ère chrétienne ? Évidemment ce jour a commencé à l'instant où le centre du disque solaire s'est trouvé dans le plan du cercle méridien qui passe par Jérusalem. Comme il traverse ce plan deux fois par vingt-quatre heures, ce *sera le passage de nuit* qui formera le point de départ pour mettre le Calendrier d'accord avec l'usage moderne de compter le jour de minuit à minuit. Le jour, la semaine, le mois, l'année, etc., par conséquent, doivent commencer au méridien de Jérusalem, *qui réclame ainsi le titre de premier méridien universellement accepté*². »

Peut-être vous demanderez-vous ici comment il se fait que les auteurs du Mémoire d'où est tiré ce passage puissent affirmer que le premier jour de l'ère chrétienne a commencé à minuit de Jérusalem, tandis que Jésus-Christ est né à Bétlém et non pas à Jérusalem. Cette objection a été déjà faite par d'autres aussi; voici la réponse. Si vous jetez les yeux sur une carte de la Palestine, vous constaterez aussitôt que la différence de longitude entre Bétlém et Jérusalem atteint à peine trois minutes de degrés, ce qui correspond en temps à 12 secondes. En présence d'une fraction aussi minime, les auteurs du Mémoire présenté au *Congrès géographique*

¹ *Conférence internationale, etc.*, pp. 21-22.

² Le Mémoire, d'où j'ai extrait ce passage, a été inséré dans *le Globe*, journal géographique, organe de la Société de Géographie de Genève, t. XIV, 1875, pp. 87 et suiv.

international de Paris, en 1875, étaient d'autant plus fondés à demander le méridien de Jérusalem que, d'une part, ce méridien a plus de chance d'être universellement accepté que celui de Bétléhem, et, de l'autre, nul ne saurait prouver que Jésus-Christ est né à minuit *mathématique* de Bétléhem. Aussi, j'ai à peine besoin de vous faire observer que le minuit *mathématique* de cette salle, où j'ai l'honneur de vous adresser la parole, ne coïncide point avec celui de la pièce à côté plus vers l'Orient, ni avec celui de l'autre pièce plus vers l'Occident. Où nous arrêterions-nous si nous voulions songer à trouver le méridien *mathématique* à partir duquel commence notre chronologie? Autant vaudrait aller à la recherche de l'atome. Voilà pourquoi votre sens pratique se déclare, à coup sûr, fort satisfait que la différence en temps, entre Jérusalem et Bétléhem, atteigne à peine 12 secondes et trouve que d'objecter, pour cela, au choix de Jérusalem, ce serait du pédantisme.

Après cela, je suis heureux de relever cette circonstance que M. Salomon, le premier des trois signataires du Mémoire, était un ancien officier de la marine française; il serait donc vrai de dire que leur proposition concernant le méridien initial de Jérusalem a une origine française et suisse à la fois. J'ai su, d'autre part, que M. Romanet du Caillaud s'en occupait déjà dès 1874. Plus d'une fois, on m'a parlé, à Paris, du choix de Jérusalem comme d'une idée *ancienne*, et je ne serai pas désavoué si je dis que j'y ai reçu de précieux encouragements, venant de personnages dont le patriotisme égale la vaste renommée de leur science.

Enfin, Messieurs, permettez-moi de remarquer que si c'est une gloire pour la France d'avoir cherché, pour l'unification des poids et des mesures, une base dans la nature elle-même; en appuyant, pour l'unification de la mesure du temps, le méridien suggéré par l'Académie des Sciences de Bologne, vous appuieriez le choix d'un méridien indiqué, on peut bien le dire, par la nature elle-même, — vu que l'heure de Jérusalem se trouve à la base même de notre chronologie.

V

QUELLE SERA L'ATTITUDE DE LA FRANCE ?

Quelle sera maintenant, Messieurs, l'attitude de la France dans cette question ?

J'aurais, certes, mauvaise grâce, de prétendre lui donner des conseils; je me bornerai, par conséquent, à la constatation de deux faits qui me paraissent mériter votre attention la plus sérieuse, et je laisserai, à vous même, le soin d'en tirer les conséquences.

Je constate, d'abord, de nouveau, que c'est la France seule qui a empêché que l'heure de Greenwich fut déjà, à l'heure qu'il est, heure universelle. J'en ai pris moi-même la défense, mais il est certain que bien peu connaissent les raisons de son attitude. . . . C'est son abstention qui, seule, a rendu, pratiquement, nulle la votation de vingt-deux États en faveur du méridien national anglais. Ce que le docteur Cruls, délégué du Brésil, observait à Washington, à savoir que « toute mesure votée par la Conférence et tendant à l'adoption d'un méridien national serait, *par le fait même de l'abstention de la France*, une mesure incomplète et ne répondant pas au but de la Conférence » s'est montré vrai de tous points. Les choses en sont maintenant où elles en étaient en 1884, pour ne pas dire en 1790.

Je constate, ensuite, que votre éminent délégué scientifique, M. Janssen, en vrai patriote, loin de se décourager pour l'échec subi à Washington; déclarait, dans son rapport présenté à l'Académie des Sciences de Paris, que *c'était à la France de fixer le méridien neutre*. Voici ses nobles paroles; vous en serez fiers :

« La France, qui trouve dans l'histoire même de son passé le double enseignement de l'abandon progressif de son méridien national et de la faveur de plus en plus grande du système *scientifique* et *impersonnel* des poids et mesures, devait faire entendre au Congrès un avis dicté par son expérience même.

» Mais cette attitude nous dégage-t-elle suffisamment? Avons-nous acquitté envers le monde et envers nous-mêmes la dette d'une nation généreuse et éclairée qui a toujours aimé à prendre les *initiatives* utiles à l'intérêt général?

» Je ne le pense pas et, s'il m'était permis d'émettre un vœu, je voudrais que nous joignons ici encore l'exemple au précepte. Je voudrais que la France du xix^e siècle, se considérant comme l'héritière de celle du xviii^e, reprit, *avec le bénéfice de l'expérience acquise*, la belle tentative de Richelieu, et *qu'elle instituât elle-même le méridien neutre*.

¹ *Conférence internationale, etc.*, p. 82.

» Cette institution, bien conçue, assise sur des bases exclusivement scientifiques, rallierait peu à peu toutes les adhésions. L'Angleterre elle-même qui, si elle a un vif sentiment national, a aussi l'estime de ce qui est juste et grand, finirait par s'y rallier¹.

Ainsi donc, c'est votre délégué scientifique lui-même qui suggère à la France, non point de se croiser les bras et de laisser faire, mais de prendre hardiment l'INITIATIVE d'instituer elle-même, *avec le bénéfice de l'expérience acquise*, le méridien neutre. Or, qu'est-ce que l'*expérience acquise*, sinon la connaissance des conditions qui, seules, pourraient maintenant déterminer vingt-deux États à accepter un méridien initial neutre à la place du méridien éminemment national de Greenwich ?

Vous avez entendu, Messieurs, le noble appel de M. Janssen. Laissez-moi espérer que la Société normande de Géographie, au centenaire même de l'unification, si glorieuse pour la France, des poids et mesures (1790-1890), tiendra à honneur de ne rien omettre pour que la France complète son œuvre, en faisant accepter, pour l'unification de la mesure du temps, une base également prise dans la nature elle-même.

Dieu le veuille ! car, sous peu, il sera hélas ! trop tard.

VI

QUE FERONT LES ISRAËLITES

Paris, 12 février 1890.

Un Français aussi modeste que méritant, et à qui on doit divers travaux sur les calendriers, M. A. Schindler, président de l'*Union sténographique* de Seine-et-Marne, appela, dans une lettre, mon attention sur ce fait que le calendrier israélite réformé, au iv^e siècle, par Rabbi Hillel Hanassi est basé pour son *moled* initial et conséquemment pour toutes ses lunaisons, sur le méridien de Jérusalem. Il s'ensuivrait que le choix de ce méridien offre, pour les Israélites, une signification religieuse et nationale à la fois.

Je ne sais si cette circonstance conciliera au méridien de Jérusalem les

¹ Voir tout ce passage presque à la fin du rapport de M. Janssen, inséré dans les *Comptes-rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des Sciences*, 9 mars 1885, et dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, pour l'an 1886.

- princes de la finance ; j'ai tenu néanmoins à la relever parce qu'on veut me faire croire que les intérêts *financiers*, engagés dans le choix du méridien de Greenwich, sont *déjà* trop puissants pour qu'on puisse seulement songer à faire accepter un autre méridien initial. Quoi qu'il en soit, puisqu'on ne saurait nier la portée scientifique de l'argument tiré de la chronologie et que, d'autre part, la science a tout intérêt à ce que le point déterminant le méridien initial ait un caractère international, soit constamment accessible à toutes les nations et ne puisse en aucune éventualité, *même d'une guerre*, devenir le monopole d'une seule d'entre elles, je me permets de répéter ici ce que je déclarai, le 6 avril 1888, devant la *Société de géographie* de Paris : « Convaincu que chaque progrès de la science est aussi un pas en avant vers le christianisme, je bénirais de tout mon cœur le Sultan ou l'Alliance israélite si, au *xix^e* siècle, ils pouvaient rendre à la science un service comparable à celui que lui rendit Grégoire XIII, en 1582. »

APPENDICE

LA QUESTION DU MÉRIDIEN INITIAL AU POINT DE VUE DIPLOMATIQUE

Un jour, dans une légation, j'eus sous les yeux un document émanant d'une grande puissance, où celle-ci montrait de l'hésitation à s'occuper de la question du méridien initial, en raison de ce fait qu'à la Conférence de Washington, vingt-deux États sur vingt-cinq se sont prononcés en faveur du méridien initial de Greenwich. Je me promis alors de ne pas manquer l'occasion de prouver, documents en main, que les États ne sont nullement liés par le vote qui a eu lieu à Washington. Voici, en effet, des passages officiels tirés des *Procès-verbaux* de la Conférence de Washington.

A la deuxième séance, le délégué diplomatique de la France, M. Lefaivre, dit ceci : « Nos décisions ne pourront être invoquées exécutoirement par *aucun gouvernement vis-à-vis* des autres. »

M. Valéra, délégué diplomatique de l'Espagne, déclare dans la même séance, « qu'il n'a pas le pouvoir d'obliger son pays à ce sujet. »

M. le comte de Lœwenhaupt, délégué de la Suède, déclare, à son tour, « qu'il n'a aucun pouvoir d'engager par ses votes son gouvernement », et demande que cela soit constaté au protocole.

Après lui, le général Strachey, délégué de la Grande-Bretagne, déclare,

en son nom et au nom de ses collègues, « qu'ils sont dans la même situation ». Cette déclaration, remarquons-le en passant, a une importance d'autant plus grande qu'elle nous vient de la Grande-Bretagne, la puissance la plus intéressée à la question, à cause du choix de son méridien national.

Je continue. Le président de la Conférence, l'amiral Rogers, délégué des États-Unis, déclare, qu'en ce qui concerne les délégués de son gouvernement, « ils n'ont d'autre pouvoir que celui de la discussion et de la recommandation ».

M. de Struve, délégué de la Russie, fait une déclaration identique.

Le baron von Avensleben, délégué de l'Allemagne, fait une déclaration semblable au nom de son gouvernement.

M. Fernandez, délégué du Mexique, fait une semblable déclaration.

M. Cruls, délégué du Brésil, déclare, « qu'il a été autorisé à prendre part à la discussion, mais non pas à engager son gouvernement à accepter telle ou telle proposition ». — Vous savez, du reste, que le Brésil s'abstint de prendre part à la votation en faveur de Greenwich, et que, de plus, M. Cruls n'hésita pas à déclarer que « toute mesure votée par la Conférence, et tendant à l'adoption d'un méridien *initial*, serait, *par le fait même de l'abstention de la France*, une mesure incomplète et qui ne répondra pas au but que poursuit la Conférence. »

Dans cette séance, l'Italie se tut, mais je ne serai certainement pas désavoué ni par mon gouvernement, ni par l'Académie des sciences de Bologne, que j'ai l'honneur de représenter en cette question, si je vous dis qu'en présence des déclarations des États-Unis, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et de tous les autres États dont je viens de vous citer les noms, l'Italie ne voulut point se rendre coupable de paroles oiseuses en faisant une semblable déclaration. Du reste, dans la cinquième séance, et après la votation en faveur du méridien de Greenwich, M. Janssen, délégué scientifique de la France, ayant observé, à la suite d'une remarque semblable, faite par Rustem Effendi, délégué de la Turquie, « qu'il croyait que tous avaient voté uniquement *ad referendum* », le Président, l'amiral Rogers, répondit : « Nous avons tous compris que nous ne sommes réunis que pour voter *ad referendum*, et sans lier aucunement nos gouvernements ¹. »

Telle est la vraie situation, d'après les *Procès-verbaux* de la Confé-

¹ Conférence internationale tenue à Washington, etc., pp. 31-32 et 115.

rence. Pour vous enlever néanmoins jusqu'au dernier doute, j'ajouterai qu'à la suite d'une démarche faite auprès du gouvernement des États-Unis, pour l'intéresser à la question, j'ai reçu, par l'entremise de la légation des États-Unis, une copie du message où l'ex-président, M. Grover-Cleveland, s'adressant, il n'y a pas encore deux ans, au Sénat et à la Chambre des représentants de Washington, les invitait « à prendre des mesures pour *approuver* les résolutions de la Conférence de Washington et pour obtenir que les autres gouvernements en fissent autant ». Partant, le 9 janvier 1888, date du document en question, ces résolutions n'étaient pas encore approuvées, pas même par les États-Unis; bien moins encore l'étaient-elles par les autres États. Or, le Message du Président n'eut pas de suite et lesdites résolutions n'ont pas été approuvées depuis.

Voilà donc les gouvernements parfaitement libres de reprendre la question à nouveau et sur d'autres bases. Toutefois, il est aisé de comprendre que difficilement les vingt-deux gouvernements qui ont voté en faveur de Greenwich feraient un acte quelconque équivalant à une rétractation. Fort heureusement, ces États n'ont rien à rétracter. Il résulte clairement des *Procès-verbaux* eux-mêmes de la Conférence de Washington qu'en adoptant, à la presque unanimité, le méridien de Greenwich, la Conférence n'entendait point condamner le principe de la neutralité du méridien initial, mais uniquement le choix d'un méridien initial *océanique*.

Pourquoi la France ne tirerait-elle pas profit de cette situation au prochain Congrès géographique international de Montpellier?

Correspondance et Faits géographiques

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

DÉCEMBRE 1889

M. Trivier au centre de l'Afrique. — Dans les premiers jours de décembre dernier, un journal de Bordeaux, *la Gironde*, publiait un télégramme adressé de Mozambique par M. Trivier, capitaine au long cours, qui venait de traverser l'Afrique centrale de l'ouest à l'est, pour annoncer son arrivée en bonne santé à la côte portugaise, ainsi que la perte, dans les derniers jours de septembre, de son compagnon de voyage, M. Émile Weissenburger.

Le laconisme de cette dépêche ne permet pas de se rendre exactement compte des causes qui ont modifié le plan du voyageur, lequel était d'atteindre la côte orientale d'Afrique aux environs de Zanzibar. Toutefois, la connaissance que nous avons des principaux événements du voyage de Stanley à la recherche d'Emin-pacha, nous permet de penser que le capitaine Trivier s'est heurté aux mêmes difficultés que le voyageur anglais; comme il ne possédait pas les ressources de celui-ci et n'employait pas les mêmes moyens violents pour arriver à son but, il n'a pu que tourner ces difficultés en changeant son itinéraire.

L'Afrique a été déjà traversée plusieurs fois de part en part par des Européens : Livingstone, Cameron, Silva Porto, Serpa Pinto, Brito-Capello et Ivens, Glycerup, Wissmann par deux fois, et enfin Stanley, également deux fois, mais le capitaine Trivier est le premier Français qui l'ait traversée de même.

La coïncidence de ce voyage avec celui que vient d'accomplir Stanley donne aux renseignements que ne peut manquer de nous apporter notre compatriote une valeur toute particulière, aussi est-ce avec un vif sentiment de curiosité que ces renseignements sont attendus.

Pour obtenir les moyens de se rendre des Stanley-Falls à la côte orientale, le capitaine Trivier a dû, comme Stanley, traiter avec Tipoo-Tip, qui est, en réalité, le véritable maître dans le Haut-Congo, où rien ne peut se faire sans son assentiment ni son intervention. Il est fort probable que c'est par suite des renseignements fournis au capitaine Trivier par Tipoo-Tip, — qui est parfaitement au courant de toutes choses, grâce à la poste du désert, si bien organisée pour ses besoins, — que cet explorateur s'est vu contraint de changer le double trajet qu'il s'était proposé de faire.

Il résulte des lettres adressées par lui au journal *la Gironde*, pendant la première partie de son voyage, lettres qui ont été communiquées à la Société de géographie de Rochefort, qu'étant parti du cap Lopez le 6 novembre 1888, il atteignait Brazzaville le 6 janvier 1889, après avoir remonté le Niari-Kiliou, parcouru les soixante kilomètres montagneux de la forêt de Manyamba, touché aux postes de Ludima, Bounza, Tumba, et traversé les rivières Ludima, Lutété et Djoué.

Repartant de Brazzaville le 20 janvier, il remontait le Congo sur un petit vapeur obtenu de la société belge, gagnait Stanley-Falls et s'abouchait avec Tipoo-Tip pour lui acheter les moyens de continuer sa route vers l'océan Indien.

Le capitaine Trivier avait conçu deux plans. Le premier était d'atteindre la boucle du Congo pour remonter ensuite le bassin du lac Tschad.

Tipoo-Tip a dû le dissuader de cette entreprise, beaucoup trop périlleuse en raison de la présence des Mahdistes dans cette région et des combats qui en résultaient.

Son second projet était d'abandonner le Congo au sud des Stanley-Falls; de s'avancer vers l'est dans la direction du lac Tanganyka, qu'il traverserait, pour se diriger ensuite sur Bagamoyo par une route aussi nouvelle que possible.

Sa dernière lettre, datée du 13 avril 1889, faisait connaître sa présence à Kassongo, station située au sud de Nyangoué, sur la rive droite du Congo, vers 4° 30' lat. N. Il semble donc qu'à ce moment il devait suivre la route qu'il s'était tracée.

Or, l'arrivée du voyageur à Mozambique prouve qu'il n'a pu réaliser son projet et qu'il s'est trouvé dans la nécessité de descendre la vallée du Zambèze.

La mort de son compagnon de voyage, M. Émile Weissenburger, tend aussi à démontrer qu'il a couru de sérieux dangers. C'est pourquoi

nous nous associons à la remarque suivante, qui a été faite à la Société de géographie de Paris.

« Au moment où un Allemand et un Anglo-Américain, Emin-pacha et Stanley, viennent d'accomplir un long et périlleux voyage, il n'est pas sans honneur pour la France de compter un explorateur qui, par une coïncidence bizarre et honorable à la fois, a parcouru, en même temps qu'eux, un pays extrêmement dangereux dans des circonstances particulièrement critiques. Je pense que nous devons à ce brave compatriote quelque reconnaissance, ainsi qu'aux personnes généreuses qui lui ont permis d'entreprendre ce voyage. »

M. Trivier a accompli son exploration sans attache officielle, en voyageur libre, dans le seul intérêt de la science géographique et pour justifier la thèse qu'il soutenait, que la traversée du continent africain, malgré les circonstances contraires, était toujours possible.

Depuis longtemps il songeait à ce voyage, mais ne possédait pas, pour l'entreprendre, les ressources suffisantes.

C'est grâce à la générosité de M. Gounouilhou, directeur du journal *la Gironde*, qui en a fait gracieusement les frais, que son expédition a pu avoir lieu, à l'honneur de notre pays.

En dépit de tous les obstacles, le capitaine Trivier est parvenu à démontrer sa proposition, en employant pour ce grand voyage beaucoup moins de temps que tous les autres explorateurs. En ce moment même, il arrive en France.

La Société de géographie de Rochefort, qui fête en lui un des enfants de cette ville, lui a décerné une médaille d'or. Il vient aussi d'être nommé Chevalier de la Légion d'honneur.

JANVIER 1890

Cavelier de la Salle. Statue à Chicago. — M. Pierre Margry a fait connaître à la Société de géographie de Paris un digne hommage que vient de rendre l'Amérique à la mémoire du découvreur des vallées de l'Ohio et du Mississipi : le Rouennais Robert Cavelier de la Salle.

Dans une cérémonie à laquelle avait été convié le Consul général de France la ville de Chicago a inauguré, le 12 octobre dernier, dans le parc de Lincoln, une statue de Cavelier de la Salle, œuvre d'un artiste belge, M. le comte de La Laing.

L'érection de ce monument est due à l'initiative personnelle d'un éminent citoyen américain, M. Lambert Tree, ministre résident des Etats-Unis à Bruxelles, puis à Saint-Pétersbourg, qui en a payé tous les frais.

La statue, haute de trois mètres, est d'un bel et grand aspect. Le piédestal est en granit. Le tout a coûté au généreux et patriotique donateur la somme de 25 000 dollars (125 000 francs).

Henri Coudreau en Guyane. — Des nouvelles de l'explorateur Henri Coudreau, en mission dans la Haute-Guyane, datées du 21 novembre 1889, sur l'Oyapock, viennent d'être reçues à Paris.

La campagne de 1889 n'a pas été heureuse pour ce voyageur. Au moment où il était prêt à partir pour le pays des Emerillons, à la tête d'une escorte d'Indiens du Bas-Oyapock, il fut atteint, en septembre, d'une ophtalmie qui le retint trois semaines à Saint-Georges d'Oyapock. Aussitôt guéri, il reprit son voyage; mais à peine en route, le 26 octobre, au saut Galibi, un autre malheur l'attendait.

Le plus grand de ses canots a sombré et il a perdu à peu près tout ce qu'il possédait. Par bonheur, personne n'a péri; Coudreau s'en est tiré avec quelques contusions à la tête et aux mains.

Le saut Galibi est situé sur l'Oyapock, chez les Indiens civilisés, à dix kilomètres au S.-O. de Saint-Georges. Il se trouve au pied des collines appelées Huart par Crevaux et fait partie du saut Robinson de ce voyageur, un peu en avant du saut Mascarara.

Voici comment l'explorateur raconte son naufrage, dans une lettre communiquée par M. le Ministre de l'Instruction publique à la Société de géographie de Paris :

« J'avais le meilleur patron de la rivière; l'équipage était en nombre suffisant; le canot n'était pas trop chargé; je n'ai à accuser personne. Les hommes qui halaient le canot ont glissé; celui-ci a obliqué au courant; le patron s'est vu dans l'impossibilité de gouverner; un contre-courant a pris l'embarcation et l'a coulée. Tout cela n'a pas duré une minute! C'est un coup du sort. Les créoles de l'Oyapock m'ont affirmé, en manière de consolation, que c'est la première fois qu'il arrive à mon patron de chavirer.

» Mais la presque totalité des marchandises emportées pour un voyage de dix mois, deux sacs d'argent destinés à payer mes canotages d'Oyapock et d'Approuague, mon compteur, deux de mes montres, tous mes papiers personnels, toute ma pharmacie, mes armes, tout cela a été englouti; tout

cela est au fond de l'eau, dans un *angostura* de dix à quinze mètres de profondeur, au fond rocheux et inégal, ou j'ai fait plonger en vain, où j'ai vainement essayé de draguer. »

Henri Coudreau est retourné à Saint-Georges, où des secours, dont il avait grand besoin, lui ont été donnés.

Il a réuni le peu de ressources qui lui restaient encore pour organiser une nouvelle expédition et reprendre son voyage si malencontreusement interrompu. Dans les premiers jours de novembre, il a dû repasser au saut Galibi, pour ne plus nous envoyer de nouvelles que lorsqu'il se trouvera chez les Bonis de la rivière Aoua.

M. Fourneau au Congo français. — Au Congo, les collaborateurs de M. Savorgnan de Brazza consolident son œuvre en étendant notre influence sur des pays inconnus jusqu'ici.

Il y a quelques mois, c'était M. Crampel, s'aventurant dans la vaste région d'immenses forêts qui avoisine nos possessions. Récemment ce fut le tour de M. Fourneau, lequel est revenu à la côte le mois dernier dans d'excellentes conditions.

M. Fourneau est parti des bords connus de l'Ogôoué; il s'est dirigé vers le nord, en traversant d'interminables forêts inexplorées, habitées par des peuplades sauvages, dans lesquelles il n'a pu s'avancer qu'au prix d'extrêmes difficultés. Il s'est ensuite dirigé vers l'ouest pour gagner l'embouchure de la rivière Pongo.

Cet explorateur a effectué son voyage en soixante jours, avec une escorte de soixante-cinq hommes, dont dix seulement étaient armés. Il a parcouru une étendue d'environ mille kilomètres de forêts.

Malgré le caractère soupçonneux des naturels, toujours en guerre de peuplade à peuplade, et facilement portés à l'hostilité envers des étrangers, M. Fourneau est parvenu à effectuer son voyage sans avoir eu le moindre désaccord avec eux, et il n'a eu à déplorer la perte d'aucun de ses hommes.

Voici comment ce voyageur explique cet heureux résultat :

« ... Notre passage cause une véritable émotion dans les villages que nous traversons. Dès qu'on nous aperçoit, tous les hommes saisissent et arment leurs fusils, et ils ne se calment qu'alors qu'ils ont vu qu'aucun de nos hommes ne touche à ses armes et que nous venons à eux les mains libres et tendues.

» Ces populations sont constamment en guerre les unes avec les autres.

Lorsqu'un étranger arrive, leur premier mouvement est de sauter sur leurs armes, et, dès que les hostilités sont commencées, les luttes se renouvellent chaque jour. C'est une traînée de sang que le voyageur laisse derrière lui. Si, au contraire, l'Européen s'avance désarmé et fait le premier des propositions de paix, les hostilités sont évitées, le voyage devient absolument pacifique. »

Nous ne saurions trop nous féliciter de l'application et du développement de ce procédé par les voyageurs français, auxquels il a jusqu'à présent parfaitement réussi partout, et nous applaudissons au sentiment exprimé par la Société de géographie de Paris, quand elle déclare qu'il ne faut pas moins de courage pour voyager pacifiquement que pour se frayer un chemin les armes à la main.

CH. LAMETTE.

Actes de la Société

Procès-verbal de la séance du 20 janvier 1890

Présidence de M. Paul TOUTAIN, vice-président

La séance est ouverte à huit heures, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Rouen.

Conformément aux statuts, M. le Président prononce l'admission de plusieurs membres présentés dans la séance précédente. (V. plus loin.)

La parole est donnée à M. Ch. Lamette, secrétaire, pour la lecture du mouvement géographique de décembre 1889. (V. plus haut.)

M. le Président fait connaître à l'assistance les motifs de l'absence de M. Gabriel Gravier, secrétaire général. Il n'était pas possible que la conférence de M. Martel eut lieu sans projections à la lumière oxhydrique. Or, M. Gully, dont le concours personnel et l'unique appareil qu'il possède nous sont si précieux à cet effet, se trouvait engagé pour ce soir comme conférencier à la Ligue de l'enseignement. Avec sa bienveillance accoutumée, M. le Président de cette Ligue a bien voulu changer l'ordre de ses conférences et permettre à M. Gravier de prendre la parole aux lieu et place

de M. Gully, qui pourra ainsi apporter son concours à la Société normande de géographie.

M. le Président présente ensuite le conférencier, M. Martel, à l'assistance et prononce l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

La liste est déjà longue des conférenciers qui ont paru devant vous, sur l'invitation de la Société normande de géographie. Beaucoup de pays vous ont été présentés et racontés par les voyageurs eux-mêmes qui les ont parcourus.

Aujourd'hui, nous avons vraiment du nouveau : un touriste qui revient de sous terre. Non pas que M. Martel ait réalisé la fantastique excursion rêvée par Jules Verne : le *Voyage au centre de la terre...*, mais enfin, l'explorateur qui aujourd'hui nous honore de sa présence s'est promené dans l'hypogée, dans la région souterraine.

Il ne l'a pas fait, vous le pensez bien, sans risques, sans exposer souvent sa vie. La presse a raconté les dangers que M. Martel a dû courir, dans ces expéditions à peu près sans précédent.

Mais, quand le goût des découvertes, quand la passion de l'inconnu surexcitent un homme, il s'expose, volontiers et vaillamment, à tous les périls. La soif de connaître, la *curiosité*, ce don démoniaque, le désir de ressentir des émotions, voilà ce qui a poussé M. Martel dans les entrailles palpitantes de l'astre qui nous porte.

Aussi, Monsieur, quelle n'a pas dû être votre joie quand vous avez parcouru, *le premier*, ces galeries inviolées jusqu'alors, ces voûtes où la voix de l'homme n'avait jamais retenti !

N'avez-vous pas tressailli, lorsque, sous l'éblouissante lumière du magnésium, vous avez vu surgir à vos yeux, émerger de l'ombre en étincelantes multitudes, ces édifices de stalactites et de stalagmites auprès desquels nos monuments ne sont que des constructions d'enfant ?...

Je cherche à me figurer l'impression poignante et délicieuse que vous avez dû ressentir quand, dans un fragile bateau en toile, vous vous abandonniez, à la dérive, sur ces rivières souterraines qui glissent aspirées par des gouffres inconnus.

Si vous vous êtes demandé où elles vous conduisaient, j'imagine que vous avez dû vous répondre à vous-même, comme les aïeux Northmans :
« Elles me conduisent où je veux aller... »

Un poète ancien a déclaré qu'il fallut, au premier navigateur, une force d'âme étrange, que cet homme devait avoir sur le cœur un *triple bouclier d'airain*. Que dirait-il de vous, cet ancien, de vous qui avez osé vous aventurer sur les eaux intérieures, sur la mer des ténèbres? Si les Grecs et les Romains avaient assisté aux préparatifs de votre descente, ils se seraient demandés avec terreur comment il peut exister un homme assez téméraire pour pénétrer dans les arcanes redoutables, pour aller voguer sur le Styx ou l'Erèbe, pour prendre passage dans la barque du nocher Caron, pour aller troubler le repos des ombres qui peuplent les Champs-Élysées, pour s'aventurer enfin dans le royaume de Pluton!...

Et quel n'eût pas été leur étonnement en vous entendant déclarer, au retour, que vous n'avez pas vu les grandes ombres, pas vu Pluton, non plus que Proserpine, son épouse morganatique!

Mais, en revanche, que de choses vous avez rencontrées! N'est-ce rien que de s'enfoncer dans les couches terrestres, que de voir les étages des terrains qui constituent la manifestation vitale de notre planète, qui racontent son passé? N'est-ce rien que de reconnaître les feuillets de ce Livre gigantesque où l'histoire de l'humanité est écrite avec des squelettes? N'est-ce rien que de retrouver, au fond des antres, les vestiges de la faune et de la flore antédiluviennes qui attendaient le visiteur, conservés là comme dans les salles d'un musée préhistorique?

C'est par ces études, n'est-il pas vrai? que l'on voit bien que la géologie c'est de la géographie, et que la géographie c'est de l'histoire.

Aux explorations souterraines, dont vous êtes l'un des initiateurs, la science attache une grande importance. Des excavations, des anfractuosités, analogues à celles que vous avez reconnues et décrites, existent par milliers, sous l'écorce terrestre, et elles renferment d'inappréciables trésors : il nous faut des hommes hardis et heureux pour aller les recueillir.

Bien des surprises nous y attendent; beaucoup d'obscurités s'éclairciront, et les documents que vous et vos imitateurs doivent nous rapporter établiront l'unité qui préside au développement de la vie.

On connaît l'importance des grottes pour la science anthropologique; on sait leur rôle éminent dans le passé historique et mythique des hommes, dans les annales de la pensée. Il suffit de citer les noms des cavernes d'Aurignac, de Sordes, de Solutré, du Moustier, de la Madeleine, et tant d'autres, qui renfermaient de vrais trésors pour l'histoire zoologique de l'homme aux époques quaternaire et tertiaire. Au point de vue de l'histoire naturelle,

tout le monde a entendu citer les grottes d'Adelsberg, et la mammoth-cave d'Amérique.

Si les grottes existant près de la surface du sol renferment des choses si précieuses, que ne recèlent pas les cavernes des profondeurs?

Ah! les chercheurs d'inconnu, les pionniers de la science ont encore un bien beau champ devant eux! Il leur reste à rassembler tous les vestiges de la lutte que soutint l'homme primitif contre les fauves et les félins; il leur reste à retrouver les témoins de cette bataille de la vie qui a eu pour théâtre le terrain miocène: car cette époque est la grande crise de la terre, le moment tragique entre tous dans l'histoire de l'Être.

Nous ne manquerons pas de Cuviers qui reconstruiront les squelettes des grands acteurs ayant participé à ce drame, le plus sanglant qu'ait vu notre planète. Nous ne manquerons point non plus d'explorateurs pour leur apporter les éléments des reconstitutions paléontologiques.

Honneur donc à vous, Monsieur, qui êtes un des premiers dans ces périlleuses tentatives.

Vous avez inauguré des recherches qui sont un grand fait social, parce qu'elles sont un grand fait philosophique.

M. Martel, dans un style vif, clair et concis, explique l'action dissolvante des agents atmosphériques sur les roches des Causses (de *calx*, chaux), plateaux calcaires des Cévennes.

Il fait, en même temps, passer sous les yeux de l'assemblée des projections à la lumière oxydrique, parfaitement réussies, qui montrent le causse de Sauveterre, le moins stérile de tous; le causse Méjan (ou du Milieu), le plus aride et le plus élevé, de 400 kilomètres carrés de superficie, rattaché au pic de l'Aigoual par un isthme qui, en certain point, n'a que dix mètres de largeur; le causse Noir, le plus petit mais aussi le plus pittoresque; le Larzac, le plus grand (1 400 à 1 500 kilomètres carrés); puis les gorges, ou *cañons*, qui les séparent, et au fond desquels coulent à des profondeurs de 400 à 600 mètres, les rivières du Tarn, entre les causses Sauveterre et Méjan; de la Jonte, entre les causses Noir et Larzac; de la Vis, entre le Larzac et les Cévennes; et enfin cette étrange et pittoresque ville de rochers, se développant sur une surface de mille hectares, découverte, en 1883, par M. Louis de Malafosse, et à qui l'on a conservé le nom de Montpellier-le-Vieux, que lui ont donné les pères montagnards.

Passant ensuite aux parties souterraines, le conférencier fait voyager

avec lui l'assistance dans les différentes grottes qu'il a découvertes et parcourues, toutes plus ou moins ornées de stratifications étranges ou colossales, particulièrement celles de Dargilan et de Beaumes-Chaudes (Lozère); sur les lacs et rivières où il a navigué dans son batelet en toile, comme la rivière de Bramabiau (Gard); dans les puits ou *évens* où il s'est fait descendre à bout de corde, non sans faire frémir quelquefois l'auditoire, vivement ému de son audace et de son intrépidité : puits de Pardirac (Lot), profondeur 108 mètres; puits de Rabanel, près Gourges (Hérault), où se trouve une rivière souterraine se perdant, à 212 mètres de profondeur, dans des masses d'argile fissurée et devant produire la source de Brissac, qui apparaît au jour à environ 1 300 mètres plus loin, dans la même direction.

M. Martel a su charmer ses auditeurs, autant par son savoir profond que par sa brillante élocution, et c'est avec un vif sentiment de plaisir et de reconnaissance qu'ils lui ont prodigué les applaudissements.

Le président remercie le conférencier en constatant son grand et mérité succès.

La séance est levée à dix heures.

CH. LAMETTE.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 20 JANVIER 1890

MM. Gaston de Lavoipière,
Flour,
Anatole Accard,
X. Knieder,
Frédéric Ziérer,
Charles Roff,
E. Lelièvre.

MEMBRES PRÉSENTÉS DANS LA SÉANCE DU 26 FÉVRIER 1890

M. Léon Croizé, négociant, rue Alsace-Lorraine, 18, présenté par MM. G. Gravier et A. Lefort.

M. Thuillier, chirurgien-dentiste, quai de Paris, 27, présenté par MM. Emile Rollet et le docteur Carliez,

RAPPORT

*Présenté par M. Émile BUISSON, sur la situation financière de la Société,
dans la séance du 26 février 1890*

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai l'honneur de soumettre à votre bienveillante approbation le compte-rendu de notre situation financière pour l'année 1889.

Les recettes ont été de fr..... 6.844 45
se répartissant ainsi :

Balance en caisse au 31 décembre 1888..	504	45
Recouvrement de 428 cotisations.....	4.280	»
Vente de bulletins.....	100	»
— de diplôme.....	10	»
Deux cotisations de membres à vie.....	200	»
Subvention du département.....	600	»
— de la ville.....	600	»
Don d'un généreux anonyme.....	500	»
Rentes 3 %.....	50	»
Les dépenses n'ont été que de fr.....	5.685	45
Mémoire de M. Cagniard, pour impres- sion du bulletin et fourniture d'imprimés	3.327	»
Traitement des agents.....	545	60
Dépenses communes.....	142	50
Frais de Conférences.....	107	30
Médailles et prix.....	48	45
Abonnement aux journaux.....	128	40
Frais de bureau et affranchissements.....	439	95
Cartes.....	46	40
Gratification à nos agents.....	150	»
Achat d'une obligation de la ville de Paris.	522	95
Achat de rente 3 %.....	226	90

D'où il résulte un excédant de fr. 1 159, avec lesquels nous recommandons l'exercice courant.

Notre budget prévoyait une recette de 6 000 fr. environ et une dépense égale.

Le chiffre de nos recettes s'est trouvé augmenté de 800 fr., par trois circonstances heureuses.

En première ligne, un généreux donateur dont je dois taire le nom sur sa recommandation formelle, basée sur un sentiment de modestie, sans doute fort honorable mais que je me permets de ne pas approuver complètement, a offert à notre Compagnie une somme de cinq cents francs, dont l'emploi a été réalisé conformément à une décision du Comité de Direction par l'achat d'une obligation de la ville de Paris 1875.

Ce donateur, je crois pouvoir commettre cette indiscretion sans manquer à ma parole a été un de nos plus dévoués collègues depuis notre fondation et l'un de nos plus zélés collaborateurs, qu'il me permette donc de lui renouveler tous nos sentiments de reconnaissance. Puis une somme de deux cents francs a été réalisée par le versement de MM. Louis Deglatigny et Georges Pigny, qui ont voulu nous donner une preuve de sympathie en devenant membres à vie.

Nous leur adressons nos meilleurs remerciements et nous leur souhaitons beaucoup d'imitateurs. Enfin, cent francs sont rentrés dans notre caisse, par la vente à la librairie Maisonneuve, de Paris, de 50 exemplaires du Ravennatte, ce savant travail que nous devons à notre jeune collègue Jean Gravier.

Dans les recettes prévues figurent comme d'habitude les subventions que nous accordent généreusement le département et la ville, en votre nom à tous, je leur exprime nos plus vifs remerciements.

Notre excédant relativement élevé provient de deux causes : 1^o diminution de quelques articles de dépenses, et 2^o le solde créditeur du 31 décembre 1888, qui était de 504 fr. 45.

La somme réservée pour les dépenses imprévues n'a pas été atteinte, grâce à un concours de circonstances favorables, mais la prudence la plus élémentaire nous impose le devoir de continuer à gérer nos finances avec la plus grande économie.

L'année 1889 nous a enlevé une certaine quantité de sociétaires et les adhésions nouvelles n'ont pas comblé nos vides.

Nous le regrettons, car notre bulletin, objet de tous les soins de notre

dévoué et habile Secrétaire général, est toujours de plus en plus intéressant.

Cette année encore nous avons pu vous donner un très beau portrait de l'illustre général Faidherbe, et une carte des Voyages de l'intrépide capitaine Binger dont la conférence a eu tant de succès et qui restera comme une des meilleures soirées de notre Société.

Vous rappellerai-je en outre les conférences de MM. Jacques Fouray, Ernest Gravier, Walh, commandant Bouïnais, docteur Brunon et de Plagy.

Chacune de ces réunions a été l'objet d'un vif empressement de la part du public et nous a fourni le témoignage des sympathies que possède notre Compagnie, aussi en terminant, je veux espérer que mon appel sera entendu et que 1890 nous redonnera un excédant de collègues par rapport au nombre trop considérable de ceux que nous avons perdus.

Le Trésorier,

EMILE BUISSON.

Vu et approuvé dans la séance du 17 février 1890.

Les Membres de la Commission,

J. FOURAY, P. TOUTAIN, G. GRAVIER, A. SANSON.

Le Président honoraire,

Secrétaire général,

GABRIEL GRAVIER.

Mémoires, Notices

LE SOUDAN FRANÇAIS & SON AVENIR COMMERCIAL

PAR LE CAPITAINE E. PÉROZ

AVANT-PROPOS

MESSIEURS,

Permettez-moi, tout d'abord, de vous remercier de l'honneur que vous avez bien voulu me faire en m'invitant à traiter au milieu de vous un sujet aussi attachant, pour qui s'intéresse aux questions coloniales.

Le Soudan français est un vaste empire créé d'hier, continuant vers l'intérieur de l'Afrique nord-centrale, notre colonie du Sénégal. L'œuvre de notre pénétration sur le Niger, qui a donné naissance à sa formation et l'explique, mérite plus que toute autre de retenir l'attention très sérieuse de tout français, qui a pu constater *de visu* ou par l'étude de documents authentiques combien notre commerce s'est laissé devancer ces dernières années par le commerce anglais, puis bientôt par le commerce allemand, sur tous les marchés importants d'outre-mer.

Actuellement, Messieurs, sous la poussée d'un patriotisme très particulariste ou de théories économiques plus ou moins bien fondées, tous les peuples étudient les moyens pratiques de fermer leurs frontières à la production étrangère ; plusieurs même ont à peu près résolu ce difficile problème.

Ainsi donc, le jour où la France aura fermé ses frontières aux produits étrangers on se verra interdire les marchés de l'extérieur par des droits prohibitifs, elle se trouvera dans la nécessité de restreindre sa production d'une part, de supporter de l'autre une élévation de prix considérable sur certains produits nécessaires, si toutefois elle n'a pas su, en dehors de l'étranger, se créer des débouchés suffisants ainsi que des réserves de matières premières

ou denrées diverses indispensable à son industrie ou à l'alimentation de ses habitants.

La création de vastes entreprises coloniales bien comprises et bien menées répond à ce desideratum. Alors même que l'Angleterre se verrait fermer les marchés du monde entier, elle trouverait dans ses colonies un aliment suffisant à un vif commerce d'échanges ; en dehors de cette hypothèse, elle trouve dans ses grandes possessions d'outre-mer un écoulement certain de nombre de ses produits, et à la fois une source inépuisable de mille denrées diverses que son commerce et son industrie y puisent à un prix essentiellement rémunérateur.

C'est ainsi que la France pourrait, elle aussi, supporter facilement toute période de crise industrielle ou commerciale par l'exploitation de ses nombreuses colonies ; et c'est aussi la raison qui justifie leur création ou leur développement territorial, raison qui explique les efforts considérables que tente actuellement l'empire allemand pour se créer un large champ d'exploitation coloniale.

Mais, Messieurs, un peuple n'est apte à mettre une colonie en œuvre, si riche et si pleine d'avenir qu'elle soit, que s'il a la foi ; une foi pleine, entière, aveugle, qui lui fait porter ses capitaux et ses efforts vers ces terres nouvelles, sans désespérer de l'avenir parce que les débuts sont coûteux et pénibles. Je sais des Français et des meilleurs qui ont placé de fortes sommes en actions de la C^{ie} anglaise de la côte orientale d'Afrique ou du Bechaanaland et en espèrent patiemment de beaux dividendes ; aucun d'eux n'eût accordé le moindre billet de mille francs à quelque entreprise similaire française. Et la raison en est qu'à la tête de ces sociétés d'exploitation anglaises se trouvent les plus gros capitalistes du Royaume-Uni, alors que chez nous.....

Le résultat de cette indifférence de nos capitalistes pour les affaires coloniales est cet état de stagnation dans laquelle s'usent dès le début nos possessions intertropicales les plus riches. En cet état de choses, le gouvernement s'efforce de suppléer à l'initiative privée et s'il n'arrive pas lui-même à donner à nos colonies l'essor commercial qu'on peut en attendre, c'est parce que notre commerce, trop timoré aujourd'hui, n'a pas voulu profiter des débouchés qu'il lui avait ouverts et des moyens qu'il avait mis à sa disposition.

Autrefois, Messieurs, la France se trouvait à la tête des nations dans toutes les entreprises hardies, et son commerce luttait souvent avantageu-

sement sur toutes les mers avec le commerce britannique. De nombreux économistes pensent que la principale cause de la déchéance actuelle se trouve dans l'ignorance de l'importance et de la valeur de nos colonies nouvelles ; car les anciennes avaient été, hélas ! réduites à trop peu de choses pour motiver encore un mouvement important.

Il ne revient, en France, aux oreilles du plus grand nombre, que le bruit des souffrances et des peines, et l'annonce des décès des militaires ou des fonctionnaires employés outre-mer ; la presse s'en fait l'écho et le répand dans toutes les classes de la société. Les études bien clair-semées que quelques journaux publient sur l'importance réelle de nos colonies sont peu lues ou le sont sans aucun fruit, leurs lecteurs habituels n'étant pas au fait des choses coloniales et s'intéressant peu à des pays dont ils ignorent souvent jusqu'à la situation géographique. L'éducation du peuple français, au point de vue colonial, se résume à la constatation de décès ou d'accidents plus ou moins fâcheux qui y surviennent. Il est donc inutile de s'étonner de l'hostilité marquée qu'il témoigne en toutes circonstances contre toute entreprise tendant à la mise en œuvre ou à l'accroissement de son domaine d'outre-mer.

C'est notre rôle à nous, qui avons longuement parcouru et étudié certaines parties de ce domaine, d'aider à combattre cette tendance fâcheuse qui pousse le Français à ne voir dans nos colonies que des ossuaires plus ou moins bien fournis. En propageant les constatations encourageantes que nous avons faites sur leur vitalité et sur leur avenir, en ramenant à de justes proportions les côtés défavorables sous lesquels on peut les envisager, en un mot, en les faisant connaître sous leur vrai jour, nous ramènerons, je n'en doute pas, l'opinion publique à une plus saine appréciation de leur valeur et du parti que la France peut en tirer.

S'il est une colonie qui ait eu à souffrir, dès ses premiers débuts, de ces calomnies inconscientes, c'est bien certainement le Soudan français ; et c'est pourquoi j'ai accepté avec empressement l'occasion que vous avez bien voulu me donner de vous le présenter tel qu'il est, et de vous dire ce qu'un séjour prolongé et une étude attentive de toutes ses parties m'a fait augurer de son avenir.

C'est souvent avec une défiance, fondée quelquefois, qu'un auditoire pondéré et instruit accepte les renseignements d'un explorateur encore sous le coup du charme particulier qu'entraîne avec lui tout voyage à travers

un pays entièrement neuf et inconnu. De retour dans sa patrie, celui-ci oublie volontiers les souffrances, les déboires passés pour se complaire dans le mirage des moments heureux ; tant qu'il est sous le coup des impressions fraîches encore de la route, ses descriptions acquièrent, dans cet état d'esprit, un coloris, un brillant à travers lequel la vérité ne se perçoit plus que difficilement, et, de très bonne foi, l'exagération donne à tout événement, à toute constatation une importance que la réalité dément.

Plus tard, rendu à la vie commune d'Europe, ramené par elle à une plus saine appréciation des choses vues, à une plus sage analyse de ses impressions, il est maintes fois étonné, en relisant ses récits ou rappelant ses souvenirs, de la note hyperbolique qui y domine.

Or, Messieurs, j'ai quitté le Soudan français dans le courant de l'année 1887. Depuis cette époque, j'ai dû, par la nature même de mes fonctions, sans abandonner l'étude des questions soudaniennes, suivre attentivement les résultats obtenus dans leurs entreprises coloniales par d'autres peuples, sous toutes les latitudes. J'ai donc été amené, dans le même temps où l'apaisement du ferment hyperbolique, dont je parlais plus haut, se faisait dans mon esprit, à comparer notre nouvelle colonie à celles nouvellement créées ou anciennes de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, à rapprocher les moyens employés et les résultats obtenus, à peser le bien-fondé des allégations favorables ou malveillantes, et j'ai pu ainsi me former une opinion raisonnable non seulement sur l'importance absolue et relative du Soudan français, mais aussi sur son avenir.

Vous excuserez, Messieurs, cette trop longue digression qui m'a si longtemps maintenu dans des généralités ; elle n'était peut-être pas absolument hors de propos avant de vous présenter une colonie si neuve et si inconnue encore.

I

HISTORIQUE DE LA PÉNÉTRATION FRANÇAISE DANS LE NIGER ET DE LA CRÉATION DU SOUDAN FRANÇAIS

L'histoire de la pénétration française dans le Soudan occidental est peu connue ; ses origines, son histoire, les moyens employés, les résultats acquis, naissant ou se développant dans une colonie généralement peu sympathique par sa mauvaise réputation climatérique, sont demeurés presque en-

tièrement dans l'ombre. Du reste, les événements, bien autrement importants survenus en Indo-Chine et à Madagascar, au moment où le Soudan français était lui-même en pleine crise, ont fait apporter peu d'attention aux missions que nos soldats, au prix des plus grands dangers et des plus grandes fatigues, menaient à bien jusqu'au delà du Niger.

On sait quelle grande prospérité le général Faidherbe, gouverneur du Sénégal de 1855 à 1865, avait donnée à cette colonie. Depuis l'an 1383, où des navigateurs Dieppois établirent les premiers comptoirs français à l'embouchure du Sénégal, après une période d'un essor remarquable, grâce à la Compagnie des Indes occidentales, sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV, le Sénégal demeurait ce qu'il était au x^ve siècle, un rare semis de comptoirs précaires, établis le long des côtes et à l'embouchure des rivières, tributaires des roitelets environnants, et dont l'influence ne s'étendait guère au delà des murailles qui les protégeaient. Les dix premières années du gouvernement du général Faidherbe, durant lesquelles il dirigea des expéditions bien conçues et vigoureusement menées tout en pratiquant une politique habile, ferme et tenace, suffirent pour faire du Sénégal une colonie homogène dont le chef-lieu, Saint-Louis, prit un développement commercial remarquable.

A cette époque, elle formait une bande étroite de territoires longeant le littoral, du banc d'Arguin à Sierra-Leone, soit du 20^e degré au 8^e degré de latitude nord, dans laquelle se trouvaient quelques enclaves portugaises et anglaises. Elle embrassait donc 1 300 kilomètres de côtes, seul débouché possible du commerce venant du Soudan occidental.

La connaissance de l'état politique des régions de l'intérieur devait laisser peu d'espoir sur l'alimentation sérieuse de nos escales en produits soudaniens. En effet, morcelées en une infinité de petits Etats indépendants, ne vivant que de guerre et de pilleries, elles formaient une barrière infranchissable aux caravanes qui auraient pu entreprendre un trafic suivi entre le Haut-Niger et la côte.

Cependant, les récits de Mungo Park et ceux de Caillé ne permettaient pas de douter des avantages commerciaux que retirerait la puissance qui pourrait s'aboucher commercialement avec les riverains du fleuve mystérieux ; le général Faidherbe résolut de faire tomber les barrières qui nous en séparaient. Ce résultat pouvait être atteint de deux manières bien différentes : ou en faisant la conquête méthodique des régions intermédiaires ; ou en créant une voie de pénétration choisie de telle sorte qu'elle fût facile

à garder, qu'elle offrit les plus grands avantages possibles aux transports par eau et par terre, et enfin qu'elle traversât des pays suffisamment riches et peuplés pour subvenir à l'entretien des caravanes qui la parcouraient et des établissements qui s'y fonderaient.

Ce fut à cette dernière idée que le général s'arrêta ; il comptait canaliser ainsi en quelque sorte la production soudanienne et la faire déboucher à Saint-Louis. Quant à la première idée, elle offrait, à cette époque, des difficultés d'exécution telles qu'il était impossible de la prendre en considération sérieuse ; les efforts et les dépenses qu'une pareille conquête eût exigés étaient bien au-dessus du rendement d'affaires à prévoir pour la colonie, même après de longues années d'occupation. Le père Lalat, le major Laing, Mollien, Caillé, Hood, Raffenel, Pascal, Lambert, en un mot tous les explorateurs de cette partie de l'Afrique, considéraient le fleuve Sénégal comme l'artère toute indiquée à une marche en avant vers l'intérieur, par la direction de son cours, d'abord, puis par les vallées de ses grands affluents, qui, d'après eux, devaient prendre leur source à une très faible distance du Niger supérieur. Aussi le général Faidherbe n'hésita-t-il pas à l'adopter, et, après lui, le général Brière de l'Isle.

Sous le gouvernement du premier de ces généraux, des forts furent échelonnés sur son cours jusqu'à Médine, à 800 kilomètres de Saint-Louis. Chacun d'eux devint bientôt le noyau d'un comptoir dont plusieurs sont actuellement prospères. En même temps, il envoyait à Ségou¹, avec ordre de relever la ligne projetée, le lieutenant de vaisseau Mage et le docteur Quentin.

Les rapports et les importants travaux cartographiques rapportés par cette mission confirmèrent le général Faidherbe dans cette opinion qu'une route Sénégal-Niger était relativement facile à créer. Il était sur le point de l'entreprendre, lorsqu'il fut rappelé en France en 1860.

Ce grand projet paraissait totalement oublié, lorsqu'en 1879 le général Brière de l'Isle sentant tous les avantages commerciaux que la France devait en retirer, le prit de nouveau en main, et, avec sa vigueur habituelle, le mena à un point d'exécution tel qu'il fut dès lors impossible de l'abandonner.

Saint-Louis, à l'embouchure du Sénégal, devait nécessairement recevoir toutes les marchandises de traite française destinées au Soudan, et

¹ Grand marché sur le Niger au nord de Bamakou, et capitale de l'empire toucouleur du sultan Amahdou-Cheikou, fils d'El-Hadj-Omar, fondateur de cet empire.

devenait en quelque sorte la base d'opérations de l'entreprise. Mais la barre du fleuve, dangereuse et capricieuse, franchissable parfois à marée haute aux navires de fort tonnage, plus souvent aux bâtiments de faible tirant d'eau, mais parfois produisant un ressac assez dangereux pour empêcher aucun d'eux de passer, rendait l'accès du port de Saint-Louis difficile au point d'enlever toute sécurité au mouvement maritime et fluvial. Dakar, au contraire, à 300 kilomètres plus au sud, possède une rade très sûre et accessible en tout temps aux plus forts navires. La construction d'une voie ferrée reliant ces deux points fut mise à l'étude et son exécution ne tarda pas à être en bonne voie.

Diverses missions sillonnaient les rives du fleuve jusqu'à Bafoulabé ; elles devaient en déterminer exactement le cours et faire les études préliminaires du tracé d'un autre chemin de fer, destiné à offrir au commerce un meilleur mode de transport que celui de la navigation par le fleuve. Cette navigation est en effet très précaire, en raison des crues et des baisses annuelles. Elle est impossible durant les six mois de sécheresse et n'est vraiment praticable qu'en plein hivernage, c'est-à-dire pendant les mois de juillet, août, septembre et partie d'octobre. Les dépenses énormes nécessaires à l'établissement de ce railway y firent momentanément renoncer ; on résolut de se contenter pour le transport des marchandises de la voie fluviale complétée par une voie ferrée partant d'un point aussi éloigné que possible de Saint-Louis, mais facilement accessible aux moyennes eaux, et aboutissant au port du Niger le plus proche. Khayes, petit village à 12 kilomètres en aval de Médine et sur le rapide du même nom, fut choisi comme tête de ligne sur le Sénégal. Une mission dirigée par le capitaine Galliéni dut étudier le tracé de la voie projetée, et chercher son point terminus sur le Niger. Cette mission avait en outre pour objet de renouveler les tentatives de Mage auprès du Sultan de Ségou, c'est-à-dire d'obtenir son alliance et la cession du terrain nécessaire pour l'établissement de la ligne et des forts qui la protégeraient. La mauvaise volonté d'Amahdou empêcha le capitaine Galliéni d'atteindre Ségou et de s'aboucher directement avec lui.

Si la fourberie du prince noir avait fait échouer les efforts de la mission Galliéni dans le sens politique, en revanche, les précieux renseignements de toute sorte qu'elle rapportait sur les régions traversées et sur leur état politique, permettaient de se lancer sans tâtonnements dans l'exécution de l'œuvre projetée. En effet, dès que les premiers documents envoyés par le capitaine Galliéni parvenaient au général Brière de l'Isle,

il organisait immédiatement une colonne expéditionnaire chargée de protéger les travaux pour lesquels le matériel commençait à arriver à Saint-Louis (1880).

Pendant ce temps, le fort de Bafoulabé s'achevait, à 130 kilomètres en amont de Médine, au point où le Bakhoy et le Baffing, par leur réunion, forment le Sénégal.

En 1881, le colonel Borgnis-Desbordes, commandant la colonne expéditionnaire, fondait à 180 kilomètres plus loin le fort de Kita. En 1882, ce fort était achevé. Peu après, il s'emparait de deux localités voisines de Kita et ouvertement hostiles : Goubanko, cité malinkaise, était prise d'assaut ; Mourgoula, ville appartenant aux Toucouleurs, fut réduite à composer, puis détruite.

Au cours de cette année, le colonel Borgnis-Desbordes s'était heurté à un nouvel adversaire, inconnu jusqu'à ce jour, mais qui, grâce à son génie et à ses nombreux guerriers, devait être pendant quatre ans un obstacle sérieux à notre établissement. Le commandant supérieur du Haut-Sénégal, engagé pour des raisons d'humanité et d'intérêts politiques dans une guerre entre les gens de Keniera, marché important du Ouassoulou, et l'Almamy Samory, avait atteint le Niger à marches forcées, le 24 février. Deux jours après il surprenait le roi noir sous les murs de Keniera, pris d'assaut l'avant-veille. Aux premiers coups de canon, les sofas¹ de Samory, quoiqu'au nombre de dix mille, peu habitués à si bruyant langage, avaient lâché pied presque sans combattre. A plus de 600 kilomètres de sa base d'opération, en pays ravagé et entièrement inconnu, la colonne ne pouvait songer à les poursuivre ; aussi, après un jour de repos, elle dut prendre la route du retour.

Samory, pendant ce temps, s'était remis de son alerte et avait rassemblé ses guerriers. Se jetant avec toute son armée à la poursuite de notre petite troupe, il ne l'abandonnait qu'à quelques kilomètres de Kita, après lui avoir livré deux batailles rangées et l'avoir harcelée sur sa route par une suite ininterrompue d'engagements journaliers. Il s'établit alors en vainqueur et comme en pays conquis, sur la rive gauche du Niger, persuada à toute la région que nous avions fui devant lui, et affirma bien haut la prétention de nous en interdire l'accès d'une façon absolue.

L'année suivante cependant (1883), le colonel Borgnis-Desbordes

¹ Fantassins entretenus d'une façon permanente.

fondait Bamakou. Attaqué à deux reprises différentes par l'armée de Samory, il lui infligeait une défaite sanglante ; au deuxième combat livré sous les murs naissants de Bamakou, il lui tua six cents hommes et le rejetait par une poursuite acharnée à plus de 100 kilomètres dans le Sud.

Durant ces trois années, une route praticable à des colonnes légères avait été créée ; elle reliait nos forts de Médine, Bafoulabé, Badumbé, Kita et Bamakou. Le chemin de fer avançait péniblement jusqu'au kilomètre 25 ; il ne paraissait pas devoir de longtemps atteindre Bafoulabé, grâce au manque de vigueur et à la trop grande indépendance du personnel d'exécution. A Khayes, quelques bâtiments, magasins en moëllons ou en pisé, des écuries, un hôpital et divers pavillons s'élevaient lentement.

En 1884, le lieutenant-colonel Boilève ravitaillait très soigneusement tous les postes de la ligne, et construisait Koundou, point intermédiaire entre Kita et Bamakou ; en même temps, il faisait lancer sur le Niger une canonnière démontable, qui, sous le commandement du lieutenant de vaisseau Caron, est descendu, il y a deux ans, jusqu'à Tombouctou.

Les deux années qui suivirent furent pour le haut Sénégal des années terribles ; guerres sans merci, incendies, dévastations, pillages, meurtres suivis d'une horrible famine inévitable en pareil cas. Dans la première année, l'habileté, la présence d'esprit continuelle, le courage du commandant supérieur d'alors, le colonel Combes, empêchèrent que nos faibles détachements, éparés après le ravitaillement sur cet immense territoire, ne disparussent balayés par les hordes innombrables que Samory y avait jetées. Il eut à tenir tête à plus de vingt mille sofas aguerris et armés de fusils à pierre, ne leur livra pas moins de six batailles rangées ; et lui et ses lieutenants n'eurent pas moins de vingt-sept engagements. Tous ces combats furent victorieux en ce sens que pas une seule fois l'ennemi ne put nous entamer et qu'il subit des pertes considérables¹ ; cependant nous ne pûmes empêcher Samory de venir brûler le village de Niagassola, au pied du nouveau fort à peine achevé, de l'investir pendant trois mois et de ravager les territoires de nos alliés jusqu'aux portes de Bafoulabé.

En 1886, le colonel Frey, investi du commandement supérieur, surprit Samory dans ses cantonnements, au nord-ouest de Niagassola et le rejeta, par une poursuite endiablée, jusque sur le Niger. C'est alors que

¹ Samory nous a avoué avoir perdu près de deux mille cinq cents hommes et quatre cents chevaux dans cette campagne.

Samory, épuisé par une guerre si meurtrière et de si mince profit, après avoir sondé le commandant de Niagassola¹ sur les intentions des Français à son égard, adressa au colonel une ambassade chargée d'engager des pourparlers de paix. Ses pouvoirs étaient insuffisants pour traiter; aussi le colonel Frey, pour profiter sans retard des dispositions pacifiques dans lesquelles se trouvait l'Almamy, lui adressa-t-il une mission qu'il autorisait à arrêter définitivement les conditions de paix. La base du traité devait être l'abandon par Samory de la rive gauche de Niger; malheureusement, grâce à la duplicité de ce dernier, cette mission ne put réussir malgré de longs et pénibles efforts. C'est ainsi qu'il devint urgent, sous peine de voir de nouveau la guerre éclater entre Samory et nous, d'adresser à ce chef une nouvelle mission chargée d'obtenir la cession pure et simple de toute la rive gauche du Niger, et le retrait immédiat des troupes qu'il y entretenait.

Certes, dans le cours de ces négociations, Samory avait été admirablement servi par les circonstances. Ouvertes sous la menace d'une forte colonne française massée tout entière à quelques lieues de sa frontière, elles se terminaient sur la nouvelle d'une révolte générale des pays sarracoleis (à cheval sur notre base d'opérations), et sur le bruit bientôt confirmé d'une sérieuse défaite infligée par les rebelles à un de nos détachements.

Le colonel Frey, débordé par les événements, avait dû courir en hâte à Khayes, où il apprenait à la fois la confirmation de l'échec d'une compagnie de tirailleurs à Kounguel et le siège de Bakel vigoureusement défendu par le capitaine Joly. Aussitôt sa colonne reformée, il se portait au-devant du chef des insurgés, le marabout Mahmoudou-Lamine, le battait à Tambokané et le rejetait sur la haute Falémé; puis, revenant sur ses pas, il passait le Sénégal, surprenait par des marches audacieuses tous les villages hostiles et les détachements ennemis, et finalement, dans les derniers jours de juin, recevait la soumission définitive des Sarracoleis.

Sauf quelques pointes hardies de Lamine qui n'avait pas encore perdu toute espérance de nous chasser du royaume qu'il s'était taillé à nos dépens, à la fin de la campagne 1885-1886, le haut Sénégal était donc en paix. Mais quelle paix désastreuse: le pays ruiné de fond en comble de Bakel au Niger et en proie à une horrible famine; Samory, dont les prétentions allaient croissantes, faisant acte d'autorité à main armée, jusque sur nos villages du sud-est; Ahmadou-Cheikou silencieux, menaçant, à la tête d'une armée à

¹ L'auteur de cette conférence.

quelques lieues de Médine, sur la rive droite du Sénégal, qu'il interdisait sous peine de mort à notre commerce; enfin le marabout Lamine, profitant de l'hivernage pour rassembler de nouveaux partisans et se ravitailler, poussant l'audace jusqu'à chercher à enlever notre poste de Sénoudébou défendu par une compagnie entière; le commerce ruiné, tous les travaux arrêtés, et les postes à peine ravitaillés faute de vivres à Khayes.

C'est dans ces conditions difficiles qu'allait s'ouvrir la campagne 1886-1887, que le colonel Gallieni était appelé à diriger. Dans le même temps, je fus chargé, par le gouvernement français, de conduire une mission politique et scientifique dans les états de Samory et de renouer avec ce monarque noir les relations diplomatiques que j'avais entamées avec lui les années précédentes.

Après plusieurs mois passés à sa cour, dans sa capitale, je fus assez heureux pour obtenir de lui la signature d'un acte par lequel il abandonnait à la France la rive gauche du Niger, et plaçait ses nombreux états sous notre protectorat.

Pendant cette même campagne, le capitaine Fortin battait le marabout Lamine en plusieurs rencontres et ses auxiliaires le faisaient prisonnier et le mettaient à mort; Ahmadou acceptait notre protectorat. L'année suivante, parmi les missions intéressantes ordonnées par le colonel Gallieni, le lieutenant Caron accomplissait brillamment celle dont il était chargé, en mouillant sa canonnière devant Tombouctou; le lieutenant Binger, dans une direction opposée, atteignait Kong et plaçait cette ville commerçante sous notre protectorat; enfin, Siguirri, sur le Haut-Niger, était défendu par un fort et relié à Benty, une des escales de nos rivières du Sud.

Enfin, après deux années de commandement, le colonel Gallieni laissait cette colonie dans un état de prospérité inespéré, après avoir plus que triplé sa superficie territoriale. Mais il est juste d'ajouter que cet officier supérieur possédait la connaissance approfondie des régions où il allait opérer, et qu'il avait su s'entourer d'officiers dont la carrière s'était faite dans le Haut-Sénégal, rompus à toutes les fatigues, pourvus de toutes les énergies, capables plus que tous autres de le seconder dans l'exécution de ses brillantes et pratiques conceptions.

Le commandant Archinard, actuellement commandant supérieur, a entrepris une tâche, moins brillante peut-être que celle de ses devanciers, mais dont les résultats seront précieux à la mise en œuvre pratique de cette colonie. Depuis deux ans, outre des travaux de délimitation territoriale

urgents, il a mené à bien la construction de routes nouvelles, l'achèvement de l'ancienne, la mise en exploitation de la voie ferrée et du Decauville, l'installation de deux postes avancés sur le Niger, l'un dans la direction de Tombouctou, à Nyamina, l'autre dans la direction de Benty, à Couroussa ; il a créé des fermes-écoles, encouragé les exploitations des pères du Saint-Esprit, organisé les écoles françaises, etc. En un mot, il a mis le Soudan français en état de pouvoir dès maintenant être ouvert fructueusement à l'initiative privée.

D'autre part, le capitaine Binger a relié, par une série de traités de protectorats, nos possessions du Niger à celles du golfe de Bénin.

Actuellement, le Soudan français n'est donc plus une étroite bande de terrain limitant une route précaire, exposée à des attaques continuelles et à des pilleries incessantes, allant du Sénégal au Niger ; c'est un vaste empire dont les limites s'étendent du Sahara aux monts de Kong¹ et à la mer.

Deux grands fleuves, le Sénégal et le Niger le parcourent : le premier depuis ses sources jusqu'à son embouchure ; le second y prend naissance également, et ses grands affluents, semblables à nos plus grands fleuves, le sillonnent de toutes parts ; enfin, cet empire embrasse le cours de toutes les rivières qui se jettent dans l'Océan, du Sahara à Sierra-Léone, et qui sont les grandes artères commerciales de l'intérieur du Soudan occidental à la mer.

Les nombreux États dont il se compose ne sont pas liés à notre drapeau par des traités d'annexion qui entraînent avec eux l'occupation effective doublée d'une administration coûteuse ; des déclarations de protectorat, au contraire, nous assurent tous les avantages de l'annexion en nous évitant les charges administratives, laissées, avec leurs prérogatives, aux mains des chefs noirs. Enfin, une division et une organisation méthodiques permettent à l'autorité de faire sentir partout son action, et au commerce, dûment protégé, de prendre enfin son essor et de nous rémunérer des sacrifices faits jusqu'à ce jour pour lui assurer le monopole du trafic de ces immenses contrées.

A l'heure actuelle, la paix règne dans le Soudan français ; et, grâce à une police sévère exercée sur les villages coutumiers de pillage, de nombreuses caravanes le sillonnent en tout sens.

¹ Les monts de Kong n'existent pas en réalité ; mais leur indication sur les cartes actuelles détermine assez bien notre frontière de ce côté.

Cet apanage de 920 000 kilomètres carrés et de 2 600 000 habitants est divisé en six grands cercles administratifs : Bakel, Médine, Bafoulabé, Kita, Bamakou, Siguirri ; Khayes, chef-lieu de la colonie, forme une enclave indépendante dans le cercle de Médine, un peu à la façon de Washington dans l'État du Maryland.

Des postes militaires au nombre de sept (Senoudébou, Badumbé, Niagassola, Koundou, Manam-bougou Nyamina et Kouroussa) relient entre eux les chefs-lieux, ou étendent leur influence dans l'intérieur. Les divers services du cercle, les magasins, le télégraphe, sont installés dans le fort dont le commandant est administrateur et agent spécial, réunissant ainsi les pouvoirs civils et militaires ; au reste, ces pouvoirs civils sont peu étendus, car ils se bornent à exiger des indigènes les prestations dues par suite d'engagements de gré à gré, à faire la police des routes, et à arbitrer les causes que les chefs indigènes jugent à propos de lui présenter. Le fonctionnement de cette administration ne coûte rien à l'État, et rend d'excellents services.

Tous les services du Soudan français sont centralisés à Khayes dans les mains du commandant supérieur, ou, en son absence, du chef de bataillon, commandant supérieur adjoint. Un sous-commissaire de la marine, un sous-trésorier, un capitaine d'artillerie (directeur des travaux et du chemin de fer), un lieutenant d'artillerie (chef du service de l'artillerie et des munitions), un médecin de première classe, un vétérinaire de deuxième classe, enfin un lieutenant commandant le train, sont les auxiliaires du commandement dans la direction des divers services.

Le commandant supérieur a la responsabilité absolue de la direction administrative et militaire, dans la mesure des instructions ministérielles qui lui sont données chaque année.

Il est facile de voir par là quelle lourde tâche incombe à cet officier supérieur, si l'on se rend compte que, jusqu'à ces dernières années, il devait, dès son arrivée à Khayes, se mettre à la tête des opérations militaires, tout en conservant la haute administration de cette colonie en création. A lui seul, le ravitaillement de la colonne expéditionnaire et de postes, distants de leur base de 600 kilomètres, à travers des sentiers à peine frayés, coupés par des cours d'eau encaissés et rapides, offrait de telles difficultés que sa tâche eût paru difficile, alors même qu'elle se fût bornée à ce tour de force annuel.

Le résumé suivant permet de présenter d'une façon sommaire le tableau

qu'offre à l'heure actuelle le Soudan français dans le détail de ses progrès de colonisation.

» La mortalité pour les Européens est tombée de 40 p. ‰ à 8 p. ‰.

» Les forts de Siguirri, de Bamakou, de Nyamina et de Couroussa sur le Niger, sont reliés à Saint-Louis par le télégraphe. Le chemin de fer atteint Bafoulabé et est prolongé au-delà par une voie Decauville d'abord, puis par une route carrossable allant à Bamakou et à Siguirri.

» Des ateliers construits à Khayes permettent l'entretien et la réparation du matériel.

» Des magasins nouveaux sont amplement approvisionnés.

» L'administration est enfin habituée à opérer régulièrement et à présenter des comptes sérieux.

» Des ressources particulières sont créées à l'aide d'impôts très justifiés, frappés sur la population indigène et sur le commerce local.

» Les indigènes fournissent à l'État, moyennant marchés de gré à gré, les denrées premières nécessaires.

» Le commerce augmente de jour en jour et se chiffre actuellement par un mouvement annuel de 8 000 tonnes.

» Les postes sont entourés de plantations, de larges avenues, le long desquelles de nombreuses maisons de traitants se sont élevées.

» Dans chacun de ces postes des écoles françaises, suivies par tous les fils de notables, ont été créées.

» Khayes est devenu une véritable ville, assainie, plantée d'arbres avec des constructions en pierres ou en briques, des magasins, des cafés même et une population de 6 000 habitants.

» Dans cette même ville, les établissements de l'État ont été mis à l'abri d'un coup de main par une longue muraille crénelée, flanquée de blokaus armés d'artillerie.

» Médine, la rivale commerciale de Khayes, a suivi la même marche ascendante de progrès.

» Bafoulabé, qui n'existait pas il y a huit ans, compte actuellement 4 000 habitants.

» Kita et Bamakou deviennent des comptoirs de commerce importants, et nombre de traitants y ont ouvert des magasins ; plusieurs enfants des notables y parlent le français.

» Le Niger est exploré par deux canonnières qui relient sur ce fleuve les points extrêmes où se fait sentir notre influence.

» Des travaux topographiques embrassant plus de 6 000 kilomètres ont achevé de faire exactement connaître notre nouvelle colonie dont le recensement fait par les officiers topographes accuse, du fait de l'immigration, un accroissement de population double pendant ces deux dernières années.

» Enfin, le Soudan français est relié à nos postes des rivières du Sud, et en particulier à Benty, par une nouvelle voie frayée par le capitaine Audéoud, longue de 700 kilomètres et destinée, par la suite, à être la grande route commerciale de la côte au Niger supérieur. »

Tels sont les résultats matériels obtenus par l'État pour la mise en œuvre du Soudan français.

II

LE SOUDAN FRANÇAIS EST-IL EXPLOITABLE ?

De nombreux griefs ont été relevés contre l'œuvre de notre établissement dans le Haut-Sénégal et le Haut-Niger ; les plus importants et qui constitueraient, s'ils étaient justifiés, des empêchements formels à toute colonisation, sont les suivants : le climat détestable et funeste aux Européens, l'infertilité du sol, la rareté et le peu d'importance de ses productions, la paresse des habitants, leur incapacité native à tout perfectionnement et enfin une population trop clairsemée sur un territoire trop vaste. Il serait difficile, on en conviendra, de retenir contre un pays quelconque une somme de motifs plus propres à le faire mettre en une quarantaine éternelle. Un seul de ces griefs serait suffisant, s'il était prouvé, pour nous détourner à jamais de toute idée de pénétrer dans le Soudan ; mais leur exagération fait quelque peu naître l'idée de parti pris et douter dès l'abord de leur bien fondé.

Je vais essayer cependant de réfuter ces terribles accusations ; nous nous apercevrons bien vite qu'elles reposent, non pas sur une étude approfondie, mais bien sur la constatation de faits accidentels, ou dus en partie à un état politique et physique passager que nous avons, sinon causé, du moins contribué en grande part à aggraver.

Ceci fait, il me restera à démontrer que l'Européen peut supporter le climat soudanien suffisamment pour activer et diriger la production indigène, que le Soudan français possède en lui-même la matière d'un com-

merce d'échange actif, que ses habitants peuvent devenir d'utiles et précieux auxiliaires pour sa mise en valeur ; qu'enfin il est possible de rendre la population suffisamment dense pour que cette mise en œuvre soit complète.

La mortalité dans le Soudan français a été énorme au début de notre occupation : elle a oscillé entre 35 et 45 p. %. Pendant la campagne 1885-1886, elle a reculé à 25 p. %, tombant dès l'année suivante à 12 puis à 8 p. %, moyenne de ces deux dernières années. Les causes de cette décroissance régulières sont faciles à trouver : fatigues écrasantes, manque absolu du nécessaire en vivres, vêtements et abris, travaux de terrassements dans les forts et sur les routes, état de guerre perpétuel et nul repos. Dans de pareilles conditions, nos soldats en Europe n'auraient guère mieux résisté. Depuis quelques années, la situation matérielle des Européens va se modifiant d'une façon heureuse ; aussitôt la moyenne de la mortalité entre en pleine décroissance. Actuellement, elle n'est plus guère supérieure à celle du Bas-Sénégal. Que de choses encore à faire cependant pour doter nos pauvres soldats des troupes de la marine du strict nécessaire !

Le jour où l'on n'enverra dans le Haut-Sénégal et sur le Niger que des hommes faits, capables de résister à la fatigue et au spleen, le jour où, près de chaque agglomération de blancs, des sanatoria seront créés sur les hauteurs voisines, le renom immérité d'insalubrité dont jouit le Soudan français tombera ; on peut espérer que cette colonie rencontrera alors, dans l'opinion publique, la faveur qu'elle mérite.

Quoi qu'il en soit, il est dès maintenant avéré que des Européens d'une vigueur moyenne et d'âge fait, peuvent vivre de longues années dans le Soudan français, même privés de confort et obligés de donner une somme de travail considérable. M. Korper, chef du service vétérinaire, vit dans cette colonie depuis huit ans ; M. Catier, chef du service télégraphique, y a séjourné sept ans ; M. Portier, ingénieur du chemin de fer, six ans ; le capitaine Quiquandon, cinq ans ; M. Orlac, trésorier, cinq ans également ; M. K., commis du commissariat, le même nombre d'années ; et tant d'autres encore, dont les noms m'échappent¹. Or, ces années passées dans le Soudan, qu'on

¹ J'ai cité à dessein des noms pris dans tous les services. Les officiers ayant à leur actif un long séjour ininterrompu dans le Soudan français, sont moins nombreux que les fonctionnaires à cause des rapatriements obligatoires qui se font tous les deux ans. Mais il

veuille bien le noter, se rattachent toutes à la dure période d'établissement.

Une grande cause d'étonnement a toujours été pour moi d'entendre dire par des officiers ayant fait partie d'une colonne de ravitaillement dans le Soudan français, que le sol y était généralement infertile ; j'ai trouvé cependant le point de départ de cette appréciation que démentent si formellement toutes les personnes y ayant séjourné plusieurs années.

La colonne de ravitaillement, avec son contingent d'officiers d'état-major, arrive généralement à Khayes dans les premiers jours de novembre ; elle quitte cet établissement au mois de juillet suivant pour regagner Saint-Louis et la France. Or, il faut avouer que pendant ces sept ou huit mois de l'année, l'aspect du Haut-Sénégal, non du Haut-Niger, n'est rien moins qu'attrayant. Un esprit superficiel peut se laisser abuser par l'apparence de sécheresse désolée que revêt alors cette partie de notre nouvelle colonie. L'impression du début en pareille saison est défavorable ; cela n'est pas niable.

Les pluies, dans le Haut-Sénégal, tombent en tornades dans les mois de mai et de juin, et quotidiennement en juillet, août et septembre ; en octobre, quelques averses encore ; parfois une queue d'hivernage en novembre.

Dans tous les pays tropicaux, l'hivernage, avec son cortège d'humidité atmosphérique et de pluies, est l'époque du renouveau, donc des semailles, des cultures et des récoltes. Partout alors, dans le Haut-Sénégal, sur ces terrains arides, desséchés, couverts des cendres de la végétation précédente que d'immenses incendies allumés par les indigènes ont fait disparaître, poussent avec une vigueur inconnue dans nos régions les plantes les plus nombreuses et les plus variées ; en quelques mois, les plus modestes touffes d'herbes trouvent dans la richesse de la terre un tel aliment à leur développement que les indigènes n'hésitent pas, pour pouvoir circuler à travers la campagne, à livrer toute la région aux flammes.

Il me paraît bien difficile d'admettre qu'elle est infertile, cette contrée où la moindre graminée atteint en deux mois des hauteurs telles que des

faudrait plusieurs pages pour énumérer ceux qui y ont fait plusieurs séjours de deux années chacun. Il est du reste à remarquer que les officiers qui ont servi dans le Soudan français demandent généralement à y retourner.

détachements de cavaliers disparaissent, totalement enfouis, invisibles dans la verdure, dès qu'ils s'écartent des abords des villages !

Au reste, si quelque critique sévère mais de bonne foi trouvait insuffisante, pour toute une année, cette production du seul hivernage, il serait facile de provoquer plusieurs fois par an à son profit le phénomène du renouveau dans toutes ses phases. En traversant les prairies soudaniennes suffisamment arrosées par un cours d'eau, il comprendrait vite qu'un système d'irrigation bien entendu permettrait de faire, à peu près partout dans le Soudan français, double et triple récolte. Les essais ont été tentés et sont concluants.

Je ne rééditerai pas cette plaisanterie du voyageur qui, ayant planté sa canne en terre et l'ayant oubliée au campement, la trouva à son retour portant branches et feuillage. Cependant je ne peux résister au désir de citer ce fait absolument probant de la puissance fertilisante du sol soudanien.

A Niagassola, en 1885, je dus compléter la défense par une palissade solide, capable de résister aux coups de feu et aux hachettes dont étaient munis les guerriers de Samory qui assiégeaient le fort. Pendant la saison sèche, une grande quantité de madriers avaient été débités dans la forêt et transportés à pied d'œuvre pour servir de charpentes et de poutres de planchers ; leur équarrissage moyen était de 20 centimètres sur 25. Faute d'autres, ces madriers furent employés à former la palissade, recoupés à une hauteur uniforme de quatre mètres, et placés jointifs dans un sillon creusé à coups de pics sur la ligne à défendre, dans le turf ferrugineux compact qui forme la plate-forme du fort. Quelques jours après, l'hivernage s'établissait. Le mois suivant, toutes ces poutres, en apparence entièrement desséchées, étaient couvertes de bourgeons.

A mon départ, à la fin de l'hivernage, un vrai buisson, au feuillage vert tendre, surmontait la palissade.

Peut-être était-il plus spécieux de mettre en relief la rareté et le peu d'importance des productions suffisamment riches pour alimenter un mouvement d'exportation.

Un pareil grief trouvait une base sérieuse dans les travaux de la statistique. Mais il n'est venu à l'esprit de personne de prétendre que, tel qu'il est actuellement, et surtout tel qu'il était ces années passées, alors que la majeure partie de son territoire était inconnue et que la guerre dévastait

l'autre, le Soudan français exportait peu ou prou tel ou tel produit pouvant faire préjuger de son importance commerciale future.

Il est seulement désirable que l'on sache en France que, dans notre nouvelle colonie, les moyens existent, et nombreux, d'alimenter avec la métropole un vif mouvement d'échange.

Nous verrons plus tard quelle est la possibilité de l'exploitation et les difficultés auxquelles elle se heurte ; et c'est cette difficulté d'exploitation qui a amené le comité colonial, sur ma proposition, à classer les produits du Soudan français en deux catégories distinctes, suivant la valeur qu'ils représentent sous le plus faible volume possible. Cette division est nécessitée encore par la constatation que nous ferons par la suite des difficultés de transports onéreux au delà de toute expression.

Qu'un commerce rémunérateur s'établisse d'abord grâce à des produits peu encombrants et facilement transportables, la richesse de la colonie ira s'augmentant, et elle pourra bientôt, sans charge pour la métropole, améliorer ses voies de communication au point de rendre pratique l'exploitation de tous ses produits, y compris ceux dont l'encombrement paraissait devoir être pour toujours une cause d'élimination.

Les produits riches qui caractérisent le Soudan français, c'est-à-dire les produits rémunérateurs sous un faible volume, doivent être également scindés en deux subdivisions ; ceux immédiatement exploitables, et ceux qui peuvent, dans un avenir prochain, alimenter le commerce, grâce à une exploitation bien entendue.

Je les énumère simplement ici dans l'ordre que je viens d'indiquer, me réservant de les étudier d'une façon plus complète au chapitre suivant.

Actuellement, je veux seulement répondre à cette question :

Le sol du Soudan français possède-t-il en lui-même les ressources nécessaires pour alimenter un commerce d'échange ? Voici la réponse :

Produits d'exportation riches, immédiatement exploitables dans toute l'étendue du Soudan :

Or, caoutchouc (liane goïn-gué), gutta-percha (liane goïn-saba), gomme, plumes, ivoire, défenses d'hippopotames, noix de cola.

Produits d'exportation immédiatement exploitables dans tout le Haut-Sénégal, jusqu'à Badambé, point terminus de la voie ferrée (chemin de fer et Decauville) :

Arachides, ricin, pourghère, mil, maïs, amadou, produits médicinaux, ânes.

Produits d'avenir plus ou moins rémunérateurs suivant que l'exploitation sera bien entendue et bien dirigée et que les moyens de transports seront devenus plus faciles et moins coûteux dans toute l'étendue du Soudan français :

Bestiaux, moutons, huile de ricin, de palme, d'arachides, de pourghère, beurre de Karité, laine, coton, riz, mil, maïs, haricots, manioc, bambou, tamarin, bois, pain de singe, plantes textiles diverses, tabac, café, produits tinctoriaux (indigo surtout), produits médicaux, fer natif.

Produits de consommation locale :

Courges, Calebasses, ignames, taros, patates, manioc, haricots, papayer, citronnier, oranger, goyavier, vigne du Soudan et plusieurs espèces de fruits sauvages pouvant être d'une ressource précieuse s'ils étaient améliorés.

L'existence de ces divers produits, sur toutes les parties de notre territoire colonial soudanien, ne peut être mise en doute. La constatation en a été faite par tous et se trouve même dans les documents écrits contre l'œuvre de la pénétration française dans ces régions.

Quel est jusqu'à ce jour le parti tiré de ces richesses ? Il est bien faible certainement. Les raisons, d'une façon générale, en sont connues. J'y reviendrai en cherchant le remède à cet état de choses fâcheux.

La paresse des habitants, leur incapacité native à tout perfectionnement et leur trop petit nombre seraient des arguments redoutables contre notre pénétration dans le Soudan où le climat ne permet à l'Européen que la direction et la surveillance de l'exploitation, s'il n'était pas possible de prouver qu'on en a exagéré la portée. C'est, je l'admettrai volontiers, sur des constatations irréfutables que ces objections ont été fondées. Mais c'est commettre une lourde erreur que préjuger de l'avenir d'un peuple d'après son passé, lorsque, sur le seuil de la barbarie la plus profonde, il n'a pas encore franchi la dernière étape qui doit l'amener aux portes de la civilisation. Et puis, les races qui peuplent l'Afrique Occidentale sont diverses, quelques-unes beaucoup plus réfractaires que d'autres à tout progrès.

Quoi qu'il en soit, je constaterai simplement la situation dans laquelle la population du Soudan français s'est trouvée pendant cette dernière moitié de siècle, et les symptômes d'intelligence, d'ingéniosité et d'activité natives qu'une observation consciencieuse a pu découvrir en elle.

Personne n'ignore le trouble profond qu'a jeté dans la situation économique du Soudan Occidental le terrible et sanglant exode d'El hadj-Omar.

Toutes les contrées traversées par ce conquérant ont été dévastées, ruinées de fond en comble et leur population emmenée en captivité. Pendant vingt-cinq ans la terreur a régné sur les divers États actuellement sous notre protectorat. Les uns n'existaient plus que de nom ; d'autres n'étaient représentés que par quelques villages craintivement construits de pisé et d'un chaume léger contre des montagnes abruptes où les habitants terrorisés cherchaient un abri à la moindre alerte. Et, en effet, tout passage de sofa, toute venue de cavaliers toucouleurs se traduisait par le pillage des huttes misérables vides de leurs habitants, dont une chasse à l'homme habile éclaircissait chaque fois le nombre.

De plus, l'habitude innée de pilleries, et souvent aussi la faim jetaient une belle nuit, dans une surprise traîtresse, les guerriers des villages voisins sur celui qui avait échappé aux razzias des Toucouleurs. Pas de pitié pour le vaincu : la faim excuse tout et le malheureux village disparaissait de la sorte plus sûrement que par une invasion ennemie ; car l'assaillant, par des relations de voisinage, n'ignorait aucun refuge, aucune cachette.

C'est ainsi que le Soudan français était transformé en un vaste territoire de chasse où l'homme était le gibier, gibier qui s'entre-dévorait lorsqu'il avait par miracle dépisté les rabatteurs ennemis.

On ne pensera pas que dans de pareilles conditions les indigènes aient dû s'ingénier à rêver quelques perfectionnements agricoles ou d'installation. Ils cherchaient à assurer leur subsistance au jour le jour, se contentant à tout point de vue du très strict nécessaire pour ne pas mourir d'inanition ou de froid.

Lorsque nous arrivâmes dans le Soudan, notre seule présence y déclencha une nouvelle et longue guerre qui, du nord au sud, de l'est à l'ouest, a incendié tour à tour à peu près tous les tristes toits de chaume qui signalaient de rares villages. Samory, suivant nos colonnes jusqu'à Kita, vint razzier nos protégés jusqu'aux environs de Badumbé.

Depuis deux ans seulement, tout le Soudan français est en paix ; et les villages se reforment hâtivement ; ceux que la tourmente a miraculeusement épargnés se transforment, s'embellissent et étendent leurs cultures ; un certain nombre même se fondent sur la route Khayes, Bamakou et Siguirri, naguère désolée et déserte. Le rendement des villages, en céréales et en bétail, a décuplé, et des traitants nombreux ont trouvé profit à ouvrir boutique à Bafoulabé, à Kita, même à Bamakou.

La population de Khayes était de 300 âmes lors de notre première occu-

pation ; elle en compte actuellement 6 000. Bafoulabé, qui n'existait pas, a 4 000 habitants. A Kita, où le colonel Galliéni, tout compte fait, trouvait 1 500 âmes en 1879, l'agglomération se chiffre par 20 000 habitants ; la population de Bamakou est à l'étroit dans ses remparts naguère trop vastes, et déborde dans la plaine ; tous les villages qui bordaient la rive gauche du Niger sont réoccupés, et, entre chaque centre important, de nombreux villages de culture forment une chaîne presque ininterrompue.

Voilà pour la vitalité des races malinkaises, bambarras et sarakolaises, qui peuplent le Soudan français.

Les deux premières sont essentiellement agricoles ; de plus, grâce au croisement de la race peulhe, elles excellent dans les travaux d'élevage.

Leur activité, dans l'exploitation de la terre sous ces deux formes tient du prodige ; seules des personnes n'ayant habité le Soudan qu'en saison sèche, c'est-à-dire à la morte-saison des cultures, ont pu ne pas être frappées par ce qu'elle a de très remarquable. Pendant quatre ou cinq mois de l'année, c'est par un labeur de plus de quinze heures par jour, auquel tout le monde participe, grands et petits, que le Malinkais ou le Bambarras met ses champs en valeur ; si, pendant la saison sèche, ce travail cesse, c'est à cause de l'impossibilité où il se trouve de faire produire une terre qu'il ne sait irriguer.

Sur ce sujet, il y a unanimité absolue de sentiment ; depuis Mungo-Park, premier explorateur de la contrée, jusqu'aux derniers d'entre ceux de nous qui ont contribué à sa plus complète connaissance, tous constatent l'ardeur et l'habileté peu commune de l'indigène dans les travaux des champs. Quant aux méthodes, la plupart sont défectueuses : nos soins doivent porter sur leur amélioration.

Le Sarakolais, au contraire, est essentiellement commerçant ; il est né-diulha¹. C'est lui qui, à travers les immensités du Soudan, va, portant de villages en villages aux agriculteurs Mandés (Bambarras ou Malinkais) les produits de l'industrie européenne. Comment ne pas estimer qu'il complète très heureusement pour nous les qualités des deux autres races ?

Quant à leur ingéniosité, elle se traduit de mille façons différentes. Dans tous les villages qu'une situation particulière mettait à l'abri des destructions soudaines, on trouve des maisons construites en pisé ou en briques sèches, avec un art et une solidité vraiment remarquables.

¹ Marchand colporteur.

La demeure du mamby de Kangaba avec son architecture paraît inspirée de l'art égyptien et eût, à elle seule, mérité une description spéciale ; la mosquée de Figuera, élevée presque en face, sur l'autre rive du Niger, était une construction très remarquable eu égard aux matériaux employés.

Les remparts qui entouraient plusieurs de ces villes étaient tracés d'après des règles dénotant une étude ou au moins une observation très fructueuse des lois du flanquement.

Et leurs bijoutiers, leurs forgerons, leurs cordonniers, leurs tisserands, leurs rebouteurs de membres, leurs musiciens, ne donnent-ils pas la preuve d'un véritable talent dans les résultats qu'ils atteignent avec des instruments ou des moyens encore si rudimentaires ?

L'intelligence n'est pas niable. Elle est extrêmement vive chez les enfants et les adolescents. Si elle décroît à l'âge du mariage, la cause en est dans des excès génésiques prématurés. Les noirs eux-mêmes en conviennent ; quelques-uns d'entre eux se sont préoccupés de cette question. Samory, craignant pour ses fils un abrutissement précoce, leur avait fait défendre, sous peine des châtiments les plus sévères, toute relation sexuelle avant l'âge de vingt et un ans.

Quelques indigènes ont été employés dans nos postes à des travaux d'art : ils ont su s'y rendre rapidement utiles. Les Pères du Saint-Esprit qui se sont établis à Kita, malgré les on-dit décourageants propagés sur le Soudan, ont, depuis deux ans que leur établissement est créé, formé une véritable pépinière d'ouvriers indigènes de tous métiers. M. Béchet, agent de culture dans le même cercle, est arrivé rapidement à former à nos méthodes les agriculteurs du village qu'il dirige. Enfin, nous-même, nous avons pu, comme tant d'autres commandants de fort, apprendre aux Malinkais la culture et l'usage de nos plantes potagères. Il est vrai d'ajouter que le Malinkais excelle tout particulièrement dans les cultures maraîchères.

Que reste-t-il des griefs accablants dont l'œuvre de la pénétration française dans le Soudan Occidental ne devait pas se relever ?

La trop faible densité de la population, les méthodes défectueuses de culture et d'élevage, le choix irraisonné des espèces, la non-appropriation de la terre pendant la saison sèche, l'état précaire des voies de communication, sont des maux auxquels il est facile d'apporter remède, sinon immédiatement, au moins dans une suite très prochaine d'années.

III

LE REPEUPLEMENT DU SOUDAN FRANÇAIS ET L'ESCLAVAGE

La faible densité de la population, due à des causes anormales et toutes fortuites, a depuis longtemps préoccupé les administrateurs qui se sont succédé dans le Soudan français. Un seul remède a été trouvé à ce fâcheux état de choses : la création de villages de liberté.

Lorsqu'un captif mécontent de son maître ou fuyant la justice de son pays se présente au commandant d'un de nos cercles, ce dernier lui délivre un certificat provisoire de liberté; le tribunal de première instance de Saint-Louis peut seul prononcer sa libération définitive. Un terrain de culture à défricher lui est octroyé en toute propriété et lui est assigné comme nouvelle résidence. C'est ainsi que quelques agglomérations ont été formées sous le nom de *villages de liberté*.

A notre connaissance, le capitaine d'infanterie de marine Tournier, alors commandant le cercle de Kita, est le premier qui ait tenté cette expérience. Tant qu'il demeura à la tête du cercle, le village prospéra; après son départ, les nouveaux libérés disparurent.

L'année suivante, le lieutenant Sauvage entreprit de repeupler le cercle de Bafoulabé par un moyen à peu près identique. Par ordre supérieur, il rendit la liberté aux captifs que traînaient avec elles les caravanes de diulahs, et les installa, hommes, femmes et enfants, aux environs de Bafoulabé. De ce jour, est-il besoin de le dire, les caravanes, quelles qu'elles soient, ne parurent plus à Bafoulabé. Mais, peu après sa création, de ce village de liberté il ne restait plus que quelques huttes abandonnées.

Qu'étaient devenus les habitants? Les uns étaient retournés chez leurs anciens maîtres; d'autres avaient cherché à regagner leur pays natal; plusieurs, enfin, s'étaient volontairement privés de notre liberté patentée pour se placer sous la tutelle de nouveaux maîtres, où ils trouvaient le couscous quotidien assuré moyennant un faible labeur, moindre certainement que celui nécessité par une exploitation agricole encore fruste et dont ils supportaient toutes les charges.

Le colonel Gallieni, en 1887-1888, le commandant Archinard, cette année, ont fait revivre les villages de liberté sur les bases jetées par le capitaine Tournier. Leurs essais sont, paraît-il, couronnés d'un plein succès.

La chose est possible. Les décevantes expériences des années précédentes

tendent bien à mettre quelque peu en défiance contre une constatation très optimiste; néanmoins, il est bon d'attendre encore avant de se prononcer d'une façon définitive sur ce mode de repeuplement.

Pour créer des villages, il faut non seulement des hommes laborieux, honnêtes, tels que sont, je veux bien l'admettre, les captifs fugitifs; mais, pour qu'ils subsistent, des femmes sont également nécessaires. Or, sur cent captifs qui viennent chercher abri dans nos postes, on en compte une à peine. Comment pourvoir à ce doublement nécessaire de l'agriculteur? Et, en attendant l'union désirée et indispensable, qui, lorsque le captif libre sera aux champs, vaquera aux soins du ménage et à la longue et pénible préparation du couscous?

Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs la cause de la dépopulation rapide des agglomérations créées en bloc de pièces incomplètes par nos premiers administrateurs.

Un autre mode de repeuplement est né de lui-même et a trouvé son origine dans le recrutement en bambarras et en malinkais des tirailleurs sénégalais. Le Bas-Sénégal, ne donnait plus un nombre d'engagés suffisant; dans le Haut-Sénégal les hommes libres sont peu désireux d'endosser la livrée de tirailleurs qui a pour eux un faux air de casaque d'esclavage. Force a donc été de faire appel à toutes les bonnes volontés. Des captifs fugitifs se sont présentés; d'autres ont été amenés aux commandants de cercle par leurs maîtres eux-mêmes. Le bon tirailleur est souvent un mauvais captif; aussi son maître trouve-t-il avantageux de se défaire d'un travailleur médiocre, toujours prêt à fuir, en allant toucher à la caisse du poste prochain une partie de la prime d'engagement payée à tout nouvel engagé.

Son service militaire terminé, cet ex-captif est libre; le complément de sa prime lui est remis. Il parle français suffisamment, aime la France qui l'a rehaussé à ses propres yeux; il devient facilement ainsi un excellent agent de propagande pour notre influence. L'administration doit s'efforcer de retenir ce colon d'élite aux alentours de ses forts; outre qu'il en grossit très avantageusement la population, il contribue à former un noyau de solides troupes de réserve disponible à toute alerte.

Khayes et Kita, Bafoulabé surtout, comptent bon nombre de ces hommes devenus agriculteurs aisés et pères d'une nombreuse famille.

Voilà, à mon avis, un élément de repeuplement fort sérieux qui doit mériter toute l'attention et toutes les faveurs de l'administration. Or, que fait-on dans ce sens? Plus de cent tirailleurs bambarras ou malinkais sont

libérés chaque année; assure-t-on quelques avantages à ceux qui cherchent à s'établir à proximité de nos forts? Rapatrie-t-on dans le Soudan français ceux que le hasard de leurs pérégrinations militaires a fait libérer à Saint-Louis ou ailleurs?

Ces divers moyens peuvent aider au repeuplement dans une certaine mesure; néanmoins ils sont insuffisants. Un autre mode actif et rapide rendrait bientôt à la population du Soudan français son ancienne densité. Pour l'apprécier, il est nécessaire de faire litière de cette sensiblerie ridicule qui nous vient du dehors, sous la poussée de laquelle nous avons souvent pris maintes mesures fort préjudiciables à la prospérité de nos colonies.

La chasse à l'homme existe d'une façon permanente dans le Soudan central; elle a pour résultats le dépeuplement complet de certaines régions au profit de certaines autres, avec accompagnement de pillage et de ruines. Elle ne va pas sans un déchet humain considérable. Cette ruine de contrées entières, cet énorme déchet humain, voilà le mal matériel, et c'est ce mal seul qui doit préoccuper les économistes qui ont fondé sur l'exploitation du Centre africain de grandes espérances.

Comme on le conçoit, pour y mettre un terme, c'est à la source même qu'il faut aller frapper : en pleine Afrique centrale. Or, les expéditions les mieux conçues, et dirigées par les hommes les plus capables de les faire réussir, ont misérablement échoué. Elles n'ont eu pour résultat, il faut avoir le courage de le dire, qu'une recrudescence de massacres et d'hallalis humains.

Devant de pareils exemples, il est inutile de songer à tenter de nouveaux efforts en ce sens. Il y a mieux à faire : circonscrire d'abord autant que possible cette plaie néfaste par une barrière plus ou moins profonde allant se rétrécissant sans cesse, au delà de laquelle la chasse à l'homme sera interdite sous les peines les plus sévères; puis chercher à utiliser aux mieux des intérêts de la civilisation ces longues théories de captifs qui filtreront à travers cette barrière nouvelle.

La situation géographique du Soudan français est telle que, tant que nous ne serons pas entièrement maîtres du cours du Niger jusque bien au delà de Tombouctou, et que nous n'occuperons pas effectivement ses rives entières, toute caravane de captifs, repoussée de nos frontières, les longera pour aller écouler plus au nord sa marchandise humaine chez les Maures ou les Touaregs. On sait ce que deviendront alors ces malheureux dans la main des pillards du désert. Bétail de vil prix, ils travailleront sous le

fouet, crevant de soif, à peine nourris, jusqu'au jour bien proche où, réduits à l'état squelettique, ils se coucheront sur le sable brûlant pour ne plus se relever. Le sort le plus heureux qui les attend est, après une traversée horrible du Sahara, — et celle-là défiant vraiment toute description, — d'être enfin vendus sur un des marchés du Sud marocain ou de la Tripolitaine.

Serait-ce donc acte d'humanité et d'intelligente politique de fermer les portes orientales du Soudan français à l'entrée du captif? Non certainement; et nous appuierons cette opinion par le tableau de l'existence de ce même captif sur les territoires soumis à notre protectorat.

Certes, tant qu'il est traîné de marché en marché comme une marchandise de troc, son sort est misérable au dernier point; mais à peine le Niger franchi, ses tourments cessent. Sur le fleuve même, à Bamakou, à Siguirri, ou à quelques étapes de là, à Kita ou à Bafoulabé, il trouve vite preneur. Quelque chef de case; bambarra ou malinkais, l'emmène aussitôt dans son village où par de bons traitements il cherche à l'acclimater sous peine de le voir fuir. Lorsque sa nouvelle recrue est reposée des misères passées, que ses muscles commencent à saillir sous la peau, il est conduit au lougam (aux champs) ou il prend part aux travaux de défrichement ou de culture. Toute la maisonnée, maître et captif, participe aux mêmes labeurs, à la même nourriture et au même repos. Jamais il n'est frappé, son propriétaire craindrait trop de lui voir prendre la clef des champs et venir réclamer à nos chefs de poste une liberté jamais refusée, lorsque les sévices sont prouvés. — Arrivé à l'âge d'homme, on lui cherche parmi les femmes de sa condition une compagne qui lui plaise; puis, lorsqu'il est marié, deux jours par semaine lui sont réservés pour pourvoir à la nourriture de sa compagne. Dès lors, il construit sur les domaines de son maître une maison qu'il habite et où il est relativement maître à son tour.

Les enfants qui naissent de ces unions sont dits « captifs de case ». Leur sort est en tout semblable à celui de nos fermiers; ils ne doivent plus à leurs maîtres qu'une redevance fixe, et vivent en pleine liberté, sauf le droit de transporter leur demeure dans un autre village. A la deuxième génération ces captifs de case ne doivent plus à leur maître qu'une redevance si minime qu'on l'a très justement comparée à l'hommage que rendaient, au moyen âge, les vassaux à leur suzerain.

La question de l'esclavage peut donc se résumer ainsi : Impossibilité absolue, pour les nations civilisées, de faire cesser la chasse à l'homme dans le Centre africain; et, par conséquent, la traite des captifs. — Impossibilité

où se trouve la France de modifier l'état social de ses pays de protectorat dans le Soudan français et d'y implanter ses mœurs avant de longues années. — Résultat foncièrement inhumain obtenu en fermant la frontière orientale de cette même colonie à l'introduction du captif de guerre. — Avantages philanthropiques pour la civilisation, matériels pour le Soudan français d'une mesure de tolérance momentanée permettant aux caravanes de captifs de pénétrer sous certaines conditions sur nos territoires de protectorat, d'où le captif, une fois entré, ne pourra plus sortir que doté de sa liberté.

Une objection très enfantine a été faite à la solution qui s'impose : Pourquoi, a-t-on dit, ne pas laisser entrer ces caravanes dans le Soudan français et, une fois sous la main de nos autorités, ne pas libérer leurs captifs ? — Parce que, répondrons-nous, ce moyen réussirait pour cinq, pour dix caravanes ; mais bientôt l'alarme serait donnée par delà le Niger, et les duilahs, dûment avertis de la ruine qui les attend chez nous, remonteraient le fleuve jusqu'aux régions peulhes, maures et touaregs où ils écouleraient leur marchandise humaine. Nous tournerions ainsi dans un cercle vicieux, et, au lieu de diminuer la plaie de l'esclavage, nous l'aggraverions singulièrement.

Ces captifs, devenus des travailleurs domestiques dans des villages soumis à notre contrôle, échappent de ce fait à tout mauvais traitement, aident à la mise en œuvre de la contrée, et acquièrent, dans un temps relativement court, une liberté dont la possession d'une maison, d'un établissement et d'un lopin de terre en plein rapport leur fait sentir tous les bienfaits.

C'est donc par ce moyen qu'une administration humaine, mais intelligente, tolérante et vigilante à la fois, arrivera à repeupler le Soudan occidental plus rapidement et plus sûrement que par les panacées utopiques ou intéressées dont les recettes lui viennent de toute part et particulièrement d'outre-Manche.

La théorie du « laissez faire » bien dirigée et bien conseillée, surveillée aussi dans la faible mesure nécessaire, donnera ici de beaux fruits, et d'une façon fort économique.

•

IV

L'EXPLOITATION DU SOUDAN FRANÇAIS DOIT-ELLE ÊTRE FRUCTUEUSE ?

Le Soudan français est une colonie d'exploitation. Il ne peut être une colonie de peuplement pour deux raisons communes à toutes nos colonies.

La France ne dispose pas de trop-plein de population qu'elle puisse déverser sur ses colonies autres que l'Algérie ; le climat du Soudan français permet à l'Européen une vie active, occupée, fatigante même si l'on veut ; mais il est, comme tous les climats tropicaux, débilitant à l'excès pour qui s'y livre à des travaux de force ou à un labeur physique pénible, surtout prolongé.

Nous avons constaté, dans un des chapitres précédents, la possibilité de l'exploitation, et énuméré les divers produits qui peuvent l'alimenter. Mais j'ai, en même temps, fait pressentir les difficultés de tout ordre que cette mise en œuvre présente. Notre tâche est actuellement de les étudier en détail, de façon que leur connaissance parfaite rende plus facile et en quelque sorte déductive la recherche des voies et moyens capables de les surmonter.

De toutes ces difficultés, incontestablement la plus grande, et celle dont la solution se heurte aux questions financières les plus graves, est le manque de moyens de communication entre les diverses régions de la contrée et leurs débouchés communs, Médine, Khayes et Bakel, qui ne sont eux-mêmes en communication avec la mer que par intermittence et d'une façon toute précaire.

Au début de la pénétration française sur le Niger, on voulut relier le Sénégal à ce fleuve par une voie ferrée destinée, dans l'esprit des promoteurs de cette idée, à être prolongée jusqu'à Saint-Louis. Les travaux furent entrepris ; au bout de huit ans cette voie ferrée va de Khayes à Bafoulabé, soit une longueur de 129 kilomètres ; elle a coûté une vingtaine de millions.

Des considérations multiples, dans lesquelles nous ne voulons pas entrer, avaient présidé à l'adoption d'un chemin de fer à voie large. Il ne répondait, comme il ne répond encore actuellement, à aucun besoin qui puisse justifier les sommes énormes que sa construction aurait exigées. Si on voulait à tout prix, dès cette époque, une voie ferrée réunissant les artères navigables du Soudan, il fallait se contenter d'un chemin de fer Decauville

de 60 centimètres, suffisant très largement aux nécessités présentes du commerce et du ravitaillement, et dont l'établissement aurait coûté une douzaine de millions. De plus, il semble peu rationnel d'avoir placé la tête de ligne de cette voie ferrée à Khayes où la navigation cesse deux mois plus tôt qu'à Bakel, à 120 kilomètres en aval.

Quoi qu'il en soit, la voie ferrée existe sur 130 kilomètres de longueur, et réunit Bafoulabé, appelé à devenir un centre commercial important, à Khayes, chef-lieu administratif du Soudan français, et dont on a fait, vaille que vaille, la tête de ligne de la navigation sur le Sénégal.

Le régime de ce fleuve est connu; navigable deux mois chaque année aux navires de 15 à 2 000 tonneaux, il ne l'est que quatre mois aux bateaux d'un tirant d'eau de 1^m 50 à 2 mètres; enfin, pendant près de la moitié de l'année, des bateaux plats tirant moins d'un mètre peuvent le remonter.

M. Bouquet de la Grye a proposé la suppression de la barre, obstacle dangereux à son embouchure, et la modification de son régime par des travaux de digues et de barrages qui permettraient la navigation constante à des bateaux d'un certain tonnage. Aucune étude n'a encore été faite dans ce sens. D'autre part, on a renoncé à continuer la voie ferrée Dakar-Saint-Louis jusqu'à Khayes. Le commerce reste donc en présence d'un fleuve, seul moyen de communication, dont la navigation présente les plus graves inconvénients et souvent les plus grands dangers.

La route Bafoulabé, Kita-Bamakou et Kita-Siguirri n'est, à proprement parler, qu'ébauchée sur la majeure partie de sa longueur. De Bafoulabé à Badumbé, elle est doublée d'un chemin Decauville (80 kilomètres), que, par mesure gracieuse, le commerce pourra utiliser. A partir de ce point les ponts sérieux manquent, et la circulation n'est guère possible que pendant la saison sèche.

Au début de cette saison, des travailleurs malinkais sont requis dans les villages du parcours, et, sous la direction de gardes d'artillerie ou d'ouvriers européens, réparent les dégâts causés par les pluies d'hivernage. Après deux mois de trafic, la chaussée non empierrée est transformée par les charrois en une lande étroite mais continue, où les roues des voitures Lefebvre enfoncent, au point de rendre parfois la traction extrêmement pénible. Les rivières de quelque importance se traversent à gué; seuls les ruisseaux fortement encaissés sont munis d'un pont rudimentaire dont le peu d'écartement et la solidité des berges rend l'installation facile.

Quant au demeurant de la contrée, il est bien sillonné de sentiers étroits fréquentés par les indigènes; mais ils ne sont praticables qu'aux bêtes de somme.

Ainsi donc les voies de communication dignes de ce nom se résument de la façon suivante : un fleuve navigable quelques mois de l'année, une voie ferrée de 200 kilomètres, Decauville compris, praticable seulement pendant le temps où le fleuve ne l'est plus, et enfin 500 kilomètres de route sur laquelle il n'est pas prudent de s'aventurer avec une voiture, en saison sèche, sans s'être muni d'outils qui permettront à l'occasion de la réfectionner soi-même.

D'année en année, il est vrai, cette route va en s'améliorant; on peut dès maintenant prévoir le moment où les charrois pourront s'y faire facilement pendant toute la saison sèche.

D'autre part, la région la plus riche en production de toutes sortes, la vallée du Niger, possède une voie de communication naturelle, ouverte en toute saison : le fleuve lui-même, appuyé aux deux têtes de ligne de Siguirri et Bamakou. De nombreuses pirogues de grande dimension le sillonnent déjà; lorsque les indigènes auront appris de nous à construire des grands chalands de commerce ou, selon l'idée de l'amiral Valon, à jumeller les pirogues par un pont de charge léger, Bamakou et Siguirri deviendront d'importants entrepôts.

Si les habitants du Soudan français possèdent alors quelques charrettes attelées des dociles bœufs du pays, la possibilité des transactions commerciales aura fait un grand pas : en hivernage, les cultures; à la fin de l'hivernage, la récolte; en saison sèche, la période de transports. Et il importe peu qu'ils soient rapides : le temps n'existe pas pour l'indigène, et, d'autre part, le fleuve n'est navigable, à Khayes, que dans les premiers jours de juillet. Troupeaux et denrées venant du Niger auront donc cinq ou six mois devant eux pour parcourir les régions qui peuvent les séparer de la voie ferrée; là, leurs produits seront enlevés et déposés le jour même sur le quai d'embarquement.

En résumé, les *desiderata* suffisants pour atteindre ce premier résultat sont faciles à obtenir. Que les indigènes apprennent à construire de rudimentaires chalands, de grossières charrettes, que l'État mène à bien l'achèvement du Decauville Bafoulabé, Kita-Bamakou et Kita-Siguirri, puis mette en adjudication le Decauville Konakry-Siguirri destiné à

réunir par la route la plus courte le Niger supérieur à la côte, et le problème sera résolu.

Le Soudan français est, à n'en pas douter, un excellent pays d'élevage; les indigènes, pour la plupart mêlés de Peulhs, sont de bons pasteurs; les pâturages de saison sèche dans les vallées, d'hivernage sur les plateaux, sont très étendus. Doù vient cependant que cette colonie, où jadis Mungo-Park constatait la présence de si nombreux bestiaux, en soit actuellement si dépourvue qu'elle ne suffise qu'à grand'peine aux besoins de ses habitants et de nos troupes?

La guerre, toujours la guerre! El Hadj-Omar, Amahdou, Samory, nous enfin. Le général allemand Werder répondait à un pauvre campagard franc-comtois qui demandait grâce pour sa dernière vache : « C'est la guerre! » Que de fois, nous aussi, dans ces expéditions sans nombre qui ont marqué nos premières années d'occupation dans le Soudan, n'avons-nous pas dû répondre : « C'est la guerre! » Il fallait bien que nos hommes vivent; mais ce pauvre pays a failli en mourir.

Actuellement, les troupeaux commencent à se reformer. Si l'administration sait répartir sagement ses achats et n'épuiser aucun village, nous les reverrons bientôt nombreux, et fournis assez pour permettre l'exportation de la viande sur pied.

C'est ainsi que nous arriverons, peut-être, à nous débarrasser du tribut que nous payons de ce chef à l'Amérique du Sud.

Cependant nous n'atteindrons ce résultat enviable que lorsque nous aurons appris aux indigènes à faire une sélection judicieuse des reproducteurs. Actuellement, les taureaux, choisis au hasard, errent à l'aventure au milieu des troupeaux où les races les plus diverses sont mélangées. Un abâtardissement regrettable des élèves en résulte. La brochure de M. Korper sur sa mission agricole et zootechnique donne, à cet égard, de précieux renseignements.

Les bœufs bambarras et malinkais deviendront, lorsque la reproduction sera surveillée, des bêtes de boucherie de premier choix; les bœufs du Kaarta, les bœufs khassonkais, d'excellents animaux de travail à utiliser sur place.

Les moutons, eux aussi, peuvent entrer en appoint sérieux dans le commerce de bestiaux. Leur chair est fine, et leur laine drue et longue, mais mal soignée, et surtout mal coupée. Il y a là encore des soins à donner qui sont en Europe la base de tout élevage.

Sauf en hivernage, l'aspect des troupeaux malinkais ou bambarras est

peu satisfaisant. Les animaux sont efflanqués et mal en chair. Le manque de discernement dans le choix des pâturages et l'absence complète d'approvisionnement de fourrages verts en saison sèche en sont la cause. M. Korper préconise l'emploi de l'ensilage pour la conservation de ce genre d'aliments et indique quelles sont les meilleures espèces à conserver.

L'or est une des grandes richesses du Soudan français; notre protectorat embrasse tous les centres producteurs qui alimentent le Sénégal, la Gambie, les rivières du Sud, Sierra-Leone et Liberia Monrovia.

La production est faible relativement à la richesse des placers exploités et à leur grand nombre. On sait combien rudimentaire est son extraction qui ne porte que sur les boues aurifères alluvionnaires. Il est absolument certain qu'en remontant le lit des ces alluvions, travail que des géologues mèneraient facilement à bien, on découvrirait des dépôts quartzeux d'une grande richesse.

En 1885, malgré la guerre qui, à plusieurs reprises, a bouleversé cette contrée cette même année, Samory a retiré du Bouré une dime d'une centaine de mille francs sur l'exploitation de l'or. Le Bouré est actuellement à nous, comme, du reste, le Siéké et le Manding aurifère. Le Ouassoulou, enclavé dans les Etats de l'Almamy, reconnaît également notre protectorat.

Si ces régions étaient tombées aux mains des Anglais, nous n'aurions pas tardé à voir se fonder quelque puissante société d'exploitation semblable à celles des mines du Bechuanaland; bientôt elles seraient en plein rapport.

Dans ces mêmes contrées où le métal précieux se rencontre à chaque pas, le voyageur s'enchevêtre un peu partout dans les fouillis de vigoureuses lianes, naguère encore objet de ses malédictions; aujourd'hui, grâce aux études de M. le docteur Fras et de M. le pharmacien Liautard, il les considère avec le respect dû aux objets précieux. Les lianes « goïn-goué » et « goïn-saba » ne sont en effet autre chose que des lianes à caoutchouc et à gutta-percha. Depuis longtemps déjà la Compagnie de la côte occidentale d'Afrique achetait aux indigènes de l'intérieur des boules de caoutchouc dont elle ignorait exactement la provenance. Le Soudan français, pour toutes les régions au sud du Bakhoy, possède ces lianes en grande abondance.

Leur exploitation deviendra d'un immense profit lorsque l'administration aura réussi à interdire aux indigènes ces incendies annuels qui

dévorent ou dessèchent arbres et arbustes, et stérilisent les uns et les autres. Il lui appartient également de faire rechercher et propager les meilleures espèces, et d'enseigner aux habitants le meilleur mode d'exploitation.

Les gommiers sont nombreux dans le Guidimaka, le Guoy, le Guadiaga et le Kaméra : ils ne sont pas exploités ; il serait nécessaire d'étudier ces arbustes et, dans le cas où leurs qualités productives seraient insuffisantes, de les remplacer par des semis de gommiers maures. De plus, il importe de faire comprendre aux Maures, qui seuls récoltent ce produit, qu'ils le déprécient considérablement par le mélange de mille impuretés ; la gomme du Sénégal se paye sur nos marchés au-dessous du cours normal, grâce à cette défectuosité ; elle se relèverait au niveau des autres si sa cueillette était plus soignée. Les Maures verraient donc leurs soins récompensés par une hausse dans les prix d'achat.

Jusqu'à ce jour, aucun commerçant, aucun commandant de poste n'a incité les indigènes à porter sur nos marchés les défenses d'hippopotames et les peaux de caïmans, qui pourrissent le long des rivières ou aux alentours des villages ; il y a là une lacune à combler.

Comme on l'a vu précédemment, la voie ferrée, prolongée par un Decauville, pénètre actuellement jusqu'à Badumbé, soit à 210 kilomètres de Khayes. Or, toute cette région, comme tout le Soudan français, se prête merveilleusement bien à la culture des arachides. Le ricin y vient à l'état sauvage. Quand à la pourghère, voici les résultats d'une expérience que j'ai tentée moi-même en 1884, à Khayes, et que tout le monde a pu contrôler. Un arbuste de cette espèce existait dans le jardin du commandant supérieur ; je coupai environ deux cent brindilles que je fichai côte à côte, en haie, sur trois rangs de profondeur. J'espérais former ainsi une série d'abris contre le soleil et le vent d'est, afin de protéger les cultures du potager. Cette opération fort simple a réussi au delà de mes vœux ; et, deux ans après, passant de nouveau à Khayes, je pouvais admirer une triple rangée d'une haute et impénétrable haie d'un vert sombre chargée de splendides fruits jaunes.

Ces diverses graines forme un fret encombrant et dont les navires ne se chargent que faute de mieux. Il ne semble pas impossible d'établir, pour les presser, des moulins mus par l'électricité. La force motrice est toute proche ; c'est le Sénégal débitant en toute saison, aux chutes du Felou et à Gouinà, une force considérable inutilisée, à deux pas du chemin de fer. Un simple canal fournirait même le débit nécessaire à un nombre de turbines aussi grand qu'on le voudrait. Rien, absolument rien n'a été fait pour uti-

liser cette force énorme, qui pourrait être le point de départ d'une transformation profonde dans la situation économique du Soudan français.

Le beurre de karité, de même que le caoutchouc et la gutta-percha enrichira notre colonie lorsqu'on se décidera à s'en occuper sérieusement. Le karité pousse partout, en forêts très étendues, dans le Soudan français : mais partout l'incendie chaque année ronge son écorce, le rabougrit et arrête en partie sa production. Des mesures sévères doivent être prises pour le protéger. De nombreux auteurs ont décrit la préparation de la graine végétale qu'il fournit. Tous ceux qui ont vécu dans le Haut-Sénégal l'ont employée à la cuisson de leurs aliments ; il est donc inutile d'insister sur sa préparation et sur sa valeur. Nous dirons seulement que de tous les produits gras recherchés dans le commerce c'est à la fois le plus riche et celui dont la préparation est la plus rudimentaire.

Il faut encourager la cueillette de sa noix et faire prendre aux indigènes l'habitude de l'apporter en grande quantité sur nos marchés de l'intérieur. Là, les traitants et les représentants de nos maisons de commerce pourront l'acheter à vil prix et faire préparer la graisse à peu de frais. De cette façon le prix de revient du kilo sera tellement minime que, trouvant facilement preneur en France à 70 centimes, le beurre de karité sera rapidement un des aliments les plus actifs du mouvement commercial sénégalais.

Les cultures des céréales indigènes de toutes sortes, riz, mil, maïs, etc., doivent être encouragées, et les indigènes devraient être renseignés par nous sur la meilleure façon de les mener à bien et d'en tirer un rendement supérieur.

Celle du riz est particulièrement intéressante ; c'est une des richesses du Niger supérieur, où il vient au delà des besoins de la consommation. Peut-être d'ici de longues années encore le commerce qu'il créera ne dépassera les limites du Haut-Sénégal ; il faut néanmoins que sa production soit à hauteur de la demande, le jour où les voies de communication permettront son exportation, le jour surtout où une voie ferrée réunira le bassin du Niger supérieur à Konakry.

Une sérieuse étude est encore à faire sur la valeur des plantes médicinales si nombreuses entre le Sénégal et le Niger et dont les indigènes font usage et connaissent si bien les propriétés ; cette étude pourrait entrer dans le programme d'une mission botanique composée de spécialistes qui séjourneraient au moins une année dans le pays, c'est-à-dire pendant une période entière d'hivernage et de saison sèche, et non pendant la saison sèche seule-

ment, ce qui a été le cas de la plupart des missions envoyées dans le Haut-Sénégal. Nous avons constaté en maints endroits la présence du doundaké (quinquina africain); ce produit n'a-t-il aucun avenir?

Dans le Haut-Niger, l'huile de palme est une denrée de consommation courante. Les indigènes la préparent à peu de frais et la transportent dans des jarres ou desalebasses de fortes dimensions. Le Niger et ses affluents sont des voies de communication faciles pour l'amener à Siguirri ou Bamakou, où doivent aboutir les deux voies Decauville, partant, la première des Rivières du Sud, la seconde de Bakel.

On a beaucoup dit de mal du coton indigène; des essais de plantations faits dans le bas fleuve pendant la première moitié de ce siècle sont cause, par leur mauvaise réussite, de ce détestable renom. Or, les conditions dans lesquelles ces essais ont été faits ne paraissent pas avoir été telles que l'entreprise pût réussir; de plus, le climat et le sol du Haut-Sénégal diffèrent essentiellement de ceux du bas fleuve. Dans le Soudan français, le coton est d'une belle venue; il pousse partout presque à l'état sauvage; quelque peu soigné, il donne le fil avec lequel les indigènes tissent les solides étoffes connues sous le nom de *dempés* et qui sont si recherchées, même à Saint-Louis.

Le jour où une voie ferrée atteindra le Niger, il est évident que cette grande abondance du coton en déterminera des envois considérables en France. Nos marchés seront ainsi allégés en partie de la redevance qu'ils payent de ce chef aux États-Unis.

La mission botanique dont je préconise l'envoi trouvera également, dans la contrée, des plantes textiles de toute nature. Plusieurs espèces d'arbres sont recouverts d'une écorce filandreuse avec laquelle, par la simple torsion, on obtient des cordes très résistantes.

Chaque village malinkais ou bambarra possède, au pied de ses remparts ou dans ses jardins, de nombreux plants de tabac. Il en existe deux espèces; une d'elles produit une feuille souple, longue et large, donnant un tabac très parfumé et dont l'odeur est semblable à celle du tabac de la Havane. Il suffit de noter ce fait pour indiquer tout le profit que peut en donner la culture bien entendue.

Il sera encore du ressort de la mission botanique d'étudier les nombreuses plantes tinctoriales qui abondent dans le Soudan, l'indigo en particulier, et le parti que l'industrie peut en tirer; elle examinera aussi, chemin

faisant, les essences variées de bois odorants qui couvrent les hauts plateaux arides.

Le café a été implanté dans les rivières du sud ; il y donne des résultats inespérés. Tout porte à croire qu'il en serait de même sur les coteaux qui bordent les diverses vallées du Niger ; c'est un essai à faire.

Certains produits du sol, quoique ne devant pas faire l'objet d'une exportation sérieuse, sont cependant un grand appoint à l'alimentation des noirs et des blancs dans le Soudan français.

Des farineux nombreux croissent dans les champs bambarras et malinkais : ignames, taros, patates, manioc, haricots de toutes tailles et de toutes couleurs ; puis des cucurbitacées : courges, Calebasses ; enfin des fruits : papayers, citronniers, orangers, goyaviers ; enfin la vigne du Soudan paraît devoir donner, avec quelques soins, un fruit rafraîchissant et agréable ; plusieurs espèces de fruits sauvages deviendraient très appréciés à l'aide de la moindre taille.

Enfin, lorsque le réseau de communications nécessaire à la mise en œuvre complète du Soudan français sera terminé, le fer, lui aussi, pourra devenir l'objet d'un commerce actif. On l'y trouve sous toutes ses formes et sous tous ses composés ; il existe même des gisements de fer natif le plus pur. La qualité en est excellente : grande densité et ductilité remarquable.

Comme on peut en juger par cette longue énumération, les produits du Soudan français sont nombreux et semblent devoir donner une belle moisson à qui saura les exploiter.

Mais, avant toute chose, il est nécessaire qu'une voie canalisatrice du commerce soudanien continue le Niger jusqu'à Bakel, point terminus de la navigation semi-annuelle du Sénégal. Cette voie ne peut être qu'une voie ferrée, non pas un chemin de fer dans toute l'acception du terme ; de longtemps le trafic ne sera pas suffisant pour l'alimenter d'une façon rémunératrice, mais bien un modeste Decauville qui, avec moins de frais d'établissement et d'exploitation, suffira, de longues années encore, au trafic d'entre Sénégal et Niger.

De même, pour l'exploitation du bassin du Niger supérieur, la concession de la voie ferrée Niger-Konakry s'impose d'une façon urgente. Au reste, j'ai la certitude que le Gouvernement trouvera preneur, sans garantie d'intérêt, pour l'installation et l'exploitation de cette voie, dès qu'il aura fait procéder aux études préalables nécessaires. La mission de délimitation

qui doit opérer prochainement dans cette région pourrait être chargée de ce travail. Une voie ferrée du même système s'impose à une époque plus ou moins éloignée entre Sedhiou, dernier point navigable de la Casamance, et Sénoudéhou, point terminus de la navigation sur la Falémé. Cette voie desservirait, par la route la plus directe (500 kilom.), les riches bassins de la Haute-Casamance, de la Haute-Gambie et de la Falémé; elle aurait de plus l'avantage de détourner de la colonie anglaise de Sainte-Marie de Bathurst, le commerce de ces régions au profit de nos établissements de la Basse-Casamance.

Quant au Decauville Bafoulabé-Niger, ce n'est pas avec des demi-mesures et quelques pauvres centaines de mille francs avancées d'une main timorée et presque furtive qu'on mènera à bonne fin sa construction. Avec de pareils errements, dix ans ne suffiront pas, et la tête de ligne sera décrépite d'usure bien avant que le point terminus soit atteint, tandis que, d'autre part, les routes carrossables demeureront à l'état de mythe dans le Soudan français. De plus, le système actuel a le grave inconvénient d'imposer aux habitants du parcours, pour raison d'économies, de lourdes corvées qui leur font fuir ces régions où nous aurions tant d'intérêt à les voir s'établir définitivement.

Le moment semble venu de poser très nettement cette question aux Chambres : « le Soudan français doit-il continuer à végéter péniblement sous le régime actuel, trop à l'étroit dans son budget pour ne pas être dans l'obligation de laisser périliter une entreprise nécessaire en cherchant à mener à bien une autre? Ou bien, admettant enfin l'importance future de notre empire soudanien, importance passée à l'état d'axiome à l'étranger, se décidera-t-on à consentir les sacrifices nécessaires pour le doter d'une voie ferrée qui lui assurera l'avenir qu'il mérite ? »

Toute la question est là, et rien ne servira de la déplacer. Toute mise en valeur du Soudan français gravite autour de cette nécessité d'une voie de communication économique et rapide.

Le commandant Archinard, actuellement commandant supérieur du Soudan, prenant pour base d'évaluation les 80 kilomètres de voie Decauville qu'il a déjà posés entre Bafoulabé et Badumbé, estime à 15 000 francs le coût du kilomètre de voie posée. C'est donc en chiffres ronds une dépense de 7 à 8 millions à répartir sur quatre annuités au plus, soit un crédit annuel de 2 millions.

La France, dans ces hardis placements de capitaux, s'est laissée devancer

partout et par tous. Sans parler des Anglais, nous noterons les Portugais avec leurs chemins de fer de Loango et de la baie de Delagoa ; les Belges avec le chemin de fer du Congo ; les Italiens avec le Decauville des hauts plateaux de Ghinda et Saberguma ; les Russes avec le Transcaspien. Autrefois nous nous tenions en tête du progrès, et aucune idée neuve, fertile, fût-ce même pour l'avenir, ne nous trouvait sourds ni aveugles, ou si tristement économes.

En est-ce donc fait en France de toute initiative hardie ? Dans ce cas, autant abandonner sans fausse honte et avec la férocité d'un égoïsme borné nos nouvelles conquêtes coloniales et nous en tenir aux pauvres et modestes comptoirs que la sainte Alliance avait daigné nous laisser en 1815 !

Permettez-moi de vous rappeler aussi, Messieurs, que Rouen, autrefois, monopolisait en quelque sorte le commerce d'échange des toiles avec la côte occidentale d'Afrique ; or, actuellement, à combien de milliers de francs peut se chiffrer ce qu'il vous reste de ce mouvement commercial, alors que de nouveaux et immenses débouchés s'ouvrent à vos entreprises ? Nous laisserez-vous l'amère et décourageante pensée que, là encore, nous avons versé notre sang et notre or pour contribuer à la prospérité du commerce de l'empire de S. M. britannique ? Vos étoffes sont de qualité supérieure ; celles dont les Anglais inondent l'Afrique et par lesquelles ils vous ont supplantés sont de qualité détestable ; mais, telles quelles, elles sont préférées des noirs, grâce à leur extrême bon marché. Pourquoi ne pas vouloir vous outiller pour en fabriquer de semblables ? J'entends bien qu'il vous répugne de faire de la camelotte ; mais qu'importe, si cette camelotte vous rapporte des millions et chasse l'Anglais et l'Allemand de nos marchés africains !

Rouen, plus que toute autre ville manufacturière de France, peut tenter cet essai plein de fructueuses et patriotiques promesses, maintenant surtout qu'un service de navigation régulier la met en relations constantes avec la côte d'Afrique.

Enfin, avant de terminer cette étude sur le Soudan français, j'appellerai, Messieurs, votre attention sur un mode d'exploitation dont l'idée même paraît avoir été totalement abandonnée chez nous depuis un siècle, et qui, cependant, est, à juste titre, en grande faveur en Angleterre et en Allemagne pour les colonies nouvelles de ces deux puissances. Je veux parler de la création de Sociétés d'exploitation privilégiées, munies de

chartes leur donnant tout pouvoir administratif sur les contrées qui leur sont confiées.

Nous avons, en France, la tendance de mettre en formules, auxquelles nous donnons une application très stricte, un certain nombre de préceptes résumant les principes libéraux qui caractérisent notre génie actuel. Nous n'admettons pas que la raideur et l'inflexibilité de ces formules puissent amener, dans certains cas, des résultats fort contraires à ceux qu'elles devraient donner ; et que, par conséquent, il y a lieu souvent d'apporter de nombreux tempéraments, voir même des exceptions dans leur application.

C'est ainsi que nous pensons, depuis 1792, que toute compagnie coloniale privilégiée attente à la liberté de commerce et au droit qu'a la métropole d'assurer elle-même l'administration et la police de ses possessions d'outre-mer, c'est-à-dire d'exercer ses droits de souveraineté. Aucune délégation de ces droits ne nous semble admissible.

Le bien-fondé de cette doctrine paraît évident lorsqu'il s'agit de colonies où existe une civilisation relativement avancée, un commerce florissant ou au moins important et des institutions adaptées au tempérament et aux mœurs des races indigènes ; il est évident qu'on ne peut abandonner une colonie telle que l'Indo-Chine à l'action omnipotente d'une compagnie qui ne peut avoir comme but que les dividendes à distribuer à ses actionnaires.

Mais en est-il de même pour le Soudan français où tout est à créer aussi bien dans l'ordre matériel que dans l'ordre moral ? Tout apport de capitaux, tout établissement nouveau, tout moyen d'exploitation entraînant avec lui la création de voies de communication, de moyens de transport, de perfectionnement des travaux du sol ou du sous-sol, tendront à la mise en œuvre réelle, à la propagande civilisatrice de cette vaste et riche contrée. De plus, il sera facile à l'Etat de rendre toute concession de privilège de ce genre productrice pour ses finances, car les débouchés uniques du Soudan français sont à Saint-Louis et à Konakry ; éventuellement, dans un avenir plus ou moins éloigné, à Dakar ; la perception de certains droits serait donc facile.

Pour maintenir cette compagnie dans les limites d'attribution qui lui seraient octroyées, un ou plusieurs agents du gouvernement seraient proposés au contrôle de ses actes politiques et administratifs.

C'est par ce moyen que l'Angleterre est arrivée, sans bourse délier, à

créer un mouvement commercial des plus importants sur le Bas-Niger et les régions qui l'avoisinent, sur la côte orientale et dans la contrée des grands lacs ; c'est grâce à cet intelligent retour vers les choses du passé que son influence et son autorité s'étendent rapidement sur une partie de l'Afrique, comme elles se sont étendues jadis sur toute l'Inde. Puis, un jour viendra où les diverses compagnies africaines, ayant mis en œuvre ces immenses contrées tout en enrichissant la métropole de leur commerce, le gouvernement britannique reprendra à son profit leurs droits de souveraineté. Tout un immense empire en plein rapport augmentera alors le nombre des débouchés prospères que l'Angleterre a su ménager à son commerce et à son industrie, par une politique aussi habile que tenace.

Je souhaite vivement, Messieurs, pour l'avenir du Soudan français, que dans l'opinion publique française, si rebelle à toute idée de sacrifice consenti par le gouvernement pour la prospérité de nos colonies, germe et fructifie cet axiome qu'il est certaines d'entr'elles, le Soudan en particulier, où l'initiative privée doit donner des résultats bien autrement appréciables que ceux obtenus par l'Etat.

Et, comme je le disais au début de cette conférence, c'est à défaut seulement de cette initiative privée que l'Etat en maints endroits s'est substitué à elle afin de ne pas laisser périliter notre empire colonial.

Des diverses formes sous lesquelles elle peut s'exercer, celle des compagnies privilégiées, pour les territoires entièrement neufs, a fait ses preuves d'une façon convaincante. Dans les siècles passés comme au dix-neuvième siècle, c'est à elles que l'Angleterre doit son développement colonial et commercial sans précédents dans l'histoire.

Comment un pareil exemple ne nous frappe-t-il pas ?

Notre ignorance ou notre indifférence des choses d'outre-mer seules peuvent l'expliquer.

Aujourd'hui que l'étude de la géographie tend à prendre en France l'importance qu'elle mérite, nous devons, nous qui nous tenons à la tête de ce mouvement de renouveau entreprenant, qui a fait autrefois la grandeur commerciale de notre pays, ne pas nous cantonner dans la constatation stérile des découvertes géographiques, mais au contraire nous faire les apôtres de leur valeur pratique et des idées fécondes d'où naissent les moyens propres à assurer l'exploitation de ces terres nouvelles.

C'est ainsi, j'en ai la profonde conviction, que nous aiderons puissamment au développement de la richesse de la France et de son influence sur le monde entier¹.

Capitaine E. Péroz.

Correspondance et Faits géographiques

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

FÉVRIER 1890

Un Rouennais à Kairouan. — Dans notre bulletin de juillet-août 1887, M. G. Gravier publiait, sur des renseignements qu'il avait reçus de notre collègue, M. Léon Stora, un article intitulé : *Un Rouennais à Kairouan*.

Il s'agissait d'un enfant de notre ville qui, trompé par la fortune, s'était fait musulman, était devenu gardien de la mosquée de Kairouan et avait facilité aux Français l'entrée de cette ville.

En terminant, M. Gravier exprimait le regret d'ignorer le nom que portait à Rouen le pseudo-musulman Si-Ahmed.

Un article du *Journal de Rouen*, du 16 mars courant, emprunté au supplément du *Figaro*, nous apprend que cet enfant perdu de la France, qui saisit avec tant d'empressement l'occasion d'être utile à son pays, était fils de M. Lefebvre-Durufié, grand fabricant d'Elbeuf, ministre du Commerce en 1851 et 1852, dont le nom est très connu dans notre contrée.

Expédition du professeur Nordenskiöld aux mers antarctiques. — M. le professeur Nordenskiöld, l'illustre explorateur suédois des mers polaires arctiques, organise en ce moment une expédition scientifique dans les

¹ De larges emprunts ont été faits par l'auteur de cette conférence à ses précédents travaux. Ceux consultés ou desquels des extraits ont été tirés sont : *L'empire de l'Al-mamy-Emir Samory* (Besançon 1888); — *Au Soudan français, souvenirs de guerre et de mission* (Calmann-Lévy, 1889); — *la Nouvelle-Revue* (numéros des 15 février et 15 mars 1890).

mers antarctiques. Les dépenses en seront supportées à frais communs par la colonie australienne de Victoria et par M. Oscar Dickson, dont les libéralités ont déjà aidé à l'organisation de sept expéditions scientifiques.

Les recherches dans la région du pôle austral, après avoir été assez régulièrement suivies par les explorateurs, ont été négligées depuis quelque temps. M. le professeur Nordenskiöld va renouer la chaîne interrompue depuis Dumont-d'Urville.

A la suite de ses remarquables voyages dans les régions glaciaires du nord, nul ne se trouve mieux préparé pour une exploration dans la partie similaire australe, où les difficultés de toutes sortes, inhérentes à la nature même de l'expédition, sont encore sensiblement augmentées par l'éloignement de l'Europe.

Régions encore inconnues du globe. — D'après un relevé fait par le journal *Astronomie*, la surface encore inconnue dans les deux régions polaires n'est pas inférieure au seizième de la surface terrestre. Elle serait, pour la région du pôle Nord, d'environ 760 000 kilomètres carrés, ou plus de quatorze fois la superficie de la France. Pour le pôle Sud, elle serait trois fois plus grande, c'est-à-dire environ 21 780 000 kilomètres carrés, ou plus de deux fois la superficie de l'Europe.

D'après nos connaissances actuelles, voici quelle serait la superficie qu'occupent les terres polaires connues.

Dans la région arctique :

Archipel arctique, au nord de l'Amérique . . .	1 301 080 kil. carr.
Grönland, environ 10 000 habitants . . .	2 169 750 —
Islande et Jan-Mayen, 72 000 habitants . . .	105 198 —
Spitzberg et terre François-Joseph . . .	99 918 —
Nouvelle-Zemble . . .	91 813 —
Nouvelle-Sibérie ou terre de Wrangel . . .	91 685 —

Région polaire arctique . .	<u>3 859 444 kil. carr.</u>
-----------------------------	-----------------------------

Dans la région antarctique :

Au sud de l'Amérique (terres de Graham, d'Alexandre, etc.) . . .	138 000 kil. carr.
Au sud de l'Australie (terres Victoria, Adélie, Clarie, Sabrina, Enderby, etc.) . . .	523 000 —
Région polaire antarctique . .	<u>661 000 kil. carr.</u>

Découverte d'un îlot dans l'océan Atlantique. — Il ne faut pas s'étonner de voir d'aussi grandes surfaces blanches indiquer sur nos cartes les contrées inexplorées en raison de leur difficile accès, quand nous voyons encore faire des découvertes géographiques dans les parties les plus fréquentées de l'Océan.

Un pêcheur de Terre-Neuve a récemment découvert, dans l'océan Atlantique, une petite île ou plus exactement un îlot constitué par un rocher s'élevant de dix à douze mètres au-dessus de la mer, lequel a été appelé *Lamb-Rock* (Rocher de Lamb), du nom du pêcheur qui l'a reconnu le premier, ainsi qu'il était de toute justice.

MARS 1890

Fondation de la Gazette des Colonies. — Un des plus sympathiques conférenciers de notre Société, M. Charles Soller, vient de créer à Paris un journal de géographie scientifique et commerciale, la *Gazette des Colonies*, qui se recommande autant aux négociants ayant besoin de renseignements sur les pays d'exportation qu'aux simples amis de la géographie.

M. Charles Soller est venu à Rouen nous entretenir de la meilleure route commerciale de pénétration dans le Soudan occidental, ainsi que des pêcheries qui peuvent être établies le long de la côte d'Afrique, sur le banc absolument français d'Arguin, concurremment avec celles de Terre-Neuve, où nous perdons pied chaque jour ; il est donc bien préparé par ses travaux antérieurs à s'occuper fructueusement des questions coloniales.

Le commerce allemand en Portugal. — Notre collègue, M. Alfred Ravet, nous signale l'active propagande faite par les Sociétés allemandes de géographie pour étendre les relations commerciales de l'Allemagne avec le Portugal, pays où le commerce français est très développé.

On réunit les négociants sérieux, on leur parle du Portugal, on leur propose de se grouper en syndicat et d'y envoyer des représentants avec des pouvoirs suffisamment étendus pour qu'ils puissent faire toutes les concessions utiles à la création de nouvelles relations ou au développement de celles déjà existantes.

C'est une attaque en règle qui nous est faite en vue de nous chasser d'un marché où jusqu'à présent nous avons toujours tenu facilement le second rang. Pour y résister efficacement, nos commerçants n'auront pas

trop de tous leurs efforts; ils seraient même bien inspirés en imitant le groupement de leurs concurrents.

M. Jacques de Morgan en Perse. — Le même collègue nous adresse également quelques renseignements sur le voyage d'exploration en Perse de notre autre collègue, M. Jacques de Morgan.

Ce voyageur a recueilli de forts curieux détails sur les contrées qu'il a traversées. Il a entrepris l'ascension du Démavend, montagne volcanique d'une altitude d'un peu plus de 6 000 mètres, mais n'a pu la réaliser complètement.

Il ne restait plus qu'environ 300 mètres à gravir lorsque M. de Morgan se vit obligé de rétrograder pour ne pas être abandonné par son guide. Il put néanmoins prendre quelques photographies. A partir de la hauteur de 4 000 mètres, il eut à supporter une température constamment inférieure à 18° au-dessous de zéro.

Nous espérons que, lors de son retour en France, M. Jacques de Morgan voudra bien venir faire part de ses découvertes à la Société normande de géographie, qui a déjà eu l'occasion de l'entendre et de lui témoigner sa satisfaction, et qui sera certainement heureuse de lui renouveler ses applaudissements.

Mort de M. Treich-Laplène. — On annonce de Grand-Bassam la mort regrettable de M. Treich-Laplène.

M. Treich-Laplène était directeur d'un important comptoir commercial à Grand-Bassam; il avait été nommé, en novembre dernier, Résident de France en Assinie.

Lorsque le capitaine Binger passait pour mort, ou tout au moins prisonnier dans le pays de Kong, ce fut M. Treich-Laplène qui organisa et dirigea une expédition de secours de la côte sur Kong.

Vous vous souvenez qu'il eut le bonheur de rencontrer l'explorateur libre à Kong et de le ramener à Grand-Bassam.

Mais alors que le capitaine Binger était relativement en bonne santé, M. Treich-Laplène rentra à Grand-Bassam épuisé par la fatigue et la fièvre. Il dut revenir de suite en France.

Nos possessions de la Côte-d'Or et de la Côte-d'Ivoire nous étaient contestées par une puissance voisine et rivale. M. Treich-Laplène connaissait à fond ces pays; il était l'homme le plus à même d'y défendre effi-

cacement les intérêts français et de continuer l'œuvre du commandant Bour; on le nomma Résident de France en Assinie.

La défense de nos droits ne souffrant pas de retard, M. Treich-Laplène se rembarqua pour la côte d'Afrique avant d'être complètement rétabli.

Il épuisa au service de son pays le peu de forces et d'activité qui lui restaient encore; mais il eut, avant de mourir, la satisfaction de mener à bonne fin la mission qui lui avait été confiée.

Nouveau port en Danemark. — Le Consul de France, à Elsenør (Danemark), fait connaître que le gouvernement danois a décidé la création d'un grand port à proximité de Copenhague.

Cette décision cause une vive émotion en Allemagne, où l'on considère ce nouveau port comme susceptible de causer un préjudice sérieux à ceux de la Baltique.

L'industrie française en Indo-Chine. — Les efforts faits par l'industrie française pour étendre son marché en Extrême-Orient commencent à porter leur fruit.

Nous trouvons dans la *Revue diplomatique* les renseignements suivants, relatifs aux tissus français en Annam, que nous nous empressons de porter à la connaissance de ceux de nos industriels ou négociants qu'ils peuvent intéresser.

« L'industrie française est en train de remporter en Annam une victoire qui n'est pas à dédaigner et que nos industriels ont un évident intérêt à connaître. Les cotonnades françaises commencent, par leur qualité, à battre leurs concurrentes de provenance anglaise ou allemande. Une maison française de Hué, la même qui avait jadis passé avec la cour d'Annam un marché pour la fourniture de plus d'un demi-million de soieries lyonnaises, est en train d'écouler dans la population indigène des quantités énormes de cotonnades provenant de nos fabriques des Vosges. Elle ne peut suffire à la demande, surtout à l'approche des fêtes du Têt, où il est de mode de renouveler les vêtements ou d'échanger des cadeaux; elle multiplie par télégramme les commandes à ses fabricants.

» L'acheteur indigène, après avoir comparé les prix et la qualité, a fini par venir à nos produits, abandonnant ses anciens fournisseurs. »

D'autre part, on écrit du même point au *Bulletin des renseignements commerciaux* pour signaler l'importance du port de Tourane, que sa rade

et sa situation géographique désignent, pour l'avenir, comme le principal port de l'Indo-Chine.

Les Chinois sont, en Extrême-Orient, les grands courtiers du commerce. Déjà un certain nombre de ceux qui tiennent le grand commerce à Tourane désireraient voir nos grandes maisons françaises envoyer des agents pour étudier sur place l'installation de succursales.

Les mines de charbon de la province commencent à donner de bons résultats. Plusieurs navires s'y sont approvisionnés. Le charbon est d'assez bonne qualité ; il se vend à moitié prix de celui de qualité semblable que l'on se procure aux parcs de Hong-Kong.

C'est dans le charbon que se trouve la force créatrice de Tourane : plus tard viendra l'exploitation des minerais de plomb, d'étain, d'antimoine, de fer et d'or, que l'on rencontre partout, exploitation qui permettra à Tourane d'acquérir toute son importance.

CH. LAMETTE.

DÉCOUVERTE D'UNE PASSE PRATICABLE ET POSSIBILITÉ DE FRANCHIR
LES RAPIDES DE KHONG

M. le docteur Mougeot, président de la Société des études Indo-Chinoises de Saïgon, rend compte du voyage qu'il a organisé et accompli avec MM. Pelletier et Fontaine, membres, et Robert, dessinateur.

Depuis longtemps déjà MM. Mougeot et Pelletier, planteurs à Ca-Logneu, soupçonnaient l'existence d'une passe suffisamment praticable pour donner passage à des bateaux d'assez fort tonnage. Un Cambodgien à leur service leur avait parlé, à plusieurs reprises, d'un voyage de Siemboc à Bassac accompli en compagnie de Watha (connu ordinairement sous le nom de (Si-Votha), sur une jonque de 24 mètres de long sur 3^m50 de large.

Une autre fois, ayant voulu acheter de la gomme-laque à des Chinois, M. Pelletier apprit de ces Chinois qu'ils étaient venus de Bassac sans changer de bateau ; et comme il semblait ne pas les croire, ils lui affirmèrent la chose comme étant certaine.

Le doute n'était plus possible ; aussi M. Pelletier profita-t-il avec

empressement de la présence à Ca-Logneu de son associé, M. le docteur Mougeot, pour éclaircir les doutes qui pouvaient lui rester.

Arrivés aux chutes de Khong, les explorateurs ne purent se procurer qu'une pirogue et deux Laotiens comme guides. Mais bientôt ceux-ci, qui avaient dit que la passe existait, se contredirent et affirmèrent qu'on ne pouvait passer.

Malgré ces affirmations, M. Pelletier s'embarqua seul avec son cambodgien et les deux Laotiens; les autres européens, malgré leur désir, durent rester au rivage; la pirogue était chargée au point de ne pouvoir prendre même un enfant sans couler au fond.

Et à moitié route à peu près, les Laotiens veulent revenir, prétendant qu'il est impossible d'aller plus loin; M. Pelletier et son Cambodgien insistent en affirmant que le passage est libre. En effet, pas de difficultés insurmontables, peu de rochers, quelques arbres seulement. Il ne faut pas oublier que le voyage se faisait aux plus basses eaux et que les crues sont au moins de 5 mètres. Les bateliers reprennent leurs rames et le bateau avance de nouveau. Mais encore une fois ils s'arrêtent et refusent de travailler. Alors, M. Pelletier, encouragé par la vue de quatre bateaux laotiens qui vont à Bassac, leur dit, puisqu'il en est ainsi, qu'il va les déposer à terre et que lui et le Cambodgien vont ramer et s'avancer jusqu'à ce qu'ils rencontrent un obstacle infranchissable. Devant cette menace, les pauvres indigènes se remettent au travail et bientôt l'Européen voit s'ouvrir devant lui un fleuve immense et libre. C'était le Mé-Kong au dessus des chûtes. L'obstacle était tourné, la passe trouvée et le Laos ouvert. La montée avait duré six heures, la descente se fit en beaucoup moins de temps et sans encombre.

Au retour, M. Pelletier est prévenu par les habitants du village qui a fourni les deux guides que tous vont quitter le pays et descendre à Ca-Logneu pour s'y établir. Ils abandonnent leur village afin de se soustraire à la vengeance des Siamois qui ne leur pardonneraient pas d'avoir montré le passage aux Français.

Les membres présents félicitent les explorateurs du succès de leur expédition; ils espèrent que le fruit de cette exploration ne sera perdu ni pour l'Indo-Chine ni pour la France, et, sur la proposition du Président, ils émettent à l'unanimité le vœu que le gouvernement fasse étudier le plus tôt possible la passe découverte par MM. Pelletier et Mougeot.

M. Folliot ajoute qu'à l'annonce de la découverte faite par le président

de la Société et son associé, il a compulsé les rapports de la mission du Mé-Kong. Ce qu'il a trouvé lui donne la certitude que la passe praticable a été découverte cette fois, et que le gouvernement Siamois qui la connaissait depuis longtemps avait défendu, sous les peines les plus sévères, aux Laotiens de la région, de la montrer aux Français.

Doudard de Lagrée, dans son rapport daté de Bassac le 27 octobre 1886, se plaint « surtout du peu de bonne volonté des habitants de Khong que rien ne pouvait décider à servir de guides ».

M. le Président dit qu'il a constaté avec surprise que les Penongs de Ca-Logneu, qui ont une grande ressemblance avec les Moïs, parlaient la même langue que ces derniers; il ajoute qu'il donnera plus tard la relation de son voyage.

Communication faite à la Société des études Indo-Chinoises de Saïgon le 26 février 1890.

Le Secrétaire de la Société,

Membre correspondant de la Société normande de géographie,

D. FOLLIOU,

PROFESSEUR.

*Société Languedocienne de Géographie de Montpellier.
Secrétariat général.*

Montpellier, le 19 avril 1890.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous informer que, sur notre demande, les Compagnies des chemins de fer accordent une réduction de 50 o/o sur les prix du tarif général aux Membres des Sociétés de géographie qui viendront assister à notre Congrès.

Les billets délivrés à cet effet seront valables du 20 mai au 3 juin pour l'aller, du 22 mai au 6 juin pour le retour. Ces délais ont été demandés et accordés pour permettre aux délégués, s'ils le désirent, d'assister aux Fêtes Universitaires qui auront lieu à Montpellier, avant le Congrès, du 22 au 25 mai.

Je vous prie en conséquence de m'adresser, *avant le 1^{er} mai, le plus tôt possible*, la liste des Membres de votre Société qui désirent prendre part

aux travaux du Congrès, avec l'indication, pour chacun d'eux, des gares de départ et d'arrivée, du parcours à effectuer sur les réseaux des différentes Compagnies, des gares intermédiaires où devront avoir lieu les changements de réseau, et de la classe de voiture qu'il prendra. Ce n'est que sur ces renseignements, qui nous sont absolument nécessaires, que je pourrai leur faire délivrer les billets réduits.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mes meilleurs sentiments de confraternité.

Le Secrétaire général,

L. MALAVIALLE.

Le IX^e Congrès international des Orientalistes se réunira à Londres, sous la présidence du général Sir Henri Rawlinson, membre de l'Institut de France, du 1^{er} au 10 septembre 1891.

Déjà, près de trois cents savants ont envoyé leur adhésion.

Un comité national français s'est constitué à Paris et a élu pour président M. Oppert, de l'Institut, et pour vice-présidents, MM. Maspéro, de l'Institut, et le M^{is} de Croizier, président de la Société académique Indo-Chinoise de France, et pour délégué en Angleterre M. le docteur Leitner, le linguiste bien connu.

Actes de la Société

Procès-verbal de la Séance du 26 Février 1890

Présidence de M. Paul TOUTAIN, vice-président

La séance est ouverte à huit heures, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Rouen.

Présentation de membres (voir plus loin).

M. Ch. Lamette, secrétaire, donne lecture du mouvement géographique de janvier (voir le dernier bulletin).

M. Emile Buisson, trésorier, lit son rapport annuel sur la situation financière de la Société (voir le dernier bulletin).

M. le Président présente M. le capitaine Péroz à l'assemblée et prononce l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Afrique, le continent mystérieux comme on l'appelle, exerce sur nous un attrait singulier. Toutes les nations d'Europe s'efforcent d'y pénétrer, veulent en découvrir les régions inconnues, les trésors, les richesses naturelles.

C'est pourquoi notre Société est heureuse d'appeler tous les explorateurs qui se sont attaqués à cette Afrique si attirante et si redoutable. Brazza, Soleillet, Douls, Soller, Decaze, Binger et tant d'autres sont venus à Rouen rendre témoignage du présent et de l'avenir de ces contrées lointaines.

Les Français se préoccupent donc de l'Afrique et y pénètrent par plusieurs points à la fois.

Ils ne sont pas les seuls; d'autres nations collaborent énergiquement à cette conquête. Il y a, dans les explorations, une véritable concurrence dont les résultats sont prochains. A la suite des pionniers, les colons viendront; le grand exode de la race Indo-Européenne s'accentuera, son acclimatation deviendra possible, et le moment n'est pas éloigné où le *continent noir* apparaîtra un peu blanchi.

Avec vous, Monsieur le Capitaine, nous allons nous occuper aujourd'hui de la région qui relie le haut Sénégal au Niger et qui est destinée à devenir un vaste pays de protectorat.

Votre nom est lié à ce grand œuvre qui s'appelle l'*entreprise du Haut-Fleuve*; vous avez été un des plus énergiques collaborateurs du colonel Galliéni. Votre traité du 23 mars 1887 avec l'Almamy Samory a placé, sous le drapeau de la France, un million et demi d'Africains.

Le colonel Galliéni, dans une brochure que j'ai sous les yeux, reconnaît, en ces termes, le service éminent que vous avez rendu à la France, dont vous étiez, en cette circonstance, le représentant officiel : « En ce qui concerne l'Almamy Samory, le traité conclu à Bissandougou, le 23 mars 1887, » par M. le capitaine Péroz, nous a donné, outre la possession directe des » Etats malinkés, situés sur la rive gauche du Niger, et de son affluent le » Tankisso, le protectorat exclusif sur tout l'empire de l'Almamy, depuis » les rives du Mayel-Balevel jusqu'à la République de Libéria et à la » colonie anglaise du Sierra Leone. Ces résultats inespérés ont été complétés

» par la construction du fort du Sigurri élevé cette année au confluent du
» Niger et du Tankisso; situé dans une magnifique position stratégique et
» commerciale, il nous vaut la possession de toute cette région et nous
» permet, par le Fouta-Djalou, de donner la main à nos établissements des
» rivières du Sud. »

A ces éloges de votre chef, je joins les hommages et les remerciements de notre Société de Géographie. Les récompenses vous sont sans doute venues; mais j'imagine que la plus haute de toutes, et la plus précieuse pour vous, a été le moment de joie légitime et de fierté que vous avez ressenti lorsque, négociant avec le prophète noir, vous sentiez que vous portiez la parole au nom du progrès et de la civilisation, au nom de cette France dont la raison de subsister est la protection des faibles et le combat contre tous les esclavages.

En vous choisissant, le gouvernement a rendu justice à l'arme de l'infanterie de marine.

Mon capitaine, votre uniforme nous est cher; il est lié pour nous à des souvenirs terribles et glorieux. On l'a vu, aux jours néfastes, se couvrir de gloire dans les combats désespérés, accomplir des exploits devenus légendaires; on l'a vu au Sénégal, à Madagascar, au Tonkin, dans toutes nos colonies, soutenir des luttes inégales; on le connaît dans les cinq parties du monde; et si les peuples Asiatiques, Africains, Polynésiens, si les colons et les exilés veulent se figurer la France, elle leur apparaît sous les traits et sous le costume d'un marin ou d'un fantassin de marine. Vous avez des camarades morts qui dorment dans tous les champs de bataille où notre race a dû se mesurer avec ses ennemis. Et ce sang que la France a dû répandre aux quatre coins du globe, c'est en grande partie de vos veines qu'il sortait.

Ce corps d'élite auquel vous appartenez ne sert pas son pays seulement par le courage dans le combat, mais encore par l'héroïsme journalier, par l'obscur abnégation, par les souffrances quotidiennes gaiement supportées; vous devez lutter non seulement avec les hommes, mais encore avec les animaux, les miasmes, la fièvre, l'anémie; et c'est jour à jour, heure à heure que vous sentez votre vie décroître et s'éteindre en l'honneur et pour l'amour de la patrie lointaine.

Mais, nous ne sommes pas ingrats; nous savons que c'est à vous en grande partie que la France doit de maintenir son rang dans le monde extra-européen; la majeure partie de l'effort vous revient dans cette œuvre

d'extension et d'expansion d'un pays qui veut rester grand, d'une famille nationale qui ne veut pas mourir.

Cette reconnaissance, on vous l'a manifestée récemment à Rouen, lorsqu'au retour des grandes manœuvres, la population accueillait par des vivats et des applaudissements vos bataillons, vos petits soldats bronzés qui défilaient alertement dans nos rues.

La France vous emploie dans les batailles; elle vous réclame aussi pour la diplomatie en vous chargeant de négocier avec les peuples qu'elle veut soumettre à son influence.

Et, dans ces nouvelles et délicates fonctions, vous n'apparaissez pas inférieurs à ce qu'on attend de vous. Vous manifestez le tact, la mesure, la fine ingéniosité, les facultés intuitives et pénétrantes qui sont, au même titre que le courage et la patience, qualités de France.

Le traité de Bissandougou que vous avez conclu est un instrument diplomatique d'une grande portée. Il représente un des épisodes de ce long effort qui, par l'intrépidité de nos soldats, par l'habileté et l'énergie de nos explorateurs, va nous constituer, à l'ouest de l'Afrique, un véritable empire. Et, quand on lit les rapports, les récits, les statistiques, on est étonné et heureux de voir combien magnifiques sont les gains de l'avenir en face de la modicité des risques, en comparaison de la faiblesse de l'enjeu.

Il y a bien des découragements passagers; il y a des alarmistes, des gens dont la peur est toute la sagesse qui réclament l'abandon de certains de nos établissements. Mais, il faut garder la suite de nos idées dans ces entreprises longues qui se développent, non pas à travers les jours, mais à travers les siècles. Ne savons-nous pas que, de 1830 à 1848, il y avait une campagne périodiquement renaissante pour réclamer l'évacuation de l'Algérie.

Cette entreprise du Haut-Fleuve est comparable, par son amplitude et par son avenir, à la compagnie des Indes, aux établissements grandioses et un instant si Français, du Canada et de la Louisiane.

Du Sénégal au Niger, au-delà du Niger, le réseau de notre commerce s'étend peu à peu. Sur les cartes on voit se multiplier les communications, les voies d'échanges, les postes et fortins militaires, les lignes de caravanes, les transports terrestres et fluviaux. Nous pouvons reconnaître là le rudiment d'un organisme commercial qui va devenir plus actif, de jour en jour mieux vivant, et qui drainera, vers nos possessions de la côte Ouest, les ressources inépuisables du centre Africain.

La France se renouvelle; l'orientation des esprits change sous nos

yeux; le temps est déjà loin où il paraissait de bon goût, en Europe, de plaisanter l'ignorance géographique des Français, où il était d'un usage courant de leur nier les facultés colonisatrices.

Nous avons appris qu'une nation ne peut vivre, longtemps et sainement, enfermée dans ses frontières; et, désormais, nous voulons nous étendre au dehors. A ce désir, à cet appel de la patrie, des hommes se lèvent, d'année en année plus nombreux; d'autres seront encore suscités. Et il se démontre, par les faits, que cette France, si décriée et si jalousée, est encore et toujours le pays des Dupleix, des Cavelier de la Salle, des Jean Ango et des Montcalm.

M. le capitaine Péroz expose ensuite le sujet de sa conférence, qu'il intitule : *L'avenir commercial du Soudan français* (voir plus haut).

M. le Président remercie le conférencier par les paroles suivantes :

La Société normande de géographie remercie M. le capitaine Péroz de sa très intéressante communication, à la fois savante et familière.

Nous vous félicitons, Monsieur, ayant vu que chez vous, sous le militaire il y a un observateur, un agronome, un ethnologue et un négociant.

Nous avons été frappés du caractère pratique de votre récit et de vos explications. Cette conférence est importante pour nous : elle comporte une suite commerciale; elle appelle l'attention de tous ceux qui veulent faire entrer dans le domaine des faits l'œuvre de colonisation. Nous signalons les développements, la conclusion utilitaire que nous venons d'entendre aux industriels, fabricants et commissionnaires de notre région, et aussi à la presse locale, toujours si dévouée à l'intérêt de notre ville.

Encore une fois, M. le Capitaine, nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation. A vous entendre, nous avons eu du plaisir, mieux encore, du profit.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire,
Charles LAMETTE.

Procès-verbal de la séance du 19 mars 1890

Présidence de M. Paul TOUTAIN, vice-président

La séance est ouverte à huit heures dans la grande salle de l'hôtel de ville.

Conformément aux statuts, M. le Président prononce l'admission de membres présentés dans la dernière séance et fait de nouvelles présentations (voir plus loin).

M. Ch. Lamette, secrétaire, donne lecture du mouvement géographique de février 1890 (voir plus haut).

M. le Président, en présentant le conférencier, M. J. Taupin, prononce l'allocution suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

L'activité des explorateurs français s'exerce à la fois sur bien des points du globe. Les uns au nom d'intérêts politiques, industriels ou commerciaux, les autres au nom de la géographie pure, les autres au nom des sciences physiques et naturelles, tous, au nom de la France, s'efforcent de pénétrer les régions encore inconnues et barbares pour les rattacher à notre civilisation.

Aujourd'hui, j'ai l'honneur de vous présenter M. Jacques Taupin, qui a rempli une mission dans le Laos.

Le Laos est une région peu connue, assez mal délimitée, qui se trouve entre l'Annam, la Chine, le Siam et la Birmanie.

Son importance est très grande pour les Français.

D'abord, au point de vue national, il est utile d'être renseigné sur les régions qui bornent notre grande colonie Indo-Chinoise, de savoir quels sont leurs habitants, leurs richesses, leur climat, d'en connaître les voies d'accès et de pénétration.

A un autre point de vue, ces régions sollicitent notre attention. La critique historique, l'archéologie, avec leurs méthodes pénétrantes, tendent de plus en plus à reporter l'origine de nos civilisations européennes dans l'Extrême-Orient, et particulièrement dans les pays sud-asiatiques, tels que le Thibet, le Laos, l'Annam, le Siam et aussi ce mystérieux Cambodge, dont les admirables monuments attestent le passé.

Et il y a lieu de penser que le Laos nous réserve bien des surprises ; nous sommes donc reconnaissants aux voyageurs qui s'aventurent dans ces contrées dangereuses.

Je dis dangereuses : je lisais, en effet, ce matin, dans un ouvrage de géographie, que les voyageurs européens qui tentaient de traverser le Laos sont presque tous atteints d'une fièvre pernicieuse à laquelle beaucoup succombent.

Je rends donc hommage au courage de M. Jacques Taupin qui a été un des pionniers de cette exploration au Laos, qui n'a pas hésité à risquer sa vie pour le bien de la France, pour la cause de la civilisation.

Conférence de M. Taupin (voir plus loin).

Après que M. Taupin eût fait passer devant les yeux de la nombreuse assistance, qui l'avait fréquemment applaudi, quelques projections représentant des types des habitants et des vues et lacs, M. le Président lui adresse les paroles suivantes :

Nous remercions M. Jacques Taupin de sa très curieuse conférence. Nous lui souhaitons, puisque c'est son désir, d'être renvoyé comme agent commercial au Laos. Nous sommes certains qu'avec son énergie calme, son grand savoir linguistique, son patriotisme, il rendra encore à la France d'éminents services.

La séance est levée à dix heures.

Le Secrétaire,
ARMAND SANSON.

Procès-verbal de la séance du 26 avril 1890

Présidence de M. Emile FERRY, président

La séance est ouverte à huit heures du soir, dans le local ordinaire de la Société, rue Saint-Lô.

Lecture du mouvement géographique de mars par M. Lamette, secrétaire.

M. Gabriel Gravier, délégué par notre comité de direction au Congrès des Sociétés savantes qui doit avoir lieu, sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique, du 27 au 31 mai, s'est fait inscrire pour une communication intitulée : « La carte des grands lacs de l'Amérique du Nord dressée, en 1670, par Brehan de Gallinée ».

Conformément aux usages, M. Gravier donne communication de son travail.

Il expose que l'original de la carte de Gallinée, qui appartenait au dépôt des cartes et plans de la marine, est perdu, et en montre un fac-similé qu'il a reçu du Canada, par l'intermédiaire de son ami M. Benjamin Sulte.

M. Gravier raconte le voyage des Sulpiciens Dollier de Casson et Brehan de Gallinée; il explique la construction de la carte dressée par ce dernier et

constate que cette carte est de beaucoup supérieure à celles qui l'ont suivie, même, sur bien des points, à celles de Guillaume de l'Isle et de Belin.

La Société approuve.

M. le Président remercie M. Gravier de sa communication.

M. Alfred Ravet résume quelques notes écrites comme souvenir d'un voyage en Algérie et en Tunisie.

On procède ensuite au remplacement des dix membres du Comité de direction dont le mandat expire en 1890.

Sont élus : MM. le docteur BRUNON, de BERRANGER, LÉON CROIZÉ, François DEPEAUX, FLAMBARD, GAULLIER, GUERNET, LESENS, MICHEL, RAVET.

Le Secrétaire,

CH. LAMETTE.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 19 MARS 1890

MM. Léon Croizé,
Thuillier.

MEMBRES PRÉSENTÉS DANS LA SÉANCE DU 19 MARS 1890

Cercle de MM. les Officiers de la garnison de Rouen.

M. Edmond Baumgartner, filateur, à Fleury-sur-Andelle et à Rouen, rue Jeanne-Darc, 21, présenté par MM. Jean Bianquis et Emile Lesens.

M. André Le Breton, boulevard Cauchoise, 43, présenté par MM. Gaston Le Breton et Paul Toutain.

Bibliographie

Les Cévennes et la région des Causses, par M. E.-A. MARTEL

Notre bibliothèque vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage qui aura pour la Société un prix d'autant plus grand qu'elle le doit à une gracieuse et généreuse attention de l'auteur lui-même.

Je veux parler du livre intitulé : *Les Cévennes*, de M. E.-A. Martel, livre qui vient à peine de naître et dont la renommée a déjà mis en éveil l'attention des géographes, des touristes et des savants; qui a pris sa place

dans la bibliographie à la manière des sources puissantes qu'il décrit, et qui, surgissant tout d'une pièce du flanc des rochers, vont grossir d'un seul jet la rivière voisine.

C'est par des sympathies et des éloges unanimes que cette publication a été accueillie, et, à défaut d'autres motifs, les aimables procédés de M. Martel à notre égard nous feraient un devoir de nous associer au sentiment général; mais nous avons beaucoup d'autres raisons pour prendre part à ce concert admiratif.

Au nom donc de la Société de géographie de Rouen, je remercie en M. Martel non seulement l'auteur d'un don généreux, mais aussi l'intelligent et audacieux explorateur qui a enrichi la géographie de documents nouveaux, qui a fait faire à l'hydrographie un grand pas en avant, qui a confirmé, par ses découvertes paléontologiques des faits de la préhistoire, autrefois contestés, et qui, en transformant en recherches méthodiques des explorations jusque-là livrées au hasard, a donné son caractère à une branche nouvelle de la science : la grottologie.

Il est encore un autre point de vue sous lequel on doit envisager les travaux de M. Martel : c'est le point de vue économique et humanitaire.

En divulguant les merveilles naturelles et les trésors scientifiques du pays des « Causses », il a créé, pour ces régions ignorées et pauvres, une véritable source de richesses matérielles. Grâce à lui, les amateurs de beaux sites connaissent maintenant le chemin des Causses et des Cévennes, ils accourront en foule, répandant avec leurs banknotes un peu du bien-être dont ils jouissent et dont les déshérités de ces âpres campagnes sont encore privés.

Le but atteint sera même plus élevé, car, avec le contact des gens de ville, le Caussenard, à moitié sauvage, parfaitement ignorant d'ailleurs et ne connaissant guère de la civilisation que les perfectionnements des modes de recouvrement de l'impôt, se débarrassera peu à peu de sa gangue d'erreurs et de superstitions, et reprendra parmi ses contemporains la place qu'il devrait y occuper depuis longtemps.

Tels sont, en lignes très générales, les services qu'aura rendus M. Martel et à la science et à l'humanité. Ils sont de belle envergure et justifient amplement le succès obtenu.

Dans l'analyse qui va suivre, je n'ai pas la prétention de donner de ce livre une idée complète.

Il s'agit, en effet, d'un ouvrage où tout porte, où chaque phrase, chaque

paragraphe s'adapte à un fait; pour être complet il me faudrait le reproduire en entier.

Le but que se propose la Société est seulement de faire connaître à ses membres, par la voie du *Bulletin*, que nous possédons un ouvrage capable en tous points de les intéresser et de leur faire connaître aussi comment nous le possédons.

En France, nous dit l'auteur dans la préface, le pays que l'on visite le moins, c'est la France. Et pourtant, que de beautés naturelles recelées dans ce Languedoc qui possède les gorges du Tarn, les labyrinthes rocheux de Montpellier-le-Vieux, les cascades souterraines, les grottes des Causses, etc.

Aussi est-ce une contrée digne d'admiration qu'il va nous décrire, capable de soutenir la comparaison avec les étranges scènes naturelles de l'Amérique du Nord et les grands canons du Colorado.

D'ailleurs, plein de promesses est l'aperçu qu'il nous en donne dans l'introduction.

Après quelques mots sur les splendeurs de ce pays, en grande partie inconnu, il y a dix ans, aujourd'hui encore méconnu, nous apprenons ce que sont les Causses, « ces grands plateaux calcaires qui forment, entre Mendes, Rodez et Montpellier, le talus méridional du massif central français. » Puis les canons, fissures immenses, corridors de Titans, profonds de 500 mètres en moyenne, où la rivière ondule entre deux escarpements « flamboyant comme un soleil couchant. »

Ces canons composent le spectacle le plus grandiose de la nature, de l'aveu non seulement de l'auteur lui-même, mais des voyageurs tels que Albert Tissandier, Louis Rousselet et Edmond Cotteau.

« Or, tout cela n'est cependant pas le côté le plus original de la contrée.

» Les paysages constituent le recto, le verso gît dans les entrailles du sol, loin du ciel bleu, et il dissimule des merveilles, dont quelques-unes seulement se sont jusqu'ici laissées entrevoir : grottes stalactites immenses, longues de plusieurs kilomètres, avec des rivières souterraines imparcourues, des lacs intérieurs revêtus d'un scintillant manteau de cristallisations, aussi belles que celles d'Autriche, tout ce monde noir et caché qui se transforme en palais féériques à la lueur du magnésium, fantastique à visiter, palpitant à découvrir. »

« A tout seigneur, tout honneur », c'est par le canon du Tarn que nous commençons nos explorations : canon long de 53 kilomètres, « qui

serait la caverne la plus grandiose d'Europe si quelque voûte franchissant la fêlure allait d'une oolithe à l'autre, de la dolomie de droite à la dolomie de gauche, et faisait des deux Causses une seule et même neige en hiver ; mais la voûte manquant, c'est, sous le soleil, un lumineux paysage. »

« Cette chaleur, cette lumière, la joyeuse diversicolorité des roches, le Tarn, si beau, les chastes fontaines, ainsi sourit cette gorge, qui, de granit ou de schiste, serait lugubre, effroyable. Elle est gaie, même dans les ruines titaniques de ses dolomies, murs, tours et clochers de deux cités surhumaines comme si les Causses, dont elles sont le rebord, étaient deux Babylones près de crouler de 500 à 600 mètres de haut. »

Il s'étend d'Ispagnac au Rozier, en passant par Sainte-Enymie et la Malène, et, à chaque pas, l'on s'arrête pour recueillir un renseignement historique intéressant, un trait de mœurs locales ou une légende fameuse.

« A partir de Sainte-Enymie, le mode de locomotion ajoute beaucoup aux charmes du voyage » ; il n'y a pas de route carrossable, c'est le Tarn lui-même qui vous porte pendant 35 kilomètres, tantôt doucement, tantôt vous emportant dans une course vertigineuse à travers les rapides, souvent même vous faisant bondir avec l'écume des cascades. On conçoit combien une pareille navigation peut être accidentée et même dangereuse.

Aussi, faut-il se confier aux hommes du pays et encore les bien choisir.

C'est dans sa dernière partie que le Tarn est véritablement merveilleux. On y rencontre les Etroits ou Détroits « splendide préface du merveilleux *cirque des Baumes* » ; puis le chaos du *Pas de souci*, théâtre de la jolie légende de Sainte-Enymie, lançant des rochers à la poursuite de messire Satan.

Après avoir parcouru le Tarn, on gravit les Causses ; c'est par celui de Sauveterre que nous débutons. Le plus septentrional, il est le moins stérile de tous. Bien triste et bien rude, néanmoins, la partie orientale ; « de longues heures dure la traversée, pendant lesquelles une invincible torpeur envahit le voyageur. » Vers l'ouest, l'aspect se modifie légèrement. C'est encore une immense solitude, mais ce n'est plus tout à fait le désert. Aussi quel réveil enchanteur de l'autre côté de la table de pierre « quand l'entaille du cañon vert et rouge s'ouvre béant en précipices de 500 mètres ! »

Ce plateau est parsemé de cayernes et de grottes nombreuses. La plus remarquable est celle des *Baumes chaudes*, qui se compose d'une suite d'abris sous roche et d'une partie souterraine, parcourue pour la première fois dans ses deux tiers inférieurs par M. Martel. Les *Baumes chaudes*

intérieures sont constituées par neuf puits verticaux ; c'est dans ces puits, profonds de 8 à 30 mètres, qu'il s'est fait descendre au bout d'une corde.

La place me manque, malheureusement, pour décrire ces périlleuses et fantastiques explorations dans les entrailles de la terre, ces enfouissements poignants comme des cauchemars. Le lecteur trouvera dans le récit des impressions éprouvées par l'auteur de quoi satisfaire tous ses besoins d'émotions.

Du Causse de Sauveterre, on saute sur le Causse Méjan ou moyen ; inférieur en étendue à celui-là, « il est plus haut, plus froid, plus terrible, et aucun n'est isolé par de pareils précipices. »

Il est semé d'avens ou abîmes, ouverts en plein champ, le plus souvent dans un repli du sol ou un entonnoir de la roche. Au cours des années 1888 et 1889, M. Martel, accompagné de M. Gaupillat, est descendu dans quatorze de ces abîmes. « Et ce n'était point jeux d'enfants ! » l'imagination s'apeure au récit de ces descentes pendant lesquelles on ne peut communiquer avec ses compagnons qu'au moyen du téléphone ; que l'on songe, en effet, aux vertigineuses profondeurs du noir abîme de Rabanel, par exemple, qui atteint 212 mètres !

Tant de fatigues et de dangers demandent un peu de repos, c'est aux villages du Rozier et de Peyreleau que l'auteur nous arrête : là, à l'ombre des pêcheurs, des grenadiers, voire même des oliviers, dans un site adorable, il nous raconte les légendes du pays, les anecdotes historiques et les horreurs des guerres de religion ; puis on visite l'ermitage Saint-Michel, qui, perché sur un roc en îlot, semble une aire inaccessible ; les rochers *Curvelier* et *Fabié*, « d'où l'on voit, par échappées, les bords verdoyants de la Jonte et leurs rideaux de peupliers, lilliputiens à cette profondeur. »

Nous arrivons à la curiosité naturelle, en passe de se faire une réputation européenne, à cette indescriptible ville de rochers, découverte, en 1883, par M. de Malafosse, à *Montpellier-le-Vieux*. Voici d'ailleurs comment M. de Malafosse l'a caractérisée : « Tout cet enchevêtrement de rues, de voûtes, de cheminements, de saillies sur corniches, tantôt se croisant à angle droit comme une ville tirée au cordeau, tantôt formant un vrai labyrinthe où l'on ére quelques fois avec un grand embarras, tout cet ensemble, comme ces détails, ne peuvent se décrire. » Grâce à M. Martel nous en connaissons cependant assez pour nous persuader que c'est merveilleux. Et, comme il n'oublie rien, il nous donne, avec ses impressions,

une foule de renseignements utiles à l'usage de ceux qu'une tentation trop forte emporterait vers Montpellier-le-Vieux.

C'est ensuite la vallée de la Jonte, avec ses falaises supérieures criblées de grottes, parmi lesquelles il faut noter celle de *Nabrigas*, si riche en ossements et en documents paléontologiques. A ce propos, l'auteur nous fait un véritable cours de grottologie, sa science de prédilection, très intéressant et d'une utilité incontestable pour ceux qui désireraient se livrer à ce sport scientifique; les précautions à prendre et les appareils à emporter sont minutieusement détaillés; il cite notamment et décrit avec complaisance le bateau démontable d'Osgood qui lui a rendu de si grands services. Grâce à ces instruments, et aussi à son audace et à son énergie, M. Martel a pu découvrir, en 1888, les féeriques beautés de la grotte de *Dargilan*, qui compte désormais parmi les plus belles grottes connues.

C'est encore à lui que revient la gloire de s'être aventuré le premier sous le plateau de Camprieu, en entrant par les gouffres du *Bonheur*, pour ressortir par le torrent de Bramabiau, mugissant dans son fameux alcôve. C'est le 28 juin 1888, qu'en compagnie de MM. Blanc, Armand et du guide Foulquier, M. Martel opéra cette traversée inouïe, dans un boyau souterrain d'un demi kilomètre de longueur, traversée consignée d'ailleurs dans un procès-verbal qui restera un des documents les plus curieux et les plus intéressants des archives du village de Camprieu.

Des flancs de l'Aigoual, nous nous dirigeons sur le Causse Noir dont les avens ont été spécialement explorés en 1889. La rivière la *Dourbie* coule au pied de ses pentes abruptes, taillées dans le calcaire et couronnées par de « hautes falaises dolomitiques, déchiquetées dans tous les sens et trouées de mille façons. »

Puis nous revenons à Millau pour connaître le Larzac, « le plus grand, le moins élevé, le plus connu, le moins beau des Causses. » Il n'est cependant pas sans attrait avec ses bergers et ses immenses troupeaux transhumants. Et c'est à regret que je ne m'y arrête pas davantage, non plus qu'aux rivières de la Vis et de l'Hérault, aux rives si pittoresques et si sauvages. Il faut cependant mentionner la grotte des Demoiselles, le défilé de Thaurac, les avens de la Séranne et le fameux château de Ganges, tristement illustré par l'épouvantable drame dans lequel succomba, au *xviii* siècle, Diane de Joannis de Chateaublan de Roussan, marquise de Ganges.

Abandonnant désormais la marche vers le sud, nous gravissons les sommets de l'Aigoual : là, à 1 567 mètres d'altitude, on construit un obser-

vatoire, fondé par le général Perrier et M. G. Fabre, inspecteur des forêts à Nîmes. Cet observatoire, destiné à rendre les plus grands services, doit être définitivement inauguré en 1891 ; c'est dans ces contrées que se déroulèrent, après la révocation de l'Edit de Nantes, entre protestants et catholiques, les scènes sanglantes que l'on connaît. M. Martel en profite pour nous refaire sur les lieux mêmes l'histoire de cette guerre, dite des Camisards. L'assassinat du curé de Pont-de-Montvert, situé au pied du mont Lozère, fut, de part et d'autre, le signal du massacre. Pont-de-Montvert, où nous nous transportons, possède un climat humide et froid. Non loin de là, Vialas est l'endroit de la France où il pleut le plus, mais, en compensation, on y voit de si belles cascades ! Les pâturages de la Lozère attirent sur la montagne les troupeaux du Languedoc et de la Provence qui viennent y estiver, « fuyant la poussière brûlante de l'été méditerranéen. » Ces dernières années, M. Charles Martin y a signalé, pour la première fois, des traces de glaciers.

Nous sommes à deux pas de la contrée illustrée par les exploits de Mathieu de Merle et de la bête du Gévaudan : c'est, du reste, aux méfaits légendaires d'une simple louve que le pays des évêques de Mendes doit la célébrité de son nom, et c'est par le récit des chasses données à la terrible bête que nous achevons ce voyage à travers les Causses.

Cependant, on ne peut quitter la Lozère sans dire quelques mots du plateau de l'Aubrac, appelé le « désert d'herbes », ou encore « terre promise des botanistes », et où les orages sévissent avec une violence extraordinaire. On raconte qu'un seul coup de tonnerre tua un jour 480 moutons à la fois dans un parc de 1,700 têtes. Quelques mots aussi sur Paololive, « la plus originale des villes, avec des rues, des avenues plantées d'arbres, des squares, des maisons et même des arcades, des statues et des clochetons on dirait une cité antédiluvienne pétrifiée dans le grand naufrage. » En un mot, c'est une rivale, ou plutôt une sœur cadette de Montpellier-le-Vieux.

Pour terminer, enfin, plusieurs chapitres consacrés tant aux principes généraux de la géologie qu'à la géologie elle-même et à la flore des Causses et des Cévennes.

Les détails donnés sur les découvertes de la grotte de Nabrigas sont particulièrement dignes de remarques, car ils feront époque dans la science paléontologique : « Le 28 août 1885, dit M. Martel, mon ami L. de Launay, ingénieur des mines, et moi, nous trouvions, dans la grotte de

Nabrigas, au fond d'une poche vierge de fouilles et non remaniée par les eaux, une portion de mâchoire humaine avec trois dents, huit autres fragments de crânes humains et un morceau de poterie très grossière, en contact immédiat avec les restes d'au moins deux squelettes d'*Ursus spelæus*.

» Il y avait juste cinquante ans que le double problème de l'homme quaternaire, en Lozère, et de la poterie paléolithique était posé. »

Il est inutile d'insister sur l'importance de cette découverte.

Tels sont, en quelques lignes, les sujets traités par M. Martel dans son livre, qui, sous une enveloppe modeste, constitue un ouvrage important en même temps qu'attrayant et instructif. Mêlé de littérature, d'impressionisme et de haute science, il a conquis, sans peine, une des meilleures places dans la bibliographie des livres nouveaux.

E. DE BERGEVIN.

Abrégé de grammaire hindoustanie, essai d'étude phonétique de la langue hindoustanie à l'aide de caractères romains, suivi d'un choix de phrases les plus usuelles et d'un vocabulaire, par René de Saint-Quentin. Rouen, Ch.-F. Lapiere, 1890, in-80.

On ne saurait s'étonner qu'une publication géographique contienne parfois des comptes rendus de travaux de philologie. La géographie touche en effet à bien des choses, et les langues ont le privilège de l'intéresser tout particulièrement. En faciliter l'étude et la connaissance, c'est fournir à l'explorateur, au négociant un secours des plus efficaces. Et c'est un service de ce genre que vient de rendre, et, ajoutons-le tout de suite, de bien rendre, M. René de Saint-Quentin, en publiant son *Abrégé de grammaire hindoustanie, essai d'étude phonétique de la langue hindoustanie à l'aide de caractères romains*.

Encore bien qu'il y ait quelque inconvénient à transcrire en caractères romains les caractères d'une langue aussi étrangère aux nôtres que l'est l'hindoustani, et qu'on ne puisse, par ce moyen, alléger les difficultés qu'aux dépens de la rigoureuse exactitude, nous estimons pourtant que l'auteur a eu raison d'agir ainsi. On ne saurait croire, en effet, combien d'esprits sont rebutés par la nécessité d'apprendre un alphabet nouveau, quoique, à bien prendre, cela ne coûte pas autant de peine et de temps qu'on se l'imagine. Ce que nous disons s'applique particulièrement à l'hindoustani, dont les

trente-cinq lettres, empruntées aux alphabets perse et arabe, constituent, avec les changements de forme qui résultent de leur position dans le mot, seulement un ensemble d'une centaine de caractères.

Mais la transcription, en supprimant l'effort initial, fait qu'on s'intéresse immédiatement à une langue par la connaissance rapide et relativement facile qu'on en peut prendre, et voilà pourquoi nous n'hésitons pas à féliciter M. de Saint-Quentin d'avoir suivi cette méthode.

L'hindoustâni tient un rang des plus importants parmi les nombreux idiomes qui sont aujourd'hui parlés dans l'Inde. On sait qu'en remontant aux temps les plus reculés, on trouve dans ce pays le groupe des langues dravidiennes que parlaient les indigènes avant l'arrivée des Aryas. Ceux-ci introduisirent dans l'Inde leur idiome, souche commune des langues indo-européennes, parmi lesquelles le sanscrit reproduit le mieux les caractères de la langue mère. Dans un deuxième âge, on rencontre, à côté du sanscrit qui demeure la langue religieuse et littéraire, le prâcrit, altération du sanscrit et langue vulgaire, et le pali, qui fut surtout la langue sacrée des bouddhistes du sud de l'Inde et de Ceylan. Avec les invasions musulmanes, particulièrement au temps de Mahmoud le Gasnévide, apparurent de nombreux idiomes formés sous l'influence de celui des envahisseurs. Ils ont conservé plus ou moins les marques de leur origine sanscrite ou dravidiennne. De ce nombre est l'hindoustâni.

Relativement à l'importance sociale et littéraire de la langue qui nous occupe, nous ne saurions mieux faire que de laisser la parole à M. de Saint-Quentin : « L'hindoustâni, nous dit-il dans sa préface, est la langue commune de l'Inde. Si le français, dont elle joue le rôle dans la grande péninsule asiatique, est né de la fusion des langues latine et germanique, de même la langue hindoustânie fut formée par la combinaison de l'idiome indigène, le sanscrit, avec les dialectes des conquérants, l'arabe et le persan.

« Elle a choisi, dit un poète de l'Inde contemporaine, si heureusement » dans chaque langue les mots qui lui conviennent, que sa formation ne » saurait être assez louée. » Grâce à ce caractère mixte, elle a pu s'avancer avec les vainqueurs et suivre le Croissant partout où il projetait sa lumière. C'est ainsi qu'expression d'une domination qui étendait son influence sur l'Inde entière, elle se trouva la langue générale et comme le dialecte commun. Aussi est-ce elle dont l'*India-Office* — l'*India-Office* qui affecte de continuer les traditions du Grand-Mogol, dont il a recueilli l'héritage et puissance — en prescrit l'étude aux candidats aux fonctions du *civil service*.

» Ce dialecte a, du reste, d'autres droits que celui de langue du plus fort à constituer le *volapuk* intérieur de l'Inde. D'après un proverbe persan, l'*arabe* est la langue mère et le plus parfait des idiomes orientaux; le *turc*, la langue des arts et de la littérature légère; le *persan*, celui de la poésie, de l'histoire et de la haute correspondance. Mais, ajoute le dicton, le langage qui sait adapter les qualités des trois autres aux exigences générales de la société, c'est l'*hindoustâni*; c'est lui qui semble préférable pour le langage de la conversation et les usages pratiques auxquels on le consacre spécialement. Aussi, est-il usité partout : exclusivement employé par les Musulmans, il est parlé presque seul dans les grandes villes de la péninsule, et jusque dans le plus petit village vous trouverez un indigène pour entendre ce dialecte. En progrès continu, il est l'idiome littéraire le plus répandu, et sur 6,800 ouvrages sortis des presses de l'Inde, en 1888, 5,084 étaient écrits en hindoustani. »

Les lignes que nous venons de reproduire font aisément comprendre qu'une langue si répandue et douée de tant de qualités ait été l'objet de nombreux travaux. Citons, parmi les grammaires : en Allemagne, celle de Schultz; en Angleterre, celle de J. Shakespear, de W. Price, de Sandfort Arnot, de Dunkan Forbes; en France, celle de Garcin de Tassy; parmi les dictionnaires, ceux des Anglais J. Gilchrist, Harris et J. Shakespear. A la suite de ces travaux, la grammaire nouvelle de M. René de Saint-Quentin tiendra une place des plus honorables, grâce surtout à sa simplicité et à sa clarté.

Nous n'entendons pas nous livrer à une étude approfondie de cette œuvre. Elle échappe à notre compétence. Pour bien la juger, il faudrait avoir de l'hindoustâni une connaissance que nous ne possédons pas. Tout ce que nous sommes en mesure de dire, après une lecture attentive, c'est que les éléments de cette langue sont présentés avec une telle méthode qu'elle semble aisée à apprendre et qu'on en retient facilement les caractères essentiels. On nous saura peut-être gré d'en exposer ici les principaux, en passant rapidement en revue les quinze chapitres dont se compose la grammaire.

La phonétique de l'hindoustâni paraît être, à fort peu de choses près, la même que celle du français. La différence principale consiste dans le caractère transcrit *kh*, dont la prononciation répond à celle du *ch* allemand dans le mot *buch* (livre), ou à celle du *j* (la jota) espagnol dans le mot *jarabe* (sirop).

Comme en français, les substantifs n'ont que deux genres et deux nombres dont la formation présente assurément moins d'irrégularité que dans notre langue.

L'article n'existant pas, on y supplée, comme en latin, par la déclinaison, c'est-à-dire par des différences de terminaison que l'on appelle cas et qui sont marquées, en hindoustani, par de petits mots que l'auteur nomme postpositions; ils se placent à la suite du radical des substantifs, des adjectifs et des pronoms.

Ainsi que le sanscrit, l'hindoustani compte deux cas de plus que le latin, le locatif et l'instrumental. Ces modifications de forme rendent inutiles non seulement l'emploi de l'article, mais encore l'usage des prépositions.

Toujours placé avant le substantif, l'adjectif s'accorde avec lui en genre et en nombre et règle presque toujours ses modifications sur les siennes.

La déclinaison des pronoms se fait comme celle des substantifs, et des adjectifs; signalons seulement la différence qui existe entre la forme des nominatifs singulier et pluriel et le radical des autres cas.

M. René de Saint-Quentin a consacré six chapitres à l'étude du verbe; c'est la partie la plus compliquée de la grammaire hindoustanie. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas suivi ici la distinction des modes et des temps? Son exposition aurait gagné en clarté.

Bornons-nous à quelques remarques :

Tous les verbes hindoustanis ont l'infinitif terminé en *nâ* et se conjuguent de la même manière. Le verbe présente cette particularité que sauf à l'impératif et à l'aoriste (répondant, dit l'auteur, à un *mode* indéfini du présent et du futur), il s'accorde en genre et en nombre avec le sujet.

Il existe, à l'impératif et au futur, une forme respectueuse qui correspond aux expressions : ayez l'obligeance de..., faites-moi l'honneur ou le plaisir de..., vous daignerez, vous aurez la bonté de.... Ex. : *bolnâ*, parler; impér. 2^e p. s.; *bol*, parle; impér. 2^e p. s., forme respectueuse, *bol iyo* ou *iyé*, ayez l'obligeance de parler.

Les verbes actifs forment leurs temps composés à l'aide de l'auxiliaire *honâ*, devenir. Ils offrent cette particularité singulière que le sujet du verbe devient complément indirect à tous les temps passés : « Ce fait est exprimé par la proposition *né*, de ou par (signe de l'ablatif), placé entre le pronom sujet et le participe. De plus, le verbe s'accorde en genre et en nombre avec le complément direct. » Le verbe *djânâ*, aller, sert d'auxiliaire au verbe

passif, et dans la conjugaison le verbe et le participe s'accordent en genre et en nombre avec le sujet.

Le verbe actif se forme du verbe neutre, et le verbe doublement actif, du verbe actif, par l'addition de suffixes. Ex. : *djalnâ*, brûler, v. n. ; *djalânâ*, brûler, v. a. ; *djalwânâ*, faire brûler (faire que l'on brûle).

Il y a un grand nombre de verbes composés qui se divisent en verbes nominaux, intensitifs, potentiels, complétifs, inchoatifs, permissifs, acquisitifs, désidératifs, fréquentatifs, continuatifs.

Les adverbes, les prépositions, les conjonctions et les interjections ne présentent aucune particularité intéressante.

L'auteur donne ensuite un petit nombre de règles de syntaxe, puis cent questions et phrases d'un emploi journalier. Il termine son ouvrage par un vocabulaire français-hindoustâni, et par le tableau de l'alphabet persi-arabe, employé dans cette langue, avec la valeur des lettres en caractères romains.

Nous nous bornerons à cette analyse, assurément insuffisante, du savant ouvrage de M. René de Saint-Quentin. Nous souhaitons qu'elle donne à nos lecteurs le désir de faire, avec cet excellent guide, une plus ample excursion dans le domaine de l'hindoustâni, et, pour les y engager, nous terminerons par ces perspectives séduisantes que nous ouvre l'auteur : « Qui sait, dit-il, si une fois les premières difficultés surmontées — et ce sont les plus rebutantes — l'étudiant, séduit par les parfums enchantés du langage oriental, ne se laissera pas entraîner à approfondir cet idiome, si peu connu des profanes. Et alors, quelle admirable littérature se révélerait à lui ? » Elle est éloquente par elle-même malgré la médiocrité de celui qui la manie », s'écriait un poète indien dans son enthousiasme pour la langue hindoustânie. Quel sublime n'atteint-elle pas dès lors dans la bouche d'un Wali, ce Lamartine de l'Hindoustan, et quel opulent butin attend l'explorateur littéraire assez audacieux pour déployer les voiles de sa barque sur les vastes mers de la philologie indienne, à la recherche d'un nouveau monde poétique ! »

A. HÉRON.

Le Président honoraire, Secrétaire général,

GABRIEL GRAVIER.

Mémoires, Notices

LE VOYAGE DE M. J.-B. ROLLAND A MADAGASCAR

M. J.-B. Rolland, chargé de missions par le Ministre du Commerce et de l'Industrie et celui de l'Instruction publique, vient de faire un remarquable voyage d'exploration à Madagascar. M. Rolland est un enfant de Marseille ; simple ouvrier tonnelier, il a eu le mérite si rare de ne devoir la position honorée qu'il occupe qu'à son énergie, à son intelligence et à ses efforts. M. Rolland, après avoir passé plusieurs années à amasser sou par sou deux mille et quelques francs, s'embarqua à Marseille en avril 1875 pour Singapoore : on connaît les souffrances qu'il endura, les traverses qu'il dut essuyer pendant les huit années qu'il resta à Kessang, dans la presqu'île de Malacca, fondant en cet endroit, à 40 kilomètres de la ville de Malacca, un établissement important où fleurit aujourd'hui l'industrie des oiseaux préparés pour modes qui sont employés avec tant de goût à Paris pour orner les coiffures des élégantes mondaines. Chaque mois des milliers d'oiseaux sont expédiés de Kessang exclusivement pour la France et fournissent en grande partie le marché parisien. Cette industrie a valu à M. Rolland les plus hautes distinctions : une grande médaille d'argent à l'Exposition universelle de 1878, des diplômes d'honneur aux expositions de Melbourne et de Sydney, et en 1879 une médaille d'or à Marseille.

Non content d'avoir, au point de vue commercial, rendu un grand service à notre pays, M. J.-B. Rolland n'a pas borné là ses efforts : doué de l'esprit de recherches et d'études, il a enrichi la science de découvertes précieuses faites pendant son séjour à Kessang et c'est à lui que les muséums de Paris, de Marseille, de Lyon, de Lausanne, de Bruxelles, de la Chaux-de-Fonds, du South-Kensington, de Londres et de Copenhague doivent de merveilleux échantillons de la faune de la presqu'île Malaise.

De justes récompenses de ses travaux sont venus faire oublier à M. J.-B. Rolland les fatigues qu'il a supportées : en 1881, la Société de

géographie de Marseille lui a accordé une grande médaille ; la Société de géographie commerciale de Paris lui a décerné, en 1884, une des médailles offertes par la chambre syndicale des négociants-commissionnaires ; nous en passons, car nous ne pourrions les mentionner toutes ! Qu'il nous suffise d'ajouter qu'en 1881 notre entreprenant compatriote a reçu les palmes académiques, et qu'il est aujourd'hui Officier de l'Instruction publique.

Rappeler, même brièvement, les actes de M. J.-B. Rolland, citer quelques traits de sa vie de labeur opiniâtre, qu'il a consacrée à la fois aux intérêts de la science et aux préoccupations du commerce, c'est assez pour nous convaincre de la vérité de ce proverbe si français : vouloir, c'est pouvoir.

Quand on songe que, sans grandes connaissances, presque sans ressources pécuniaires, M. J.-B. Rolland s'est le premier aventuré dans un pays où nul européen n'avait encore pénétré, qu'il a réussi à conduire au succès une entreprise qui lui a valu l'estime des anglais eux-mêmes, si peu prodigues ordinairement de leur admiration ; on reste étonné de la persévérance, de la force de caractère, de l'énergie indomptable qu'il a fallu à cet homme de bien et de talent pour vaincre toutes les difficultés, pour surmonter tous les obstacles que lui ont opposés la nature et les hommes.

Nous sommes heureux de pouvoir saluer en M. J.-B. Rolland un de ces vaillants pionniers de la civilisation, qui portent dans les pays les plus éloignés et les plus sauvages du globe terrestre le drapeau de la France qu'ils savent faire respecter et aimer : ils méritent nos encouragements et nos applaudissements, car c'est grâce à leurs efforts qu'on dira toujours : *Gesta humanitatis et Dei per Francos* ! Les Français sont les champions de la civilisation et de Dieu.

Un homme de la valeur de M. J.-B. Rolland ne pouvait rester dans l'ombre : à peine eût-il, après huit ans d'une énervante solitude, confié à un associé la direction de son établissement de Kessang, que le Gouvernement français songea à utiliser les qualités de cet explorateur pratique et infatigable : on lui offrit d'entreprendre un voyage d'exploration avec une mission officielle à Madagascar.

Sans écouter la voix de la nature qui réclamait un repos bien mérité après tant de travaux pénibles, tant de traverses vaillamment supportées dans des pays lointains, M. J.-B. Rolland, ne suivant que les conseils de son ardent patriotisme et de son dévouement aux intérêts de la science, accepta la mission dont le Gouvernement voulait le charger et partit le

7 avril 1886 pour Madagascar. Il s'embarqua à Marseille, sur le steamer *Sydney* des Messageries maritimes, ayant pour compagnon de voyage M. le Myre de Villers, résident général de France à Madagascar, ainsi que les membres de la Légation française.

C'est ce voyage de M. Rolland que je vais avoir le plaisir de raconter : M. Rolland, dont l'amitié m'est un titre d'honneur, a bien voulu me confier à cet effet ses notes de voyage les plus précieuses, son calepin de route où il inscrivait ses impressions au crayon, tantôt sur son genou, tantôt en s'appuyant à un arbre, prenant tout juste le temps de s'arrêter pour noter ce qu'il voyait et ce qu'il éprouvait.

Je suis très heureux que M. J.-B. Rolland m'ait autorisé à puiser dans ses notes tous les renseignements inédits qu'elles contiennent. M. Rolland n'est pas de ces voyageurs qui racontent par ouï-dire, d'après les relations des autres explorateurs ou même d'après leur propre imagination ; c'est un homme sérieux qui ne parle que de ce qu'il voit, de ce qu'il apprend, qui ne dit que ce qu'il sait et n'avance que ce qu'il peut prouver. A ce titre, les documents qu'il m'a fournis pour mon travail sont précieux et j'espère que tous ceux qui s'intéressent à Madagascar, à la grande île de la mer des Indes, qu'on appelait autrefois pompeusement « la France Orientale », trouveront dans cette étude de quoi satisfaire à la fois leur légitime curiosité et leur désir de s'instruire.

Nous ne suivrons pas M. Rolland pas à pas ; nous nous arrêterons seulement avec lui dans tous les endroits de quelque importance, et nous ferons en sa compagnie un rapide voyage au pays des Bethsimisarakas et des Hovas.

*
* *

Le voyageur qui aperçoit Madagascar de la haute mer, par un ciel pur et sans nuage, admire tout d'abord le spectacle magnifique qu'offre à ses yeux la grande île africaine ; devant lui s'élève un magnifique amphithéâtre de verdure, formant comme une couronne de forêts au dessus d'une plaine qui semble fertile ! Mais, sitôt débarqué, le panorama change, et dès qu'on s'avance dans l'intérieur, l'illusion s'évanouit : l'île de Madagascar présente aux regards un sol étrangement tourmenté, qui s'élève rapidement fort au dessus du niveau de la mer ; il est composé d'une série de mamelons s'étageant les uns sur les autres et gagnant en hauteur à mesure qu'on avance vers le centre de l'île ; le voyageur qui franchit ces collines, atteint

vite, dans la région des plateaux supérieurs, des altitudes de plus de 2 000 mètres; ces plateaux sont principalement formés de roche primaire et cristalline.

Cependant, M. J.-B. Rolland estime que, quels que soient le nombre, la situation, et l'altitude des montagnes de Madagascar, tous les nombreux cours d'eau qui sillonnent cette contrée se dirigent soit vers l'océan indien, soit vers le canal de Mozambique; et que, quoique les deux versants soient loin d'être égaux en étendue, la division de la grande île de la mer des Indes en deux versants principaux, l'un oriental, l'autre occidental, peut être géographiquement maintenue. Le versant oriental, que M. Rolland a visité en partie, est plus tourmenté que le versant opposé et est traversé du nord au sud par une large et longue vallée; mais il ne doit comprendre que le tiers environ de la surface totale de l'île. Selon l'explorateur, parmi ses innombrables cours, trois seulement sont dignes de porter le nom de fleuves; ce sont : le *Mangoor*, le *Manangoro* et le *Mangataka*. En somme, c'est un des pays les mieux arrosés du monde.

De tous les ports que M. Rolland a visités sur la côte Est, celui de Tamatave est le plus vaste et le mieux abrité; il occupe, au centre de l'île, une situation privilégiée; quant aux rades plus méridionales, elles n'offrent aucun abri aux navires; on pourrait cependant y créer peut-être quelques ports en faisant de profondes entailles à la digue de coraux qui entoure l'île et qui arrête les sables qui s'accumulent en dunes, obstruent l'embouchure des rivières et rendent en même temps très difficile l'écoulement des eaux à la mer. En revanche, cet obstacle naturel a occasionné la formation de cette série de lacs très rapprochés qui longent la côte parallèlement à l'océan indien pendant plus de 70 lieues; il est certain qu'en reliant tous ces lacs les uns aux autres, on obtiendrait un magnifique canal traversant les régions les plus susceptibles de culture et unissant Tamatave à toutes les villes maritimes du Sud.

Comme dans tous les pays qui se trouvent sous la même zone, à Madagascar, l'année se divise en deux saisons principales : la saison sèche, de mars à novembre, et la saison pluvieuse de novembre à mars. Sur la côte orientale, il est fait cependant exception à cette règle et les pluies y sont plus fréquentes; cela tient peut-être, entre autres causes, à ce que les montagnes de ce côté n'ont pas été aussi déboisées qu'ailleurs. Les ouragans dévastent rarement cette côte, mais les orages y sont très fréquents, ainsi que dans

l'intérieur, et les victimes de la foudre y sont nombreuses, même à Tananarive.

Le climat de l'Inde, quoiqu'il soit classé parmi les climats chauds et humides, varie beaucoup selon les degrés de latitude et l'élévation du sol au dessus du niveau de la mer; ainsi, dans l'Imérina, la température oscille entre 5 et 25 degrés centigrades, tandis que sur la côte Est, elle va de 13 à 30 degrés. Cette grande différence, selon les endroits, est un indice de la valeur des localités, tant au point de vue de leur salubrité qu'au point de vue de la culture des terres; le sol devient de plus en plus propice au labour à mesure qu'on s'éloigne des régions chaudes et marécageuses du littoral et qu'on s'élève vers les plateaux du centre.

Les fièvres paludéennes règnent sur les côtes; il semble toutefois à M. J.-B. Rolland que les fièvres de Madagascar sont moins tenaces que celles de la Malaisie; elles lui paraissent plus bénignes et il estime qu'en étant sobre, en buvant peu, en s'abstenant des abus de tout genre, qui sont si funestes dans les pays chauds, les Européens peuvent, grâce à l'usage modéré de la quinine et des purges, faire un long séjour à Madagascar.

*
* *

Le 1^{er} mai, au point du jour, M. J.-B. Rolland débarqua à Tamatave.

Cette ville, située par 18° 10' 6" de latitude sud et 47° 8' 27" de longitude Est, compte environ 9 000 habitants; c'est une des cinq villes importantes de Madagascar, d'après Grandidier; cette grande île est en effet fort peu peuplée et, d'après M. Rolland, la plupart des villages ne sont, à proprement parler, que des hourgades, habitées généralement par les parents, à tous degrés, d'une seule et même famille; le plus grand nombre des bourgades, que M. Rolland a vues dans son long voyage de Tamatave à Tananarive, n'était composées que de 20 feux, et, à l'exception des vallées d'Antsianake, des plateaux de l'Imérina et de quelques régions du pays des Betsiléos qui sont plus peuplés, on peut, sur la côte nord-ouest de Majunka à Tananarive, marcher souvent une journée entière sans trouver un tanan (village). La population totale de Madagascar est d'environ trois millions d'habitants, et la superficie de l'île est de trente mille lieues carrées.

Tamatave est le port principal de Madagascar sur la côte orientale; c'est la place de commerce la plus importante à cause de la facilité relative

des communications avec Tananarive : en réalité, le chemin qui relie Tamatave à Tananarive est un sentier bon pour les piétons, où deux hommes ne peuvent, la plupart du temps, marcher de front, et que les porteurs de marchandises (esclaves nommés *Bourjanés*) mettent au moins quinze jours à parcourir, en endurant toutes sortes de fatigues et de peines, chaque individu portant sur son dos cent livres de marchandises.

La rade de Tamatave est protégée par des récifs de coraux qui sont loin d'en faciliter l'accès; en outre, elle est exposée aux vents du nord et du nord-est pendant les mois de décembre, janvier, février et mars; dans la saison d'hiver, il y a aussi des raz de marée assez violents; toutefois, ce port offre un abri assez sûr pendant huit mois de l'année; il manque seulement de travaux d'art, les débarquements et embarquements y sont difficiles, et il n'est pas rare qu'un navire soit obligé d'attendre plusieurs heures et même plusieurs jours avant de pouvoir franchir la passe. Ces inconvénients sont d'autant plus regrettables que les plus grands navires peuvent mouiller dans le port.

Les maisons, à Tamatave, sont légèrement construites en bois, un grand nombre de celles qu'habitent les commerçants européens ont même un certain cachet d'élégance propre au pays; les rues sont assez bien tracées, mais très fatigantes pour les piétons à cause du sable mouvant dont les chaussées sont recouvertes. On ne peut construire, à Tamatave, des maisons en pierres ni en briques, car la ville est entourée d'une plaine de sable.

Tamatave est le principal entrepôt de tout le commerce du littoral; tout l'intérieur de l'île et la plupart des villages de la côte viennent s'y approvisionner des produits de l'industrie de tous les pays; le commerce d'importation est important à Tamatave et tous les produits qu'exporte le pays s'offrent aussi sur ce marché aux négociants étrangers : ce sont les patates, le manioc, le riz, la cire, les graines oléagineuses, les figues, bananes, l'orseille, les poissons, les bois de construction et d'ébénisterie, le caoutchouc, le miel, la gomme copal, les écailles de tortue, les bœufs, les porcs, les peaux de bœufs et de moutons, l'huile de pieds de bœufs, les volailles, etc.

Le commerce de gros a pris, depuis quelques années, une extension considérable; il est concentré dans les mains d'un petit nombre de trafiquants; il faut avouer que plus des quatre cinquièmes de ces négociants font peu d'affaires et gagnent tout juste de quoi vivre au jour le jour.

Les principales maisons françaises qui s'efforcent d'introduire nos produits à Madagascar sont : la maison Mante frères et Borelli, Audibert, les

deux frères Bontemps. Ces derniers luttent avec patriotisme pour assurer la prépondérance aux produits de l'industrie française à Madagascar, et M. Rolland constate que, quoiqu'ils soient établis depuis peu à Tamatave, ils ont réussi, grâce à leur activité, grâce aux succursales qu'ils ont créées dans l'intérieur de l'île, à donner un grand développement à leurs affaires. M. Rolland déclare que, depuis son arrivée à Tamatave, en 1886, il a eu le plaisir de voir, à son retour, que la ville s'était beaucoup agrandie, et qu'un bon nombre de nos compatriotes ont installé là-bas des bazars où tous les articles de Paris sont en vente : c'est avec plaisir que nous souhaitons à ces pionniers du commerce français bénéfice et succès. Mais il nous faut aussi engager vivement nos industriels et nos négociants à soutenir de toutes leurs forces leurs confrères établis à l'étranger; notre patriotisme et nos intérêts économiques nous le commandent et nous espérons qu'ils ne failliront pas à ce devoir.

Les articles importés d'Europe et d'autres pays étrangers sont : la quincaillerie, les conserves alimentaires, le rhum, les vins et les liqueurs, les toiles, les vêtements confectionnés, le sel, les cotonnades et tous les articles de fantaisie et de modes qui proviennent de Paris.

Les articles d'exportation de Madagascar sont dirigés surtout vers Maurice et la Réunion, où ils trouvent d'importants débouchés, ce sont : les bœufs, les porcs, le tabac, le riz, l'orseille, les bois d'essences diverses, le caoutchouc, la gomme copal, les écailles, la cire, les viandes salées, les volailles, les peaux de bœufs, le manioc pulvérisé, les fils de raphia, et plusieurs articles de fabrication indigène, tels que : sacs à sucre, nattes, etc. L'exportation des bœufs constitue le principal commerce de la contrée. A l'époque des grandes tempêtes dans l'océan indien, les exportations de bœufs s'arrêtent pendant quatre mois. M. Rolland a bien regretté d'être arrivé à Madagascar au moment de la levée de l'état de siège et de la suspension des hostilités, car il lui a été impossible de se procurer la moindre statistique du commerce de Tamatave pendant les trois années de guerre que Madagascar venait de traverser.

Les principaux articles d'importation à Madagascar sont les cotonnades écruës de Manchester, de 30 à 36 pouces anglais (0 m. 76 c. à 0 m. 91 c. de large) sur 34 ou 40 yards (32 ou 36 mètres de long); les toiles écruës américaines, dont le prix, jusqu'à ce jour, n'a laissé place à aucune concurrence et qui sont très estimées de tous les habitants de Madagascar en général; ces toiles américaines se vendent en ballots de vingt pièces, soit environ

800 yards (731 mètres). Les ballots anglais contiennent 2 400 yards d'étoffe (2 193 mètres); ils sont moins commodes et ne peuvent pas soutenir la concurrence des toiles américaines; ces dernières sont épaisses, bien tissées et surtout à bon marché, à tel point que les maisons qui les vendent ne doivent presque pas trouver de bénéfices en les important, et c'est seulement sur les cargaisons qu'elles exportent qu'elles trouvent leur rémunération.

Les maisons associées américaines qui font cet article à Tamatave et à Tananarive sont établies également à Zanzibar et à Mascate.

Les indiennes aux couleurs criardes sont importées à Tamatave, on les nomme *patnas*; la dimension courante est de 6 yards (5 m. 48 c.); ces *patnas* sont en ballots de 300 pièces.

Les indiennes et percales françaises sont aussi estimées dans la contrée et peuvent nous servir pour les échanges avec les Malgaches; seules, les classes riches achètent le madapolam, et cet article est, à vrai dire, d'une vente bien faible.

Il y a des consuls anglais, américains et allemands à Tamatave; ce port est à 400 kilomètres de distance de Tananarive, et les courriers du gouvernement hova et de la résidence générale de France franchissent cet espace en sept ou huit jours au plus.

On va de Tamatave à Tananarive à pied ou en fitacong, chaise à porteurs primitive, qu'on désigne aussi sous le nom de filanzane : une vingtaine de *bourjanas* malgaches la portent sur leurs épaules. On met de six à douze jours pour faire ce voyage; tous les cours d'eau qui se trouvent sur la route, à l'exception du Mangoor (que M. Rolland a toutefois passé en sautant de roche en roche), sont traversés à gué; on suit des sentiers difficiles, à peine tracés par le pied des hommes, et qu'un européen ne saurait reconnaître, mais que les *bourjanas* distinguent fort bien. Ce genre de transport, tant pour les voyageurs que pour les marchandises, est très dispendieux et augmente considérablement le prix des produits européens ou autres qui se rendent à Tananarive ou dans l'intérieur de l'île.

La route la plus courte est celle qui va de Tamatave à Andévorante, en longeant la côte, et d'Andévorante à Tananarive; c'est la route que suivent d'ordinaire les voyageurs et les marchandises, car c'est la seule où l'on trouve fréquemment des villages et, par conséquent, des vivres. C'est par cette route que M. Rolland est revenu de Tananarive à Tamatave.

Les Malgaches ne veulent pas tracer de routes; ils estiment que la

difficulté des communications entre les côtes et l'intérieur de l'île sera toujours leur plus sûr rempart contre une invasion de leurs ennemis européens; les officiers hovas ne craignent guère les Français, c'est malheureux à dire, et ils pensent que notre corps du génie n'a pu vaincre leurs deux grands généraux qui sont le général Hazo (forêt) et le général Fazo (fièvre). Avec l'aide de ces deux obstacles naturels, les Hovas se croient invincibles; aussi s'opposent-ils toujours, de toutes leurs forces, à la création de chemins et de voies de communication à Madagascar.

M. Rolland a assisté, à Tamatave, à l'embarquement des bœufs Malgaches par les indigènes; ces bœufs, très grands, aux longues cornes, sont parqués d'avance dans un terrain clos par d'épais pieux de bois fichés en terre et reliés par des traverses. Ces enclos sont toujours placés sur la plage. Les indigènes, en grand nombre, la plupart armés de cordes avec un nœud coulant, s'approchent des clôtures, lancent leur nœud coulant sur la tête des bœufs et les saisissent par les cornes; dès qu'un bœuf est pris, tous se mettent à tirer sur la corde, amènent l'animal vers une porte qu'on ouvre dès qu'il y est arrivé, puis le conduisent à la mer et le forcent à se mettre à la nage; ils le font aller ainsi vers un grand chaland, mouillé à 40 mètres environ de la plage; ils l'y attachent par les cornes, de telle sorte que le corps du bœuf reste dans l'eau et que la tête seule émerge toujours des flots, quels que soient les efforts que fasse le ruminant pour se délivrer. On attache ainsi une douzaine de bœufs de chaque côté du chaland, puis on les dirige vers le steamer qui est ancré au large, et là on hisse les bœufs à bord au moyen de treuils. Dans la crainte des requins, qui emportent souvent des bœufs, les indigènes suivent le chaland en pirogues et font un grand vacarme autour des ruminants en battant les flots avec de gros bâtons; tout ce bruit a pour résultat d'effrayer les requins qui voudraient s'approcher.

L'opération de l'embarquement des bœufs est très émouvante; les Malgaches en font une véritable fête, et c'est merveille de les voir lutter avec zèle contre les bœufs qui leur font souvent de terribles blessures avec leurs longues cornes. On peut dire, sans exagération, qu'un Malgache, en ces occasions, est doublé d'un toréador!

M. J.-B. Rolland partit de Tamatave le 14 mai, accompagné d'un compatriote, M. Cadière, qui habite Madagascar depuis douze ans; M. Rolland se décida, après mûr examen, à descendre dans le sud jusqu'à Mahanoroo, puis à remonter dans le nord-ouest jusqu'à Tananarive. Cette

route avait le double avantage d'être presque encore inexplorée et de ne pas être encombrée, comme la voie usuelle, par les nombreux voyageurs, négociants et porteurs de marchandises qui profitaient de la levée de l'état de siège pour se rendre à la capitale.

Le 15 mai, M. Rolland traversa, à son embouchure, le fleuve Iwondrou et s'engagea dans le lac Nosy-Vé, après avoir, la veille, parcouru les ruines d'un grand village betsimisaraka, de 2 000 âmes, nommé Betonmiraka qui a été détruit, durant les hostilités, par les Hovas.

Les bords du lac Nosy-Vé sont couverts d'une luxuriante végétation, de nombreux arbres du voyageur se dressent parmi les joncs, etc.; les eaux du lac sont habitées par un grand nombre de caïmans.

Le 16 mai, abandonnés par une partie de leurs porteurs, MM. Rolland et Cadière sont forcés de renoncer à se rendre en pirogue du lac Nosy-Vé à Andévorante et de faire la route à pied, passant tantôt au milieu d'un sentier bourbeux, tantôt parmi des sables chauds et mouvants, et traversant souvent des ruisseaux marécageux ou de petites rivières. Ils rencontrèrent une petite bourgade, nommée Salambaka, dévastée par les Hovas, et se rendirent de là à Tampoulo, village d'une quinzaine de cases.

Le 17 mai, les voyageurs quittèrent Tampolo et allèrent à Ampanirano, petit village semblable aux précédents.

Le 18 mai, ils partent de ce point et, avec toutes sortes de difficultés, par suite de la mauvaise volonté des officiers hovas, ils trouvent une petite pirogue pour se rendre à Vavony où ils arrivent, après avoir passé la rivière Irangy; ils traversent Andavamerana, bourg de 40 cases, occupé par l'état-major hova. De là, ils se rendent à Andévorante, grand village d'environ 2 500 âmes, occupé par deux compagnies de soldats hovas; il n'y a, en fait de blancs, que quelques créoles de Maurice, qui font des échanges avec les produits du pays; il y a, à Andévorante, un temple des méthodistes anglais construit en bois. M. Rolland n'a pas vu de plantations aux environs de ce grand village qui est, cependant, un grand entrepôt et fait un commerce important, surtout en cotonnades. M. Rolland a rencontré, à Andévorante, le prince Andriatosy et l'armée qui bloquait Tamatave; les soldats hovas avaient, d'après lui, horriblement soufferts, n'étant même pas nourris par la reine. Ils allaient porter leurs fusils à Tananarive, armes démodées à silex, et en si piteux état que M. Rolland se demandait comment on aurait pu en faire usage : les soldats hovas qu'émandaient et se traînaient sur les routes, faisant pitié à voir!

Le 19 mai, les voyageurs traversent le fleuve Andévorante, de même nom que le village, et arrivent à un petit bourg nommé Siriamano.

Le 20 mai, ils passent, à son embouchure, une rivière qui semble importante à M. Rolland et qui n'est pas sur les cartes, c'est la rivière Taounsy. A deux cents mètres de cette rivière, M. Rolland a rencontré un cimetière betsimisaraka : les corps sont enfermés dans des troncs d'arbres creusés à la hache et superposés les uns aux autres; ces cercueils sont soutenus, à 50 centimètres du sol, par des pieux fichés en terre, et sont alignés de façon que les pieds des cadavres soient tournés du côté de la mer. Inutile de dire que les émanations de ces cercueils infestent les environs! Les voyageurs arrivèrent ensuite à Vatoumandry, après avoir traversé la rivière de ce nom; ils furent reçus par un compatriote, M. Guénot, établi depuis vingt ans, à Madagascar, comme négociant et planteur.

Vatoumandry est un port important où les produits d'Europe sont directement importés par mer, quoique sa rade foraine soit mauvaise en presque toutes saisons; deux maisons américaines y font le commerce des cotonnades et du pétrole. Les échanges qui se font à Vatoumandry portent sur les mêmes objets et produits qu'à Tamatave. La plus grande partie du commerce de ce port est entre les mains des Anglais et surtout de la maison Procter brothers; il y a aussi, dans les environs, deux grandes propriétés sucrières, exploitées par les Anglais, et donnant de bons résultats; c'est à Vatoumandry que les plantations de café ont, dit-on, le mieux réussi. De là, M. Rolland se rend à Mitinandry.

C'est dans les environs de Mitinandry ($10^{\circ} 28'$ de latitude sud, et $46^{\circ} 37' 30''$ de longitude est) que la maison Roux de Fraissinet, de Marseille (aujourd'hui Mante frères et Borelli), avait fait une superbe plantation de cafés qui a beaucoup souffert pendant la guerre et dont le gardien a été tué.

Le même jour, MM. Rolland et Cadière traversent la grande rivière Mitinaudry; ils arrivent bientôt à Marosiky; M. Rolland remarque, dans une forêt voisine de ce petit village, de nombreux jeunes arbres de quinquina et quelques cocotiers. Puis les voyageurs traversent la rivière Marosiky à son embouchure et atteignent le lendemain, 21 mai, *Mahanoroo*, qui possède un petit hôtel, tenu par un Mauricien et où M. Rolland s'installe atteint d'un accès de fièvre. Mahanoroo est entouré d'une ceinture de marécages; c'est le port le plus important de la côte Est, après Tamatave, mais la rade foraine est peu praticable pour les navires d'un gros tonnage.

Les quelques commerçants qui sont à Mahanoroo sont des anglais, des américains et des créoles de Maurice; un seul français, M. Comte, ancien capitaine au long cours, avait de grandes plantations de café à deux jours de marche dans l'intérieur et faisait du commerce à Mahanoroo; la guerre l'a complètement ruiné.

M. Rolland a rendu en cet endroit un signalé service à la maison Mante frères et Borelli, de Marseille; M. Ancessey, agent de cette maison, vint le trouver en le priant de constater l'état dans lequel se trouvait l'usine à décortiquer le riz que MM. Roux de Fraissinet avaient fait construire. M. Rolland, sans demander d'autre délai que le temps de se changer, monta en pirogue et se rendit sur les lieux où il constata le pillage de cette belle usine et signa un procès-verbal. M. Rolland a été heureux d'avoir pu en cette occasion rendre service à une importante maison de sa ville natale, service absolument désintéressé et dont il n'a jamais été même remercié. Mahanoroo faisait avant la guerre un commerce considérable, dont la principale branche était l'exportation des bœufs vivants à destination de Maurice et de Bourbon, ensuite venait l'importation des cotonnades anglaises et américaines et l'exportation de la cire, du caoutchouc, de la gomme copal, des peaux de bœufs. Il existe à Mahanoroo des fabriques de sacs en feuilles de palmiers pour les sucres; ces sacs sont expédiés par voiliers à Maurice et à la Réunion. On importe aussi à Mahanoroo des conserves alimentaires, des effets de toilette (linges, vêtements), de la parfumerie, des verreries, des faïences, des articles de Paris, etc. Tous les produits d'importation sont en général débités par les Hovas commerçants et quelques maisons européennes établies ici et à Tananarive. La maison Roux de Fraissinet avait créé un comptoir important dans ce port, il existe encore et appartient à la maison Mante frères et Borelli.

M. Rolland a rencontré à Mahanoroo l'aventurier anglais Willoughby; il faisait embarquer des bœufs sur un petit vapeur appartenant au gouvernement malgache; c'est un homme remarquable, paraît-il, surtout par la prodigieuse quantité de verres de brandy qu'il absorbe chaque jour.

Le nombre des troupeaux de bœufs que M. Rolland a aperçus en parcourant l'île est considérable; très curieux est le moyen employé par le gouvernement hova pour se procurer ces bœufs. Ce sont les gouverneurs des villes, fonctionnaires indigènes, qui ne sont pas payés (comme tous les autres d'ailleurs), qui sont chargés de prélever les impôts et d'en rendre compte au gouvernement; comme tout appartient à la reine de Madagascar,

les propriétaires usufruitiers obéissent sans discuter aux ordres du gouvernement et quand le premier ministre demande 500 bœufs, les gouverneurs hovas en prennent mille. Ceux, qui ne sont pas contents, ont la tête coupée. En somme c'est la tyrannie organisée qui règne à Madagascar, et une tyrannie d'autant plus dangereuse pour le développement du pays qu'il n'y a pas qu'un tyran, mais des milliers ! Aussi, les commerçants de Madagascar sont principalement les fonctionnaires hovas ; le premier ministre lui-même est, paraît-il, l'associé de la maison Procter brothers qui profitent de cette situation pour ne pas acquitter les 10 % *ad valorem* que paient les marchandises importées à Madagascar. En outre le gouvernement Hova veut accaparer le commerce des bœufs et s'en faire un monopole ; c'est en effet pour lui une grande ressource, puisqu'il n'a que le transport à payer.

Le 26 mai, après trois jours de repos, M. Rolland part pour Tananarive et arrive le soir à Betzisarana, petit village entouré de marais pestilentiels et où les rues sont encombrées de cochons, chargés du nettoyage, tâche dont ils s'acquittent en tout dévorant.

Le 27 mai, il quitte Betzisarana, traverse le lac Wata, qui est très profond et infesté de caïmans, passe à Amboymanarios, de l'autre côté du lac, puis, trois heures après, arrive à Amboanzo.

Amboanzo est un petit village, situé sur les premières pentes de la série de montagnes que M. Rolland devait franchir pour aller à Tananarive ; de ce point il gagne le bourg de Mangozoago qu'il quitte à une heure après midi et il commence à gravir les hautes montagnes. La route est rude, mais pittoresque ; ce sont des montées à pic et des descentes brusques et roides. Des hauteurs, les voyageurs aperçoivent la superbe rivière de Manoposy, qui enserre dans son cours de charmants petits îlots boisés. Enfin, à cinq heures du soir, M. Rolland et son compagnon arrivent à Voybola, un petit bourg perché sur les hauteurs.

Le 28 mai, à six heures du matin, les voyageurs quittent Voybola, gagnent les escarpements des montagnes et décident de suivre le cours du Manoposy le plus longtemps qu'ils pourront sans abandonner leur route vers le nord-ouest. A une heure de Voybola, cette rivière se précipite de cascades en cascades et son cours se trouve encaissé entre des montagnes à pic ; on ne peut suivre ses bords qui sont très boisés et il faut continuer le voyage par des sentiers escarpés et dangereux. Il est malheureux que par suite de ses chûtes la rivière Manoposy ne soit d'aucune valeur économique

et qu'elle perde en utilité ce qu'elle gagne en pittoresque. A quatre heures de marche de Voybola, M. Rolland atteint Pachanambo, petit bourg où il remarque quelques plantations de caféiers, des bananiers et des orangers. Le pays qu'il traverse est boisé et il atteint le soir Tanambô où il passe la nuit.

Le 29 mai, il part de ce point et suit, en gravissant les hauteurs, le cours du Manoposy ; M. Rolland constate dans ces parages, les traces d'un ancien cratère et de nombreux blocs de lave lui barrent le chemin. Il traverse à gué la rivière Chatany, affluent du Manoposy ; de là il se rend à une bourgade du nom de Ampitabé, puis quitte avec regret les bords verdoyants du Manoposy et se dirige vers le nord-ouest ; il arrive au bourg de Mavalo, plein de galeux, de là il va à Ambavalanyompa où la température devient froide, 10 à 12 degrés centigrades la nuit.

Le 30 mai, il entre dans les forêts, qui sont magnifiques, et où se dressent des arbres géants et séculaires, reliés les uns aux autres par des milliers de lianés ; à midi, il s'arrête à Rangavola et de là il parvient le soir au village de Tanambô ; pour ne pas le confondre avec le précédent du même nom, M. Rolland décide de donner à ce village le nom de son compagnon de route et de l'appeler Tanambo-Cadière.

Le 31 mai, il traverse une rivière que les indigènes lui disent se nommer Makaromga, affluent du Manoposy, puis arrive à un bourg du nom d'Antegna, où se trouvent quelques plantations de cannes à sucre et où on fabrique du bessa-bessa, boisson indigène faite avec des cannes à sucre et que les Malgaches gardent dans des courges sèches et vidées. Voici comment ils font cette boisson : les Malgaches pressent la canne à sucre entre deux rouleaux de bois superposés sur des pieux, le jus qui tombe est reçu dans un tronc d'arbre creusé et mis ensuite dans des courges où on le conserve et où il fermente. Les Malgaches font de cette boisson une consommation très grande.

M. Rolland ne s'arrête pas à Anosibé ; il descend dans la petite vallée d'une rivière nommée Manampol et en suit le cours jusqu'au pied du grand pic de Voytoui, qui dresse sa tête gigantesque au milieu des nuages, à 3,000 mètres d'altitude. M. Rolland n'oubliera jamais le passage des hauteurs boisées de ce pic qu'il a traversé sud-nord-ouest ; ce n'étaient que forêts superbes à la végétation luxuriante, précipices profonds et horriblement beaux, cascades admirables jetant les murmures de leurs ondes harmonieuses à travers le silence solennel des bois, arbres séculaires et

géants dont le soleil ne caresse jamais la base qu'une mousse épaisse enveloppe et que ceignent de splendides orchidées. Il faudrait la plume de Bernardin de Saint-Pierre pour dépeindre les beautés que la nature prodigue aux forêts immenses du pic altier de Voytoui.

Le soir, M. Rolland campe avec ses compagnons à Farafare, et le 1^{er} juin, prenant la direction nord-ouest, il traverse une vallée étroite où coule un torrent et, en suivant son cours, il atteint, à dix heures du matin, le grand fleuve Mangoor qui se jette à la mer près de Mahanoroo. Ce fleuve est coupé par de nombreuses chûtes et forme de pittoresques cascades, ce qui lui ôte toute valeur économique.

M. Rolland passe le Mangoor à gué à Ambala-Kafé en s'aidant des rochers qui émergent du sein du fleuve.

En suivant la vallée du Mangoor, qui coule sur la rive gauche, que M. Rolland vient de quitter, au pied de hautes montagnes à pic, l'intrépide voyageur arrive le soir au petit bourg de Amparimazavo, situé à 2,500 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le 2 juin, il pleut, et M. Rolland prend un jour de repos dans ce misérable village où il a, ainsi que ses compagnons, beaucoup à souffrir des rats qui infestent les habitations; un fait curieux et qui prouve l'audace de ces animaux, c'est qu'ils dévorèrent, une nuit, le petit doigt du pied gauche de M. Cadière, qui fut réveillé par la douleur.

Les femmes malgaches décortiquent chaque jour la quantité de riz nécessaire à leur nourriture et à celle de leur famille, en battant le riz avec des perches jusqu'à ce que les grains soient dépouillés de leur enveloppe de paille.

Tous les objets de ménage, plats, etc., sont faits en rondelles d'arbres; la provision d'eau se conserve dans des tubes en bambous.

Les Malgaches font des planches et voici par quel procédé : avec une petite hache malgache au long manche, ils taillent le tronc d'un arbre de chaque côté jusqu'à ce qu'il soit assez aminci pour former l'épaisseur de la planche désirée; c'est primitif et très long!

Pour cultiver le riz, les Malgaches procèdent ainsi : ils coupent sur le versant des montagnes, pendant la saison des pluies, les arbres à 50 centimètres du sol, puis dans la saison sèche, ils mettent le feu aux troncs et aux branches coupés. Ils font ensuite, avec une espèce de pelle en fer, de petits trous dans la cendre refroidie et ils y sèment un ou plusieurs grains de riz en paille; la nature fait le reste et les Malgaches

(esclaves et femmes) ne s'occupent que de récolter le riz quand il est mûr. Les forêts ainsi coupées et brûlées reprennent vie, tant est vigoureuse la végétation dans ce pays et sous cet heureux climat, et au bout de quatre ou cinq ans les arbres ont repoussé.

Le 3 juin, M. Rolland quitte Amparimazavo et abandonne définitivement les bords du Mangoor qui coule vers l'Est; il passe au village de Béfaraz, de 30 cases environ, après avoir traversé la rivière Senankou qui est assez importante; M. Rolland est reçu à Béfaraz comme un triomphateur et demeure charmé de l'aménité des habitants.

Le 4 juin, il quitte cet endroit et traverse en pirogue une rivière nommée Chambatan; sur sa route il rencontre de nombreux goyaviers chargés de fruits mûrs, puis un pécher en fleurs, un seul, qui lui rappelle la France aimée et lui met au cœur un regret et une espérance : le regret d'être si loin de son beau pays et l'espoir de se rendre utile à sa patrie. Il campe le soir dans une gorge nommée Ambodynoago.

Le 5 juin, il franchit les chaînes du Vongo, qui divisent les eaux de Madagascar; avant de traverser ces montagnes, les fleuves, qu'il avait rencontrés, se dirigeaient vers la côte Est, tandis qu'il va trouver sur son parcours, à partir de ce jour, des fleuves qui se versent à la mer sur la côte Ouest.

M. Rolland arrive à Mantsoa et son premier soin est d'aller faire avec M. Cadière, un patriotique pèlerinage à la tombe d'un français et d'une française, M. Laborde, qui avait été consul de France à Tananarive, et sa sœur M^{me} Campan. M. Rolland salue les tombes de ces héros, obscurs pionniers de la civilisation, morts pour la France et pour l'humanité! M. Rolland visite aussi les ruines des immenses travaux faits par M. Laborde sur les ordres de la reine Ranavalô, pour la fondation d'usines à traiter le fer; il déplore la barbarie stupide des Malgaches qui ont détruit eux-mêmes ces usines magnifiques qui auraient été un instrument de richesses pour leur pays, mais, ajoute-t-il, le nom de notre compatriote reste quand même attaché à son œuvre et il en conservera toute la gloire.

M. Rolland va coucher le soir à Ambatomaudry, village fortifié entouré de fossés et où l'on pénètre par une porte palissadée, comme il en avait déjà rencontré plusieurs depuis son passage des monts Vongo et son entrée dans l'Imérina. Ambatomaudry est à huit heures de marche de Tananarive, et le 6 juin, M. Rolland et ses compagnons quittent ce village à sept heures du matin et vers dix heures ils aperçoivent la capitale de Mada-

gascar que leurs porteurs leur montrent avec des cris de joie. Au milieu d'un amas de cases les regards des voyageurs ne distinguent d'abord que le palais de la reine et celui du premier ministre. A midi, M. Rolland s'arrête à Amboyso, propriété des pères jésuites. Cette propriété avait été sacagée pendant la guerre ; M. Rolland y a remarqué le tombeau des pères, un joli monument en granit.

M. Le Myre de Villers, prévenu par un courrier de l'arrivée de M. Rolland, envoya à sa rencontre un attaché de la légation de France, le reçut tout de suite dans le palais de la résidence à Tananarive, et lui fit part de son admiration pour le beau voyage qu'il venait d'accomplir.

Tananarive est la capitale de Madagascar. Cette ville possède environ 100,000 habitants. Elle a trois noms en Malgache : *Antananarive*, *Tananarivou*, *Tananarive*, ce qui signifie (harrive-Tanan) la ville aux mille villages. C'est la résidence de la reine Ranavolo III, souveraine actuelle de Madagascar. Elle est située dans la province d'Ankova ou Imérina, sur le plateau central de l'île, à 1,350 mètres environ d'altitude ; elle est bâtie en partie sur le sommet et sur les pentes d'une vaste colline de basalte et de granit, dont le terrain inégal est semé de gros blocs d'origine volcanique. C'est un spectacle des plus pittoresques que cette colline qui s'étend du Nord au Sud, sur une longueur de près de 3 kilomètres et qui domine de 160 mètres la plaine environnante. La colline elle-même est un labyrinthe d'arbres, de vergers, de bourgades, de fossés, de palissades, etc. ; elle s'élève au centre d'une vallée de 32 à 35 kilomètres de longueur sur 20 kilomètres de largeur, cultivée avec soin, formant de vastes rizières, irriguées avec une véritable intelligence ; la vallée est arrosée par le grand fleuve Ikiopa et est coupée en tous sens par une multitude de canaux encaissés entre de fortes digues sur lesquelles sont construits soit des villages, soit des habitations isolées.

Le point culminant de la ville, d'après M. Rolland, domine de 250 mètres les rizières qui l'entourent ; les rues de Tananarive sont étroites, sales, ce sont plutôt des sentiers mal tenus que des rues ; on peut faire une exception en faveur de la rue qui conduit au palais de la Reine ; elle est néanmoins laide, effondrée et tortueuse. Le palais, avec son immense toiture flanquée de quatre tours carrées, sa chapelle en granit, est, de même que les habitations des hauts personnages, situé à l'endroit le plus élevé de la cité. Le Champ-de-Mars est très vaste et 30,000 hommes peuvent y manœuvrer ; on l'appelle en malgache, la place « Mahémasina ». Les cas de

fièvre sont peu nombreux dans l'Imérina et le climat y est sain ; en hiver la température est ordinairement de 25 degrés.

Dans ces régions élevées, l'air est d'une admirable transparence et on aperçoit à de grandes distances les objets avec une netteté de contours dont on ne se doute pas en Europe ; les couchers de soleil à Tananarive, d'après M. Rolland, sont les plus beaux qu'il ait jamais vus : il les qualifie de merveilleux.

Les Méthodistes anglais ont construit quatre grands temples à Tananarive, un collège, et ils édifiaient leur cathédrale ; ces monuments sont en pierre ou en briques rouges cuites ; ils dominent la place d'Andohalo. L'influence des anglais est toute puissante à Tananarive, la reine et les grands officiers sont tous méthodistes à de rares exceptions.

Les jésuites ont à Tananarive une belle cathédrale en pierres ; depuis le nouveau traité de paix avec les Hovas il y a un évêque, ancien missionnaire à Madagascar ; cet évêque est, d'après M. Rolland, un homme charmant, qui, en outre de sa mission religieuse, consacre tous ses efforts à faire prédominer dans la grande île africaine l'influence de la France. On peut donc dire bien haut que ce prélat, comme tous les missionnaires et pères jésuites de Madagascar, rend à notre pays de grands et réels services.

Les Européens ont construit à Tananarive quelques établissements industriels, dont trois imprimeries ; l'une d'elles publie tous les samedis un journal le *Madagascar Times*, qui insère souvent des articles en français et qui, en regard des articles anglais, donne leur traduction en malgache.

Les missionnaires jésuites impriment aussi une revue mensuelle dans laquelle ils traitent la question religieuse et la question politique.

Au point de vue de l'eau potable, Tananarive est alimentée par de nombreuses sources qui jaillissent au bas de la colline ; l'eau est portée aux Hovas par les femmes esclaves dans des cruches rondes qu'elles tiennent sur la tête ; les Européens se font servir par des « bourjanas » (porteurs de fitacong indigènes).

Il existe aux environs de la ville des rivières importantes qui n'ont pas de ponts pour les traverser, car ceux qu'avaient fait construire le grand roi Radama, s'étant écroulés, le gouvernement malgache actuel s'est donné pour mission de laisser détruire tout ce qui avait été fait dans l'intérêt des populations et d'empêcher surtout la création de tout ce qui pourrait faciliter les relations dans l'intérieur de Madagascar.

M. Rolland alla au palais de la reine le 12 juin et fut reçu par le

premier ministre et mari de la reine Raïnilaïrivony, homme intelligent, mais fourbe, dont le rôle est si important à Madagascar.

Le 12 juillet, M. Rolland assista, invité par le premier ministre, à la célébration de l'office du dimanche dans la chapelle du palais ; le ministre protestant est un malgache, élève des missionnaires anglais ; M. Rolland fut placé en face de la reine qui était vêtue d'une robe de soie noire, gantée de blanc, coiffée d'une petite toque en paille blanche avec pompon de plumes d'autruche ; elle portait une branche en or et des boucles d'oreilles de même métal. M. Rolland est le seul européen et le premier français admis à une telle place d'honneur !

Le 14 juillet, M. Rolland célébra, avec la légation française, notre fête nationale ; la musique de la reine vint jouer la *Marseillaise*, tandis que, devant tous les Français, tête découverte, on hissa au mât de pavillon de la légation le drapeau tricolore, emblème chéri de notre noble patrie ! M. Rolland arbora aussi à la croisée de sa demeure son drapeau, celui qui avait orné son comptoir de Kessang et qui l'avait suivi dans toutes ses pénibles explorations.

M. Rolland séjourna à Tananarive jusqu'en janvier 1887, étudiant le pays et les mœurs des habitants ; il quitta enfin cette capitale le 2 janvier et revint à Tamatave par la route habituelle que suivent les voyageurs et les commerçants, de Tananarive à Andévorante et d'Andévorante à Tamatave. Cette route est connue, nous ne suivrons donc pas M. Rolland dans son voyage de retour. Nous dirons seulement qu'il arriva à Tamatave le 13 janvier et s'embarqua le 14 à destination de la France, ayant accompli ainsi un remarquable voyage qui ne sera perdu ni pour la science ni pour notre commerce, car M. Rolland est un voyageur pratique, un observateur consciencieux et il a mis à profit les longs mois de son séjour à Tananarive pour recueillir de précieux renseignements de tous genres, sur les mœurs, les usages, le caractère, le commerce des Malgaches et surtout des Hovas et des Betsimisarakas, dont il a visité le pays.

Nous terminerons donc ici le récit de son si intéressant voyage, esquissé rapidement à grands traits et le plus brièvement possible.

Gaston ROUTIER,

Membre-correspondant des Sociétés de géographie de Toulouse,
de Lille et de la « Royal Scottish geographical society » d'Edimbourg.

RELATION D'UN VOYAGE
D'EXPLORATIONS ET D'ÉTUDES AU LAOS

PAR M. J. TAUPIN

EXPLORATEUR

I

DE SAIGON A OUBÔNE

Au mois d'octobre 1887, M. Filippini, gouverneur de la Cochinchine, me confia, sur la proposition de M. Pardon, directeur de l'Intérieur, une mission politique et commerciale au Laos.

Je partis de Saïgon et me dirigeai vers Siêm-Réap, pour de là me rendre en pays laotien par la voie de terre. Je devais la préférer à la voie fluviale, pour l'excellente raison que je n'avais point de lettres de la cour de Siam m'autorisant à voyager dans ses possessions; il me fallait éviter avec soin de passer à Stung-Trêng, où se trouve un Commissaire-Administrateur siamois, qui passe, à tort d'ailleurs, pour un cerbère des plus rébarbatifs.

Au contraire, en allant par Angkor, j'étais sûr de rencontrer aide et protection de la part du Gouverneur de la province, malheureusement défunt maintenant. Boudha veuille avoir son âme!

Je m'étais lié d'amitié avec lui, ainsi qu'avec son second, dans des voyages antérieurs que j'avais entrepris dans le but de visiter les ruines d'Angkor. Sans que je le lui eusse demandé, il me donna une lettre de recommandation pour tous les gouverneurs, ses collègues et inférieurs, des provinces que je devais traverser. Je ne savais pas à l'époque ce que contenait la lettre (elle était écrite en siamois), mais ce que je constatai, c'est que je fus reçu partout à bras ouverts et que les hauts fonctionnaires me témoignèrent partout les marques d'un grand respect.

Après trente jours de marche à pied, les pieds nus, à travers des plaines

immenses, très souvent boueuses, et des forêts gigantesques, couchant tantôt dans les salas ou abris en feuillages, élevés par la charité publique, tantôt sous le roof de ma voiture, voire à la belle étoile sous le dôme de verdure de la forêt, explorant le pays et relevant ma route; j'arrivai à Oubôn sur la Moûn, chef-lieu d'une des plus grandes provinces du Laos et l'un des centres commerciaux les plus importants de la région.

A mon arrivée, je fus reçu par une députation de mandarins. On me prenait pour M. Saintenoy, dont la visite était annoncée dans cette localité vers la même époque. Le fils aîné du Résident siamois d'Oubôn vint m'installer lui-même dans la confortable habitation qu'il avait fait préparer pour recevoir M. Saintenoy, puis, lorsque tout fut bien en ordre, il me demande mon nom en anglais. Stupéfaction de mon interlocuteur quand je le lui eus dit. « Vous avez bien un permis de circulation? » J'exhibai de nouveau mon précieux talisman, mais il avait perdu de son charme. « C'est très bien, me dit-il, après en avoir pris connaissance; je vois que le Gouverneur de Siêm-Réap vous a en bonne amitié et grande estime, mais cela ne suffit pas pour voyager dans les États de Sa Majesté le roi de Siam; et le Gouverneur de Siêm-Réap a quelque peu outrepassé ses droits. Mais puisque vous êtes arrivé jusqu'ici, nous vous gardons, à moins que vous ne préfériez vous en retourner. Quant à aller plus loin, c'est impossible avant d'avoir reçu de Bangkok l'autorisation de voyager librement à travers le Laos. Pour le moment, vous êtes malade, vous ferez bien d'aller vous coucher. Je vais faire appeler les PP. missionnaires, vos compatriotes, ils vous soigneront et vous pourrez bientôt, j'espère, écrire à votre consul. De notre côté, nous allons écrire au roi en le priant de bien vouloir vous accorder l'autorisation que vous demanderez. Vous êtes presque sûr de l'obtenir. Quant à votre nourriture, il n'est pas nécessaire de vous en préoccuper, nous nous chargeons de pourvoir à tous vos besoins. Voici, dit-il, en me désignant du doigt un petit bonhomme qui se tenait la face contre terre, un petit employé du tribunal qui recevra vos ordres. Quand vous désirerez quoi que ce soit, vous me l'enverrez. Sitôt que vous serez bien remis de votre fatigue et que la fièvre vous aura quitté, nous vous donnerons un professeur de langue laotienne. Vous viendrez vous promener avec nous dans la province. Si vous désirez faire quelque excursion aux environs d'Oubôn, nos barques, nos éléphants, nos chars et nos chevaux sont à votre disposition, ne vous gênez pas avec nous, nous aurons grand plaisir à vous être agréable. . . . Êtes-vous content comme cela? » — Je me déclarai satisfait.

— « Alors, vous resterez avec nous? » — « Aussi longtemps que je pourrai! »

Ils ont versé des larmes quand nous nous sommes séparés. . . . sept mois après.

J'avais formé le projet d'aller étudier la langue laotienne dans un des centres où l'on parlât le plus purement cette langue. Je désirais aller soit à Bassac, soit à Oubôn : 1^o parce que ces cités ont été fondées par des colonies parties de Viênn-Chane ou des environs; 2^o parce que ce sont des centres assez importants pour que le contact des étrangers, Chinois, Cambodgiens, Siamois, etc., n'ait pu corrompre, d'une façon sensible, le langage des indigènes; 3^o enfin, parce que le prix des diverses denrées commerciales, tant d'importation que d'exportation ou de commerce intérieur, y ont une valeur moyenne, et qu'il entraît dans mes vues, d'autant que c'était l'un des objets de ma mission, de prendre tous les renseignements possibles intéressant le commerce.

Je croyais pouvoir aller me perfectionner, dans la connaissance du laotien, dans la métropole religieuse du Laos, à Dathou-Peunom. J'ai reconnu qu'il était impossible, quelque diligence que je fisse, d'étudier, en sept ou huit mois, une langue complètement neuve, sur laquelle on n'avait absolument aucun renseignement précis, sinon qu'elle est proche parente du siamois. Je renonçai donc à mon idée. Je restai à Oubôn depuis le 6 décembre 1887 jusqu'au 28 juin 1888. Je tombai dangereusement malade de la fièvre des bois à Oubôn. Les Pères missionnaires, surtout le P. Dabin, me soignèrent avec beaucoup de charité. Les Siamois également venaient tous les jours me visiter et me remonter le moral.

M. Saintenoy vint à Oubôn pendant le cours de ma maladie. Il n'y fit qu'un assez court séjour, quinze jours environ.

Il logea avec moi. Je crois qu'il a dû se louer de l'hospitalité écossaise qu'il a reçue, la même qui m'a été donnée pendant sept mois. M. Aymonier parle déjà, dans ses *Notes sur le Laos*, de l'amabilité, la courtoisie et l'obligeance du Louông-Pakedi-Norong, qui est devenu Pra Yarat Sêna, ayant été élevé d'un grade dans la hiérarchie mandarinale.

Le surlendemain de mon arrivée, la fièvre me laissant quelque répit, j'écrivis au Consul général de France à Bangkok, sur les indications et dans la forme qui me fut indiquée.

Je demandais à être immatriculé à la chancellerie et à bénéficier comme linguiste, des prérogatives accordées aux savants par le traité d'amitié conclu

entre la France et le Siam en 1856. J'attendis six mois la réponse. Je profitai de cette attente pour étudier la langue laotienne. Le Châou-Khoûn (titre de l'envoyé royal siamois à Oubôn) mit à mon entière disposition un fonctionnaire laotien des plus instruits du pays, le seigneur Souvan-nassan. J'avais également à mes ordres deux paysans que l'on changeait tous les deux ou trois jours, et qu'on remplaçait par deux nouveaux.

On les faisait venir de tous les points de la province. Cela m'agréait fort, car je pouvais, de la sorte, me livrer à plusieurs études comparatives et déductives intéressantes, sans me déplacer. Cela m'a permis surtout de faire des mensurations anthropométriques, et de me rendre compte de la variabilité de la langue selon les divers points du pays. Je ne reconnus pas beaucoup de différences de langage dans toute la province. Quant il y en a, elles portent presque toujours sur la tonalité, rarement sur les mots.

Voici, d'ailleurs, un résumé succinct des travaux auxquels je me suis livré et des études que j'ai faites pendant les sept mois de mon séjour à Oubôn.

LE LAOS INFÉRIEUR ET SES HABITANTS. — GÉOGRAPHIE ET HISTOIRE NATURELLE

Le Laos inférieur comprend les deux grandes provinces de Bassak et d'Oubôn, ainsi que les petites provinces qui en dépendent. Sa position astronomique est comprise entre $13^{\circ} 40'$ et $16^{\circ} 20'$ de latitude septentrionale, 102° et $104^{\circ} 40'$ de longitude à l'orient du méridien de Paris. La population totale de cette région ne doit pas être inférieure à 1 200 000 habitants.

Le sol est presque partout silico-argileux.

Partout où il n'est pas cultivé, il est couvert d'une végétation forestière luxuriante qui couvre le quart du pays. On y rencontre aussi des plaines immenses, couvertes d'herbes, dans lesquelles s'observe le phénomène du mirage.

Le Nam-Không (vulgairement appelé Mê-Khong ou Grand-Fleuve) traverse, par le milieu, du nord au sud, cette grande région qu'arrosent la Moûn, la Dône, le Sê-Kong et leurs importants affluents.

Des montagnes boisées, dont les plus hauts sommets atteignent 1 200 mètres, dessinent les bassins de ces cours secondaires. (D'ailleurs, la carte jointe à ce rapport en dit plus long que de vagues explications.)

Le climat y est sain, particulièrement dans le bassin de la Moûn, où la moyenne de la vie humaine n'est pas inférieure à quarante-cinq ans. Dans la vallée de la rivière d'Attoupeu, l'insalubrité est généralement reconnue.

Les températures extrêmes, constatées par moi à Oubôn, sont : 8° centigrades en plein air, le 4 février, cette année 1888, à six heures du matin, et la plus haute, 38° 2' à l'ombre, le 8 juin, à deux heures et demie de l'après-midi. La température moyenne est de 26° environ. Les saisons sont les mêmes et se produisent aux mêmes époques qu'en Cochinchine : 1° la saison pluvieuse de mai à novembre, et 2° la saison sèche qui dure les six autres mois.

Pendant la sécheresse, les grandes rivières n'assèchent jamais; beaucoup de petits cours d'eau, au contraire, sont complètement à sec. Mais quand viennent les pluies, ils se transforment en torrents et débordent souvent sur les plaines riveraines.

Les principales cultures du Laos inférieur sont : le riz gluant, le mûrier, les patates, les arachides, le sesame, le tabac, l'arec et le bétel, le cocotier, les bananiers, la canne à sucre, le bambou, le palmier à sucre, et, sur les montagnes des Bolivêns, le cardamome.

Presque tous les arbres fruitiers de Cochinchine et du Cambodge et les légumes les plus variés y sont également cultivés. Les procédés de culture et les époques auxquelles on cultive sont les mêmes qu'en Cochinchine.

La flore et la faune de la région qui nous occupe sont également très variées. La végétation luxuriante du tropique s'épanouit dans toute sa puissance.

Sous le couvert des grands arbres, de précieuses essences, errent des troupes d'éléphants sauvages et de rhinocéros, pendant que des bandes de singes se balancent dans les airs à des hauteurs vertigineuses, en faisant force grimaces. Une espèce de singe n'existe que là : c'est le kha-děng, en langue laotienne (sauvage rouge). Les Laotiens prétendent que ce singe pourrait parler s'il le voulait, mais que, par crainte du travail auquel on l'astreindrait, s'il apprenait une langue humaine, il refuse absolument de se servir de son organe vocal. Ce quadrumane habite les montagnes du plateau des Bolivênes. Il est très agile et, partant, très difficile à prendre. Le roi de Siam a envoyé, en 1886, des gens spécialement chargés de lui capturer quelques-uns des sauvages rouges.

Dans l'épais fouillis des grandes forêts, des oiseaux de toutes sortes font retentir l'air de leur ramage, particulièrement au lever du soleil, quand les premiers rayons viennent inonder les cimes touffues des arbres. C'est alors que le tigre royal rentre dans son repaire et que les cerfs et les chevreuils craintifs vont chercher leur nourriture. Dans les hautes herbes, sous les bosquets fleuris et embaumés, rampe souvent le monstrueux python, qui atteint jusqu'à 6 et 7 mètres de long sur un diamètre de 20 centimètres.

Un entomologiste ferait là-bas ample moisson d'insectes, il y découvrirait probablement des trésors inconnus qui lui procureraient de ces joies indicibles que peuvent seuls ressentir les naturalistes quand ils découvrent un individu non encore classé.

La variété des poissons est également très grande, mais je n'ai pu en déterminer qu'un très petit nombre, car ils diffèrent essentiellement de nos espèces d'Europe.

La nature est d'une richesse, d'une variété, d'une fécondité à nulle autre pareille, dans cette fertile région du Laos inférieur. L'air, la terre et l'eau sont animés et renferment une exubérance de vie que l'on ne rencontre que là. Les animaux domestiqués par l'homme sont les mêmes qu'en Cochinchine, plus l'éléphant.

La richesse minérale n'est pas moindre : on rencontre des pierres précieuses dans les montagnes de l'est, une vaste région, comprenant un territoire de plusieurs centaines de lieues carrées, au N.-E. de la région, recèle de l'or. On y a trouvé, au commencement de cette année, une pépite pesant 4 kilogr. 1/2.

C'est la Californie laotienne !

Les monts Dang-Réks renferment des mines de cuivre exploitées et d'autres qui pourraient l'être. Au sud, dans Melou-Phay et Tra-Borivat, existent des mines d'un fer spécial qui fournit un acier de première qualité. On s'en sert comme monnaie dans sept ou huit provinces du Bas-Laos. Cela rappelle absolument la monnaie des Spartiates. Enfin, le salpêtre se montre en efflorescences blanchâtres à la surface de la terre, dans certaines parties, et le sel gemme se trouve partout dans la province d'Oubôn. Les grès, les schistes, les marbres multicolores, etc., etc., s'y rencontrent à profusion. Beaucoup de minéraux utiles, et qui n'ont point été mis en œuvre, existent dans cette intéressante région, qui demanderait à être sérieusement étudiée et explorée par des spécialistes.

VOIES DE COMMUNICATION ET COMMERCE

Les voies de communication par terre qui existent sont peu nombreuses et très défectueuses. Elles sont d'ailleurs peu sûres, car le brigandage commence à se répandre d'une façon inquiétante sur toutes les routes parcourues par les caravanes.

J'ai beaucoup moins entendu parler des actes de piraterie commis sur l'eau.

Le voyageur n'a à sa disposition que la voie des fleuves, la charrette à bœufs, le cheval, ou plus rarement l'éléphant. Le voyage en barque est ennuyeux et fatigant. La charrette l'est encore davantage. Toutes les personnes ne peuvent pas supporter le balancement continu auquel ont été condamnés sur le dos de l'éléphant. Le meilleur moyen de locomotion est, à mon avis, le cheval, pour un bon cavalier, et la marche pour un bon piéton.

Ce moyen de locomotion offre toutes sortes d'avantages : on s'arrête quand on veut, où l'on veut, sans nul souci, on repart à sa fantaisie ; on gagne de l'appétit, on se fatigue un peu, c'est un gage de santé ; enfin, on peut plus facilement s'entretenir avec son guide.

Les routes, en beaucoup d'endroits, sont presque impraticables, et cela se comprend : les habitants ne sont tenus à aucune prestation pour leur entretien et elles sont très peu fréquentées.

Quand un haut fonctionnaire, un prince ou un envoyé royal de haut parage parcourt le pays, on construit souvent de larges et belles voies exprès pour lui. Il en est de même lorsque les gouvernements de l'intérieur envoient un éléphant blanc au roi de Siam. Sa Grandeur le pachyderme a droit à une voie spéciale, tout le long de laquelle on élève, de distance en distance, des abris spacieux et confortables, relativement parlant, pour mettre le précieux animal à couvert pendant la nuit.

Pour les fonctionnaires qui voyagent, on élève également, à chaque halte, des paillottes, propres et commodes, qu'on démolit après leur départ. Le voyageur ordinaire, étranger ou indigène, doit se contenter, comme abri, de salas souvent délabrées, du roof d'une voiture, voire du dôme de la forêt. Si ce n'était pas malsain, ce serait agréable, mais cinq ou six nuits passées sous un toit de feuillage, exposé à la rosée et respirant des flots d'acide carbonique, provenant de la respiration nocturne de cette puissante végétation, vous donnent infailliblement la fièvre des bois. Pour peu que cela se prolonge, la mort arrive rapidement.

Quant aux voyages par eau, ils s'accomplissent dans des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre. Il n'en existe pas d'autres au Laos. J'en ai vu une de 26 mètres de long, 3^m20 au maître-bau. Elle pouvait facilement porter soixante personnes. Elle n'était pas cotée plus de 200 piastres. A Saïgon, elle en aurait valu au moins 500. Le prix de location d'une barque de moyenne grandeur (pouvant porter 20 quintaux) est de 0 fr. 80 par jour. chaque rameur reçoit le même prix. Une voiture à buffles ou à bœufs et les conducteurs sont payés à raison de 2 fr. 50 par jour. Je ne connais pas le prix de location d'un éléphant. Chaque voiture ne porte pas plus d'un quintal et demi.

L'insécurité des voies de communication, leur mauvais état, le manque de débouchés, l'ignorance et l'indolente apathie de la nation laos en général, sont cause qu'ils laissent inexploitées des richesses naturelles ou des productions dont ils ne soupçonnent même pas l'existence. Une foule d'autres causes encore, qu'il serait trop long d'énumérer, mais parmi lesquelles on doit citer le peu de densité de la population, l'insalubrité reconnue de quelques districts, la diversité des systèmes monétaires, des mœurs et des langages, la pénurie de numéraire, les superstitions populaires, qui sont assez fortes pour empêcher l'exploitation de certaines mines, etc., empêchent ou retardent le développement de la richesse générale dans cette immense et fertile vallée du moyen Nam-Khong et de ses affluents.

Mais le jour prochain où les vapeurs des Messageries fluviales remonteront jusqu'à Khôn, lorsqu'un chemin de fer ou un simple porteur Decauville reliera le bassin supérieur au bassin inférieur du Grand-Fleuve, à travers les 1 700 mètres de l'île de Khôn, etc., ce pays deviendra l'un des plus riches de l'Indo-Chine.

Les principales denrées du commerce d'exportation sont : l'or, le cuivre, le fer, l'ortie de Chine, le cardamome, la laque, la soie filée, les peaux de bœufs et de buffles, chevaux, éléphants, porcs, les gommes et résines, le sésame, les barques, les nattes, etc., etc.

Les principaux articles du commerce d'importation sont : les cotonnades écruës et apprêtées, les langoutis et les étoffes de couleurs, les objets en cuivre, en fer et en faïence de fabrication chinoise, les armes à feu de pacotille, les allumettes, l'opium, les couleurs minérales pour teindre les étoffes, le cachou pour la mastication du bétel, le papier, l'encre, les crayons, la verrerie et les objets laqués, etc. On pourrait y ajouter la bimbeloterie, l'horlogerie, la lampisterie et le pétrole, la mercerie, etc.

Quant au commerce intérieur, il comprend une foule d'articles : charrettes à bœufs et à buffles, fer, salpêtre, soufre, eau-de-vie, radeaux de bambous, barques, seaux, éperviers, seynes, filets, colle de poissons, œufs, poules, canards, porcs, chaux, craie, bétel, cachou, tabac, torches, langoutis de soie, couvertures, jarres de toutes sortes, sel, sucre, cocos, riz et paddy, poisson pourri (padék), poterie, coutellerie, menuiserie, etc., etc.

Les principaux centres commerciaux de la région sont Bassak et Oubôn. Ces deux cités sont également bien situées : la première, pour centraliser les produits du plateau des Bolivènes; la seconde, pour ceux du bassin plus peuplé et plus sec de la Moûn. De ces centres, partent, chaque année, des caravanes de marchands chinois, qui vont porter à Bangkok ou à Korat les articles d'exportation et qui en rapportent les objets de leur commerce.

Le Lao n'a point l'esprit mercantile. Aussi, le peu de commerce qui se fait l'est-il presque entièrement par les Chinois, des Birmans ou des Annamites. J'ai pourtant entendu dire à quelques Laos qu'ils étaient allés vendre des bœufs, buffles ou chevaux, jusque dans les provinces qui avoisinent le Grand-Lac. Ce sont leurs plus lointains voyages au long cours. Les caravanes de marchands, qui partent d'Oubôn, attendent ordinairement le départ du Père missionnaire qui est chargé, chaque année, d'aller à Bangkok chercher les ravitaillements pour la mission.

POIDS ET MESURES, MONNAIES

Les poids en usage dans le commerce sont : poids de 600 grammes, appelé « nân » ; son vingtuple est appelé « mœûn » (12 kilogr.), et le quintuple du « mœûn » (60 kilogr.), appelé « háp » (picul). Les Laotiens se servent aussi du sang ou poids de 80 ticaux (1 200 grammes), comme unité de poids ; les petits sont le « dâm leng » (60 grammes), l'once (37 grammes 5), le « chi » ou « mû » (3 gr. 75) et le « hoûn » (0 gr. 375). Ces poids sont à peu près généralement usités, mais la même généralité d'emploi n'existe pas pour les monnaies.

La barre d'argent, d'une valeur variant de 15 à 18 piastres, a cours partout. Elle sert dans les grosses opérations commerciales. Le « tical », pièce ou rognon d'argent (de 3 fr.), a également cours forcé partout. Quant aux monnaies divisionnaires, on en compte de quatre sortes :

1° Les lingots de fer en usage dans les provinces de Melou-Préy, Tra-

Borivat, Khong, Stung-Trêng, Sène-Pang, Attopœu et Mouna-Pamaûk. La valeur de ces lingots varie suivant les provinces; en moyenne, elle est de $1/12^e$ de tical (0 fr. 25); leur poids moyen est de 160 grammes;

2° Les lingots de cuivre, en forme de barque minuscule, d'une valeur moyenne de 0 fr. 0375 et d'un poids très variable; cette monnaie est usitée à Bassak, Saravane, Kham-Thong Gnaï et Noë, Phimoûn, Takang, Khêmerat, etc. C'est de beaucoup la plus répandue. Elle a été supprimée, dans la province d'Oubôn, pendant que je m'y trouvais, à cause des fluctuations de change auxquelles elle donnait lieu et de l'agiotage auquel les Chinois se livraient avec cette monnaie;

3° La monnaie divisionnaire du Siam, le « lat » (0 fr. 50), les « p'éis » (0 fr. 10), les doubles « p'éis » (0 fr. 20), le « feuông » (0 fr. 375), le « salung » (0 fr. 75), le « tical » (3 fr.). Ces monnaies sont en usage à Oubôn à l'exclusion de toutes autres;

4° La poudre d'or et l'or en lingot sont très employés à Attopœu. La valeur relative de l'or est de $1/12^e$ de celle de l'argent. Pour 12 ticaux d'argent, on a un lingot d'or du poids de un tical, c'est-à-dire 15 grammes environ.

Les mesures linéaires sont : le travers de doigt, 12 travers de doigts, = l'empan, 2 empan = la coudée, 4 coudées = la brasse, qui égale 2 mètres environ. Les mesures itinéraires : le sên, 40 mètres ou 20 brasses, 400 sêns = 16 kilomètres environ. Les routes sont quelquefois bornées par des poteaux espacés de 100 sêns ou de 4 kilomètres.

Une grande partie du commerce intérieur se fait par les échanges en nature; cela provient, la plupart du temps, de la pénurie du numéraire. Les prêts d'argent ne sont pas rares, et la domesticité pour dettes très fréquente également. Le taux du prêt varie considérablement selon les individus qui prêtent et ceux auxquels ils prêtent; on ne saurait établir de règles fixes à ce sujet. Les indigènes commencent à établir des contrats écrits et sanctionnés par la loi, dans les marchés qu'ils passent entre eux. Auparavant, il n'était pas nécessaire d'avoir des titres prouvant la possession; chaque chose était réputée la propriété de celui qui la possédait. Avec un pareil système, les vols de barques et de bestiaux devenaient d'une fréquence inquiétante, tellement que les envoyés siamois, pour y mettre un frein, ordonnèrent de passer des contrats pour les ventes de quelque importance.

II

ETHNOGRAPHIE

La région dont je m'occupe ne compte pas moins de dix tribus différentes. Les Laotiens comptent au moins pour les 2/5^e de la population. Je ne m'occuperai que d'eux et un peu des Braouts, que j'ai visités en revenant.

PORTRAIT PHYSIQUE

Voici un tableau qui en dira davantage qu'une longue et fastidieuse description ¹ :

AGE	TAILLE	TOUR de TÊTE	TOUR DU CORPS sous les aisselles	COLORATION DES YEUX, ²	COLORATION DE LA PEAU	BARBE
42	1 ^m 73	0 ^m 56	0 ^m 92	2	30	Nulle
31	1 ^m 67	0 ^m 57	0 ^m 86	3	29	"
37	1 ^m 56	0 ^m 54	0 ^m 84	2	29	"
34	1 ^m 57	0 ^m 54	0 ^m 86	3	30	"
37	1 ^m 59	0 ^m 54	0 ^m 83	3	30	"
28	1 ^m 57	0 ^m 53	0 ^m 85	4	44	"
31	1 ^m 57	0 ^m 54	0 ^m 80	2	41	"
32	1 ^m 59	0 ^m 52	0 ^m 81	2	30	Rare
32	1 ^m 57	0 ^m 54	0 ^m 82	3	30	Nulle
43	1 ^m 55	0 ^m 55	0 ^m 79	2	30	Rare
41	1 ^m 57	0 ^m 51	0 ^m 86	2	29	"
45	1 ^m 54	0 ^m 55	0 ^m 81	2	30	"
33	1 ^m 51	0 ^m 52	0 ^m 82	3	30	"
33	1 ^m 55	0 ^m 56	0 ^m 86	2	33	Nulle
35	1 ^m 55	0 ^m 52	0 ^m 80	1	29	"
39	1 ^m 66	0 ^m 55	0 ^m 82	1	29	"
28	1 ^m 68	0 ^m 56	0 ^m 83	3	30	"
Moyenne...	1 ^m 588	0 ^m 54,11	0 ^m 83,42	2 1/2 Marron	30,88 Café au lait	Très rare

¹ Ces données proviennent d'observations prises sur des hommes du pays. Les hautes classes sont beaucoup plus claires de tein. J'en ai même vu de presque blancs.

² Les yeux sont très rarement obliques. Le nez n'est point épaté. Les lèvres sont fines, la bouche moyenne. Les oreilles sont rarement percées chez les hommes. Les Laos sont trapus et bien musclés; mais comme ils sont habitués à la mollesse, ils sont incapables de produire un effort musculaire quelque peu considérable. Ils sont en admiration devant les Européens qu'ils considèrent, à bon droit, comme beaucoup plus forts qu'eux.

Les cheveux sont presque toujours noirs et fort rarement crépus, ils sont rigides.

La tête est ronde, les membres biens pris.

La coloration des yeux et de la peau est rapportée aux tableaux chromatiques du docteur P. Broca.

Presque tous les Laotiens sont tatoués sur les cuisses, sur les bras ou sur le dos. Ces tableaux figurent des animaux, des écussons souvent fort jolis, d'autres fois des devises ou des stances pâlées, auxquelles ils attachent des vertus protectrices très efficaces.

Au point de vue intellectuel, voici le portrait que je me fais du Lao : simple, naïf, crédule, ignorant, incapable de tension d'esprit soutenue, indolent et apathique, insouciant du lendemain, curieux, quémendeur; hospitalier, doux, charitable et complaisant; soumis, patient et respectueux; il a toutes les qualités d'un bon sujet dont il ne faut pas trop exiger¹.

Le Lao est pusillanime et craintif, à tel point que trois brigands bien déterminés s'installeront dans un village de plus de 300 habitants et rançonneront le village pendant des mois, sans que personne songe à les inquiéter ou à prévenir les autorités de la province, craignant les menaces des brigands, si pareille dénonciation était faite. Le Lao n'est point vindicatif comme ses voisins les sauvages Khas. Sa rancune dure peu, si tant est qu'il en ait. Il est naturellement ennemi du tapage, des disputes. C'est à peine si, dans une ville comme Oubôn (7 ou 8 000 hab.), il survient dix disputes sérieuses entre particuliers par an. Quoique curieux et avide de voir des nouveautés, le Lao est casanier et complètement réfractaire aux aventures lointaines. Il est vrai que lorsqu'on leur propose de quitter leur pays pour aller au loin, ils ont toujours cette excellente réponse : « Si je n'avais ni femme, ni enfants, ou s'ils consentaient à me laisser partir, j'irais bien avec vous! » Mais ils ne consentent jamais. Aussi, faudra-t-il songer à les employer chez eux, ce qui sera d'ailleurs beaucoup plus facile à obtenir que de la part des Khmers, car ils n'ont pas les mêmes préjugés au sujet de la rétribution d'un travail accompli.

D'après les PP. d'Oubôn, les Laos marchent rapidement vers la décadence. Le P. Prodhomme affirme que tous leurs mandarins sont fumeurs d'opium, et que cette funeste passion commence à s'emparer des classes

¹ Comme tous les peuples enfants, le Lao ne sait point dissimuler sa façon de voir. Il n'est nullement adulateur et dit naïvement et sincèrement ce qu'il pense, même quand il s'agit de donner tort ou d'exprimer un jugement désavantageux pour un supérieur.

moyennes. Quant les Pères arrivèrent dans le pays, il y a huit ans, on n'y entendait parler ni de voleurs, ni de brigands. Maintenant, on amène les voleurs à la prison par cinquantaine chaque semaine. On parle à chaque instant, de vols à main armée, d'assassinats, de meurtres. Le désordre est encore plus grand dans les provinces Laoes du nord. Il n'y a nulle sécurité pour les marchands qui sont mis en coupe réglée par les voleurs. Les Laos d'Oubôn n'osent pas s'aventurer au-delà des limites de leurs provinces. S'ils l'osaient, ils courraient de grands risques de n'y jamais revenir. La population mixte khmêr-laoe des provinces de Sisa-Kêt, Khou-Khan, Sang-Khêa, Saulén, est entièrement composée de brigands. Le Père affirme qu'il ne se trouve pas un seul honnête homme dans toutes ces provinces. Tous ont volé ou aidé à le faire. Le Père m'a raconté, à l'appui de ses dires, beaucoup de faits probants. L'opinion du Père, en définitive, est que, si le Laos n'est pas pourvu, à bref délai, d'administrateurs fermes et intègres, ce malheureux pays, dans moins d'une génération, ne sera qu'un désert.

La plupart du temps, ce sont les mandarins, les gouverneurs et les juges qui soudoient les voleurs et s'entendent avec les bandits ou qui opèrent même pour leur propre compte.

Les résidents siamois (à l'exception de ceux d'Oubôn), dont les Pères vantent l'impartialité et la probité, pillent le peuple, commettent, chaque jour, concussions, actes arbitraires, dénis de justice, implication de riches Chinois dans des procès où ceux-ci n'avaient rien à voir, pour leur faire payer les frais du procès, etc.¹

Un des magistrats d'Oubôn a contribué à rendre déserts plus de villages au sud de la Moùn qu'il n'a jugé équitablement de procès.

Le mécontentement et l'irritation commencent à gagner les pacifiques Laos.

Ils entendent dire à leur vieux parents que tout allait mieux autrefois; que les bandits étaient inconnus, la vie plus facile et plus agréable, la sécurité plus complète, le peuple heureux et content. Du temps de leurs anciens rois, les corvées étaient moins fréquentes, les impôts moins lourds, etc., etc. La sempiternelle ritournelle des mécontents... Selon eux, beaucoup de territoires, aujourd'hui couverts d'épaisses forêts, étaient cultivées

¹ Un Lao, à qui je demandais les raisons de la prompte perversion de sa race et de cette décadence rapide vers laquelle elle semble s'acheminer, me répondit que cet état était dû à la venue des Siamois au milieu d'eux.

en rizières ou en jardins, il y a un demi-siècle. La population a émigré. Je le répète, il est grand temps que des administrateurs intègres et d'une fermeté à toute épreuve soient nommés au Laos pour enrayer la décadence rapide vers laquelle marche ce pays. Le jeu, l'ivrognerie, les viles passions, travaillent les hautes classes et commencent à pénétrer dans les classes moyennes; le désordre et l'anarchie s'emparent des basses classes.

Les détails de ce sombre tableau m'ont été fournis par les PP. d'Oubôn, qui sont peut-être un peu pessimistes. Mais, sans parti pris, il est certain que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles au Laos.

Voici, d'après un des Laos les plus intelligents et les plus instruits de sa race, l'idée que ses compatriotes se font de la beauté physique, ainsi que de la perfection morale chez l'homme et la femme. Je ne puis donner les deux portraits contraires même en latin; celui de la dépravation morale, surtout chez la femme, est lui-même une page de la plus haute immoralité.

Portrait de l'homme accompli au physique et au moral. (*Souvanassan pinxit*) :

« Il y a un homme au pays Salakham (le pays désiré) qui passe pour un beau gars. Il est grand, bien fait. Il a le visage ovale comme la feuille du Sî (espèce de lierre). Ses yeux sont noirs, doux comme ceux des gazelles. Son coup d'œil est prompt et sûr comme celui du coq sauvage. Ses dents sont d'un beau noir comme les ailes d'un gros bourdon; des sourcils arqués ençoignent ses yeux; ses lèvres sont veloutées, douces et brillantes comme la cire d'abeilles; son nez n'est ni court ni long; son menton ressemble au croissant de la lune; son front n'est pas chauve; ses joues ont la couleur brune des fruits de kok-phang (espèce de prunier). Ses oreilles sont souples et courtes, ses cheveux ne sont point frisés, ils ont la couleur bleu foncé éclatant des élytres du Thaou. Sa gorge a des plis et replis. Sa poitrine est vaste. Son torse va s'amincissant vers la ceinture et fait taille fine, ronde, souple et svelte. Les bras sont cylindro-coniques, beaux comme la queue de l'éléphant, les doigts sont effilés comme des tiges d'oignons. La paume des mains et les doigts sont marbrés de linéaments en forme de volutes et de lignes heureuses pareilles à celles qui ornent les écailles de l'huître. Ses cuisses descendent gracieusement et ses jambes sont comme deux fuseaux qui vont s'amincissant jusqu'à la plante des pieds. Les orteils sont tous égaux. La plante des pieds et des orteils sont ornés, comme les mains, des linéa-

ments gracieux de l'écaille d'huitre. Sa démarche est pareille à celle de l'éléphant. La plante des pieds s'appuie en entier sur la terre (c'est un pied plat, un plantigrade parfait). Avant de parler, il sourit amicalement et disserte ensuite. Il ne parle ni haut, ni bas, mais de façon à bien se faire entendre des auditeurs les plus rapprochés comme des plus éloignés. Son caractère n'est point emporté; il n'est point nonchalant non plus. Il emmène toujours ses serviteurs avec lui quand il va quelque part. Il est bienfaisant, sincère et droit. Il ne dit jamais de mensonge. Dans le silence de la nuit, il s'étudie à rechercher la vérité, la justice, pour en faire profiter ses semblables. Il fait sa compagnie des savants et des gens de bien, il s'attache à étudier chaque jour, à se perfectionner, à étendre ses connaissances. Quand il ne saisit pas, il prend des informations, et quand il a bien compris, il n'oublie plus ce qu'il a appris. Il est constant dans ses affections, reconnaissant envers ses bienfaiteurs et désintéressé pour les bienfaits qu'il rend; il est fidèle à ses devoirs, généreux pour ses parents et ses amis; il est diligent, actif, il ne connaît point la paresse; il est patient, prudent, et poursuit une chose commencée jusqu'à son achèvement. Il a le cœur compatissant, clément et miséricordieux, libéral et magnanime; enfin, il possède toutes les qualités du cœur et de l'esprit, de même que toutes les perfections physiques. C'est un homme parfait. »

Portrait de la femme accomplie (d'après Souvannassan) :

« Au Meûong-Salakham existe pareillement une femme gracieuse et charmante. Sa figure est semblable à la lune, les jours où elle est en son plein. Ses sourcils ont la forme de l'arc-en-ciel, elle a le coup d'œil prompt et sûr des poules sauvages. Son nez n'est point retroussé comme celui des personnes qui n'ont point de narrines. Elle n'a point les lèvres lippues, mais bien fines et d'agréable courbure. Son menton est mignon comme le croissant de la lune dans son cours. Ses joues sont rouges-brunes, couleur des fruits de kók-phang bien mûrs. Ses jolies oreilles ne sont point collantes. Ses cheveux sont coupés bien également. Sa couleur est celle du thaou (coléoptère) aquatique. Son cou fait de gracieux plis. Ses seins sont fermes et pleins comme ceux d'une nourrice allaitant son enfant. Ses bras ronds ont la forme de la queue de l'éléphant. Ses doigts sont effilés comme la tige de l'oignon; ses ongles ont la couleur rouge-jaune du bec du perroquet. La paume des mains est colorée par le *curcuma*. . . .

» Avant de parler, elle réfléchit à ce qu'elle va dire et discourt ensuite. Ses paroles sont toujours douces, agréables et ne choquent jamais les senti-

ments de personne..... Quand son mari est sur le point d'entreprendre un long voyage, elle prépare tous les objets nécessaires pendant la route, tant en instruments qu'en vivres, matelas pour s'étendre, oreillers pour reposer la tête, vêtements pour se couvrir, couvertures pour s'envelopper, habits de soie pour les visites; bétel, arec, chaux, tous les objets pour la mastication; tabac à fumer pour que son mari ne chôme pas et ne manque de rien pendant la durée du voyage. Lorsque l'époux revient, sa femme court à sa rencontre du plus loin qu'elle l'aperçoit; elle lui offre promptement du linge de rechange; elle étend au soleil et nettoie les vêtements de voyage; elle nettoie également la maison, y étend des nattes et des coussins pour que l'époux puisse y reposer convenablement. Elle place à ses côtés la bételière et une coupe d'eau, et s'applique constamment à prévenir les moindres désirs du maître. Elle prend grand soin qu'il n'y ait ni moustiques, ni punaises dans le lit. Elle se garde bien d'aller se coucher la première ou de rester au lit la dernière; c'est pendant que son mari repose déjà qu'elle puise l'eau et vaque aux soins du ménage. Elle n'oserait dormir la tête à la même hauteur que celle de son mari. Elle connaît les convenances et les bienséances. Quand elle parle avec son mari ou avec des étrangers, sa voix est douce et mélodieuse comme celle d'une jeune fille, elle se garde bien de prendre un timbre de voix rauque et dur comme celui de l'homme. Elle est fidèle à son époux. Elle n'a jamais cherché à nouer une intrigue amoureuse avec aucun autre homme, et pourtant on n'est pas jolie comme elle l'est, sans être en butte aux recherches de nombreux jeunes gens qui emploient toutes sortes de stratagèmes perfides pour la faire tomber dans leurs filets; elle ne veut pas les écouter. Enfin, cette femme est douée de toutes les perfections. Chacun voudrait avoir une semblable épouse. »

ORIGINE. — HISTOIRE

Les Laotiens, d'après Dutreuil de Rhins, seraient originaires du Kouy-tchéou. La partie nord du vaste royaume de Fou-Nan fut envahie, à une époque relativement récente, par les Laotiens (5 ou 600 ans après J.-C.). « Ceux-ci, ajoute-t-il, descendus du Kouy-tchéou et du Yu-Nan, formèrent, dans la partie centrale de l'Indo-Chine, des principautés et des royaumes dont la prospérité ne dura cependant pas très longtemps. Un petit nombre de ces principautés ont pu garder leur indépendance en émigrant dans les régions montagneuses qui séparent l'Annam et le bassin du Mé-không. »

Mgr Pallegoix les fait venir, ainsi que leurs cousins-germaines les Siamois, du pays de Kôm-ti, près de l'Assam, et appuie son dire sur les grandes affinités de la langue Thaï et celle des habitants de Kôm-ti.

Toujours est-il que, lorsqu'ils voulurent pénétrer dans le pays qu'ils habitent, ils rencontrèrent une vigoureuse résistance de la part de la nation dominatrice, les Khmêrs, qui y étaient fortement établis. Ils durent stationner longtemps sur les confins de l'empire Khmêr. Il n'y a pas plus de deux cents ans qu'ils occupent la région dont nous nous occupons. Les annales du peuple Lao ont été emportées à Bangkok après la destruction de Viê-n-Chân, en 1828, par les troupes du Bodin, général siamois. Aussi, est-il très difficile de faire son histoire. Nous ne pouvons donner de ce peuple que les fragments historiques puisés dans les annales de ses voisins : 1^o les Khmêrs ; 2^o les Siamois ; 3^o les Annamites.

Les annales Khmêrs disent que leur royaume fait partie, en même temps que le Laos, du grand État de Pho-nan. Cent-vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, une armée chinoise aurait momentanément forcé le Pho-nan à payer tribut à l'empereur de Chine.

En l'an 300 de notre ère, le Pho-nan comprenait le Siam, le Laos, l'Annam, le Cambodge et une foule de petits princes feudataires. Vers l'an 740, à la fin du règne de Than-Long, les annales de Chine disent que le Pho-nan fut divisé en deux parties : la partie élevée du nord, sous le nom de Pho-Leou ou Laos, capitale Viê-n-Chân, et la partie basse, couverte d'eau au sud, nommée Chœung-Lap, capitale Intak-Hath (Indraprastha). Puis on parle de présents d'éléphants privés faits à l'empereur de Chine par le roi Lao, trente-neuf ans après cette scission. En 960 de notre ère, le Laos fait partie d'un État puissant, appelé Chiêm-Lap. Soixante principautés payent tribut à cet État.

A partir de cette année, il faut aller jusqu'en 1351 avant qu'il soit de nouveau fait mention du Laos dans les annales Khmêres. C'est à propos de la fuite du roi Khmêr Préa-Serey-Sorichotey qui, chassé de ses États par le souverain du Siam, vient chercher un refuge à la cour du roi laotien.

En 1560, le Laos était prospère et florissant. Ce qui le prouve, c'est la proposition du roi de ce pays au souverain khmêr de faire combattre deux éléphants l'un contre l'autre et de décider que le royaume du pachyderme vaincu appartiendrait au roi de l'animal vainqueur. C'était sans doute afin de ne pas rompre les bonnes relations qui avaient toujours existé entre les deux royaumes que le Lao proposait ce combat, comptant bien que sa bête

aurait le dessus; et, au cas contraire, se sentant assez fort pour ôter au roi khmêr l'idée de réclamer l'accomplissement de la parole donnée. C'est d'ailleurs ce qui arriva. Le colossal éléphant lao (4 mètres de haut) fut vaincu par un animal beaucoup plus petit, mais très vigoureux et agile choisi par les Khmêrs. Le roi cambodgien se contenta de retenir à sa cour les mille soldats Laos qui avaient accompagné l'éléphant. Quant à ce dernier, il le renvoya à son propriétaire sous la conduite de deux mandarins qui l'avaient amené. L'année suivante, le Laotien, voulant laver son affront, envoya son second par la voie du fleuve avec 50 000 hommes, pendant que lui-même descendait, en longeant la rive droite, avec 70 000 combattants. Deux des fils du roi khmêr se portèrent avec 20 000 hommes chacun, à la rencontre de l'armée d'invasion, qu'ils arrêtrèrent et défirent dans la province de Sithor, près du Grand-Fleuve. Le roi khmêr avec des forces considérables, défit également les troupes du roi de Passak, à P. Sântuk, dans la province de Kompong-Swaï. Un grand nombre de prisonniers laos furent faits pendant cette campagne. Ils furent réunis dans les provinces de Chœung-Prey et de Baraï sous la surveillance d'un mandarin spécial.

Pendant cinq ans, le souverain du Laos, brûlant du désir de reprendre une revanche éclatante de ses défaites, travaille activement à équiper une formidable armée de 300 000 hommes qu'il lance sur le Cambodge, par la voie du fleuve. Elle s'avance jusqu'au village de Roka-Kong, à une trentaine de kilomètres de Pnom-Penh. C'est là que 50 000 Cambodgiens, commandés par le roi en personne, anéantirent presque complètement l'immense flotille du Laos. Tous les Laos qui réussirent à s'enfuir furent faits prisonniers et dispersés par tout le royaume sous le nom de « Léaoutouk-bék » (les Laos des barques brisées). Les deux pays firent la paix, le roi khmêr épousa une princesse laoe, nommée Pong, dont il eut un fils, en 1573.

Vers 1654, on voit Stung-Trêng devenir le lieu de refuge du roi cambodgien, chassé de Lovêk par les Siamois. C'est alors également qu'un Portugais, Vélo, habitant Stung-Trêng, replace le roi sur son trône, non plus à Lovêk, mais à Prey-Santhor.

En 1704, la famille royale laotienne, chassée de ses États, vint se mettre sous la protection du roi de Cambodge. Ils avaient amené avec eux 5 000 serviteurs qui suscitèrent des révoltes cinq ans après leur arrivée dans le pays. C'est encore un Laotien qui, en 1730, fomenta des troubles

dans la province de Baphnom, où il extermine les Annamites qui lui tombent sous la main. Les Annamites, pour se venger de cette agression, s'emparèrent des provinces de My-tho et de Vinh-Long, sous prétexte d'être plus à portée de protéger efficacement leurs nationaux établis en grand nombre au Cambodge. La chronique royale khmère ne mentionne plus le Laos qu'une fois, en 1743, où le souverain de ce pays offre galamment l'hospitalité à la reine du Cambodge, fuyant son mari qui l'avait délaissée pour une concubine. Depuis cette année, jusqu'au mois de mai 1876, où Sivotha commença à réunir ses partisans dans la province lao-cambodgienne de Tonlé-Repou, les deux pays n'eurent aucune relation ensemble.

SOURCES ANNAMITES

207 ans avant J.-C., le général chinois Trieû-dà réunit sous son autorité une foule d'États, entre autres le Lâ-m-Ap (Ciampa), et se composa un empire indépendant de la Chine, sous le nom de Nam-Viêt. Le Laos ne figure point dans l'énumération. Les Laos habitaient-ils encore le Kouý-Tchéou?... Ont-ils réussi à conserver leur indépendance alors que des peuples situés tout autour de leur pays la perdaient? Le jeune roi d'Annam, du nom de Vuong, guerroya contre le Laos, en 1341, sans qu'on dise auquel des deux peuples le sort des armes fut favorable. Sous Cao, frère et successeur de Vuong, les hostilités reprirent de nouveau, cette fois avec les Ciampoïs, qui entrèrent également en lice contre l'Annam. Cette lutte ne dura pas longtemps, car, vers 1530, la paix fut signée et des relations commerciales s'établirent entre ces trois pays. Je n'ai rien trouvé de plus dans la rapide esquisse de l'histoire des souverains de l'Annam donnée, par M. Sylvestre, dans le cinquième volume des *Excursions et Reconnaissances*.

SOURCES SIAMOISES

En l'année 457 après J.-C., le roi Lao figure au nombre des souverains réunis en congrès par le fameux Prah Rouang, qui régnait à Satchanalaï. Le congrès de Satchanalaï avait pour but : 1° la création d'un alphabet dont les caractères fussent commodes à calligraphier, et 2° l'établissement d'une ère pour la supputation des années. Le roi laotien vient immédiatement après le roi siamois, ce qui tendrait à prouver que, dès cette époque reculée, le Laos tenait une place importante et comptait au

nombre des nations orientales les plus en évidence, car la Chine et l'Inde étaient représentées au congrès de Satchanalaï. D'ailleurs, sous le règne du frère et successeur de Prah-Rouang, les Laos vinrent mettre le siège devant Satchanalaï; ce qui indique que leurs relations avec leurs voisins n'étaient pas toujours pacifiques. Les annales de Siam ne disent pas qu'ils s'emparèrent de la ville.

1350. — Dans l'énumération que les annales siamoises font des États soumis à la domination de leur roi Ramathibodi, on ne voit point figurer le Laos; preuve évidente qu'au ^{xiv}^e siècle, ce pays formait un État absolument indépendant du Siam.

1567. — Prah-Narêt, souverain d'Ayouthia (Siam), entreprend plusieurs expéditions contre le Laos et parvient à soumettre ce pays à sa domination. Les annales ne contiennent que ces vagues données. Elles ne disent ni quand, ni comment le Laos reconquit son indépendance, la domination établie par Prah-Narêt n'ayant, selon toutes probabilités, pas duré bien longtemps.

RENSEIGNEMENTS PUISÉS A D'AUTRES SOURCES

1712. — Fondation de Bassak sur l'emplacement d'une ancienne grande ville ciampoise, abandonnée par ses habitants. La colonie laotienne qui vint se fixer là, fuyait la guerre, la peste et la famine qui ravageaient Viën-Chân et les environs.

1792. — Fondation d'Oubôn par une émigration partie de Nong-Bo-Lom-Pou, près de Viën-Chân. Ce furent des raisons politiques et peut-être aussi la misère qui provoquèrent cette émigration. Je donnerai, dans mon *Manuel de la langue laotienne*, l'histoire fabuleuse de la fondation de ces cités telles que la racontent actuellement les indigènes.

1827. — Destruction de Viën-Chân, capitale du Laos, par les troupes du général siamois Bodin. Voici, *grosso modo*, les faits tels que les racontent les Siamois :

Le Laos devait fournir au Siam 5 000 travailleurs, chaque année, à l'époque de l'inondation. Leur tâche était la réfection et l'entretien des digues du Mé-Nam. Cette même année 1827, les ouvriers s'acquittèrent si mal de leur tâche (peut-être par ordre) que le roi de Siam leur envoya l'ordre de venir refaire leur travail. Le Chaou-Anouh, souverain du Laos, refusa de fournir de nouvelles corvées, et leva l'étendard de la révolte contre

Bang-Kok. A la tête de troupes assez nombreuses, il s'avança jusqu'à Korat. Là il fut battu complètement par le Bodin, général siamois.

Il s'enfuit précipitamment en Annam pour aller demander secours au roi de ce pays. Comptant sur la promesse que lui fit l'Annamite, Anouh revint essayer de tenir tête aux Siamois. Vaincu une seconde fois, et ne recevant pas les secours attendus d'Annam, il alla chercher un refuge chez les Phoûns, avec ses deux fils, qui avaient les fonctions d'Appahat et de Sattisan. Le gouverneur des Phoûns, Chaou-Nai, craignant de s'attirer la colère du Siam, les livra tous les trois au Bodin. Ils furent emmenés à Bang-Kok et emprisonnés. Ils s'empoisonnèrent dans leur prison ; d'autres disent qu'ils furent étranglés. Un troisième fils d'Anouh alla demander asile aux Annamites, et depuis on n'a plus eu de ses nouvelles. Viên-Chân, l'antique capitale des rois Laos, fut détruite de fond en comble et ses habitants réduits à s'enfuir de tous côtés. Ceux qui n'avaient pas fui furent emmenés à Bang-Kok, où ils vivent misérablement.

1865. — Famine dans la vallée de la Mouñ. Beaucoup d'individus meurent de faim.

1883. — Envoi, dans les principales provinces, de *missi dominici* du roi de Siam. Auparavant, c'étaient des gouverneurs laotiens auxquels le roi confiait l'administration des provinces laotiennes. Maintenant, ces gouverneurs continuent à fonctionner, mais sous la direction et l'absolue dépendance du Résident siamois, auxquels les gouverneurs sont tenus de rendre les honneurs de la prosternation et du Khoràp (oui Monseigneur), lors même qu'ils seraient d'un rang plus élevé dans la hiérarchie mandarinale.

On peut conclure de ce qui précède que le Laos, puissant dans les premiers siècles de notre ère, prospère et florissant au *xvi^e* siècle, a vu sa grandeur décroître rapidement et qu'il a fini par tomber au rang d'esclave de son cousin germain, le Siam. Le peuple Lao n'a point d'histoire passée ; il ne possède aucune de ces grandes traditions historiques qui servent de base au sentiment patriotique et à l'idée de nationalité. Je crois que M. Pavie a trouvé à Louông-Pra-Bang des annales écrites du Laos. Elles doivent être très curieuses à consulter.

L'instinct de la race ne lui fait cependant pas complètement défaut. Il possède, sous ce rapport, un sentiment assez vif, et les regrets qu'il exprime dans ses élégies sur l'ancienne Viên-Chân, ressemblent assez aux lamentations de Jérémie.

Il s'est trouvé parmi eux un prophète qui a annoncé que les jours heureux et prospères d'autrefois reviendront quand les Laotiens les auront mérités par le retour à la pureté et à la vertu primitives. C'est un roi Khmêr, malheureux jusqu'à la vieillesse, qui doit régénérer le Laos dans les années : Mesagne, Merong, Momi, Momé. La génération actuelle ne prend guère le chemin du retour aux vertus antiques!...

Il est probable que la condition du Laos est d'être soumis dorénavant à une domination étrangère. Il ne peut guère échapper à cette triste expectative. Actuellement, sous la domination absolue du Siam, dont il n'a pas essayé de secouer le joug depuis longtemps, son asservissement s'accroît d'année en année. Avant la prise de Viênn-Chân, un Lao était considéré presque l'égal d'un Siamois; maintenant, il y a la même différence que celle qui existait autrefois à Rome entre un citoyen romain et un sujet de Rome.

Il est peu probable que l'esprit national se développe chez le Lao avec assez de rapidité pour que le peuple se mette à marcher tout entier vers la voie du progrès. Il y a de trop puissantes entraves pour cela. La religion et l'organisation sociale ne sont pas les moindres.

Libérer les Laos et les affranchir de certaines charges, serait un acte qu'ils ne comprendraient pas du tout. Cette nation ne possède pas assez de ressort; elle est vouée à l'asservissement perpétuel.

Elle a beaucoup trop tardé à essayer de se relever.

Elle a laissé les vainqueurs s'implanter beaucoup trop profondément pour essayer maintenant de secouer le joug. A moins qu'une aide puissante ne vienne à son secours, elle le subira, ce joug, chaque année, de plus en plus lourd et de plus en plus insupportable. Le bouddhisme est, d'ailleurs, peu propre à donner, à l'esprit de ceux qui le professent, le ressort et l'activité nécessaires à l'émancipation des peuples.

Les dogmes sont atrophiant et portent l'homme au désir de l'anéantissement définitif : son dogme fondamental de la transmigration et la croyance qu'ils ont, que la condition sociale de chacun est la conséquence forcée des mérites ou des démérites des existences antérieures, prédisposent l'homme à accepter, avec résignation, la position sociale qu'il occupe, si triste soit-elle, sans chercher à l'améliorer.

Il faut pourtant dire que, si les germes de l'émancipation sociale, si les idées de progrès, de marche en avant existaient dans le cerveau des individus de race jaune au même degré de développement qu'elles acquièrent

chez les races européennes, elles pourraient se produire très librement, car le bouddhisme n'est nullement exclusif, et aucun des progrès réalisés par l'humanité ne se trouve en contradiction avec la doctrine. Les découvertes scientifiques peuvent éclore librement sans se trouver en désaccord avec le dogme religieux. Boudha n'a point assigné de limites à la raison humaine. Si, avec une telle religion l'intelligence des Orientaux n'a pas su s'élever au dessus du niveau que nous lui connaissons, cela est dû, à n'en pas douter, à ce qu'elle n'avait pas les capacités pour s'élever au-dessus de ce niveau.

La fertilité du sol, la facilité de l'existence, ont engendré un système administratif dont je dirai les mauvais effets quand je traiterai le chapitre de l'organisation administrative. Ce système est une des principales causes de l'abaissement dans lequel est tombé le Laos.

RELIGION ET CROYANCES DES LAOS

Les religions pratiquées par les populations du Laos inférieur sont très nombreuses, mais elles peuvent être réduites à deux principales : 1^o le bouddhisme, pratiqué par l'immense majorité de la population concurremment avec le culte des ancêtres et des génies protecteurs; 2^o le fétichisme, pratiqué par les sauvages et différent pour chaque tribu.

Le bouddhisme compte deux sectes qui vivent en bonne intelligence, l'une à côté de l'autre, mais dont l'austérité et les pratiques sont bien différentes. Dans les provinces cambodgiennes, les bonzes observent les règles religieuses avec une assez rigoureuse exactitude, aussi les populations sont-elles foncièrement religieuses. Au Laos, la licence des mœurs a franchi le seuil des pagodes; les jeunes gens ne se font bonzes que par dévergondage et par pur agrément, pour être mieux à même de se choisir une femme au cours de leurs quêtes.

Revêtus de l'habit sacerdotal, ils commencent à nouer des intrigues amoureuses; loin de détourner les yeux quand les jeunes filles mettent l'aumône dans leur escarcelle, ils fixent, au contraire, *l'aumônière*, à laquelle ils sourient complaisamment et proposent même des rendez-vous!...

Les puritains Khmêrs sont indignés quand ils assistent à de pareilles scènes. Ils le sont bien plus encore quand ils voient des talapoints se servir de l'arc pour tuer des oiseaux, ou les jeunes filles pénétrant dans les cellules des bonzes et restant en tête-à-tête avec eux pendant de longs moments. Il est vrai que c'est la secte bouddhique la plus dissolue qui enfrein ainsi les

préceptes religieux, mais elle est nombreuse au Laos, et ses habitudes de dévergondage tendent à se répandre de plus en plus. Les idées des Laotiens instruits, touchant la création et l'anéantissement des mondes, sont les mêmes que celles des Khmêrs, c'est-à-dire qu'elles sont conformes à la cosmogonie des Brahmes. Les Laos n'ont aucune idée d'un dieu unique, providence suprême de toutes choses. Çakya-Mouni n'est point un dieu, il est anéanti; il ne représente plus rien à leurs yeux; c'est tout simplement un homme comme les autres qui, par les mérites immenses amassés dans ses existences antérieures, a obtenu la Bôdhi, c'est-à-dire l'intelligence suprême qui conduit au Nirvana, ou à l'annihilation complète de l'être. La doctrine bouddhique actuelle n'a plus que 2 500 ans à fleurir sur la terre. Au bout de ce temps, paraîtra le cinquième et dernier Boudha, Mittreya, dont la venue doit précéder la destruction finale. Ce Boudha sera beaucoup plus puissant que Çakya-Mouni, puisqu'il convertira le genre humain tout entier. Voici, en deux mots, en quoi consistera sa doctrine :

Il vivra 80 000 années. Les hommes de son temps auront une longévité considérable. Les aliments les plus succulents, les vêtements les plus magnifiques, les objets les plus agréables pousseront spontanément sur des arbres enchantés. Un seul grain de paddy (riz) produira sans culture 2 500 charretées de riz tout décortiqué. L'eau des rivières montera d'un côté et descendra de l'autre. En un mot, ce sera l'âge d'or de notre globe, le temps où les hommes beaux, bons, vertueux, jouiront longuement d'un bonheur sans mélange.

IDÉES COSMOGONIQUES DES LAOS

Quatre éléments : l'air, l'eau, la terre et le feu, composent la matière qui est éternelle. Cette matière éternelle est sujette pourtant à des anéantissements et des reconstitutions périodiques et temporaires.

Les mondes sont créés et existent pendant le jour de Brahma. Un jour de Brahma équivaut à 80 000 000 d'années terrestres. La nuit a une durée égale à celle du jour. La destruction a lieu pour 10 000 000 de mondes à la fois. Elle peut être produite par trois agents différents : par le feu, par l'eau, par le vent. Quand elle a lieu par le feu, il paraît successivement 2, 3, 4, 5, 6, 7 soleils pour chaque monde, ce qui fait 70 000 de soleils pour tous les mondes qui doivent être détruits. Les animaux meurent dès l'apparition du deuxième soleil. Les plantes ne résistent pas au troisième; le quatrième dessèche les cinq grands fleuves; le cinquième, les grands lacs;

le sixième, les mers, et le septième produit l'embrasement général et consume entièrement le monde, si bien qu'il n'en reste même pas des cendres.

Quant aux âmes des hommes, prévenues par un ange 100 000 ans avant le cataclysme, elles seront allées depuis longtemps habiter les sphères supérieures qui ne doivent pas être atteintes par la destruction.

Dans l'anéantissement des mondes par l'eau, des averses diluviennes de liquides corrosifs dissolvent les mondes et s'évaporent ensuite sans laisser aucune trace de leur passage ni des mondes.

Quand c'est le vent qui opère, il commence d'abord assez faiblement, puis graduellement, sa force s'accroît jusqu'à faire s'entre-choquer les mondes les uns contre les autres avec une telle violence, que la matière est pulvérisée, les molécules en sont dispersées, anéanties. La reconstitution se fait toujours de la même manière : dans le vide incommensurable laissé par les 10 000 000 de mondes détruits, s'ammoncellent des nuages épais de matières en ignition, des vents violents chassent ces nuages et les rassemblent par groupes immenses, des pluies torrentielles tombent à la surface de ces amas de matières et finissent par y déterminer la formation d'une croûte solide qui forme la surface d'un monde. Les plantes marines croissent d'abord puis celles qui sont utiles à l'homme qui apparaît sur les mondes, lorsque Brahma (la Grande Ame) le juge à propos. La destruction commence par les mondes inférieurs et se termine par les supérieurs. La reconstitution a lieu en sens inverse. Chacune de ces opérations dure 100 000 ans.

Telles sont les idées des gens instruits. Quant à la masse populaire, elle ne professe aucune doctrine bien définie, et elle est livrée à une foule de pratiques superstitieuses, dont je vais essayer de donner un rapide aperçu.

(à suivre)

Correspondance et Faits géographiques

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

AVRIL 1890

Le commerce français en Extrême-Orient. — Il vient d'être créé, au Tonkin, par une réunion de négociants, un syndicat français du haut Laos, dont le but est l'établissement d'un double courant commercial d'exportation et d'importation entre le Yunnan occidental, les provinces sud-ouest de la Chine, les hauts plateaux du Mouong-Lou, les vallées du haut Mékong, le haut Laos et le golfe du Tonkin, par la voie du Nam-hou, de la rivière Noire et de leurs affluents.

Ce syndicat a déjà commencé à fonctionner, et les statistiques des douaniers d'Indo-Chine constatent à son actif, pour janvier 1890, un transit, à travers le Tonkin, de 29 tonnes de marchandises diverses, d'une valeur approximative de 45 000 francs, à destination de Luang-Prabang et des pays voisins du haut Laos. Un fondé de pouvoir du Syndicat est parti, le 15 février, d'Hanoï pour Luang-Prabang, d'où il établira les itinéraires que devra suivre la mission commerciale.

C'est là une heureuse imitation des efforts du commerce anglais, qui sait se plier à toutes les difficultés de communications et ne recule devant aucune entreprise pour étendre ses relations. Espérons que nos compatriotes, ayant pour eux l'accès le plus facile, pourront prendre pied dans ces contrées et repousser l'envahissement des marchandises étrangères.

Ouverture d'un nouveau débouché aux marchandises anglaises en Chine. — Les Anglais viennent d'obtenir, en Chine, un nouveau succès diplomatique et commercial, par l'addition à la convention de Che-fou d'un nouvel article ouvrant le port de Tchoung-King au commerce britannique. Ce port est situé sur le haut Yang-Tsé-Kiang, à 1 500 mille dans l'intérieur.

Désormais, les marchandises anglaises pourront arriver facilement

dans des jonques au Se-chouan, et se créer de nouveaux débouchés dans une province de 70 millions d'habitants, après avoir subi un simple transbordement.

Madagascar. — Création d'un observatoire et de succursales. — A Madagascar, la mission catholique vient de fonder un observatoire avec le concours du gouvernement français. L'établissement est situé sur une colline, à l'est de la ville de Tananarive, à une altitude de 1 350 mètres. C'est l'un des observatoires les plus élevés du globe. Il possède déjà un équatorial, une lunette méridienne et de nombreux appareils météorologiques. Il sera bientôt doté d'une lunette photographique pour les observations du soleil.

Des succursales vont être établies à Tamatave, Fianarantsoa, Majunga, Diego-Suarez, Fort-Dauphin, Manaujary, etc.; elles formeront, avec l'observatoire de Tananarive, un important réseau météorologique.

Prise de Ségou-Sikoro. — Ségou-Sikoro, la ville sainte du haut Niger, capitale des États du sultan Ahmadou, fils et successeur du fameux prophète noir El Hadji Omar, a été enlevée, le 6 avril dernier, par le chef d'escadron Archinard, commandant supérieur du haut Sénégal.

Ségou-Sikoro avait pu être atteinte et visitée par Mage et Soleillet, qui avaient espéré faire un allié de la France de son farouche sultan. Leurs efforts échouèrent, et il fallut les succès constants de nos armes dans toute la région du Haut-Fleuve pour amener Ahmadou à accepter, en 1887, le protectorat français.

Mais ce souverain ne fut jamais pour nous un sincère allié. Il a toujours rêvé la reconstitution de l'empire noir que son père avait été sur le point d'établir, et qui ne fut détruit que grâce à la valeur militaire et à l'habileté administrative du général Faidherbe.

Lorsqu'il ne travaillait pas ouvertement contre nous, Ahmadou nous suscitait des difficultés avec les autres chefs noirs ses voisins. Pour agir plus librement depuis la signature du traité de 1887, il s'était éloigné de Ségou-Sikoro et résidait personnellement dans le Kaarta, où il redoutait moins notre atteinte, tout en laissant sa famille dans la capitale.

C'est son influence sur les notables de Timbouctou qui empêcha ceux-ci de se mettre en rapport avec le lieutenant de vaisseau Caron, lorsque celui-ci parvint à conduire sa canonnière le *Niger* jusqu'à cette ville.

On conçoit que pour pouvoir circuler facilement et commercer sur le

haut Niger, nous ayons été amenés à éloigner Ahmadou des rives du fleuve en nous emparant d'une nouvelle partie de ses États.

Afin d'avoir définitivement la paix dans cette région, nous serons probablement obligés d'agir de même pour le Kaarta, lorsque nous serons complètement installés à Ségou-Sikoro, qui pourra devenir, pour notre corps expéditionnaire, un centre important de ravitaillement.

Les nouvelles, parvenues en France sur cette occupation, sont encore fort sobres de détails. Ce que l'on sait, c'est que nos troupes ont occupé la ville comme par surprise, sans pertes et presque sans combat. Quelques notables ont réussi à fuir, mais le plus grand nombre, ainsi que le harem et la famille d'Ahmadou, sont devenus nos prisonniers.

Une bibliothèque arabe, de nombreux objets d'art, sont en notre pouvoir, ainsi que le trésor royal qui contenait plus de cent mille francs de numéraire et de nombreux lingots d'or.

M. Coudreau dans la haute Guyane. — Le Ministère de l'Instruction publique a communiqué à la Société de géographie de Paris une lettre de notre collègue M. Henri Coudreau dont nous extrayons les passages suivants :

« Dégrad des Émerillons (Haut-Inipi), 15 janvier 1890.

» Ma nouvelle tentative vient d'être couronnée de succès.

» Obligé d'attendre au Bas-Oyapock pour faire réparer mes canots gravement avariés au saut Galibi, et ensuite pour vaincre les répugnances de mes hommes qui appréhendaient de passer encore par ce même saut, où leurs idées superstitieuses leur faisaient redouter un nouveau naufrage, je n'ai pu partir que le 31 décembre. Aujourd'hui, 15 janvier, après seize jours consécutifs de voyage par les sauts gonflés, sous la pluie quotidienne, nous arrivons au Dégrad des Émerillons.

» Le voyage a été franchement désagréable. Le pays, du Bas-Oyapock aux Émerillons, est complètement désert. Nous avons toutes les peines du monde à faire du feu ; nos vêtements ne séchaient pas ; la nuit, on dormait peu ou mal, car le pays est infesté de boas, de tigres et de cochons sauvages fort dangereux. Fréquemment envahis que nous étions par la crue des eaux ou attaqués par les bêtes, nous avons dû lever le bivouac en pleine nuit. Dans la crique Inipi, nous avons navigué quatre jours à travers les branchages et les guêpes.

» D'ici trois ou quatre jours, je serai au village du chef Fioufiou, situé près des sources de l'Approuague, sur l'Enoreh, affluent de gauche de ce fleuve. Je vais voyager tout l'hiver à travers le pays entier, jusqu'aux Bonis, aux Tayras et aux Secuyanas. Je souhaite que mes forces ne trahissent pas mon courage : je voudrais remplacer, par une campagne d'hiver, la campagne d'été que mes maladies et mon naufrage m'ont empêché d'exécuter. La saison est bien mauvaise; l'hiver bat son plein; toutefois nous ne nous arrêterons que lorsque nous ne pourrons plus marcher. »

Délimitation de frontières entre le Brésil et la République argentine. — Il vient d'être résolue, à l'amiable, entre le Brésil et la République argentine, une question de délimitation de frontières dont le litige remontait au temps où ces contrées appartenaient à l'Espagne et au Portugal.

L'objet de ce litige était le territoire des missions, qui mesure une superficie d'environ 800 lieues carrées.

Aux termes d'un récent traité, signé à Montevideo, environ 600 lieues carrées de ce territoire sont attribuées à la République argentine et les 200 autres lieues au Brésil.

La nouvelle ligne de démarcation est parallèle aux cours des rivières San Antonio et Pépiri Guassu, qui établissent une division naturelle presque en ligne droite, suivant la direction du méridien.

Fédération des républiques de l'Amérique centrale. — Des compétitions de même nature viennent également d'être éteintes par les cinq républiques de l'Amérique centrale : Guatemala, Honduras, San-Salvador, Costa-Rica et Nicaragua, par un autre procédé, tout aussi favorable au maintien de la paix qu'à leur propre développement.

Ces cinq républiques se groupent en un seul Etat fédératif, d'environ trois millions d'habitants, dont la capitale sera Tegucigalpa, chef-lieu du Honduras. Il y aura un « Président des États-Unis de l'Amérique centrale », non pas élu mais désigné au sort et annuel. Chacun des États le fournira à son tour; il sera assisté d'un ministère à raison d'un ministre par Etat. Le parlement, composé de quinze députés (un député par 200,000 habitants), se réunira le 15 septembre prochain.

Les républiques américaines donnent ainsi aux nations européennes un précieux exemple à suivre pour le règlement de leurs difficultés extérieures; puissent celles-ci se laisser convaincre de la sagesse et de la supériorité de ces procédés et travailler franchement à leur application dans l'avenir.

MAI 1890

Excursion au Canada. — Il se prépare en ce moment une excursion au Canada susceptible d'intéresser un certain nombre de nos collègues en situation d'y prendre part.

Un groupe de membres du Club alpin projette, pour le mois d'août prochain, un voyage d'une durée de quatre à cinq semaines en vue de visiter les grandes cités de New-York, Montréal, Québec, Ottawa et les lieux que rendirent célèbres nos compatriotes Jacques Cartier, Champlain, Frontenac, Lévis, Montcalm. On se rendrait dans les montagnes de Catskill, Laurentides, des Adirondacks; aux chûtes du Niagara et de Montmorency; aux lacs Ontario, Saint-Jean, Champlain, George; on parcourerait les bords pittoresques de l'Hudson, du Saguenay et du Saint-Laurent, et l'on ferait le saut des rapides; on visiterait enfin la région habitée par les derniers descendants des Hurons et des Iroquois. Des facilités seraient même données aux excursionnistes qui voudraient prolonger leur voyage jusqu'aux montagnes Rocheuses et à l'océan Pacifique.

On compte que cette excursion pourra être faite sous la direction de M^{sr} Labelle, qui connaît si bien toutes ces contrées relevant de sa juridiction ecclésiastique.

Voyage au pôle Nord par M. Nansen. — J'ai récemment signalé à notre Société un nouveau voyage au pôle arctique que projetait M. Frithjof Nansen, l'heureux et intrépide explorateur norvégien des vastes régions glacières de l'intérieur du Grönland.

D'après des renseignements fournis à la Société de géographie de Paris par M. Baetzman, commissaire de la Norvège à l'Exposition universelle de l'année dernière, ce projet serait en voie d'exécution. Le Parlement norvégien vient d'accorder à M. Nansen une subvention de 280 000 francs. Une souscription publique a déjà réuni le double de cette somme, et les demandes d'admission dans l'expédition sont de beaucoup supérieures au petit nombre de personnes que M. Nansen compte emmener.

L'intérêt spécial qui s'attache à cette nouvelle tentative polaire résulte surtout de l'originalité de son plan de campagne.

Jusqu'à ce jour, l'idée dominante des voyageurs dans la région arctique, à une exception près, avait toujours été de combattre les forces naturelles qui défendent l'accès du pôle. C'est par assauts successifs que l'on voulait

pénétrer dans l'immense forteresse glaciale, mais on sait que partout les assaillants ont été repoussés avec pertes sensibles.

Tournant la difficulté, M. Nansen a changé la donnée du problème. Il s'est demandé si, parmi ces forces naturelles défensives du pôle, il n'y en aurait pas qu'il pût rendre ses alliées, afin de les utiliser au lieu de les combattre, et il pense en avoir découvert.

Au cas où l'espoir de M. Nansen se réaliserait, il ne faudrait pas croire que l'alliance avec les forces naturelles serait sans danger, et qu'il lui sera toujours facile d'échapper à leur intimité. Il en va tout autrement. Après s'être confié entièrement à ces forces, comme il est nécessaire, on court le risque de rester leur prisonnier. Ce risque n'effraie pas M. Nansen, parce qu'il le considère comme peu probable; il n'en est pas moins possible.

Il est maintenant démontré, par des faits indéniables, que les mers polaires sont traversées par de grands courants marins, se dirigeant d'un côté vers le pôle pour en revenir de l'autre. Or, profitant de l'expérience acquise par la malheureuse expédition de la *Jeannette*, organisée on s'en souvient par M. James Gordon Bennett, M. Nansen veut, comme cette dernière, se confier à un de ces grands courants pour aborder, lorsque l'état de la température le permettra, la mer libre du pôle et la traverser de part en part.

Les faits démontrent qu'il existe un courant marin partant de l'océan Pacifique et passant par le détroit de Behring pour venir déboucher dans l'océan Atlantique; comme l'a tenté la *Jeannette*, M. Nansen veut se confier à ce courant et se laisser conduire par lui.

On connaît entièrement l'histoire de la *Jeannette*, et de l'expédition qu'elle portait sous le commandement du lieutenant de Long.

Emprisonnée par les glaces, le 6 septembre 1879, au nord-ouest du détroit de Behring, dans le voisinage de l'île de Herald, ce navire continua d'être poussé lentement vers le nord-ouest et arriva ainsi jusqu'aux îles de la Nouvelle-Sibérie, où, le 13 juillet 1881, il sombra, écrasé par les glaces.

Les hommes, à bout de ressources, cherchèrent à gagner la terre ferme de la Sibérie, où quelques-uns d'entre eux parvinrent à aborder après d'innombrables dangers.

Or, le 18 juin 1884, trois ans juste après l'écrasement de la *Jeannette*, on trouva sur un glaçon flottant près de Julianehaab, au Grönland, un certain nombre d'objets qui furent reconnus pour avoir été abandonnés par

l'équipage de ce navire sur le lieu du naufrage, de l'autre côté du pôle Nord, directement à l'opposé.

On étudia, à l'Académie des Sciences de Christiania, la route du courant marin qui avait porté ce glaçon de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie à la colonie grönlandaise, et M. Mohn, directeur du Bureau météorologique de Christiania, démontra que cette route ne pouvait être que directe et bornée aux régions polaires intérieures.

Malgré son échec et sa destruction, l'expédition de la *Jeannette* a eu un résultat scientifique fort important, puisque, en fin de cause, elle a démontré catégoriquement l'existence de grands courants marins au pôle, niés jusque-là ou tout au moins considérés comme douteux.

On connaissait déjà l'origine des bois flottants qui servent aux habitants des contrées tristement déboisées du Grönland, de l'Islande, du Spitzberg, les seuls bois qu'ils connaissent, lesquels leur sont apportés par les icebergs et les glaçons entraînés du pôle vers l'océan Atlantique. Parmi ces bois, on retrouve régulièrement les essences appartenant à la Sibérie septentrionale.

C'est sur la connaissance de ces bois flottants que le programme de l'expédition de la *Jeannette* avait été hypothétiquement établi. Nous venons de voir que les résultats acquis avaient confirmé cette hypothèse.

Une autre observation plus récente est encore venue confirmer l'existence d'un courant allant du Pacifique à l'Atlantique.

Le musée d'ethnographie de Christiania est possesseur d'un objet qui fut trouvé près de Godthaab, sur la côte ouest du Grönland, parmi les bois flottants dont nous venons de parler.

L'origine et l'usage de cet objet restèrent inconnus jusqu'en 1886. A cette époque, un voyageur norvégien, M. Jacobson, le reconnut comme absolument identique, pour la forme comme pour les détails de son ornementation, aux appareils dont se servent les Esquimaux habitant certaines parties de la côte de l'Alaska : Port-Clarence, Norton-Sound et l'embouchure du fleuve Yukon.

Toutes les probabilités portent à penser que, pour venir de la côte de l'Alaska à celle du Grönland, l'objet en question a dû suivre une route analogue à celle du glaçon de la *Jeannette*.

D'autres considérations, tirées des observations météorologiques, viennent encore appuyer l'hypothèse d'un courant traversant directement la mer arctique intérieure sur laquelle s'appuie le plan de M. Nansen. Ce

n'est qu'après avoir coordonné tous les éléments de cette hypothèse et en avoir bien déterminé le résultat à en tirer pour la pratique des mers arctiques, que cet explorateur a résolu d'en tenter lui-même l'expérience. Cette expérience, en dépit de tout, n'en reste pas moins terriblement hasardeuse.

Voici comment M. Nansen compte exécuter son projet : faire construire d'abord un navire en bois d'environ 170 tonneaux de jauge, très solide, avec des flancs fortement inclinés, afin que, dans le cas où il se trouverait pris dans les glaces, il soit soulevé par elles au lieu d'être écrasé.

Ce navire sera pourvu d'une machine à vapeur auxiliaire; il contiendra du charbon et des provisions pour douze hommes pendant cinq ans. Il partira de Norvège, en février 1892, pour se trouver au mois de juin de la même année dans le détroit de Behring et continuer sa route vers l'archipel de la Nouvelle-Sibérie. Là, l'explorateur attendra le moment propice pour pousser le plus loin possible vers la mer libre, ce qui aura probablement lieu en août ou au commencement de septembre, pour arriver ainsi au point où, à l'approche de l'hiver, la glace entourera le navire, le soulèvera et le portera vers les régions polaires intérieures.

Si cependant le navire se trouvait écrasé, on s'installerait sur la glace avec les canots et les provisions. Il ne sera jamais question de revenir sur ses pas. Le mot d'ordre de l'expédition est ainsi formulé : « toute idée de retraite absolument écartée; toujours en avant en ligne droite vers la victoire ou vers la mort ! »

M. Nansen compte pouvoir réaliser son projet en deux années; toutefois, éclairé par l'exemple de ses prédécesseurs, il s'approvisionnera sagement pour cinq années.

L'étude approfondie des phénomènes arctiques, sa valeur personnelle, et l'expérience acquise dans son excursion à travers les déserts de glace du Grönland, assurent à son expédition de sérieux éléments de succès; et, malgré la témérité de son entreprise, il est permis d'escompter sa réussite.

Aussi, notre Société envoie-t-elle à cet explorateur, pour son courageux dévouement à la science géographique, l'expression de sa reconnaissance et de sa sympathique admiration.

CH. LAMETTE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. L. PÉRIGAUD ADRESSÉE A M. ÉMILE FERRY,
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ NORMANDE DE GÉOGRAPHIE

Mes amis, anciens sous-officiers aux tirailleurs sénégalais, ont pendant plus de deux ans, et sous les ordres du colonel Galliéni, parcouru ces régions en différents sens; ils ont été par conséquent plus à même que quiconque de se rendre compte du trafic qu'il est possible d'y faire et ont soigneusement étudié la façon d'opérer dans les transactions avec les noirs, ce qui est plus difficile qu'on ne peut le penser.

En un mot, si une Société avait l'intention de patronner ou d'établir un comptoir dans ces régions, où il y a tant à faire, nous nous mettons hardiment sur les rangs pour l'exploiter à son profit, certains de la supériorité incontestable que nous donne la connaissance parfaite du pays, ce que peu d'Européens peuvent certifier, par la raison que ceux qui en reviennent ne sont pas désireux d'y retourner, y étant restés comme militaires ils ne se sont pas souciés d'étudier le côté commercial et n'ont pu apprécier la situation que peuvent et doivent s'y faire les commerçants français.

Nous avons rédigé, il y a plus d'un an, une notice sur ces questions et nous avons le plaisir de constater que votre Bulletin la corrobore de tous points.

Permettez-nous donc, Monsieur le Président, de solliciter votre appui pour nous servir (autant qu'il vous sera possible) d'intermédiaire vis-à-vis des négociants qui pourraient avoir l'intention de créer ce comptoir.

Nous sommes en mesure de fournir toutes garanties morales et au besoin la recommandation de fonctionnaires et officiers supérieurs du Haut-Sénégal.

En attendant votre réponse que nous espérons favorable, nous vous prions d'agréer, Monsieur le Président, l'assurance de notre haute considération.

L. PÉRIGAUD,

Comptable.

A. DE BRUILLE,

Comptable,

Ex-sergent-major aux tirailleurs Sénégalais,

ex-secrétaire du lieutenant-colonel Galliéni, au Soudan, 1886-88.

A. GAUTHIER,

Comptable,

Ex-sergent-fourrier aux tirailleurs Sénégalais,

Haut-Sénégal, 1886-1888.

LETTRE DE M. LE CAPITAINE TRIVIER ADRESSÉE A M. TOUTAIN
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ

Rochefort, le 2 juin 1890.

CHER MONSIEUR TOUTAIN,

Mes tournées conférencières sont terminées, du moins pour le moment, et je viens aujourd'hui m'acquitter d'un devoir bien doux : celui de vous remercier, vous et tous vos collègues géographiques de la Société Normande, de l'accueil si sympathique et si cordial qui m'a été fait à Rouen.

J'ignore ce que l'avenir me réserve, mais s'il m'arrive de repartir pour une de ces traversées qui marquent dans la vie d'une nation ; si surtout je reviens d'une de ces expéditions lointaines dont on ne revient pas toujours, rappelez-vous, cher Monsieur, que je tiens à ce que la Société de Rouen soit une des premières à venir saluer mon retour.

Tous mes remerciements à mes si sympathiques compatriotes Rouennais, et l'assurance de mon dévouement géographique à vos Collègues.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

S. TRIVIER.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. J. TAUPIN ADRESSÉE A M. GABRIEL GRAVIER
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Si vous aviez parmi vos amis ou connaissances quelque gros commerçant avec qui je puisse me mettre en relations pour aller en son nom faire du commerce dans le Laos, cette région que j'ai explorée, où il y a de *fructueuses opérations commerciales à tenter*, je vous serais obligé de me le faire savoir.

Le Gouvernement ne refuserait pas, j'en suis persuadé, d'accorder le passage gratuit. Il y a des précédents.

Je connais la langue, les mœurs et les besoins des habitants de ces contrées. Je sais quelles sont les marchandises d'importation d'un facile écoulement et les denrées d'exportation capables de produire des bénéfices. Je suis lié avec les hauts fonctionnaires du pays, et je suis au courant de la façon de faire fructueusement du commerce parmi ces peuples.

Daignez agréer, mon cher Monsieur Gravier, l'expression de mes sentiments reconnaissants et dévoués.

J. TAUPIN,

Explorateur, à Mayenne (Mayenne).

Actes de la Société

Procès-verbal de la séance du 14 mai 1890

Présidence de M. Paul TOUTAIN, vice-président

La séance est ouverte à huit heures du soir dans la grande salle de l'hôtel de ville, au milieu d'une affluence considérable venue pour entendre le capitaine Trivier. Sur l'estrade, où le bureau est au grand complet, on remarque, outre de nombreux membres de la Société, plusieurs conseillers municipaux, M. Métivier, inspecteur d'Académie, M. le Proviseur du Lycée, M. Lefort, adjoint au maire, M. Julien Félix et M. Thil, conseillers à la Cour d'appel, etc.

Admission et présentation de membres (voir plus loin).

Lecture du mouvement géographique de mars-avril, par M. Charles Lamette.

M. Toutain présente en ces termes, à l'assemblée, M. le capitaine Trivier :

MESDAMES, MESSIEURS,

M. le capitaine TRIVIER, qui a traversé l'Afrique, de l'Ouest à l'Est, en 356 jours, sur un parcours de 1 500 lieues, est, en même temps, un vaillant et un modeste. Il est parti, sans réclame et sans prétention, pour ce merveilleux voyage qui l'a rendu célèbre. Son entreprise achevée, une fois recueillis ces documents industriels, ethnologiques, agricoles et commerciaux qu'il était allé chercher, M. Trivier voulait, sans le faire annoncer par le télégraphe, reprendre sa place dans sa famille, au milieu des compatriotes retrouvés. Mais, voici que, malgré lui, son retour a pris les proportions d'un vrai triomphe. C'est que la France s'éprend, se passionne toujours pour les nobles actions simplement accomplies. Elle a toujours, pour le courage désintéressé, de l'enthousiasme, de la chaleur d'âme et des applaudissements.

Dans le long drame qui constitue son histoire, notre pays n'a pas toujours été heureux et vainqueur, mais il a toujours forcé l'admiration par d'inoubliables exemples de bravoure et d'ingéniosité. M. le Capitaine, votre traversée d'Afrique, qui est un chef-d'œuvre de volonté, de sang-froid, de

virile intelligence et d'énergie, aura une place dans ces annales françaises ou éclatent, à chaque page, les ressources et la vitalité de notre race.

Autrefois, dans les anciens états de société, le courage ne se montrait à peu près que sur les champs de bataille. Maintenant, il peut se manifester en bien d'autres occasions, parce que la vie nationale s'est multipliée et diversifiée ; le courage peut exister sans la guerre, parce que la guerre n'est plus le seul moyen d'action extérieure des peuples, parce que l'idéal des hommes a changé ; on peut même dire que la caractéristique de notre époque, ce ne sont plus les questions militaires, mais les problèmes d'économie politique, de production industrielle, agricole et commerciale, de statistique, d'échange et d'expansion coloniale.

Si donc la vie des nations s'exerce dans ce sens nouveau, c'est sur ce terrain nouveau de l'activité que se déploie le courage des hommes ; car le courage n'est autre chose que l'excellence, que l'exaltation de la vie elle-même.

Si les antiques ont à peu près loué exclusivement les vertus guerrières, c'est qu'ils n'ont pas connu les conditions de la vie moderne. Si Plutarque rééditait sa « Vie des hommes illustres » il augmenterait sa galerie de quelques spécimens nouveaux. Les grands capitaines y auraient encore la majorité (car l'armée est toujours l'école, l'école normale de l'héroïsme) ; mais ils ne seraient plus les seuls.

C'est pourquoi, Monsieur, votre traversée d'Afrique a été, tout de suite, reconnue par tous comme un exploit, égal aux plus hauts faits du passé. Votre nom, naguère inconnu, est devenu à l'instant célèbre. Et vous avez été d'autant plus acclamé que vous ne cherchiez pas exclusivement la gloire — ce point a particulièrement séduit la France, nation délicate, bonne appréciatrice des raffinements de la valeur.

Au récit de votre exploration, la France entière a tressailli. Elle a adopté votre gloire et l'a faite sienne. Elle reconnaissait un fils, contemplant en vous l'épanouissement intégral des qualités de sa race ; et elle s'est alors mieux jugée qu'aux heures de découragement, se sentant l'âme hardie et la chair robuste. Vous avez donc prononcé une parole bien vraie, lorsque, récemment, à Paris, devant un auditoire d'élite réuni pour vous fêter, vous avez dit : « *Soyez fiers de la France, car mon œuvre est celle de la France* ».

Votre voyage a été accompli franchement, tel qu'il avait été conçu et résolu. Vous n'aviez rien à cacher, aucun mensonge à soutenir, aucun rôle

à jouer : les prétextes humanitaires, chevaleresques ou bibliques, ne vous servaient point à couvrir des entreprises mercantiles, à dissimuler de ténébreuses affaires politiques. Aussi, l'admiration est venue à vous sans réticence. Elle est venue, avec l'estime et la sympathie. Tant il est vrai que les hommes (pris dans leur ensemble) sont honnêtes, aiment la droiture, la loyauté et détestent les pensées de lucre.

Je parle au moins pour mes compatriotes. Nous aimons l'héroïsme pour lui-même, nous apprécions l'exploit pour sa seule beauté, au point de vue esthétique, indépendamment de ses conséquences pratiques. Les autres peuples nous raillent de cette disposition d'esprit qu'ils appellent « Don Quichottisme ». Eh ! bien, si c'est une erreur, nous tenons à notre erreur, parce qu'elle est généreuse, parce qu'elle est noble et que, du reste, elle est inoffensive aux autres.

Une circonstance a contribué à grandir encore plus votre popularité : c'est que votre voyage a été contemporain d'une autre exploration annoncée avec quelque fracas, prônée à grands renforts de préparatifs, de télégrammes et d'interviews.

L'Américain Stanley a toujours, dit-on, détesté et méprisé la France. Nous n'aurons pas le mauvais goût de répondre à sa haine par de l'invective ; ce n'est pas dans les traditions de notre esprit. Mais il est permis de s'égayer de sa mésaventure, — un peu, discrètement.

... « Discrètement » ai-je dit. En effet, je déclare, tout d'abord, que je suis un admirateur de Stanley ; son œuvre, en Afrique, est colossale ; et, si je le trouve un peu trop gallophobe, à mon gré, ce n'est pas une raison pour oublier ce que l'on doit à un aussi grand nom géographique.

Mais enfin, pour cette fois, ce qui lui arrive est fâcheux.

Être parti avec une véritable armée, et une forte somme, pour cette périlleuse traversée, être resté près de trois ans dans le « Continent mystérieux, » avoir délivré Emin-Pacha, avoir fait tout cela (et beaucoup d'autres choses encore, soyons juste) ; s'attendre par conséquent à trouver le triomphe, les télégrammes enthousiastes, les cris d'admiration des reporters... Et, au lieu de tout cela, s'entendre annoncer qu'un Français, parti avec une maigre escorte de Loango, à peu près sans armes, deux ans après lui Stanley, vient d'arriver à la côte !... n'est-ce pas que c'est désagréable, pour un conquérant ?... Quelle déception ! ce maudit français lui a gâté tous ses effets, compromis son apothéose, très légèrement démonétisé sa gloire.

Stanley comptait (et il avait pour cela d'excellentes raisons) que le

monde entier lui ferait une ovation, célébrerait son héroïsme... Et voici que le monde en acclame un autre qui a réussi l'entreprise plus vite et plus prestement que lui. Et cet autre n'est pas un explorateur de profession, n'est pas « de la carrière » comme on dit... S'agissant d'un homme comme Stanley, je ne dis pas qu'il a été déconcerté, je pense qu'il est surpris. On dirait (si ma comparaison est irrévérencieuse, M. Stanley a beaucoup trop d'esprit pour s'en formaliser), on dirait un gymnaste qui vient de voir, devant le public, un de ses exercices favoris exécuté par un simple spectateur.

Il est certain que votre excursion, mon capitaine, constitue, à l'adresse de notre grand contempteur, une leçon délicate, une ironie de bon goût, un sarcasme gai. Il y a manière et manière d'accomplir des tours de force; l'aisance est un raffinement de la vigueur, et la facilité de l'exécution est toujours une marque de supériorité, un perfectionnement du travail.

Je prie cependant, encore une fois, qu'on ne se méprenne pas à mes paroles : je ne prétends nullement rabaisser Stanley dont je reconnais, au contraire, la magnifique audace et l'intrépidité. Il a été un fort, c'est entendu : mais vous, Monsieur Trivier, vous avez été, dans la circonstance, un artiste — c'est là tout ce que j'ai voulu dire.

Enfin, il subsiste de tout cela que la coïncidence des deux traversées d'Afrique, a été, pour le fameux Américain, un sujet d'ennui, une petite mortification. Il n'a pas vu sans déplaisir votre voyage accolé au sien comme un épigramme à la fin d'un gigantesque dithyrambe. Et j'imagine qu'avant d'entreprendre une nouvelle expédition, M. Stanley s'informerait un peu de vos projets de déplacement.

N'insistons pas. Au surplus, les questions individuelles sont, ici, d'importance très secondaire. En ce moment, tous ceux qui viennent nous parler de l'Afrique sont les bienvenus (qu'ils s'appellent Stanley, Serpa Pinto, Binger ou Trivier). Car il s'agit, là-bas, des intérêts graves, des problèmes dont nous suivons, avec attention, les péripéties. Quand on voit, sur une carte, la situation respective des Européens envahisseurs de l'Afrique, on ne peut se défendre de penser à des corps d'armée qui prendraient position. La partie qui va se jouer, sur ce gigantesque échiquier, entre Anglais, Portugais, Belges, Allemands et Français, promet d'être serrée; espérons qu'elle ne sera pas sanglante. En tout cas, il est bon que des pionniers, des éclaireurs à nous, aillent reconnaître le terrain de l'action future, pour nous familiariser avec lui.

Revenons à vous, Monsieur le Capitaine. Je n'ai pas à raconter votre exploration ; je note seulement qu'à l'arrivée à Quelimane, vous étiez, nous dit-on, bien dépourvu, bien besoigneux, dénué de tout. Et, à ce propos, il me plaît de remarquer que, par une nécessité mystérieuse, la France accomplit toujours ses grandes actions dans d'étranges conditions d'infériorité numérique, de solitude, de douleurs et de misères. Et elle exécute toutes choses d'une façon rapide et concise, comme d'un tour de main, d'un rayon de son esprit, d'un coup de son clair génie.

En terminant, permettez-moi, Monsieur Trivier, de retenir votre exemple et de le signaler aux hommes jeunes et libres qui se sentent bien trempés. La patrie Française a besoin de sortir de ses frontières, de s'affirmer au dehors. La force éternellement renaissante, qui est la raison même de l'univers, a bientôt fait de dissoudre et d'éliminer les peuples hésitants qui doutent d'eux-mêmes. Les nations qui rayonnent insuffisamment sont celles qui ne vivent pas assez. L'expansion de la race est un des problèmes primordiaux de l'heure présente ; et c'est pourquoi notre jeunesse doit avoir les yeux sur les grands explorateurs, sur ceux qui lui montrent le chemin, dans l'espace et dans le temps.

Aussi, Mesdames et Messieurs, nous voulons applaudir, à l'exploit accompli par le capitaine Trivier, et dire, encore une fois, tout ce qu'il nous inspire d'orgueil et de joie, de confiance en nous mêmes, de généreuse émulation.

Cet épisode glorieux de notre histoire vivra dans la mémoire de nos descendants.

M. Trivier explique d'abord que c'est à la générosité de M. Gounouilhou, le propriétaire du journal bordelais bien connu, *La Gironde*, qu'il a dû les fonds nécessaires pour couvrir les frais de son voyage ; son projet était de traverser l'Afrique, de l'Atlantique à l'Océan indien, dans le laps de temps le plus court et avec la suite la plus réduite possible. Après s'être adjoint comme compagnon de route un autre capitaine au long cours comme lui, M. Émile Weissemburger, et n'ayant pu obtenir que de bonnes paroles tant du gouvernement belge que de M. Brazza, M. Trivier se met néanmoins en route avec son ami, pour accomplir son dessein qui consistait à remonter le Congo jusqu'au Stanley-Falls pour gagner ensuite la côte occidentale d'Afrique en atteignant Bagamoyo.

Le 21 avril 1888, les deux explorateurs s'embarquent à Bordeaux, sur *la Nerthe*, qui les conduit à Dakar d'où ils se rendent à Loango, station située sur l'Atlantique, au nord de l'embouchure du Congo. M. Trivier y organise sa caravane composée de deux laptots sénégalais « Ali et Baba », qui lui sont prêtés par le ministère de la marine, de dix domestiques, et de soixante-sept hommes destinés à porter les 1 300 kil. de marchandises qu'il emporte avec lui. Il quitte Loango le 10 décembre, passe le 20 du même mois à Ludina, pour arriver le 6 janvier à Brazzaville où M. Dolisie, le résident par intérim, lui fait un accueil des plus sympathiques. Il songe pour remonter jusqu'aux Falls, à se servir des steamers qui desservent les divers postes de l'État libre du Congo; mais M. Liebrecht, commissaire du gouvernement, s'oppose formellement à sa demande; heureusement qu'il trouve une hospitalité plus bienveillante dans une maison néerlandaise de Brazzaville, dont le vapeur *Hollande* va le conduire aux Falls. On part de Poal le 23 janvier, pour toucher à Bengala et arriver aux Falls le 18 février. C'est là que réside le fameux sultan noir Tippto-Tib, dont le capitaine Trivier fait l'éloge et avec lequel il traite pour accomplir le reste de son voyage. Le 22 février, M. Trivier s'embarque sur une pirogue avec laquelle il remonte le Congo jusqu'à Nangoué. Deux jours après, le 24 février 1889, il est à Kassongo, où il séjournera près d'un mois attendant le contrat passé entre lui et Tippto-Tib, par lequel ce dernier s'engage à le mener ainsi que sa petite caravane à Zanzibar. Il se remet en route et atteint le 6 juin Oudjiji sur le lac Tanganayka, où Roumariza, le sultan du pays, lui fait connaître que, sur l'ordre de Typpo-Tib, il doit renoncer à passé dans l'Ounganiembé à cause des hostilités des Allemands avec les peuplades de ce pays. M. Trivier et les siens se dirigent vers le Sud et atteignent en juillet Pambété, dans la pointe méridionale du Tanganayka. Ce fut le 21 août que disparut Emile Weissemurger; après avoir vainement cherché les traces de son compagnon M. Trivier reprit sa route le 30 septembre. Quinze jours après il aperçoit le lac Nyassa; il met un mois, pour en effectuer la traversée, et commence le 20 novembre la descente du Chiré. Du Chiré il passe dans le Zambéze. Enfin, le 1^{er} décembre, à cinq heures du matin, M. Trivier était à Quélimane. Il avait accompli en 356 jours la traversée du continent africain.

Durant cette conférence qu'on trouvera plus loin et dont nous ne faisons aujourd'hui qu'indiquer les principaux jalons, M. Trivier a été fréquemment applaudi par son nombreux auditoire. Des projections à la lumière oxydrique, faites sous la direction de notre sympathique collègue, M. Gully,

ont terminé cette intéressante soirée, une de celles dont les membres de la Société conserveront certainement le meilleur souvenir.

M. le Président reprenant la parole dit :

Au nom de la Société normande de géographie et aussi au nom de l'assistance toute entière, je remercie M. Trivier de sa conférence qui a été aussi littéraire et spirituelle que bien documentée. M. Trivier a accompli ce voyage extraordinaire, avec décision, bravoure et gaieté. Il l'a effectué à la française. Nous voulons lui dire, en terminant, qu'il emporte toute notre admiration, toute notre sympathie, et que nous sommes fiers d'être ses compatriotes.

La séance est levée à dix heures et demie.

Le Secrétaire,
Armand SANSON.

DISTINCTION HONORIFIQUE

M. Charles Bréard est nommé Officier d'Académie.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 26 AVRIL 1890

Cercle de MM. les Officiers de la garnison de Rouen.
MM. Edmond Baumgartner,
André Le Breton.

MEMBRES PRÉSENTÉS DANS LA SÉANCE DU 26 AVRIL 1890

M. Debreuil, receveur de l'enregistrement à Louviers (Eure), présenté par MM. Fessard et G. Gravier.

M. Hardel, avoué, rue Restout, 10, à Rouen, présenté par MM. Paul Toutain et Émile Lesens.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 14 MAI

MM. Debreuil et Hardel.

MEMBRES PRÉSENTÉS DANS LA SÉANCE DU 14 MAI

M. Léon Carpentier, directeur de la banque générale des chemins de fer et de l'industrie, rue Saint-Nicolas, présenté par MM. Emile Ferry et Cauvin.

M. Lucien Deglatigny, rue de la Mare-du-Parc, 19, présenté par MM. Louis Deglatigny et Gabriel Gravier.

M^{lle} Camille Durand, rue des Charrettes, 124, présentée par MM. Georges Risler et Paul Toutain.

M. Masson, agréé, 19, quai de la Bourse, présenté par MM. Courcelle, notaire et Paul Toutain.

M. Lalo, avocat, 52, rue Jeanne-Darc, présenté par MM. Paul Toutain et Gabriel Gravier.

M. Donard, chimiste, rue de l'Ecole, 25, présenté par MM. Louis Besselièvre et Paul Toutain.

M. Avenelle, rue de Lenôtre, 34, présenté par MM. Maurice Lebon et Emile Ferry.

M. F. Hirn, chimiste, quai du Havre, 4, présenté par MM. Emile Buisson et Reber.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 25 JUIN

MM. Léon Carpentier,	MM. Lalo,
Lucien Deglatigny,	Donard,
M ^{lle} Camille Durand,	Avenelle,
MM. Masson,	F. Hirn.
Alfred Heuzé,	

MEMBRES PRÉSENTÉS DANS LA SÉANCE DU 25 JUIN

M. Edmond Gautier, rue Beauvoisine, 50, présenté par MM. Marais et Toutain.

M^{lle} Rizan, rue Jouvenet, 22, présentée par MM. Toutain et Gabriel Gravier.

M. Adrien Manas, rue des Charrettes, 172, présenté par MM. Delamare et Knieder.

M. Hamon, rue Guillaume-le-Conquérant, 18, présenté par MM. Delamare et Toutain.

M. le colonel Pognon, directeur du génie, rue Etoupée, 36, présenté par MM. E. Ferry et P. Toutain.

M. G. de Bazelaire de Ruppierre, inspecteur d'assurances, rampe Beauvoisine, 40, présenté par MM. E. Ferry et P. Toutain.

M^{me} Juliette-Fanny Lalonde, boulevard Cauchoise, 59, présentée par MM. E. Ferry et P. Toutain.

M. Thévenin, contrôleur adjoint des douanes, rue des Carmes 109, présenté par MM. Charles Delahaye et Eugène Buisson.

M. Gaston Boulet, membre de la Chambre de Commerce, quai du Mont-Riboudet, 12, présenté par MM. Emile Ferry et Ernest Manchon.

M. Morel, courtier de commerce, rue Guillaume-le-Conquérant, 1, • présenté par MM. Léon Croizé et Gabriel Gravier.

M. Massieu, juge au Tribunal de Commerce, rue Duguay-Trouin, présenté par MM. Alfred Pimont et Emile Ferry.

M. Emile Duchemin, vice-président de la Chambre de Commerce, rue Saint-Sever, 38, présenté par MM. Ernest Manchon et Emile Ferry.

M. Ernest Gouëllain, membre de la Chambre de Commerce, place de l'Hôtel-de-Ville, 39, présenté par MM. Ernest Manchon et Emile Ferry.

Bibliographie

CARTES COMMERCIALES

Le 1^{re} fascicule de la grande publication des *Cartes commerciales universelles*, entreprise par M. BIANCONI et la *Librairie Chaix*, 20, rue Bergère, vient de paraître. Il a trait à la *Province d'Oran* et a pour auteur M. F. Bianconi, ingénieur-géographe, directeur de la publication, et M. J. Doumerc, ingénieur civil des mines. Ce fascicule mérite une mention spéciale par le soin avec lequel il a été fait. La monographie de cette partie de l'Algérie n'a pas moins de 43 pages ; elle fournit à tous ceux qui s'intéressent au développement des ressources de l'Algérie, des détails précis et très importants. La Carte proprement dite, dressée à une grande échelle, mentionne, comme du reste toutes les autres cartes commerciales : les productions agricoles dominantes par district, toutes les routes et itinéraires des caravanes, les chemins de fer construits et projetés, les villes et villages classés par ordre administratif, le chiffre de la population de chaque centre, etc. Dressée en quatre couleurs, cette Carte est d'une clarté et d'une précision remarquables ; mais ce sont les indications pratiques qui donnent à l'œuvre de notre éminent géographe un caractère tout particulier.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DES ÉCOLES FRANÇAISES COPTES D'ÉGYPTE

A l'issue de la séance du mercredi 25 juin, les membres de la Société, encore sous l'impression de la magnifique et patriotique conférence du R. P. René Le Menant des Chesnais, ont ouvert une souscription en faveur des Écoles Françaises Coptes d'Égypte.

Les souscriptions sont reçues par les journaux de Rouen, par les membres du Bureau de la Société et M. E. Cagniard, imprimeur.

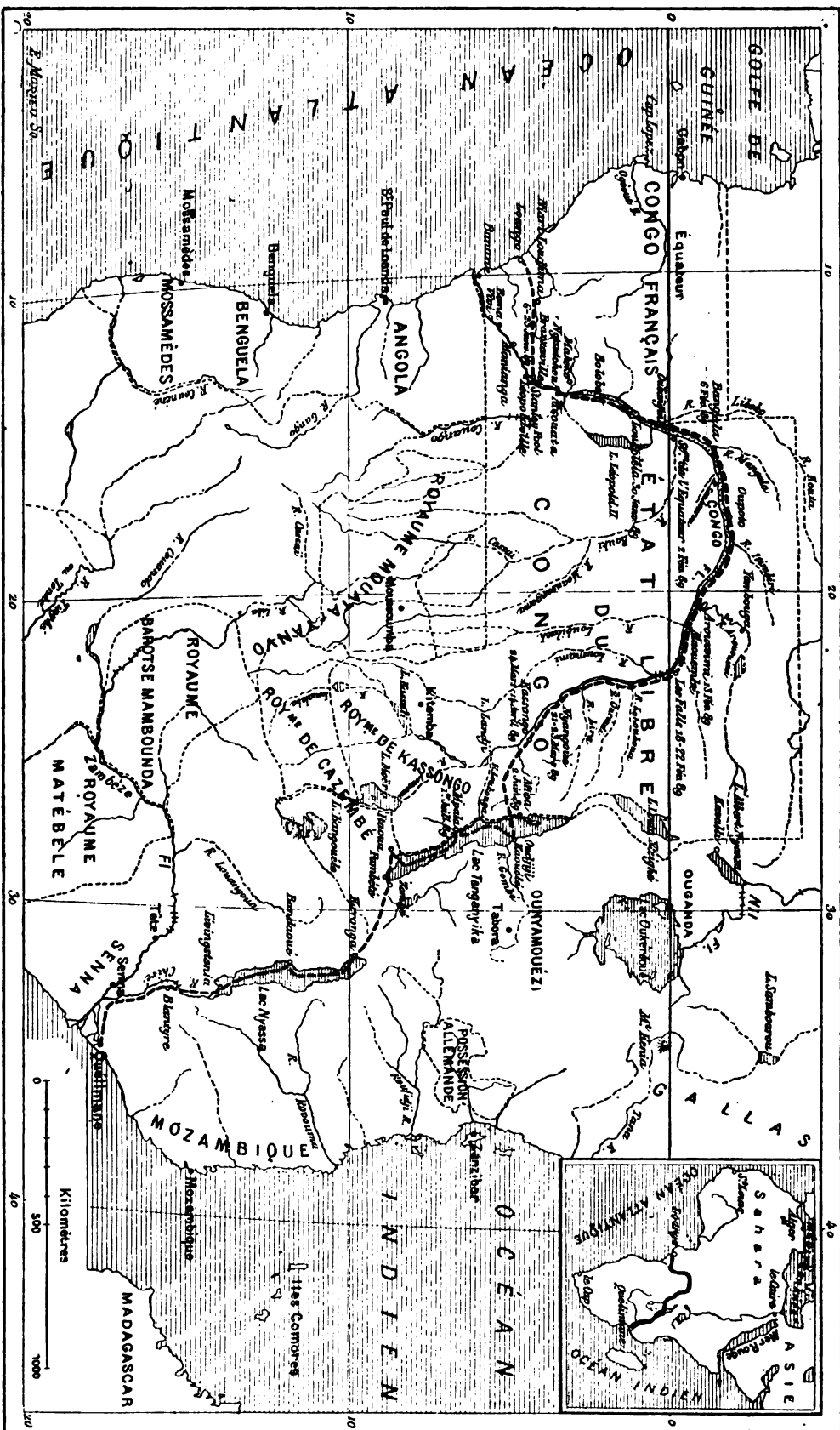
Les souscriptions recueillies jusqu'à présent sont les suivantes :

MM. Emile Ferry, président	10 fr.
le docteur Louis Boucher, vice-président	20
Paul Toutain, vice-président.	20
Gaston Le Breton, membre	20
Gabriel Gravier, secrétaire général	5
N. Oberlender, membre	1
Ch. Lamette, secrétaire	5
M ^{lles} Jeanne Gravier, membre	1
Marguerite Gravier, membre.	1
M. E. Cagniard, imprimeur, membre	10
M ^{me} E. Cagniard, membre.	10
MM. de Berranger, membre.	5
Léon Gy, membre.	2

Le Président honoraire, Secrétaire général,

GABRIEL GRAVIER.

Voyage du capitaine TRIVIER à travers l'Afrique.



Mémoires, Notices

TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE AUSTRALE

Lettre à M. Gabriel Gravier par le Capitaine Trivier.

Fouras-les-Bains, le 5 août 1890.

CHER MONSIEUR GRAVIER,

Je veux bien que la chaleur soit forte, que la musique du casino soit délicieuse, que nos bois soient ombrés et frais, néanmoins je résiste à toutes ces tentations et me mets à griffonner les quelques lignes que vous voulez bien insérer dans votre bulletin. J'ai toujours présent à l'esprit — et aussi au cœur — l'accueil de la Société de Rouen, et peux bien lui sacrifier quelques heures de mon séjour au bord de la mer. D'ailleurs, écrire pour vous, n'est pas un travail bien pénible, car je compte surtout et sur votre indulgence et sur votre bonne volonté.

Donc, en janvier 1888, je me trouvais pour la troisième fois au Gabon, où j'avais été envoyé en mission par le Comité des Assureurs de Paris. Mon travail terminé, et heureusement terminé, je repris la route de France à bord du paquebot portugais *São Tomé*, je me trouvai avec M. de Brazza que j'avais connu quelques années auparavant dans le haut Ogôoué. Je n'étais point un inconnu pour lui et nous causâmes. Nous causâmes tout naturellement de cette côte d'Afrique, où tous les deux nous avions tant vécu, et j'en vins à lui exprimer mon étonnement de ce que nous, français, peuple de marins et de voyageurs, nous n'avions jamais songé à pénétrer ce vaste continent qui jusqu'alors semblait être le monopole exclusif des étrangers.

Est-ce que par hasard vous voudriez tenter la traversée, me dit M. de Brazza me regardant en souriant, mais ce serait de la pure folie; songez-y donc, vous avez femme et enfants derrière vous; vous avez vos parents,

vous avez votre famille, et vous voudriez de gaieté de cœur vous lancer dans ce vaste inconnu d'où l'on ne revient que rarement. Ces voyages là, pour les réussir, doivent être entrepris par des personnes qui n'ont aucune attache derrière elles. Je veux bien que vous êtes habitué à l'Afrique, que vous avez un entraînement de trente ans, mais seul, que ferez-vous, au milieu des immenses solitudes centrales; comment pourrez-vous surmonter les obstacles qui surgiront chaque jour sur votre route. Et les indigènes, et les arabes, et la misère, et la faim, la soif, les fièvres, les insulations, etc., etc. Croyez-moi, Trivier, laissez à d'autres le soin d'être les premiers français - à faire la traversée africaine.

A mon arrivée en France, après bien des hésitations, je m'ouvris de ce projet à M. Gounouilhou, directeur de la *Gironde* qui, possédant une grande fortune, pouvait, pensais-je, me faciliter mon départ.

Loin de lui déplaire, ce projet sourit au contraire au journaliste bordelais, et quelques jours plus tard nous étions à Paris, frappant en vain à beaucoup de portes qui ne nous furent pas ouvertes.

Eh bien, je ferai les frais, dit un jour M. Gounouilhou, dans un bel élan de patriotisme. Partez, partez vite, dépensez ce qu'il faudra dépenser, mais réussissez, car je ne veux pas d'échec, surtout d'échec provenant du manque de fonds.

Le 20 août 1888, je prenais le large à bord de la *Nerthe*, et neuf jours plus tard j'étais à Dakar où m'attendaient déjà depuis quelque temps les laptots sénégalais destinés à m'accompagner.

Le département des Colonies les avait fait lever d'urgence et s'était engagé à payer leurs appointements.

Le 4 septembre je m'embarquai sur le vapeur *Cameroon* qui devait me conduire au Gabon; mais, au lieu des trois laptots qui m'avaient été accordés, je n'en avais plus que deux; au moment du départ, Mamadou-Baba, pris de peur, sans doute, avait manqué son embarquement.

J'ai oublié de dire qu'à mon départ de Bordeaux, j'avais pris avec moi un camarade que j'avais connu jadis au Grand-Chaco, l'un des territoires de la République Argentine. J'avais toujours eu l'intention de partir seul, car pour ces sortes de voyages, le choix d'un compagnon était chose des plus délicates, mais au dernier moment, je reçus de M. Weissemburger, mon camarade d'Amérique, une lettre tellement pressante, que, le connaissant pour être un homme courageux, je n'hésitai plus et je l'acceptai de grand cœur.

C'est avec lui et mes deux sénégalais Ali et Baba que je débarquai à Loango le 9 novembre 1888. C'était de là que nous devions partir pour cette étape qui ne devait se terminer que.... de l'autre côté.... à l'océan indien.

Le 10 décembre, mes préparatifs étant terminés, je me mis en route, précédé par soixante porteurs chargés de mes bagages. Ces hommes, originaires de Loango ou des villages environnants, s'étaient engagés, à raison de 40 fr. par charge de 30 kilos, à me conduire au Pool. Sur cette somme, il leur fallait se nourrir, aller et retour.

Certes, à première vue, ce prix de 40 fr. n'a rien d'exagéré, tant sont rudes les fatigues de la route, mais rien de si brutal qu'un chiffre et ici, il vous apprend que le coût du transport d'un tonneau de marchandise de la mer à Brazzaville, revient à près de 1,400 fr. Ce prix là est certainement inabordable pour la plupart des denrées à expédier dans l'intérieur.

Malgré ses difficultés natives, la route de l'Atlantique au Pool est relativement facile. Il y a bien la forêt de Mayumba, mais en somme on y est à l'abri du soleil et l'eau s'y trouve à profusion. Sur tout le parcours de la route, j'ai trouvé de nombreux villages amis, où il m'a toujours été possible de me ravitailler à bon compte. Après dix jours de marche, j'étais au confluent de la Loudima et du Niari où se trouvait un poste français.

Cette rivière Niari comme nous l'appelons, Niadi, selon les Bakouniés, est la même que celle qui se jette à la mer à quelques milles au nord de Loango sous le nom de Quilou. N'étaient les rapides où s'est noyé le brave capitaine Plaigreur, on pourrait utiliser ce cours d'eau pour le transport des marchandises à destination du Pool.

Après Loudima-Niadi où nous restâmes deux jours, nous touchâmes à Boanza, autre poste français piqué sur la rive gauche du Niari et vis-à-vis le confluent de la Boanza qui arrive du nord.

De Boanza nous fûmes à Comba où M. Pottier, le chef de poste, nous fit gracieusement les honneurs de son logis, et le 6 janvier 1889, après avoir passé le Djoué, appelé Gordon Bennett par Stanley, je me reposais de mes fatigues de vingt-cinq jours sous le toit de la résidence, à Brazzaville.

Là, devait se terminer ma première étape par terre. Le Congo étant navigable sur un parcours de 900 milles marins, depuis le Pool jusqu'aux Falls, je cherchai le moyen d'atteindre cette station à bord d'un des nombreux steamers qui sillonnent le haut fleuve.

A mon arrivée à Brazzaville, nous n'avions alors en état de naviguer

que le seul steamer *Alima* et, tout naturellement, je ne pus l'obtenir. D'ailleurs, je n'y comptais nullement. A mon départ de France, j'avais bien pressenti M. de la Porte et M. de Brazza à ce sujet, mais la réponse que j'en obtins était tellement vague que rien ne me parut plus problématique que ma montée du Congo sur un steamer français. L'Etat indépendant, par le général Strauch, m'avait gratifié d'une grande quantité d'eau bénite de cour, sympathique appui, honneur de ma visite, rien n'y manquait; aussi, ne comptant pas plus sur les Belges que sur mes compatriotes, avais-je pris mes précautions à l'avance en m'adressant à la sympathique factorerie hollandaise de Banane, qui non seulement m'accorda passage pour moi et mes hommes, mais encore me le donna gratuitement.

Sans ébruiter tout ce que j'avais fait je me rendis à Léopoldville et y fus reçu par le commissaire du district qui, ayant certainement reçu des instructions du Gouverneur général de Boma, refusa net de me laisser partir sur un de ses steamers, et pourtant la *Ville de Bruxelles* devait quitter Léopoldville quelques jours plus tard.

Enfin, malgré le mauvais vouloir bien évident des maîtres de Pool, je n'en quittais pas moins notre station du haut Congo le 23 janvier, à bord du steamer la *Holland*, que montait M. Greshoff, l'administrateur général de la maison hollandaise de Kinchassa.

Que dire de Léopoldville et de Brazzaville? Rien, rien... on y dépense beaucoup d'argent sans arriver à un résultat pratique quelconque. Dans ces deux endroits il y a quelques cases couvertes en chaume, pompeusement décorées du nom de résidence, et c'est tout. Léopoldville possède un atelier de forge. Brazzaville se targue d'un four à brique. En ces deux *Capitales* la vie est chère, difficile, et n'étaient les nombreux hippopotames du Congo qui remplacent le bœuf absent, on y vivrait très misérablement. Le commerce consiste en ivoire venu du haut fleuve; c'est la seule marchandise riche qui puisse se permettre les frais coûteux d'un transport jusqu'à la côte et encore cette porte de sortie est elle désormais fermée aux négociants, puisqu'il est avéré aujourd'hui — et c'est Stanley qui l'écrit dans son livre — que l'Etat fait maintenant ce commerce pour son compte.

L'expédition J. Becker que j'ai trouvée aux Falls n'avait pas d'autre but. Et M. Becker est un officier de l'armée belge!

Tous les soirs, une heure avant le coucher du soleil, nous amarrions notre steamer à la berge, et notre équipe noire transformée en bûcherons, se répandait dans les broussailles pour y abattre les arbres morts. Les troncs

sciés et débités en longueur et grosseur voulues pendant la nuit étaient ensuite embarqués et nous servaient de combustible. A la pointe du jour, nous partions de nouveau pour ne nous arrêter qu'à cinq heures du soir refaire notre bois.

Tour à tour nous touchâmes à tous les villages importants du haut Congo, à ceux si bien décrits par Stanley, en 1877, et dix jours après avoir quitté le Pool, nous étions à Liranga, poste français situé au confluent du Congo et de l'Oubangui.

C'est cet affluent du Congo que l'on dit être le bas cours de l'Ouellé de Schweinfurth. Cette hypothèse est fort vraisemblable, du moins à mon point de vue.

A Liranga s'arrêtent nos possessions congolaises. A partir de ce point, les deux rives du grand fleuve appartiennent à l'Etat indépendant. Quelques heures après avoir quitté le poste français nous arrivions à la station de l'Équateur où il nous fut donné de voir des termitières hautes de plus de trois mètres.

Nous touchâmes successivement à tous les points du fleuve où nous avions quelque chance de refaire notre combustible, et le 16 février nous nous arrêtions à l'embouchure de la Lomami, affluent de gauche où Raschid, neveu de Tippu Tib, s'est fortement établi.

C'est ce même Raschid qui, en 1886, s'empara de la station des Falls qui occupaient les troupes de l'Etat du Congo.

Nous fûmes à terre où l'on s'empressa de télégraphier notre venue à Tippu Tib. Le télégraphe africain est un tronc d'arbre creusé dans son entier et cloisonné par des peaux tannées. Le télégraphiste frappe avec un maillet sur ce tronc qui résonne lourdement et se laisse entendre à grande distance. Ces sons, recueillis par un autre bureau, sont transmis à un troisième et ainsi de suite jusqu'à destination où le chef seul est admis à prendre connaissance du télégramme.

Le 18 février, quand nous arrivâmes aux Falls, Tippu Tib était prévenu depuis deux jours.

Présenté par Greshoff au sultan noir je traitai rapidement avec lui, et le 22, c'est-à-dire quatre jours plus tard, je m'embarquais au-delà de la septième cataracte de Stanley, dans une des pirogues du haut Congo. A quelques jours d'intervalle nous passâmes les sept chutes que nous dûmes tourner par terre, puis nous nous reposâmes quatre jours chez Kibongué, ce feudataire de Tippu Tib. Après Kibongué nous prîmes langue à Riba-

Riba, à Kassoukou; les rapides, les hippopotames et les désertions nous firent perdre six hommes, mais, malgré toutes les misères du voyage, le 21 mars, après avoir passé la neuvième chute du haut Congo nous atterrissions pleins de vie à Nyangoué, la grande ville arabe du temps de Cameron et de Stanley.

Envoyé par Tippo Tib, le chef de Nyangoué me fit fête et m'envoya force vivres. J'aurais bien voulu prolonger mon séjour dans cette grande ville de l'intérieur, mais le 23 le convoi se mettait en route et je dus le suivre. Le 25, à Mikété, je quittais définitivement le Congo pour prendre la route de terre qui conduit à Kassongo où Tippo Tib avait autrefois sa résidence avant d'être nommé gouverneur des Falls.

Aujourd'hui tout le monde connaît l'épisode de 1886; tout le monde sait que devant les empiétements successifs des arabes, les Belges chargèrent Stanley de lui reprendre les Etats dont il était le fondateur. L'illustre reporter fit un coup de maître en priant Tippo Tib d'accepter le poste des Falls, poste pour lequel il touche annuellement la somme de 9,000 fr. du roi Léopold.

En quittant Kassongo, Tippo Tib laissait derrière lui son beau-frère N'zigué qu'il chargeait de le remplacer et c'est à ce puissant arabe que je me présentai le 25 mars à deux heures du soir.

Inutile de dire que je fus logé et hébergé aux frais du gouverneur arabe qui, pour m'avoir plus près de lui, m'avait cédé une aile de sa résidence, donnant sur la place même du palais où se tient le marché quotidien.

Je restai jusqu'au 14 avril à Kassongo et pus faire une étude approfondie de ces peuplades du Manyema si réfractaires à toute civilisation.

Chaque matin j'assistai aux séances données par N'zigué. Accroupi sur une natte, entouré de ses principaux dignitaires, il entendait les plaintes, les réclamations, et, bien souvent, sans prendre avis de son conseil, il rendait la justice, condamnant à mort ou aux verges ou à l'esclavage, selon le cas, ou bien libérant les accusés s'ils lui semblaient innocents.

Moi qui ai vécu longtemps en Afrique et qui connais assez bien les populations noires, je crois que la manière de faire de N'zigué est la seule capable de les soumettre. D'ailleurs, le chef de Kassongo était juste. Juste d'après le bon sens humain. Tu as tué, dit la loi arabe, tu seras tué, et cette loi est appliquée dans toute sa rigueur.

Le 14 avril, je me mettais en route pour la traversée de ce Manyema, sans contredire le pays le plus sauvage qu'il m'ait été donné de voir. A cette

époque, avril et mai, les herbes avaient atteint près de trois mètres de hauteur et c'est au milieu de cette jungle épaisse, atroce, sans air, aux effluves chaudes et empestées, aux roseaux acérés, qui nous pénétraient de toutes parts, que nous voyageâmes pendant les cinquante-deux jours que nous mîmes à atteindre M'toa sur le Tanganika et à peu de distance de l'embouchure de la Lou-Kouga.

Jusqu'à Kabambaré, en plein pays Manyema, le pays est soumis à N'zigué. A l'Est de cette bourgade, il est aux ordres de Roumariza, qui commande à Oudjiji sur le Tanganika. D'ailleurs, ces trois arabes, Tippo Tib, N'zigué et Roumariza forment entre eux une sorte de société commerciale ayant pour but l'exploitation de l'Afrique. Quiconque tue un éléphant sur les territoires de ces chefs leur doit une des défenses comme redevance. Quant à l'autre pointe elle est bien la propriété du chasseur mais il est tenu de la vendre aux arabes qui la lui paient à un prix convenu d'avance. A part cela, la chasse est libre.

Le 2 juin, j'atteignais le Tanganika dont je trouvais la hauteur, par l'hypsomètre, de 900 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Le 4 juin, j'abordais aux îles de Kavala où je rencontrais des missionnaires anglais, et le 6 j'étais à Oudjiji, dans cet Oudjiji où Stanley rencontra Livingstone en 1871.

Roumariza fut pour moi ce qu'avaient été N'zigué et Tippo Tib. Malgré les bons soins dont il m'entoura, je tombai fortement malade de l'Oukoungourou ou fièvre d'acclimatation. Tous mes compagnons furent eux aussi malades très sérieusement, les porteurs qui m'avaient accompagné depuis Kassongo, moururent en peu de jours et nous ne dûmes de résister que grâce aux fortes doses de quinine que nous prenions journellement.

J'étais sur le point de quitter Oudjiji pour me diriger vers Tabora, dans l'Ounyanimbé, lorsque nous reçûmes une lettre de Tippo Tib nous annonçant que, par suite du bombardement de Bagomoyo, toutes les populations de l'intérieur s'étaient soulevées et avaient déclaré mort aux blancs. Tippo Tib mandait à son ami Roumariza de me garder près de lui un mois, deux mois, davantage s'il le fallait, mais de ne me laisser partir que lorsque l'ordre serait rétabli à la côte. Il s'engageait du reste à défrayer la mission où je me retirerais moi et les miens. Au reçu de la lettre de Tippo Tib, Roumariza me déclara que je ne partirais pas, du moins par la route de l'Est.

Le chemin du Nord ne m'était pas permis car il m'eût fait rencontrer

Stanley qui opérait dans l'Ouganda ; celui du Massai, où les populations sont si pillardes.... il n'y fallait pas compter davantage n'ayant que deux hommes pour toute escorte ; il ne me restait plus que la route du sud ; je l'ai prise, car la perspective d'un séjour de deux ou trois mois à Oudjiji me plaisait médiocrement. Le 21 juin, je reprenais la route du lac ; le 23 j'étais de nouveau à Kavala, le 25 je rentrais dans l'embouchure de cette Loukouga au courant si rapide, et le 1^{er} juillet, après avoir visité toutes les baies, tous les villages de la côte ouest de Tanganika, j'arrivais à M'pala où je fus reçu à la mission française par monseigneur Bridoux en tournée épiscopale. Je restai trois jours à M'pala, puis je repris la *mer*, toujours longeant la côte ; le 25 me trouvait à Rouembâ, au fond de la baie Cameron. Ayant un certain point géographique à éclaircir, je me dirigeai vers Kazembé, à l'extrémité sud du Mœro, mais après avoir passé le Mambezi je dus m'aliter à Itaoua chez Abdalla ben Sleiman, un des lieutenants de Roumariza. Me croyant sur le point de mourir et ne voulant point se trouver en pays absolument désert, mon camarade Emile me fit reporter au Tanganika que je revis le 30. Le 5 août, remis sur pied, nous prenions la route du sud et le 15 août nous campions à Pambété, à l'extrémité sud du Tanganika, à l'endroit même où cette rivière se jette dans le lac. Ce fut au même endroit que Livingstone, le 31 mars 1868, vit le Tanganika pour la première fois ; seulement il ignorait qu'il avait devant lui le même lac qu'il devait revoir le 14 février 1869, à M'pala, et il l'appela Liemba, du nom de la contrée.

Le 15 nous arrivions à Niomkolo où nous revîmes les missionnaires de Kavala fuyant la petite île lacustre qui ne leur offrait plus assez de sécurité, et le 19 mars nous nous arrêtons à Fouambo sur la voie de Stevenson, où la Société des missionnaires de Londres a sa principale station

Au sud du Tanganika finissait le langage Souhahili et les nouvelles populations considéraient comme ennemi quiconque parlait cette langue. Mes hommes appartenant à la race des Vangouana prirent peur et une belle nuit, du 20 au 21, me laissèrent seul à Fouambo avec Emile et mes deux laptots sénégalais.

Prévoyant devoir passer un assez long temps dans cette station, je m'installai de mon mieux, après avoir envoyé, à Karonga, un messenger, porteur d'une lettre. Ce messenger devait me ramener vingt hommes que je jugeai nécessaires pour mon escorte et pour mes bagages.

Ce fut pendant le mois que je passai à Fouambo que disparut mon pauvre camarade Emile Weissemberger. Le 23 septembre il partit comme

à son habitude pour sa promenade quotidienne, mais le soir il ne revint pas. Le lendemain j'envoyai fouiller la forêt, visiter les villages; j'interrogeai les caravanes de passage, mais rien ne vint nous mettre sur la trace de mon ami. Pendant cinq jours je renouvelai mes recherches. Enfin, le 30 septembre ayant perdu tout espoir de retrouver Weisseburger je me mis en route pour le Nyassa, après avoir fait promettre aux missionnaires de me donner des nouvelles, si par hasard ils apprenaient ce qu'était devenu mon compagnon.

Plus tard ils m'apprirent que le corps d'Emile avait été retrouvé dans un ruisseau la tête séparée du tronc.

C'est à Fouambo que j'ai trouvé le plateau le plus élevé qu'il m'ait été donné de rencontrer pendant cette traversée : 1,750 mètres; nous avions réellement froid et à 3 heures du matin le thermomètre centigrade marquait 9 degrés.

En quinze jours j'étais à Karonga sur le Nyassa. Notre marche moyenne a été de 40 kilomètres par jour. C'est beaucoup trop pour l'Afrique. A Karonga je trouvai le consul Johnston, venu, me dit-il, pour régler les différends entre les arabes et les anglais, mais en réalité pour annexer le pays. Ce diplomate était venu à bord du petit steamer *Charles Janson*, appartenant aux Universités d'Oxford et de Cambridge, et M^r Maples, le missionnaire-géographe bien connu, m'offrit le passage à son bord. Quelques jours après j'étais à Bandaoué, côté ouest du Nyassa, par 12° latitude sud; j'y rencontrai les missionnaires écossais sous la direction du docteur Laws, qui depuis 14 ans habitait ces contrées. Traversant le Nyassa nous abordâmes à l'île Kisamoulou, puis à Li-Koma, siège principal de l'église d'Angleterre en ces parages. A Li Koma la fièvre m'ayant repris, j'y séjournai trois jours et le 26 octobre nous étions au cap Mac-Lear, à l'extrémité sud du lac où se fonda la première station des anglais en ces parages. Nous pensions trouver des embarcations pour gagner le Chiré, seul déversoir du Nyassa, mais la guerre entre les riverains en avait empêché l'arrivée.

Après six jours passés à Livingstonia, le *Charles Janson* nous conduisit à M'kata au fond de la baie S.-E. du Nyassa, et, ayant réussi à racoler deux hommes en guise de porteurs, un écossais et moi, nous nous mîmes en route à pied pour gagner les établissements anglais de Matopé. Cet écossais, M. Bell, attendait depuis un mois l'arrivée de canots qui ne se présentaient pas.

Malgré la férocité des Hiyacs, les plus sauvages de cette sauvage contrée,

nous gagnâmes Nikololo sur le lac Pamalombé; là, nous fûmes abandonnés par nos porteurs de M'kata. Nous nous chargeâmes de ce qui nous restait de colis et nous gagnâmes le Chiré.

Ayant aperçu un grand village sur la rive opposée, nous hélâmes les habitants qui nous apprirent que la seule route à suivre était sur la rive droite, en tant que le Nyassa puisse être considéré comme étant la source du Chiré. Nous traversâmes la rivière en pirogue et, après des prodiges de diplomatie, nous réussîmes à nous procurer cinq porteurs qui nous abandonnèrent à deux heures de là.

Bref, cinq jours plus tard, j'étais à Matopé assez à temps pour y voir partir le steamer *Domira*, nouvellement construit par les anglais et spécialement affecté à la navigation du Nyassa.

A Matopé s'arrête la navigation fluviale. N'étaient les chutes de Murchinson, à dix milles en aval, on pourrait, pendant la saison pluvieuse, communiquer de l'Océan indien au Nyassa; mais ces chutes sont infranchissables, force est de les tourner par terre. De Matopé je repris donc mes rudes marches et à trente-six milles plus sud j'arrivais à la ville de Blantyre, station principale des missionnaires écossais. Un peu plus loin, à Mandala, se trouvent les établissements de la compagnie des Lacs africains. Blantyre et Mandala sont de véritables paradis terrestres et la petite population écossaise qui y vit s'occupe surtout de la culture du sol. Le café vient très bien et est excellent. C'est un des meilleurs de l'Afrique.

Pendant trois jours je me reposai à Mandala, puis je repris la route du S.-O. pour gagner le Chiré, navigable à Katonga. Le même jour, car il n'y a que vingt-six milles, j'avais atteint le village indigène. Katonga est un Makololo venu à la suite de Livingstone des régions du haut Zambèze. Tous les makololos qui suivirent le bon Docteur sont restés sur les rives du Chiré et tous sont devenus les chefs des populations qui les avaient reçus.

A Katonga je m'embarquai sur le Chiré. A M'bévé je rencontrai les guerriers de M'laoré, ce chef makololo qui avait si bêtement attaqué les portugais à M'pasa le 8 novembre. Serpa Pinto les avait taillés en pièces et s'appropriait à purger tout le pays de ces pillards et de ces assassins. A Tchiroumo je rencontrai le colonel Serpa Pinto qui me raconta les événements du 8 novembre. A M'pasa je pus, grâce au câble qui suivait Serpa Pinto, télégraphier mon arrivée à Quilimane, et le 27 novembre, après être passé inconsciemment du Chiré au Zambèze, je prenais terre à Tchupenga où est enterrée la vaillante compagne du docteur Livingstone. Le soir j'étais à Vi-

centy; là, je devais quitter le Zambèze car Quilimane se trouve sur le Quaqua qui n'a absolument rien de commun avec le Zambèze.

Pour profiter du courrier anglais que je savais devoir partir sous peu, je pris par terre pour gagner le Quaqua et, après dix-huit heures de bonne marche, j'arrivais à Mougouroumba où un négociant portugais, du nom de Jesus Maria, me donna une embarcation et douze rameurs qui en peu de temps me menèrent à destination. Le 1^{er} décembre, à cinq heures du matin, je prenais terre sur le mole de la douane à Quilimane. La première traversée française de l'Afrique était un fait accompli. Elle m'avait pris 356 jours.

J'estime, cher Monsieur Gravier, que ce résumé vous suffira pour votre bulletin. Si vous aviez quelques demandes à m'adresser, vous savez que je suis absolument à vos ordres. Vous pouvez toujours m'écrire à Rochefort; on me fera tenir vos lettres. Rappelez-moi à l'excellent souvenir de M. Toutain et gardez pour vous mes plus cordiales poignées de main.

E. TRIVIER.

RELATION D'UN VOYAGE D'EXPLORATIONS ET D'ÉTUDES AU LAOS

PAR M. J. TAUPIN

EXPLORATEUR

(Suite)

DES DEVINS OU MAGICIENS.

Les devins sont très nombreux et reçoivent des dénominations particulières, suivant la spécialité dans laquelle ils sont experts : il y a les météorologues ; les spirites qui tirent leurs pronostics d'après le cours du sang et des fluides vitaux ; les nécromanciens qui, à l'aide de combinaisons de chiffres ou de lettres, prédisent la marche des maladies ; d'autres prédisent les heurs ou les malheurs, la bonne ou la malchance à l'aide de livres Sibyllins ; les infirmités et la mort peuvent aussi être dévoilées par eux ; d'autres, par l'inspection de l'ombre dans l'eau, prédisent les maladies, les

infirmités, les malheurs qui peuvent arriver au cours de l'existence ; les chiromanciens, qui disent la bonne aventure en examinant les plis de la main gauche. Il y en a qui se servent d'une bougie, qui s'éteint avant d'être consumée en entier si le client pour lequel on consulte le sort doit mourir prochainement ; d'autres enflamment un fil de coton : s'il brûle complètement c'est bon signe. Parfois, les devins se servent d'œufs qu'ils plongent dans l'eau : si l'œuf tombe sur le côté, funeste présage. Ou bien, ils brisent l'œuf et examinent attentivement la disposition relative du blanc et du jaune ; ils en déduisent la cause de la maladie d'un malade et l'espèce de malin esprit dont il est possédé. Il n'y a plus qu'à faire les évocations particulières et les invocations spéciales pour chasser ledit démon, et le tour est joué.

Le P. Prodhomme d'Oubôn, dans une séance de magie de ce genre, voyant des tentatives impuissantes à délivrer de la possession des diables un pauvre garçon qui souffrait horriblement, interrogea le patient et parvint à lui faire avouer qu'il avait fait un repas très copieux de viande de buffle. Le Père alors, sans casser d'œuf, s'écria : « Cet homme est possédé du phikhouai (démon du buffle), et je le prouve ». Aussitôt faisant avaler au malade une forte dose d'émétique, le pauvre jeune homme ne tarda pas à vomir environ deux kilos de viande de buffle crue, qu'il avait avalé le matin même et que son estomac n'avait pu digérer. Le Père passa dès lors pour un grand magicien.

Enfin, une dernière espèce de magicien qui n'existe nulle part ailleurs, est celle des frappeurs de terre. Ceux-ci, armés d'un bâton d'une brasse de longueur, frappent avec cette gaule à tour de bras et à cinq ou six reprises différentes sur le sol, de manière que le bois s'applique bien dans toute son étendue contre la terre. Ils mesurent ensuite la baguette divinatoire ; quand elle s'est allongée, c'est bon signe ; si elle est restée de même longueur ou si elle s'est raccourcie pendant l'opération, c'est un funeste présage.

Les enchanteurs sont nombreux également : ils sont censés pouvoir provoquer l'amour des belles ; pourvu que celles-ci consentent à se servir de certains objets : cire, cigarettes, tabac, etc. ; sur lesquels ils ont prononcé des mantrams cabalistiques.

La croyance aux sorciers, aux envoûteurs, est générale au Laos. On croit que certains êtres malfaisants connaissent des formules magiques qui ont la propriété de rappetisser tellement une peau de buffle ou d'autre animal, que cette peau peut être facilement avalée par quelqu'un en même temps

que les aliments, sans qu'il s'en aperçoive. Parvenue dans l'estomac, cette peau se distend et revient à ses dimensions primitives en étouffant le malheureux, dont le sorcier a voulu se défaire pour son compte ou pour le compte d'autrui. D'autrefois, c'est un composé d'os de morts et de barbillons de poissons réduits à un très petit volume et qui amènent la mort par dilatation.

Le rhizome de la citronnelle est aussi employé par eux pour déterminer une jaunisse mortelle. D'autres sorciers écrivent le nom de leur victime sur un papier qu'ils attachent au cou d'un poisson poê (?) qu'ils lâchent ensuite dans l'eau ; pendant tout le temps que vit le poê, la personne envoutée ressent des douleurs épouvantables qui ne se terminent qu'à la mort du poisson ; cette mort détermine également celle de la personne dont il porte le nom. L'envoûtement à l'aide de statuettes, représentant la personne dont on veut se défaire, est aussi pratiqué.

Un vilain tour des sorciers, beaucoup plus efficace que toutes les formules de magie noire employées par eux, est l'empoisonnement par la poudre de Sêng-Beua (coque du Levant ?). Voici leur façon d'opérer : ils prennent de l'écorce de Sêng-Beua qu'ils font bien sécher au soleil ; ils la pulvérisent très finement dans un mortier, et ils en font des paquets gros comme une noix. Lorsqu'ils s'en servent contre quelqu'un, c'est ordinairement dans l'intention de le voler ou de pénétrer chez lui malgré sa volonté. Ils mêlent un paquet de poudre de Sêng-Beua aux aliments de la personne qui ne s'en aperçoit pas, car cette poudre est, paraît-il, insipide et inodore et ses propriétés sont anesthésiantes. Elle enlève toute faculté de faire aucun mouvement, d'articuler aucun son, quoique parfois la victime voie et entende tout ce qui se passe ou se dit autour d'elle. Les Annamites connaissent aussi cette recette. Beaucoup d'Européens, victimes de vols, étaient, au moment où ils se perpétrèrent, ou profondément endormis, ou voyaient tout ce qui se passait comme dans un rêve, sans pouvoir se mouvoir ni crier.

Dans ce cas, il n'y a qu'à s'en prendre à son entourage ; les voleurs sont certainement parmi les serviteurs du volé. La léthargie causée par le Sêng-Beua ne se prolonge pas au-delà de la nuit ; le lendemain on se réveille courbaturé et souvent avec une forte migraine ; cela ne présente pas de danger autrement sérieux. Les Laotiens se servent aussi de la poudre du Sêng-Beua pour étourdir les oiseaux et les poissons. Pour cela, ils la mêlent à des boulettes de riz qu'ils répandent sur le sol ou qu'ils jettent

dans l'eau. Les hôtes des airs qui ont le malheur de manger de ces mets empoisonnés prennent leur vol indécis, tournoient comme s'ils étaient ivres et finissent bientôt par tomber étourdis sur le sol. Quant à la gent qui porte écailles, ceux qu'a frappés la mort ne tardent pas à venir nager le ventre en l'air sans mouvements, à la surface de l'eau.

Le métier de sorcier n'est pas toujours sans danger. Il peut arriver que le peuple se fasse justice lui-même, et que, l'indignation publique étant arrivée à son paroxysme, on saisisse le mécréant et qu'on le jette pieds et poings liés dans l'eau, ou qu'on l'abandonne sans nourriture, attaché au pied d'un arbre, sans vêtements au milieu d'une fourmilière.

Il en est un dans la province d'Oubôn, qui à 100 lieues à la ronde, est la terreur des populations. Ce misérable qui possède, au dire des Laos, une puissance occulte considérable, peut à volonté, se transporter d'un lieu à un autre par la voie aérienne. Aussi, quand les gens du peuple en parlent, c'est toujours bien bas et après avoir jeté tout autour d'eux un regard inquiet pour être bien sûr qu'il n'est pas à les écouter. Il a commis une foule de crimes restés impunis à cause de la terreur qu'il inspire. On dit que ses vengeances se sont particulièrement exercées contre la famille de l'ancien vice-roi d'Oubôn. Il a successivement tué tous les membres de cette famille, à l'exception d'un seul qui vit actuellement en bonne intelligence avec lui. C'est le latsebouté d'Oubôn ou deuxième adjoint-gouverneur. Je ne sais si tous les crimes dont on l'accuse sont réels ou supposés. Je suis même disposé à croire que la plupart sont imaginaires.

Outre ces croyances populaires et générales en Indo-Chine, les Laotiens en ont une foule d'autres non moins superstitieuses. Ils croient aux revenants, aux goules, aux lutins, à toutes sortes de manifestations spirites.

Ils ont emprunté aux Khmêrs leurs croyances, aux loups-garous ou trépassés méchants, qu'ils nomment « p'i p'ais ».

Seulement ils ne jouent pas chez eux le même rôle qu'au Cambodge; ce sont des esprits assoiffés de sang.

Ils exercent surtout leurs méchancetés contre les femmes en couches, que l'on est obligé de protéger activement pendant tout le temps de la parturition et même après. Il faut avoir bien soin d'empêcher que ces méchantes âmes puissent venir se repaître du sang de la femme nouvellement accouchée; pour cela on sème sur ce sang des morceaux de rhizôme de citronnelle, qui ont la propriété d'éloigner les p'i pais qui voltigent dans les environs.

Quand une femme fait une fausse couche ou donne naissance à un enfant mort-né, un empirique prend le fœtus, le met dans un vase qu'il ferme bien avec une feuille de bananier.

Puis il prononce des formules magiques pour faire pénétrer les p'î p'ais dans le vase. Il se rend sur le bord d'un cours d'eau et frappe le vase d'un grand coup d'épée destiné à le briser et à tuer le démon qui s'y trouve; puis il noue des cordons de coton aux poignets, au cou et aux jambes de l'avortée, pour la préserver des malices des p'is p'ais de son enfant.

Si quelqu'un tombe d'un arbre ou est blessé par des armes tranchantes ou contondantes, et que le sang coule, un empirique est appelé qui prononce quelques formules cabalistiques, tout en aspergeant d'eau avec la bouche les blessures du patient, puis il établit tout autour de lui une enceinte en fil de coton destinée à le protéger contre les voraces p'î p'ais qui viennent, attirés par l'odeur du sang, mais qui sont obligés de s'en retourner bredouilles car la barrière de fil de coton leur oppose un obstacle infranchissable et leur empêche de voir d'où partent les émanations si chères à leur odorat. Sans cette précaution, les p'is p'ais boiraient tout le sang de l'individu et causeraient infailliblement sa mort. Ils exercent aussi leur méchanceté sur les arbres. Aussi, quand un cocotier, un aréquier, un bananier, meurent sans cause apparente, c'est qu'ils sont devenus le siège d'un p'î p'ai.

Les bruits nocturnes (vaû-voû) qui effraient tant les hommes sont également produits par eux.

Les violents accès de fièvre sont aussi leur ouvrage, mais on leur joue le même mauvais tour que pour le fœtus.

Pour cela, on immole une poule; on prépare un gâteau succulent que l'on met dans la poule, et on les invite à quitter pour un instant leur malade et à venir se repaître du gâteau préparé en leur honneur. Eux, sans défiance et toujours gourmands, s'introduisent dans le corps de la poule, où ils reçoivent un grand coup d'épée qui les détruit.

C'est toujours ces méchants lutins qui causent les courbatures, les ecchymoses, le torticolis avec lesquels on se réveille souvent le lendemain d'une nuit agitée, etc.

Les p'î p'ais sont des farfadets qui se font un malin plaisir de tromper les hommes par les hallucinations nocturnes ou des apparitions ou auditions illusoires. C'est tantôt un chat noir comme la nuit, que l'on aperçoit

très distinctement, grimpant sur les arbres ; des bruits de conversation sans pouvoir voir les interlocuteurs. D'autres fois, on croirait voir des animaux se promener sur l'eau, etc., etc.

Les Laos ont aussi leurs possédés, qu'ils débarrassent du mauvais esprit qui les possède, par des manœuvres assez bizarres et qui ressemblent assez à l'hypnotisme. Je ne serais pas étonné que beaucoup de cures aient été réellement opérées par suggestion, ce qui ne contribue pas peu à perpétuer la vogue des charlatans exorciseurs. Ces démons des possédés s'appellent : Pi-Pob. Ils répondent complaisamment par la bouche de leur client, indiquent le village et la maison d'où ils proviennent ; ils indiquent également le motif de leur venue dans le corps du possédé, les conditions auxquelles ils consentiraient à abandonner leur victime (ordinairement un gâteau sucré). On les satisfait immédiatement, et la délivrance est opérée.

Les œufs de poule servent au moins autant à la divination qu'à la nourriture des Laotiens, car il est indispensable de casser un œuf avant de poser au malicieux démon la première question. Et si, les conjurateurs ne s'adressent pas à lui en l'appelant par son nom générique, il fait la sourde oreille et refuse obstinément de répondre. Aussi, ce n'est souvent qu'après de multiples et infructueuses recherches que l'exorciseur tombe enfin sur la bonne piste et qu'il parvient à arracher un à un ses secrets au facétieux démon.

Lorsque le genre du pi-pob est connu, on lie des cordons de coton noirs et blancs au cou et aux cuisses du démoniaque, on lui passe aux orteils et à chaque doigt de petites cangues de bois prises dans la maison d'une veuve (*sic*). L'exorciste prononce des mântrams magiques sur le possédé, lui promène sur tout le corps une baguette dont il n'appuie que l'extrémité, et lorsqu'il arrive à l'endroit où siège le démon, l'énergumène éprouve une vive douleur et ne peut retenir un cri. C'est en appuyant toujours la baguette sur cet endroit sensible que l'on pose les questions pour connaître plus à fond la nature du démon et la façon de l'exorciser.

Les Laotiens croient aussi aux farfadets (p'i-pa), aux lutins (pi-thai), aux fées (mê-mot), etc. Ils croient également que les feux follets sont des âmes qui reviennent. Il les appellent pis-pông ; quand ils en aperçoivent, s'ils sont à portée de leur maison, ils tirent dessus à coups de flèche, mais toujours sans succès, car la flèche va se ficher dans quelque tronc d'arbre sans amener la disparition de la flamme magique.

Quant aux génies tutélaires, chaque maison possède le sien propre, qui

reçoit des hommages chaque fois qu'on a besoin de lui. Ces hommages consistent en offrandes de victuailles, de bougies et de bâtonnets odoriférants que l'on brûle au pied de l'autel du génie. L'ange gardien n'est autre que les mânes des ancêtres. Ces pratiques et ces croyances sont en contradiction formelle avec le dogme de la transmigration, qui suppose que l'âme des morts va s'incarner dans le corps d'un nouvel être, et comme elle ne saurait avoir le don d'ubiquité, il est impossible d'expliquer comment elle peut être invoquée et évoquée sur l'autel domestique, alors que les dogmes bouddhiques ne permettent pas de supposer que l'âme puisse revenir se mettre en communion d'idées avec des descendants, étant occupée ailleurs à animer un corps nouveau. Le Laotien n'a jamais songé à faire cette remarque si simple que le bouddhisme est en contradiction formelle avec le culte des ancêtres.

Il a également foi en la transmigration des âmes et dans la protection occulte que ces âmes peuvent accorder aux membres de leur famille. Le culte primitif des ancêtres, probablement la première religion des hommes, s'est perpétué et s'est maintenu dans toute l'Indo-Chine, simultanément avec le bouddhisme ou les autres religions. Les Laotiens, comme les Khmêrs, ont une espèce de calendrier astrologique des jours fastes et néfastes. Ils le consultent toujours avant d'entreprendre quelque acte important : voyage, construction d'habitation, etc. Les gens les plus instruits du Laos sont persuadés des influences funestes ou favorables que possèdent certains jours, de certains mois. Ainsi ils se garderont bien de faire quoi que ce soit d'important un vendredi de janvier, mais par contre les lundis de ce mois sont très favorables à toutes les entreprises. Par contre aussi, les vendredis de septembre sont fastes, et les mardis sont néfastes. Lorsque l'entreprise commencée sous l'heureuse influence d'un jour faste ne réussit pas, c'est qu'on ne s'y est pas bien pris, et la faute en est à celui qui n'a pas su la conduire à bonne fin. Il y a aussi dans le jour certaines heures propices et d'autres non propices.

Les amulettes sont aussi en grand honneur chez les Laotiens ; il y en a de diverses sortes, selon le genre de protection qu'on en attend. La corne de rhinocéros et le bézoard sont les plus ordinaires. Ils servent à rendre leur porteur invulnérable. Des cordons noués autour du poignet peuvent garantir de la fièvre et de bien d'autres maladies. Je m'en suis fait attacher souvent quand j'éprouvais un accès de fièvre. En même temps j'avais bien soin d'avaler une forte boulette de sulfate de quinine dont l'effet invariable

ne surprenait ni les Laotiens, ni moi, mais que nous attribuions à des causes diverses.

Nos piastres du commerce, des piastres mexicaines et des piastres espagnoles, fort anciennes ¹, servent de talismans pour préserver les enfants contre une foule de dangers et de funestes influences. Pour cela on les perce de deux trous, on les enfle sur un cordon de coton ou de soie et on les passe au cou des enfants absolument comme les médailles bénites des catholiques.

Dans tous les pays, je crois, le hululement du chat-huant passe pour être de mauvaise augure. Les Laotiens le considèrent également comme un présage de mort. Le croassement du corbeau sur un rythme particulier, k'rwaou, k'rwaou, annonce des visiteurs, etc.

Toutes ces croyances et une foule d'autres encore, dont je m'abstiens de parler parce qu'elles ont été décrites, bien mieux que je ne pourrais le faire, par des auteurs consciencieux et véridiques, l'évêque Pallegoix ou M. Aymonier, sont ancrées dans le peuple, mais pas tellement qu'on ne puisse l'en débarrasser beaucoup plus facilement que les Cambodgiens, qui, sous le rapport du surnaturalisme, sont souvent réfractaires aux raisonnements les plus convaincants. En ce moment, les esprits au Laos sont dans l'attente d'une profonde transformation qui doit bientôt s'opérer dans leur situation. Les honnêtes gens commencent à s'inquiéter avec raison de l'effrayante rapidité avec laquelle les mauvaises passions se propagent dans le peuple.

Les prophéties annoncent qu'un roi vertueux du Cambodge délivrera le peuple de ses maux, en les années Merong, Mesagne, Momi, Momê. Ces quatre années reviennent 6 fois en 60 ans, ce qui fait qu'il est fort difficile de savoir dans quel quatuor d'années s'opérera cette délivrance.

A Korat et à Soulin, dit M. Aymonier, les gens interrogent l'étranger pour savoir si le pays ne sera pas plus heureux et si la délivrance annoncée dans les traités n'arrivera pas bientôt. Le peuple commence à soupirer après les beaux jours d'autrefois; il est prêt à suivre et à se rallier au premier agitateur venu qui fera miroiter à ses yeux le retour à la vie heureuse et à la liberté, et qui promettra surtout de rebâtir Viê-Chân, la Jérusalem des Laotiens. Il est même étonnant que le fait ne se soit pas encore produit, et qu'il ne se soit trouvé aucun rejeton, ou se disant tel, du

¹ J'en ai vu de Philippe II.

Latsebout, fils d'Anouh, qui chercha asile en Annam, lors de la prise et destruction de Vièn-Chân en 1828.

REPAS

Les repas, pour une même famille, se prennent en commun. Les membres de la famille s'accroupissent en rond sur une natte autour des mets servis dans des bols de faïence ou des coupes en cuivre, le tout posé sur un grand plateau de bois, le plus souvent. En voyage, le riz est conservé dans des vases en bois fermant bien hermétiquement et souvent agréablement sculptés, appelés Khân ou Khâou. Généralement les Laotiens mangent l'espèce de riz, appelée riz gluant. Les seuls instruments de préhension pour les aliments solides sont les mains. Quant aux sauces, les Laotiens se servent soit d'une écaille d'huître, soit d'une cuillère en faïence chinoise.

Les trois règnes de la nature, les deux premiers surtout, sont largement mis à contribution par les Laos pour leur alimentation. Ils mangent la chair de presque tous les quadrupèdes, des oiseaux, des poissons, des reptiles et d'une foule d'insectes ; arraignées, bousiers, etc. . .

Une bonne moitié des végétaux leur sert de nourriture : racines, tubercules, bois, écorces, bourgeons, fleurs, fruits et feuilles, etc. Le sel et une espèce de terre brune sont les représentants du règne minéral qui figurent dans les préparations culinaires des Laos.

Un Lao, quelque peu débrouillard, n'est jamais embarrassé pour assaisonner son riz ou pour préparer son potage en voyage. Dans quelque endroit qu'il fasse halte, pourvu qu'il y pousse des végétaux, le Lao trouve toujours plusieurs espèces de plantes qu'il met dans la marmite, et qui, bouillies avec un peu de pâdèk (pourriture de poisson), aussi employé au Laos que l'huile, le beurre ou la graisse en France pour assaisonner les mets, et des épices sans lesquels il ne se met jamais en voyage, feront une sauce appétissante (pour lui) avec laquelle il pourra facilement avaler son riz gluant, qui, mangé seul, passerait difficilement.

Le temps des repas est très court, y compris l'apprêt, il ne dure pas plus d'une heure. Et pourtant il faut aller chercher du bois mort, des légumes pour le potage, fabriquer des chenêts pour y poser la marmite et manger les mets.

Les affluents de la Moûn sont très poissonneux, à certaines époques de

l'année. Pendant que j'explorais le Si (grosse rivière, affluent de la rive gauche de la Moûn. Francis Garnier a placé son confluent avec la Moûn plus de 100 kilomètres trop à l'ouest), j'ai vu mes rameurs prendre, en peu de temps, une pleine jatte de petits poissons sans autre engin qu'une écharpe-ceinture en coton. Je les vis également poursuivre et disputer à un aiglon un gros poisson de plus d'un kilo dont ils finirent par se rendre maîtres.

Ce soir-là, ils firent un repas de gala, car je leur donnai encore cinq ou six œufs pourris dont ils sont très friands, potage, friture et omelette firent les frais de ce repas gargantuaesque. Pour faire honneur à son amphitryon, après un repas copieux, il n'est nullement besoin de faire effort pour retenir les gaz emprisonnés ; au contraire, il faut selon la pittoresque expression de Moura, que l'on entende tirer le canon à la fois dans la batterie haute et la batterie basse ; c'est l'indice certain que l'hôte est content de son amphitryon.

Les Laotiens ne boivent point en mangeant ; c'est après le repas, et après s'être soigneusement lavé la bouche, qu'ils avalent quelques gorgées d'eau pure ou plus rarement du thé. La boisson des jours de fête est de l'alcool de riz, qu'ils boivent à tire-larigot ; cet alcool est distillé par eux par un moyen des plus primitifs et des plus simples. Dans une marmite est du riz fermenté. On verse de l'eau sur ce riz et l'on ferme hermétiquement le vase qui le renferme, en ayant disposé sur l'eau une coupe hémisphérique de cuivre. On fait arriver sur le couvercle du vase un courant d'eau froide, et l'on allume le feu dessous. L'alcool du riz fermente, distille, arrive contre le couvercle refroidi par le courant d'eau, se liquifie et tombe dans le bassin en cuivre, où on le recueille pour le boire. Je l'ai trouvé meilleur que celui de la régie de Cochinchine. Hommes, femmes et enfants en font à certaines époques un usage immodéré, bien qu'on ne puisse dire que le Laotien soit ivrogne. Cependant je crains que les jours de copieuses libations du laoû (eau-de-vie) ne se multiplient comme cela paraît être la tendance. Les Laotiens sont très hospitaliers. Sous ce rapport, d'ailleurs, je suis assez mauvais juge, car j'ai dû à la protection des Résidents siamois d'Oubône, et à la considération dont ils m'avaient entouré, d'être reçu partout où je suis allé par des gens prosternés à mes pieds et n'osant point m'interroger sans que je leur en eusse donné l'autorisation. J'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de mon professeur qu'il vînt s'asseoir à côté de moi. Dès qu'un des fils du Résident arrivait, le malheureux se mettait à

plat ventre avec la mine d'un élève surpris en défaut. D'ailleurs il m'a dit bien souvent qu'il préférerait être couché par terre qu'assis dans un fauteuil, parce qu'il n'y était pas habitué.

Le tabac forme une denrée de première nécessité pour le Laotien. Les Pères m'ont affirmé que beaucoup de leurs chrétiens préféreraient se passer de leur repas que de leur cigarette. La plupart du temps, le tabac est roulé dans des feuilles de bananier préparées spécialement pour cet usage. L'arec et le bétel sont d'un usage aussi commun qu'en Cochinchine. Les Laotiens y ajoutent, outre la chaux toujours blanche, un morceau d'écorce de sisïet (*schontenia*), qui communique à la salive cette couleur rouge-sang si répugnante pour la plupart des Européens. L'usage de l'opium, réservé autrefois aux seuls Chinois, commence à se répandre parmi la classe aisée et les classes dirigeantes du Laos. Les provinces de Louong-Prabang et de Nong-Khay en produisent en quantité trop minime pour les besoins du pays. Aussi les prix de cette denrée ont tellement augmenté que nous pourrions écouler notre opium de la régie, concurremment avec celui du haut Laos, avec un bénéfice très rémunérateur.

VÊTEMENTS

Les Laotiens ne portent aucune coiffure, ils ont ordinairement les cheveux ras. Quelques-uns se les font couper en brosse, à la façon Siamoise. Les porteurs de cheveux en brosse sont en général d'un caractère revêche, peu sociable et désagréable. Les femmes portent en général les cheveux longs et relevés en spires, formant un gracieux chignon, conique sur le crâne. Ce chignon est maintenu par un foulard de soie jaune. Quelques femmes, les vieilles surtout, se coupent les cheveux ras comme les hommes. C'est fort laid. Les bonzes se rasent la tête comme partout ailleurs. Quant aux enfants, ils portent les cheveux comme il leur plaît. L'importante cérémonie de la tonte du toupet, qui est pratiqué avec tant de pompe au Siam et au Cambodge, n'existe point au Laos. Les hommes épilent les rares poils de barbe qui leur poussent au menton. Ils ont ordinairement la tête et le buste nus. Ils se couvrent le bas du corps d'un langouti de coton, la plupart du temps en soie pour les gens aisés. Les femmes portent la jupe laotienne rayée, appelée *sin*. Ni hommes, ni femmes n'ont de chaussures. Dans les campagnes, les femmes et les filles ont le buste nu. Dans les villes, elles commencent à se couvrir la poitrine avec une écharpe de coton blanche ou

de soie de couleur. La parure la plus répandue et qui pourrait faire croire à une richesse générale, considérable au Laos, ce sont les ornements dorés à grands chaînons que les femmes portent en sautoir et les énormes bracelets également dorés dont sont parées la plupart d'entre elles, même celles de la basse classe. Si l'on n'était pas averti que ces bijoux ne sont point en or et que les Laotiens savent dorer artificiellement, on pourrait s'étonner de la profusion avec laquelle l'or serait répandu au Laos.

Le port des anneaux et des boucles d'oreilles est moins fréquent qu'en Annam. Les parasols et éventails sont d'un emploi très restreint. Tout est un motif de fête au Laos. Les fêtes donnant lieu à des réjouissances publiques, sont celles du premier de l'an, qu'ils célèbrent trois fois : 1^o le premier de l'an Chinois; 2^o le premier de l'an Siamois, et 3^o enfin le leur. A certaines époques fixes ont lieu également de grandes fêtes, comme la fête des fusées, les libations de l'eau du serment, etc. En outre, la crémation d'un haut personnage donne toujours lieu, dans la localité, à des réjouissances publiques pendant plusieurs jours. On accourt à cette fête des provinces environnantes, souvent fort éloignées.

Les jeux corporels sont la boxe et la lutte à main plates. L'escarpolette, les courses à pied, les joutes de barques, le jeu de la grippe des cocos, la balle, le colin-maillard, le jeu du volant que l'on se renvoie avec le pied, la pêche, la chasse, les promenades dans les forêts ou sur les cours d'eau et les courses à cheval sont aussi des amusements favoris des Laotiens.

Les jeux de hasard sont nombreux ; cependant je crois que les Laotiens en général sont moins passionnés pour ces sortes d'amusements que leurs voisins Cambodgiens, et surtout les Annamites. Les principaux jeux de hasard sont le baquan, les dés, le tourniquet, les cartes, le jeu des trente-six bêtes et enfin les paris, dont une espèce que je n'ai point vu pratiquer ailleurs. Ce jeu consiste à planter un couteau à peu près vers le milieu d'une canne à sucre. Cette canne est dressée debout à une certaine distance des joueurs, qui coupent des fétus de la longueur qu'ils supposent nécessaire pour que leur fétu, ajouté au plus court morceau de la canne, égale le tronçon le plus long. On place tous ces fétus les uns près des autres, sur un tapis et les paris s'engagent. Lorsqu'ils sont terminés, on tranche complètement la canne et l'on compare ; le gagnant est celui qui a eu le coup d'œil le plus juste.

ORGANISATION POLITIQUE

Le Laos est divisé en grandes et petites provinces relevant des grandes en nombre déterminé.

Les provinces sont divisées en districts et les districts en villages. Les provinces sont administrées par des gouverneurs indigènes, sous la direction et l'absolue dépendance, depuis 1883, de commissaires résidents siamois. La cour de Bangkok, inquiète de notre rapide extension coloniale en Indo-Chine, a envoyé des hauts fonctionnaires Siamois dans les principales provinces laotiennes, limitrophes de nos possessions : à Nong-Khai, à Bassak, à Oubône, à Stung-Tréng, à Attopœu, à Kham-Thong Gnaï, etc.

Ces Missi-Dominici administrent le pays à la Siamoise. Le Laos perd son originalité avec une rapidité d'autant plus grande, que ses mœurs, sa langue et ses institutions politiques et sociales diffèrent peu de celles de leurs dominateurs. Les gouverneurs des grandes et des petites provinces sont tous nommés par le roi de Siam. Les grands vont recevoir l'investiture à Bangkok, ayant soin de se munir de riches présents pour le roi et pour les ministres. Les petits gouverneurs reçoivent leur brevet et les insignes de leur dignité à domicile, sans qu'ils soient obligés de se déranger. Les uns et les autres doivent être proposés par les notables fonctionnaires de la province, en suivant la voie hiérarchique. Maintenant, ils doivent surtout chercher à se ménager les bonnes grâces des résidents Siamois, qui pèsent d'un grand poids dans les décisions royales.

Une chose digne de remarque dans le libellé du brevet des gouverneurs, c'est qu'il leur est expressément défendu de fumer, d'acheter ou de vendre de l'opium.

Les titres des gouverneurs, toujours choisis par le roi, sont des dénominations pompeuses tirées du « Sanscrit ». L'honneur d'ajouter une syllabe de plus à leur titre officiel, se paie généralement fort cher. Quand au contraire, le roi en retranche une, c'est une insigne défaveur pour le titulaire. Le premier mot du titre donne ordinairement le degré d'élévation dans la hiérarchie mandarinale; *phya* (prince) est le plus haut titre que puissent obtenir les gouverneurs ou les administrateurs dans les provinces; *prah* vient ensuite, *louông*, en troisième et dernier lieu.

Les insignes sont ordinairement composés d'une bétellicière, d'une

aréquière, d'une aiguière, d'un crachoir en or, en vermeil, en argent ou en bronze, et d'un parasol en étamine rouge ou chiné.

La dignité du gouverneur est héréditaire dans la même famille; quelquefois, cependant, le roi de Siam nomme comme gouverneur un fonctionnaire en dehors de la famille; mais c'est bien rare, car ces nominations ont toujours eu de fâcheuses conséquences. Elles pourraient même pousser à la révolte.

A la tête de chaque province, outre le gouverneur, il y a encore l'op-pahat ou vice-gouverneur, le latsevong et latseboute, premier et deuxième adjoints aux gouverneurs.

Les pouvoirs spéciaux du sous-gouverneur et du gouverneur sont assez mal définis, de sorte que ces deux fonctionnaires sont souvent en désaccord et en conflit d'attribution. Cette zizanie profite naturellement à la cour de Bangkok, qui l'a créé avec intention. Si les Siamois ne connaissent pas la maxime : « Diviser pour régner, » ils en ont au moins l'intuition, et l'état de choses qu'ils ont créé est, avec la grande liberté qu'ils ont laissée au peuple laotien, les deux causes principales qui ont empêché la révolte d'éclater.

Avec le nouvel ordre établi depuis 1883, je crois fort que les révoltes ne tarderont pas à ensanglanter le Laos. Au-dessous des quatre grands fonctionnaires dont je viens de parler, sont les fonctionnaires ordinaires : kromo-kânes en siamois, mœuongs en laotien, ce sont les juges; mœuongsên et meuông-chân, les collecteurs d'impôt, les chefs magasiniers; puis viennent ensuite les soupones, les senônes, les sênites, etc., greffiers écrivains, porteurs d'ordres, etc. Tous ces fonctionnaires et employés sont au chef-lieu de la province.

Les chefs de districts s'appellent : ta-sêng; les chefs de gros villages : kamenanes-bânes, et les chefs des villages ordinaires pô-bân (père du village).

Dans la province de Bassak, le gouverneur-roi a le droit de haute et de basse justice. Dans toutes les autres provinces de la région qui nous occupe, les criminels condamnés à la peine capitale sont expédiés à Bangkok, où le roi a seul le droit de statuer sur leur sort.

Les gouverneurs ont pour fonctions de s'occuper de l'administration de la province; ils sont personnellement responsables de la perception de l'impôt, dont ils ont le tiers. Pourvu qu'il n'y ait pas de plaintes trop graves sur leur compte, et que les impôts rentrent régulièrement sans retard, ils sont absolument libres de faire ce que bon leur semble.

En mars et septembre, ils sont tenus de faire boire l'eau de serment à

tous les fonctionnaires et employés sous leurs ordres. Les libations de l'eau du serment se font de la façon suivante à Oubône : la cérémonie a lieu dans la principale pagode du chef-lieu. Les autorités des districts et villages se pressent dans la cour de la pagode royale. Chaque village envoie ses représentants, proportionnellement au nombre de ses habitants. Les villages de moins de cent inscrits sont dispensés de la représentation. La photographie du roi est transportée pompeusement entre deux files de soldats (huit de chaque côté) dans la pagode. Bientôt paraissent les hauts fonctionnaires Siamois, le Pra Yarat Sêna et ses fils, en riches costumes. La cérémonie commence par des prières pâlies que psalmodient les bonzes. Un atschan (docte laïque) lit la formule du serment.

FORMULE DU SERMENT

« Nous, qui, semblables aux animaux, ne possédons qu'un atome de raison, prêtons serment de fidélité au sacripède souverain qui siège au-dessus des têtes. Que la Trirâtma, le divin Bouddha, sa doctrine et son clergé, et les myriades d'anges qui protègent le trône d'albâtre et les génies protecteurs des véhicules royaux, des richesses royales, viennent ici prêter une oreille attentive au serment solennel que nous allons faire à l'auguste souverain qui règne au-dessus de nos têtes; à son auguste épouse et aux vieux mandarins; soutiens de l'empire!

» Nous tous, officiers, gouverneurs des provinces, magistrats, chefs des districts et des villages, paysans, qui vivons dans les limites du pays soumis à ses lois, nous venons le cœur plein de reconnaissance, rendre grâce de tous ses bienfaits...

» Si je viole ce serment solennel, que je sois damné dans le plus profond des enfers! Que j'y sois brûlé, rôti, grillé, dans son feu horrible pendant des myriades, des dizaines de myriades, des éternités de générations!!! Et, mes peines terminées dans cet enfer, lorsque je renaîtrai dans un monde quelconque, que je sois toujours malheureux, dans une condition misérable, dépourvu de tout moyen d'existence, que je ne puisse jamais jouir de la vue du Bouddha, ni de l'audition de sa doctrine, ni des grâces de son clergé. Et lorsque le divin sauveur des êtres viendra à la fin des mondes guérir les âmes pour les conduire au « Swarga » ou au « Nirwâna », que je ne sois pas sauvé!!!

» Mais si je suis vraiment fidèle, si je garde sincèrement la gratitude et

la reconnaissance que je dois, si je ne complotte et ne trame aucune révolte (comme je l'ai dit précédemment), que les dieux protecteurs, les esprits stellaires, les génies sylvains, les sylphes des quatre mondes, les gardiens du trône d'albâtre, les anges gardiens de notre roi, ceux qui protègent le palais aux superbes tours, ainsi que ceux qui prennent soin des magasins royaux, les gardiens des arsenaux, que ceux qui se tiennent dans ses armes, ses biens, ses mets, ses boissons, etc., veillent sur moi, me protègent, me secourent dans les dangers, que ceux qui sont fidèles et sincères prospèrent ! Que la félicité, le bonheur, les joies ineffables soient leur partage. Qu'en ce monde ils soient exempts d'infirmités, de maladies de toutes sortes, dont nous avons déjà parlé... Et lorsque je mourrai, qu'il me soit donné de m'éteindre sans souffrances, comme si je m'endormais d'un profond sommeil, et que mon réveil ait lieu dans les demeures éternelles des anges, au « Swarga », séjour des bienheureux, où sont éteintes les tribulations des renaissances !

» Si je dois naître parmi les hommes, après avoir habité le « Swarga », faites que je sois abondamment pourvu de mets succulents et de toutes les douceurs de l'existence humaine !... »

(Cette litanie peut bien durer une demi-heure, car je n'en ai pas traduit la moitié).

Lorsque le docte laïque a fini sa lecture, le Pra Yarat Sêna la relit pour son propre compte, sur une formule spéciale, puis son fils aîné, puis ses deux autres fils, successivement par rang d'âge. Après cela, on en distribue des exemplaires dans l'assistance, et un lettré lit à haute et intelligible voix, membre de phrase par membre de phrase, toute la longue formule. Tous les assistants, prosternés, qui se trouvent le plus près de chaque lecteur, répètent en chœur et avec un sérieux imperturbable, cette interminable kyrielle de kha p'rah p'ôût chaoû (je, moi), que pas un ne comprend d'ailleurs. Toutes ces voix mêlées, les unes allant plus vite que les autres, et ceux qui se dépêchent le plus gagnant au moins 5' sur les plus lents, forment une cacophonie et un brouhaha à n'y rien comprendre. Dans ces conditions, il serait bien facile de tricher ! Quand le serment a été prononcé par toute l'assistance, on trempe des armes (sabres, épées, baïonnettes, lances, fusils, etc.) dans le grand vase de bronze, qui contient l'eau destinée aux libations assermentales. Ensuite, le Pra Yarat Sêna se tourne agenouillé vers la photographie du « Maître des Existences » et fait trois profondes salutations.

Cela fait, on puise de l'eau dans des coupes en cuivre, et chacun en boit par rang d'ordre : le Pra Yarat Sêna et ses fils se servent d'une tasse à café pour boire ; le gouverneur d'Oubône vient ensuite, puis les fonctionnaires de tout ordre. Cette eau, dont j'ai bu également, n'a point de goût particulier, c'est de l'eau naturelle sur laquelle les bonzes ont prononcé des mântrams, et voilà tout.

Les libations terminées, les bonzes psalmodient de nouveau quelques versets pâlis et s'en vont. Le Chaou-Khoûn (seigneur bienfaiteur, appellation des grands mandarins siamois) explique aux Laotiens que les Etats du roi sont vastes, que son pouvoir est immense ; il leur fait un petit cours de géographie et de politique à la siamoise (avec beaucoup d'autorité, car il est relativement très instruit, surtout en géographie), qu'ils écoutent bouche béante. Il les engage à tenir fidèlement le serment qu'ils viennent de faire, non plus par crainte des peines futures, mais s'ils craignent tant soit peu les châtiments temporels.

Les centaines de députés des villages qui n'avaient pas pu se caser dans la pagode, avaient reçu une averse diluvienne sur les épaules pendant la cérémonie. Le Pra Yarat Sêna (Chaou-Khoûn) leur fait un petit speech avant de partir. Il leur parle de leurs devoirs de fidélité envers leur gracieux souverain et envers les lois. On remporte aussi pompeusement qu'on l'avait apportée la photographie du roi de Siam, et nous entrons à la suite chacun chez nous.

Toutes les provinces du Laos sont placées sous l'autorité de Maha-Malla, ministre de l'intérieur du Siam.

Les villages jouissent d'une grande indépendance. Pourvu que les inscrits paient leur capitation et fassent régulièrement leurs corvées, ils sont absolument libres d'agir à leur guise après, et de faire ce que bon leur semble, toutes les professions étant libres.

La capitation est perçue par les gouverneurs ou des collecteurs spéciaux.

Les grandes provinces centralisent l'impôt des provinces qui se trouvent dans leur ressort.

Le taux de capitation varie suivant les provinces. Il présente des différences considérables. Ces fluctuations proviennent soit du fait des gouverneurs qui, pour faire leur cour au roi de Siam, se sont engagés dans certaines à verser plus que leur prédécesseur ; soit du fait du gouvernement Siamois, qui a parfois taxé extraordinairement certaines provinces pour

punir leurs habitants de quelques méfaits ou de quelque révolte. La capitation varie entre 6 et 15 francs. Elle se paie le plus souvent en espèces, quelquefois elle s'acquitte au moyen de quelques redevances spéciales, cire, ivoire, tissus de soie, de coton, écorce de couleur, cardamome, etc.

Un inscrit originaire d'Oubône, par exemple, qui ira s'établir à Korat, paiera la capitation de sa province d'origine et non de celle qu'il habite¹.

Cette singulière coutume présente de tels inconvénients et de telles difficultés de récupérer l'impôt, qu'elle ne tardera pas, je crois, à être abolie.

Pour cela, chaque année au mois de juin-juillet, époque de la perception, chaque province dépêche un Kha-louông (envoyé royal) dans toutes les autres provinces dans lesquelles se sont fixés de ses inscrits. Pendant trois ou quatre mois, on ne voit que ces collecteurs voyageant sur les routes, on ne rencontre qu'eux dans les Salas (pied-à-terre des voyageurs). Si on abolit ce déplorable système, il faudra nécessairement unifier la capitation, autrement les Laotiens des mœuôngs (provinces), payant 15 francs de capitation, émigreraient en masse pour aller se fixer dans celles où les inscrits ne paient que 6 francs. Cela pourrait être un moyen de peuplement pour les provinces qui quoique riches sont délaissées.

La capitation totale de la région qui nous occupe peut bien produire un revenu annuel de 1 million au profit du trésor royal, sinon plus.

Il est d'ailleurs absolument impossible d'obtenir des Laotiens qu'ils nous renseignent exactement à ce sujet. Est-ce ignorance, mauvaise volonté ou mot d'ordre, toujours est-il que vous aurez autant de réponses différentes que d'individus interrogés.

Outre la capitation, chaque inscrit doit encore tant de jours de corvées par an.

Ces corvées se font soit au village, soit au chef-lieu de la province. Elles consistent alors à veiller autour de la prison, sur les éléphants, les chevaux, les bœufs, les portes, les maisons des hauts fonctionnaires. Pendant tout mon séjour au Laos, j'en ai eu deux se remplaçant tous les deux ou trois jours. Quelques-uns venaient de villages éloignés de un ou deux jours du chef-lieu. Ils faisaient les gros travaux de la maison, mais comme

¹ Les collecteurs d'impôt siamois vont même le percevoir jusque sur les sujets laotiens qui se sont établis sur le territoire du Cambodge.

je n'avais guère besoin que de bois et d'eau, mes deux khônvénes (veilleurs) étaient relativement très heureux. Les registres des corvéables sont établis par cinq mandariniaux du chef-lieu. Le nombre de jours de corvées à fournir par chaque inscrit est aussi variable que le chiffre de la capitation.

Chaque année les registres sont révisés.

Quelques travaux d'intérêt particulier se font également par corvées; construction d'habitation, de palissades, etc., pour les grands mandarins. Les salas ou maisons de repos pour les voyageurs se font aussi par corvées.

ARMÉE

En temps de guerre, les soldats sont choisis parmi les inscrits. Ils emportent avec eux leurs armes, fusil, lance, sabre, etc. En 1886, le Phya Amat recruta de cette façon 500 hommes dans la province de Bassak, pour se porter contre une bande de Hos que l'on signalait comme ayant envahi le nord-est du Laos. Heureusement pour lui ce n'étaient point de véritables Hos qui avaient causé cette alerte. C'étaient des Annamites fuyant la guerre qui désolait alors leur pays, qui étaient venus chercher à s'établir pacifiquement sur le territoire du Laos. Six mois après leur départ, les terribles guerriers laotiens rentrèrent dans leurs foyers, sans avoir fait le coup de feu, mais exténués par les fatigues et les privations. Les individus désignés comme devant faire partie d'une expédition militaire peuvent s'exonérer en fournissant un remplaçant. Ils trouvent assez difficilement ce remplaçant, car ils ne peuvent le choisir que parmi les inscrits d'un certain âge. Il y a peu d'amateurs de gloire militaire au Laos. Le Laotien n'est rien moins que guerrier, et je connais telles provinces, entre autres Khémarat, où les gens amassent des richesses pour gagner les bonnes grâces des Hos. Au cas où ceux-ci envahiraient leur province, ils ne se défendraient point et imploreraient la clémence des envahisseurs en les gorgeant d'argent. D'ailleurs peut-on supposer que des armées recrutées comme je l'ai dit, puissent présenter une résistance tant soit peu sérieuse, excepté si elles combattaient *pro aris et focis* ?

En dehors de la capitation et des corvées, toutes les industries sont libres; il n'y a ni fermes, ni douanes, ni impôts, ni patentes d'aucune sorte.

(à suivre)

Mémoire du HAVRE DE GRACE, de celui de FECAMP et de HONFLEUR (par Abraham DU QUESNE)

(Extrait)

INTRODUCTION

Divers écrivains ont remarqué que, de la frontière de Belgique à l'embouchure de la Seine, la côte de France est une des plus mauvaises de l'Europe. Sur ses alignements uniformes s'ouvrent, il est vrai, plusieurs ports, mais leurs entrées étroites sont d'un difficile accès, et par les gros temps, si fréquents dans ces parages, le navire qui les manque est en perdition. Ni Dunkerque, dont les deux passes sont assez éloignées, ni Calais, qui n'a été longtemps qu'un port d'échouage, ni Boulogne, trop ouvert aux vents d'Ouest, ni Dieppe, qui n'a pas même l'apparence d'une rade, ni enfin le Havre, aucun de ces ports n'offre un seul de ces abris où l'on entre en tous temps à pleines voiles.

A la vérité, cette remarque n'est pas nouvelle. Dès le règne de Louis XII, c'est-à-dire il y a quatre siècles, marins et ingénieurs s'efforçaient de faire ressortir tout ce que la France perdait, pour sa sûreté et pour son commerce, par l'absence d'une rade, par l'absence d'un port de refuge dans la Manche. De ces inquiétudes patriotiques est née l'idée du port du Havre.

Le Havre a été bâti sur la pointe d'une grande vallée qui aboutit à l'extrémité de l'estuaire de la Seine, sur un terrain uni et marécageux, au pied du massif de la Hève. L'initiative privée, secondée par les gouvernements qui se sont succédé, y a créé un établissement maritime de premier ordre. Et cependant, toutes les ressources de l'art, tous les travaux entrepris ont été impuissants à résoudre les deux difficultés que présente le port du Havre : il n'a pas de rade abritée ; il a besoin de se défendre par des soins particuliers contre les atterrissements qui résultent de la double action de la mer et du fleuve.

L'attention de deux grands ministres se porta successivement du côté de l'établissement du Havre, que le pays avait si grand intérêt à soutenir et à développer. En 1639 et en 1640, Richelieu ayant formé le dessin de faire creuser dans la Manche un port capable de contenir de grandes flottes fit visiter les côtes de France depuis Calais jusqu'à Cherbourg. On a dans des procès-verbaux les résultats de l'enquête qui fut confiée à Louis Le Roux d'Infreville, commissaire général de la marine. En 1663 et 1664, dès les premières années de son administration, Colbert se montra disposé à traiter favorablement le Havre, à prendre des mesures pour assurer l'agrandissement de la ville, la franchise du port, la construction d'un outillage maritime. D'après ses ordres, plusieurs commissaires du roi et l'ingénieur Regnier Jansse visitèrent le Havre, en examinèrent les passes, recherchèrent exactement les ouvrages à maintenir, les travaux à entreprendre, les sondages à opérer sur la rade et dans la baie pour le développement du port de commerce et la création d'un port militaire.

C'est à ces projets conçus par l'esprit lumineux et l'activité pratique de Colbert que répondit le mémoire d'Abraham Du Quesne, lequel n'est pas complètement inconnu, mais, à notre connaissance, n'a pas été mis à profit jusqu'à présent.

Au printemps de l'année 1669, l'illustre chef d'escadre reçut donc le pouvoir de visiter sur les côtes normandes tous les travaux qui avaient été résolus, ceux qui avaient été exécutés et ceux qui restaient à faire. Le ministre voulait continuer les aménagements nécessaires aux ports de Dieppe, du Havre et de Honfleur pour être certain du nombre des vaisseaux qui pourraient s'y retirer en sûreté tant de la mer que des ennemis.

Les investigations de Du Quesne portèrent ; sur les conditions naturelles du port du Havre ; sur les conditions d'accès et de mouillage ; sur la nécessité de bassins de retenue et d'écluses de chasse pour débayer le chenal ; sur le projet de creuser un canal alimenté par la rivière de Harfleur. Ses dernières appréciations eurent pour objet l'état de la rade devant le Havre. Mieux que tout autre, Du Quesne, venu maintes fois y jeter l'ancre avec de grands vaisseaux, était en état de confirmer que la rade était de grande fatigue et exposée à tous les vents de tempête.

Nous avons joint au mémoire dont on vient de parler brièvement un procès-verbal concernant des sondages opérés dans la Seine, par Abraham Du Quesne en personne ; ce document est antérieur de près de vingt années au premier. En voici une rapide analyse :

On sait que la France n'a possédé une marine militaire permanente solidement constituée que dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Auparavant nos flottes de guerre étaient en partie formées de navires loués ou achetés à quelque puissance voisine, à la Hollande notamment. Mais le cardinal de Richelieu, en donnant à la marine une activité qu'elle avait perdue, puis Colbert après lui, employèrent toute leur volonté à mettre en ordre cet état de choses. L'intérêt du pays, comme sa dignité, conseillaient de ne point passer par les mains de l'étranger. On s'était donc mis à l'œuvre pour fonder des ateliers, des cales de construction, des arsenaux. On s'était même résolu à utiliser, en Normandie, les ressources qu'offraient les vastes forêts de Roumare, de Rouvray, de La Londe et de Pont-de-l'Arche, et d'exploiter sur place leurs futaies au profit des constructions navales. C'est ainsi que, chose remarquable, on voyait en l'année 1646, aux quais d'Elbeuf, un navire de 350 tonneaux sur son chantier : c'était une corvette de 12 canons, à un pont, un gaillard et un château de quinze pieds de longueur. On projetait de bâtir au même endroit des flûtes de 700 à 800 tonneaux.

Mais s'il avait été avantageux et économique de choisir la proximité des forêts, il était à propos d'interroger les marins sur la possibilité de conduire à la mer un navire construit à plus de 35 lieues de la côte ; de savoir s'il éviterait la barre du flot, les hauts fonds des Meulles et de Villequier. En cette circonstance, Du Quesne reçut la mission de chercher à connaître la profondeur de l'eau depuis Rouen jusqu'à l'embouchure de la Seine, sur un parcours de 116 kilomètres, et il consigna ses observations dans le procès-verbal que nous donnons plus loin.

La date de la pièce est à noter. Elle est celle du séjour que fit, en France, Abraham Du Quesne, alors amiral-major au service de la Suède, et venu à Paris vers la fin de mars 1646. Déjà Richelieu appréciait si bien les qualités remarquables du capitaine dieppois, qu'il crut devoir lui confier le soin d'examiner les moyens de descendre au Havre le navire bâti à Elbeuf, et ceux qu'on devait y mettre sur le chantier par la suite. Du Quesne toucha pour ce voyage mille livres (5,000 francs environ), qui lui furent comptées par Pierre Boucher, trésorier de la marine.

D'après la reconnaissance des localités, Du Quesne constata que les pilotes relevaient 10 à 12 pieds d'eau au banc des Meulles, dans les grandes marées, et 10 pieds seulement plus bas, un peu au-dessus de Quillebeuf. Il en tira la conclusion qu'on ne pouvait construire, à Elbeuf, de navires

au-dessus de 500 tonneaux. Aucun pilote, ajoutait-il, n'oserait s'engager à descendre un navire tirant plus de neuf pieds.

La navigabilité de la Seine, restée dans cet état d'imperfection jusqu'à notre époque, a été heureusement transformée depuis quarante ans; aujourd'hui, des navires jaugeant 1,700 tonneaux, avec un tirant d'eau de 5^m60, s'amarrent aux quais de Rouen.

CH. BRÉARD.

1^{er} septembre 1665.

— LE HAVRE —

Autrefois le port du Havre estoit plus profond de beaucoup et plus commode pour les grandz vaisseaux, ensorte qu'encore les années 1620 et 1625 des navires du Roy, la *Nostre-Dame* d'environ huict cens tonneaux et quatre autres de grandeur considérable demeuroient en flotte de basse marée proche de la grande Bare. Tous les moyens vaisseaux venant de Rouan et des ports voisins entroyent dans ce port facilement d'un tiers du flux. Aujourd'huy, il n'y a pas d'endroit ou une barque de cinquante tonneaux puisse demeurer en flotte, et avec peine et risque les vaisseaux de Terre Neufue qui sont très moyens entrent dans ce port lors de la plaine mer, si ce n'est aux grandes marées que le vent soit propre et la mer calme.

Environ l'an mil six cens trente cinq, il fut construit vn Bassin en lieu où il se trouuoit des marques y en auoir eu autre fois, l'entrepreneur de cet ourage estoit un nommé Renie Jans, père de celuy qui porte ce nom. Le dict entrepreneur à forfait, estoit obligé après auoir acheué le dict Bassin de le garantir et l'entretenir a ces (sic) despens pendant vn an, dans lequel temps il arriva vn accident à la platte forme sur quoy roulent les portes ouurant et fermant, il fit incessamment trauailler à reparer ce deffaut, et en consideration de la despence extraordinaire que le dict entrepreneur fut obligé de faire à ce radoub il luy fust donné la somme de six mil livres par dessus son marché.

Je me souuiens qu'en ce temps là je remarquay que la platte forme de l'entrée dudict Bassin n'estoit pas assés basse. Alors les espits et les barres ou escluses estoient entretenües, ce qui conservoit le port en son estat

jusques enuiron l'année mil six cent xliiij que la marine, et les officiers d'icelle audict lieu, commença a estre negligée et abandonnée. A donc le Commandant de la Place se rendit dispensateur de l'ouuerture des portes du Bassin et imposa vn tribut sur les vaisseaux qui y entroient, et pour le séjour qu'ilz y faisoient, en sorte que ce qui auoit esté destiné pour les seulz vaisseaux du Roy fut commun à tous particuliers qui auoient la liberté à cette condition de charpenter et radouber sans auoir esgard aux ordures et immondices qu'ilz faisoient dans ledict Bassin, ce qui a donné lieu aux désordres auquel il est aujourd'hui remply et presque comblé de vase et les portes rompues et le talus d'icelle escroullez et qui menacent prompte et entière ruine.

Ce qui est cause de l'empirance de ce port, c'est que l'on a pas entretenus les espits ou jettée du costé vers l'amont ou le cap appelé la Hèue, d'où continuellement les vagues et le courant de la mer poussent les grauiois et les cailloux à l'entrée du port n'estant plus arresté par lesdictes jettées en sorte qu'il s'est formé un platon ou large banc de cailloux emienté (?) de grauiois et du limon verd de la mer, lequel enfin acheuera de gaster la tenue du port, s'il n'y est pourvieu comme il sera dict cy après.

De plus le mauvais entretient des escluses ou bares qui au lieu de les ouvrir ou laisser courir toutes les marées qui feroit soixante fois par chasque mois elles n'ont courut depuis plusieurs années au plus que douze fois par mois, ce qui est cause que l'entrée du port n'est pas assez large ny assez creuse et souuent bouchée, comme lorsque M. du Terron y passa le mois de novembre dernier.

La raison pourquoy lesdictes escluses ont esté retenües, c'estoit pour conseruer l'eau à vn moulin qui est proche de la citadelle qui donne enuiron trois cens cinquante liures de ferme par an, de quoy le receueur ou le commandant dispose.

La négligence des Escheuins pretextée de la pauureté de la ville, le peu d'interest publicq que les vns et les autres ont eu particulièrement pour l'entretient de ce port l'a reduict en l'estat où il est, ce que ayant reproché ausd. Escheuins ils ont résolu entre eux pour commancer à mieux agir de prendre la ferme dudict moulin, dans l'espérance que Messieurs des Compagnies d'Orient et d'Occident contribueront au payement d'icelle, et par ce moyen l'on aura la liberté de faire courre plus souuent lesdictes barres ou escluses.

Quant aux moyens de faire ce port meilleur je les considère en deux

manières. La première avec moins de despence mais absolument nécessaire si le Roy veut conseruer quelque commerce considérable en cet endroit.

Premièrement :

Que les escluses ou bares, tant celles de l'emboucheure du port que les autres, soient incessamment remises en bon et deub estat, en sorte qu'elles ne laissent pas perdre l'eau, comme elles font encores aujourd'huy, mesme vne de celle de l'emboucheure du port nouuellement raccommodée dont les portes de la première n'ouvrent pas assez, soit par la faute du devis ou du charpentier entrepreneur, ce qui doit estre particulièrement examiné, comme aussy pourquoy la seconde desdictes escluses, vers la tour, n'a pas esté posée aussy bas qu'elle estoit cy deuant ce qui est une grande faulte, que sy les entrepreneurs en sont coupables, ils soient oblizez à satisfaire à leur deuis, sans recevoir d'eux aucune excuse. Et que les plattes formes de bois y soient faictes comme auparauant, tant pour empescher que l'eau en tombant ne mine les fondemens que pour conduire le courant de l'eau qui en fera vn meilleur effect.

Et comme il manque d'eau ausdictes escluses ce qui faict qu'elles n'ont pas assez de force pour entresner assez loing les cailloux et les grauois que le flux et les vagues de la mer apportent au dehors et à l'entrée du port, et ce manque d'eau arriue notamment lors desdictes marées, à cause que les fossez de la ville et autres cricques qui contenoient autrefois vne bonne quantité d'eau sont remplis et comblés de vase à la vide desquels il faudroit incessamment trauailler et commencer aux fossés joignant la Tour qui sont remplis de grauois qui détournent tout à fait le courant de l'eau des deux principalles escluses que les trois jettées ou espitz ausquelles on trauaille aujourd'huy soient promptement acheuées et s'il se peut les esleuer de deux piedz de plus et qu'elles soient remplies de grosses pierres et non de petites, et que la charpente en soit forte et solide ou il arriuera que d'un fort coup de vent toute l'ouurage légèrement faicte sera ruynée ce qui causeroit des despences continuelles.

Oultre les dictes trois espitz où l'on travaille il seroit bon de refaire le quatriesme qui est plus au nord pour soulager celuy qui va estre le premier acheuée qui dans peu de temps sera comble.

Pendant que l'on acheuera le trauail desdictes espitz et que l'on pouruoirà la vide des vases des fossez, il faut sans auoir esgard au dict moulin ny autre interest particulier ouurir et laisser courir les escluses s'il se peult,

toutes les marées et sans nulle exception que pour des cas impreueus et que pendant trois ou quatre jours de grandes marées l'on fasse aller les habitants au pionnage à peine de grosses amandes pour pendant la course des bares, piocher et labourer le grauois à l'emboucheure du port et au lieu ou il conuiendra pour ce que le courant des bares, le flux et flotz de la mer les emportent aual, d'où elles ne reuiennent pas. Bien entendu que quand le canal approchera de sa perfection l'on pourra se relascher de quelques jours du pionnage.

Comme aussy que de la part des escheuins il y aye des bateaux au lest destinés pour toutes les marées des jours ouurables sans exception tant que le temps le permettra avec vn nombre d'hommes suffisans pour ramasser et recueillir le plus gros du gallet et pierre que le courant des bares ne peut entraîner tout a faict hors de la basse eau. Qu'il y ayt au mesme temps d'autres hommes avec instrumens propres à remuer les vases qui incommodent dans le port pour les dissiper pendant la course de la grande bare.

Il seroit nécessaire qu'il y eut vn homme assez intelligent et vigoureux qui aye auctorité et esgard à l'exacte obseruation de la cource des bares, pionnage et dissipation des vases, ainsy qu'il est dict, et que quand il arriuera par plus mauuais temps que d'ordinaire un nombre de perrois ou grauois à l'emboucheure du port, il oblige dans ces occasions les Escheuins de redoubler le pionnage, et que quand il les trouuera négligent ou portés d'intérêt particulier pour éuiter comme ils ont faict autre fois le trauail qui estoit absolument nécessaire pour la conseruation du port, il en informe le Roy pour y donner ses ordres, car il est constant que sy l'on n'agit pas assiduelement et avec vigueur à l'entretien et conseruation de ce port il se ruinera un jour sans espérance de le remettre.

Les choses ainsy disposées Sa Majesté se pourra promettre l'augmentation du commerce, que ce port deuiendra meilleur et capable d'y tenir vne forte escadre de ses vaisseaux, et y faisant construire vn bassin à l'endroit du port qui est le plus commode, auprès de la citadelle qui regarde droict l'emboucheure du port, par la raison que d'vn vent favorable l'on pourroit faire sortir tous les vaisseaux du Roy en vne marée ce que l'on n'a jamais peu faire de l'ancien Bassin, lequel pourtant se doit restablir pour seruir aux compagnies d'Orient et d'Occident à condition que l'on pose la platte forme de l'entrée au moins deux pieds et demy plus basse que celle qui est aujourd'huy.

C'est là ce que j'ay à dire pour bonnifier et entretenir le port du Havre de Grâce avec le moins de despence.

Mais s'il plaisoit au Roy rendre ce lieu célèbre par vn excellent port et capable pour y tenir et armer vn plus grand nombre de ses vaisseaux de guerre par la considération du pays abondant en gens de marine et victuailles nécessaires pour les armemens :

Il faudroit suivre l'ancien dessein de faire passer la riuière de Harfleur dans ce Haure, ce qui ne se trouue pas difficile y ayant mesme de la disposition par des fossés et criques qui sont dans le plat pays dont les terres sont aisées à creuser.

Cette riuière apporteroit en ce lieu de grandes commoditez qu'il n'a point, qui sont des eaues douces dont les habitans patissent journellement, repareroit le deffaut d'eau pour les escluses que cette riuière fourniroit par la retenue de ses eaues lesquelles avec celles du flux de la mer lachées à propos par les escluses feroient vne force extraordinaire, creuseroient et eslargiroient le port à son emboucheure en sorte que l'on y aborderoit sans risques mesmes alors des mortes marées.

Les traces de ce dessein paroissent encores dans le plat pays au trauail duquel il faudroit pour soulager la despence obliger les communes n'y ayant pas plus d'une lieue à ouurir en droite ligne.

Il faudroit que la dicte riuière entrast au Haure par trois portes ou escluses pour les ouurir les vnes apres les autres selon la commodité ou toutes trois ensemble, scauoir vne qui donne dans les fossez de la ville qui porte l'eau aux deux escluses de l'emboucheure du port, celle du milieu dans le bassin des vaisseaux du Roy qui de toute nécessité se doit construire comme il est dict auprès de la citadelle qui regarde l'entrée du port, la troisième et plus petite porte seroit dans les fossez de la citadelle affin que l'escluse qui donne ses eaues dans le port en soit fortifiée. Comme par le courant et retenue de cette riuière l'on auroit des eaues en abondance, l'on pourroit encor adjouster vne escluse au bout de l'espit de pierre qui s'appelle le muscier qu'il faudroit alors continver et alonger d'environ trente toises, cet ourage mettroit ce port dans sa perfection.

Il seroit aussi très auantageux pour l'entretien de ce port de suivre l'aduis des anciens experts touchant les jettées ou espits du costé d'amont, d'en construire vne considérable qui parte du Cap de la Hèue et aille jusqu'à la basse eau esleuée au dessus de la plaine mer et faicte de pierre, scauoir de gros gaux ou pierre sans taille arrangée à la main par des maçons

en presence des ingénieurs ordonnés par Sa Majesté qui feroient fournir d'engins nécessaires à cette construction dont les matheriaux sont en abondance sur le lieu, à cet effet il faudroit obliger les communes de la prouince à y venir trauailler à ramasser et à porter lesdicts materiaux aux maçons.

Cette digue ou jettée de pierre bien acheuée seroit vn grand soulagement à toutes celles de bois que l'on construit et que l'on répare le plus proche du port, d'aultant plus qu'il se remarque que led. cap de la Hèue se ronge et se mange continuellement par la mer et donne passage aux cailloux et produit mesme le grauois qui incommode le Haure.

L'exécution de ce dessein est digne du règne de nostre monarque qui veut faire prospérer la marine et la navigation de son Estat. Ce port seroit des plus considérables en ce qu'il est dans la Manche et près de sa demeure Royale à l'emboucheure d'une Riuière qui se pourroit aussy bonnifier.

DES RADES DEUANT LE HAURE DE GRACE

L'ancienne rade soubz le Chef de Caux ou de la Hèue a esté gastée pour n'y auoir pas eu d'ordre pour empescher le desertage des vaisseaux estrangers qui y attendent d'ordinaire les hautes marées pour monter en Seine.

Aujourd'hui au meilleur endroit où il y a très peu d'espace il ne se trouue de basse marée au plus qu'environ vingt pieds de profondeur, et il est arriué souuent qu'un nauire de médiocre grandeur, lors d'un vent de tempeste ou les vagues de la mer sont grandes que les dictz vaisseaux ont touché entre le fond, ce qui les a contraint de s'abandonner à la coste, en sorte qu'il ne faut faire estat de la dicte rade que pour peu de vaisseaux de deux cens tonneaux.

Il y a vne autre rade enuiron au sud de la ville où il y a de basse marée depuis six jusques à dix brasses de profond, mais le courant du flux et reflux à l'emboucheure de la Sceine y est extrêmement fort et dangereux et il faut que de grandz nauires qui y voudront poser soyentournys de nombre de bons cables, car s'il leur arriuait de basse marée ou de commencement de flux lors d'un fort vent de ouest ou norouest de rompre leurs cables et ainsy tomber sur les bancs de la Riuière de Sceine, il n'y auroit point de salut pour eux.

En cette rade il y peut tenir à la fois quinze ou vingt nauires marchandz, dans vne nécessité dix ou douze vaisseaux du Roy.

Toutes les fois que j'ay esté deuant le Haure avec de grandz nauires de

Sa Majesté, j'ay posé les autres à la grande rade au dehors du banc appelé l'Esclat vers le Chef de Caux ou cap de la Hèue où il y a quatorze ou quinze brasses de profondeur avec bon fond, mais l'on est exposé à tous les vents de tempeste qui viennent de la mer, et qui courent la coste. Il y a en ladicte rade autant d'espace qu'on en veut.

Cette rade est à vne lieue et a vne lieue et demye ou deux lieux de la ville vers la mer, elle est de grande fatigue, mais avec de bons nauires et bien amarrés, les gens de mer y trouuent les vaisseaux plus en seureté ¹.

*Procez verbal de la visite et sonde de la Riuière de Seyne depuis Elbœuf
jusques au Haure par (Abraham DU QUESNE).*

30 aoust 1646.

Deuiz de la visite et information faicte en plusieurs lieux sur la Riuière de Seine touchant les moyens d'y construire vaisseaux de guerre pour le seruice de Sa Maïesté, de quelz port et grandeur ils pourront estre et jusques à quelle profondeur ou tirant d'eau on les pourra sortir de la dite riuière.

Premièrement :

A Elbeuf où est le vaisseau qu'a fait bastir le sieur Richot il y a quantité de boys abattu à bastir vaisseaux, qui est du creu de la forest de Neubourg, distante de trois à quatre lieues dudict Elbœuf.

A la dicte forest de Neubourg, appartenant audict Richot et associez et entrepreneur pour la fourniture du bois et construction desdicts vaisseaux, j'y ay veu et remarqué grand nombre de boys tordz et qui est encor en creue, bon pour seruir à faire les membres, baux, bordages et serres desdicts vaisseaux, lequel bois ledict Richot est tenu de faire couper dans la fin de la lune de septembre. Commeaussy de trouuer et faire voir les quilles et pièces à faire estraues, et caintes coupez dans ledict temps. Ce qu'il a promis faire et commancer aussy tost à charroyer lesdicts boys au quay d'Elbœuf, soit pour y construire lesdicts vaisseaux ou faire embarquer lesdicts boys pour porter au lieu ou ils seront construits.

Le quay d'Elbœuf est beau pour bastir et dessendre les vaisseaux en

¹ La seconde partie du mémoire concerne les ports de Fécamp et de Honfleur.

l'eau, et la riuière assés profonde pour en porter de grandz n'estoient très mauuais et dangereux passages qui sont plus bas, le premier vers la Mailleraye qui se nomme les Meulles vn peu au-dessus de Caudebec où la riuière n'a de profondeur aux plus grandes marées, scauoir à la nouuelle et plaine lune, que dix piedz et quelques fois douze lorsque les vents règnent au nordouest qui donne dans l'emboucheure de la riuière; l'autre plus dangereux passage est vne lieue et demye au dessus de Quillebœuf lequel j'ay esté sonder et là fait assembler les plus experts pilottes de Villequier. Et s'est trouué qu'il n'y monte aux plus grandes marées, lorsque les vents sont propres à descendre la dicte riuière, que dix piedz, et qu'au dict lieu qui se nomme la Grauerie aux grandes marées il y a vn sy fort courant de flux et reflux que si vn vaisseau arriuait de toucher en terre audict lieu il seroit aussy tost bouleuersé par lesdicts courans, ce qui a esté confirmé par tous les autres plus anciens pilottes de Caudebec et de Quillebœuf suiuant les attestations que j'ay prises signées d'eux tous, qu'un vaisseau proffond ou tirant jusques à neuf piedz d'eau pourra bien dessendre la dicte riuière et qu'au dessus de neuf piedz pas vn desdicts pilottes ne l'auroit entreprendre, encor faudroit que lesdicts vaisseaux courent les risques d'eschouer en des lieux où l'on sera contrainct de les tenir en attendant l'heure propre pour passer la Grauerie.

Ont dict aussy lesdicts pilottes qu'il pourroit arriuer vn temps de vent si fauorable qu'un vaisseau pourroit aller de deuant Villequier où les vaisseaux sont afflottes jusques à Quilbœuf tout d'une marée, là où ils pourroient demeurer avec six à sept piedz d'eau dessouz eux a basse marée, auquel lieu deuant Quilbœuf il faudra affermir lesd. vaisseaux avec du lest et les mettre en estat d'aller jusques en la rade du Haure pour attendre l'heure de la marée pour y entrer. En cas que dudict lieu deuant Quilbœuf le vent ne permit pas d'aller tout d'une marée deuant le Haure il faut s'attendre d'eschouer lesdicts vaisseaux au lieu qui s'appelle Saint-Jacques¹ pour vne marée si le vent continue bon ou plus longtemps s'il arriuait au contraire.

A Honfleur nul vaisseau ne peut demeurer qu'il n'y prenne terre à basse marée, et pour cela il n'est point propre à de grandz vaisseaux.

Ensuite d'auoir esté voir, visiter et informer particulièrement sur tous

¹ Saint-Jacques-du-Val-Hullin, sur la commune de Saint-Vigor-d'Imonville, en aval du cap de Tancarville.

les lieux où l'on disoit y pouuoir bastir vaisseaux sur lad. riuière de Seine, je suis passé au Haure de Grace, auquel lieu j'ay fait assembler plusieurs pilottes et autres personnes capables et intelligens au fait de la marine avec lesquels j'ay veu et visité le port et trouué qu'il est plus proffond qu'il n'a esté depuis longtemps et qu'il y monte aux grandes marées dix huict à vingt piedz d'eau, toute laquelle eau s'écoule à basse marée excepté celle du bassin sur la platte forme duquel il ne monte aux grandes marées lorsque les vents sont propres à sortir les vaisseaux du port que douze piedz d'eau.

Au lieu qui se nomme la Barre où autrefois il pouuoit demeurer trois ou quatre vaisseaux à flotte à basse marée, il n'y a point à présent de longueur suffisante pour vn vaisseau de deux cents tonneaux seulement.

Tout ce que dessus exactement considéré, et quoy que l'entrepreneur qui doit faire les vaisseaux à Elbœuf entreprenne de les liurer au Haure de Grace, je ne trouue point expédient qu'il en soit basty aud. lieu d'Elbœuf de plus grandz que de cinq cens tonneaux, et faut absolument que le ^{me} charpentier prenne si bien ses mesures que lesd. vaisseaux de cinq cens tonneaux ne prennent ou ne tirent d'eau estans légers au plus neuf piedz à celle fin de les pouuoir facilement passer les dangers de la riuière.

Le vaisseau qui s'acheue à présent à Elbœuf doit estre mis en l'eau et dessendre la riuière aux grandes marées de septembre, ce qui seruira d'essay, ensuite de quoy les pilottes auront plus d'assurance pour entreprendre d'en dessendre puis après de plus grandz suiuant la facilité qu'ils rencontreront.

Pour ce qui est du Haure de Grace, il s'y peut faire construire des vaisseaux de la grandeur de cinq cens tonneaux et les sortir en mer beaucoup plus facilement que ceux d'Elbœuf lesquels il faudra en fin amener audict lieu du Haure pour acheuer leurs chambres, dhunettes, cuisines, souttes et autres agreemens nécessaires et les mettre en estat d'aller en mer.

Touchant le vaisseau de sept à huit cens tonneaux que led. entrepreneur a entrepris de bastir et sortir la riuière ou liurer au Roy au lieu où on le pourra équiper et de là sortir en mer sans prendre terre, je ne vay point de lieu sur toute la riuière de Seyne pour cela où l'en peust le tenir à flotte que le Haure de Grace quand l'on aura refaict et payé la platte forme du bassin plus bas et lors il y pourra monter quinze à seize piedz d'eau au moins aux marées de la nouuelle et plaine lune.

NOTA. — Que les talutz de l'entrée du bassin à l'enuiron du pont s'écroulent en sorte que suiuant l'apparence et les auiz de ceux dudict lieu qu'il ne se passera pas dix-huict mois qu'il n'y faille trauailler. Comme aussy se seruant du bassin pour les vaisseaux du Roy, le faut absolument faire vider de boües et ordures que y apportent tous les jours les vaisseaux particuliers lesquels se font radhouber et carenner dans ledict bassin.

S'il plaist au Roy que ledict trauail soit faict à la platte forme du bassin du Haure et qu'il soit curé comme il doit, lors il se pourra construire le vaisseau que le dict Richot entrepreneur est obligé de bastir du port de sept cens tonneaux et se pourra sortir en mer sans l'eschoüer quant il y aura vn ordre et reglement estably au port du Haure pour faciliter l'entrée et sortie des vaisseaux du Roy.

Pour le vaisseau de trois cens cinquante tonneaux qui est à présent à Elbœuf auquel lieu j'ay eu ordre d'aller pour le faire acheuer suiuant le deuiz et marché faict avec les entrepreneurs. Lorsque je suis arriué le xix aoust avec le sieur Richot, j'ay trouué le dict vaisseau acheué et tout clos et fermé par les hautz, en sorte que les vnse sabordz se peuuent bien réduire, que en ouurant les hautz dudict vaisseau et à l'endroict du franc tillac pour y remettre des allonges qui dessendent aussy bas que celles qu'il faudra couper pour faire qu'il n'y ait que dix sabordz bien espasés de chasque bord.

J'ay trouué aussy les porques et genoux des porques pozez d'vne façon ridicule, et quoyque les genoux des porques soient d'vn fort eschantillon ne seruent à aucune fortiffication ains au contraire chargent et embarrassent ledict vaisseau et seroit beaucoup meilleur de n'y auoir point esté mis de la façon, ayant esté cause que les courbes appliques de hault en bas ont la branche coupée à la disposition des genoux comme ils sont à présent ne se peut adjoüster les esguillettes qu'il est nécessaire d'y estre suiuant le contenu du marché.

Il seroit donc plus auantageux en cas que le Roy ne soit pressé d'auoir vn vaisseau de cette grandeur qu'il en fut basty vn autre, lequel sans difficulté sera beaucoup meilleur que cettuy-cy attendu mesme qu'il est trop petit pour vn vaisseau d'armée.

Néanmoins si l'on a besoin d'vn tel vaisseau, il se pourra accommoder et mettre en estat de seruir en guerre, en y faisant le trauail nécessaire, et comme je l'ay monstré audit entrepreneur (qui véritablement sera obligé à

vne despence extraordinaire) faute que l'ouurage n'a pas esté bien ordonnée pour rendre ledit vaisseau en l'estat porté par le contract.

Quand il sera question de trauailler à refaire les choses qu'il conuient changer, faut qu'il y ait présent à lad. ouurage vn homme ordonné du Roy et qu'il soit entendu au charpentage pour auoir l'œil à tout ce qui se fera et qui responde que led. vaisseau sera acheué suiuant le marché.

Il faut aussy qu'il soit résolu sy led. vaisseau demeurera au Roy auant qu'il parte de deuant Elbœuf à celle fin qu'il y soit mis vn homme pour voir s'il ne prendra point de mal en dessendant la riuière, et aussy que sur son rapport l'on soit detiement informé de la facilité qu'il y aura à descendre led. vaisseau, lequel ne doit prendre d'eau comme il est à présent que sept piedz et demy, pour puis après se régler aux bastimens des plus grandz audict lieu d'Elbœuf comme il est projeté.

A Fontainebleau le trentiesme aoust mil six cens quarante six.

Signé, DU QUESNE.

Collationné à l'original par moy conseiller et secrétaire du Roy, maison et couronne de France et de ses finances.

DE LVYNES.

Arch. de la marine, *Doc. hist. des ports.*

Correspondance et Faits géographiques

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

JUIN-JUILLET

Institut géographique. — M. le baron Reille a pris l'initiative de la création d'un Institut géographique, constitué par la réunion des différents services de cartographie et de topographie dépendant des ministères de la Guerre, de la Marine, des Affaires étrangères, des Travaux publics et de l'Intérieur.

Cette création est appelée à un grand avenir par les services qu'elle pourra rendre, en permettant de coordonner et d'unifier des documents souvent très disparates sur un même sujet d'étude.

Retour du capitaine Martinet. — M. le capitaine d'infanterie de marine Martinet, membre correspondant de notre Société et l'un de ses conférenciers, vient de nous faire connaître qu'il quittera Pondichéry pour rentrer en France à la fin du mois d'août.

Notre savant collègue a, il y a plusieurs années, abandonné le service militaire pour se livrer en entier à ses intéressantes études philologiques et ethnographiques.

M. Jacques de Morgan en Perse et en Turquie-d'Asie. — Notre collègue M. Alfred Ravet nous communique les nouvelles suivantes qu'il a reçues de notre autre collègue, M. Jacques de Morgan, ingénieur des mines, chargé par le ministère de l'Instruction publique d'une mission scientifique en Perse et en Turquie-d'Asie.

M. J. de Morgan est accompagné de M^{me} de Morgan. Venant d'Asterabad, du Majanderan et du Ghilan, ces voyageurs se trouvaient, en juin dernier, dans les montagnes du Linkoran. Au mois de novembre, ils comptent être en Tauris; en janvier 1891, à Mossoul; l'été suivant dans

les montagnes du Sindjar; vers janvier 1892, à Trébizonde, pour ensuite rentrer en France.

M. de Morgan a publié l'année dernière le résultat de ses travaux, deux volumes, sur l'archéologie et l'histoire du Caucase. Ce n'était qu'une première partie de la tâche entreprise; il s'occupe actuellement des contrées plus au sud, qui, on vient de le voir, lui demanderont plusieurs années. Ce voyageur parle turc et n'a nul besoin d'interprète; dans ces conditions, il ne laisse rien échapper d'intéressant.

Nous nous sommes occupés précédemment, dans le Mouvement géographique, de l'ascension de M. de Morgan au Demavend, dans le Majanderan.

L'Algérie et la Tunisie, d'après le professeur allemand Ernest Hæckel. — *La Revue de géographie* nous fait connaître l'opinion du célèbre naturaliste de l'université d'Iéna, le professeur Ernest Hæckel, sur l'Algérie et la Tunisie. Cette opinion ayant une certaine valeur ne peut qu'être intéressante à connaître.

Le 1^{er} juin dernier, M. E. Hæckel a fait à la Société de géographie de Thuringe le récit d'un voyage de deux mois, en mars et avril 1890, en Algérie et en Tunisie, dont le but principal était des recherches zoologiques, principalement sur la faune marine.

« L'Algérie, dit M. Hæckel, n'appartient pour ainsi dire pas à l'Afrique; géologiquement comme au point de vue de la flore et de la faune, elle est très distincte du reste de l'Afrique. Elle a été vraisemblablement séparée de l'Europe au plus tôt à la fin de la période tertiaire. On y trouve, comme en Espagne et sur les côtes méridionales de l'Europe méditerranéenne, le singe appelé *inuus ecaudatus* et le palmier dénommé *chamærops humilis*.

» La France a amené l'Algérie, surtout depuis dix ans, à un brillant état de développement qui justifie toutes les espérances. La colonie compte, en y comprenant la Tunisie, six millions d'habitants. La distance de Tlemcen à Tunis est celle de Leipzig à Rome, ou de Paris à Vienne. Tunis sera dans peu de temps la quatrième province française de l'Algérie.

» Le sol de ces provinces, qui ont un climat très favorable, est très fertile, surtout au nord du petit Atlas. Il produit en abondance la vigne, l'oranger, le bananier, l'olivier, les légumes, le tabac, le coton, l'alfa. Les belles forêts sont nombreuses, on y remarque les chênes-liège, les cèdres, les pins d'Alep. Le gouvernement a, d'après un plan raisonné, commencé

l'établissement de chemins de fer, de nombreuses et bonnes routes, des milliers de ponts. Les villes ressemblent beaucoup aux petites villes de France.

» En général, les Français sont aimables, ils paraissent cependant difficilement s'habituer à la population étrangère. On s'est beaucoup plaint de l'administration; on est plus satisfait depuis l'établissement du régime civil. »

M. Hœckel, après s'être longuement étendu sur les beautés naturelles de notre colonie, surtout les vallées de l'Atlas, et sur la majesté des anciens monuments romains et arabes, a terminé sa conférence en émettant le vœu que l'Allemagne suive l'exemple des autres puissances coloniales et que les adversaires de cette expansion cessent leur opposition puérile.

C'est là un vœu que nous formons aussi pour la France, où l'on rencontre également trop d'opposition puérile à l'expansion coloniale bien entendue.

Sahara algérien. Soumission des Touareg. — Il est arrivé récemment à Biskra, venant de Rhadamès, un Targui se présentant comme envoyé d'Ahitaghel, chef de la confédération des Touareg Hoggar, et demandant au nom de cette confédération tout entière, y compris les Taïtoq, auxquels appartiennent les Touareg détenus à Alger, si le gouvernement français serait disposé à bien accueillir une ambassade.

Il résulte des renseignements pris par le général de Laroque que la qualité prise par ce personnage est authentique.

Les Touareg demandent la paix. Ils s'excusent de leur mieux du massacre de la mission Flatters, et en rejettent tout l'odieux sur une de leurs factions : les Aït Messaoud. Ils seraient disposés à nous donner des compensations, demandant en retour la remise des prisonniers détenus à Alger.

Si de telles négociations pouvaient aboutir, la route des caravanes deviendrait libre jusqu'à l'Aïr et un pas immense serait fait dans le sens de la pénétration au Soudan par le Sahara algérien.

Les nains du Cameroun. — Le voyageur Kund a constaté, dans la forêt vierge qui couvre la possession allemande du Cameroun comme une bande de 220 kilomètres de largeur, l'existence d'une race d'homme de taille exiguë, les Bodjaéli, qui ne sont pas précisément des nains.

Ces petits hommes paraissent être aborigènes; ils sont très adroits pour

se diriger dans la forêt vierge, où ils vivent en nomades, et combattent l'éléphant avec de simples lances. Il est probable, du reste, que, comme les flèches des nains de la forêt de l'Arouhimi, dont parle Stanley, ces lances sont empoisonnées.

Ce qui augmente l'intérêt de cette race primitive, laquelle mérite d'être étudiée à fond, c'est qu'elle vit à côté de tribus d'hommes fortement constitués : les Djéoundo, les Tinga et, plus à l'est, les Mavoumba.

Prises de Ségou-Sikoro et destruction de l'empire Toucouleur. — Le 7 avril dernier, la ville de Ségou-Sikoro, sur le haut Niger, capitale de l'empire Toucouleur fondé par le farouche El Hadj Omar, est devenue possession française.

El Hadj Omar fut ce fameux prophète noir qui avait entrepris de placer sous son autorité tous les peuples habitants l'immense région comprise entre le Niger, le Sénégal et le désert du Sahara, et de nous chasser du Sénégal.

Malheureusement pour lui, il eut à compter avec le gouverneur de notre colonie, qui était alors le commandant Faidherbe, depuis général, lequel disloqua son empire à peine formé et sut le contraindre à diriger son fanatisme d'un autre côté, après avoir placé sous notre protectorat, pour nous en faire une barrière, les tribus noires qui ne subissaient qu'impatiemment le joug toucouleur.

Une autre partie des possessions d'El Hadj Omar passa sous la domination d'un autre chef noir, Samory, qui essaya aussi d'être notre adversaire, mais est maintenant devenu notre protégé.

El Hadj Omar avait fait de Ségou-Sikoro la capitale de ses Etats. Il ne cessa jamais de nous être hostile et de nous susciter des difficultés en intriguant avec nos voisins.

Son fils et successeur, le sultan Ahmadou, continua cette politique, laquelle amena nos campagnes de 1880 à 1889. Ces campagnes causèrent peu à peu la désagrégation de l'empire toucouleur d'Ahmadou, et nous permirent de lui imposer, à son tour, notre protectorat, qu'il ne subit, du reste, qu'avec une constante arrière-pensée de révolte.

Ahmadou ne possédait plus, sur le Niger, que Ségou-Sikoro. Il en avait laissé la garde à son fils Madiani, et s'était retiré de l'autre côté du fleuve, dans le Kaarta. C'est de là qu'il dirigeait contre nous des intrigues,

dont la dernière lui a fait perdre son ancienne capitale, si les renseignements que nous trouvons à ce sujet sont exacts.

A l'instigation d'une puissance voisine et rivale, on en a trouvé la preuve évidente après la prise de Ségou, le sultan Ahmadou avait excité Ali Boury, roi du Djoloff, à se soulever contre nous. De là les troubles récents qu'il nous a fallu réprimer sévèrement dans le Djoloff, par une expédition commandée par le colonel Dodds.

Il s'était formé, entre le sultan Ahmadou, le roi du Djoloff et son voisin Abdoul Boubakar, une coalition qui devait commencer par une émigration entière des gens du Djoloff dans les Etats d'Ahmadou, pour ensuite arriver à nous chasser complètement du Sénégal.

Dans cette coalition, devaient entrer le Fouta-Djallon, le Fouta-Sénégalais et les Etats de Samory.

On conçoit maintenant que, tout en rétablissant l'ordre dans le Djoloff, les autorités sénégalaises, qui étaient informées de ce qui se tramait, n'aient plus hésité à frapper le principal coupable noir, ne pouvant atteindre les plus grands coupables blancs.

Les opérations, conduites avec activité et vigueur, surprirent Ahmadou, qui n'était pas suffisamment prêt à la résistance. Nos troupes pénétrèrent dans Ségou presque sans coup férir, faisant prisonniers les femmes et des enfants d'Ahmadou. Le sultan s'était prudemment tenu éloigné; depuis longtemps il résidait dans le Kaarta.

Des armes, des munitions, le trésor du sultan furent saisis, ainsi que quantités d'objets historiques ou curieux : les drapeaux donnés par El Hadj Omar au Toro, au N'Guénar, etc.; le sabre d'El Hadj Omar; toute la bibliothèque de Ségou, soit environ 2 000 kilogr. de livres arabes, la correspondance d'Ahmadou à son fils, où, dit le colonel Archinard, « dans l'une des dernières lettres, il lui recommande d'agir comme un homme intelligent et de gagner notre amitié, en attendant qu'il soit prêt, avec son concours, à nous détruire. »

Les fouilles exécutées pour trouver le trésor d'Ahmadou ont déjà fait découvrir de deux à trois cent mille francs en or; presque toute cette monnaie est anglaise.

A remarquer surtout : on a trouvé des cadeaux provenant du gouvernement anglais de Sierra Leone, avec la mention *To the King of Ségou*, ainsi que des enveloppes de ballots portant aussi l'adresse en anglais.

Après la prise de Ségou, il convenait, pour assurer notre possession,

de détruire tout rapport d'Ahmadou avec les gens de ce côté du Niger. Bien que le commandant Archinard, maintenant lieutenant-colonel, ait reçu la soumission de tous les chefs Toucouleurs, qui ont déclaré abandonner Ahmadou et son fils Madiani, il a entrepris néanmoins de détruire le tata d'Ouosébougou, situé sur la route de Nioro, lequel pouvait permettre à Ahmadou de reprendre pied plus tard.

Ce tata était une véritable forteresse, ayant trois kilomètres de pourtour; il était gardé par environ un millier d'hommes commandés par Bandiogou. L'attaque a commencé le 24 avril, à neuf heures du matin, mais les Toucouleurs résistaient pied à pied. Le combat a duré tout le jour et la nuit; on se fusillait à bout portant. Ce n'est que le lendemain, vers cinq heures du soir, que nous avons été complètement maîtres d'Ouosébougou.

Le tata est détruit. Tous les défenseurs qui n'ont pas été tués dans le combat se sont faits sauter avec leur chef, en mettant le feu à la poudrière.

De notre côté, nos soldats ont tiré 500 coups de canon et brûlé 25 000 cartouches. Nous avons eu 15 tués et 72 blessés, dont le plus grand nombre sont des auxiliaires Bambara; les Européens ne comptent que 2 tués et 7 blessés, parmi lesquels se trouvent 5 officiers.

Ouosébougou est situé à environ 200 kilomètres au nord-ouest de Ségou; il est séparé du Niger par le grand et le petit Bélédougou, pays habité par des Bambara, c'est-à-dire par des adversaires d'Ahmadou. Il y avait donc là une barrière fermant à Ahmadou la route du Niger et assurant la sécurité à notre nouvelle conquête. Dans ces conditions, l'expédition d'Ouosébougou était-elle bien utile?

Quoi qu'il en soit, voilà Ahmadou devenu ouvertement notre ennemi. L'on peut se demander si maintenant les caravanes maures, qui étaient déjà fortement rançonnées, et quelquefois même arrêtées par lui, pourront parvenir jusqu'au Sénégal.

Si son hostilité latente se change en hostilité ouverte, il faudra, à la prochaine saison sèche, marcher sur Nioro, sa nouvelle capitale, et renverser ce qui reste de son empire.

Nioro est la clef du Soudan de l'extrême ouest; tant que nous ne le posséderons pas, nos territoires seront commercialement bloqués de ce côté.

Toutefois si Ahmadou demeure tranquille derrière ses murailles, nous ferons bien, d'ici quelque temps, de ne pas aller l'y chercher et de porter toute notre attention vers la boucle du Niger.

CH. LAMETTE.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. LE CAPITAINE TRIVIER, ADRESSÉE
A M. GABRIEL GRAVIER, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Rochefort, le 28 juillet 1890.

MON CHER MONSIEUR GRAVIER,

J'ai eu beaucoup à faire. En ce moment nous organisons une exploration commerciale autour des côtes d'Afrique au sud de l'Équateur. Je ne vous cache pas que cette idée m'est venue à la suite de cadeaux faits à Tippo Tib. Ces cadeaux consistaient surtout en tissus de Rouen.

Jusqu'à ce jour les Chambres de commerce de Paris, Bordeaux, Marseille, nous ont donné leur adhésion. La Société d'économie industrielle et commerciale de Paris nous a demandé de la compter au nombre des adhérents. Nous avons écrit aux Chambres de commerce de Lille, Tourcoing et n'avons eu garde d'oublier Rouen qui, pour les territoires africains, *est la principale intéressée* : la seule monnaie ayant cours dans le Continent noir étant le mouchoir.

Quoiqu'il arrive, cher Monsieur, je partirai. Mon directeur, M. Gounouilhou, veut mettre à profit mes relations africaines et il croit, comme moi, que le moment est opportun, surtout depuis l'ultimatum de lord Salisbury, pour travailler les colonies portugaises en faveur de nos industries.

Ce sont ces combinaisons qui m'ont retardé dans mon travail pour vous, cher Monsieur; ce sont mes voyages successifs à Paris, Bordeaux et Marseille qui m'ont empêché de vous donner satisfaction, mais soyez sans crainte je n'ai pas oublié Rouen; la meilleure preuve c'est qu'à pareille heure, le Président de votre Chambre de commerce doit, depuis deux jours, être en possession de ma lettre circulaire.

A bientôt donc pour me lire. En attendant, je vous prie de vouloir bien accepter, pour la Société normande, la photographie que je vous dirige, sous pli spécial, par ce même courrier.

Veuillez agréer, etc.

E. TRIVIER.

Actes de la Société

Procès-verbal de la séance du 25 juin 1890

Présidence de M. le docteur BOUCHER, vice-président

La séance est ouverte à huit heures du soir, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

Admission et présentation de membres (voir plus loin).

Lecture du mouvement géographique de mai-juin, par M. Ch. Lamette (voir plus loin).

M. le docteur Boucher, vice-président, présente en ces termes le conférencier :

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est point seulement un voyageur revenant d'Orient, avec l'intention de nous entretenir de ces pays lumineux, que je vous présente en la personne du R. P. Le Menant des Chesnais, notre conférencier d'aujourd'hui. C'est un généreux soldat, qui, à la tête d'une Société fondée d'hier, entreprend, en faveur de l'influence française, une lutte gigantesque contre un envahissement, devant lequel se sont inclinés les puissances, contre cette *force* brutale que l'on appelle le fait accompli. Vous savez tous qu'après le bombardement d'Alexandrie et ces pénibles événements d'Égypte, la France malgré les pressantes et patriotiques protestations de Gambetta, ne couvrit point de son pavillon cette terre des Pharaons sur laquelle l'histoire et la civilisation, les travaux de nos hommes d'État, de nos ingénieurs, de nos savants nous donnaient tant de droits. L'Angleterre, sous le prétexte d'une intervention *peu justifiée*, avait occupé ce nouveau domaine en vertu de cette inique devise : *le droit du plus fort*, que nous venons encore de lui voir appliquer récemment à l'Afrique orientale. Depuis lors, il ne s'est pas écoulé d'année sans que l'argent anglais n'ait absorbé quelque entreprise française, déplacé quelque fonctionnaire de

notre nationalité et poursuivi sans relâche le plan d'annexion du pays que traverse la route de l'Inde, dûe à l'initiative française.

L'École a été le moyen sur lequel on a concentré toute son activité. Tous les ans de jeunes Egyptiens sont envoyés à Londres, élevés, instruits dans les écoles de l'Angleterre; ils en adoptent la langue, la religion, les coutumes. Revenus chez eux, ils deviennent forcément les agents de l'influence anglaise, ne prisant en tout que *l'article anglais*, et contribuent, à des titres divers, à son extension, dans les diverses fonctions qu'ils occupent comme industriels, commerçants, commissionnaires, propriétaires, employés de toutes sortes. Et voilà comment les frais déboursés pour l'instruction rentrent, sous une autre forme, dans la « mère patrie » avec gros intérêts. Toujours pratiques nos bons voisins!

Quelque chose gêne cependant leur action dans la *Basse-Égypte*, ce quelque chose, qu'il est impossible de déplacer, ce sont les écoles françaises, les unes religieuses : frères des écoles chrétiennes, etc.; les autres laïques, soutenues les premières par l'œuvre des écoles d'Orient, et toutes les deux par l'Alliance française; toutes rivalisant de zèle pour propager notre langue, faire connaître et apprécier nos arts, nos lettres, les recherches et les études de nos savants, les travaux sortis de notre industrie nationale. Grâce à ces vaillants pionniers, la France jouit là-bas d'une grande estime; ses produits se retrouvent dans tous les grands centres.

Dans la Haute-Égypte, la situation n'est plus la même; les écoles françaises sont très rares, aussi toute une légion d'instituteurs anglais s'est abattue sur la région, poursuit avec acharnement, et sans rencontrer de résistance, l'anglicanisation du pays. Il existe en cet endroit un peuple énergique, dans lequel on retrouve le type de ces anciens Égyptiens, reproduits sur les obélisques et les monuments funéraires de l'époque des Sésostris. Ce sont les Coptes qui, à l'origine, s'élevant à seize millions, se sont réduits à environ un millier par suite de leurs luttes incessantes contre tous les envahisseurs de l'Égypte.

Malgré douze siècles d'oppression par les Arabes et les Turcs, ils ont su maintenir l'autonomie de leur race et de leur religion dérivée du christianisme, et, pendant la longue suite des âges, se rendre indispensables en s'utilisant, à de nombreux titres, comme fonctionnaires, comptables, employés dans les diverses administrations. Séduits par notre civilisation française, ils ont demandé, imploré des écoles et c'est pour répondre à leur

désir en même temps que pour défendre les intérêts de notre influence, que se fondait, en 188 , l'Œuvre des Écoles Coptes de la Haute-Égypte.

Cette société prend à sa charge tous les frais d'entretien et d'instruction des enfants pauvres qu'elle recueille, instruit pour en faire des maîtres d'école. Ceux-ci, rentrés dans leur pays se marieront et devront former des centres d'influence française en tenant des écoles gratuites sur le modèle des écoles de notre France.

Le gouvernement de la République ne pouvait rester indifférent à cette œuvre patriotique, et il a reconnu officiellement la nouvelle Société, par arrêté ministériel du 18 juillet 1889.

Mais, je m'arrête, ne voulant pas empiéter davantage sur de plus longs développements que le R. P. va nous donner, relativement à l'œuvre poursuivie et à la Haute-Égypte où doit s'exercer notre action.

La parole est donc au R. P. Le Menant.

Conférence du R. P. Le Menant des Chesnais, sur l'influence française en Égypte et les écoles coptes (voir plus loin).

Après cette conférence dont l'intérêt a été rehaussé par des projections à la lumière oxyhydrique faites sous la direction de notre collègue, M. Ludovic Gully, M. le Vice-président a repris la parole en ces termes :

MESSIEURS,

Au nom de la Société normande de Géographie, je remercie le R. P. Le Menant de la conférence, intéressante et patriotique tout à la fois, qu'il vient de nous faire. Son appel, nous l'espérons, sera entendu dans cette grande ville industrielle, qui a tant besoin de voir s'étendre l'action de notre pays pour prospérer davantage, et nos concitoyens aideront les vaillants français dans ce combat qui semblerait inégal, si ceux qui l'entreprennent n'avaient foi en la France, de cette foi qui fait des prodiges, de cette foi dont on a dit qu'elle transporte les montagnes.

Messieurs, la séance est levée.

La séance est levée à dix heures. Une ovation est faite à la sortie au conférencier et aux deux jeunes coptes qui l'accompagnaient.

Le Secrétaire,

ARMAND SANSON.

DISTINCTIONS HONORIFIQUES ACCORDÉES AUX MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

M. Charles GAUTHIOT, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale de Paris, est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

M. Adolphe DÉMY, consul, est nommé officier d'Académie.

M. le marquis de CROIZIER, membre correspondant de la Société, a été élevé à la dignité de grand'croix de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique d'Espagne et nommé grand officier de l'ordre du Mérite Naval.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 25 JUIN 1890

MM. Edmond Gautier,	MM. Thévenin,
Adrien Manas,	Gaston Boulet,
Hamon,	Morel,
Le colonel Pognon,	Massieu,
G. de Bazelaire de Ruppierre,	Emile Duchemin,
M ^{lle} Rizan,	Ernest Gouëllain.
M ^{me} Juliette-Fanny Lalonde,	

PRIX DÉCERNÉS PAR LA SOCIÉTÉ AUX ÉLÈVES DES LYCÉES, COLLÈGES, ÉCOLES NORMALES ET PRIMAIRES SUPÉRIEURES DU DÉPARTEMENT, POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1889-90.

Rouen. — Lycée Corneille.....	FRÉNEL (Georges).
— de jeunes filles.....	LEFEBVRE (Ernestine).
Ecole normale d'instituteurs.....	MICHAUT (Emmanuel).
— — d'institutrices.....	DE BEL (Jeanne).
— professionnelle.....	VITTECOQ (Octave).
Dieppe. — Collège.....	GIRAULT (Alexandre).
Elbeuf. — Ecole professionnelle manufacturière.	DESHAYS (Frédéric).
— primaire supérieure.....	AUBERT (Marcel).
Yvetot. — Ecole primaire supérieure.....	DEMEILLIERS (Charles).

Bibliographie

Sous le titre « *Autour de Rouen* »¹, un de nos confrères de la presse rouennaise, M. Louis Müller, rédacteur en chef du *Petit Rouennais*, ancien professeur à la Société Industrielle d'Elbeuf, vient de publier un livre dont nous recommandons la lecture à tous ceux de nos concitoyens qui, s'intéressant aux choses de la géographie, veulent d'abord connaître le pays où ils vivent. A ce titre, il peut être regardé comme le manuel élémentaire de ces nombreux géographes pratiques que l'on appelle les touristes, voir les simples promeneurs.

Sous une forme familière, l'auteur a groupé, par directions, tout un choix d'excursions autour de Rouen. Piquant sur la carte un compas ouvert selon un rayon de 25 kilomètres, il a tracé une circonférence et entrepris de décrire les particularités les plus intéressantes qu'elle enferme. C'est ainsi qu'il promène le lecteur dans les forêts de Roumare, de la Londe et du Rouvray; sur les bords de la Seine, de Pont-de-l'Arche à Duclair, en touchant à Elbeuf, Oissel, Port-Saint-Ouen, Saint-Adrien, Saint-Pierre-du Rouvray, Croisset, Dieppedalle, Biessard, le Val-de la Haye, Hautot, Sahurs, la Bouille, Caumont, Saint-Pierre-de Manneville, Quevillon, Bardouville et Saint-Georges-de Boscherville; vers Cailly et Maromme, et à Notre-Dame-de Bondeville; sur nos plateaux : à Boisguillaume, Isneauville, Saint-André-sur-Cailly, Préaux, Martainville, Boos; sur les bords enchanteurs de l'Andelle : à Vascœuil, Radepont, Pont-Saint-Pierre, etc.

M. Louis Müller a réuni dans son livre, imprimé avec soin chez M. Émile Deshayes, des indications précises, tant sur l'histoire, l'archéologie, les curiosités naturelles, les édifices remarquables où il conduit le lecteur que sur ce qu'elles présentent de plus remarquable au point de vue de la faune et de la flore; il y a joint les légendes, souvent curieuses, qu'il a recueillies au cours de ses recherches. Un grand nombre de dessins, tous inédits, doublent l'attrait de ce livre.

¹ 1 vol. in-8° carré, de 236 pages, avec 51 dessins inédits et une carte, en vente à Rouen, chez M. L. Langlois, éditeur, 20, rue Thiers. Prix : 2 fr. 50 c.

L'auteur est passionnément épris de la Normandie et s'efforce de faire partager ses sentiments à ses lecteurs. Ceux-ci nous diront s'il y a réussi.

L. L.

CARTE DES ENVIRONS DE ROUEN

Comme complément à l'intéressant ouvrage que M. L. Müller vient de publier sur les promenades à faire autour de Rouen et dont nous avons rendu compte d'autre part, nous annonçons avec plaisir à nos lecteurs que notre collègue, l'éditeur Langlois, vient de mettre en vente¹ une jolie et exacte carte des *Environs de Rouen* à l'échelle de 1/50 000^e, tirée en quatre couleurs et dressée d'après les travaux les plus récents de l'état-major et des ponts et chaussées.

Cette carte a le mérite, vu ses dimensions, d'être imprimée très nettement et par suite facile à lire pour tous les yeux.

M. Gaultier, ex-géographe du Ministère de la guerre, qui a dessiné cette carte, s'est surtout inspiré des plus nouveaux documents de service vicinal qui permet de tenir nos cartes départementales au courant, presque au jour le jour.

D'un format et d'un prix accessible, elle permettra de visiter facilement et avec fruit nos pittoresques environs de Rouen, encore trop peu parcourus, dans un périmètre variant de 20 à 30 kilomètres dans toutes les directions.

Le même Géographe, qui a publié l'an passé, à la même échelle et dans les mêmes conditions, une carte des *Environs du Havre*, se propose de faire paraître, dans un délai aussi rapproché que possible, tout le département de la Seine-Inférieure; nous sommes persuadés que nos lecteurs qui s'intéressent à la cartographie, et ils sont nombreux aujourd'hui, apprendront cette nouvelle avec un vif intérêt.

Malgré tous les soins apportés à la correction et au tirage de cette carte des Environs de Rouen, il a pu se glisser quelques erreurs presque inévitables lors d'un premier tirage, aussi l'Auteur et l'Éditeur recevront-ils avec reconnaissance toutes les rectifications et notes que nos collègues voudront bien leur adresser et dont il sera tenu compte à une prochaine édition.

J. G.

¹ Carte des Environs de Rouen, une feuille colombier (90 + 60), dressée au 1/50 000^e, tirage en quatre couleurs : prix 1 fr. 50. Librairie Langlois, Rouen.

LES GORGES DU TARN ET MONTPELLIER-LE-VIEUX

Il est, dans les causses des Cévennes, une région particulièrement intéressante à visiter, ce sont les gorges du Tarn. En ce point, se reproduisent les curieux phénomènes d'érosion connus sous le nom de cañon, phénomènes que jusqu'ici l'on croyait exclusivement propres à certaines parties de l'Amérique du Nord. M. de Malafosse, le révélateur de ces sites étranges et merveilleux, vient de publier sur eux un ouvrage des plus complets. Enfant de ce pays, qu'il a parcouru mille fois et dont il connaît chaque pierre, chercheur infatigable dont les travaux littéraires et scientifiques sur la province font autorité, nul n'était mieux en situation d'être tout à la fois le géographe et l'historien de cette région inconnue et déshéritée. Ajoutons que c'est de la meilleure plume du géologue et du mainteneur des Jeux-Floraux qu'il vient d'écrire une des plus belles pages de géographie de notre beau pays.

Cet ouvrage, édité par la Société de géographie de Toulouse et orné d'une belle carte, contient, en outre, le prix des hôtels et des guides et tous renseignements de nature à intéresser le touriste. Il est en vente au siège de la Société précitée et dans toutes les gares de la région.

Dictionnaire de prononciation tamoule figurée en français, par E. MARTINET, capitaine d'infanterie de marine en retraite, t. I, 1-LVI, 1-336. Pondichéry, imprimerie du Gouvernement (1890).

L'ouvrage, dont nous présentons ici le premier des trois volumes qu'il comprendra, est dû à une idée patriotique. M. E. Martinet, capitaine d'infanterie de marine, appelé à servir dans l'Inde française en 1881, et plus tard en 1884, a été frappé de ce fait qu'à Pondichéry, notre principal établissement, les fonctionnaires français et les indigènes vivent à côté les uns des autres à peu près sans se comprendre, ce qui empêche les premiers d'exercer quelque influence sur les seconds. Or, dit-il avec raison, « pouvoir causer avec le peuple qu'on veut assimiler à sa civilisation, c'est la première chose indispensable. » Attendre que les Indiens viennent à nous en apprenant notre langue, pleine déception. « Il est impossible, dit-il encore, de faire passer spontanément un peuple (nombreux surtout) d'une langue à une

autre. » C'est à nous, si nous voulons étendre notre influence sur les indigènes, d'apprendre leur idiome.

Bien pénétré de cette vérité, M. le capitaine Martinet a consacré pendant trois ans tous ses instants de repos, ses jours, ses moments libres, à préparer un dictionnaire de la langue tamoule qui permit à l'avenir aux fonctionnaires français d'apprendre en peu de temps assez de mots usuels pour parvenir à se faire comprendre des indigènes de nos colonies de l'Indoustan.

Quand il conçut le dessein de donner un dictionnaire de la langue tamoule avec la prononciation figurée, M. Martinet ne connaissait pas encore cet idiome ; commencer par l'apprendre, il n'en avait pas le temps. Il se fit aider par des collaborateurs lettrés indiens qui lui permirent de mettre son travail à exécution. En le poursuivant, il parvint, nous dit-il, rien que par entraînement, à lire le tamoul et à en connaître les principales règles. C'est à notre avis, une des bonnes manières d'apprendre une langue.

M. Martinet fut rappelé en France au moment où il venait de terminer la seconde rédaction de son œuvre. Il prit sa retraite ; et, poursuivant son idée avec une rare constance, il se décida à retourner dans l'Inde et à recommencer le tout une troisième fois. Connaissant alors la langue tamoule, il fit lui-même et sans aucun collaborateur une compilation sérieuse de tout le travail qu'il s'était proposé d'offrir au public. Il en donne aujourd'hui la première partie.

Pour faire comprendre la haute utilité de l'ouvrage, que M. Martinet a entrepris avec un zèle si méritoire, il est nécessaire de faire connaître la place importante qu'occupe le tamoul parmi les idiomes de l'Inde.

On sait qu'il existe dans ce pays deux grandes familles de langues : les langues aryennes dont le type le plus ancien que nous connaissons est le sanscrit, et les langues dravidiennes. L'origine de ces dernières, antérieure à l'invasion des Aryas, se perd dans la nuit des temps. Le tamoul est un des plus importants du groupe ; c'est la langue mère de tout le sud indien. Laissons sur ce point la parole à M. le capitaine Martinet : « Le Télंगा, le Maléalam, le Kanara, sont donnés comme dérivés du Tamoul. Le Télंगा est un tamoul fort mélangé de sanscrit, qui se parle à l'extrémité Nord-Est de la côte de Coromandel, sur les bouches du Godavéry ; le Maléalam, Tamoul moins mélangé de sanscrit que le Télंगा, se parle sur la côte Occidentale ou côte Malabare ; le Kanara, que l'on peut apprendre avec la plus

grande facilité lorsqu'on connaît le Tamoul, se parle dans toute la province du Maysor qui est complètement enclavée dans le pays tamoul. Tout le reste de la péninsule indienne, l'Arcot, le Tanjore, le Maduré jusqu'au cap Comorin, parle le pur tamoul. Du temps des rois Indous (des Radjahs) de Tanjore et de Maduré, ces deux provinces avaient des académies de tamoul.

» On voit par cela que si le sanscrit a réussi à s'infiltrer sur les côtes de la péninsule indienne, toute la pointe sud de l'Inde a conservé sa langue primitive, le Tamoul¹. »

Le premier volume du dictionnaire de M. Martinet contient, p. 1-336, les mots appartenant aux lettres A, B, C, D ; chaque mot français est suivi de sa traduction tamoule donnée en caractères tamouls et en caractères français.

L'ouvrage est précédé d'une dédicace adressée à M. le vice-amiral Thomasset, président de la Société des études coloniales et maritimes de Paris, et d'une préface qui, nous devons l'avouer, nous a fourni à peu près tous les éléments de ce compte-rendu. Viennent ensuite des notions grammaticales *suffisantes* pour apprendre la langue tamoule. Nous aurions désiré pour notre part que ce dernier travail fût plus développé, car dans la lecture attentive que nous en avons faite, quelques points nous sont restés obscurs. Disons toutefois, pour être juste, que M. Martinet s'est proposé de faire un dictionnaire et non une grammaire, et que dès lors, les notions préalables qu'il donnait sur la langue ne pouvaient être que sommaires. L'auteur renvoie d'ailleurs les personnes qui voudraient avoir des notions grammaticales plus étendues, à la grammaire des missionnaires qui est plus complète et qui donne aussi les règles de versification tamoule.

Ce qui est certain, c'est que M. le capitaine Martinet a fait une œuvre utile et vraiment patriotique en mettant à la portée des fonctionnaires français un instrument d'influence directe sur nos sujets de l'Indoustan. Il a pris rang parmi ceux qui ont servi doublement leur pays : par l'épée et par la plume.

A. HÉRON.

Le Président honoraire,

Secrétaire général,

GABRIEL GRAVIER.

¹ P. IX.

Comité constitué pour l'érection d'un monument à la mémoire
de l'explorateur CAMILLE DOULS, et pour la recherche des
documents dont il était porteur lors de sa mort.

Président d'honneur : M. HENRI DUVEYRIER, ancien Président du Conseil de la
Société de Géographie.

A Monsieur le Président,

A Messieurs les Membres de la Société normande de Géographie,

MESSIEURS,

L'intérêt que vous portez à la science géographique, la sollicitude dont vous entourez les explorateurs et aussi l'orgueil légitime que vous éprouvez lorsque, pacifiquement et modestement, un Français accomplit un voyage éminemment civilisateur, nous encourage à venir vous présenter la liste de souscription ci-jointe.

Vous connaissez notre but : glorifier la mémoire d'un héros de vingt-cinq ans, qui, après une exploration des plus périlleuses, n'a pas hésité à se jeter de nouveau dans ce désert du Sahara, où tant d'autres déjà avaient trouvé la mort.

Pour honorer Camille Douls, la Ville de Paris a bien voulu se joindre à nous. Le nom du jeune explorateur a été donné à une de nos rues, et le Conseil municipal, par une délibération en date du 11 juillet, nous a accordé un subside de mille francs.

Nous sommes convaincus que vous aussi, vous voudrez contribuer à l'œuvre que nous avons entreprise; nous espérons que votre réponse sera un acte de participation à notre tâche toute patriotique.

Et nous vous présentons, avec nos remerciements anticipés, l'assurance de notre parfaite considération.

<i>Le Président</i>	<i>Le Secrétaire général,</i>	<i>Le Trésorier,</i>
René DUVIGNAN.	J. BRAUT.	VENGERAM.

Le Comité se propose d'inaugurer le monument, à Paris, dans le courant du mois de mai 1891.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

PENDANT LE PREMIER SEMESTRE DE 1890

1^o Livres, Brochures

BONAPARTE (Prince Roland). — Le glacier de l'Aletsch et le lac de Mürjelen. Paris, 1889.

BONAPARTE (Prince Roland). — Le premier établissement des Néerlandais à Maurice. Paris, 1890.

Auteur.

BREITTMAYER (Albert). — Améliorations urgentes dans la région du Bas-Rhône au point de vue des irrigations et de la navigation. Lyon, 1890.

BRUNON (Dr Raoul). — Rapport sur la marche de l'épidémie de grippe dans la Seine-Inférieure pendant les mois de nov.-déc. 1889 et janv.-fév. 1890. Rouen, E. Deshays et Cie, 1890.

Auteur.

BUIES (Arthur). — L'Outaouais supérieur. Québec, 1889.

CANADIAN almanac and Repository of useful knowledge for the year 1889. Toronto.

CEREMONIES attending the unveiling of the statue of Robert Cavelier de la Salle at Lincoln Park. Chicago, octobre 12, 1889.

CHAMBRE de commerce française de Montréal. — Rapport et statistiques, 1889.

COTTEAU (Edmond). — Une ascension au Pic de Ténériffe. Auxerre, 1890.

CONDURATEANU (D. P.). — Dictionar geografic Indetului Dâmleovita. Bucharest, 1890.

COSTA (B. F. de). — The Pre-Columbian discovery of America by the Northmen, 2^e édition. Albany, 1890.

CYRUS (Thomas). — The circular, square, and octagonal earthworks of Ohio. Washington, 1889.

CYRUS (Thomas). — The problem of the Ohio Mounds. Washington, 1889.

DISCOURS prononcé par M. Edouard Lockroy, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, le 26 mai 1888, à la séance de clôture du Congrès des Sociétés savantes, à la Sorbonne.

DISCOURS prononcé à la séance générale du Congrès des Sociétés savantes, le samedi 16 juin 1889, par M. Renan, membre de l'Institut, et M. Fallières, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Paris, Imprimerie nationale, 1889.

DELISLE (L.). — Littérature latine et histoire du moyen âge. (Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts). Paris, E. Leroux, 1890.

FALLIÈRES. — Voir Discours...

FIRMIN (Emile). — Le Kansas en 1839. Topeka, Kansas, 1889.

GRAVIER (G.). — Le Sénégal. La France dans l'Afrique occidentale et le général Faidherbe. Rouen, E. Cagniard, 1889.

GRAVIER (G.). — Notice sur le général Faidherbe. Rouen, E. Cagniard, 1889.

Auteur.

GUIBAL (Léon). — Le Congo français du Gabon à Brazzaville. Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1889.

HOLMES (Willim H.). — Textile fabrics of ancient Peru. Washington, 1889.

HULOT (baron) et de Margerie. — Procès-verbaux sommaires du Congrès international des sciences géographiques, tenu à Paris du 5 au 10 août. Paris, Imprimerie nationale, 1890.

IMPORTATION abusive en Afrique par des sujets anglais d'armes perfectionnées. Protestation présentée au gouvernement portugais par la Société de Géographie de Lisbonne, 1889.

INCIDENT (L') anglo-portugais. — Motion votée à la séance de la Société de Géographie de Lisbonne, le 2 décembre 1889.

INFORME de la Direction general de Estadistica, 1889. Guatemala.

JACQUEMART (A.). — Voir Henri Mager.

LAUNAY (L. de). — Voir Martel (E.-A.).

LOCKROY (Edouard). — Voir Discours...

MAGER (Henri). — Atlas colonial avec texte par A. Jacquemart. Paris, Ch. Bayle, 1887.

MALAFOSSE (L. de). — Les gorges du Tarn, Montpellier-le-Vieux et curiosités des Causses, guide géographique, historique et pittoresque. Toulouse, 1889.

MALAVIELLE (Léon). — La Géographie à l'exposition universelle. Montpellier, 1890.

Auteur.

MALTE-BRUN (V.-A.). — Le Mont-Renaud, ancienne chartreuse de Noyon, dite du Mont Saint-Louis. Paris, Champion, 1889.

MARGERIE (de). — Voir Hulot (baron).

MARIEL (Jean). — La France à Madagascar. Paris, Challamel, 1887.

MARTEL (E.-A.). — Le Cantal.

MARTEL (E.-A.). — Les Cévennes et la région des Causses (Lozère, Aveyron, Hérault, Gard, Ardèche), avec 140 gravures. Paris, Ch. Delagrave, 1890.

MARTEL (E.-A.). — Carte d'Autriche au 75,000^e.

MARTEL (E.-A.). — Chemin de fer des Velber-Tauern et Tunnels des Alpes.

MARTEL (E.-A.). — Deux ascensions dans le massif du Mont-Blanc. Berne, 1888.

MARTEL (E.-A.). — Les aiguilles du Gouter et d'Argentière (historique et topographie). Paris, G. Chamérot, 1888.

MARTEL (E.-A.) et L. de Launay. — L'homme paléolithique et la poterie paléolithique dans la Lozère. Paris, A. Hennuyer, 1886.

MARTEL (E.-A.). — Karl von Sonklar.

MARTEL (E.-A.). — Nouvelle carte d'Italie au 100,000^e.

MARTEL (E.-A.) et L. de Launay. — Paléontologie humaine, réponse à la note de M. Cartailhac sur les débris humains et la poterie de Nabrigas (Lozère).

MARTEL (E.-A.). — Sous terre, exploration des eaux intérieures et cavernes des Causses. Paris, G. Chamerot, 1888.

Auteur.

MARTINET (E.). — Dictionnaire de prononciation tamoule figurée en français, t. I, Pondichéry, 1887.

METCHNIKOFF (Léon). — La civilisation et les grands fleuves historiques. Paris, Hachette, 1889.

MONTIER (Adolphe). — Annuaire statistique de la province de Buénos-Ayres, 8^e année, 1888. La Plata, 1889.

NORMAND (Charles). — Nouvel itinéraire-guide artistique et archéologique de Paris, 1889.

NOTRE Nord-Ouest provincial. — Etude sur la vallée de l'Ottawa accompagnée de cartes géographiques. Montréal, 1887.

NOTICE sur les cartes de l'Indo-Chine française. Hanoi, 1890.

PARIS (Gaston). — Les parlers de France, lecture faite à la réunion des Sociétés savantes, le samedi 26 mai 1888.

PHILEBERT (Général) et Georges Rolland. — La France en Afrique et le Transsaharien. Paris, A. Challamel, 1890.

PILLING (James Constantine). — Bibliography of the Iroquian languages. Washington, 1888.

PILLING (James Constantine). — Bibliography of the Mushkogeon languages. Washington, 1889.

POWELL (J.-W.). — Fifth annual Report of the bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian institution, 1883-84. Washington, 1887.

POWELL (J.-W.). — Sixth annual Report of the Bureau of Ethnology to the Secretary of the Smithsonian Institution, 1884-85. Washington, 1888.

POWELL (J.-W.). — Seventh annual Report of the United States geological Survey to the Secretary of the interior, 1885-86. Washington, 1888.

RAVET (Alfred). — Quelques notes sur l'Algérie et la Tunisie. Rouen, E. Marguery et C^{ie}, 1889.

Auteur.

RENAN. — Voir Discours.....

ROLLAND (Georges), ingénieur au corps des mines. — Voir Philebert (général).

SAINT-QUENTIN (René de). — Abrégé de grammaire hindoustanie, essai d'étude phonétique de la langue hindoustanie à l'aide de caractères romains, suivi d'un choix de phrases les plus usuelles. Rouen, Ch.-F. Lapiere, 1890.

Auteur.

TELLIER (Ch.). — La conquête pacifique de l'Afrique occidentale par le soleil. Paris, Michelet, 1890.

TRÈVE (Armand). — L'île d'Arguin. Lyon, 1889.

WAUTERS (A.-J.). — Stanley au secours d'Emin-Pacha. Paris, Quantin, 1890.

ZUCCHINETTE (Dr). — Souvenirs de mon séjour chez Emin-Pacha et Soudani. Le Caire, 1890.

Auteur.

2^o Cartes

ANGOT. — Mission au Dahomey (21 nov.-28 déc. 1889). Itinéraire suivi par M. Bayol, lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud, de Kotonou à Abomey.

ATLAS de la Republica argentina.

BALESTRIER (Louis de). — Voir Bianconi (F.).

BALLOT (Victor). — Carte des établissements français du golfe de Bénin, 1889.

BIANCONI (F.) et J. Doumerc. — Algérie : 1^o Province d'Oran. Paris, Chaix, 1889.

BIANCONI (F.) et Louis de Balestrier. — Etats-Unis du Mexique, 2^e partie. Paris, Chaix, 1889.

BIANCONI (F.) et Crisanto Medina. — République de Guatemala. Paris, Chaix, 1890.

BINGER (L.-G.). — Carte du Haut-Niger et golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi, 1887-1889. *Ministère de la Marine et des Colonies.*

CRISANTO MEDINA. — Voir Bianconi (F.).

DELONCLE (François). — Carte politique de l'Indo-Chine, octobre 1889.

DOUMERC (J.). — Voir Bianconi (F.).

JACOB (Léon). — Colonie du Gabon et du Gabon français, reconnaissances préliminaires pour l'étude des voies de communication entre la côte du Loango et Brazzaville, par la vallée de Kouilou-Niari, 1887-1888. Echelle 1/185, 200.

KOCH (commandant Al). — Carte de la Cochinchine française, 1889.

MAP of the Dominion of Canada, 1885.

Mémoires, Notices

ORIGINE ASIATIQUE DES ESQUIMAUX

NOUVELLE ÉTUDE

Par EMILE PETITOT

Ex-Missionnaire et Explorateur arctique

I

« A l'ouest du continent américain, disent les traditions des Esquimaux Tchiglit, sur la grande mer, *Kighéark*, le castor, procréa deux hommes.

» De la rive opposée, ces deux frères vinrent aborder aux rivages américains pour y chasser le coq-de-bruyère. Mais bientôt ils se prirent de querelle pour l'obtention de ces gelinottes. Ils se les arrachèrent des mains mutuellement. Ils en vinrent aux coups, et finalement furent obligés de se séparer.

» L'un fut le père des *Tchiglit* ou Hommes. L'autre devint l'ancêtre des *Tchoublouratit* ou Souffleurs, » Esquimaux de l'Ouest qui ne portent pas de labrets.

Les Esquimaux pensent que de ces derniers descendent les Européens ou tout au moins les Russes, parce que les premiers Européens qu'ils aient vus dans le nord et l'ouest de l'Amérique y vinrent du pays des Esquimaux souffleurs ou asiatiques.

D'après cette tradition nationale, quelque brève qu'elle soit, les Grands Esquimaux reconnaissent implicitement qu'ils proviennent de l'ouest de l'Amérique ; qu'ils sont un peuple pélagique, foncièrement navigateur et ami du littoral ; que la souche de leur nation est originaire de l'île ou terre des *Castors* ; que cette souche se composait de deux éléments agglutinés et mélangés, personnifiés par l'emblème des deux frères ; que ces deux fractions du peuple esquimau, après avoir abordé simultanément en Amérique,

furent contraintes de se séparer par suite de la disette d'animaux comestibles; enfin, que c'est de cette scission que date l'existence des *Tchiglit* ou Esquimaux à labrets, et des *Tchoublouraotit* ou Esquimaux souffleurs.

Telles sont les données qui ressortent naturellement de la légende des Tchiglit des bouches du fleuve Mackenzie ou *Kourvik*.

Voici maintenant ce que raconte une tradition des Esquimaux asiatiques du détroit de Bering, que le lieutenant Hooper, de la marine anglaise, appelle du nom de *Touski* ou Cachalots. J'en emprunte le récit à l'intéressant ouvrage de M. W.-H. Dall, ingénieur et chef du corps scientifique américain, qui explora l'Alaska en 1868, et qui succéda à l'infortuné docteur Kennicott, que j'avais connu, en 1862, dans les territoires du Nord-Ouest canadien :

« Jadis, les *Touski* vivaient dans les îles en compagnie des Esquimaux à labrets, leurs frères. De là, ils passèrent sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, où ils se prirent bientôt de querelle pour des questions territoriales.

» Les Esquimaux à labrets ayant été les plus forts, contraignirent les *Touski*, ou Esquimaux cachalots, à retraverser le détroit de Bering pour aller chercher un refuge sur la côte asiatique, chez les *Tatchout* ou Tchouktchis sédentaires, pasteurs de rennes.

» Ceux-ci reçurent les *Touski* avec hospitalité, et leur permirent de s'établir sur leur propre territoire, dont les Cachalots n'occupèrent d'ailleurs que le littoral. Ils y vécurent comme précédemment de la pêche et de la chasse aux animaux marins, élevant des chiens de trait, et habitant dans des galeries souterraines »¹.

Cette tradition des *Touski*, dont le caractère de modernité l'emporte sur celui de la légende des Tchiglit, ne fait pas mention du nom des îles dans lesquelles les deux fractions du peuple *innok* vécurent primitivement; mais ce nom, nous le connaissons par la version tchiglerk des bouches du Mackenzie.

M. Dall ajoute bien, à la vérité, que ces îles doivent être les rochers Diomède, qui occupent, comme on le sait, le milieu du détroit de Bering; mais cette conjecture est d'autant moins admissible qu'il ne peut se faire

¹ *Alaska and its resources*. London, 1870.

qu'un aussi grand peuple soit sorti de deux petits rocs arides, situés seulement à quelques dizaines de kilomètres de l'un et de l'autre continent.

Le séjour des Touski dans ces îlots ne dut avoir été que transitoire. Il ne put y être qu'une étape de leur contre-émigration d'Amérique en Asie, après qu'ils eurent été expulsés des plages de l'Alaska par la pénurie de la vie animale, selon les uns; par le défaut d'espace ou la jalousie des Esquimaux à labrets, suivant les autres.

La tradition tchiglerk, en assignant pour berceau aux deux rameaux de la nation esquimaude l'île ou les *îles du Castor*, nous défend d'ailleurs de penser aux rochers Diomède, sur lesquels il n'y eut jamais de castors.

A la vérité, M. Dall affirme, d'après le témoignage de plusieurs navigateurs russes, tels que Siméon Deshneff (1648), Pierre Popoff (1711) et Chestakoff (1730), qu'il s'est à peine écoulé deux siècles depuis que les Touski et les *Innoït* à labrets ne sont plus en guerre dans les îles Diomède. Mais ce fait, relativement récent, loin de prouver que ces deux tribus rivales tirent leur origine de ces rochers, me semble, au contraire, confirmer la véracité des deux traditions précitées, qui font expulser l'une de ces deux peuplades par l'autre, de chaque côté du détroit de Bering. Les rochers Diomède occupant le milieu du détroit comme une position stratégique naturelle, il est facile de comprendre que Tuski et Tchiglit se les soient disputés, afin de défendre réciproquement la traversée du détroit à la tribu rivale et ennemie.

Il n'y a pas de peuplades comme les Esquimaux, pour se haïr et se détester mutuellement.

Actuellement, il n'y a plus un seul Esquimaux cachalot dans les îles Diomède. Ces deux îlots sont habités par cent cinquante âmes seulement, qui appartiennent toutes au stock des Esquimaux à labrets. Un chiffre aussi minime démontre jusqu'à l'évidence que ce pied-à-terre entre les deux rives du détroit ne peut avoir été le berceau d'un peuple dont les hordes ont visité et colonisé tous les rivages arctiques de l'Amérique et de l'Asie.

Mais, avant de faire la recherche du lieu de leur origine, je dois constater l'identité des Esquimaux souffleurs ou *Tchoublouraotit*, *Tchoublouit*, de la légende tchiglerk, avec les Esquimaux cachalots ou *Touski*, du lieutenant Hooper et de l'explorateur américain Dall.

Bien que ce soit le marsouin, le dauphin ou porc-de-mer, la baleine blanche ou balouga (le *porpoise*, des Anglais), qui portent vulgairement

le nom de *souffleurs*, même en langue esquimaude, on applique aussi, par extension, cette même dénomination au cachalot ou baleinoptère, mais seulement en français et par une acception inexacte¹. J'aime à croire que c'est dans ce sens que M. Dall a donné le nom de Cachalots aux Touski de Hooper, connus des Tchiglit sous le nom générique de Souffleurs ou Dauphins, et qu'il n'a pas opéré de confusion entre ces deux orques si différents d'aspect l'un et l'autre.

Mais, dans les questions d'origine, on ne saurait trop préciser et ne pas se contenter d'à peu près, alors qu'il est si facile d'être exact et de se renfermer dans le vrai.

Or, jamais les Esquimaux ne confondront sous la dénomination générale de souffleurs, ainsi que nous le faisons vulgairement, une baleine blanche ou balouga, le véritable souffleur, avec un cachalot ou baleinoptère. Ils nomment le premier de ces squales *krilalouk*, au pluriel *krilaleit*, ou *kraladlouk*, au pluriel *kraladlit*, suivant les dialectes. Ce dernier mot est même le nom national des habitants du Groenland; tandis que le second cétacé, le cachalot, est appelé par eux *oulæroark*, pluriel *oulæroait*.

Rien, en effet, ne ressemble moins à un dauphin qu'un cachalot. Le premier de ces cétacés a la tête arrondie et terminée par une dépression en forme de bec; le second a la tête carrée de la baleine, à la famille de laquelle il appartient. Le dauphin porte sur le dos une corne ou aileron, *kreymirloat*, et le cachalot en est dépourvu. Cependant l'un et l'autre ont des événements, *pouyaolit*; l'un et l'autre soufflent, c'est-à-dire rejettent par ces ouvertures l'eau qui s'est introduite dans leur gueule en pêchant. Mais les Esquimaux n'ont qu'une expression pour rendre le soufflement des cétacés, c'est *krilalouvark*, et ce verbe caractérise le dauphin, *krilalouk*, et non pas le cachalot. Le dauphin est donc le souffleur proprement dit. Néanmoins, le verbe souffler, en général, se dit également *tchoublouar-toark*.

Aussi, M. Dall lui-même nous apprend-il, sans s'en douter, que le véritable nom des Touski est Souffleurs et non pas Cachalots, lorsqu'il dit que la Compagnie russe désignait ces Esquimaux sous le nom, vraiment

¹ Cependant Milne-Edwards appelle *souffleurs* tous les cétacés proprement dits, ordre dans lequel est compris le cachalot. Il se trouve donc en désaccord avec Dupiney de Vorrepierre et les Esquimaux, qui appellent *souffleur* la baleine blanche et non pas le cachalot.

esquimau, cette fois, de *Tchoukloukméout*, c'est-à-dire gens des souffleurs, des dauphins, des balougas¹.

En effet, *tchouklouk*, souffler, n'est qu'une variante dialectique et occidentale du verbe *tchoublourk*, singulier de *tchoublouit*, ils soufflent, ou les Souffleurs, qui appartient au dialecte septentrional, les diphthongues consonnantes *kl*, *bl* et *tl* étant convertibles dans les langues hyperboréennes de l'Amérique. Quant au suffixe *méout*, pluriel de *méork*, on sait parfaitement qu'il revêt la signification de gens, peuple, habitants, comme l'*ottiné* des Déné, le *kouttchin* des Dindjié, et le *gwan* des Kollouches, qui n'est autre que le *gân* sanscrit, notre *genus* ou *gens* latin, *gens* en français.

Nous avons ainsi *Nouvoungméout*, les gens du cap, *Akilinerméout*, les gens d'Akilinerk, *Taréorméout*, les gens de la haute-mer, *Mallingméout*, les gens des vagues, c'est-à-dire des grandes plages où elles se développent librement, etc., etc.

Tchoukloukméout signifie donc le peuple dauphin ou marsouin, les hommes souffleurs; soit parce que ces Esquimaux habitent des rivages où ce cétacé abonde, et qu'ils en font leur principale nourriture; soit parce qu'ils revendiquent une origine semblable à celle de ce squal. Au Mackenzie, les Esquimaux diraient *Tchoublourméout*, par la métathèse du *k* en *b* ou en *r* doux, quand il s'agit comme ici d'un génitif.

Je ne donnerai donc plus, dans ces pages, aux Esquimaux asiatiques le nom de Touski, qui n'est point esquimau mais tchouktchis; ni celui de Cachalots, qui est inexact; et je ne les appellerai désormais que *Tchoukloukméout* ou Esquimaux souffleurs, leur véritable nom, à l'instar des agents de l'ancienne Compagnie russe, qui certes devaient les connaître beaucoup mieux que de simples voyageurs transitoires.

Je dois répéter ici que le mot pluriel *kraladlit* qui caractérise le balouga ou baleine blanche, le dauphin, marsouin ou cochon de mer, c'est-à-dire les véritables souffleurs, est le nom propre et national que se donnent les Esquimaux du Groenland. Ceci semble prouver que, lors de la guerre fratricide que se firent, à l'ouest du continent américain, les deux souches de la nation esquimaude, tous les Souffleurs ne repassèrent point en Asie; mais qu'une fraction considérable parvint à gagner l'extrême orient américain, et à peupler le Labrador et le Groenland. En effet, ces *Innoït* orientaux ne portent pas plus de labrets ou osselets dans leurs joues que les *Tchoukloukméout* ou Souffleurs asiatiques.

¹ *Alaska and its resources*, p. 185.

Cet ornement bizarre et incommode est propre aux tribus esquimaudes américaines de l'ouest et du centre nord, depuis l'île de Kodiak, à l'ouest, jusqu'au cap Bathurst, à l'est du fleuve Anderson.

Cherchons maintenant l'île ou les îles sur lesquelles *Kighéark pak*, le castor géant, procréa les deux frères qui personnifient les deux souches de la nation esquimaude.

Dans la mer de Bering, on trouve, par 171° 50' de longitude ouest de Paris et 57° de latitude nord, le petit groupe des îles Pribyloff, dont l'une s'appelle effectivement *île du Castor*, en russe, *Bobrôwi*; un nom de même racine que notre vieux mot tudesque *bièvre*, qui est frère de l'anglais *beaver* (biveur), de l'italien *bivaro*, de l'allemand *biber*, du suédois *beaffer* (bif-feur), et du latin *fiber*, un castor.

Mais, en réalité, cette île me paraît encore beaucoup trop petite et trop isolée pour avoir été le berceau de toute une race. Tout au plus a-t-elle pu servir de point de ralliement aux flottilles des Innokt, durant leur émigration vers les plages américaines sur lesquelles ils devaient se disséminer ensuite. C'est pourquoi je préfère adopter sur ce point la version de M. Dall, qui fait sortir les Esquimaux de plusieurs îles, sans toutefois les désigner par leur nom, ni même insinuer quelles elles peuvent bien être.

D'ailleurs, qu'est-ce donc qui nous arrête, alors que sur les anciennes cartes, reproduites par les géographes Bué et Dufour, la mer de Bering porte en toutes lettres le nom de *mer des Castors*? A lui seul, ce titre n'est-il pas la confirmation de la légende esquimaude, et n'illumine-t-il pas tout le passé inconnu de la nation innok?

Sans doute il eut sa raison d'être dans les récits que firent aux premiers navigateurs, qui dressèrent ces cartes, les peuplades esquimaudes riveraines de cette mer quasi-intérieure. Pourquoi a-t-on fait disparaître de la géographie moderne ce titre respectable et ancien, qui peut aider les recherches ethnographiques, pour le remplacer exclusivement par le nom du navigateur fameux qui en découvrit le détroit, Bering?

Ne voit-on pas, par le simple examen de cette carte, que le barrage naturel que l'archipel aléoutien forme à travers cette *mer des Castors*, en s'étendant de la longue et étroite presqu'île Ounalaska jusqu'à la presqu'île du Kamtchatka, fut et est encore considéré, par les peuples esquimaux qui habitent ces rivages, comme une immense *chaussée* construite par leur dieu et ancêtre, le castor, *kighéark*? Et pour en venir à un fait évident et irrécusable, hâtons-nous de dire que le groupe d'îles de l'archipel aléou-

tien qui est le plus près de l'Asie s'appelle *îles des Castors*, tandis que le groupe oriental, c'est-à-dire celui qui avoisine les côtes occidentales de l'Amérique, se nomme *îles des Renards*. Voilà qui est explicite. Les Esquimaux sont donc sortis des îles Aléoutiennes asiatiques comme de leur dernière étape, avant de parvenir sur le sol américain.

La langue confirme le fait physique ; car, dans le dialecte esquimau le plus occidental de l'Alaska, celui des Akilinermeout, le castor ne s'appelle pas *kighéark*, il n'a pas même de nom propre, mais il prend simplement celui d'habitant des Aléoutes, *aléoukitark* ; *itark*, *itoark*, signifient, en effet, y être, habiter, en esquimau.

Il devient donc évident que, d'après les Esquimaux eux-mêmes, l'archipel aléoutien, avec son vaste chapelet d'îles qui relie l'Asie à l'Amérique, est désigné comme la patrie par excellence du castor ; soit à cause de sa forme, qui imite les chaussées ou barrages que cet amphibie construit au travers des lacs et des cours d'eau ; soit parce que ces îles sont peuplées de castors ; soit enfin, relativement à la manière dont les Esquimaux et d'autres peuples, avant et après eux, émigrèrent d'Asie en Amérique, c'est-à-dire en naviguant d'île en île à la manière de ce rongeur amphibie et essentiellement nomade. Tous ces motifs auront porté les Innoït à adopter le castor pour emblème de leur nation pélagique, et à appliquer le nom de cet animal symbolique à l'archipel et à la mer qui furent le théâtre de leurs évolutions nautiques et leur séjour transitoire dans leurs migrations diverses.

Les *Danè*, peuple américain voisin des *Innoït*, et venu comme eux à travers les îles de la mer Aléoutienne, sont encore plus formels à cet égard. Une légende des Dènè Peaux-de-Lièvre compare également la nation danite à un gigantesque castor (*tsa*), qui aurait traversé la mer occidentale à la nage, pour venir s'établir sur les rivages américains, laissant sur la rive asiatique sa sœur, le Porc-Epic (*tsi*), morfondue et désolée¹.

Je me permets de rappeler ici une légende et un symbolisme analogues que nous révèlent les origines des Celtes bretons. Est-ce que la race des dolmens et des mégalithes, les *Armoricains* de Bretagne et les *Farmorians* d'Irlande, peuples essentiellement pélagiques et riverains, ces rois chamiques de la mer, *ar mor*, dont ils donnèrent le nom aux plages où ils abordèrent, ne prétendait pas être arrivée aux rivages brumeux de

¹ Emile Petitot, *traditions indiennes du Canada N.-O.*, Paris, 1886, J. Maisonneuve, 25, quai Voltaire, p. 234.

l'Europe septentrionale et occidentale sur le dos d'un monstre marine narval ou licorne? Est-ce qu'elle n'appelait pas *Avank*, ou le Castor noir, l, fils de son dieu tutélaire, le grand *Hou* ou *Hou-kan*? Eh! bien, *Avank*, *Ouavank*, est encore, de nos jours, le nom de l'occident en langue esquimaude, et *Avanéméout* signifie Occidentaux, gens ou peuple de l'ouest; de même que *imer*, *imar*, *imor*, sont le nom de l'eau, de la mer, dans cette même langue.

Ce fut *Avank*, le Castor noir, créateur et père des Celtes Kymris qui occasionna le déluge des Bretons en perçant la chaussée ou digue qui contenait les eaux du grand lac *Llyon* qu'habitait son père ¹. Ne croirait-on pas qu'il s'agit du long archipel aléoutien, du détroit de Bering et de la mer des Castors, alors surtout que l'on a trouvé chez les Esquimaux souffleurs des monuments mégalithiques analogues à ceux des pays bretons, tels que trilithes, kromleachs, dolmens et galeries couvertes?

La mythologie des Euses, Irish ou Hiberniens me fournit encore une autre preuve qui rapproche ce peuple des Esquimaux. Le colonel C. Valencey prétend que les Euses à chevelure noire étaient de race punique et pélagienne, et, par conséquent, issus de Cham ². Et M. Paul Gaffarel, le savant professeur de la Faculté de Dijon, reconnaît pour leurs ancêtres les Phéniciens eux-mêmes ³. Ils adoraient, en effet, dit un historien de l'Irlande, M. d'Arcy Mac Gee, un certain *Kona*, roi des Enacis ou géants, lesquels rappellent fort les *Enacim* ou géants chananéens de la race d'*Enac*, si ce n'est eux-mêmes ⁴.

Par le fait, on sait que les Irlandais sont généralement de grande taille. Il y a douze ou quinze ans, on produisit à Londres, dans une fête nationale, plusieurs Irlandais dont la taille variait entre sept et neuf pieds anglais.

La mythologie hibernienne, qui parle aussi de ce *Kona* qu'elle appelle *Quonn* ou *Kónn*, dit que, dans une lutte qu'il soutint contre un fameux magicien, il produisit de la neige en abondance. Or, la neige s'appelle *kona* en langue crise, *kónn* en algonquin et en pied-noir, *kánn* en aléoute, *kannir*, *kannerk* et *kannirk* dans les dialectes des Esquimaux occidentaux et septentrionaux. *Kona* ou *Kónn* serait donc le dieu du septentrion, pro-

¹ J.-L. Jehan, *La Bretagne*, Tours, 1863, Cattier, p. 276.

² M. Gabriel Gravier, *Le roc de Dighton*, p. 176, dans *Congrès de Nancy*, t. I.

³ *Les Irlandais en Amérique*. Paris, 1890, Ch. Delagrave, p. 3.

⁴ *A popular history of Ireland*. New-York, 1863.

ducteur du froid, de l'hiver et des frimas, et probablement le dieu lunaire des anciens Hiberniens, analogue aux divinités mâles lunaires des Innoït et des Dènè, également productrices de la neige et de l'hiver arctique.

De cette communauté d'idées, de symboles, de légendes et de coutumes, entre deux peuples également septentrionaux, on peut déduire, ce me semble, qu'ils ne s'accordèrent à comparer leur ancêtre ou leur nation respective à un *castor* que parce qu'ils émigrèrent et voyagèrent à la manière de cet amphibie, c'est-à-dire en allant d'île en île, ainsi que le font encore de nos jours les Aléoutes, dans leurs fragiles barques de peau. On sait que les Galls en faisaient usage ¹, et les anciens Irlandais également ². Ils appelaient leurs baïdares *curach*.

Lorsque l'on considère les facilités de communication qu'ont eues par mer les Asiatiques et les Malais pour passer en Amérique par la presqu'île coréenne, l'archipel japonais, le chapelet des Kouriles et des Aléoutes, on ne trouve plus aucune difficulté dans l'interprétation de la tradition esquimaude qui nous occupe.

La plus grande distance que l'on ait mesurée entre les îles Aléoutiennes est d'une quarantaine de lieues. Les autres îles ne sont séparées entre elles que par des intervalles étroits que les naturels franchissent en canot sans difficulté. Rappelons-nous que Lapérouse vit des Polynésiens accomplir en mer des trajets de soixante lieues marines, avec des pirogues à balancier qui n'avaient qu'un pied de largeur et autant de profondeur, et qui n'excédaient pas le poids de vingt-cinq kilos. On ne peut donc révoquer en doute la possibilité d'un passage d'Asie en Amérique par des hommes aussi habiles et intrépides sur mer que le sont les Esquimaux.

Considérons, de plus, que la chaîne des îles Aléoutiennes est semblable à une grande route naturelle à laquelle aboutiraient deux voies de grande communication, deux principales artères, l'une venant des plaines de la Tartarie par le fleuve Saghalien ; l'autre longeant l'archipel Kourilien, le Japon, la Corée, les îles Liéou-Kiéou, Formose, les Philippines et l'archipel malais jusqu'à la presqu'île de Malacca, et à l'Indoustan, c'est-à-dire jusqu'au cœur des contrées habitées originairement par les Celtes hindous et les Aryas.

¹ Amédée Thierry, *Histoire des Gaulois*. Paris, 1859. Didier et Cie, liv. I, ch. 1, p. 119.

² Paul Gaffarel, *Les Irlandais en Amérique*, Paris, 1890. Ch. Delagrave, p. 3; d'après César, *De Bello civili*, l. 1, p. 54.

Toutes ces pointes avancées de continents, tous ces enchainements d'îles et de terres ne sont séparés entre eux que par des détroits et des bras de mer que des navigateurs d'une science très médiocre, tels que le sont les Malais, les Malabares et les Arabes, ont parcourus en tous sens longtemps avant que Magellan en eût refait la découverte.

J'ai eu et j'ai encore en mains des preuves palpables que telle a dû être la marche des peuplades esquimaudes dans leurs migrations. Je possède des pipes, des bottes, des étuis à aiguilles, des polissoirs, des dards, des couteaux de travail et des pendeloques que j'ai rapportés de mes expéditions aux bouches des fleuves Anderson et Mackenzie, et qui sont identiques par la forme, le patron, le dessin, la coupe et l'emploi aux mêmes objets en usage chez les Aléoutes, les Ingaliks (lisez : *Ingalit*), les Tchouktchis, les Souffleurs, les Orochys, les Ghilliaks de l'Amour, les Malais et même les Cochinchinois.

Sur des tombeaux en forme de sarcophages des Esquimaux Malingméout M. Le Corre, un de mes confrères, remarqua, en 1871, des dessins de singe et d'éléphant ; et l'explorateur Dall observa que d'autres dessins esquimaux étaient semblables à ceux découverts en France dans les caves de la Dordogne¹.

Les traditions des Groenlandais me fournissent également un excellent argument en faveur du peuplement par l'ouest. Elles ne parlent jamais de l'orient du Groenland, mais toujours de l'ouest ou du sud, et quelquefois seulement du nord. La contrée qui semble avoir été l'El-Dorado des Groenlandais ou *Kraladlit* (les Souffleurs, les Dauphins) est *Akilinek*, un pays situé au delà des mers, dans le *Far-West*, et que l'on pourrait croire avec le docteur H. Rink être un pays fabuleux, si mes Innoit du Mackenzie ne me l'avaient clairement désigné comme une contrée qui avoisine le détroit de Bering. Par le fait, ces Esquimaux en nomment les habitants *Akilinerméout*, les gens d'Akilinek. De plus, on peut se convaincre, par les relations groenlandaises, que cette contrée était située de l'autre côté d'un détroit et à une assez faible distance des rivages d'un continent dont l'intérieur était peuplé de Peaux-Rouges ou *Erkiléit*; c'est-à-dire sur le continent asiatique².

¹ *Alaska and its resources*, p. 237.

² Dr H. Rink. *Tales and traditions of the Eskimos*. Edimburgh and London, 1875, W. Blackwood and Sons, pp. 154, 248, 270 et 462.

Effectivement, ces mêmes traditions font mention de barques *surnaturelles*, d'armes en métal, de tchoupan, de rennes blancs ou *lièvres de mer*, et d'*équipages de rennes domestiques* vus à Akilinek par des Esquimaux orientaux qui s'y seraient transportés en explorateurs¹. Or, on sait parfaitement qu'il n'y a en Amérique ni rennes blancs ni rennes domestiques, et que pour trouver les uns et les autres de ces animaux, dans l'ouest, il faut aller jusque chez les Kamtchadales, chez les Koriaks et les Tchouktchis-Noss, voisins des *Tchoukloukméout* ou Esquimaux souffleurs asiatiques.

Les vêtements en peaux de renne blanc sont des objets de luxe, aux bouches du Mackenzie, parce qu'ils viennent de l'Asie par le moyen de trocs successifs, de peuplade à peuplade, et ils coûtent très cher. Pour obtenir une blouse ou *atiké* en renne blanc, d'un Esquimau Tchiglerk, en juin 1877, je dus lui donner un burnous de chef arabe en poils de chameau, teint en écarlate, avec bandes dorées, plus un fusil à silex.

Enfin, les mêmes légendes groenlandaises racontent des aventures et des combats avec des *Erkileit* ou peuple de l'intérieur, que le docteur Rink pensait aussi être un peuple fabuleux, tandis que ce nom, ainsi que celui des *Inkaleit*, des Tchiglit, et des *Ingaleit* (au singulier *Ingalik*), des Malemoutes, sont une épithète collective par laquelle toutes les peuplades peaux-rouges de l'intérieur sont connues des Esquimaux. Il signifie *lentes de poux*, au Bas-Mackenzie. C'est un surnom injurieux. J'ignore ce qu'il peut vouloir dire ailleurs. Dans la bouche des Groenlandais il a donc trait à des événements qui se sont passés lorsque ces Souffleurs orientaux habitaient encore les plages du continent américain voisines de la mer de Bering, peut-être même le détroit de même nom, et non pas le Groenland, dont l'intérieur est inhabitable et entièrement couvert de glaces éternelles.

De plus, la parfaite conformité de ces noms propres, à l'est, au centre et à l'ouest de l'Amérique, démontre l'unité de souche, de langue et de génie des peuplades esquimaudes.

L'examen des cartes les plus modernes me fournit enfin un autre argument en faveur de la facilité des émigrations d'Asie en Amérique. C'est que le grand courant équatorial venant de Panama et qui remonte vers le Nord en longeant les côtes méridionales et orientales du Japon, sous le nom de

¹ Docteur H. Rink, *Tales and Traditions of the Eskimos*, London, 1875, W. Blackwood and Sons, pp. 154 et 252.

Kouro-Sivo ou courant noir, se dirige vers le nord-ouest de l'Amérique. Parvenu à l'extrémité de la péninsule du Kamtchatka, le *Kouro-Sivo* se bifurque ; une partie remonte vers le détroit de Bering, tandis que l'autre, se repliant contre les Aléoutiennes, redescend la côte occidentale de l'Amérique septentrionale. Les émigrants asiatiques ou océaniens ne pouvaient donc avoir de meilleur ni de plus prompt véhicule, pour les conduire aux rivages américains. Quel plus puissant auxiliaire pour une émigration malaise, japonaise ou tartare, et même pour un simple cabotage en jonque ou en baïdare !

Quant à l'événement qui détermina l'apparition dans la mer Glaciale du peuple qui est devenu le peuple esquimau, ce serait peut-être le cas d'évoquer la fameuse expédition de la flotte mongole de Koublai-Khan, au XIII^e siècle, forte de 4 000 voiles, qu'un typhon furieux dispersa à l'entrée des détroits du Japon¹ ; si cet événement n'avait déjà été mis sur le tapis si souvent, ainsi que la colonisation du Fou-Sang par des Sammanéens de Samarcande, au V^e siècle de notre ère. Ce sont des questions trop vieilles et trop obscures pour être examinées de nouveau, bien que la première de ces deux dates concorde, à un siècle près, avec l'apparition des Esquimaux sur les côtes occidentales du Groenland¹.

Ce qui est un fait indiscutable et que je puis considérer comme acquis à la science ethnographique ; ce qui demeure nettement établi par tout ce qui précède, c'est que la nation esquimaude est sortie en dernier lieu des Aléoutiennes et qu'elle a connu et pratiqué assez longtemps avant cette époque les rivages asiatiques d'*Akilinerk*.

Je vais confirmer ma thèse par d'autres preuves de fait.

II

Certains voyageurs peu observateurs ou mal renseignés ont cru devoir distinguer foncièrement les Aléoutes d'avec les Esquimaux. Ils auraient dû justifier cette distinction par des preuves autres que la conformation crânienne, qui, à mon avis, est la moins indubitable de toutes, tandis qu'on en trouve, au contraire, de très fortes en faveur de la communauté d'origine de ces deux peuples.

Au tatouage des Esquimaux souffleurs asiatiques, les Aléoutes joignent

¹ Tout juste le temps qu'il aurait fallu à ce peuple pour se rendre du Japon au Groenland, en longeant les rivages de la mer, et en voyageant à petites journées.

le port des labrets, qui sont une réduction du *kaliouchka* de leurs voisins les *Kágout* ou Kollouches, et du *botoque* des Caraïbes Tupis et Boto-cudos. Ces labrets, qui sont des jumelles en os, en marbre, en serpentine ou en ivoire, et que les hommes portent insérés dans les joues, sont en usage chez tous les Esquimaux occidentaux et septentrionaux jusqu'au cap Bathurst inclusivement. Mais au delà de ce point, vers l'Est, cet ornement disparaît tout à fait.

Les Aléoutes lancent la javeline à la manière des Esquimaux, c'est-à-dire à l'aide d'une planchette rainée, appelée *notçark*, par ceux-ci et *noyark* par ceux-là. Une simple divergence de dialecte ¹.

Les Aléoutes habitent des demeures et des galeries à demi-souterraines, semblables à celles des Esquimaux souffleurs, des Kamtchadales et des anciens Celtes. Ces habitations sont éclairées de la même manière, c'est-à-dire par des lampes en pierre ollaire, dans lesquelles brûlent des mèches d'amiante ou de mousse ².

Ils se percent le septum du nez comme les Esquimaux, pour y introduire les mêmes osselets. Leurs femmes nouent leur chevelure au sommet de la tête, à l'instar des femmes esquimaudes.

On trouve chez les deux peuples la même lubricité de mœurs, les mêmes nudités, la même promiscuité des sexes et des âges, la même hideuse institution des *tchoupan* ou *arnatchouk*, voués dès l'enfance aux abominations de Sodome ³.

Ils ont les mêmes vêtements, les mêmes barques et pirogues de peau. Enfin leur langue appartient à la même famille et contient une foule de locutions purement esquimaudes.

A la vérité, les Aléoutes ne se donnent point le nom d'*Innoït*, comme les Esquimaux à labrets; ni celui de *Énouït*, comme les Souffleurs. D'après Von Baër, leur nom serait *Tagout*. Mais précisément ce nom se rapproche de celui des Esquimaux de la baie d'Hudson, qui est *Agout*; de celui des Noucherkakméout, qui est *Agiout*; du nom des Kollouches, *Kágout*; de celui des Kouskoutchéwak ou Tchouktchis américains, *Yagout*; enfin du nom des Yokoultats américains et des Yakoutes asiatiques, qui est *Yakout* ⁴.

¹ W. H. Dall, *Alaska and its resources*, p. 388.

² *Ibidem*, p. 387.

³ *Ibid*, p. 402.

⁴ Sir John Richardson, *Arctic Searching Expedition*.

Chez tous ces peuples, le nom national est *Agout*, avec un préfixe, *k*, *t* ou *y*; encore une simple différence dialectique. Et chez tous il a la signification d'hommes. Nous avons vu plus haut que les Tchouktchis asiatiques se nomment eux-mêmes *Tatchout*, ce qui signifie également les hommes.

La seule objection que l'on pourrait peut-être élever contre l'identité de nationalité entre les Aléoutes et les Esquimaux nous est fournie par M. de Humboldt. Alors que les Esquimaux ou Innoït prétendent provenir du nord-ouest du continent américain et des parages du détroit de Bering, Alexandre de Humboldt affirme que les Aléoutes se donnent eux-mêmes le nom de peuple de l'Orient, *Kagataya Koung* ¹.

Je réponds à ceci : 1^o que le témoignage de Von Baër combat et détruit l'opinion de l'illustre prussien; et 2^o que M. W. H. Dall établit que les Aléoutes se divisent en Orientaux ou *Ounalaskans*, qui habitent les îles américaines ou des Renards; et en Occidentaux ou *Atkans*, qui peuplent les îles asiatiques ou *des Castors*. Or, c'est des Ounalaskans que Humboldt a porté le témoignage ci-dessus, sans ajouter toutefois qu'ils revendiquent une provenance orientale. N'est-il pas naturel qu'une population qui habite à l'est d'un pays quelconque prenne le nom de peuple de l'est? Telles sont les expressions Ponentais, Méridionaux, Occidentaux que l'on emploie en parlant des Européens qui habitent actuellement au nord, au midi ou à l'ouest de l'Europe; ce qui n'implique nullement qu'ils en tirent leur origine première. Tels sont, en Amérique, les Abénakis, qui se donnaient aussi le nom de peuple de l'est, parce qu'ils habitaient à l'orient de l'entière famille hilliné, à laquelle ils appartiennent.

Il en est tout autrement lorsque des peuples qui habitent au nord et à l'est d'un continent, tels que les Dindjié, les Dènè, les Tchiglité, s'obstinent à désigner l'ouest comme le point de l'espace d'où ils sont venus et où se trouve leur patrie primitive. Ce témoignage nous convainc et nous oblige à conclure à l'origine asiatique de ces peuples.

Donc, l'objection que l'on pourrait élever sur cette affirmation de Humboldt n'est pas sérieuse et ne saurait soutenir l'examen.

Hooper et Dall ont observé que les Esquimaux souffleurs s'aplatissent artificiellement le crâne, comme les Kollouches, les Caraïbes et la généralité des peuples touraniens.

¹ W. H. Dall, *Alaska and its resources*, p. 385.

Ils se tatouent également la face, à l'instar des Aïnos, des Japonais, des Yakoutes, de certains Polynésiens et des anciens Pictes. Ils portent une large tonsure monacale comme les bonzes, les Tchiglits et les Danites Tchippewayans¹. Ils se repaissent de la chair du chien, comme les Chinois, les Sioux et les tribus hillinées. Enfin, ils sont aussi peu prolifiques que les autres Esquimaux.

Quant au costume des Souffleurs, il est absolument semblable à celui des Aléoutes, des Koriaks et des Esquimaux, à peu de différence près. Il ressemble aussi à l'accoutrement des Kenaïtzes et des Ingalits ou Danites occidentaux, que leurs frères de l'est et du nord appellent pour cette raison *Dindjié anakren*, Loucheux esquimaux. Je vais prouver, par le témoignage des navigateurs, que les Kouriliens, les Orochys et les Ghilliaks rentrent dans la même famille et que celle-ci doit beaucoup aux Japonais et aux Malais, par voie de métissage.

Les *Kouriliens*, dit Steller, participent autant des Esquimaux, leurs parents du nord-est, que des Japonais, leurs voisins du sud. Ils vont nus, en été; ils se peignent le corps, se nourrissent de la chair des animaux marins, se servent de bédars et de kayaks couverts en peau. Ils font usage de raquettes, habitent sous des yourtes, en hiver, et dans des balanganes, durant l'été. Leurs haches, leurs pipes, leur chaussure et leurs vêtements sont les mêmes que ceux des Kamtchadales, des Aléoutes et des Esquimaux. Les traits des Kouriliens eux-mêmes participent à ceux des Esquimaux et des Japonais, « et tout porte à croire, conclut-il, que ces trois peuples ont eu la même origine. » Seules, les langues de ces peuples diffèrent entre elles; une divergence qui d'ailleurs ne prouve rien contre l'hypothèse d'une origine commune, puisque personne ne saurait nier qu'il existe une étroite parenté entre beaucoup de peuples américains, sans que pour cela il y ait plus de rapports dans leurs vocabulaires respectifs qu'avec ceux des peuples appartenant à d'autres continents.

Au delà de l'archipel des Kouriles, vers l'ouest, on rencontre la grande île Saghalien ou Tarrakai, dont les habitants se nomment *Khillini*, et que l'on appelle vulgairement Orochys, Ghilliaks, Peaux-de-poisson. Ce sont des Tartares-Mandchous. Le portrait que Lapérouse a tracé de ces naturels

¹ De nos jours, cette coutume est tombée en désuétude chez ce dernier peuple; mais entre 1862 et 1865 je vis encore beaucoup de Danites largement tonsurés. Les Tchiglits continuent à porter la tonsure.

convient en tous points à la nation esquimaude. Leur taille est petite, dit-il, et n'excède pas cinq pieds quatre pouces. Ils sont trapus, ont de l'embonpoint et sont fortement constitués. Leurs formes et leurs muscles sont très prononcés. Ils portent des caleçons à la chinoise et à l'esquimaude, qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous, hommes et femmes, ont des bottes en peau de phoque, comme ce dernier peuple, et, comme lui, ils se servent de la peau du saumon pour se confectionner des chaussures, des vêtements et des sachets. Ils ont le teint olivâtre, les yeux tantôt droits et tantôt obliques et bridés comme ceux de la plupart des Chinois et des Japonais. Lapérouse remarqua cette double particularité, indice de mélange de race, dans les yeux des Kamtchadales, des Kouriliens et des Tchouktchis. Je dois en dire autant non seulement de tous les Esquimaux que j'ai connus, mais encore des Danites et des tribus hilliné septentrionales. Très probablement il faut appliquer la même remarque à la généralité des aborigènes des deux Amériques; le mélange des yeux droits et des yeux bridés se faisant remarquer, ça et là, chez différents peuples de ce continent.

Les *Khillini* ou Ghilliaks de l'Amour¹ tirent du Japon l'usage de leurs pipes à plateau dont la forme est chinoise ou malaise, et servent aux fumeurs d'opium, dans ces derniers pays. Ce modèle de pipe a été adopté par tous les peuples esquimaux, et ils y fument le tabac à l'instar de l'opium, c'est-à-dire en en avalant la fumée.

Je dois faire remarquer ici que j'ai relevé, sur les objets ghilliaks de ma collection, de très jolis dessins d'entrelacs qui sont identiques ou peu s'en faut à nos anciens dessins celtiques, mais unis aux volutes des arabesques italiennes.

Lapérouse, Steller, Kracheninikoff et autres navigateurs ont observé que les populations des îles Kouriles, de Tarrakāi, de la côte de Tartarie et du Japon se composent de deux éléments aux types tranchés et distincts qui paraissent avoir été fournis par des courants d'immigration différents : l'un, blanc sale, analogue au type chinois, japonais et siamois; l'autre, brun rougeâtre, semblable au type mongol qui peuple le Kamtchatka. J'ai

¹ Comparez le non de ces Tartares avec celui des *Hellènes*, des *Hilléni* ou *Hillini*, les anciens *Khilliniwok*, que nous avons nommés Algiques, des *Khills* de l'Alaska, des anciens Allains ou *Hallani* qui envahirent la Basse-Bretagne avant les Mores, et enfin avec le nom des *Hillinos* de l'Amérique centrale, qui étaient des Toltèques. (Brasseur de Bourbourg.)

constaté depuis longtemps ce même mélange chez les Esquimaux, les Din-djié, les Dènè et les Cris, en Amérique.

D'après un savant américain, le Dr Otis, les crânes esquimaux sont semblables à ceux que l'on découvre dans les mounds, et diffèrent de ceux des Peaux-Rouges modernes. Quant à moi, je puis assurer que la plupart des crânes tchiglits ressemblent en général à ceux des Botocudos, et autres peuples du Brésil alliés à la race caraïbe.

Passons aux *Japonais*.

Les enfants japonais ont le teint rose, les joues et les lèvres colorées d'incarnat, comme les petits Esquimaux. Les femmes y ont aussi le teint plus clair que celui des hommes. On en voit même de parfaitement blanches. Elles endurent leurs nourrissons au grand air, au vent et au soleil, comme le font les mères esquimaudes ; et, comme elles, portent leurs petits tout nus entre leur dos ou leur tunique ou *kirimon*.

Les mœurs japonaises participent à celles des Esquimaux. On voit chez eux la même absence native de pudeur, les mêmes nudités, le même penchant au communisme ; mais aussi le même génie industriel, la même adresse dans les arts manuels, la même soif d'instruction et de science. Les uns et les autres sont peu religieux, indévôts même, portés à la colère, prompts à la vengeance, et également enclins à éventrer leurs ennemis ; mais ils sont braves et peu soucieux de la mort. Japonais et Esquimaux dorment sur des estrades et font usage de chevets en bois ; une coutume de l'ancienne Egypte et de toute l'Afrique. Ils sont toujours armés de glaives, mangent le poisson cru, sont d'adroits jongleurs et de sveltes gymnastiques.

J'achève le portrait de ces peuples de l'extrême Orient asiatique en retraçant, d'après M. le comte de Beauvoir, quelques traits de la race malaise qui conviennent aux Esquimaux.

Les Malais, dit le noble voyageur, sont un peuple de pirates et d'écumeurs de mer. Ils sont braves, résolus, souples et agiles. Leur teint est jaune sale. Ils ont les yeux en coulisse, le nez camus ou épaté, et la lèvre inférieure pendante ; ce qui est un trait caractéristique des Esquimaux. Ils n'ont aucun regard à la nudité la plus complète, surtout dans le jeune âge. Ils aiment les enfants, surtout ceux des Européens.

Ces nombreux points de ressemblance, que les Asiatiques orientaux, riverains du Pacifique et de la mer de Bering, offrent avec la nation esquimaude, suffisent à démontrer que, si les souvenirs des Innoit ne remontent

que jusqu'à Akilinerk, ou tout au plus jusque aux îles des Castors ou Aléoutiennes asiatiques, les faits témoignent que leur souche n'est pas originaire de ces îles, quoique ce soit dans ces îles qu'ils aient pu et dû inaugurer les coutumes et les usages étranges qui en ont fait des Esquimaux.

III

Les noms esquimaux des points cardinaux me fournissent une nouvelle et curieuse preuve de la provenance asiatique des Innoït, c'est-à-dire de leur marche de l'ouest à l'est d'abord, puis vers le sud ensuite, pour revenir finalement vers le nord.

Les noms que beaucoup de peuples anciens appliquèrent aux quatre points de l'espace sont loin d'indiquer le lieu qui fut leur berceau, celui d'où ils tirèrent leur origine, ou bien les plages où ils abordèrent dans le principe. Ainsi, pour ne parler que des Latins, on sait que le nom de Septentrion a trait aux sept principales étoiles de la constellation de la Grande-Ourse; que celui d'Orient indique l'entrée du soleil sur l'horizon, et celui d'Occident sa chute apparente ou métaphorique; enfin, que le mot Midi, *meridianum*, indique l'apogée de l'astre du jour dans la voûte des cieux.

Pas la moindre allusion à une patrie ou à une immigration quelconques.

Les noms que nous donnons aujourd'hui aux points cardinaux nous viennent des Saxons : *North, South, East, West*. Nous en ignorons la signification intrinsèque dans leur langue.

Il en est autrement de plusieurs peuples de l'Amérique. Les noms qu'ils donnent aux points cardinaux revêtent des expressions qui n'ont pas toujours trait à la position du soleil dans l'espace. Pour ne parler ici que des seuls Esquimaux Tchiglit, que j'ai fréquentés, le nom qu'ils appliquent au Nord, *Kanoung-argnerk*, signifie le point triste, infortuné et néfaste, de l'espace. En effet, *kanoung-miyoark* signifie être triste, troublé, mélancolique; *kanoung-palouktoark* est le nom du limon, de la vase noire et gluante des rivières de l'extrême Nord.

Donc, pour les Esquimaux, le Nord est le point noir; ce qui est conforme au sentiment des Anciens, en particulier des Hébreux et autres Sémites, pour lesquels l'aquilon était le point sinistre et néfaste de l'horizon. Ils le plaçaient à leur gauche, se tournant, pour prier, vers l'orient comme vers le point de l'espace le plus noble; parce qu'ils y avaient reçu le jour,

que là se trouvait l'Éden ou Paradis terrestre, ainsi que le temple de Sion, la ville sainte.

Aux yeux de l'Esquimau, l'Est ne rappelle aucun souvenir du passé. Sous ce rapport ils se rapprochent des Chinois, des Tartares et des anciens Égyptiens, qui priaient ou prient encore tournés vers l'occident. L'Est est presque aussi dédaigné par eux que le nord. C'est dans l'est qu'ils placent leur nation de Femmes. En conséquence, les Esquimaux appellent l'Orient *Tçanéra-nerk*, le point immonde; parce que c'est de l'Est que leur viennent la grêle, les tempêtes, les longues pluies d'été, les poudreries ou tourmentes de neige congelée, pendant l'hiver; en un mot tout ce que les Danites eux-mêmes nomment *ya-ounsen*, crasse ou immondices du ciel.

En effet, *tçanertat*, en esquimau tchiglerk, est le nom des immondices, des balayures, des déchets de cuisine; et *tçanerktoark* y signifie balayer, nettoyer. Et cependant *tçanertark* veut dire une traversée en mer; parce que le Levant fut le point de l'espace que les Esquimaux avaient devant eux, et vers lequel ils se dirigèrent tout d'abord dans leurs migrations initiales, sans cependant qu'ils y tendissent comme vers le lieu de leur repos et de leur choix définitif. Aussi, toutes les locutions adverbiales qui ont trait au point opposé à celui par lequel on arrive, ou à celui que l'on occupe, telles que à l'opposite, à l'encontre de, du côté opposé, de l'autre côté, etc., s'expriment-elles, en esquimau tchiglerk, par la même périphrase *tçanéra-nerk moun*, vers l'Est, du côté de l'Orient. Ou plutôt, disons mieux que le nom de l'Est est, dans ce dialecte, à l'opposite; c'est-à-dire le point opposé à celui d'où l'on est venu.

Par contre, et fait bien significatif pour un peuple hyperboréen, le Sud est, aux yeux des Esquimaux, le point antérieur, c'est-à-dire celui vers lequel tendaient leurs aspirations et leurs désirs, même en se dirigeant de l'ouest à l'est. Ce nom est *Tchivor-krark*, en avant. Aussi, l'avant ou proue d'une barque s'appelle-t-il *tchivou*; l'adjectif antérieur se rend par *tchivoulerk touanhiga*, et la préposition avant, par *tchivournærané*, *tchivourneragoun*. C'est donc vers le Sud que les hordes de navigateurs asiatiques qui devinrent des Esquimaux, avaient la proue de leurs barques tournée, lorsque des rivages tartares ou japonais ils émigrèrent en Amérique, avant que des obstacles et des difficultés que nous ignorons les contraignirent à changer leur cap de route. Et s'ils se dirigèrent ensuite vers le nord et l'est, points obscurs et néfastes de l'espace, qui ne leur offraient en partage que les longues nuits, l'immobilité des glaciers, le froid mortel et des tour-

mentes affreuses, ce ne fut que bien malgré eux et à leur vie défendant.

Le Sud est encore l'avant, *tchivou*, pour les Esquimaux, parce que c'est de ce côté et non à l'orient que s'ouvre et s'illumine le ciel d'un jour nouveau, à la fin des longs hivers arctiques. C'est en plein Sud et non dans l'est que réapparaît l'astre du jour, lorsqu'il recommence sa carrière, après être demeuré plusieurs mois sous terre; tandis que pendant l'été, il se lève et se couche en plein nord, ou plutôt demeure de longs jours sur leur horizon, montant du nord vers le zénith, qu'il atteint à son apogée; puis redescendant de nouveau vers le nord, qu'il affleure mais où il ne disparaît pas, au moment de son coucher.

Quant à l'Occident, l'Esquimau ne le connaît pas. En été, l'*occasum* n'existe pas pour lui; de même qu'en hiver, c'est l'*oriens* qui lui fait défaut. Aux équinoxes seulement ces points conventionnels existent réellement dans sa patrie. Mais leur précession, au printemps, et leur séquence, en automne, sont accompagnées d'un jour tellement long, que la nuit n'existe déjà plus ou n'existe pas encore, dans leur froide contrée.

L'Occident est donc, pour les Tchiglits, *Ouavan-nerk*, le point initial, le lieu du départ, de l'origine; car *avatik* signifie début, commencement, origine, abord. On y ajoute le préfixe intensitif *oun*, qui marque l'éloignement, et le suffixe *nerk*, qui caractérise les noms abstraits, les causalités, les êtres de raison. Aussi *avânk* est le nom des plages occidentales; *avâné*, *ouavangna* veulent dire à l'ouest, à l'occident; *Avâné-méout*, Occidentaux; *avânéitoark*, habiter à l'ouest. C'est donc le point de la descente, de l'atterrissement.

Il me semble que ces quatre noms se passent de tout commentaire, et éclairent d'une vive lueur le passé obscur des Esquimaux.

D'ailleurs, si une contre-épreuve de ce que j'affirme ici était nécessaire, je la trouverais encore dans le nom de ces mêmes points cardinaux, dans la langue des Danites arctiques, les plus proches voisins des Esquimaux sur le sol de l'Amérique.

L'Est, dans cet idiome, s'appelle *Sa-yissi*, soleil-demeure ou la demeure du soleil, aussi bien que *Kfwè-hin*, montagnes-derrière, ou derrière les Montagnes-Rocheuses. Les Danites venaient donc de l'ouest ou du nord-ouest et résidaient à l'ouest de la grande Cordillère, lorsqu'ils dénommèrent ainsi l'orient, puisque actuellement ils ont les Montagnes-Rocheuses à leur gauche, c'est-à-dire à l'ouest, et qu'ils ne peuvent plus dire que le soleil se lève derrière elles.

Par le fait, ils donnent à l'Occident les noms de *Tasin, tahan, tan, tien*, c'est-à-dire l'arrière. Ce peuple tournait donc le dos à l'ouest quand il aborda en Amérique. Il est venu de l'Asie. Mais, en accostant en Amérique par les îles Aléoutiennes ou le détroit de Bering, les Danè demeurèrent longtemps sur la côte occidentale, entre les Montagnes-Rocheuses et le Pacifique, ainsi qu'ils se plaisent à le répéter, descendant vers le sud le long des côtes, et vivant parmi les tribus ennemies, de la nation kollouche. Et, après qu'ils eurent enfin traversé les Montagnes-Rocheuses par les vallées de la Paix et de la Colombie, ils ne se dirigèrent pas tous ni tout de suite vers le nord; mais seulement par fractions et peu à peu, cédant malgré eux à la pression des hordes étrangères qui les refoulaient à la fois et vers le nord et dans le sud.

Aussi, le nom du Nord ou plutôt du nord-est, en danite, est-il *Thin-sin*, vers la tête, ainsi que *Inkfwîn, younkfwîn, youthen*, au large, au zénith, en même temps que : dans le pays des rennes, dans les terres stériles; parce qu'ils furent obligés de redescendre le continent américain du sud-ouest au nord-est, après l'avoir abordé et traversé de l'ouest à l'est.

Par la même raison, le Sud ou plutôt le sud-ouest y porte le même nom que l'ouest, *Nié, na-sin*, en arrière. Le second de ces mots est une contraction de *nan-ttsin*, de la terre, de la patrie. Mais ils le nomment aussi *téghé*, en haut, c'est-à-dire du côté le plus élevé du sol américain et d'où coulent vers la mer Glaciale les fleuves et les rivières. Enfin, ils lui donnent encore le nom de *kfwè-houn*, de l'autre côté des Montagnes-Rocheuses; parce que le sud, pour eux, était, en réalité, le sud-ouest, tous les segments des Montagnes-Rocheuses obliquant dans la direction sud-ouest nord-est, de sorte que toutes les vallées par lesquelles les Danites avaient passé, et tous les cours d'eau sur lesquels ils avaient navigué, se dirigent du sud-ouest au nord-est.

IV

J'ai recueilli un certain nombre de vocables esquimaux dont j'ai trouvé les analogues dans le vocabulaire de certains peuples de l'extrême Orient, tels que Japonais, Chinois et Malais; dans celui des Ougro-Finnois, de l'Europe orientale; dans l'hébreu, le sanscrit et l'ancien égyptien; enfin, dans la langue celtique, dont le maya-quiché est quelquefois congénère, tandis que d'autrefois ce dernier idiome se rapproche du malais.

Je ne veux point discuter ici qui l'emporte, en force probante, du vocabulaire ou de la syntaxe, comme motif comparatif de communauté d'origine entre les différentes langues de la terre. L'un et l'autre ont eu leurs chefs d'école et leurs partisans, *alius sic, alius autem sic*, comme sur toutes choses, en ce monde. Je crois qu'ils ont également raison; car enfin, si la syntaxe est l'ensemble des règles naturelles qui régissent la langue d'un peuple, le vocabulaire est l'ensemble des locutions sans lesquelles ces règles n'existeraient pas. Les vocables ont donc été produits avant les règles qui les régissent; ce qui revient à dire que les mots sont l'âme du langage, comme la syntaxe en est le corps. Ceux-là comme celle-ci sont des parties essentielles et constitutives de toute langue. On ne saurait donc les bannir des études comparatives des langues, lesquelles, dit François Bopp, sont fondées sur deux lois à titre de criteria de certitude, l'*analogie* et la *répartition* ¹.

Mais pourquoi insister, alors que le temps n'est plus où l'on niait jusqu'à la possibilité de l'hybridité d'une langue; comme si un homme ne pouvait pas porter dans ses veines du sang appartenant à quatre ou cinq variétés humaines, et son langage se ressentir de son métissage?

Le temps est loin où l'on ne voulait pas entendre parler d'analogies de vocables entre des langues différentes; où l'on attribuait les ressemblances qui réunissent la synonymie à l'homophonie, — condition *sinè quâ non* d'une véritable analogie linguistique, — au hasard, à la fortuité, à la fatalité peut-être; comme s'il existait quelque chose de fortuit dans les lois de la nature! Comme si l'homme seul eût échappé à la loi des semblables! Comme si les naturalistes attribuaient au hasard aveugle, et non à un ordre établi par Dieu et observé fidèlement par la nature, les analogies que l'on constate entre le formidable hippopotame et l'inoffensif cabiais, entre le loup féroce et le tremblant petit King-Charles, entre le gigantesque condor et l'émérillon, entre l'imposant et noble Erythrine, aux grappes de corail, et l'humble coronille de nos champs, entre la précieuse améthiste et l'arène vulgaire que nos pieds foulent sur les rivages; analogies qui ont porté les savants à classer dans le même ordre des êtres aussi disparates.

Mais je m'arrête pour en venir aux faits; car les mots sont des faits, oui, des faits parlants et parlés.

Lorsque les Esquimaux veulent désigner un chef, honorer un homme

¹ *Grammaire comparée*, t. IV. Introduction, p. 11.

éminent, célébrer un guerrier, ils joignent au mot *innok*, qui signifie homme en général (*homo*), un autre vocable qui exprime la virilité : *toyok* ou *toyork*, homme mâle, le *vir* des Latins ¹. J'ai traduit ailleurs *innok-toyork* par grand homme ². Littéralement, ce mot composé n'est qu'une tautologie, *homo-vir*, *homme-homme*, la plus haute expression de la grandeur humaine.

Eh bien, le même mot existe isolément dans d'autres langues et avec les mêmes significations de chef, prince, maître, grand-homme. En voici l'énumération :

toïgon, chef, en aléoute américain. Ce mot devient *noïyon* chez les Kalmouks ;
taïyor, *tayágou*, chef, en aléoute asiatique ;
taïyon, chef, en yakoute ;
taïyouk, chef, en esquimau de Kodiak ;
taï, *thaï*, homme libre, en siamois. Mot racine ;
thaï, chef, en nouka-hivien ;
taïk, chef, dans la langue des Chans, du Birman ;
taïcha, chef, en kalmouk ;
taïkoun, roi, chef militaire, en japonais ;
tajen, chef, grand homme, en chinois ;
touï, chef, à Tonga-Tabou.

Peut-être pourrait-on y ajouter le *toudoun*, chef, des Avars ; le *tour*, chef, des Finnois ; le *dey* des Turcs, et le *tey* des Dindjié. En tout cas, en Amérique même, les Dané occidentaux, les Kenaitzes, les Chinouks et les Kollouches appellent tous leurs chefs *toïyon*.

Comme j'ai parlé ailleurs du mot *khatoun*, qui a la même signification ³, je n'y reviendrai point ici, et je passe à d'autres vocables.

PÈRE :

Apan, *apapa*, en esquimau tchiglerk ;
apay, en coréen ;

¹ Ce mot a pour racine *yok*, *youk*, *otchok*, verge virile. Il en est le dérivé.

² Les Grands Esquimaux. Paris, 1887. E. Plon, Nourrit et C^{ie}. *passim*.

³ Mme Carla Serena, *Seule dans les Steppes*, *passim*.

⁴ *Accord des mythologies*. Paris, 1890, Emile Bouillon, 67, rue de Richelieu, p. 199.

pa, en coréen. Mot racine;
apa, en cophte;
paba, en malais;
papa, en latin et ses dérivés;
papas, en grec;
abba, en hébreu, en accadien et en tongouse;
abbac, en cophte et en berta (Afrique);
abbas, en latin;
abbé, en kamach (Sibérie) et en français;
abou, en assyrien, en arabe et en turc;
obi, en kabal (Sibérie).

PÈRE :

Atâtak, en groenlandais;
attatak, *attatou*, en labradorien;
atatak, en esquimau tchiglerk;
atatka, en esquimau de Kodiak;
ataak, en esquimau de la Baie d'Hudson;
atti, en tchouktchis américain;
ata, en tchouktchis asiatique. Mot racine¹;
atä, en tchouvache;
atav, en ancien égyptien;
atavus (bisaïeul), en latin;
aïta, en basque;
atra, en ostiaque et en maggyare;
adü ! en tchouvache;
tad, *tatt*, en bas breton;
tat, en tschoude et en esthonien¹;
taat, en esthonien;
taata, *taatto*, en finnois;
tati, en livonien;
tata, en maggyare¹;
tätäi, en mordvine;
tatod, en tschoude;

¹ Observez que le même mot, lu dans un sens ou à rebours, a la même signification : *ata* ou *tat*, *tata* ou *ta*. Même phénomène pour la nomenclature qui précède : *abba* ou *baba*, *apa* ou *papa*.

tâtra, en mordvine;
tetta ! en grec;
toti, *totr*, en livonien;
trädrä, en ostiaque;
tröträ, en tchéremisse.

En Amérique, cette même racine nous fournit les analogues suivants :

tat, *tatel*, en tzendale;
tatil, en quéléné, en tzotzil;
tatli, en mexicain;
ta, en atnan. Mot racine¹;
ota, en cris;
otta, en algonquin;
étra, en danite oriental;
trien, en dindjié;
adé, en assiniboine.

MÈRE :

Amama, en esquimau;
ama, en chaldéen² et en basque;
am, en hébreu. Mot racine²;
éma, en esthonien;
éman, en danite esclave;
yéma, en livonien;
émé, en tongouse;
émon, *yémon*, en danite peau-de-lièvre;
omi, en coréen;
omm, en arabe;
imini, en coréen;
ma, en chinois. Mot racine²;
mam, en bas breton²;
mamma, en anglo-saxon, en roman, en provençal;
maïa, en sanscrit, en grec;
mar, *maath*, en gaël;

¹ Même observation que ci-devant.

² Même observation que ci-devant, pour le mot mère : *am* ou *ma*, *mam* ou *ama*, signifient également mère.

maut, en ancien égyptien ;
mater, en latin ;
mother, en anglo-saxon ;
mutter, en allemand ;
madre, en espagnol ;
mimi, en coréen ;
man, *mon*, en danite.

Les mots *énak*, *énouk*, *innok*, homme, ouvrent une série qui est très riche, sur le continent américain, et dans laquelle rentrent tous les peuples maya-quinché et hilliné. Je n'ai point à la transcrire ici, ces mots ayant peu d'analogues, à ma connaissance, dans notre hémisphère, à l'exception des suivants :

anach, *énac*, en hébreu, nom donné aux géants chananéens ;
énos, en chaldéen ;
inos, *ῥέϊνος*, *ethnos*, en grec ;
pænus, en phénicien.

Par contre, le mot *femme*, qui lui est semblable dans d'autres tribus, a plus d'un homonyme :

anak, femme, en esquimau souffleur ;
arnak, femme, en groenlandais ;
arné, femme, en esquimau tchiglerk ;
anak, femme, en malais ;
onâgo, en japonais ;
arsinaw, en pied-noir ;
ag-anak, *ok-anak*, *ok-anouk*, *og-anouk*, chez d'autres Esquimaux du centre et de l'ouest.

EAU — MER :

Imar, *imerk*, *imok*, *imouk*, en différents dialectes esquimaux et groenlandais ;

mouk, *mouké*, en esquimau souffleur ;
mou, en syriaque ;
la-mou, en tongouse ;
mo, *moy*, en égyptien. Mot racine ;
môr, en bas breton ;

moor, en cumbrien ;
mar, en provençal ;
mare, en latin et en italien ;
maïm, en hébreu ;
mer, meer, en gallique, gaël et français ;
mim, en hébreu ;
mys, en japonais ;
ma, mé, mo, en maya. Mot racine ;
mi, mié, en danite esclave et peau-de-lièvre.

TERRE :

Nouna, en esquimau tchiglerk et en groenlandais ;
nouna, en esquimau souffleur ;
nouné, nounou, en esquimau de l'ouest ;
noum, en ostiaque ;
nôme, en ancien égyptien ;
nano, en australien ;
na, nanay, en apache tégwa. Mot racine ;
nan, en dindjié ;
næn, noun, en danite flanc-de-chien ;
nou, en danite esclave ;
nno, en ingalik ;
nné, en danite peau-de-lièvre ;
nni, nènè, en danite tchippewayan.

MONTAGNE — ROCHER — PIERRE ; et, par extension, TERRE :

Erret, en esquimau¹ ;
err, arts, en hébreu ;
arri, en basque ;
arraï, en chaldéen ;
ers, terre, en latin ;
erth, terre, en saxon ;
earth, terre, en anglais ;
terra, terre, en latin ;
tierra, en espagnol ;
terre, en français.

¹ Le mot *terre* retourné.

SOLEIL — FEU :

Cette nomenclature est formée de deux racines bien connues, l'une sémitique, *sa*, soleil ; l'autre aryenne et sanscrite, *agni*, feu. Elle nous initie, de plus, au mode de formation de quantité de mots :

Soleil :

sa, *ʒa*, en danite ;
sié, en dindjié ;
sak, en kakchiquel ;
saga, en malais ;
sam, *samech*, en hébreu ;
sô, en ingalik ;
sol, en latin ;
sou, en égyptien ; en bornaisien, en basque, en orochys ;
sun, en anglais, en mandchou ;
solus, en yakoute ;
ʒakwi, en cakgi ;
saka-inek, en groenlandais ;
saka-inak, en esquimau occidental ;
tchika-inark, en esquimau tchiglerk.

Feu :

ingnek, en groenlandais ;
ignerker, en esquimau tchiglerk ;
ignik, en tchouktchis américain ;
iknik, en malemoute ;
knik, *knouk*, en esquimau occidental ;
knak, en aléoute ;
kignak, en tchouktchis asiatique ;
agni, en sanscrit ;
ogni, en slave ;
ugnis, en lithuanien ;
ignis, en latin.

NEIGE — HIVER :

Cette catégorie est également formée par la copulation de trois racines

synonymes, l'une kymrique, *kann*, la seconde sémite, *tchad*, à laquelle s'ajoute ou que précède une troisième, *irk*, qui est celtique :

Kann-irk, en esquimau tchiglerk ;
kann-ikak, en esquimau occidental ;
kann-ik-tchak, en esquimau de Kodiak ;
kann-ig, en esquimau souffleur ;
kann-irh, en aléoute américain ;
kann-erk, en aléoute asiatique ;
kônn, en hibernien ou ancien irlandais ;
kônn, en pied-noir et en algonquin ;
kona, en hibernien ;
kona, en cris ;
erhc, en bas-breton¹ ;
irhc, en hibernien ;
chiri, *chiré*, en danite peau-de-lièvre¹ ;
charh, en yakoute ;
chelk, en hébreu (*l* pour *r* doux) ;
tchadé, en danite (*d* pour *r* doux), mutation fréquente ;
tchak, *tcharh*, en yakoute ;
tchédé, *tchéré*, *tchéri*, *tchiré*, en danite.

COUTEAU :

Combinaison de trois racines synonymes, *chi*, *tsa* et *vik* :

tsa-vik, en esquimau tchiglerk ;
ch-tsa, *q-tsaï*, en hébreu ;
ch-tsi, *ch-si*, en dindjié ;
chi-wik, *cho-wik*, *chi-vi-chouk*, en esquimau occidental.

ENVELOPPE DE TENTE EN PEAU :

Itchet, en esquimau tchiglerk ;
étché, en basque ;
étchédé, en danite bâtard-loucheux ;
édjidé, en dindjié ;
ma-tchéghin, en cris.

¹ C'est toujours la même règle que dessus, *irhc* ou *chiri*, *erhc*, ou *chéri*, *arhc* ou *tcharh*.

ARCHE — COFFRE :

Korok, en esquimau ;
kérak, en ostiaque ;
karaki, en finnois ;
kérék, en vogoule ;
koros, en grec ;
kari, en ancien égyptien ;
kurach, en ancien irlandais.

LAMPE :

kollek, en groenlandais ;
krollerk, en esquimau tchiglerk ;
kollouk, en esquimau septentrional ;
kotlouk, en esquimau occidental ;
kollé, en norvégien ;
kallen, en grec ;
kalléen, en provençal.

LIÈVRE — LAPIN :

Némolo (le tremblant), en esquimau tchiglerk ;
namolo, en esquimau occidental ;
nommel, *noammel*, en lapon ;
noumolo, *noumil*, en mordwine ;
nyoul, en maggyare ;
ymoul, en cakgi (Yucatan).

TROIS :

Série formée de deux vocables synonymes :

Illaa, en esquimau ;
ilan, *éla*, en orochys ;
ilan, en mandchou ;
iyalon, en youkaghire ;
ilan, *élan*, en tongouse ;
illoun, en yénissey ;
yaé, en nawatlaque ;
yey, en aztèque ;

yamni, en assiniboine.

Dix :

Les mots suivants signifient, pour la plupart, les deux mains jointes :

Kollit, en groenlandais ;
krollit, en esquimau tchiglerk (joignant les mains) ;
kollin, en tchouktchis asiatique ;
koullin, en tchouktchis américain ;
koullin-ak, *koullin-out*, *kouln-ouk*, en esquimau occidental ;
kollen, en esquimau de Kodiak ;
koëlla, en esquimau souffleur ;
*kouni-ella*¹ en youkaghire ;
ni-koñ-élla, en ingalik ;
*in'l'a-kounlla*¹, en danite peau-de-lièvre et esclave (joignant les mains).

De ces nomenclatures il découle que la langue des Esquimaux, peuple qui appartient à la race mongolique, offre des analogies nombreuses avec les langues dites touraniennes, altaïques, ouralo-altaïques, tartares et scythiques, qui appartiennent, comme on le sait, à des peuples à peau blanche et de race aryenne.

EMILE PETITOT, prêtre,

Curé de Mareuil-lès-Meaux (S.-et-M.)

¹ Il serait curieux de comparer le *dènè* aux idiomes sibériens occidentaux.

RELATION D'UN VOYAGE D'EXPLORATIONS ET D'ÉTUDES AU LAOS

PAR M. J. TAUPIN

EXPLORATEUR

(Suite)

JUSTICE

Toutes les fois que la loi siamoise contenue dans des codes imprimés n'est pas en désaccord formel avec les coutumes laotiennes, elle est appliquée strictement. Autrement, ce qui arrive bien rarement, on suit de préférence la coutume laotienne. Je n'en parlerai donc point ici. D'autres, beaucoup plus autorisés que moi, ayant traité cette question, entre autres l'évêque du Siam, Pallegoix.

Je dirai seulement que tous les juges au Laos sont véreux, qu'ils font traîner les procès en longueur quand ils ont affaire à de riches individus, et qu'ils ne rendent la sentence, ordinairement en faveur de la partie dont la bourse a pu résister le plus victorieusement aux multiples saignées, que lorsqu'un des adversaires est à bout d'arguments sonores.

Le sort des prisonniers est loin d'être aussi doux et agréable qu'en Cochinchine. Ils sont conduits par des gardiens armés de matraques dont ils se servent rarement d'ailleurs. Ils portent aux pieds des chaînes dont la grosseur est en raison directe de la gravité de leur faute. Quelques-uns en ont même au cou. On les fait travailler toute la journée, bien souvent en plein soleil; ils sont mal nourris et couchent continuellement la barre de justice aux pieds. Les deux sexes sont traités de la même façon.

Si un crime est commis par un homme marié et que le coupable prenne la poudre d'escampette, on emprisonne son épouse jusqu'à ce que le criminel soit entre les mains de la justice.

La bastonnade est ordinairement employée pour tirer des aveux d'un accusé contre lequel on a pas de preuves probantes.

La prison pour dettes existe au Laos. Les prisonniers pour dettes sont traités aussi durement que les criminels. J'ai vu de pauvres diables à

Oubône que des créanciers inhumains avaient fait mettre aux fers pour une somme moindre que 100 francs. Ceux qui y sont pour une somme aussi minime n'y restent d'ailleurs pas longtemps, car ils trouvent assez facilement un libérateur qui paie leur dette et dont ils deviennent les esclaves à vie.

Depuis que les missionnaires français ont pénétré dans le Laos, il s'y commet moins d'injustice qu'auparavant, car les Pères se font les avocats de tous ceux dont la cause leur semble bonne et juste, et les païens eux-mêmes savent fort bien venir les trouver, souvent de fort loin, pour leur exposer leurs griefs et crier à l'injustice quand ils en sont les victimes, les juges n'osant pas trop se mettre en désaccord avec les Pères, parce que ceux-ci menacent toujours de porter l'affaire à Bangkok, et les magistrats laotiens savent ce que cela signifie. (Les Pères sont en possession de documents nombreux très compromettants concernant presque tous les gouverneurs de provinces et les principaux fonctionnaires et magistrats de toute la contrée). Ils se hâtent de reviser leur jugement et de réparer leurs torts.

La traite des sauvages n'a été abolie par décret de la cour de Siam que tout dernièrement au Laos. Mais je suis convaincu qu'il existe encore des traitants. Les principales causes qui contribuent à alimenter la traite, sont : les vendetta entre tribus sauvages, la cupidité des sauvages pour certains articles que les marchands d'hommes ont bien soin de faire miroiter à leurs yeux pour exciter leurs convoitises, la chasse à l'homme dans les tribus indépendantes du Siam.

Certaines tribus fournissent des esclaves beaucoup plus recherchés que d'autres. Les P'nongs et les Annamites sont particulièrement prisés. Aussi les prix de vente varient-ils considérablement suivant les lieux de provenance, les pays de vente et même selon les sexes. Les jeunes filles sont vendues un quart plus cher que les garçons. Un couple de jeunes gens, mariés annamites, sera acheté jusqu'à 900 francs, comme celui que possède le vieux gouverneur de Không. Ces annamites ont été pris il y a une douzaine d'années sur les territoires mêmes dont nous sommes actuellement les protecteurs. Et cela en pleine paix. Le prix moyen d'un esclave varie entre 200 et 300 francs. D'ailleurs les sauvages ne sont pas les seuls gibiers d'esclavage; les Birmans se paient souvent le luxe de s'emparer des Laotiens, qu'ils revendent à d'autres Laotiens. Les PP. missionnaires du Laos ont recruté la presque totalité de leurs chrétiens parmi les esclaves.

Les Pères parcourent les localités du Laos en criant à qui veut les entendre que le roi de Siam a ordonné de libérer tous les esclaves sauvages qui ont été arrachés violemment de leurs foyers par des traitants. Ils invitent les sauvages à les suivre, et à la barbe des maîtres, sans leur donner un sou de dédommagement, ils emmènent avec eux des dizaines, des vingtaines d'esclaves. Heureux quand ils se contentent de l'individu sans réclamer de dommages-intérêts du maître. Ils ont la loi pour eux, mais cela irrite les populations et les rend extrêmement défiantes.

Aussi, quand un Européen passe dans un endroit, il est presque sûr de ne jamais y rencontrer d'esclaves. Les maîtres les cachent soigneusement.

J'eus l'intention d'en acheter un à Không; c'était un beau gaillard de la tribu des Braoù que je désirais prendre comme guide, jusque chez les Charais, dont il connaissait très bien la langue, les deux tribus se touchant.

La somme pour laquelle il avait été acheté, 180 francs, n'était pas énorme. J'avais son assentiment, car je lui avais promis de lui rendre la liberté sitôt arrivé chez les Charais. Je lui dis d'aller avertir son maître que je voulais l'acheter, offrant de payer le prix qu'il demanderait. Il partit tout joyeux et je ne le revis plus. J'appris plus tard, et bien plus loin, par les rumeurs que j'avais pris à Không, que le maître du Braoù lui avait infligé un rude châtement corporel pour s'être permis de venir me trouver et d'avoir eu un entretien avec moi. Le pauvre garçon n'y avait pourtant mis aucune malice. Il était venu chercher un morceau de la viande d'un porc dont on m'avait fait cadeau à mon arrivée. J'avais remarqué ses traits, très différents de ceux des Laotiens, et je l'avais interrogé. C'est alors qu'il m'avait raconté l'histoire de sa capture. Son village avait été investi pendant la nuit par une troupe de plus de 100 Cambodgiens et Laotiens qui avaient tué beaucoup de personnes. Très peu avaient réussi à s'enfuir. Ceux qui restaient, une quarantaine environ, principalement des femmes et des enfants, avaient eu les yeux bandés et mis à la cangue, puis on les avait conduits au Laos, tantôt par eau, tantôt par terre. Je lui demandai s'il pourrait retourner seul à son pays : « Pourvu qu'on me dise dans quelle direction est la rivière Sâne, je retrouverais ma tribu qui est cantonnée sur les rives ». Je lui dis qu'il n'avait qu'à descendre en barque vers le sud en suivant toujours la rive gauche du fleuve, et que dans un jour il arriverait facilement au confluent de la Sâne. Il profita sans doute de l'indication que je lui ai donnée, car ses yeux brillaient de joie quand il parlait de sa

tribu, et il avait pleuré de contentement lorsque je lui eus promis de le mettre en liberté sitôt qu'il m'aurait conduit au pays des Charaïs. *Væ solis!* a dit l'écriture; c'est une vérité malheureusement bien vraie au Laos. Les individus isolés, les faibles femmes et les enfants, tous ceux qui n'ont pas de protecteurs et qui sont abandonnés à leurs propres forces, ne tardent pas à tomber sous le joug de l'esclavage et du servage à perpétuité!

Un fait curieux à noter et que j'ai tenu à vérifier par moi-même, l'ayant vu relaté dans les notes sur le Laos, de M. Aymonier, c'est que l'Annamite esclave méprise souverainement ses compagnons sauvages dans la même position que lui.

Une autre espèce d'esclavage est la domesticité pour dettes. Elle se pratique absolument comme au Cambodge, Jeanneau l'a très bien décrite en détail dans son Manuel. Aussi, m'abstiendrai-je d'en faire une nouvelle description. Le sort des esclaves et des serviteurs pour dettes, en général, est très doux. Le Laotien les traite avec bonté et beaucoup d'humanité comme un membre de la famille. Plus un laotien possède de khoé (serviteur), plus il passe pour être riche.

Au Laos, pas plus que dans n'importe quel pays de religion bouddhique, il n'existe point de castes. Les fils et parents des hauts fonctionnaires, formant une sorte d'aristocratie, ont droit à des égards particuliers, mais ce n'est là qu'une exception. Et encore ces privilèges de la naissance disparaissent-ils complètement à la pagode, où étudient en commun les fils du peuple et ceux des mandarins, voire les jeunes princes.

PROPRIÉTÉ

Le sol, en théorie, appartient au roi de Siam. En pratique, il est la propriété de celui qui le met en culture.

Les missionnaires d'Oubône ont profité de ces excellentes dispositions de la loi pour se tailler un immense et magnifique domaine aux portes de la ville d'Oubône. Ils ont fait défricher par leurs chrétiens une vaste étendue de forêt qu'ils ont mise en culture et qu'ils ont clôturée pour bien manifester leur intention de la garder envers et contre tous. Car le terrain une fois défriché, les grands mandarins d'Oubône n'auraient pas demandé mieux que de s'emparer d'une portion à leur convenance. Mais les Pères, le code siamois en mains, ont affirmé leurs droits et sont restés définitivement les propriétaires du terrain qu'ils avaient défriché.

Pareillement, quiconque abat un arbre dans la forêt, pêche du poisson dans un étang, un fleuve, etc., en devient le propriétaire. Il n'existe ni impôt des pêcheries, ni monopole d'exploitation, ni entrave d'aucune sorte pour les industries quelconques : extractions de minerais, exploitations minières, fabrication des monnaies, etc., etc. Avant l'arrivée des Siamois dans le pays, le possesseur d'une chose en était censé le propriétaire, mais les vols se multipliaient d'une façon inquiétante. Les Siamois ont imposé aux parties qui contractent des marchés l'obligation de passer des contrats en bonne et due forme devant les autorités, qui y apposent leur sceau pour donner force de loi au contrat. Ainsi se font les ventes de bœufs, buffles, chevaux, éléphants, rizières, jardins, etc.

Les enfants héritent par parts égales de leurs parents.

FAMILLE

Le mariage. — Les mariages au Laos se font très simplement : on confie à de vieilles femmes le soin de faire la demande aux parents de la jeune fille. Quand cette demande est agréée, les parents du jeune homme préparent des chiques de bétel, qu'ils vont mâcher en compagnie des parents de leur future bru. Ils répètent deux fois cette opération en doublant le nombre de chiques à la seconde mastication. Le devin est consulté pour connaître un jour propice pour la célébration du mariage. Ce jour-là, les parents du jeune homme portent la dot aux parents de leur future bru. Cette dot est très variable, selon le rang des personnes qui se marient ou selon les pays. Elle consiste le plus souvent en buffles, porcs, poules, canards et une certaine somme d'argent. Ensuite, on sert aux gens de la noce un repas pantagruélique, même chez les plus pauvres, et les invités font bombance toute la journée.

Le soir, le marié est conduit chez sa fiancée aux sons d'une musique charivarique, on le fait asseoir sur une natte auprès d'elle. On leur attache les poignets avec des cordons de coton blanc. Puis les parents les bénissent, et c'est tout. C'est ordinairement vers l'âge de dix-huit à vingt ans pour les garçons, et de quinze à dix-huit pour les filles, que les Laotiens se marient. On rencontre très peu de vieux garçons ; plus rarement encore des vieilles filles. Les veuves peuvent convoler en secondes noces, mais elles sont plus considérées quand elles ne se remarient point. En tout cas elles ne doivent le faire qu'après la crémation de leur défunt mari. La polygamie est auto-

risée, et les mandarins en usent ordinairement; c'est un fait très rare dans les classes laborieuses. Les ménages laotiens sont féconds, en général; les femmes sont prolifiques, et, comme elles se marient jeunes, elles ont un grand nombre d'enfants.

La femme laotienne porte les culottes (selon l'expression vulgaire) dans le ménage. Son mari ne fait rien sans la consulter, et cette situation, elle la doit au rôle important et à l'activité qu'elle est obligée de déployer au sein de la famille. La femme, au Laos, travaille au moins trois fois plus que son mari. S'agit-il de transporter de pesants fardeaux à la façon des Annamites, c'est-à-dire en balance sur l'épaule, le mari confiera cette corvée à sa femme, se chargeant, lui, du soin de la protéger en marchant gravement devant elle, un coupeur à la main.

Les jeunes filles sont libres jusqu'à leur mariage d'aller où bon leur semble, et les jeunes garçons ne se privent nullement d'entretenir avec elles des conversations souvent très décolletées; tout en se gardant bien de joindre le geste à la parole. Tout attouchement d'une jeune fille par un garçon se paie selon le tarif, variant suivant les provinces et le genre de privautés que s'est permises le jeune homme : tant pour les mains, les seins, etc.

Les filles-mères doivent déclarer le nom du père de leur enfant, qui doit épouser ou payer une amende proportionnée à la position sociale de la fille et variant pour chaque province.

Cette amende est connue sous le nom de pêng-heùne. Elle consiste en un buffle, des bougies et une certaine somme d'argent dépassant rarement une cinquantaine de francs. Elle est censée apaiser les mânes des ancêtres de la jeune fille irritées contre le garçon qui s'est permis des privautés semblables avec une de leurs descendantes. Les filles sont éduquées par leur mère qui leur enseigne à tisser et à teindre les étoffes et à s'occuper des soins du ménage.

On ne prend aucun soin de leur instruction et je ne crois pas qu'il s'en trouve dix dans tout le Laos sachant lire et écrire.

Quant aux garçons, ils reçoivent à la pagode l'instruction plus que rudimentaire et en même temps l'éducation embryonnaire des bonzes.

Les fils sont la joie des parents. Eux seuls peuvent faire les prières et pratiquer les cérémonies des offrandes aux ancêtres. Aussi les Laotiens sont-ils très souvent d'une faiblesse coupable envers leurs rejetons mâles; ils n'osent pas les contrarier, même dans leur intérêt. Ainsi, mon professeur,

homme sensé intelligent et d'une certaine culture intellectuelle, n'osait forcer son jeune fils, enfant de neuf ou dix ans, à aller étudier à la pagode. Les enfants sont en général très respectueux envers leurs parents, surtout quand ceux-ci sont vieux.

Il n'y a aucun moyen de savoir si tel individu est de la même famille que tel autre.

Il n'existe point de nom de famille, et chaque personne change de nom après chaque maladie. Les fonctionnaires seuls ont un titre qui leur sert de nom patronymique.

Très souvent les appellatifs ou sobriquets que portent les individus sont choisis parmi les noms d'animaux les plus dégoûtants, les choses les plus sales, ou bien on nomme les personnes d'après un vice de conformation, une habitude, etc.

DIVORCE

Le divorce existe au Laos. Les formalités sont des plus simples. Il a lieu ordinairement lorsque la femme a été prise en flagrant délit d'adultère par son mari, ou pour cause d'absence prolongée de la part du mari sans donner de ses nouvelles et sans envoyer d'argent à son épouse. En cas d'absence de plus de trois ans, la femme peut épouser un autre homme. Une femme qui désire divorcer parce qu'elle est lasse de son mari n'a qu'à rendre la dot qu'il a fournie. Quand un mari n'a que des soupçons sans preuves sur l'infidélité de son épouse, il quitte le toit conjugal et s'en va chez ses parents. Si sa femme vient par trois fois l'implorer de revenir cohabiter avec elle, c'est qu'elle n'était pas coupable. Si elle s'abstient de cette démonstration, le mariage est rompu le troisième jour, les soupçons du mari étaient fondés.

FUNÉRAILLES

Au Laos, on brûle généralement les morts. Ceux qui sont trop pauvres pour élever un bûcher et les prisonniers qui meurent en prison sont enterrés.

La crémation a lieu à des dates très variables après la mort. Cela varie entre trois jours et cinq ans.

Les grands mandarins construisent de vastes monuments crématoires, et invitent leurs collègues des provinces voisines à venir assister aux fêtes

de crémation. Quand c'est un gouverneur de province que l'on brûle, le briquet pour allumer le feu de son bûcher est fourni par la cour de Siam. A Oubôn, j'ai assisté à l'incinération des restes de la mère de l'adjoint du gouverneur. La pauvre vieille dame attendait depuis plus de cinq ans dans son cercueil. La construction du monument crématoire dura trois mois. Des représentants des gouverneurs de dix-huit provinces étaient venus assister à la cérémonie. Des bonzes de ces dix-huit provinces figuraient également, il y en avait bien cinq cents réunis dans la grande plaine au nord d'Oubôn.

Représentants provinciaux et bonzes étaient logés aux alentours du monument crématoire, dans un gourbi que l'on avait construit pour eux. Pendant sept jours des divertissements variés furent offerts aux populations : boxes, luttes, courses, théâtres, musique, etc. ; chaque soir, feu d'artifice. Jour et nuit des bonzes étaient en prières près du cercueil de la défunte, et le fils de la morte, la tête rasée, un long vêtement blanc de deuil ainsi que tous ses parents faisaient de fréquentes génuflexions devant la statue de Boudha, placée au fond d'une chapelle ardente.

Les quatrième, cinquième et sixième jours, les autorités d'Oubôn et les représentants provinciaux firent leurs présents pour les bonzes. Il y en avait des montagnes ; ces présents consistaient en étoffes de soie jaune, sandales, escarcelles, écorce de schontenia, tabac, oreillers brodés, etc., etc. A mesure qu'un nouveau donateur se présentait, un scribe inscrivait son nom et le genre de cadeaux sur un registre spécial. Les bonzes, malgré leur impassibilité, avaient l'air content. Moi aussi, je fis pas mal d'heureux. Je distribuai une dizaine de photographies du Mên (monument crématoire), de petites lames de scie, deux loupes, du cordon élastique, toutes choses qu'ils n'avaient jamais ou très rarement vues. Le septième jour devait avoir lieu la crémation, mais l'énorme quantité de cadeaux n'étant pas encore distribuée, on remit l'opération au lendemain. Et la distribution recommença au matin ; malheureusement elle se prolongea fort avant dans la soirée du 22 mars.

Le baromètre se mit à baisser d'une façon inquiétante ; en dix minutes, il tomba de 760 ^m/_m à 745. Une tempête furieuse accompagnée de grêle renversa toutes les légères constructions de la plaine, démolit presque entièrement le monument crématoire et inonda partout le bois du bûcher que l'on dut faire sécher pendant trois jours avant de pouvoir procéder à l'incinération.

Les Laotiens superstitieux ne manquèrent pas de voir là dedans une juste

punition du ciel, car il n'y a que le corps des rois qui puisse rester plus de sept jours exposé dans son catafalque.

Le deuil au Laos consiste à se faire raser la tête et à revêtir des vêtements blancs pour les proches parents.

L'entrée dans les ordres des jeunes gens, parents ou amis du défunt, le jour de l'incinération, est considérée comme étant très agréable et très méritoire pour les mânes des morts.

PROFESSIONS ET MÉTIERS

Agriculture. — L'agriculture est très arriérée au Laos. Les habitants ne cultivent le riz que pour les besoins de leur consommation. Ils n'exportent jamais; aussi, quand la récolte d'une année est complètement perdue, il y a disette dans la région où le riz a manqué.

Pour peu que cette région soit considérable, comme en 1865, où le riz manqua dans une grande partie du bassin de la Moûn, la disette prend alors les proportions d'une famine. Les habitants sont obligés de se nourrir de racines de bananier, de tubercules cultivés, manioc, patates sauvages, les ignames, rhizômes, taros, etc.

C'est probablement pendant ces temps que les Laotiens se sont mis à manger toutes sortes d'animaux immondes et des végétaux d'une variété considérable.

On ne rencontre au Laos aucune culture spéciale à la contrée. Dans beaucoup d'endroits, les Laotiens font des raïs, c'est-à-dire qu'ils défrichent des carrés de forêts en abattant les arbres et les broussailles à la façon des sauvages; quelques mois après, quand les arbres sont secs, ils y mettent le feu, et les cendres provenant de la combustion fertilisent le sol déjà passablement chargé d'humus. Quand le sol est bien nettoyé, non pas complètement cependant, car les arbres ont été coupés à environ un mètre du sol et jamais on n'enlève les racines, on y plante du riz de la même façon qu'on plante des haricots, en faisant un trou avec un plantoir et en mettant une dizaine de grains de riz dans chaque trou. Le riz des rizières se cultive comme en Cochinchine : on fait d'abord les semis, que l'on repique quand ils ont atteint 35 à 45 centimètres. L'espèce de riz cultivé est presque toujours le riz gluant, le seul dont s'accommodent les Laotiens.

Vers à soie. — La culture du mûrier et l'élevage du ver à soie sont très en honneur au Laos. La première qualité de soie est tirée du Cambodge

et confectionnée à la façon laotienne dans l'importante localité du Khorat, J'en ai rapporté des échantillons qui auraient plu extrêmement en France.

La culture du mûrier est considérée par les Laotiens comme d'une importance égale à celle du riz. Dans tous les villages, chaque maison a un coin de jardinnet où sont soigneusement cultivés quelques centaines de pieds de mûrier. Cette culture, à l'encontre de ce qui devrait exister, est presque totalement négligée dans les centres importants, alors que là, elle devrait prendre une extension considérable et former une des branches principales de l'industrie urbaine. Le coton est aussi beaucoup cultivé au Laos.

CHASSE ET PÊCHE

Le quart du temps d'un Laotien se passe à la pêche ou à la chasse.

BEAUX-ARTS. — SCIENCES

Les beaux-arts ne sont guère cultivés au Laos, à part la musique, pour laquelle les Laotiens, bien plus encore que les Siamois, semblent posséder une sorte d'instinct naturel ; soixante-cinq pour cent des Laotiens ne savent ni lire ni écrire. La même proportion sait jouer du khène ou flûte laotienne. C'est un instrument composé de quatorze ou seize tubes de bambou de six ou sept grandeurs différentes. On en joue au moyen du souffle ; les sons sont très doux et très mélodieux. C'est peu bruyant. Quand un rhapsode chante avec accompagnement du khène, sa voix n'est nullement couverte, et les moindres paroles sont perçues aussi clairement que s'il n'y avait point d'accompagnement. Le dessin, la peinture, la sculpture sont pour ainsi dire inconnus au Laos. Ce ne sont pas les aptitudes qui manquent, mais le manque de direction. J'ai des échantillons de dessins en couleurs : fleurs et poissons, et des boîtes en argent sculptées par des artistes indigènes qui pourraient soutenir la comparaison avec les mêmes objets faits en Basse-Cochinchine. Les poissons surtout sont tellement bien faits, que les commerçants du marché n'hésitent jamais, à première vue, à appeler chaque animal par son nom. Avec de bons maîtres et une habile direction, je suis persuadé que les Laotiens arriveraient à faire quelque chose de passable.

Les sciences sont encore bien moins cultivées que les arts.

Souvannassane, mon professeur, se piquait d'être l'un des plus savants mathématiciens d'Oubône ; je lui posai un jour ce problème : Oubône a été

fondée en l'an 1154 de l'ère Chollosakraïch, combien y a-t-il d'années qu'Oubône est fondée? sachant que nous sommes actuellement en l'an 1250 de la même ère.

Il essaya de faire la soustraction en mettant le plus grand nombre tantôt dessous, tantôt dessus, mais sans pouvoir arriver à un résultat satisfaisant. Il se frappait le front et la poitrine, protestant qu'il savait faire cette opération, et cependant ne pouvait en venir à bout.

Quant à la division, il m'avoua n'en avoir jamais entendu parler à son maître, un vieux bonze vénéré dans le pays et considéré comme un puits de science. Depuis soixante ans il est archimandrite de la principale pagode d'Oubône. Je suis allé le voir bien des fois pour tâcher de recueillir certains renseignements précieux. Mais le pauvre vieux, aveugle maintenant, n'a pas l'esprit bien solide et je n'ai jamais pu rien en tirer. En revanche, il se montrait très curieux et voulait absolument que je l'instruisisse sur les connaissances des Occidentaux.

MÉDECINS

D'après les médicastres du Laos, les maladies proviennent de cinq causes différentes : le vent, le destin, le sang les fluides vitaux et les génies malfaisants.

Les maladies syphilitiques, la blennorrhagie aiguë, la phthisie sont inconnues dans la vallée de la Moûn.

Le choléra est très rare; mais quand il sévit, il emporte les sept dixièmes de ceux qui en sont atteints. Le croup enlève aussi beaucoup d'enfants; mais la maladie la plus redoutable, celle qui fait des ravages épouvantables dans tous les endroits où elle sévit, c'est la variole, maladie la plus redoutée des Laotiens. Mon professeur m'a répété bien souvent qu'un médecin français qui apporterait du vaccin dans le pays ferait une rapide fortune, rien qu'en inoculant les petits enfants. Les Laotiens aiment beaucoup leur progéniture, et comme la terrible maladie sévit avec une violence toute particulière sur les enfants, ils paieraient fort cher un remède mettant leurs chers petits à l'abri du fléau.

Les Laotiens ont plusieurs remèdes contre la terrible maladie. Tous sont d'une inefficacité absolue. L'un d'eux, cependant, composé d'une tisane de dix espèces de racines de végétaux vénéneux, paraît produire d'assez bons résultats. Les dix espèces d'arbres, dont les racines servent à composer

la tisane, sont : le sêng-beûa, le p'âne sate, la liane ngoôm, moû, dok leuang, et khane, le chane maha, ngaûma, le ya gnang nang sang, et le vâne vénéneux. Les Pères soignent la petite vérole comme la fièvre, par le quinine. Pendant le traitement ils font prendre des boissons chaudes au malade. Sur quatre cents, soignés d'après ce traitement, quatre seulement succombèrent. Dans un village païen, à côté, sur soixante-dix personnes atteintes et traitées par la méthode indigène, quarante-deux moururent.

Serpents venimeux. — Voici un remède contre la morsure des serpents venimeux. D'après les pères, il est d'une efficacité certaine.

Prendre parties égales en poids de :

- 1° *Amomum jédoria*;
- 2° *Aphioxylon serpentum*;
- 3° *Arsenicum album*;
- 4° — *rubrum*;
- 5° — *flavum*;
- 6° *Aristolochia bracteata*;
- 7° *Gardenia tinctorium*.

Broyer le tout pendant trois heures avec du jus de feuilles de bétel, et faire des pilules de 7 à 8 centigrammes. On prend ces pilules dans du jus de feuilles de bétel de cinq en cinq minutes, à trois reprises; on applique également gros comme un pois de la mixture sur la plaie mise à vif.

Il faut éviter de mouiller la partie mordue. Pendant le traitement, il faut s'abstenir avec soin de boire aucun liquide alcoolique et ne manger que des aliments légers. Dix-huit fois essayé, ce traitement a opéré dix-huit cures complètes.

La liane shyà nagâlata, infusée et mise sur la plaie en même temps qu'on en boit une décoction, peut guérir les morsures des serpents venimeux.

Pour la petite vérole, si le vaccin ne peut être transporté sur les lieux où cette maladie exerce ses ravages, on peut obtenir le vaccin de la façon suivante :

On prend du virus sur un malade atteint assez bénignement, on l'incule à une génisse jeune et vigoureuse près des mamelles.

Le vaccin des pustules qui lui surviendront, après cette opération, peut servir à vacciner les personnes. Il paraît que ce traitement a été essayé avec plein succès en Afrique.

La conjonctivite est très fréquente au Laos. Elle y produit quelquefois la cécité. Les Pères ont un moyen infailible de la faire disparaître rapidement; ils mélangent parties égales en poids d'alun et de la tige d'une liane (khémine kheua en laotien; préteal en Khmêr). Il faut chauffer au bain-marie dans six fois le poids d'eau. Ensuite, on laisse tomber quelques gouttes de cette eau refroidie dans les yeux du malade, trois fois par jour. Après trois ou quatre jours de ce traitement la guérison est certaine.

Pour les panaris, prendre des nœuds de bambou, les faire bouillir avec de l'eau et exposer le membre malade à la vapeur de la décoction chaque jour pendant dix minutes, jusqu'à parfaite guérison. Elle ne se fait pas attendre, d'ailleurs.

Pour les dartres, les herpès, hacher finement des feuilles de *quassia alata* avec du sel et du vinaigre; frotter vigoureusement la plaie avec cette mixture. C'est souverain.

La résine khisi, extraite d'une espèce de vitex, réduite en poudre, bien fine et mélangée à volumes égaux avec du saindoux, et le tout battu avec de l'eau comme un blanc d'œuf, jusqu'à saturation complète, forme un onguent guérissant très bien certaines plaies purulentes qui viennent particulièrement aux jambes.

Tous les médicaments qui précèdent ont été sérieusement essayés et m'ont été indiqués par les missionnaires comme très efficaces.

Il n'en est plus de même de ceux indiqués ci-après, qui m'ont été communiqués par les empiriques laotiens :

Le cancer se guérit en buvant une décoction de parties égales de racine de chiendent, écorce de buchanania, racine de combret, racine de tamarinier et écorce de khaou khouai.

Contre le choléra, on fait boire une infusion de racine de carex et d'huile khat auxquelles on a mêlé des rhizômes de nénuphars.

On peut aussi opérer de la façon suivante :

On fait bouillir de l'eau de coco avec de l'eau de chaux, dans laquelle on a mis infuser des feuilles d'oranger de Malabar. Cette tisane, avalée très chaude, guérit infailliblement le cholérique.

Le traitement prophylactique de la rage est d'une grande simplicité :

On tue le chien qui vous a mordu, quand on le suppose enragé; on fait rôtir son foie et on le mange.

Pour éviter les accidents qui peuvent survenir à la suite de la piqûre du

scorpion, on écrase la tête de l'insecte et on se l'applique en emplâtre sur la plaie.

Contre la morsure des serpents dangereux, on mâche des feuilles de stramoine jusqu'à évanouissement.

L'antidote indiqué par tous les Indo-Chinois comme souverain contre les blessures faites par des flèches empoisonnées est la graine de crabe.

Des pilules composées de la poussière d'une liane vénéneuse, d'alun et de stramoine prises avec du vinaigre, jusqu'à ce que le sujet s'évanouisse, amènent la guérison de la lèpre et de la rage.

La dysenterie ne peut résister à l'eau de cuisson du riz, mise dans un mortier en grès que l'on a frotté avec certaines plantes médicinales.

Contre la migraine, on fait un lait de chaux, dans lequel on mélange des goyaves mûres et du salpêtre. On se bassine la tête avec cette mixture et la migraine disparaît.

Constipation. — Prendre du Khi lik (?) et mélanger avec du sel. Jeter dans de l'eau et boire quelques tasses du mélange.

Pour faire passer les clous, on mêle parties égales du bois de trois lianes : yaug, œil de poule, lin hêt (langue de rhinocéros), on fait infuser dans de l'eau que l'on boit.

Malaise général. — On prend des douches d'une décoction de feuilles de ricin et de feuilles de paouï (?).

Mal de gorge. — On frotte des racines de semate dans un mortier avec de l'alcool de riz. Ce remède, donné à boire au malade, le guérit.

Une foule d'autres remèdes, tout aussi empiriques que ceux que je viens d'énumérer, font partie du codex laotien; parfois, la même racine, le même morceau d'os, de bois ou de pierre, frotté par une de ses extrémités, possède des vertus efficaces contre telle maladie; si l'on frotte par l'extrémité opposée et en sens inverse, il acquiert d'autres vertus, non moins efficaces contre des maladies très différentes.

LITTÉRATURE

Les Laotiens possèdent quelques ouvrages de littérature. Ce sont pour la plupart des épopées guerrières, traduites ou imitées des grands poèmes populaires de l'Inde. Je ne crois pas qu'ils possèdent un seul ouvrage original.

Un très petit nombre d'entre eux connaissent les contes populaires et

les fables également d'origine indienne, qui forment le principal aliment des causeries et font les délices des Kmêrs pendant les longues veillées du soir.

J'ai vainement cherché à réunir, comme l'a fait M. Aymonier, pour la langue Cambodgienne, quelques contes du Laos. Je n'ai jamais pu mettre la main sur un Laotien pouvant satisfaire ma curiosité.

Il s'en trouve cependant, car les Pères m'ont dit en avoir eu parmi leurs chrétiens.

ASTRONOMIE. — CALENDRIER

L'astronomie n'existe pas au Laos; il n'existe que de superstitieuses supputations astrologiques, pour la confection des horoscopes des particuliers, principalement pour la fixation des jours fastes ou néfastes ou les pronostics bons ou mauvais qui peuvent résulter de l'union entre deux individus d'après les dates de leur naissance, etc.

Le calendrier est soli-lunaire, comme ceux de presque tous les peuples d'Asie. Il est exactement le même que celui des Siamois. Comme ce dernier a été étudié et exposé dans un grand nombre d'ouvrages, je n'ai pas à m'en occuper ici.

LANGUE

L'étude de la langue Laotienne étant le principal objet de ma mission, j'y ai dépensé la meilleure partie de mon temps. J'ai réuni dans un petit ouvrage le résultat de mes études sur la grammaire, la langue et l'écriture des Laotiens.

Cet ouvrage a dû être imprimé à Saigon dans une publication fort intéressante qui paraît sous les auspices du Gouvernement général de l'Indo-Chine. Elle porte le nom d'*Excursions et Reconnaissances*.

II

VOYAGE D'EXPLORATION A SANASSAI

Le dimanche 6 mai 1888, je partais d'Oubôn, en compagnie du fils cadet du commissaire Siamois, gouverneur de la province. Il était envoyé par son père pour aller présider aux fêtes de crémation du défunt gouverneur de Sanassai, mort depuis une année. Un éléphant richement caparaçonné

marchait en avant, portant la précieuse personne du Khoûn P'ône (c'est ainsi que se nomme le noble Siamois); il portait en outre, dans une jolie boîte, fraîchement arrivée de Bangkok, le briquet sacré et tous les engins, non moins sacrés, qui devaient servir à l'incinération de feu sa seigneurie de Sanassai. Je venais au second rang, monté sur Aï-Bâne, un superbe pachyderme gros comme un gros éléphant, doux comme un agneau et doué d'une paire de défenses à rendre jaloux un mammoth, s'il en existait encore. Suivaient sept autres personnages marquants, également à éléphant, puis une colonne d'une quarantaine de soldats.

Trois jours avant notre départ, des courriers avaient été expédiés sur tout le parcours que nous devions suivre, près de trois cents kilomètres. C'était pour prévenir les populations qu'elles eussent à réparer les chemins, à élever des salas et à préparer à leur maître et seigneur une réception digne du grand honneur qu'il leur faisait en daignant passer par leurs humbles villages. Nous fûmes reçus avec des marques d'un grand respect; l'on devinait que ce respect n'était pas affecté et que la plus franche cordialité présidait à l'accueil qui nous fut fait partout.

Khoûn P'ône est bien connu dans la province d'Oubôn et dans les onze provinces environnantes qui en dépendent. Ordinairement, c'est lui qui voyage pour le compte de son père, qui perçoit l'impôt et qui tranche les affaires embrouillées ou les discussions qui naissent entre les gouverneurs; ses jugements passent pour être impartiaux, qualité excessivement rare chez un Siamois.

Les gens qui ont quelque chose à se reprocher (et ils sont nombreux parmi les fonctionnaires et les employés de toutes sortes au Laos) tremblent devant Khoûn P'ône. Ils n'osent pas l'aborder de sang-froid. J'ai vu des maires et des chefs de district venir lui présenter leurs hommages absolument ivres. La plupart du temps, il se contentait de les renvoyer en leur disant : « Tu reviendras demain. A telle heure, nous serons à tel endroit, je t'ordonne de faire la route à pied. Tu partiras à telle heure de chez toi. » Quand le pauvre diable arrivait, il avait une trentaine de kilomètres dans les jambes, sans avoir ni bu ni mangé. J'ose affirmer qu'après ce petit voyage il était complètement dégrisé.

Un jour pourtant, le maire d'un village, sur notre route, se présenta dans un tel état d'ébriété qu'au moment où il allait commencer sa troisième et dernière prosternation, il expectora le trop-plein de son estomac presque sur le langouti de soie de son seigneur. Le châtiment ne se fit pas attendre.

Sur l'ordre qui en fut donné, deux gaillards vigoureux empoignèrent l'intrus et un troisième lui administra d'une main solide cinq coups de rotin sur la partie la plus charnue de son individu mise à nu. Il fut naturellement remplacé dans ses fonctions d'officier de l'état civil, séance tenante.

Partis d'Oubône à neuf heures nous arrivions à midi et demi à Tha Bô, sur la rive droite de la rivière Sê-Baye. J'avais déjà, dans une exploration précédente, remonté le cours de cette magnifique rivière, bien au delà du point que nous venions d'atteindre. Mais quiconque a vu une fois ces rives verdoyantes et fleuries est enchanté de les revoir. Quelle belle nature, quelle puissante végétation ! Une eau limpide comme du cristal, coulant sur un fond de sable blanc ; des oiseaux et des papillons diaprés de toutes les nuances, voletant au milieu des bosquets d'arbres d'arbrisseaux fleuris et embaumés, dont chaque arbre, pris en particulier, ressemble à un bouquet gigantesque, digne d'orner les parterres d'Indra.

Je fixai par la photographie la caravane à cette première halte. Les éléphants furent débarrassés de leur selle et lâchés en liberté sous la surveillance de leurs cornacs. La table se trouva servie en un clin-d'œil, sous le couvert de grands arbres qui ombragent les rives de la Sê-Baye. Nous fîmes un léger repas dans de la vaisselle plate, s'il vous plaît, avec assaisonnement de sauces anglaises ; comme boisson, nous avions de l'eau de coco, aromatisée avec de l'acool de menthe Ricqlès. Les Siamois sont très pratiques, ils aiment beaucoup le confort : le Koûn P'ône avait emporté la charge de deux éléphants de vivres en conserves pour nous deux et son neveu Khoûn Saï. Notre voyage n'ayant duré que seize jours, on peut juger de ce que nous consommâmes, tenant à honneur de ne rien rapporter. Dire ce qu'en outre des denrées de provenance européenne nous absorbâmes de productions, les plus succulentes du Laos, me serait impossible. Je vous engage à faire un voyage de quatre ou cinq cents kilomètres à dos d'éléphant, si toutefois vous n'êtes pas sujet au mal de mer, vous me direz ensuite des nouvelles de l'appétit que l'on gagne par cette équitation d'un nouveau genre.

Notre tiffin terminé, nous prîmes un bain. L'eau, quoique à 34° au moins (la température moyenne en cette saison étant 37° centigrades), semblait presque froide et produisait une agréable sensation de fraîcheur.

Après le bain vint le tir à la cible. Le Khoûn P'ône emportait un winchester, et son neveu, un express rifle. Notre cible était un coco placé au pied d'un dyptérocarpus, à une distance d'environ quatre-vingts pas. Jamais

les rives paisibles de la Sê-Baye, n'avaient ouï pareille musique. La noix de coco, littéralement hachée, fut criblée de dix-sept balles sur trente-six.

A trois heures quarante, nous quittons Tha Bô (la station Bô), et après avoir franchi une forêt d'arbres dépouillés de leurs feuilles par les chenilles, traversé les rizières fertiles des village de Dong Bang Tak dêt et Nong Bô, nous pénétrions dans la petite forêt qui sépare ce dernier village de celui de Si-Thoûn où nous passâmes la nuit. Les éléphants étaient exténués, quand nous arrivâmes à la halte. Depuis longtemps, ils donnaient des signes manifestes de leur mécontentement et de leur fatigue. A chaque instant, ils stoppaient en frappant la terre avec leur trompe et produisant ce bruit tonitruant qu'ils font entendre à la fin d'une longue course et qui signifie d'après le cornac : « Assez marché, en voilà assez pour aujourd'hui ». A huit heures, le désir bien légitime des pachydermes de se reposer fut exaucé, également à la grande satisfaction des hommes. Nous étions arrivés à Si-Thoûn, non loin des rives du Lam-pa-Si.

Au milieu d'une plaine immense s'élevait la sala construite exprès pour nous. Elle se composait d'un corps d'habitation principal divisé en quatre parties : une grande vérandah couverte, qui devait servir de salle commune pour nous trois, et une chambre pour chacun de nous. Il y avait en outre une salle de bain attenante à notre habitation et masquée aux regards indiscrets par une haute cloison. A peu près à vingt mètres se trouvait un vaste hangar en paillottes et en chaume (comme toutes les constructions), divisé en une dizaine de compartiments destinés à abriter les personnages importants de notre suite. Toutes ces habitations avaient été élevées la veille de notre arrivée; le soir même de notre départ, elles n'existaient plus. Elles avaient servi une nuit.

Les Siamois et les Laotiens sont très propres et très soigneux de leur personne. A peine à bas de leur monture, Khoûn P'ône et Khoûn Saï passèrent à la salle de bain et pendant un bon quart d'heure ils se douchèrent sérieusement. Puis ce fut mon tour. Le dîner était prêt, lorsque je revins près d'eux. Jamais je n'ai mangé de meilleur appétit; trois grands bols de riz et des quantités épouvantables de viandes et de légumes disparurent comme par enchantement dans le gouffre de mon estomac. Mes compagnons mangeaient à l'unisson. Une causerie d'une heure, humectée d'un bon café et d'un verre de « old brandy », prépara la digestion. Vers onze heures, à part les sentinelles commises à la garde des éléphants, tout le monde était plongé dans les bras de Morphée.

Le lendemain, dès cinq heures vingt, nous étions en route. Rien de bien remarquable ce jour-là. Notre caravane cheminait silencieusement sur une longue file, tantôt en plaine, tantôt en forêt, laissant sur notre gauche les importants villages de Nong (Hi) et de Mäou. C'est dans une forêt avoisinant B.-Nône que j'ai vu la plus magnifique des fleurs. Elle pousse sur un arbre qui peut atteindre de huit à dix mètres de hauteur. Vue à la lumière du soleil, elle paraît rose tendre ; de loin, sur l'arbre, elle ressemble à s'y méprendre à une rose. Ces fleurs, regardées à l'ombre, ont une couleur bleu-violacé éblouissante. Les Laotiens les appellent dok ka kläou. Ils prétendent que le bois de l'arbre qui produit ces fleurs est incorruptible et propre à toutes sortes d'emplois pour l'usage domestique ; ses jeunes pousses sont, disent-ils, très bonnes assaisonnées en salade.

Tout en faisant l'analyse de mes belles fleurs dont on m'avait apporté une gerbe, tout en m'extasiant sur la richesse de leurs couleurs, mais regrettant qu'elle n'eussent point de parfum, nous avons atteint Bâne-Nône où nous devions rester jusque dans la soirée.

Il était neuf heures du matin, le soleil commençait à nous darder de rayons fortement incommodants. Ce qui ne nous empêcha pas, sitôt nos ablutions achevées, d'aller visiter le joli village qui nous donnait l'hospitalité ce matin-là. Bâne-Nône pourrait se traduire en français par « le Tertre ». Environ trois cents cases, coquettement construites à la cambodgienne et disséminées çà et là, sans beaucoup d'ordre, composent ce village. Sur le point culminant du tertre est une jolie pagode où une vingtaine de bonzes, gras et dodus comme des moines, vivent au sein de l'abondance dans une parfaite quiétude. Les nombreux et énormes figuiers qui ombragent la pagode en font un endroit très frais et des plus agréables.

A trois heures un quart, nos éléphants sellés, ou bâtés, comme on voudra, nous nous remettons en route pour Bâne-Khœuâng, qui n'est éloigné de B.-Nône que de sept ou huit kilomètres. L'ancien emplacement du village se trouve sur la droite de la route ; mais les habitants ont presque tous transporté leurs pénates à un kilomètre environ, sur la gauche. Ce changement en masse de domicile était dû à des épidémies suscitées par les méchants esprits de morts qui s'étaient fait un malin plaisir de venir tourmenter les vivants et répandre parmi eux des souffles empestés, qui les faisaient mourir par centaines eux et leurs bestiaux. Cependant certains sceptiques (on en rencontre partout) se sont entêtés à rester sur les lieux qui les ont vus naître. C'est un cloaque infect dans l'intérieur du village abandonné. Je compris

d'où venaient les démons malfaisants. C'est vraiment dommage pour les habitants d'avoir laissé d'aussi beaux vergers et des fruits si excellents se perdre faute d'entretien. Ces déplacements de villages ne sont pas rares au Laos. Ils ont toujours l'insalubrité pour cause.

Le surlendemain nous arrivions à Sanassai, après un voyage dont rien n'était venu rompre la monotonie, si ce n'est l'observation du phénomène du mirage dans la grande plaine qui sépare P'ôn Sãi de Bùng Kê.

L'apparence de réalité était frappante, hommes et bêtes s'y trompaient. Nous venions vers trois heures du soir de passer à côté d'un étang presque desséché et ne contenant plus que très peu d'eau croupie et tellement salée que les éléphants refusaient d'en boire, la chaleur était accablante. Une lumière intense semblait baigner tous les objets. Pas un souffle d'air ne se faisait sentir, on respirait difficilement au milieu de cette atmosphère embrasée. A peine étions-nous remontés sur les bords de l'étang et avions-nous repris notre chemin que nos éléphants, allongeant la trompe dans la direction de l'ouest, se mirent à hâter leur allure d'une façon désordonnée, respirant bruyamment et poussant de petits cris qu'on aurait pu prendre aussi bien pour des soupirs de détresse que pour des cris de joie. Nous jetâmes les yeux dans la direction indiquée par nos animaux, et, à notre vive surprise, nous aperçûmes, dans l'ardente irradiation du brûlant soleil, une immense nappe d'eau avec des îlots verdoyants disséminés au milieu de ce lac. Ce phénomène nous semblait éloigné de cinq ou six kilomètres. A l'allure accélérée de nos montures, nous ne devions pas tarder à atteindre les rives de ce lac enchanté. Mais il se reculait à mesure que nous avançons et nous avons parcouru au moins dix kilomètres qu'il nous paraissait toujours aussi éloigné.

Vers quatre heures et demie la perception de l'eau commença à devenir moins nette, les îlots et leurs arbres semblèrent se transformer en nuages; à cinq heures le phénomène avait complètement disparu. Les éléphants, tout penauds, ralentirent leur marche; dès qu'ils n'aperçurent plus le mirage trompeur de cette eau désirée, il fut impossible de leur faire reprendre une allure accélérée. Aussi n'arrivâmes-nous que de nuit à Bùng Kê.

Après cette journée torride, nous passâmes une nuit très agitée. Un orage d'une violence extrême, accompagné d'une pluie déluvienne et de tempête de vent, démolit nos frêles abris, si bien que nous fûmes trempés jusqu'aux os et obligés de nous réfugier pour le reste de la nuit chacun dans son bât d'éléphant.

Je craignais surtout pour mes plaques photographiques. Fort heureusement que le sac qui les contenait était absolument imperméable, car emporté par un coup de vent, il avait séjourné dans l'eau plus de dix minutes. Pendant cet orage, la température avait subi une brusque variation. En sept minutes le thermomètre qui accusait 35° était tombé à 20. Le vent et la pluie aidant, nous étions transis par le froid, tout le monde grelottait et claquait des dents.

Dès l'aube, nous nous remîmes en route. La plaine, qui, la veille au soir, était couverte de plaques blanches d'efflorescences de sel, était transformée en un vaste marais bourbeux dans lequel les éléphants n'avançaient qu'avec peine. A six heures cinquante-cinq nous passions à gué le Houê Mak Sëo, affluent de la rive gauche du Si; nous nous étonnions de ne pas le trouver plus gonflé par les avalanches de pluie tombées la veille. Il coulait sa nappe d'eaux jaunâtres entre ses rives escarpées dont les berges surplombaient de dix mètres au moins le niveau de l'eau. Après avoir traversé une forêt d'arbres rabougris et tracé notre route à travers une plaine de hautes herbes, nous arrivions enfin vers huit heures et demie sur la rive gauche du Si, juste en face de Sanassaï. Des mandarins du chef-lieu, envoyés à notre rencontre, indiquèrent un gué que les éléphants pouvaient traverser sans perdre pied. Pourtant dans les endroits les plus profonds, trois des plus petits pachydermes furent entraînés assez loin par le courant, très rapide en cet endroit.

SANASSAÏ

En Siamois, Mahâ-Chânâ-Châi, Sanassaï en laotien, est une jeune cité qui compte à peine vingt-cinq ans d'existence comme chef-lieu de province. Elle est à sept jours d'Oubôn, en barque, et seulement à trois jours ou trois jours et demi en suivant la voie de terre. Elle compte de quinze cents à deux mille habitants.

La nature a comblé ce pays de ses faveurs. La forêt aux alentours regorge de gibier; la rivière fourmille de poissons succulents, les fruits les plus délicieux, les fleurs aux parfums les plus suaves se rencontrent à foison à l'état sauvage dans les environs. Une plaine immense, pourvue d'herbes abondantes et recherchées des bestiaux, s'étend sur la rive opposée du Si. Cette riante rivière pourrait porter, pendant la saison pluvieuse, des bateaux à vapeur d'un assez fort tonnage; peut-être même pourraient-ils remonter

plus loin que Sanassaï ; par ce moyen, le voyage d'aller et retour pourrait s'effectuer en deux jours ou deux jours et demi, d'Oubôn à Sanassaï. Le climat est salubre. L'eau du Sî est très potable : « Quel dommage, me disait Khoûn P'ône, au cours d'une promenade que nous faisions, étonnés et ravis, dans les environs, quel dommage que cette fertile contrée soit entre les mains des apathiques Laotiens ; si des Thâï ou des Européens possédaient des terres aussi productives, ils y auraient bientôt fait croître toutes les bonnes espèces de fruits. » C'est parfaitement vrai. Aussi, tous les jours faisait-il venir les principaux fonctionnaires de la province pour les exhorter vivement à cultiver leurs terres fertiles et à y planter les meilleures espèces d'arbres fruitiers. S'ils suivent ses conseils, je ne doute pas que la population de la jeune cité ne progresse rapidement et que la province ne devienne le jardin du bassin de la Moûn. Lorsque nous allions nous promener dans les vergers de Sanassaï, le Khoû P'ône et moi, nous revenions toujours avec des brassées de rameaux couverts de fleurs et de fruits.

Nous séjournâmes cinq jours à Sanassaï. Il nous fut offert des montagues de cadeaux, consistant principalement en étoffes de soie brochées d'or et des curiosités du pays. Il y avait, entre autres, deux bœufssauvages, aux cornes démesurées, au beuglement rauque et peu sonore, et aussi un écureuil blanc comme la blanche hermine. Khoûn P'ône refusa tout. Je dois avouer que moi, qui eusse agi comme lui en pareille occasion, j'éprouvai quelque regret intérieur, qui sans doute se refléta sur mon visage, car à Ammat il acceptait deux magnifiques langoutis de couleurs barriolées pour chacun de nous. Je les donnai plus tard à Si-Wottha.

Notre sala ne désemplissait pas de visiteurs. C'était surtout mon stéréoscope qui les attirait : je ne crois pas exagérer en disant qu'il passa par les mains de plus de deux mille personnes pendant notre séjour à Sanassaï. Beaucoup d'habitants de cette province étaient venus assister aux fêtes de crémation qui avaient eu lieu, à Oubôn, un mois auparavant.

Je leur suggérais que j'allais leur faire apparaître le superbe monument crématoire qu'ils avaient vu détruit par les flammes. Je leur suggérais aussi qu'ils se reconnaîtraient, se promenant au milieu de toutes les personnes qui sont dans la plaine. Et je leur appliquais l'instrument devant les yeux. Comme sur la photographie instantanée que je fis, il y a une foule considérable de gens qui vont et viennent dans toutes les directions, il était bien rare qu'ils n'en reconnussent pas quelques-uns, quand ils ne se reconnaissaient pas eux-mêmes. Je passais à un autre sujet :

je remplaçais le carton par la photographie du gouverneur d'Oubôn, en leur disant : « Je vais vous faire voir le Seigneur Bienfaiteur, votre respectable maître. Regardez et soyez polis !..... »

Dès qu'ils avaient mis les yeux aux objectifs, plusieurs d'entre eux, sous l'empire de la suggestion, se prosternaient la face contre terre, absolument comme s'ils avaient été devant le Pra yarât Sêna, en personne.

Je ne parlerai point des fêtes de crémation dont je me suis entretenu ailleurs. J'espère pouvoir réunir plus tard en un seul ouvrage ces notes décousues et donner une idée des travaux auxquels je me suis livré pendant ma mission. Je dirai peu de chose également sur le voyage de retour par une route toute différente de celle de l'aller.

Le Khoûn P'ône devait revenir par Amnat. Il y avait pendant une affaire judiciaire, dont la solution réclamait les lumières de sa haute intelligence. A Khoût P'ân Khiâou, petit village de Souês, à onze ou douze kilomètres au N.-O. de Sanassai, deux notables vinrent amener à Khoûn P'ône trois malfaiteurs de la pire espèce, étroitement ligotés. Nous les conduisîmes jusqu'à Amnat, d'où ils furent expédiés à Bang Kok où ils durent être exécutés vers la fin de l'année. Ils avaient fait partie d'une bande de cent quarante brigands qui avaient longtemps terrorisé le pays par les meurtres qu'ils commettaient.

Ils étaient pourvoyeurs de fiel humain pour le compte de riches Chinois!! Cette sécrétion organique possède, d'après les guérisseurs empiriques du Céleste Empire, des propriétés médicales d'une efficacité absolue. Celui de jeune femme est supérieur; aussi les misérables exerçaient-ils surtout leur terrible industrie au préjudice de la plus belle partie du genre humain.

Dans tous les endroits où nous nous arrêtions, les chefs des villages voisins venaient par ordre rendre leurs hommages à Khoûn P'ône. Celui-ci s'enquêrait de leurs besoins, des progrès de l'agriculture dans leurs villages, des maladies les plus fréquentes, etc., etc., puis l'entrevue se terminait régulièrement par une distribution de sous à l'effigie du roi de Siam. Souvent aussi j'étais interrogé et appelé à donner mon avis. Je puis même dire que, malgré tout le respect qu'imposait le Siamois aux populations, j'étais l'objet presque exclusif de leur attention et de leurs investigations, à tel point que parfois j'en étais gêné, lorsque surtout, avec le manque absolu de tact qui caractérise les peuples enfants, ils paraissaient renverser absolument les rôles entre nous deux.

A chaque instant l'on me demandait : « Quel est le roi de France ? »

J'avais fait la leçon à Khoûn P'ône et il répondait lui-même en faisant l'apologie de la République. Il était enthousiaste des principes démocratiques. Je lui avais fait comprendre la possibilité pour son père ou pour lui-même d'arriver à la première magistrature de son pays, si la forme de gouvernement au Siam eût été la forme républicaine, comme elle l'est en France.

En homme intelligent, il avait été conquis tout de suite aux idées nouvelles que je lui suggérais. Et pourtant, c'est un loyal et fidèle serviteur de Choulla Long Korn, le souverain de Bang Kok.

Le 14 mai au soir, après une course longue et fatigante à travers des plaines couvertes de gras pâturages, nous arrivions à Song Peuê, gros village de six cent cinquante feux¹. A quelques centaines de mètres de notre sala se dressait une forêt de grands arbres au milieu de la plaine des rizières. Je demandai ce qu'étaient ces arbres, on me répondit : « C'est Mœuông Teuï². » J'exprimai le désir d'aller visiter ce chef-lieu de province si rapproché de nous et je manifestai mon étonnement de n'apercevoir aucune habitation, ni aucune trace de l'homme dans cet endroit. « C'est que la ville est complètement abandonnée depuis plus de trente ans, me dit-on ; les Phïs (démons) avaient été si cruels que plus de la moitié de la population avait succombé en une seule année. Aussi, ceux qui avaient été épargnés avaient-ils abandonné cet endroit maudit et s'étaient-ils établis à Song Peuê. » Je priai l'un des vieux du village, l'un des exilés volontaires de Mœuông Teuï, de m'accompagner dans son ancienne cité. Le pauvre homme pensa se trouver mal en entendant ma proposition. « Tous ceux qui foulent cette terre maudite meurent dans l'année, me dit-il ; jamais aucun de nous, à moins de désirer la mort, n'y a remis et n'y remettra les pieds. » Je fis mine de vouloir y aller seul, on me conjura de ne point m'exposer à une mort certaine. Khoûn P'ône lui-même, malgré son scepticisme, ayant conservé des idées puériles sous certains rapports, m'engagea vivement à ne point mettre mon projet à exécution. Si bien que, pour ne pas leur faire de peine, je me vis forcé de renoncer au plaisir de visiter la vieille ville déserte. Je passai cette nuit-là dans une agitation extraordinaire et j'entendis à maintes reprises les hululements des hiboux perchés dans les arbres à l'ombre desquels gisaient les sinistres débris de Mœuông Teuï.

¹ Chaque feu comprend en moyenne six personnes.

² La ville Teuï.

Le lendemain, de bon matin, nous nous remîmes en route.

L'esprit rempli de sombres idées qui me poursuivirent et m'obsédèrent toute la journée, quoique je fisse pour les chasser, j'avais continuellement en tête les paroles et la musique de ces lugubres vers de *Robert-le-Diable* :

Nonnes qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous ?

Bien qu'absorbé dans le relevé de la route, les yeux fixés sur ma boussole, marquant toutes les cinq minutes la direction que nous suivions, cette obsession me poursuivit toute la matinée.

Nous atteignîmes P'ône Thánh, où nous déjeûnâmes; je fis la photographie de la pyramide ruinée élevée sur la tombe d'une vieille femme que son fils avait tuée par maladresse, en chassant.

Le lendemain, changement radical dans le cours de mes idées. Je voyais tout en rose. La température me semblait douce, l'air frais et embaumé, les arbres verts et les visages épanouis. Explique qui voudra ces brusques changements sans motifs plausibles. Il est vrai que dès cinq heures vingt nous étions en route au travers de belles forêts.

Arrivés à huit heures cinq à la halte de Houa Tap'ane, nous nous y arrêtâmes complaisamment jusqu'à deux heures et demie du soir. J'avais un arriéré de bonne humeur à récupérer, je m'en donnai à cœur joie dans la jolie bourgade qui avait l'honneur de nous donner l'hospitalité ce matin-là. Houa Tap'ane portait autrefois le nom laotien de Khoûa (le Pont). Le mot « pont » se disant en Siamois « Tap'ane », les Laotiens ont pris ce mot, et ayant corrompu l'ancien nom de Khoua en celui de Houa qui signifie « La Tête », ils disent aujourd'hui Houa Tap'ane « La tête du Pont », bien qu'il n'y ait pas plus de pont que de rivière dans les environs.

Je transcris textuellement mes notes et impressions de voyage sur Houa Tap'ane :

« Ce village est habité par sept ou huit cents Laotiens de fine race, mais qui me paraissent d'un teint plus foncé que les autres. Ils se rapprochent beaucoup de la couleur des Cambodgiens. On compte cent vingt inscrits, payant la capitation. Le type est très pur et très permanent, à tel point que les enfants du même âge se ressemblent entre eux à s'y méprendre. Les jeunes filles sont jolies, les vieillards à cheveux blancs ont une tête vénérable.

» C'est le plus joli village de tous ceux que j'ai vus. Il est situé sur un plateau peu élevé (cinq ou six mètres). Les abris que l'on nous a dressés sont sous le couvert d'un immense manguier que j'ai photographié. Tout autour de nous sont des tamariniers, des cocotiers et des aréquiers. Les plus hauts peuvent avoir de trente à trente-cinq mètres. Cépées de bambous superbes. L'eau des puits de Tap'ane est très bonne. Il n'a encore plu que deux fois cette année, et pourtant la végétation y est luxuriante.

» Charmant pays ! Belles femmes, bonne eau, bons fruits, climat salubre, pas de maladies. La pagode du village est ornée extérieurement de fresques grossières représentant des scènes du Ramayâna. Plusieurs de ces scènes montrent Râma et Sita dans des poses on ne peut plus indécentes.

» Les habitants cultivent en pots des espèces de fuchsias à fleurs blanc-lait dont un seul pétale est coloré en rouge sang. Ils les appellent dok p'agna In (les fleurs du roi Indra). Leur parfum est des plus suaves. »

Le soir, nous nous rendîmes à Bâne Khêng Gnâi, à quatorze kilomètres de Houa Tap'ane. Nous n'y étions pas attendus. Nous devions nous arrêter à B. Houa Dong où nos salas avaient été préparées. Je n'ai jamais vu tant de minerai de fer que dans cette soirée. Sur tout le parcours entre Houa Dong et Khêng Gnâi sont semés des blocs de minerai avec lequel Khoûn P'ône me dit qu'on peut faire du fer doux, mais si mou qu'il n'est propre à aucun usage. Aussi n'essaie-t-on pas de l'extraire. Un chimiste européen pourrait peut-être remédier à cet inconvénient.

Tous les habitants du village de Khêng Gnâi, réquisitionnés à notre arrivée, eurent bientôt construit des abris pour la nuit. Quoique élevés à la hâte, ils étaient admirablement aménagés et très commodes, ayant été exécutés d'après les plans du dessinateur en chef d'Oubôn. Nous y passâmes une nuit très agréable.

Le lendemain, de très grand matin, je me promenais sur les bords des nombreux étangs qui avoisinent Khêng Gnâi et je notais sur mon carnet : « végétation étrange, bleuâtre, jaunâtre, verdâtre, noirâtre, blanchâtre. »

On m'appela, il était cinq heures trois quarts et tout le monde était en selle.

Nous partîmes pour Amnat, où nous arrivâmes après trois heures de marche.

Francis Garnier a décrit bien mieux que je ne pourrais le faire la jolie petite ville où nous passâmes la journée du 17 mai 1888. Il a également

fait la description de la route d'Oubôn à Amnat. Je n'aurai pas l'outrecuidance de parler après le maître.

J'ajouterai seulement quelques courtes remarques personnelles.

La population du village de Soûne Ngoua a le teint clair. Les femmes sont grandes, il y en a de colossales, j'en ai vu une dont les biceps avaient bien quarante-cinq centimètres de pourtour. Le type n'est pas joli.

Dans tous les villages que j'ai traversés au cours de mon voyage, je n'ai rencontré qu'une seule Siamoise et cela à Sanassai. Aussi ce que le Khoûn P'ône la traitait bien (car c'était une femme) et ce qu'il paraissait prendre plaisir à converser avec elle !

La population de ces provinces est entièrement composée de Laotiens ou de Soûés (sans doute un mélange de Laotiens et de Cambodgiens). On rencontre quelques Chinois dans les grands centres.

Sur tout le parcours du voyage, excepté entre Khoût P'âne Khiâou à Song Peuê, le sol est silico-argileux. Le sable domine. La végétation, quoique belle, n'est pas aussi puissante que dans le nord du Cambodge ou dans les provinces au sud de la Moûn.

On a souvent à traverser d'interminables forêts d'arbres que les Laotiens appellent Kôk sât, à l'écorce raboteuse, grise au feuillage glauque, dont les troncs biscornus, tortueux et clair-semés, forment un tableau d'une uniformité et d'une monotonie des plus ennuyeuses.

Mais aussi quelle douce ivresse pour l'âme, quelles jouissances pour le cœur, quelle satisfaction pour les sens, lorsque, l'esprit fatigué de ces scènes d'une désespérante monotonie, on pénètre au milieu des frais bosquets de Sanassai ou de Houa Tap'ane!!!

(à suivre)

Correspondance et Faits géographiques

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

AOÛT-SEPTEMBRE

Les seize traversées de l'Afrique. — D'après une erreur généralement répandue, la première traversée de l'Afrique est attribuée à l'anglais Livingstone. Il n'en est cependant rien. Cet honneur revient en entier aux Portugais, qui l'avaient déjà traversée trois fois quand Livingstone entreprit ses voyages.

L'Afrique a été traversée seize fois de part en part jusqu'à ce jour, savoir : cinq fois par des Portugais ; cinq fois également par des Anglais ; deux fois par des Allemands ; une fois par un Italien ; une fois par un Suédois ; une fois par un Autrichien, et une fois, la dernière, par un Français.

Voici le détail de ces traversées, donné par M. Paul Barré dans la *Revue française* :

1° Le Portugais Honorato da Costa est allé d'Angola à Tété, sur le Zambèze (1802-1811) ;

2° Le Portugais Francesco J. Coimbra se dirigea en sens contraire : de Mozambique à Benguéla (1838-1848) ;

3° Le Portugais Silva-Porto se rendit de Benguéla à l'embouchure de la Revouma, dans le Zanguebar (1853-1856) ;

4° L'Anglais David Livingstone fit, de Loanda à Quelimane, cette traversée au sujet de laquelle il recueillit les éloges du monde entier, que d'accord avec ses compatriotes il se garda de faire partager à ses trois prédécesseurs portugais, restés jusqu'ici presque inconnus (1854-1856) ;

5° L'Allemand Gerhard Rohlfs parcourut le continent noir dans un autre sens ; parti de Tripoli, il atteignit à l'embouchure du Niger (1865-1866) ;

6° Le lieutenant anglais Cameron se rendit de Bogamoyo à Benguéla (1873-1875) ;

7° L'Anglais Stanley, parti de Bagamoyo, atteignit Boma, à l'embouchure du Congo (1874-1877), dont il détermina exactement le cours, ignoré jusque-là ;

8° Le major portugais Serpa Pinto se rendit de Benguéla à Port-Natal (1877-1879) ;

9° Les Italiens Matteucci et Massari partirent de Souakim, sur la mer Rouge, passèrent par le Bornou et atteignirent l'embouchure du Niger, faisant un parcours d'environ 5 000 kilomètres (1880-1882) ;

10° Le lieutenant allemand Wissmann se rendit de Saint-Paul-de-Loanda à Scadani, sur la côte du Zanguebar (1881-1882) ;

11° Le missionnaire écossais Arnat fit la traversée de Port-Natal à Benguéla (1882-1884) ;

12° Les Portugais Capello et Ivens se rendirent de Mossamèdes à Quelimane (1884-1885) ;

13° Le lieutenant suédois Gleeup, après un séjour de deux ans aux Stanley-falls, fit en six mois le voyage de ce point à Bagamoyo (1885-1886) ;

14° Le docteur autrichien Oscar Lenz partit de l'embouchure du Congo pour atteindre Quelimane (1885-1887) ;

15° Stanley, parti également de l'embouchure du Congo pour aller chercher Emin-Pacha, finit par atteindre Bagamoyo. Il est le seul Européen qui ait fait deux fois la traversée du continent noir. Les péripéties de son voyage sont encore présentes à toutes les mémoires (1887-1889) ;

16° Enfin, le Français Trivier, capitaine au long cours, pendant la durée du voyage de Stanley, entreprit la dernière traversée, qu'il effectua de Loango à Quelimane, sans tirer un coup de fusil, en moins d'une année (1888-1889).

A tous ces noms, il conviendrait d'ajouter ceux des nombreux voyageurs qui furent obligés de rebrousser chemin ou qui moururent à la tâche. Parmi ces derniers, se distinguent tout particulièrement deux Français : le lieutenant Victor Giraud et l'abbé Debaize.

Mission Pavie au Laos. — On vient de recevoir des nouvelles de la mission Pavie, qui avait quitté Luang-Prabang le 7 juillet dernier. Elle a descendu le Mékong, fondant des comptoirs dans le haut fleuve ; elle est arrivée sans encombre à Saïgon après avoir passé à Pnom-Penh.

Le lieutenant Rivière, qui était attaché à cette mission en qualité d'officier topographe, n'a pas descendu jusqu'à Saïgon. Il s'est rendu en Annam par Vinh, traversant une région imparfaitement explorée. Ce voyage du lieutenant Rivière a pour but d'établir l'importance exacte de cette voie de pénétration de l'Annam au Laos, la route de Vinh étant une des plus courtes pour atteindre le coude du Mékong au sud de Luang-Prabang.

Sur la demande de M. Pavie, M. le gouverneur général Piquet s'occupe d'organiser, pour l'an prochain, un service régulier de vapeurs jusqu'à Luang-Prabang.

A cet effet, l'enseigne de vaisseau Guisnez, commandant la chaloupe *l'Argus*, achetée aux Messageries fluviales, est chargé d'étudier l'hydrographie du fleuve et la traversée des rapides de Khong.

Annam et Tonkin. — Charbon et Messageries. — La Compagnie des houillères de Tourane, dont la plupart des souscripteurs habitent le Tonkin, et qui, pour cette raison, maintient son siège social à Haï-Phong, est en grande voie d'organisation. Elle installe ses parcs à charbon à Tourane. Un ingénieur est établi à Nam-Song pour continuer l'exploitation avec les moyens primitifs de l'ancienne Compagnie chinoise jusqu'à l'arrivée prochaine de France d'un nouveau matériel complet. D'ici deux mois, cette exploitation se fera régulièrement par les procédés employés en Europe.

La Compagnie des Messageries maritimes se préoccupe beaucoup de l'avenir du port de Tourane. Elle a l'intention d'y prendre son charbon dans des conditions très avantageuses et d'y faire passer le paquebot régulier. La perte de temps du courrier serait de quelques heures, qui pourraient être facilement regagnées aux escales de Saïgon et de Hong-Kong.

Relations et commerce avec la Chine. — Le 20 mai dernier, le raccordement des lignes télégraphiques et chinoises a été opéré à Laokay.

La Commission de délimitation de la frontière sino-annamite a dû terminer ses opérations dans le courant de juin. A la date du 18 mai, elles étaient complètes entre Mou-see et Pak-si.

Le courant commercial avec le Yun-Nâm s'accroît. Un convoi de vingt-quatre jonques chinoises est parti d'Hanoï le 15 mai dernier, sous la protection d'un détachement de la garde civile.

Les négociants chinois établis au Tonkin se montrent satisfaits de voir l'autorité française leur accorder des escortes. Cette mesure aura pour effet

naturel d'amener le commerce chinois à faire transiter ses marchandises par la voie économique, rapide et sûre du Tonkin.

Un service de transports à travers le territoire chinois, par les rivières de Lang-Son et de Caobang, vient d'être inauguré ; il permettra d'approvisionner la haute région Est du Tonkin.

Un premier convoi de cent-vingt jonques, d'un tonnage moyen de trois tonnes, a transporté de That-Rhé à Caobang plus de 6 500 colis (pièces de vin, sacs de farine et divers) en douze trajets, six voyages d'aller et six de retour, pendant lesquels on n'a eu à constater ni la perte d'un bateau ni celle d'un colis. L'attitude des autorités chinoises pendant ce temps a été des plus correctes.

Tahiti. — Ligne postale. — Le Conseil général de Tahiti a adopté à l'unanimité un projet de ligne postale, desservie par des paquebots, entre Papeete et San-Francisco, passant par Honolulu, moyennant une subvention annuelle de 180 000 francs.

Ce service commencera le 1^{er} janvier 1891.

L'adoption de cette combinaison ajourne naturellement les pourparlers engagés avec la Compagnie des Messageries maritimes pour prolonger jusqu'à Papeete la ligne de Marseille à Nouméa. Celle-ci aurait nécessité une subvention de 450 000 fr., soit 200 000 fr. de plus que les ressources pouvant être affectées à ce service, et la durée du trajet eût été, de France à Tahiti, de cinquante jours, tandis qu'elle ne sera que de vingt-huit jours par la ligne de San-Francisco.

Ce sont ces considérations qui ont déterminé l'administration des Colonies à approuver le projet voté par le Conseil général de Tahiti, mais avec cette restriction, toutefois, que le contrat ne pourrait être passé que pour une courte période ; réservant pour l'avenir l'étude de la ligne Nouméa-Papeete, qui aurait le grand avantage d'assurer, sous pavillon français, des relations directes entre nos deux colonies de l'océan Pacifique, ainsi qu'entre Tahiti et la Métropole.

Etats-Unis d'Amérique. — Adoption du système métrique décimal. — Le Secrétaire d'Etat aux Etats-Unis d'Amérique vient de présenter au Congrès un projet de loi tendant à l'emploi exclusif du système métrique décimal dans le service des douanes à partir du 1^{er} juillet 1891.

Dans ces conditions, le commerce américain ne peut manquer de suivre rapidement le mouvement.

Ch. LAMETTE.

NÉCROLOGIE

M. ALFRED BLIGNY

Le 6 septembre dernier, nous avons perdu M. Alfred Bligny, membre de notre Comité de direction.

Éloigné, par les hasards de la politique, de son siège de conseiller à la Cour d'appel de Rouen, il trouva dans les Sociétés savantes un aliment à son activité. Dans ce milieu paisible, loin des questions qui nous divisent, son esprit droit, clair, lucide, son caractère loyal et sympathique, lui conquièrent rapidement l'affection et le respect de ses collègues. Si quelque chose avait pu effacer le regret que lui causait la perte de son siège de magistrat, c'était bien cette atmosphère qui convenait si parfaitement à son caractère de fin et délicat lettré.

La magistrature et le barreau ont été douloureusement affectés de sa mort. La douleur n'a pas été moins vive à l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, aux Sociétés de l'Histoire de Normandie, des Bibliophiles normands, des Bibliophiles rouennais et Normande de Géographie. Pour toutes ces Sociétés, il fut un collaborateur instruit, dévoué, de bon conseil, très sympathique et très écouté; dans toutes, il laisse un grand vide.

Ceux qui ont vécu avec M. Bligny, quelles que soient leurs idées politiques et religieuses, s'unissent dans un même sentiment, dans une commune douleur, autour de sa tombe prématurément ouverte.

Nous lui adressons le suprême adieu de ses collègues de la Société normande de Géographie, qui conserveront son souvenir, pieusement, comme celui d'un homme franc, sûr, absolument dévoué aux devoirs qu'il acceptait.

GABRIEL GRAVIER.

Bibliographie

PAUL TOUTAIN, *Dans les Highlands — Edinburg — Trossachs — Skye*; Paris, Plon, in-18.

Il y a une dizaine d'années, M. Paul Toutain, l'un de nos vice-présidents, s'embarquait au Havre pour visiter Londres, l'Ecosse et les Hébrides.

M. Toutain avait déjà vu la Grèce, la Palestine, l'Égypte et l'Amérique du Nord. Il sait voyager. La fatigue ne lui fait pas peur et aucun danger ne l'empêche de satisfaire sa curiosité. Il est jeune, d'une bonne humeur inaltérable, et, dans sa valise, il emporte une plume de première qualité, alerte, précise, d'une vivacité juvénile, délicate, sérieuse cependant, et surtout très française, aussi bien par la forme que par le fond.

Quel charmant récit que celui de ses courses dans Londres, de son voyage à bâtons rompus à travers cet étrange pays d'Écosse et de ces îles, plus étranges encore, de l'archipel hébridaï! On croit voir Édimbourg, Glasgow, le manoir de Walter Scott, les îles, la *grotte de Fingal*, les rivières, les montagnes, moins admirables par leurs dimensions que par leur aspect poétique ou terrible. On entend leurs légendes, leur histoire, car, dans ce pays, chaque pierre, chaque coude de rivière ou de lac rappelle un épisode de la grande guerre de l'indépendance, le souvenir d'un héros, poète, roi ou guerrier, une légende des temps héroïques.

M. Toutain n'oublie rien : il voit en artiste, raconte en savant et en fin lettré.

Toutefois, il nous enlève une illusion : « L'hospitalité écossaise » chantée par l'auteur de la *Dame-Blanche*, n'est plus qu'une trompeuse légende; l'antique costume national est remplacé par la jaquette et le chapeau haut de forme. Adieu le pittoresque! Et au milieu de ses descriptions, du récit de ses aventures, de ses souvenirs historiques, des légendes, il glisse, d'une main très sûre, quelques aperçus philosophiques ou économiques.

Quel agréable compagnon que ce livre, au coin d'un bon feu; quand le vent siffle et que la pluie fouette bruyamment les vitres, il semble que l'on voit le voyageur la tête dans son capuchon, riant toujours, toujours observant, toujours fantaisiste, encadrant volontiers dans la description d'un site le portrait d'une jolie fille ou celui d'une ridicule anglaise et de son anglais.

Que les jeunes Rouennais, qui en ont le moyen, imitent M. Paul Toutain ! Qu'ils courent un peu le monde, qu'ils voient le site des anciennes civilisations, les grands centres industriels, les beautés de la nature, qu'ils se frottent aux autres peuples : il n'y a rien de tel pour fortifier le corps, l'esprit de la plume.

Gabriel GRAVIER.

Le Président honoraire, Secrétaire général,

GABRIEL GRAVIER.

Imprimerie de Espérance CAGNIARD, rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnages, 5.



1-3-1890
à la Société Normande de Géographie
avec hommage et souvenir affectueux
de mon voyage à Rouen
le 20 Novembre 1890

Ch. Thaillet-Drey

"Olm hacc muninnise jurabit"

Mémoires, Notices

LES SOURCES DU NIL

Le Problème africain

PAR M. LE COLONEL CHAILLÉ-LONG

MESDAMES, MESSIEURS,

J'ai autrefois entendu chanter à Paris : « La Chine est un pays charmant. » Je n'en puis dire autant de l'Afrique, dans toutes ses parties du moins, car si vous, Français, avez pu faire qu'on se croit en Europe en parcourant le littoral algérien, où, il y a soixante ans, les chrétiens étaient publiquement vendus comme esclaves, il reste encore d'immenses contrées du continent africain qui sont loin, très loin, de jouir des mêmes avantages.

Si j'ai accédé aux désirs d'amis trop bienveillants qui ont tenu à me présenter à vous, c'est que l'homme est orgueilleux ; et, malgré toute la modestie naturelle qui m'est imposée par mes faibles mérites, je n'ai pu résister à l'honneur de prendre la parole devant vous.

Je vous prie de m'excuser, Messieurs, si je suis obligé de me servir de notes manuscrites ; j'ai des raisons sérieuses de méfiance à l'égard de l'improvisation.

Si la langue française était la langue de mes vieux parents, elle est pour moi une langue acquise ; en outre, si je ne tiens pas à ce que mes paroles dépassent ma pensée, j'ai voulu, aussi, être sûr de vous bien exposer tout ce que je puis vous dire.

Non, Messieurs, l'Afrique n'est pas un Eldorado ; et si on trouve des diamants au Cap, de la poudre d'or dans le lit de certains fleuves, il n'est pas moins vrai que l'Afrique centrale est défendue contre les entreprises européennes par un terrible gardien : la mort.

Depuis le commencement du siècle, plus de 260 explorateurs ont succombé sur ce sol inhospitalier; dans ce nombre de héros, la France peut compter avec orgueil 59 de ses enfants.

L'expérience d'un séjour, relativement prolongé, dans ces régions des tropiques, me porte à dire que les idées de colonies européennes à créer, sous ces latitudes, avec un personnel européen, sont folies.

Il peut m'arriver de critiquer la manière dont sont conduites les entreprises coloniales, en Afrique, par divers Etats d'Europe qui se sont partagé le continent africain; mais en ce qui regarde la France, je dois me tenir sur une réserve absolue.

J'ai d'ailleurs, de bonne heure, pris la bonne habitude de ne parler que de ce que je connaissais. Je n'ai pas visité le Sénégal, je n'ai jamais mis les pieds au Congo, et si j'ai rencontré dans mes voyages des potentats assez barbares pour faire pâlir de jalousie le roi de Dahomey, je n'ai pourtant jamais eu l'honneur de faire connaissance avec ce dernier.

Je viens ici vous parler du père des fleuves, du Nil, dont j'ai parcouru les rives depuis son embouchure jusqu'à ses sources, je viens vous parler de l'Orient africain et de l'Afrique centrale; j'y ai vécu, j'y ai lutté, j'y ai souffert. Donc, Messieurs, je vous prie de ne rien entendre dans mes paroles qui puisse être interprété dans un sens défavorable au système colonial français en Afrique.

Je pose en principe que l'Arabe des bords méditerranéens, pas plus que l'Européen, ne peut habiter d'une manière permanente sous ce climat pernicieux; plusieurs de mes soldats, recrutés au Caire ou à Alexandrie, ont été, au cours de certaines de mes expéditions, les premiers à succomber aux maladies et aux fatigues.

Le nègre, il faut bien le rappeler, ne se mettra jamais à cultiver le sol.

L'homme blanc n'ira jamais en Afrique trouver un Eldorado. Voilà bien des obstacles infranchissables à la réalisation des rêves sur l'Afrique centrale.

Il n'en est pas de même des individus qui sont nés dans le pays de Dongola, dans les provinces sud de l'Égypte; ceux-ci bravent presque impunément tous les obstacles, tous les dangers d'où qu'ils viennent.

A une constitution robuste qui défie la maladie ils joignent une bonne humeur qui ne se dément jamais et une énergie qui fait l'admiration de ceux qui, comme moi, ont dû compter souvent sur eux.

Aussi ne cesserai-je jamais de proclamer qu'un seul pays possède les

éléments sérieux de civiliser le centre africain et la grande vallée du Nil, et que ce pays, c'est l'Égypte.

Il est certain que d'autres nations pourront planter leurs pavillons sur les lacs Albert ou Victoria ; si cela n'est pas fait, cela est en train de se faire certainement.

Demain, peut-être, l'aigle noir prussien couvrira de ses ailes la tombe de mes amis Linant de Bellefonds, celle de l'abbé Debaize. M. Crispi pourra en même temps marcher sur Khartoum, après avoir pris Kassala cependant ; mais quand les gouvernements allemand et italien feront leurs comptes, ils pourront voir de combien l'emporte le plateau de la balance qui supportera les dépenses, les sacrifices de toutes natures, en hommes surtout.

On peut condamner la manière de procéder des Allemands et des Italiens en Afrique ; certains esprits mal tournés pourront même demander dans quel but et de quel droit ces deux compagnons de la triple alliance se sont installés sur le sol africain ; mais si l'on fait cela on ne peut refuser l'admiration la plus profonde à la manière d'agir des Anglais. Ceux-ci savent où ils vont, et ce n'est pas la poudre d'or qu'ils cherchent.

Les Anglais, qui tiennent Alexandrie et le Caire, veulent en ce moment occuper Dongola ; cela fait, ils occuperont Khartoum et Berber, et, tout doucement, tendront la main à ceux d'entre eux qui viennent de Zanzibar : le Nil sera un fleuve anglais.

Et tout cela, Messieurs, croyez-le bien, sans idée d'ambition, sans idée de conquête, purement et simplement pour la répression et la disparition de cette hideuse lèpre de l'humanité qu'on appelle la traite des noirs.

Il n'est rien au monde qui soit plus affreux pour un Anglais (je parle d'un Anglais gouvernemental) que cette pensée de voir des êtres humains vendus comme bestiaux.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne y emploiera, s'il le faut, tout l'argent de l'Égypte, mais il aura raison de cet esclavage que Gordon, l'apôtre chrétien, rétablit et organisa administrativement dès la première semaine de son retour à Khartoum.

A l'heure où les pays que j'ai visités, où j'ai commandé, passent à des mains spoliatrices, je crois qu'il serait peut-être intéressant, pour vous, de savoir comment ces régions sauvages virent pour la première fois se lever chez elles le soleil de la civilisation, comment elles entrèrent dans le patrimoine égyptien.

Après vous avoir fait connaître ces pays, nous en discuterons la valeur.

Officier de l'armée égyptienne depuis 1870, j'avais été désigné par Ismaïl Pacha, khédive en 1874, comme chef d'état-major du général Gordon, nommé gouverneur général des provinces du Soudan sur les instances de Nubar Pacha, l'âme damnée des Anglais; Gordon avait alors le grade de lieutenant-colonel du génie dans l'armée britannique.

Parti, le 21 février, du Caire avec Gordon, nous arrivâmes, le 18 avril, à Gondokoro. Le souverain de l'Egypte flairait justement l'expédition qui, plus tard, sous la direction de Stanley, vint pour arborer les couleurs anglaises dans la région des lacs. Cette expédition eut lieu; mais quand Stanley atteignit ces pays, le 15 avril 1875, il y avait déjà neuf mois que j'y avais planté le drapeau égyptien.

Je viens de vous dire que nous étions arrivés, le 18 avril 1874, à Gondokoro avec Gordon; ce dernier me quitta le 20, c'est-à-dire deux jours après, pour aller au devant d'une colonne expéditionnaire attendue de Khartoum.

Bien que la saison des pluies rendît plus pénible le voyage que je voulais entreprendre, je n'hésitai pas à quitter moi-même Gondokoro, le 24 avril, dans l'intention de gagner le lac Victoria et la capitale de M'Tésa, roi de l'Uganda.

J'avais des cadeaux pour ce monarque, triés dans les magasins du gouvernement, à Gondokoro, entre autres un miroir, une boîte à musique, une petite batterie électrique, je comptais beaucoup sur ces présents; mais ce qui l'emporta sur tout, ce fut mon petit cheval arabe, animal jusqu'à ce jour entièrement inconnu des naturels de l'Uganda, et qui me donna le prestige d'un centaure, d'un demi-dieu chez ces peuplades primitives.

J'avais avec moi deux soldats comme escorte, deux braves noirs soudaniens et deux domestiques.

Je profitai d'une caravane qui allait à Foueira pour gagner ce dernier point de la frontière égyptienne.

Après cela c'était l'inconnu.

Après cinquante-huit jours de marche j'atteignis enfin, le 20 juin, une hauteur en face de laquelle, sur une autre colline, se trouvait le roi M'Tésa, entouré de son harem et de sa cour.

Tout autour, le peuple prosterné se tenait le nez dans la poussière, dans l'attitude ordonnée par le souverain à ses sujets, pour rendre honneur au Mbuguru ou Prince blanc, ainsi qu'on m'appelait.

Le 16 juin j'avais déjà reçu une ambassade escortée de plusieurs milliers de guerriers que le roi m'avait envoyée pour me saluer à mon entrée dans ses Etats.

Ma réception officielle était fixée au lendemain; car à la cour du potentat africain le chapitre du cérémonial était très important et sérieusement réglé; mais les femmes du roi insistèrent tant, que des messagers vinrent au nom de M'Tésa me prier de m'avancer avec mon cheval et me montrer à tout son monde!

Je piquai des deux, comme on dit vulgairement, et m'élançai au triple galop jusqu'à la hauteur occupée par la famille royale. Je traversai ainsi la foule stupéfaite qui hurlait, je n'ai jamais bien su si c'était de frayeur ou de joie. Le chemin que je suivais était mauvais, le pavage en bois était encore inconnu à cette époque dans l'Uganda; arrivé devant la cour, ma monture fit un faux pas. La crainte de perdre mon prestige, dans une chute ridicule, fit que je relevai ma bête un peu trop vivement, elle se cabra. Ce fut une débandade générale, le harem tout entier s'enfuit en poussant des cris de terreur et derrière le harem une bonne partie des dignitaires; mais M'Tésa comprit que la grandeur ne s'associe pas avec la peur; il ne broncha pas, il se contenta de sourciller d'une façon que je ne craindrais pas de qualifier d'inquiète.

Je saluai et retournai à ma place.

Quand la foule me vit descendre de cheval elle n'y tint plus; les cris, les vociférations atteignirent un diapason impossible à décrire; ces braves gens s'étaient figuré que moi et mon cheval ne faisions qu'un.

Le tableau de cet épisode comique de mon voyage est resté vivant dans le souvenir de ces peuplades. Mgr Livignac, que j'ai eu l'honneur de voir ces temps derniers à son retour de l'Uganda, me racontait que les indigènes lui parlaient souvent de *Long-bey* qui était venu dans le pays le premier avec un cheval; une bête terrible.

Le lendemain 22 eut lieu la présentation officielle, la grande réception, *au Palais!*

Mes serviteurs portaient les cadeaux qui de tous temps et en tous pays sont des moyens utiles de se bien faire voir des puissants, même en Afrique.

Autour des cases qui m'avaient été assignées comme domicile, des milliers de noirs se pressaient plus nombreux encore que la veille. On voulait me voir, mais j'ai toujours pensé qu'on voulait surtout voir mon cheval.

Comme ma monture n'avait dévoré personne dans la journée précédente, la crainte de cet animal inconnu avait très sensiblement diminué, et c'est au milieu de vives et très bruyantes acclamations que mon cheval me conduisit auprès de M'Tésa.

Le palais royal n'avait rien de commun avec l'édifice qui porte ce nom et est situé en face le Louvre; c'était une grande hutte, en forme de pyramide, soutenue à l'intérieur par une galerie de colonnes. Élevé sur un amphithéâtre formé par sept rangées de hautes palissades, ledit palais n'avait point mauvaise figure.

On devait traverser naturellement sept portes ouvertes dans chacune des palissades pour arriver à l'édifice central. Chacune de ces portes était garnie d'une masse de cloches ou grands grelots assez semblables à ceux qu'on met au cou des bœufs et des vaches dans les pays d'Europe.

Tout cela était mis en branle en mon honneur, et j'ose déclarer qu'il m'est arrivé souvent d'entendre des mélodies plus suaves que celle qui m'écorchait les oreilles en ce moment-là.

M'Tésa sortit de son palais et s'avança vers moi; c'était un homme au teint cuivre clair, haut de six pieds. Il portait un manteau semblable à celui des marchands arabes de la classe aisée. Sa physionomie, sous des traits réguliers et relativement beaux, avait des reflets de grandeur, de noblesse et en même temps de brutalité et de farouche inquiétude.

Il me salua très gracieusement, mais c'est encore mon cheval qui paraît l'intéresser surtout.

Enfin, au milieu du bruit assourdissant des trompes et des tambours, je suivis le roi au fond de la galerie.

Un siège recouvert d'une étoffe en brocart d'or lui servait de trône, ses pieds étaient posés sur un coussin, et une énorme défense d'éléphant, admirablement polie, était placée à ses côtés.

On me fit asseoir et aussitôt la musique infernale cessa; je profitai du silence pour embrasser d'un regard tout ce qui m'entourait.

Adossés à chacun des piliers qui soutenaient la voûte de l'édifice se tenaient appuyés des individus à mine farouche et dont les regards peu aimables ne m'inspiraient qu'une très médiocre sympathie. Nous verrons tout à l'heure le rôle de ces individus.

Pour me donner une haute idée de sa puissance, M'Tésa avait convoqué, dans ce jour, tous les hauts officiers de son royaume en audience publique : chacun était venu rendre compte de son administration.

Le général en chef des armées, le Kougowe, qui avait conduit la première ambassade dont j'ai parlé, fut le premier à rendre compte de sa mission. A l'immense honneur de l'armée de l'Uganda, il m'avait conduit sain et sauf auprès du roi.

Le Kahotah, ministre des affaires étrangères et cuisinier en chef, expliqua comment il avait eu soin d'éviter de se trouver en ma présence avant ce jour pour ne point ainsi jeter les yeux sur moi avant que son roi ne m'eût vu. Cette courtoisie raffinée avait une raison toute particulière. Le Kahotah avait été chargé par M'Tésa de m'offrir vingt vaches : en évitant de me voir il avait évité de m'offrir ces animaux qu'il avait gardés pour lui.

Un grand de la cour, le seigneur Ba-Baker, qui était jaloux et envieux du Kahotah, se chargea de dire toute la vérité à M'Tésa. Je dus intervenir et expliquer au farouche monarque qu'étant malade j'avais refusé le cadeau des vingt vaches, et ainsi j'évitais à S. Em. le ministre des affaires étrangères et premier marmiton du roi de l'Uganda d'avoir la tête tranchée, ce qui l'eût humilié et surtout gêné.

Sur l'invitation qui m'en fut faite, je rendis compte à M'Tésa du but de ma mission.

Le roi d'Égypte avait entendu parler du grand M'Tésa et m'avait député vers lui avec des cadeaux.

Alors tout le personnel de se mettre à crier bravo, ce qui se dit à Uganda : *kuringi! kuringi!* et les bâtons de faire le moulinet, et les dignitaires grands et petits de faire des gambades pour remercier le roi d'avoir reçu dans ses Etats un personnage qui portait des cadeaux.

Tout d'un coup M'Tésa se lève et fait un signe : les personnages dont j'ai parlé tantôt, et qui, à mon entrée, étaient adossés contre les piliers de la hutte, détachent de leurs turbans la corde tressée qui y est fixée. Ils s'élancent au dehors et reviennent traînant après eux trente malheureux. Je dus faire appel à toute mon énergie pour ne point laisser paraître la moindre émotion à la vue de l'horrible spectacle que je dus subir.

L'égorgement hideux de ces trente victimes, exécuté au milieu des cris les plus épouvantables, des hurlements farouches, était l'insigne honneur rendu par le roi de l'Uganda à l'ambassadeur du khédivé.

Et je voyais les yeux de ces assassins fixés sur moi, heureux de surprendre une émotion, un sentiment de crainte ou d'horreur qui m'eût rendu à leurs yeux un être inférieur et ridicule. Il est à remarquer que chez le

nègre ce qui impressionne le plus, c'est le sang-froid ; lâche le plus souvent, il ne prise rien tant que ce qui lui fait défaut : l'impassibilité.

L'œuvre de sang était accomplie, l'audience solennelle était terminée; je m'empressai de me lever; ma tête tournait, et l'odeur de la boucherie me soulevait le cœur. Je sortis de la hutte royale et trouvai à la porte mes fidèles soldats, Saïd et Abdul-Rahman, qui n'étaient que très médiocrement rassurés.

M'Tésa m'avait suivi; il tenait à me présenter à ses épouses.

Elles étaient une centaine environ et se tenaient dans un jardin situé à gauche de l'entrée de la demeure royale.

Ces dames étaient généralement jolies et portaient la robe simple et gracieuse, faite de l'écorce de l'arbre, commune aux hommes et aux femmes de l'Uganda. Je fus entouré et retourné en tous sens comme un objet de curiosité; ce qui les intéressait le plus c'étaient les ornements dorés de mon uniforme; à un moment donné, j'enlevai de ma tête le tarbouche qui me coiffait pour essuyer mon front ruisselant de sueur. Ce fut un éclat de rire homérique; mes longs cheveux et non crépus étaient cause de cette bruyante hilarité.

En parcourant le jardin, M'Tésa me présenta un joli enfant d'une dizaine d'années au teint très blanc et aux yeux rouges; j'étais surpris et je ne songeai pas sur le moment aux Albinos qu'on rencontre en certains endroits de l'Afrique.

Mon successeur au pays des grands lacs, le reporter bien connu du *New-York Herald*, vit plus tard ce petit enfant et de là la fameuse découverte de la race blanche de l'Afrique centrale aussi véridique que le canard à trois becs et le crapaud à plume des temps joyeux. C'est en contredisant cette singulière découverte en séance publique, devant la Société de géographie de Paris, que j'ai eu l'insigne honneur de m'attirer l'inimitié du héros déjà nommé.

Le lendemain de mon audience, je portai mes cadeaux. Mon miroir avec son cadre doré, ma boîte à musique, les calicots blancs, seule étoffe portée par les gens de la cour, les indiennes, les bracelets, des anneaux, des étoffes écarlates, des tarbouches, des colliers de perle et un tas d'autres objets furent reçus avec des transports d'enthousiasme.

Ma batterie électrique, que mes deux soldats savaient faire manœuvrer, produisit des effets prodigieux : elle secoua vigoureusement M'Tésa et renversa plusieurs ministres.

Le 14 juillet, avec une escorte de 1 200 hommes, mis à ma disposition par le roi, j'arrivai sur le lac Victoria.

Pendant mon séjour d'un mois chez le maître de l'Uganda, j'étais arrivé à conclure un traité qui plaçait ce royaume sous le protectorat de l'Égypte.

Comme je l'ai dit plus haut, l'expédition anglaise pressentie par Ismail Khédive arriva aux grands lacs le 15 avril 1875, conduite par le reporter du *New-York Herald* qui dut remettre dans sa poche l'étendard britannique prêt à être arboré.

En effet, à la cour de M'Téssa se trouvait en résidence un Français, officier au service de l'Égypte, mon infortuné ami, Ernest Linant de Bellefonds; le drapeau égyptien était bien gardé.

Après mon départ de l'Uganda, je donnai tous mes soins aux recherches géographiques; ma mission diplomatique était finie. Cette deuxième partie de mon voyage fut longue et assez périlleuse; je fus souvent attaqué, il m'arriva même une fois d'être assez grièvement blessé.

A Foueira, distant de Gondokoro de 400 milles, j'attendis pendant vingt longues journées les secours de Gordon; ma misère était si grande, le manque de nourriture et de tout le nécessaire si grand aussi, que je sentis à certaines heures le découragement me gagner. Le commandant Baba-Tuka, ancien soldat du Mexique, qui portait sur la poitrine la croix de la Légion d'honneur, m'aida tant qu'il put, mais lui-même, pas plus que sa petite troupe, n'avait le nécessaire.

J'étais rongé par la fièvre et les privations, outre que les fatigues m'avaient épuisé; un soir que je cherchais sur ma couche le sommeil qui ne pouvait venir, j'entendis la sentinelle qui, en chantant, donnait la véritable série des avantages réels de l'Afrique centrale.

Bilad di, bilad wah Kiyatti, moos, wah mattar, wallahi! Ah! c'est bien ici la patrie des patates, des bananes et la patrie de la pluie! Oui, c'est vrai, par le nom de Dieu!

Eh! Messieurs, il avait raison, le pauvre diable, ce malheureux pays de Foueira jouit de cet immense avantage, si c'en est un pourtant, d'être arrosé chaque jour de l'année par des averses diluviennes qui font de ces contrées une mare épouvantable.

Au cours de cette deuxième partie, j'eus la bonne fortune de faire la découverte du lac Ibrahim et de trancher la question, jusqu'à ce jour très controversée, de certains grands affluents.

A cet égard, Gordon adressa un rapport au gouvernement égyptien où il était dit ceci :

« Le colonel Chaillé-Long bey a descendu le Nil, du lac Victoria » à Yamyongo, où le capitaine Speke fut arrêté dans son voyage jusqu'à » M'rooli et ensuite à Foueira, et il a résolu définitivement, au péril de » ses jours, la question jusqu'alors indécise de l'identité entre la rivière » située au-dessus de Yamyonod et celle qui coule à Foueira. Entre ces » deux points, il a découvert le lac Ibrahim. Pour ceux qui cherchent à savoir » comment on est arrivé successivement à la découverte des sources du Nil, » ils devront connaître que la première partie est due à Speke, la seconde à » Baker, la troisième avec le lac Ibrahim au colonel Chaillé-Long. »

Si je parle ainsi de moi, Messieurs, ce n'est point pour obéir à un sentiment d'orgueil, mais j'ai dû, à un certain moment, défendre mon œuvre contre des successeurs peu scrupuleux et qui ne craignaient pas de faire leur propriété de mes modestes travaux.

Je ne suis pas Anglais : aussi la Société de géographie de Londres commença par nier ma découverte du lac Ibrahim ; puis, quand elle dut se rendre à l'évidence, quand ma découverte fut confirmée par d'autres voyageurs, elle eut l'excessive délicatesse d'en changer le nom : mon lac Ibrahim s'appelait le lac Cojé ou lac Gordon, et, bien entendu, aucune des publications de l'honorable Société ne faisait la moindre mention du nom de celui qui en avait fait la découverte.

Mais, par contre, les savants géographes du Royaume-Uni, les associations religieuses des bords de la Tamise enregistrèrent le miracle étonnant de la conversion de M'Tésa au christianisme, grâce à l'apôtre Stanley.

Oui, Messieurs, en vingt-quatre heures, Stanley composa un alphabet pour la langue uganda qui n'en possédait pas ; avec une ardeur et une rapidité qu'on ne peut expliquer que par une miraculeuse intervention divine ; Stanley, dans ces mêmes heures, traduisit la Bible en uganda, tous les psaumes, et opéra, toujours dans le même laps de temps, la conversion de M'Tésa.

Mon infortuné ami Linant de Bellefonds, qui avait résidé en même temps que le reporter du *New-York Herald* auprès du roi de l'Uganda, ne s'est jamais douté de cette conversion, car, de temps en temps, ce charmant monarque, pour lui montrer son habileté au tir à la carabine, visait une de ses femmes et lui faisait très habilement sauter la cervelle. Pour un

néo-chrétien, c'était au moins surprenant. Mais, malgré les faits, malgré toutes les dénégations, Stanley maintint son affirmation d'avoir converti M'Tésa, ce qui lui attira honneur et profit auprès de tout le clergé protestant d'Angleterre et d'Amérique.

M. Stanley n'y regarde d'ailleurs pas de si près pour se créer une réputation fructueuse. Il découvre Livingstone qui n'a jamais été perdu; Livingstone qui, pour des raisons qu'il ne convient pas d'exposer ici, ne veut plus retourner en Angleterre.

M. Stanley convertit au christianisme le roi M'Tésa, alors qu'il est absolument certain que le souverain en question embrassa l'islamisme et fut instruit dans cette religion par des prêtres musulmans que Gordon fit venir du Caire à cet effet.

M. Stanley sauve et secourt Emin Pacha qui n'avait pas besoin d'être secouru et qui voulait être d'autant moins sauvé qu'aussitôt, l'occasion lui étant fournie, il s'empresse de retourner dans le pays même dont la duplicité anglaise l'avait fait partir.

Les morts ne parlent pas; mais il est une éternelle justice qui veut que certains actes soient un jour connus, quelque grande que puisse être l'habileté employée à les cacher. Malgré toutes les dénégations de Bony et les mensonges et les mauvaises plaidoiries en faveur de grands crimes, le spectre du major Barttelot se dressera encore souvent devant l'histoire, et avec lui ceux de milliers de malheureux nègres impitoyablement massacrés pour le grand profit de certains, et la plus pure gloire de l'Angleterre.

Quant à la gloire de M. Stanley, on peut dire que c'est de la fausse gloire. Ce qu'il a fait n'était pas aussi difficile qu'il le faisait publier. Et ici, je suis heureux moi, Américain, en niant la valeur de l'Anglais Stanley — car il est Anglais — de rendre hommage aux deux Français Binger et Trivier, qui sont venus à cette place faire une conférence à la Société de Géographie.

Les explorations de Binger et Trivier, je le dis hautement, sont plus méritoires que celles de Stanley, et aussi plus fructueuses au point de vue de la civilisation.

Mes explorations ressemblent à celles de ces deux Messieurs, et j'en suis fier; comme eux, j'ai parcouru le « Continent noir » avec deux soldats comme escorte, à peu près dénué de tout, *ne répandant pas le sang, ne semant pas la haine et ne récoltant pas la vengeance!!!*

Comment caractériser les horribles révélations que nous font les journaux au sujet de Stanley et de ses lieutenants ?

Quelques apologistes audacieux ont prétendu ne trouver rien d'extraordinaire dans ces atrocités, et, pour les excuser, ont invoqué les souvenirs de *Conquistadores* du xvi^e siècle. Nous ne sommes pas au xvi^e siècle, mais bien à la fin du xix^e, c'est-à-dire d'un siècle de lumière et de progrès. Et quant à Monsieur Stanley, il se prétend l'envoyé de Dieu et l'apôtre de la religion chrétienne, qui est une religion de paix et de concorde.

Parmi les hommes qu'il a massacrés, on cite un officier égyptien, dont la seule faute fut de vouloir rester fidèle à son chef Emin ; j'ai des raisons de supposer que cet officier soudanien pourrait bien être Saïd Baqarrah, un de mes fidèles compagnons. Dans ce cas, je me réserve d'obtenir toute réparation nécessaire. En attendant, je trouverais équitable que M. Stanley fût interrogé par les autorités judiciaires.

Je vous ai montré, Messieurs, comment les frontières de l'Égypte furent reculées jusqu'aux grands lacs et comment toute la vallée du Nil et les sources du grand fleuve devinrent égyptiennes ; voyons maintenant comment le gouvernement de S. A. Ismaïl Pacha étendit son pouvoir dans la direction du centre Afrique et tenta d'en faire autant sur la côte orientale du continent noir.

Je n'avais pu atteindre Gondokoro, à mon retour de chez M'Tésa, que le 18 octobre ; j'y retrouvais Gordon, mais dans les six mois qui s'étaient écoulés depuis mon départ, la fièvre avait fait de terribles ravages.

De tous les Européens que j'avais laissés au quartier général, ou qui y étaient venus en mon absence, deux seulement avaient survécu : Gordon et son valet de chambre Gessi, qu'on retrouvera plus tard Pacha.

Aussitôt que la situation climatérique le permit, je partis en expédition au centre Afrique, à l'ouest du Nil, pour y établir l'autorité du khédive dans le pays des Nyams-Nyams.

Le récit des difficultés que j'eus à surmonter et les combats presque journaliers que j'eus à soutenir contre le peuple belliqueux des Yambaris serait aussi fastidieux que monotone, il serait surtout trop long. De retour, j'avais avec moi non seulement des troupes soudanaises, mais encore un corps d'auxiliaires Nyams-Nyams porteurs de 600 défenses d'éléphants qui m'avaient été offertes en cadeau par leur chef.

Ces Nyams-Nyams, tout comme leurs ennemis les Yambaris, étaient

adonnés à l'anthropophagie. J'en eus, dès les premiers combats, une preuve irrécusable.

Mes auxiliaires Nyams-Nyams s'étaient plaints à moi de ce que les Yambaris, après leur avoir brûlé leurs villages, leur avaient enlevé leurs bestiaux, leurs volailles, toutes leurs provisions; ils criaient vengeance. Nous sommes réduits en ce moment, me dirent-ils, dans notre pays, à manger les fourmis rouges et les rares bananes que nous pouvons trouver.

Ma colonne expéditionnaire ne brillait pas par la richesse de ses provisions de bouche. Nous étions tous réduits, officiers et soldats, à nous contenter de biscuit et de quelques bananes, encore n'avions-nous pas de ce fruit tous les jours. Le pays que nous traversions avait été absolument dévasté par l'ennemi.

Depuis de longs jours nous n'avions plus mangé de viande et nos estomacs commençaient à s'en ressentir.

La nuit, nos cauchemars nous montraient d'appétissants bifteaks, hélas ! ce n'étaient que des illusions.

Enfin, nous rencontrâmes l'ennemi qui, après un combat où il montra des qualités de courage très remarquables, nous céda la place abandonnant 75 morts et emportant ses blessés.

Dans la nuit, nos cauchemars de viande rôtie revinrent plus violents que jamais, ils furent même si violents que je m'éveillai. O prodige ! l'odeur du bifteak emplissait ma tente. Je ne pouvais croire à une si grande persistance dans l'illusion, je me mis droit sur ma couche, je me mouchai et le parfum de la grillade, parfum suave pour un estomac nourri exclusivement de biscuit depuis un mois, ce parfum allait sans cesse grandissant.

Je n'y tins plus, je sortis de ma tente. A quelques pas du camp, les Nyams-Nyams, accroupis autour de grands feux, faisaient rôtir les 75 Yambaris tués dans la journée.

Je n'assistai point, comme vous le pensez, à l'horrible festin ; l'empêcher eût été impossible ; — je retournai dans ma tente et toute la nuit je fus tourmenté par cette odeur de viande rôtie qui, je l'avoue honteusement, n'avait rien d'affreux pour moi en ce moment.

C'est au cours de cette expédition que je fis prisonnière une femme de la race des Akkas, appelés Tiki-Tiki par les Arabes.

C'est le premier sujet adulte de cette race qui fut présenté aux sociétés savantes; deux jeunes Akkas avaient été conduits à Rome par le voyageur italien Miani.

Le reporter du *New-York Herald*, quelques années après, fit naturellement la découverte des Akkas. L'Afrique n'existe d'ailleurs que depuis Stanley.

Si encore le sauveteur par profession s'était borné à enregistrer sa pseudo-découverte, il n'y aurait eu que demi-mal ; mais à l'égard des Akkas il s'est livré aux plus grotesques histoires qu'il soit possible de voir forger par un cerveau malade.

Oui, Messieurs, Stanley parle des Akkas comme d'un peuple dont l'organisation aristocratique date depuis plus de cinquante siècles. Raconter cela sur des peuplades noires, dont les connaissances et les souvenirs ne vont pas au delà de leurs parents vivants, c'est tout au moins ridicule, et ce qui ne l'est pas moins, c'est de parler des vertus domestiques de ces individus qui repoussent la polygamie.

Quand il racontait toutes ces fables à son arrivée au Caire, Stanley ignorait la présence dans cette ville de la femme Akka que j'y avais conduite et qui avait été adoptée par la reine-mère. S'il l'eût interrogée, Stanley aurait pu parler en connaissance de cause de la nation aristocratique à laquelle appartenait M^{lle} Ticki-Ticki.

Pour ce qui est des vertus domestiques des Akkas, j'ai pu en juger par les surveillances continuelles dont j'étais obligé d'entourer la demoiselle en question, afin de la maintenir dans le chemin de la vertu qu'elle était très disposée à abandonner avec le premier venu.

Mon rôle en Afrique centrale était à peine terminé, que je reçus l'ordre de me rendre au Caire pour y prendre le commandement d'une expédition dirigée sur la côte orientale.

Mais mon état de santé était des plus précaires, j'obtins un congé de S. A. le Khédive et je passai quelques mois en France. Parti d'Égypte en juin, j'y étais de retour en septembre ; la chose pressait.

Le plan combiné entre Gordon et Ismaïl était d'établir la puissance égyptienne sur la côte orientale, depuis le cap Guardafui jusqu'à la rivière Juba, de façon à mettre en communication les territoires égyptiens des grands lacs avec les rives de l'Océan Indien.

Je quittai Suez le 18 septembre 1875, avec un régiment, sur deux transports et escorté de deux navires de guerre sous les ordres du brave Mac Kilop Pacha. Un mois après, le drapeau égyptien flottait sur tous les points qui m'avaient été désignés.

Un corps d'armée du sultan de Zanzibar était fait prisonnier et j'occu-

païs la ville forte de Kismayu. Pas un coup de canon, pas un coup de fusil n'avait été tiré. Ma colonne expéditionnaire, pas plus que l'ennemi, n'avait eu un seul tué ou un seul blessé.

Ce qui n'empêcha pas M. Kirck, consul général anglais de Zanzibar, accompagné de son fidèle Achate, l'Anglais Badger, de faire télégraphier à Lord Derby la stupéfiante dépêche suivante :

« Des pirates égyptiens sont arrivés dans nos Etats; ils se sont emparés
» du pays, massacrant les soldats et les habitants. Venez à mon secours.
» Signé : Saïd-Bagach. »

Lord Derby vint au secours du Sultan de Zanzibar, les Anglais n'étaient pas encore au Caire en ce moment et le Foreign Office croyait avoir à se méfier de son agent Gordon qui lui avait caché l'expédition de la côte orientale.

Une note fut remise à Ismaïl Pacha qui, devant les menaces anglaises, me fit tenir l'ordre d'évacuer tous les points occupés et de rentrer en Égypte.

Les événements qui, depuis cette époque, se sont déroulés au Soudan et en Égypte ne sont que la continuation de la comédie qui débuta par la nomination de sir Samuel Baker et de Gordon au poste de gouverneurs généraux des provinces équatoriales et dont le dernier acte a été le sauvetage ridicule d'Emin.

L'insurrection du Mahdi, la prise d'Obéid, le retour dramatique de Gordon au Soudan, la prise de Khartoum, le désastre de Hicks, la révolte d'Arabi, tout cela ne sont que des incidents de cette comédie plus terrible qu'un drame qu'éclaire, de ses lueurs lugubres, l'incendie d'Alexandrie.

Je suis d'autant plus autorisé à parler ainsi que depuis longtemps j'avais prévu ce qui se passe à cette heure, et je n'ai jamais craint de dévoiler les agissements anglais en Égypte, mais j'ai parlé dans le désert.

Le 15 mars 1887 je signalais les convoitises anglaises dans un article paru dans la *Nouvelle Revue*, intitulé « Stanley et Emin Pacha », au moment où se préparait la fameuse expédition de sauvetage; voici en quels termes je conclusais:

« Pour nous, à l'encontre de ce que pensent beaucoup de gens mieux
» intentionnés que bien informés, nous pensons qu'Emin Pacha ne court
» aucun danger et que Stanley a un but caché qui n'apparaîtra au grand
» jour que lorsqu'il sera trop tard pour y faire opposition. L'expédition

» cache, sous l'apparence méritoire d'un secours à porter à un Européen
» en détresse, un dessein politique conçu depuis longtemps. Elle est le
» premier pas en avant vers la constitution d'un empire africain anglais :
» à bon entendeur, salut. »

Alors que trompé ou la main forcée par l'autorité anglaise S. A. Tewfick Pacha, le souverain actuel de l'Égypte, se laissait enlever 10 000 liv. st. à titre de secours pour l'expédition Stanley, indigné de cet *abus de confiance qualifié*, de loin, de New-York, je ne pus maintenir mon indignation, et, au nom de mes compagnons, au nom de mes soldats morts pour l'Égypte dans la conquête des provinces équatoriales, je crus devoir protester,

Le journal *le Bosphore égyptien* publia une protestation adressée à S. A. le Khédive.

Voici ce que je disais :

« La série des vols de territoire égyptien faits depuis 1882 doit mettre
» les habitants de l'Égypte en garde contre les agissements de cette prétendue
» expédition au secours d'Emin, qui, d'après les dernières nouvelles, est
» en parfaite santé et hors de tout danger. J'écris pour attirer l'attention de
» Votre Altesse et celle de la Société de géographie du Caire sur le fait que
» l'expédition de Stanley ne peut avoir d'autre but que d'enlever à l'Égypte
» les provinces de l'Equateur et le bassin du haut Nil que j'ai annexés
» moi-même en scellant cette annexion de mon sang.

» Je proteste donc au nom de l'Égypte contre ce rapt à l'état d'embryon
» mais bien prémédité ».

Stanley était au Caire quand parut cette protestation ; il ne la trouva pas digne de la moindre réponse, il haussa les épaules, parla de jalousie et taxa de pure folie l'idée de rapt par l'Angleterre des provinces de l'Equateur.

La convention anglo-allemande a montré à tous si mes prévisions étaient bien justifiées.

J'ai essayé de vous montrer, Mesdames et Messieurs, comment avaient été jetées les bases d'un grand empire Égyptien, comment avaient été soumis à l'autorité des Khédives les immenses régions de la vallée du Nil et des parties de l'Afrique centrale qui confinent aux côtes orientales.

Je n'ai pas à vous apprendre et je n'ai fait qu'indiquer les diverses

manières employées pour arriver à la destruction de l'œuvre de la dynastie de Mehemet Ali.

Chaque jour de nouveaux empiètements diminuent ce domaine colonial égyptien dont la constitution coûta bien cher.

Il serait souverainement injuste de faire remonter, comme quelques-uns ont voulu le faire, la responsabilité d'une pareille situation à S. A. Tewfick Pacha.

Écrasé sous le poids d'une occupation étrangère, le petit-fils du grand Mehemet Ali défend, autant qu'il est en son pouvoir, ce qui reste d'autorité égyptienne dans la vallée du Nil. Mais que peut faire un malheureux prince d'un pays de trois ou quatre millions d'habitants contre les entreprises d'un Etat aussi puissant que la Grande-Bretagne?

La France et la Russie sont les seules puissances qui luttent encore pour la conservation de l'Égypte, mais c'est la lutte diplomatique, platonique et l'occupation anglaise n'est pas platonique. Elle se fait rudement sentir.

Cependant, il faut reconnaître que le gouvernement actuel de la France ne paraît pas disposé à laisser l'Angleterre empiéter davantage.

M. Ribot, ministre des affaires étrangères, n'a jamais laissé passer une occasion de faire sentir aux occupants actuels du delta du Nil que leur séjour au Caire et à Alexandrie devrait avoir un terme, et si cette échéance est sans cesse reculée sous divers prétextes par le marquis de Salisbury, rien ne dit que des élections nouvelles en Angleterre n'amènent au pouvoir l'homme d'Etat intègre et honnête qui sait tenir une parole.

L'arrivée au gouvernement du Royaume-Uni de l'illustre Gladstone serait un bienfait pour l'Égypte, pour la paix de l'Europe, pour l'honneur de l'Angleterre.

Mais sans entrer plus avant dans la politique et sans discuter plus longuement sur les causes de l'état actuel de l'Afrique, il me faut, pour remplir mes promesses, vous donner mon opinion sur la valeur des pays africains.

Pour commencer, je renouvelle ici les réserves que j'ai faites au début de cette conférence; je ne parle que de l'Afrique orientale et des parties de l'Afrique centrale qui y confinent.

Ces pays sont des pays généralement pauvres et peu susceptibles de donner aux colons des résultats rémunérateurs pour tous les sacrifices qui peuvent y être faits.

Le jour où, par des canalisations coûteuses, on aura desséché les marais qui bordent le haut Nil et qui, comme d'immenses réservoirs, conservent les eaux, on n'aura pas fait pour cela que les saisons aient changé.

Comment concevoir l'idée de colonisation par des Européens dans un pays où la chaleur est horrible et où il pleut pendant six mois de l'année pour compenser un semestre de sécheresse absolue ?

Avec des soins inouïs ou par suite de circonstances qui touchent au miracle, il peut se faire que certains Européens puissent y séjourner un certain temps, mais ceux-ci doivent être pour ainsi dire en perpétuel mouvement.

Plusieurs de mes compagnons européens ou américains, que leurs fonctions contraignaient à rester dans un poste, n'ont pas tardé à succomber ; les exceptions de ceux qui ont pu s'acclimater sont excessivement rares.

Aussi peut-on constater que les voyageurs courent relativement de moins grands risques de succomber aux maladies que les individus établis à poste fixe.

D'autres avant moi, en même temps que moi et après moi, également ont fait les mêmes observations, car nous ne sommes plus à l'époque de ces voyages merveilleux qui nous montraient l'Afrique comme un paradis terrestre ou comme le pays des richesses fabuleuses.

Dans un de ses derniers ouvrages, Gordon s'exprime ainsi : « Le » Soudan est une possession inutile, cette inutilité est démontrée par le » passé ; ce passé et le présent démontrent cette inutilité de possession pour » l'avenir. Il n'est personne qui ait vécu au Soudan qui puisse contester » cette inutilité. Peu de gens peuvent résister à la terrible monotonie et au » climat meurtrier de ces régions. »

L'illustre voyageur Richard Burton, qui vient de mourir, dit dans son livre sur le bassin du Nil :

« Toutes les histoires fantastiques que certains voyageurs ont racontées » ne sont en réalité que des moyens d'intéresser le lecteur ou l'auditeur.

» Le centre Afrique est occupé par des peuples misérables commandés » par des rois qui sont en guerre perpétuelle. Tout dans ce pays s'oppose à » un travail continu. Rien ne peut y être entrepris dans le but d'encou- » rager ou d'y développer le commerce.

» La longueur des chemins à parcourir et les dangers continuels de » diverses natures qui entravent ces chemins sont si grands, que si quelque

» chose pouvait y être produit et obtenu même sans frais, le coût du transport à la côte dépasserait de beaucoup la valeur du produit. »

M. Joseph Thomson s'est également expliqué dans le même sens quand il dit :

« On ne peut que condamner toutes les histoires extraordinaires publiées par divers voyageurs sur le compte de l'Afrique. Pour moi, je déclare hautement que dans toute la partie que j'ai visitée, c'est-à-dire la partie orientale et le centre qui y touche, je n'ai vu qu'un seul produit qui vaille la peine d'être transporté à la côte, c'est l'ivoire; en dehors de cet article il n'y a rien. »

Je ne crois pas qu'il se rencontre dans l'avenir des voyageurs sérieux pouvant émettre une opinion différente.

Les côtes de l'Afrique, voilà ce qui peut et doit être considéré comme sérieux; mais l'intérieur, jamais; je parle bien entendu au point de vue des occupants européens.

Et quoi qu'on fasse, quelque grandes que puissent être les tentatives faites pour changer l'état de choses actuel, tout cela me paraît condamné d'avance si ces tentatives sont faites par des Européens en personne.

D'ailleurs, il en a été ainsi de toute antiquité.

A l'époque phénicienne, à l'époque égyptienne, à l'époque grecque, comme à l'époque romaine, les Européens se sont bornés à occuper les côtes de l'Afrique; et alors que les Grecs faisaient accepter leur alphabet par les druides des Gaules, alors que Rome, qui se disait maîtresse du monde, envoyait ses soldats dans les pays glacés des Cimbres et faisait trembler les peuples de l'Indus, alors les peuples de l'Afrique centrale étaient sûrement ce qu'ils sont aujourd'hui, des peuplades insoumises et barbares.

Il faut croire qu'il y faisait aussi chaud qu'aujourd'hui, le climat y était aussi meurtrier; l'histoire est là pour nous montrer les luttes continues des rois de l'Égypte contre les barbares du Sud, et avant le désastre du général Hicks elle enregistrait le désastre de Cambyse.

Hérodote avant Stanley avait découvert les Akkas, qu'il appelait Pygmées, mais Hérodote n'était pas un conquérant et je renvoie les partisans de l'occupation de l'Afrique centrale par les Européens aux livres d'Hérodote.

Ce que Tyr, Alexandrie, Sydon, Carthage et Rome n'ont pu faire est

tenté aujourd'hui : je crains de grands déboires et des désillusions profondes.

Oui, on a pu découvrir l'Amérique, doubler le cap de Bonne-Espérance, visiter le pays fabuleux du Sindh et y établir des colonies, mais ces pays ne sont pas l'Afrique centrale; et qu'on veuille bien considérer que si les Grecs, les Phéniciens, les Romains, si entreprenants, ont pu occuper l'Afrique du Nord dont le climat est salubre, ils se sont bien gardés de pousser leurs conquêtes au delà du Tell algérien, des régions du Maroc et des pays de l'Egypte proprement dite jusqu'à Khartoum.

Pensez-vous que ces peuples, qui disposaient de moyens puissants et dont l'esprit d'entreprise fait encore l'admiration de notre époque, n'auraient pas tenté la conquête des régions du Sud, que leurs voyageurs avaient visitées, s'ils y avaient vu leur profit? Non.

L'Afrique, à mon humble avis, a une valeur par ses côtes; il faut y attirer les quelques productions indigènes, mais ne pas exposer la vie des blancs pour aller les chercher.

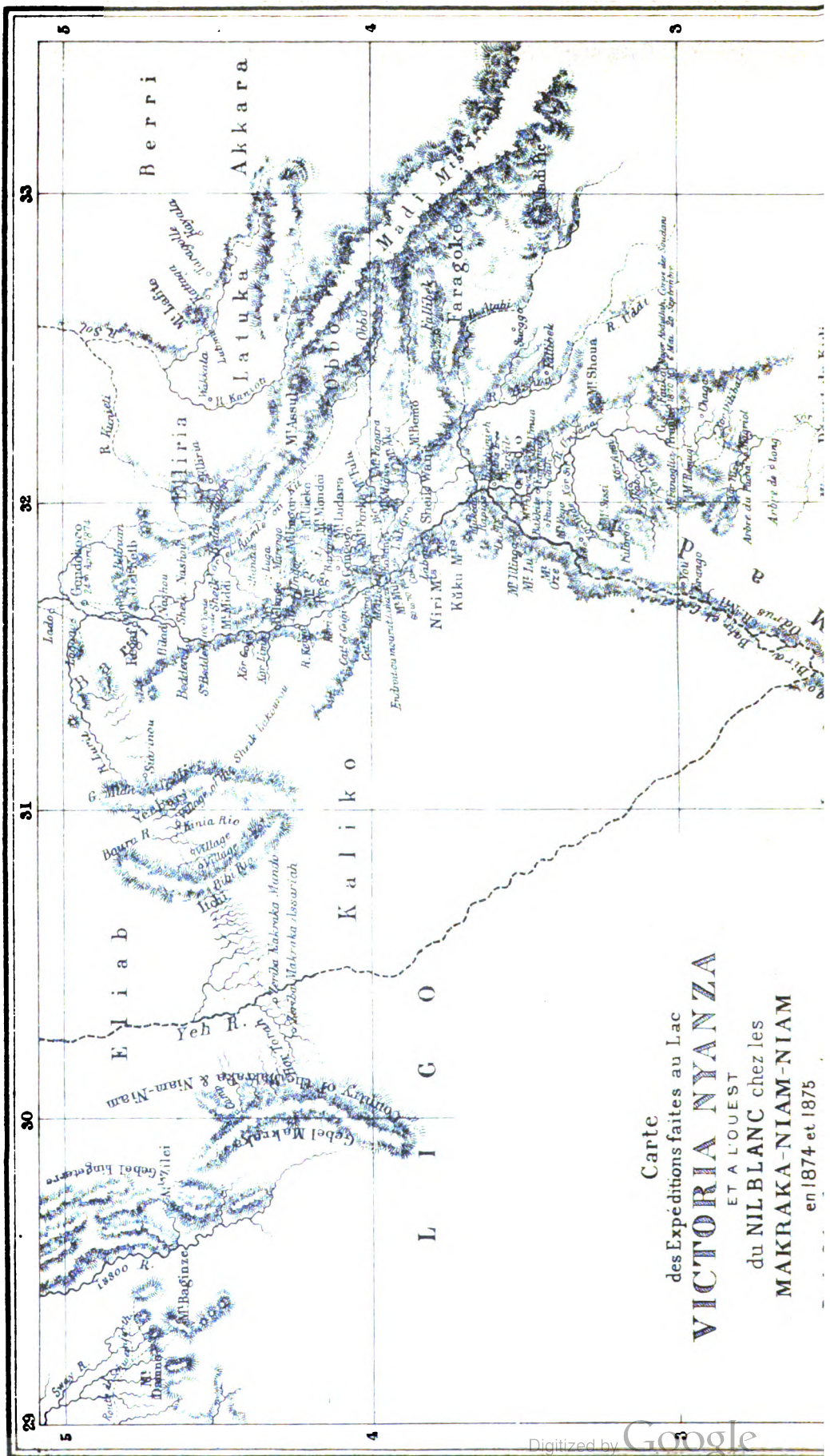
Et si on veut considérer qu'à cette heure l'Egypte est sous le joug anglais, que le canal de Suez est un canal aux mains de l'Angleterre, tout comme la mer Rouge qui est commandée par Suez et par Aden, on comprendra l'ardeur des puissances européennes à s'assurer sur les côtes orientales et occidentales des stations militaires et de ravitaillement. Il est hors de doute qu'en cas de guerre la Grande-Bretagne, maîtresse de l'Egypte, fermerait le canal ouvert par la France : une seule route resterait libre, celle de Vasco de Gama.

Cette route était assurée pour la France d'une manière supérieure; en effet les stations de Nossi-Bé, du Cap Vert, du Gabon, de la Réunion, la possession des Comores et surtout l'occupation de la magnifique baie de Diego Suarez, une des plus belles et des plus sûres rades du monde, créaient à la France une position privilégiée.

Aussi, en prévision de cette fermeture du Canal de Suez, les autres puissances ont-elles voulu, de leur côté, garantir à leurs marines des abris et des postes de secours.

Et nous avons assisté à cet envahissement des côtes par les Espagnols, les Allemands, les Italiens et les Anglais.

Pour ce qui est de la valeur réelle de ces positions au point de vue commercial, l'avenir nous le fera connaître; mais qu'il me soit permis en terminant de faire ici une comparaison qui établira, par le passé, ce qu'on peut juger pour l'avenir.



Carte
 des Expéditions faites au Lac
VICTORIA NYANZA
 ET A L'OUEST
 du NIL BLANC chez les
MAKRAKA-NIAM-NIAM
 en 1874 et 1875

Route suivie par l'auteur:



En 1368 les bouches du Sénégal sont occupées par les armateurs de Dieppe qui fondent des comptoirs depuis Dakar jusqu'au golfe de Guinée; en 1626, la ville de Saint-Louis est fondée et des postes établis le long du fleuve; prenons cette dernière date comme celle de l'établissement de la puissance française en Sénégalie et nous voyons que depuis deux cent soixante-dix ans environ la France est maîtresse du grand fleuve africain occidental.

Les sacrifices en argent et en hommes, en hommes surtout, que la métropole a dû faire pour garder cette colonie sont hors de proportion avec les résultats commerciaux. En regard de cette colonie africaine si peu productive et si coûteuse, mettez la Cochinchine où vous n'êtes établis que depuis trente ans à peine, mettez l'Annam et le Tonkin.

Si je parle de ces derniers pays, c'est que j'ai eu l'immense avantage de les voir à mon retour de la Corée, il y a quelques mois à peine.

Ces colonies asiatiques sont admirables en tous points et on peut prévoir sûrement dans un avenir très prochain qu'elles ne coûteront plus rien à la métropole.

Ce n'est point ici la place de discuter les motifs qui ont fait que des dépenses énormes ont été effectuées pour la conquête, mais aujourd'hui cette conquête est finie. Une bonne administration aura facilement raison des dernières difficultés.

Dans cette Indo-Chine française j'y ai vu une population très dense, très douce, très laborieuse. Le climat y est généralement sain, sauf dans certaines rares parties.

Comme dans tous les pays chauds, l'Européen doit, pour y conserver sa santé, éviter les excès de toute nature, mais au moins, avec une vie bien réglée, on est sûr déjà de vivre longtemps, ce qui n'est pas le cas des colonies établies sur les côtes ou à l'intérieur de l'Afrique, sauf le nord et l'extrême sud.

J'ai fini, Messieurs, et en terminant permettez-moi de vous remercier de votre bienveillante attention pendant cette trop longue conférence.

Le problème africain n'est pas résolu; je n'ai pas la prétention de le faire, je suis venu tout simplement donner une opinion; je puis me tromper, mais ce que je dis est sincère, et, en cas d'erreur, vous me pardonnerez.

Vous me pardonnerez, parce que c'est loyalement que je présente mes

critiques et qu'à côté de mon amour-propre de voyageur il y a un sentiment qui prime, c'est celui de l'affection profonde et du dévouement sans borne que j'éprouve pour votre noble patrie à qui je voudrais voir éviter les déboires et les déceptions qui ont déjà atteint les autres.

A TRAVERS LE SOUDAN FRANÇAIS

PAR M. LE CAPITAINE DECAZES

Dans le courant de l'année 1888, le commandement supérieur du Soudan français fut confié au commandant Archinard, de l'artillerie de marine. Le Ministère de la marine me fit, sur ma demande, la faveur de m'attacher à l'état-major de la colonne qui, sous ses ordres, devait opérer dans le Soudan et en ravitailler les postes.

Le 5 octobre nous prenions passage sur un paquebot des Messageries maritimes, à Bordeaux; le 8 nous nous arrêtons quelques heures à Lisbonne, et le 13 nous arrivions au Sénégal.

La veille, le capitaine du *Niger*, ainsi se nommait notre paquebot, nous avait annoncé qu'au petit jour nous verrions la terre sénégalaise et, bien avant que l'aurore ne montrât le bout de son nez rose, nous étions déjà sur le pont, curieux et heureux, les uns de la revoir, les autres de faire sa connaissance. Avec le soleil le jour naquit, éclairant encore doucement deux collines arrondies en forme de mamelles, s'élevant uniques sur une plagesablonneuse; au delà jaillissaient de grands arbres distingués confusément à travers la brume matinale et transparente : la pointe des Almadies formée de rochers à fleur d'eau, sur lesquels les vagues se faisaient plus creuses, s'avancait de quelques centaines de mètres, et un grand phare perché sur une des mamelles s'élevait droit et maigre dans l'air. C'était le cap Vert.

A un kilomètre au large, deux îlots inhabités émergeaient noirs et dénudés avec des bords escarpés, rongés par la brutale et incessante morsure des flots. Notre navire avait bientôt laissé derrière lui ces îlots et longeait de près des falaises rocheuses déchiquetées par la mer. Il tournait à



G. de la Roche

angle droit autour de la pointe extrême du cap, et la petite île de Gorée, couverte de constructions blanches à terrasse, dominée par son château-fort, nous apparaissait toute rosée par les premiers rayons du soleil. Au dessus des terrasses, quelques rares palmiers agitaient le panache de leurs feuilles; devant l'île, de légers bâtiments se balançaient au mouvement des flots, et des embarcations avec de grandes voiles blanches couraient des bordées entre l'île et le continent.

Gorée paraît avoir été occupée d'abord par les Hollandais. Une heureuse position commerciale, près du promontoire le plus avancé de toute l'Afrique occidentale, au bord de la meilleure rade que rencontrent les navires sur une distance de plusieurs milliers de kilomètres et dans le voisinage des rivières du Sud, aux bords populeux et fertiles, devait faire de Gorée un des points de la côte africaine le plus chaudement disputés par les navires des puissances occidentales. Les Français enlevèrent l'île aux Hollandais en 1677, puis les Anglais la prirent en 1758, la cédèrent pour la reprendre encore et la livrer de nouveau en 1814. Tour à tour occupée par divers maîtres, « le Castel », qui s'élève à l'extrémité méridionale de l'île, rappelle les vicissitudes historiques de cet étroit rocher.

Située à 2 200 mètres de Dakar, point de la côte le plus rapproché, Gorée, longue de 900 mètres dans son plus grand axe, a seulement 36 hectares de superficie. C'est un roc de basalte se dressant à 35 mètres de hauteur par sa falaise méridionale et se continuant au nord par une plage basse qui s'arrondit autour de la crique où viennent mouiller les navires.

La rade, profonde de 10 à 20 mètres, est un excellent abri dans la saison sèche; mais la houle y pénètre pendant l'hivernage, tandis qu'à 2 kilomètres vers l'ouest, sur le revers de la pointe de Dakar, l'eau est tranquille en tout temps. C'est l'une des raisons qui ont fait délaisser Gorée comme port militaire et de grand trafic.

La même cause qui la fit jadis choisir comme escale de commerce et centre de domination est celle qui la fait abandonner aujourd'hui : Gorée est une île; elle n'avait point à redouter l'attaque des indigènes et les commerçants pouvaient sans crainte y entreposer leurs marchandises; mais depuis que la pacification s'est faite parmi les peuplades du littoral voisin, ce qu'il leur faut, c'est un port de la côte qu'ils puissent rattacher facilement aux lieux de production dans l'intérieur. Dakar offre ces avantages : c'est là que se sont établis l'hôtel du Gouvernement, les bureaux des administrations, les casernes, les offices des compagnies de commerce; sur les

quais, les navires viennent faire leurs approvisionnements de combustible; le chemin de fer de Saint-Louis a sa gare terminale sur le port et c'est là aussi qu'est le point d'attache du câble sous-marin ¹.

Dès que le paquebot se fut amarré à son corps mort, une nuée de petites pirogues montées par des négrellons très court vêtus l'entouraient, sollicitant des passagers des pièces de cinquante centimes qu'ils allaient chercher au fond de l'eau sans crainte de la grande quantité de requins dont est peuplé le port de Dakar : « Madame zolie, criaient-ils, donne moi dix sous! » et les madames flattées jetaient libéralement leur petite monnaie. Puis aussitôt que la santé nous eut donné la libre pratique, nos camarades de la garnison escaladaient le navire pour nous souhaiter la bienvenue et nous offrir leurs services. Nous descendîmes à terre avec eux, et le reste de la journée fut employé à reconnaître nos innombrables caisses et à les déposer à la gare, car, le lendemain à six heures du matin, nous devions partir pour Saint-Louis.

Dakar qui, il y a vingt ans, était un petit village noir, a pris de l'essor depuis la construction du chemin de fer. L'aspect en est peu agréable; la végétation n'y est pas abondante et de grandes dunes de sables l'enserrant à sa droite lui donnent l'aspect d'une ville bâtie dans le désert : sur le quai où nous débarquons, des files de petits négrellons se suivent à la queue leu leu, portant sur la tête des calebasses pleines de charbon provenant d'un des navires qui décharge sa cargaison à quai. Ce sont les *soleils* de Dakar.

Après d'une fontaine, à l'ombre d'un baobab, des femmes causent bruyamment, ainsi que doivent classiquement le faire des femmes autour d'une fontaine; des nègres, vêtus d'une grande robe blanche flottante et coiffés d'un petit fez, flânent en causant entre eux, et plus loin quelques portefaix déguenillés attendent patiemment que les passagers leur donnent des bagages à porter.

L'hospitalité écossaise tant chantée dans la *Dame Blanche* n'est rien en comparaison de celle que pratiquent les Français habitant le Sénégal. Il n'y a pas bien longtemps que Dakar et Saint-Louis ont des hôtels; avant cette époque l'européen qui débarquait pouvait hardiment s'adresser au premier venu : le vivre et le couvert lui étaient assurés pour tout le temps qu'il lui plaisait d'en user. Cette fraternité existant entre tous les blancs, à quelque classe qu'ils appartiennent, et l'absence complète

¹ E. RECLUS, *nouvelle Géographie universelle*.

d'égoïsme sont une des causes qui font regretter ce pays à d'autres points de vue si désagréable. Nos camarades ne manquèrent pas de nous en donner de nouvelles preuves en se disputant le plaisir de nous héberger à qui mieux mieux. Naturellement les spahis ne voulurent me céder à personne.

Le lendemain matin nous nous retrouvions tous à la gare du chemin de fer Dakar-Saint-Louis, et, à six heures précises, nous nous mettions en route après nous être munis de glace pour boire frais pendant le voyage. Notre train longeait pendant quelque temps les bords de la mer, et après avoir traversé deux villages indigènes, s'arrêtait quelques minutes à Rufisque où il y a un buffet.

Rufisque, l'ancien Rio-Fresco des marins portugais, la baie de France des navigateurs dieppois, est une ville naissante plus peuplée que Gorée et Dakar réunis, mais fort mal située à cause des dunes de sable et des marais qui l'entourent : elle n'a que l'avantage de se trouver à l'endroit où le chemin de fer quitte le littoral pour pénétrer dans l'intérieur, et c'est le point de convergence des routes du Cayor, du Baol et du pays des Sérér : c'est le principal marché des arachides. Les habitants de Rufisque, presque tous méridionaux, sont très fiers de leur ville, que pompeusement ils appellent la cité « jeune et fière ». Je pense qu'il m'est inutile d'ajouter que si sa jeunesse est réelle, sa fierté n'est justifiée que par la comparaison, car, quoique éclairée à la lumière électrique, elle est banale comme toutes les cités jeunes et africaines.

De Rufisque à Thiès le pays est très boisé, la végétation très touffue et le sol accidenté. Après, la flore devient plus maigre, moins variée et le terrain partout sablonneux et plat ; les grandes herbes fouettent nos wagons au passage ; des haies d'euphorbiacées protègent la voie ferrée contre l'invasion des animaux domestiques ; dans les gares, les noirs se pressent en foule pour nous voir passer ; au milieu de toutes ces sombres figures se détache parfois le visage pâli par la fièvre et l'anémie de la femme française de quelque employé de la ligne. Ces pauvres femmes vivent là presque seules de leur sexe, car je ne compte pas les négresses qui les entourent, n'ayant d'autre distraction que ce train passant quotidiennement. Deux fois par mois il leur montre des visages venant du cher pays de France et rayonnant encore de son reflet. On ne sait pas lorsqu'on ne l'a jamais quitté combien est doux le sol natal, quelles impressions laissent les moindres choses qui le rappellent et combien on est malheureux d'en vivre éloigné. « Douce France », comme t'appelaient les trouvères du ^{xii}^e siècle ; tu es

encore la terre charmante qu'ils chantaient, la patrie du peuple le plus joyeux du monde, le verger des meilleurs fruits, le cellier des meilleurs vins, le pays des femmes aimables, gracieuses et jolies !

Une heure avant d'arriver à Saint-Louis la voie passe à travers des marais pestilentiels où grouillent des myriades d'êtres innommés, de crabes rouges et de moustiques. Puis elle passe sur le pont de Leybar et vers six heures le train s'arrête à la gare terminus de Bouëtville. Un pont de bateaux, long de 700 mètres, relie ce faubourg à Saint-Louis, où nous allons rester quelques jours pour faire nos derniers préparatifs, avant de partir pour le haut fleuve.

Les possessions françaises de la Sénégambie n'ont encore qu'une ville digne de ce nom, la Capitale fondée au milieu du ^{xvii}e siècle pour remplacer un premier comptoir qui se trouvait aussi dans une île de l'embouchure. C'est Lemaire qui, voyageant en 1682, le premier parla de Saint-Louis.

On s'étonne qu'une des cités les plus populeuses de la côte occidentale d'Afrique se soit élevée aussi défavorablement et en amont d'une barre aussi changeante que celle du Sénégal ; mais quand elle fut fondée, les bâtiments qui faisaient le commerce sur cette côte étaient d'un tirant d'eau beaucoup plus faible que ceux de nos jours ; l'emplacement choisi était d'une défense facile, grâce aux deux bras du fleuve qui entourent l'île de fossés naturels.

Le chef qui la céda à la France reçut pendant longtemps un léger tribut et seul parmi les noirs il avait le droit d'entrer au fort armé d'un sabre.

L'île de Saint-Louis, que la capitale emplit de ses carrés réguliers, a deux kilomètres de longueur. Les maisons du quartier européen sont assez bien bâties, mais les deux extrémités de l'île sont couvertes de cases nègres. Outre le pont que nous avons traversé en arrivant, il en existe deux autres à l'ouest de la ville, aboutissant aux villages nègres de Guet N'Dar et de N'Dar. Toutes bâties sur l'extrême pointe du désert de Sahara appelée « langue de barbarie ». Des pêcheurs les habitent et cette langue est si étroite que par les gros temps les vagues de l'Océan la balayent et viennent mêler leurs eaux à celles du Sénégal.

Raffenel dit de Saint-Louis : « Ville de 20 000 âmes, elle n'est point laide, mais ses environs sont arides : qui n'a éprouvé un serrement de cœur en regardant de la pointe du nord cet horizon terne où l'œil distingue péniblement des herbes flétries et le sombre feuillage de quelque manglier

1 O. RECLUS.

rachitique, posé comme un regret sur les rives silencieuses du fleuve? Bien des familles ont quitté Saint-Louis quand il n'eût fallu pour les y retenir qu'un peu d'ombre et quelques fleurs. »

Avant de partir chacun de nous dut chercher un domestique noir capable de faire la cuisine, de blanchir du linge et de nettoyer des effets. Je trouvai un jeune garçon de 18 ans, répondant au nom de Mamady, qui parlait passablement le français et presque toutes les langues du Soudan. Il était de Bamakou et depuis plusieurs années il accompagnait les colonnes du haut fleuve attaché au service de quelque officier.

Il fut convenu que je lui donnerais 45 francs par mois et une ration de vivres. C'était un garçon fort intelligent dont je n'eus jamais à me plaindre d'une façon sérieuse, car il faut dire, à la louange des noirs sénégalais, que généralement ils sont fidèles et dévoués au maître qui les paye.

Dès que nos conventions furent arrêtées, il me demanda une avance d'argent avec laquelle il acheta de beaux habits, quelques kilogr. de cassonade et des biscuits : son grand régal à bord et dans la suite du voyage était de tremper son biscuit dans de l'eau sucrée et invariablement de m'en offrir avant d'y toucher lui-même ; non moins invariablement je refusais de goûter à son mélange. Que de plats brûlés, que de sauces innomables, l'animal, ne m'a-t-il pas fait avaler ! Dieu seul le sait, et, si je lui en ai voulu parfois, je lui pardonne bien volontiers maintenant que je ne suis plus condamné à sa cuisine.

Le 20 octobre nous nous embarquions sur l'avis *la Cigale* et nous partions à cinq heures et demie du soir. La nuit qui se fait presque aussitôt nous empêche de voir le paysage, mais la lune vient bientôt au secours de nos yeux et nous permet de constater le peu d'élévation des rives. A droite et à gauche des marais s'étendent à perte de vue.

Le lendemain, à six heures et demie, nous passons devant la première élévation de terrain depuis notre départ de la capitale. Les indigènes en ont profité pour y élever un petit village autour duquel paît un troupeau de bœufs. Ce jour-là, un dimanche, sur un autel improvisé avec des caisses couvertes d'un pavillon, un des missionnaires, qui, sous nos auspices, va fonder une mission dans le Soudan, dit une messe à laquelle assistent presque tous les passagers. Le paysage deviné hier au soir, dans les ombres de la nuit, tient tout ce qu'il promettait de monotonie et de tristesse ; les eaux sont hautes en ce moment de l'année, tout le terrain est inondé à grande distance ; une herbe haute et serrée couvre des marais stagnants

d'où la fièvre naîtra dès que le soleil les aura desséchés; quelques mangliers clairsemés servent de perchoir à des bandes d'aigrettes blanches qui ressemblent de loin à des fleurs; un village montre parfois l'agglomération de ses cases aux toits pointus; de grandes troupes de canards et de pélicans passent au dessus de nos têtes, semblant se hâter de fuir ces lieux désolés et dessinant dans l'implacable azur l'angle de leurs grandes ailes; au loin se dresse le panache de quelque palmier, géant au milieu de cette végétation naine.

Nous passons à midi devant Richard-Toll, à 194 kilomètres en amont de Saint-Louis. Ce n'est plus guère qu'un village de pêcheurs, mais il y a un assez joli poste occupé par une petite garnison. A partir d'ici le terrain se relève un peu, les villages deviennent plus nombreux et la végétation un peu plus riche; le fleuve s'est rétréci, à l'horizon quelques mouvements de terrain se dessinent, les berges de la rive gauche se couvrent d'acacias et de mimosas escaladés par des liserons en fleurs formant berceau. A trois heures nous nous arrêtons devant Dagana, où la rive droite commence à son tour à élever un peu ses berges.

Le fort de Dagana, entouré de jardins et bordé du côté du fleuve de superbes fromagers, protège des maisons de commerce faisant le trafic de la gomme avec les Maures. Ce n'est pas un lieu sain, et « si l'hippopotame y folâtre avec délices dans la boue des marais, si le crocodile y somnole en béatitude, si le lion, la hyène et la panthère y rôdent la nuit sans appréhension des accès combattus par le quinine, le Français n'est point à l'aise dans ce fort, auprès d'une bourgade entourée d'une plaine sans pente. » Du reste, de Richard-Toll à Médine tous les postes sont brûlants, fastidieux, pestilentiels, mortels à partir du retrait des eaux de l'hivernage.

Maintenant, à mesure que nous avançons, la végétation devient de plus en plus touffue: les bois sont surtout caractérisés par des arbres du genre acacia; dans les hautes branches des singes gambadent et nous suivent en grimaçant. Nous exerçons inutilement sur eux notre adresse au tir.

Podor est à 261 kilomètres de Saint-Louis: c'est le plus ancien poste du Sénégal, car il a été construit en 1743. Il défend la grande île à Morfil formée par deux bras du fleuve et qui porte le nom espagnol de l'ivoire, parce que les éléphants y étaient très abondants. « Ils sont partis pour le midi, réfléchissant dans leur énorme tête à la singulière méchanceté du minime animal qui se tient droit sur deux jambes seulement. »

Quelques heures après avoir dépassé ce poste, nous avons failli être victimes d'un accident: par suite d'une avarie survenue dans la machine,

la vitesse de la *Cigale* était notablement diminuée et dans les nombreux méandres du fleuve où le courant se fait plus vigoureusement sentir notre bateau n'était pas toujours maître de ses mouvements. Vers une heure du matin, en doublant un coude très brusque, nous sommes réveillés en sursaut par les sifflets stridents de la machine et nous voyons venir droit sur nous, à une très petite distance, un steamer qui descendait aidé par le courant. Il nous frôla au passage. Cette nuit il fit extraordinairement chaud. Podor est un des points du globe où la température s'élève le plus haut; on y observe fréquemment 46 degrés à l'ombre.

Le 24, après une nouvelle avarie et un nouvel arrêt, nous longeons un pays dévasté par un récent incendie. Les arbres tout noirs dressent désespérément dans l'air leurs branches nues et calcinées, la cendre couvre partout le sol; sur la rive droite, formant contraste, l'eau inonde encore le pied des arbres d'une forêt, et le soleil, filtrant à travers le feuillage, fait sous l'ombre de la ramure de jolis effets de lumière. Nous sommes maintenant dans le « Fouta Sénégalais » où Abdoul Boubakar règne sur les Toucouleurs.

Le pays de Fouta est commandé par un chef électif qui porte le titre d'*almany*. Il y a dans ce pays une caste religieuse dominante qu'on appelle les Torodo et qui fournit la presque totalité des chefs.

Depuis l'établissement de la puissance des Torodo, le Fouta n'a pas cessé d'être un foyer de fanatisme, d'où les Peuls croisés de noirs, — telle est l'origine des Toucouleurs, — ne cessent de proclamer des guerres saintes et de chercher à s'emparer de tout le Soudan.

Ainsi, dans le cours du XVIII^e siècle, un nommé Sidi fonde l'état musulman du Fouta-Djallon. Peu après, l'almany Ibrahima, du Fouta-Djallon, fonde le Bondou musulman. Au commencement du XIX^e siècle, le Torodo Othman-Fodié et son fils le sultan Bello fondent, entre le Niger et le lac Tchad, un vaste empire qui se divise par la suite en royaumes de Sokoto et de Ofando. A la même époque, Amadou Labo fonde un état musulman, le Macina, sur le Niger, entre Ségou et Tombouctou. Enfin, de 1857 à 1861, le Torodo El Hadji Omar, repoussé par nous du Sénégal, fait la conquête de tout le pays compris entre Médine et Tombouctou, ville dont il fut un instant le maître ¹.

Abdoul-Boubakar, quoique d'une humble extraction, jouit d'une

¹ Capitaine ANCEL, *Explorations au Sénégal*.

grande influence parmi les Toucouleurs du Sénégal dont il est le chef. Le pays qu'il commande a été amoindri par suite de l'annexion à notre colonie de quelques-unes de ses provinces. Sa situation entre nos possessions du haut et du bas Sénégal est pour nous une gêne sinon un danger ; aussi faudrait-il tôt ou tard, si nous voulons avoir nos coudées franches sur ce fleuve, détruire sa puissance soit diplomatiquement, ce qui me semble difficile, soit par les armes.

Dans les environs du barrage de Dounguel, un peu en aval, une chaîne de collines basses, ne semblant pas avoir 50 mètres d'élévation, court pendant un moment parallèlement au fleuve. L'œil est si peu habitué aux mouvements de terrain qu'il prête à ces ondulations des proportions qu'elles n'ont pas et le raisonnement seul détruit cet effet d'optique. Plus loin, sur la rive droite et à 800 mètres à peine du fleuve, un lac formé par des infiltrations et l'eau des pluies couvre une étendue de plusieurs kilomètres. Nous passons devant un village appelé Djouldé Diéba, où une cinquantaine de gamins, perchés sur des outres gonflées d'air, nagent au milieu du fleuve cherchant à s'approcher de nous pour demander des morceaux de biscuit.

Devant tous ces villages, aux heures les plus chaudes de la journée, toute la population féminine s'ébat dans l'eau avec des cris de joie qui longtemps nous poursuivent.

Le 24 octobre, à deux heures et demie, nous arrivons au fort de Saldé, dont vous avez pu voir une reproduction à l'exposition coloniale de l'Esplanade des Invalides. Ce qu'il a de plus remarquable et n'a pu être reproduit en France, c'est la myriade de chauve-souris domiciliée sous sa toiture. L'air est infecté de leur odeur, et l'on sort de ce poste imprégné d'émanations ammoniacales.

Matam, à 602 kilomètres de Saint-Louis, nous retient quelques instants et, le 26, nous jetons l'ancre devant Bakel qui en est à 770 kilomètres.

C'est un bourg de 4 000 nègres, au pied d'un grand fort. Il s'y fait un grand commerce de gomme. En 1886, le marabout Mamadou Lamine essaya inutilement de s'en emparer : il avait convaincu ses guerriers que nos canons et nos fusils ne partiraient pas. Ils eurent la douloureuse surprise de constater leur erreur et s'enfuirent décimés par ces armes que Mahomet n'avait pas eu le pouvoir de rendre inoffensives.

De Bakel à Kayes on voit quelques villages entourés d'un mur d'enceinte appelé *tata*, derrière lequel, à l'époque où les guerres de villages à villages étaient fréquentes, où les bandes de pillards parcouraient le pays,

les habitants défendaient leur foyer. Presque tous ces *tatas* sont aujourd'hui démantelés et nous empêchons qu'ils soient reconstruits. Autour de tous les villages les champs sont cultivés avec soin et s'étendent jusqu'aux berges du fleuve.

Deux heures avant d'arriver à Kayes nous rencontrons des chalands couverts de toitures en chaume portant des spahis et des tirailleurs sénégalais destinés à renforcer la colonne d'opérations; ils ne peuvent pas aller plus loin à cause de la baisse des eaux. Partis dix jours avant nous de Saint-Louis, leur navigation a été très lente, quoique remorqués par des bateaux à vapeur. Ces hommes débarqueront ici, et ils rejoindront Kayes, qui n'est qu'à 25 kilomètres, par terre.

A midi, nous arrivons au chef-lieu du Soudan français. A cause de la chaleur, le commandant supérieur ne fera son entrée officielle qu'à cinq heures, et, en attendant, nous essayons de faire notre sieste quotidienne. Bien avant l'heure fixée une animation inusitée règne dans les rues de la ville; on entend le tam-tam, les cris, les chants, annonçant l'arrivée des députations envoyées par les villages environnants. Ce sont les traitants de Médine, magnifiquement habillés de robes de soie; puis des Kassonkés coiffés de bonnets à cornes et précédés de danseuses couvertes de bijoux en filigrane d'or et la tête ornée d'énormes boules d'ambre; plus loin, des Maures au visage presque blanc avec de longs cheveux bouclés et peu peignés, enveloppés jusqu'aux yeux d'un vêtement de cotonnade bleue; viennent ensuite des Wolofs vêtus d'une longue robe blanche, le chef couvert d'un minuscule bonnet d'étoffe; enfin des Bambaras au visage couturé de trois raies longitudinales, des tirailleurs sénégalais, des artilleurs, des conducteurs indigènes du train et toute la population des environs venant examiner le nouveau commandant et augurer sur sa mine de ce qu'il sera. Tout ce monde s'aligne dans la rue principale, et il passe suivi de son état-major devant les rangs de cette foule bariolée pendant que le canon tire la salve réglementaire.

Kayes est la tête de ligne d'un chemin de fer qui n'a encore que 135 kilomètres de longueur. Lorsqu'il avait été commencé on comptait le poursuivre jusqu'au Niger et, qui sait, peut-être jusqu'en Algérie, lorsque les crédits furent supprimés. Ce tronçon de ligne a, du reste, coûté si cher pour ne rendre que de faibles services que je comprends très bien qu'on ait hésité à le continuer. La plupart du temps, c'étaient des hommes qui poussaient les wagons mettant un temps énorme à franchir une courte distance. Dans

un pays encore dépeuplé par des guerres incessantes, sans culture et par conséquent sans richesses, l'heure n'est pas encore venue de ces grands travaux : un train qui passerait une fois par an, allant de Kayes au Sahara Algérien, suffirait pour emporter les soi-disant richesses de ces contrées. Je ne veux certes pas dire qu'il les faut abandonner, mais je crois qu'il est bon d'attendre les effets salutaires de la conquête avant d'y entreprendre des œuvres telles que la construction d'une voie ferrée, alors surtout que le bas et le haut Sénégal ne sont encore reliés que par le fleuve dont les rives ne nous appartiennent pas entièrement et qui n'est navigable que six mois par an.

Le lendemain de notre arrivée je reçus l'ordre de partir immédiatement pour le Niger, afin d'y acheter des chevaux pour remonter les spahis et les officiers de la colonne. En effet, les chevaux arabes qui, dans le bas Sénégal, rendent d'excellents services ne peuvent pas supporter le climat du Soudan, meurent en très peu de temps, et par suite les spahis ne peuvent plus rendre aucun service. Il était donc intéressant de savoir si le cheval indigène résisterait mieux aux fatigues d'une campagne. L'expérience a été concluante en sa faveur. A mon retour je devais être chargé d'une mission diplomatique dans le Bondou, mais le mauvais état de ma santé ne me permit pas de le faire et je dus rentrer en France au bout de huit mois, très affaibli mais non découragé; car c'est une consolation que d'avoir concouru aussi faiblement que ce soit à développer notre sphère coloniale et le goût des aventures chez nos compatriotes. L'homme qui a risqué sa santé et sa vie dans les entreprises de ce genre rapporte dans la mère Patrie une somme d'énergie qu'il communique en quelque sorte autour de lui. Les risques ne l'effraient plus, il enseigne aux autres à les mépriser, il raille leur indolence. Il entraîne et suscite à son tour des imitateurs, des collaborateurs, des remplaçants, et le grand amour de la Patrie, qu'inspirent les longues et lointaines absences, combat le scepticisme où se laissent trop souvent aller ceux qui n'ont pas quitté le sol natal. Il a du reste appris par expérience que l'honneur de la Patrie est un élément de la réussite coloniale comme la richesse et la force, et que les nations qui s'endorment font rejaillir sur leurs nationaux le dédain qu'elles inspirent.

Le 2 novembre, à trois heures de l'après-midi, nous partions et allions coucher au poste de Médine, éloigné de 12 kilomètres. La route suit presque tout le temps la voie ferrée, puis s'engage dans un défilé que forment les derniers contreforts d'une chaîne de montagnes, et enfin débouche dans une

plaine d'où, à quelques centaines de mètres, on voit le fort se profiler sur un mamelon au bas duquel tourbillonnent les eaux du Sénégal, après être tombées des rochers du Félou. Ce poste est célèbre par le siège de quatre-vingt-quinze jours que subit sa petite garnison en 1857, et par l'échec définitif du prophète El-Hadji-Omar. Cette victoire nous assura la possession du haut Sénégal; mais ce n'est qu'en 1878 que la prise du tata de Sabouciré, à 6 kilomètres en amont des chutes du Félou, nous ouvrit la route du Niger. Plusieurs milliers de Toucouleurs s'y étaient enfermés et cinq heures durant luttèrent pied à pied.

Le lendemain, à quatre heures et demie du matin, « à la pâle clarté qui tombe des étoiles », nous nous engageons dans un dédale de rochers sur lesquels nos animaux glissaient, tombaient et semaient leurs charges. Au jour nous arrivions sur le plateau, et, longeant la chute du Félou, nous entrions dans une vaste plaine toute couverte de grands champs de millet, d'où partaient de grands cris poussés par des femmes et des enfants pour effrayer les oiseaux. Nous passons devant les murs ruinés de Sabouciré et nous allons bivouaquer au village de Malou.

Maintenant l'aspect du pays se modifie sensiblement; le sol est rocailleux, tourmenté, raviné; de bizarres montages avec des arêtes saillantes, des sommets plats et des flancs taillés à pic comme des murailles ont remplacé les collines arrondies du pays d'aval; les ruisseaux coulent dans des lits encaissés, et au milieu des champs surgissent de grands blocs rocheux et noirs où dorment des lézards et des iguanes. C'est au milieu de ce paysage étrange, alternant avec des champs de millet et des forêts où abondent les singes, que se poursuit notre route jusqu'à Bafoulabé, où nous arrivons le 7 novembre, ayant fait 135 kilomètres en cinq jours.

La réunion du Bafing et du Bakoy forme le Sénégal: c'est au confluent de ces deux rivières qu'est bâti le poste de Bafoulabé, à 135 mètres d'altitude.

Depuis ce point, la pente générale du terrain est régulièrement ascendante jusqu'à la ligne de partage des eaux, entre le bassin du Sénégal et celui du Niger, ligne qui longe de très près la rive gauche de ce dernier fleuve. Mais cet immense plateau incliné est profondément découpé par les vallées du Bakoy et du Bafing et de leurs nombreux affluents, et coupé dans des directions diverses par des chaînes de collines rocheuses, ramifications du massif du Fouta-Djallon.

En certains endroits, et sur une étendue quelquefois très grande, ces

collines aux flancs abrupts forment des remparts infranchissables ; elles se prolongent souvent au travers des vallées et dans le lit des rivières, constituant les barrages et les chutes qui rendent toute navigation impossible.

Ainsi, près du Kalé, notre première étape, après avoir quitté Bafoulabé, une chaîne rocheuse, le mont Besso, s'avance presque en surplomb au dessus du Bakoy et crée en ce point un défilé que des travaux ont amélioré.

Après le village de Niakalé-Ciréa, on se trouve en présence d'une muraille de 50 mètres de hauteur dans laquelle on a dû tailler un chemin en pleine roche pour permettre le passage des convois. Ce passage s'appelle le défilé de Balou. Au delà, on a devant soi un site sauvage. Sur près de deux kilomètres de longueur règne un éboulis colossal, un amas chaotique, d'énormes blocs de grès détachés des flancs de la montagne et qui s'avancent jusqu'à 200 mètres environ du fleuve¹. Ceux d'entre vous qui ont fait l'excursion du cirque de Gavarnie, dans les Pyrénées, pourront s'en faire une idée en se souvenant de l'aspect tourmenté de l'endroit qu'on appelle « le Chaos ».

Dans le lit des torrents, sur le limon qu'ils ont accumulé dans les creux, pousse une puissante végétation : des rôniers, des arbres de diverses essences enchevêtrés de lianes, de bambous gigantesques. Là, le gibier abonde ; singes, antilopes, oiseaux aux mille couleurs, poules de rochers, pintades, perdrix, les bondissants, les marchants, les courants, les rampants, les volants ; les hippopotames et les caïmans fourmillent dans le fleuve, et la nuit il n'est pas rare d'entendre le rugissement du lion ou le cri de la panthère.

A quelques kilomètres au sud du plateau on tombe dans les grandes plaines qui s'étendent jusqu'au Bafing.

Le 11 novembre, nous passions au poste de Badoumbé, et le 12, nous campions à Toudora, au milieu de caravanes d'esclaves qui se dirigeaient sur Médine. Ces malheureux venaient du Ouassoulou que Samory dévastait, pillant les villages, égorgeant les hommes, vendant les femmes et les enfants. Je voyais autour de moi des petits encore à la mamelle, des vieilles se traînant péniblement, des femmes couvertes de plaies, tous maigres, décharnés, à peine vêtus et portant quelque lourd fardeau. Ils cheminent en file indienne, les enfants en tête, et font ainsi des étapes de 20 à 30 kilomètres pendant des mois entiers. Sur les flancs de ces tristes

¹ Commandant GALLIENI.

colonnes marchent les maîtres armés d'un fusil et d'un fouet souvent réquisitionné pour réveiller les endormis et redonner des forces aux exténués. Une femme, un enfant ne peuvent-ils plus marcher, on leur casse la tête derrière une broussaille; et impassibles, résignés, inconscients presque, les autres frôlent le cadavre au passage. Si la victime est mère, l'enfant est passé à une autre, et ainsi chargée d'un fardeau double la malheureuse va son chemin jusqu'à ce qu'un nouveau maître la revende à son tour, monnaie passant de main en main jusqu'au jour de la grande délivrance. C'est un des plus affligeants spectacles qu'il m'ait été donné de voir dans mes voyages, et j'ai toujours maudit mon impuissance et la raison politique qui m'empêchait de délivrer ou de racheter ces misérables.

De ce triste bivouac, nous marchons pendant deux heures pour atteindre les bords du Bakoy, au gué de Toukoto, où nous le franchissons en quatre heures, car il nous faut décharger nos mulets et nos chevaux, transporter les charges sur le dos de nos hommes et faire passer nos animaux en main. Nous-même prenons le costume le plus primitif avec un plaisir d'autant plus grand que la chaleur est accablante. La rivière a 400 mètres de largeur; elle court sur un lit de roches glissantes avec des profondeurs variant de 50 centimètres à 1 mètre 60, et un courant tellement violent que nous nous aidons de perches pour ne pas être entraînés. Nos hommes sont obligés de traverser six fois la rivière pour tout pouvoir passer. Aussi, ce jour-là n'allons-nous pas plus loin afin de leur laisser prendre un repos bien gagné. La nuit que nous passons ici est tellement fraîche que deux couvertures ne parviennent pas à me réchauffer.

Deux jours après, nous arrivons au poste de Kita.

Cette forteresse s'élève dans le Fouladougou, à moitié chemin de Bafoulabé et du Niger. Elle est le centre stratégique et commercial de la contrée : quatorze villages l'entourent auxquels on donne le nom collectif de Kita. Elle est située au point de convergence des principales routes, à l'entrée d'une gorge que domine à l'ouest un massif de grès coupé de brusques falaises.

Le rocher de Kita est à 250 mètres au-dessus de la plaine et à 600 mètres d'altitude. Naguère les singes qui peuplaient en bandes le sommet du rocher constituaient une république respectée des nègres. A l'est de Kita se voient les ruines de Bengassi, l'ancienne capitale du Fouladougou, visitée par Mungo Park. Qui tient ce point, tient la clef des lointains pays où le soleil se lève. Dès que la France y fut la maîtresse, en 1881, elle put se dire qu'elle tenait déjà l'au-delà.

Pendant mon court séjour à Kita, je vis, à l'heure de la sieste, mon noir Mamady entrer dans ma chambre et d'un air embarrassé rester à la porte en se grattant la tête. Il s'était marié au moment de quitter Saint-Louis et sa femme l'accompagnait.

— Que veux-tu ? lui demandai-je.

— Rien, mon capitaine.

— Alors, que fais-tu ici ?

— Ah ! capitaine..... mon femme il en a gagné petit, et moi il n'y a pas d'argent pour acheter vin de palme pour faire la fête.

— Comment ? il y a un mois que tu es marié et déjà ta femme a un petit ?

— Ah !..... je ne sais pas comment lui faire, mais il en a gagné petit tout de même !

Je lui donnai cinq francs.

Un mois après, à Bamakou, il vint de la même manière m'annoncer que sa femme avait gagné petit et me soutirer cinq francs encore.

Trois semaines après, il me raconta la même histoire. Cette fois, je l'envoyai promener énergiquement en lui promettant une correction si sa femme continuait à avoir des enfants tous les mois. Cet extraordinaire phénomène ne se renouvela plus dans la suite du voyage et quand Mamady avait besoin d'argent il n'obligeait plus sa femme à accoucher.

Le jour de notre départ de Kita, nous allions coucher sur les bords du Badi-nko, puis deux jours après nous entrions dans le poste de Koundou, perché sur un rocher inaccessible dominant un grand village. Nous sommes reçus par le docteur qui commande le poste avec toute la cordialité habituelle au Sénégal. Pour la première fois, je bois d'une liqueur fermentée que les indigènes appellent *dolo*, faite avec du maïs.

En quittant Koundou, nous traversons le Baoulé et nous entrons dans une région où d'épaisses touffes de bambous égayent et ombragent la route. Cette rivière sépare les Mali-nké des Bambara, le Fouladougou du Bélédougou.

A partir du village de Guisoumalé (la claire fontaine), le premier du pays Bambara, la suite de notre voyage n'est plus qu'une succession de retards, de fatigues et d'ennuis. Les chemins ont été détériorés par les pluies de l'hivernage ; sur les cours d'eau, les ponts ont été emportés, de sorte qu'à chaque instant nos bêtes tombent, nos bagages se mouillent, et, dans la même étape, il nous arrive d'avoir à refaire cinq ou six fois les charges de nos bêtes de somme.

Le 24 novembre, nous franchissons une haute montagne; bientôt nous en atteignons le bord oriental et nous apercevons au loin une vaste plaine au centre de laquelle des nuages amoncelés indiquent un grand cours d'eau : c'est le Niger. Le plateau se termine par une pente abrupte, parsemée d'énormes rochers et de grands bambous. Nous venons seulement de quitter le bassin du Sénégal pour entrer dans celui du Niger, que limite une véritable muraille formée par les monts du Manding courant à trois ou quatre kilomètres à peine du grand fleuve du Soudan.

Cheminant péniblement à travers les rochers et la végétation, à huit heures et demie, nous voyons venir au devant de nous trois officiers français suivis d'une cinquantaine de cavaliers indigènes. Ce sont les officiers du poste de Bamakou et le chef du village avec son escorte; ce chef s'appelle Titi, et me semble fortement abruti par l'alcool. Nous serrons la main de nos camarades, et bientôt après nous arrivons au fort, où la garnison nous fait encore une joyeuse réception.

Vous savez qu'au Sénégal les légumes d'Europe sont rares et exigent, pour venir à terme, des soins incessants. Chacun de nos postes possède un jardin potager où, à grand peine, poussent des choux, des carottes et des navets. Nos camarades de Bamakou, voulant nous recevoir d'une façon grandiose, avaient conservé, avec une tendre sollicitude, le dernier chou de leur jardin pour nous régaler à l'arrivée; ils l'avaient surnommé le « chou de la Mission ». Depuis que nous étions annoncés, il avait pris une importance, sinon une grosseur extraordinaire : matin et soir, chacun des habitants du poste allait, pour ainsi dire, le caresser du regard, lui apporter de l'eau, lui avancer une natte afin de l'abriter du soleil; pour un peu on y eut placé un factionnaire. Nous arrivâmes juste à point pour le manger, et son apparition sur la table fut saluée par de si bruyantes et si enthousiastes exclamations, que les noirs qui nous servaient durent se demander si nous ne devenions pas fous.

Le fort de Bamakou est construit au milieu d'une plaine, à 1 500 mètres des bords du Niger. A 800 mètres au sud, le village développe son tata démantelé et ses cases à terrasses. Il est habité par des Bambara et des Maures qui y font quelque commerce. Pas une pirogue ne sillonne le Niger et la marchandise la plus commune est l'esclave qui vient des pays soumis par Samory.

« Les Bambara ont pour nom national *Bamanaos*, ce qui signifie : *les gens du grand rocher*. Ils se distinguent peu des Mandingnes leurs

voisins dont ils doivent être cousins et qui parlent une langue sœur de la leur. En moyenne, ils les dépassent en hauteur de taille et en ampleur d'épaules; ils sont gais et expansifs; grands enfants qui veulent paraître terribles avec les trois cicatrices parallèles qui taillent leur joue; mais ils ne sont méchants que dans la bataille : la guerre fait d'eux des furieux qui s'enivrent de sang; ils tuent par impulsion folle, et ni femme, ni enfant, ni âge, ni sexe ne les arrête. Autant le Bambara est cruel au combat, autant il est inoffensif dans la paix. Longtemps asservi par Omar, le créateur de l'empire de Massina, en même temps que la tyrannie des marabouts, il avait accepté le Koran démoralisateur; mais dès que sa puissance s'affaiblit, il revint à son fétichisme ¹. »

Le Niger, devant Bamakou, a 600 mètres de largeur, mais dans la saison des pluies, cette largeur est portée à 2 000 mètres sur la campagne inondée. La crue commence en juin, elle atteint son maximum en août, puis le fleuve décroît lentement, et il arrive à son plus bas en février. La saison des pluies dure de mai au commencement de novembre, soit une moitié de l'année qui donne, autant qu'on l'a pu constater jusqu'à présent, 1 252 millimètres de pluie en 81 jours. Ce fleuve prend sa source au mont Loma, à 850 mètres d'altitude. Il a 4 200 kilomètres de longueur et un bassin de 260 millions d'hectares, c'est-à-dire égal à cinq fois la France. Son bassin supérieur voit des guerres continuelles entre musulmans et païens, tribus à tribus et surtout aventuriers contre aventuriers. Le moindre prophète pèlerin de la Mecque, le moindre astucieux, le moindre batailleur qui lève un étendard, a bientôt sa petite armée de pillards endurcis. Pour peu que de son enceinte fortifiée, de son tata, cinq ou six coups de main lui réussissent, le voilà grand prince, fondateur d'empire, dont chaque année les bornes reculent à mesure qu'il fait devant lui le désert, car il n'épargne rien, ni les biens, ni les vies. C'est ainsi que Samory, fils d'un colporteur, a détruit plus de 150 États, qu'il a essayé d'amalgamer en un royaume de 36 millions d'hectares, dont la durée sera celle d'un songe.

Je vous ferai grâce de mes pérégrinations à travers le Soudan français pendant les huit mois que j'y restai. En juillet 1889, je me rembarquais sur un chaland qui me ramenait à Saint-Louis en 30 jours, car à cette époque de l'année le fleuve est sans eau, les bateaux ne savent comment passer, et à chaque instant ils raclent la roche ou le sable.

O. RECLUS.

Pour vous donner une idée de l'insalubrité du Soudan français, je vous dirai que pendant ces huit mois nous avons perdu plus de 50 o/o de nos camarades européens : 27 soldats d'infanterie de marine sur 50 y sont restés, ajoutant leurs ossements à ceux déjà si nombreux qui jonchent cette vaste nécropole. C'est que l'européen ne vit pas sans danger sous ces latitudes. Quand les premières fortes pluies tombent sur le sol poreux, elles en chassent l'air, mêlé au gaz des matières décomposées; parfois l'odeur de la terre est infecte. Alors les hôpitaux se remplissent; la dysenterie, les fièvres paludéennes, hématuriques et typho-malariennes déciment les hommes, et ceux qui échappent aux influences d'une première saison des pluies ont la constitution déjà bien affaiblie, quand ils ont à subir un deuxième hivernage : le découragement, l'ennui, et, dans les postes, le manque de labeur intellectuel, enlèvent tout ressort aux malades et ils se laissent mourir sans résister. Dans le bas fleuve, des épidémies violentes viennent s'ajouter aux maladies endémiques. La fièvre jaune, qui a éclaté six fois depuis 1830, tue en moyenne plus de la moitié des résidents français lorsqu'elle fait sa visite redoutée. Les dernières épidémies ont été des plus meurtrières; la moyenne des européens frappés est de 80 o/o et la mort emporte plus de la moitié des malades.

Si maintenant nous examinons le Soudan français au point de vue commercial, les renseignements que je puise dans un livre du colonel Frey sur le *Sénégal et le Haut-Niger* ne sont guère plus encourageants. Je ne partage pas absolument son scepticisme, mais je suis cependant obligé d'avouer qu'il a parfois raison. Voici ce qu'il dit :

« Si l'on s'en rapporte à certaines statistiques qui ont été publiées sur le Sénégal, le commerce aurait, au lendemain même de notre occupation, progressé dans des proportions considérables : de un à deux millions il se serait élevé jusqu'à dix-neuf ou vingt millions! Ce sont là des légendes qu'il importe de ne pas laisser subsister plus longtemps. En dehors des échanges nécessités par la fourniture à nos colonnes des vivres et des animaux, le seul commerce lucratif qui existe, dans les contrées situées entre Sénégal et Niger, est celui des esclaves et des munitions de guerre. Prenons, par exemple, le cas d'une caravane qui fait le trafic entre les deux grands fleuves africains : à son départ du Niger cette caravane se compose de trois cents esclaves et d'un chargement comprenant 50 kilogr. de beurre de Karité et cinq à six kilogr. de noix de Kola.

» La valeur peut être estimée à 60 000 francs, prix des captifs, plus 100 francs, prix du Karité, et 300 francs, prix des noix de Kola : total, 60 400 francs.

» Cette caravane suit, sous la protection de nos postes, la ligne que je viens de vous faire parcourir et arrive à Kayes.

» Dans chacun des sept postes, il est pris note de l'estimation de la valeur de cette caravane, estimation qui figure sur des états fournis par les commandants des postes. Si l'on fait le total des chiffres portés sur ces états, on trouve que cette seule caravane a donné lieu à un commerce dont l'importance est représentée par sept fois ou quatorze fois 60 400 francs, selon que l'on totalise seulement les entrées ou à la fois les entrées et les sorties de la caravane. — Pour peu que la chasse à l'homme soit fructueuse sur le Niger, on peut, par ce procédé, arriver à évaluer à un nombre considérable de millions le commerce qui est fait entre Sénégal et Niger.

» Quant aux caravanes qui se dirigent du Sénégal vers le Haut-Niger, leur chargement comprend quelques marchandises de pacotille et surtout des armes et des munitions de guerre.

» Nous allons maintenant passer une rapide revue des divers produits du pays :

» 1^o *Gommes*. — La gomme constitue le trafic principal des escales du fleuve; mais l'avenir du Sénégal ne peut résider dans l'exportation de ce produit, parce que la source de production est limitée. On constate que depuis la création de nos établissements du Sénégal, l'exportation de la gomme s'est maintenue dans les mêmes proportions.

» Ainsi, en 1845, ce commerce se chiffre par 3 457 209 kilogr. dont la valeur est de 6 883 720 francs.

» En 1883 il est de 2 467 388 kilogr. qui ne représentent plus comme valeur que 3 775 162 francs, le prix de la gomme ayant diminué par suite de la concurrence faite par le Soudan oriental.

» En 1885 il est de 3 607 000 kilogr.

» 2^o *Coton, indigo, caoutchouc, huile de palme, peaux, essences forestières, café, etc.* — Les produits de cette catégorie que fournit le Sénégal sont en général de qualité inférieure. Ils sont grevés de frais considérables de transport, tandis qu'on peut obtenir ces mêmes produits sur presque tous les points de la côte dans de meilleures conditions.

» 3^o *Mines d'or*. — Tous les essais d'exploitation tentés jusqu'à ce jour

ont échoué. Cependant les mines d'or constituent la seule source de richesses exploitable avec profit dans le haut Sénégal.

» 4° *Karité*. — Des analyses qui ont été faites il résulte que l'exportation du beurre de Karité ne pourrait être considérée comme rémunératrice que si le prix de revient du kilogramme rendu en France, tous frais compris, ne dépassait pas 60 à 70 centimes; or, dans le pays même de production le prix de cette denrée varie de 1 fr. 50 à 3 fr. le kilog.

» 5° *Nil, arachides*. — Ce commerce n'est plus rémunérateur par suite des exportations de ces denrées faites par l'Inde et par l'Égypte. Sur les marchés de Marseille et de Bordeaux le prix varie entre 20 et 35 centimes le kilog. : or, il est déjà de 15 à 20 centimes au Sénégal.

» Il ressort de ce qui précède que le Sénégal ne possède pas de produits dont l'exploitation soit réellement possible sur une très grande échelle, en même temps que bien rémunératrice et bien avantageuse. Quant à la contrée entre le haut Sénégal et le Niger son sol est loin d'être partout propre à la culture. Les vallées seules sont réellement cultivables; le reste du sol est, sur une grande partie, formé d'une croûte ferrugineuse ou rocheuse sans terre arable à la surface, ou bien ne comprend que de vastes étendues incultes, sortes de savanes dont le défrichement amènerait l'explosion de fièvres pestilentielles.

» Ces pays sont en ce moment si dénués de ressources que ce n'est que par le moyen de la réquisition que l'on parvient chaque année à imposer aux habitants la fourniture de quelques têtes de bétail et d'un peu de mil et de riz. Dans le commencement de l'année 1886 le commandant supérieur se trouva dans l'obligation de faire transporter jusqu'à Kita près de 100 000 kilog. de riz et 70 000 kilog. d'orge venus de France, et sans lesquels la subsistance des hommes et des animaux de la colonne n'eût pu être assurée. »

Voilà quelle est l'opinion du colonel Frey, opinion que je partage en partie pour ce qui regarde l'état actuel du Sénégal et du haut Niger, mais il n'en faut pas conclure que cette contrée n'ait aucun avenir, ni qu'il la faut abandonner. Comme le disait, dès 1884, le grand explorateur Raffenel : « L'Afrique de l'Occident et l'Afrique du Nord où flottent les drapeaux de la France doivent être liées l'une à l'autre et se donner un mutuel appui pour répandre à travers ces contrées les bienfaits d'une civilisation plus douce. »

Le Sénégal est en quelque sorte le premier anneau de cette chaîne d'établissements français, qui un jour uniront l'Algérie au Congo et qui conduiront au cœur de l'Afrique nos soldats et nos négociants. Il faut que notre pays devienne une grande puissance africaine pour que les longs espoirs se rouvrent devant elle. Le vieux sol de la Gaule ne peut s'étendre; nous sommes entourés de trop de voisins jaloux. Il faut, de toute nécessité, que nous augmentions notre domaine et nous pourrions le faire surtout en Afrique.

Mesdames, Messieurs, c'est la deuxième fois que j'ai l'honneur de prendre la parole devant vous. Votre bienveillance, lorsque je vous ai entretenu autrefois du Congo, a été telle que je ne me suis pas fait prier lorsque la Société normande de géographie m'a demandé de vous adresser cette trop longue et trop peu intéressante communication.... Si je vous ai ennuyés, pardonnez-le moi en faveur de ma bonne volonté; si je vous ai intéressés, le but que je me proposais est rempli et il ne me reste plus qu'à vous remercier encore une fois de votre sympathique accueil.

RELATION D'UN VOYAGE D'EXPLORATIONS ET D'ÉTUDES AU LAOS

PAR M. J. TAUPIN

EXPLORATEUR

(Suite)

III

D'OUBÔN A KHÔN

Le 27 juin, veille de mon départ d'Oubôn, je reçus une invitation écrite à dîner, chez le vieux Pra (Yarat) Sêna qui voulait me bien traiter avant mon départ. Toute la journée, de hauts fonctionnaires de la ville vinrent me faire visite et me souhaiter bon voyage et prompt retour. L'habitation que je devais à la gracieuse obligeance du Chaoû Khoûn ne désemplit

pas un seul instant. Il me fut offert quantité de cadeaux que je refusai pour la plupart, car il m'aurait fallu *plusieurs barques pour les emporter*.

Le soir, un banquet de quinze couverts était servi dans la grande salle de réception du Tribunal d'Oubôn. Je remerciai le Chaù Khoùn de la cordiale hospitalité qu'il m'avait accordée pendant sept mois et je le priai de me dire combien je lui devais pour ma nourriture, pour mon logement et pour le personnel mis à ma disposition. « Ne parlons pas de cela, me dit-il, si je consentais à recevoir une rémunération quelconque, c'est que je ne vous estimerais pas. J'ai été très heureux de vous être agréable pendant le court espace de temps où vous êtes resté ici, je serai encore plus heureux quand vous reviendrez parmi nous, si votre gouvernement vous y renvoie, vous pouvez vous considérer comme faisant partie de ma famille. Venez par ici que je vous fasse voir ce que je désire vous donner, pour vous rappeler votre séjour parmi nous ». Et il me conduisit dans un appartement contigu, où se trouvaient rangés sur une table des vases et des boîtes d'argent et des soieries, le tout miroitant, étincelant sous les rayons d'un fort carcel posé au milieu de la table. Outre les cadeaux du père, chacun des deux fils avait tenu à me laisser également un souvenir. Khoùm Pône, celui qui m'était le plus attaché, me donna en cadeau une collection des monnaies d'argent et de billon du Siam, depuis que l'on s'en sert dans les transactions commerciales. Certaines pièces extrêmement rares remontent au premier roi de la dynastie actuelle (1600) (?). Elles ont été retrouvées par lui en faisant des fouilles dans les ruines d'Ayoûthia, l'ancienne capitale du Siam, détruite par les Birmans, au siècle dernier. Bien que je ne sois pas numismate, ce cadeau me fit grand plaisir. Le banquet se termina assez avant dans la nuit, par l'exhibition de la lanterne magique.

Le lendemain, dès six heures du matin, je quittais la ville au milieu d'une grande affluence de personnes venues pour me dire adieu. Mes amphitryons avaient tenu à être présents à mon départ. Ils avaient fait orner une barque dans laquelle je m'installai très commodément sous une toiture d'épais feuillage.

Le pilote de la rivière et un vert vieillard très adroit, servant de timonier, furent chargés de me conduire à Bassak.

Mon timonier était un véritable bout-en-train; malgré ses soixante et un ans il n'engendre point la mélancolie. Dans chaque village où nous nous arrêtions, il ameutait les habitants par ses airs de flûte, et, les exci-

tant du geste, il leur faisait danser des sarabandes effrénées, pendant qu'un des rameurs chantait des gaudrioles à perdre haleine.

Ce fameux timonier est le plus jeune de douze enfants, nés de la même mère, encore vivante. La vieille est célèbre dans toute la province, elle a cent trois ans, son nom est Mě Tháoù Noé (la matrone Noé). Elle est en grande vénération et en grande estime dans le pays; ses douze enfants, tous également vivants, vivent avec elle, ainsi que les enfants de ses petits enfants. Ils forment à eux tous le village de Saphoeu Dâne, de plus de trois cents âmes, situé en face de P'imoùn. L'harmonie et la concorde la plus parfaite règnent au sein de cette nombreuse famille. Tous les enfants ont une grande vénération pour la vieille patriarche et c'est toujours avec les marques du plus grand respect qu'ils lui parlent. Mě Thaôu Noé possède toute sa lucidité d'esprit, et elle se vante de n'avoir jamais eu recours à personne pour confectionner ses vêtements. Elle est encore assez ingambe pour gravir des escaliers de trois et quatre mètres de hauteur avec des échelons espacés de plus de cinquante centimètres.

Grâce aux sympathies que j'avais su m'attirer de la part des Laos, qui me considéraient comme un des leurs, je pus faire la photographie de la vieille Noé. Je la fis asseoir sous un énorme tamarinier, planté par la centenaire dans sa jeunesse, vigoureux et vert comme elle. A côté d'elle s'accroupit son jeune fils, mon timonier.

A partir de Sap'œu Dâne, le cours de la Moùn est obstrué par des îlots et des rochers qui émergent, et qui en rendent la navigation très difficile et parfois dangereuse. Je ne crois pas qu'aucun vapeur puisse jamais naviguer dans cette partie de la grande rivière.

Il faut un pilote bien sûr et connaissant très exactement les passes, comme celui auquel le Chaou Khoùn avait confié le soin de me conduire à bon port, pour guider, même une simple pirogue, à travers ce dédale. Et encore, sans le secours des populations riveraines, aux services desquelles nous fûmes obligés d'avoir recours en plusieurs endroits, nous n'aurions certainement pu nous tirer de là.

Il y a en tout dix-huit rapides, dont quatre ou cinq présentent de réelles difficultés à franchir. Même dans les moments les plus scabreux, mon timonier ne se départissait pas de sa bonne humeur. Il encourageait les rameurs, le corps jusqu'au dessus de la ceinture dans l'eau (car on avait été obligé de retirer le gouvernail qui se serait brisé sur les rochers à fleur d'eau). Cette navigation, très pénible, ne me prit pas autant de temps que

je m'y attendais. Le deuxième jour, j'étais à Pak Moûn où je régalai princièrement tous mes rameurs (une vingtaine environ). Je fis acheter tout l'alcool de riz qui se trouvait dans le village, et chaque convive en eut plus d'un litre pour sa part. Dix poules et un cochon formèrent, avec un potage au padék et des gros poissons rôtis, le menu de ce festin de Balthasar.

Le läöü (alcool de riz) avait rendu mes hommes hardis et familiers. Comme ils avaient appris à me connaître et qu'ils me savaient peu formaliste, ils se mirent à me faire force questions sur toutes sortes de sujets relatifs à mon pays. Je dus satisfaire leur curiosité sur les moyens de locomotion, la forme des habitations, la température, les femmes d'Europe, etc., etc.

Ils furent bien étonnés quand je leur appris que l'eau des fleuves était parfois aussi dure que la pierre et que l'on pouvait faire passer les voitures dessus, sans pont. Ils firent semblant de me croire, mais je suis persuadé qu'au fond aucun d'eux ne me crut de bonne foi.

La nuit était fort avancée quand je pus m'étendre dans ma barque. Mes diables de rameurs, sous l'empire des copieuses libations de la soirée, au lieu de suivre mon exemple, s'en allèrent faire la cour aux jeunes filles du village.

Le lendemain, lorsque je commandai : « en avant », je m'aperçus que j'étais seul dans ma barque; dans les deux autres, il y avait tout juste un gardien dormant sur une planche jetée de l'une à l'autre. Je l'éveillai et lui ordonnai d'aller promptement chercher ses camarades. Se firent-ils tirer l'oreille, ou s'étaient-ils dispersés aux quatre coins du village, comme ils me le contèrent; toujours est-il que je ne pus partir que vers huit heures, alors que la chaleur commençait à se faire sentir. Je ne leur fis aucune remontrance et je dois dire que je n'eus pas à le regretter, tant ils déployèrent d'entrain et de bonne humeur. D'ailleurs, le temps perdu fut largement rattrapé; dès le soir même, je couchai à Bassak où je restai huit jours.

Le soir même de ma quatrième visite, le Commissaire Siamois me fit prévenir que le lendemain, dans la matinée, des barques seraient mises à ma disposition, pour me conduire à Moûna Pâmaûke, à une journée en aval de Bassak. C'était une invitation non déguisée à m'en aller, car je n'avais point demandé à continuer ma route. Je partis avec l'intention de revenir et d'essayer, à quelque prix que ce fût et quelque moyen que je dusse employer, d'avoir une nouvelle entrevue avec le roi de Bassak, mais

mes rameurs Laos me dirent que le Commissaire Siamois l'avait envoyé faire une exploration chez ses sujets du plateau des Bolivènes et qu'il était parti le matin même. Les directions qu'on nous faisait prendre étaient diamétralement opposées; nous avions donc peu de chances de nous rencontrer.

Pendant mon séjour à Bassak, j'explorai une rivière assez importante de la rive gauche du Mê Khong, le Sé Bang Liang, qui n'est point marquée sur la carte de Dutreuil de Rhins. Son cours est très rapide et obstrué tout près de son confluent par d'énormes roches qui en rendent la navigation dangereuse, sinon impraticable. Cette belle rivière descend des montagnes du plateau des Bolivènes, le seul point de l'Indo-Chine que nous aurions intérêt à coloniser, car là seulement l'Européen peut faire œuvre de ses dix doigts, la température étant plus basse à cause de l'altitude.

Je glisserai aussi rapidement sur la partie de mon voyage de Bassak à Khôn que je glissai sur les flots jaunâtres de Nam Khong.

Toute cette route se fit au milieu d'une débâcle de troncs d'arbres arrachés à leurs forêts et charriés par un courant de six nœuds à l'heure; parfois même des îlots entiers tourbillonnaient, glissaient, s'engouffraient autour de moi.

A Khôn, je fus obligé de rester deux jours. On attendait que la passe de Sedam pût permettre le passage. Mes barques furent déchargées complètement et tous mes bagages transportés à dos d'homme, à travers l'île, jusqu'à un embarcadère qui se trouve à l'est de Khôn. Je sais maintenant pourquoi les Laotiens firent tant de difficultés pour me détourner de l'idée que j'avais eue de suivre par terre la route que prenait ma barque, pour se rendre à l'embarcadère de Sedam. Malgré les difficultés sans nombre qu'ils m'avaient dépeintes pour accomplir ce voyage à pied, ma détermination était bien arrêtée de les suivre. Mais ils me brûlèrent la politesse et s'enfuirent dans la nuit. Ce fut, du moins, ce que l'un d'eux qui restait m'apprit le lendemain, et je me vis forcé, tout en maugréant, de me rendre à pied et à travers l'île à l'embarcadère de Sedam.

Le P'agna Vichit, chef du village de Khong, auquel je fus obligé de lire moi-même mon passe-port Siamois, doit avoir reçu des ordres formels des commissaires du Siam de ne révéler à aucun Européen les passes qui peuvent donner accès dans le bassin supérieur de Nam Khong. Et il faut que la défense ait été bien impérative, car jusque-là tous mes désirs avaient été des ordres; de la part de mes rameurs surtout, une telle résistance m'étonna.

Après ce que rapporte M. Gauthier de la mauvaise volonté, ou plutôt du refus non déguisé de montrer la passe de Sedam, on voit que ce point est un des plus intéressant à élucider, et qu'il serait peut-être de la plus grande utilité pour nous de connaître la voie qu'a suivie ma barque.

Sedam n'est pas l'embarcadère ordinaire en cette saison. Celui-ci se trouve au S.-O. de l'île, dans une jolie petite crique que j'ai nommée la baie Nina et dont j'ai fait la photographie. Le lieu est charmant. Un peu en amont est un rapide du fleuve. Sur l'autre berge se dessinent en bleu foncé les monts Khôn Hé. On entend dans le lointain le bruit sourd des chutes de Koïm pa mête. La situation est des plus agréables, et par les décors qui l'entourent et par la fraîcheur relative qu'y répand la chute du Nâm Khong.

La baie Nina¹ se trouve à peine à deux kilomètres du village de Khôn. C'est un point très important du Grand Fleuve, car c'est là que devront s'arrêter tous les vapeurs qui remonteront son cours. Inutile de songer à aller plus loin, la barrière des chutes et des rapides s'y oppose².

A Khôn vit une vieille femme, comme la sibylle d'Erythrée, qui rend des oracles et passe pour être douée d'une grande puissance occulte. Elle peut à volonté commander aux forces de la nature, avancer ou retarder le commencement des saisons, etc....

Tous les oiseaux, tous les animaux de l'île de Khôn sont sous la protection de cette déesse incarnée. Malheur à l'étranger qui tuerait d'un plomb meurtrier le plus petit passereau protégé de Nang Thim ! Sa mort certaine dans l'année expierait son forfait. Cependant, il est avec le ciel des accommodements, et, moyennant finances, la vieille thaumaturge se charge de conjurer le sort funeste auquel est voué l'imprudent chasseur. Cela coûte douze francs seulement. C'est pour rien ! Cette étrange divinité est transmissible dans la même famille et aux femmes seulement. A la mort d'une Nang Thim, sa fille aînée est censée hériter de ses pouvoirs surnaturels. Curieux de voir cette divinité en chair et en os, je lui fis annoncer ma visite pour le lendemain de mon débarquement à Khôn.

Je partis de très bonne heure. Avant le lever du soleil j'arrivai à la porte de sa modeste habitation. Je fus immédiatement introduit, j'étais attendu. Je me trouvai devant une respectable vieille, n'ayant nullement l'air hié-

¹ En langue laotienne elle se nomme Tha Sâi Nam.

² Cependant, en agrandissant la passe de Sedam on pourrait peut-être donner accès aux vapeurs dans le bief supérieur du Nâm Khong.

tique, au contraire. Elle me salua très bas et parut très embarrassée de prendre une contenance digne de sa divinité. Je la tirai de l'embarras en lui disant que j'étais venu la voir dans l'espoir qu'elle me permettrait de faire son portrait, que je désirais remporter en France pour le montrer à mes compatriotes. Ses enfants lui conseillèrent alors de jeter sur son buste nu l'écharpe de soie blanche qu'elle met quand elle rend des oracles, ce qu'elle fit. Elle vint se placer dans la pause d'une prieuse, sous sa vérandah extérieure, sa fille aînée, future sibylle, à sa droite. Quand je quittai la bonne vieille, elle me souhaita longue vie et me prédit que mon voyage s'achèverait fort heureusement et à ma grande satisfaction. Elle m'avait dit vrai ! Mais depuis !... combien de fois n'ai-je pas maudit la mauvaise étoile qui m'avait procuré une entrevue avec Si-Wottha !

IV

HUIT JOURS AU PAYS DES BRAOUS

Je quittai Khôn à une heure et demie de l'après-midi, le 23 juillet.

Le Nam-Khong, enflé par des pluies diluviennes, et probablement aussi par la fonte des neiges du plateau Tibétain, avait débordé sur ses îles et sur ses rives. Il roulait ses flots fangeux avec la violence d'un torrent.

Assis dans une légère pirogue, vigoureusement pagayée par deux solides Laos, je voguais avec la rapidité d'un vapeur entre les arbres d'une forêt submergée. A droite et à gauche défilaient comme des fantômes leurs troncs noueux ou droits, leurs rameaux feuillés ou fleuris, où l'eau s'engouffrait en hurlant avec une vertigineuse rapidité. Ce spectacle mérite d'être vu. Une bonne moitié de la route se fit à travers la forêt inondée. L'autre moitié, se faisant en suivant le cours du fleuve, ne présente rien de bien remarquable et qui ne puisse se voir chaque jour en Cochinchine.

Toute la partie du Grand-Fleuve comprise entre Khôn et Stung-Trêng, est très peu peuplée. Cela n'est pas compréhensible, car elle m'a semblé tout aussi fertile, sinon davantage, que la vallée supérieure.

La France aurait avantage à engager nos sujets annamites de Basse-Cochinchine ou même d'Annam, où la population commence à devenir trop dense, à aller coloniser ces riches régions. Ils les auraient bien vite transformées par leur activité et créé une source d'alimentation pour notre commerce et de prospérité pour notre colonie.

J'arrivai à Stung-Trêng vers sept heures du soir, ayant ainsi parcouru plus de 60 kilomètres en moins de cinq heures, mes rameurs s'étant arrêtés pour préparer et manger leur souper.

Je fus droit à la maison de M. Chomel, le premier négociant français qui se soit aventuré aussi loin sur le Nam-Khong. Il m'offrit gracieusement une hospitalité que j'acceptai avec reconnaissance.

Mon premier cri, après les présentations d'usage, fut de lui demander un verre de vin. La privation de cette boisson pendant de longs mois m'avait été beaucoup plus pénible que celle du pain. On se fait facilement au riz, mais l'usage de l'eau ou du thé au lieu de vin ne saurait remplacer en aucune façon cette boisson réconfortante pour ceux qui sont habitués à en user.

J'aurais payé n'importe quoi pour avoir ce verre de vin. Il ne me coûta rien et me fit un plaisir immense.

Nous étions à peine en conversation depuis un quart d'heure, lorsque le résident siamois vint me faire visite. Je trouvai la chose d'autant plus étrange que la nuit était déjà venue et que je n'étais pas habitué à voir les hauts fonctionnaires se déranger les premiers.

M. Chomel était précisément en train de m'expliquer que celui de Stung-Trêng est un rusé et curieux bonhomme. Il me racontait certains vilains tours qu'il a joués à un de nos compatriotes et qui témoignent de sa part beaucoup d'astuce et de malice.

Soudain la haute et maigre taille du P'it Sanou Sène se dessina à la porte d'entrée de l'enclos de M. Chomel. Après plusieurs questions oiseuses qu'il me posa et auxquelles je répondis dans sa langue et en employant les formes les plus polies, je vis que j'avais conquis les bonnes grâces de mon siamois. J'en profitai pour lui faire part immédiatement du projet que j'avais formé d'aller faire visite au roi du Feu, souverain de l'énigmatique tribu de Charaïs. Il leva ses deux grands bras au ciel et s'écria : « Que diable voulez-vous aller faire par là ? Personne ici ne sait seulement pas la route, en admettant qu'il y en ait ; et puis, ces peuples ne relèvent point du Siam. Ils sont indépendants ! Tel que vous me voyez, je n'ai jamais eu l'idée d'y aller moi-même. — C'est impossible ! C'est impossible ! »

J'exhibai mon permis de circulation de la cour de Siam. Il l'éleva respectueusement au-dessus de sa tête avant de le déplier, et se mit ensuite à le lire à haute voix. La lecture terminée, toujours non moins sérieusement et aussi respectueusement, il porta l'ordre du sacripède Sâmđêđ Prâ

Paramîn thon, au-dessus de son vertex, le renferma soigneusement dans son enveloppe, et dit : « Voilà un excellent permis de circulation. Il enjoint de vous fournir tous les moyens de locomotion à ma disposition, pour vous permettre de voyager dans tout le territoire du Laos et des terres soumises à S. M. mon souverain. Mais les moyens de locomotion font absolument défaut pour le moment ; vous arrivez dans une mauvaise saison ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu trois ou quatre mois plus tôt ? » — « Ne vous préoccupez point, Seigneur des véhicules ; j'ai amené de Bassak une petite pirogue admirablement taillée pour remonter les courants les plus rapides. Je n'ai besoin que de trois solides gaillards que je vous prie de me procurer, et parmi eux un guide connaissant bien le pays. Je les prendrai pour un mois et demi à raison de 1 fr. 25 par jour chacun ! » — « Nous reparlerons plus longuement de cela demain. Quand voulez-vous partir ? — Dans trois jours. »

Le lendemain, après une longue discussion qui eut lieu à la maison commune, et à laquelle prirent part tous les fonctionnaires de la localité et même le gouverneur de la province de Tra-Borivât, qui avait été mandé dans la nuit même, il fut convenu : 1° que je partirais le surlendemain ; 2° que je visiterais trois villages Braoûs établis sur le territoire de la province de Stung-Trêng ; 3° que je ne chercherais pas à pousser plus loin mes excursions dans le pays des sauvages sous peine de me voir abandonné par mes gens au beau milieu des forêts. Tant que je ne transgresserais pas cette convention, le vieux P'it-Sanou-Sène répondait de moi sur sa tête.

M. Chomel m'avait fait pressentir de bien plus graves difficultés pour obtenir cette autorisation, se basant sur des refus formels antérieurs de permettre à divers Européens de remonter la Sé-Sâne. Aussi fus-je agréablement surpris de la prompte solution de mes négociations. Le vieux cerbère de Stung-Trêng, que tous ceux qui m'avaient parlé de lui m'avaient représenté comme un bonhomme intraitable et revêché, me parut avoir été mal jugé, et, dix jours plus tard, nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, après nous être faits de petits cadeaux réciproques pour entretenir cette amitié.

Le jeudi 26 juillet, je remontais la Sé-Sâne. Je couchai au village de Bedœûm, à une douzaine de kilomètres en amont de Stung-Trêng. Le lendemain, à neuf heures, je déjeunai à Bâne Khâm-P'oûne.

J'emportais avec moi : un picul de sel, une cinquantaine de langoutis multicolores, des miroirs, des boîtes à bétel en cuivre, du fil de laiton, etc.

Je n'avais pas oublié mon stéréoscope ni mon appareil photographique.

Je finissais d'avalier, avec appétit, la dernière bouchée de mon bol de riz, quand quatre chefs de sauvages vinrent se prosterner devant moi. Leurs noms étaient inscrits dans une lettre que m'avait donnée le P'it-Sanou-Sène pour leur remettre. Ces chefs de sauvages sont des Laotiens ; ils ont le titre de P'yas (rois). La journée du 27 se passa en préparatifs pour l'expédition qui devait avoir lieu le lendemain.

On ne put recruter à Khăm P'oûne et dans les environs qu'une seule voiture à buffle ; encore était-elle en fort mauvais état. J'avais gagné l'amitié des quatre P'yas en leur faisant cadeau, à chacun, d'un langouti à leur choix. Aussi trois d'entre eux voulurent m'accompagner dans mon excursion.

Le 28, la petite caravane se mettait en route pour Skroûk-Ketôte bien avant le lever du soleil.

Nous arrivions dans ce pittoresque petit village, de dix-sept feux, vers neuf heures du matin.

Skroûk-Ketôte est de formation toute récente. Les sauvages qui l'habitent m'ont dit qu'ils avaient quitté leur ancienne résidence, située vers le N.-E. sur les rives de la Sê-Sâne, à cause de l'insalubrité du climat et de l'épuisement de la terre.

Ces peuplades, quoique cultivant le sol, ressemblent beaucoup, par la facilité avec laquelle elles se déplacent, aux pasteurs nomades. Ils n'ont point de rizières au milieu desquelles des villages soient bâtis à poste fixe. Ils abattent des carrés de forêt pendant la saison sèche, aux premières pluies, ils mettent le feu à ces abattis et sèment du riz gluant entre les souches des arbres abattus. L'imprévoyance est la caractéristique générale de tous les sauvages. Il est bien rare qu'il leur reste du riz le cinquième mois après la moisson. Cette moisson est fêtée pendant sept jours. Dans tous les villages la joie la plus délirante exulte, surtout si elle a été abondante. Ce ne sont partout que chants, que jeux et que ris.

Le tavé est absorbé jusqu'à l'ivresse gaie, et Dieu sait s'il en faut pour enivrer !

Le tavé est une boisson fermentée que l'on obtient de la manière suivante : on met dans une grande jarre en terre cuite et non poreuse : 1° du riz gluant écrasé grossièrement, et préalablement trempé dans de l'eau et de la balle de paddy. On ajoute cinq ou six boules d'un ferment formé d'un mélange de substances hétérogènes et étranges ; j'ai même entendu

parler de fiente de chien mêlée à différentes espèces de plantes broyées soigneusement ensemble. La jarre est remplie jusqu'à quelques centimètres de ses bords, et lutée hermétiquement avec une sorte de ciment de cendre et de terre glaise. La fermentation s'établit assez rapidement dans le mélange. Quand on veut boire le tavé on débouche la jarre ; immédiatement s'échappent des nuées de petits insectes ailés ressemblant à des cancrelats[°]lilliputiens, et des légions de vers sortent processionnellement se promener sur les flancs extérieurs de leur ancienne prison.

C'est à donner des nausées et à faire vomir de dégoût un estomac moyennement délicat. Aussi, ne conseillé-je point aux personnes délicates de tenter d'excursion au pays des sauvages, car elles peuvent être certaines à l'avance qu'on leur offrira à boire du tavé, et qu'elles ne pourront se dispenser d'en aspirer quelques gorgées sous peine de faire un mortel affront à leurs amphitryons. En même temps que les insectes, se dégage une petite odeur piquante de ferment qui chatouille beaucoup plus agréablement le nez que la vue n'est flattée par le grouillement des vers.

On verse de l'eau froide jusqu'aux bords de la jarre. On plante un long et flexible bambou dans le milieu. Ce bambou fait syphon. On l'amorce en aspirant et l'on reçoit le tavé dans une tasse.

Sa couleur est d'abord jus de chique. Au fur et à mesure que la jarre se vide, on ajoute de nouvelles quantités d'eau, jusqu'au moment où le tavé est presque incolore.

Surmontant mon dégoût, je bus du tavé à Shroûk-Ketôte ; je le trouvai tellement bon que j'en redemandai à trois reprises. Vingt personnes au moins purent se rassasier avec une seule jarre. Quelques-unes mêmes commençaient à ressentir une légère pointe d'ébriété. Il est vrai que les sauvages en ont besoin d'une bien moins forte dose que nous pour être très gais.

Avant de goûter le tavé, ont avait allumé deux cierges collés sur les anses de la jarre et, dans un concert très cacophonique et bilingue, Laos et Braoùs avaient prié les bons génies de me protéger et d'éloigner de moi tous les maléfices des méchants esprits, de me conserver longtemps en bonne santé et de m'accorder beaucoup de bonheur dans mes entreprises. Puis le chalumeau me fut présenté. Mais je préfèrai me faire tirer de ce vin d'un autre genre, dans une tasse. Mal m'en prit, car la couleur était peu faite pour me faire oublier la mauvaise impression que la vue des insectes m'avait produite.

Hommes, femmes et enfants, tout le monde sauvage boit du tavè.

La route de Khâm-P'ouneaux villages Braoùs est en assez piètre état, mais avec peu de travaux elle pourrait être mise en bon état. Elle traverse un pays dont le sol est très mouvementé. Cette région est arrosée par de nombreux cours d'eau affluents de la Sê-Sâne, dont trois ou quatre seulement ont de l'eau toute l'année. Le sol est argilo-sablonneux ; il serait très fertile s'il était cultivé. Mais il est complètement inculte, couvert d'herbes de toutes sortes et d'arbres tantôt géants comme sur les bords du Houê-Tenote, plus souvent rabougris, et d'essences très peu variées où domine l'arbre Koûm, avec les feuilles duquel les Laos font des cloisons et des roofs de barques, et dont la résine est bonne pour confectionner des torches. On trouve du rotin partout dans la forêt. Près des collines de Kânc-Châne sont des minerais de fer. Enfin, j'ai rencontré des traces de tigres beaucoup plus nombreuses dans cette région que partout ailleurs. Cependant je n'ai jamais vu un seul de ces félins. J'ai également rencontré peu de gibier. Cela tient sans doute à l'abondance des carnassiers.

Sur tout le parcours, le sol présente les mêmes accidents de terrain : c'est une succession de petits plateaux peu élevés (20^m) séparés par des vallons au fond desquels coulent les cours d'eau. Toujours le cours d'eau est annoncé par un versant en pente douce des deux côtés. Sur les versants la végétation est plus vigoureuse et plus serrée.

Sur les rives, de nombreuses cépées de bambous sauvages annoncent toujours l'eau.

Les sauvages se nourrissent de racines, de fruits, principalement d'aubergines, de maïs et de viandes d'animaux sauvages pris au piège ou tués à coup d'arbalète. Ils se servent de flèches empoisonnées pour la chasse aux grands fauves et à l'éléphant. La tribu des Khas Braoùs est une des plus grandes de celles qui habitent entre l'Annam et le Laos.

La vie des sauvages, du moins celle des villages que j'ai visités, est très misérable. Le seul commerce qu'ils font est la vente des peaux, des cornes et des défenses d'animaux tués à la chasse et celui des pirogues.

Les Braoùs sont de la taille et de la couleur des Annamites. Ils nouent leurs longs cheveux en chignon à la façon de ces derniers. Parfois ils ajoutent à leur chevelure une perruque de guerre composée de cheveux auxquels sont nouées des houpes de fils rouges qui leur donne l'aspect sauvage, sous lequel on a l'habitude de représenter les Indiens Peaux-Rouges. Leur physionomie se rapproche étrangement du type annamite. J'ai vu beaucoup

de visages qui, si je les eusse rencontrés dans les rues de Saïgon, ne m'auraient point surpris comme au milieu des forêts du Bas Laos.

La couleur de leur peau varie entre les nos 44 et 46 des tableaux chromatiques de P. Broca. Ils sont moins bien musclés que les Annamites. La plupart ont les biceps très peu développés et les membres grêles. Les dartres farineuses et les maladies de peau sont fréquentes chez eux. On y rencontre aussi pas mal d'estropiés. A en juger par les échantillons que j'ai vus dans les deux villages que j'ai visités, je n'hésiterais pas à placer la tribu des Braoûs au dernier degré de dégénérescence physique parmi les races de l'Indo-Chine.

Les vêtements sont : 1° pour les hommes un pagne formé d'une bande d'étoffe grossière d'une vingtaine de centimètres de largeur servant en même temps de ceinture. Les plus riches portent des sortes de juste-au-corps et souvent des colliers de fausses perles ; les oreilles des deux sexes sont largement percées pour recevoir des cylindres d'ivoire ou d'ébène ; 2° les femmes portent la jupe rayée ou à carreaux, comme les femmes Laoes ; elles ont la plupart du temps le buste nu. Elles sont bien faites et parfois assez blanches. La richesse relative de chacune d'elles peut se mesurer au nombre d'anneaux de gros fil de laiton qu'elles portent aux jambes et aux bras. J'en ai vu qui en avaient au moins une cinquantaine en tout.

Les sauvages élèvent des pagodins sylvestres auprès des carrés de forêts qu'ils ont défrichés. Dans ces petites huttes de feuillage sont placées deux statuettes apodes, espèces de génies protecteurs des moissons. Ces pallasiums en bois sont très grossièrement travaillés. Les deux statuettes visent à représenter : l'une un dieu, l'autre une déesse, son épouse ; les offrandes qui leur sont faites sont des épis de maïs, ou des fleurs de cire, à l'extrémité d'une mince baguette formant pédoncule, et fichée dans des bulbes de liliacées.

Quand j'arrivai au village de Ketôte, la doyenne du village venait de mourir. Les deux fils et ses trois filles gémissaient douloureusement et faisaient retentir les échos de la forêt des sons lugubres du tam-tam et du gong, battus sur un rythme lamentable. Cela dura pendant deux jours que je restai à Shroûk-Ketôte.

Le soir, vers la tombée de la nuit, les enfants de la défunte quittaient la maison mortuaire et s'en allaient de porte en porte, dans le petit village, criant et pleurant à fendre l'âme, paraissant avoir perdu la raison et ne plus savoir où se trouvait leur domicile. Cela durait une demi-heure envi-

ron; puis ils rentraient chez eux. Les femmes se mettaient à décortiquer ou plutôt feignaient de décortiquer du riz pour fournir aux besoins de la morte et l'aider à accomplir sans trop de privations son long et pénible voyage d'outre-tombe.

Les maisons des Braoûs sont très élevées : 4^m50 au-dessus du sol en moyenne. Ils ont ainsi trouvé d'instinct le moyen d'échapper en partie à la terrible fièvre des bois. Elle n'est due, comme on le sait, qu'aux émanations terrestres, jointes à l'absorption, en quantités plus ou moins considérables, de l'acide carbonique provenant de la respiration nocturne des plantes. Les habitations des Braoûs sont assez bien comprises et très aérées.

Quand un Braoû a mal à la tête, un voisin lui tireille fortement les cheveux en opérant ainsi : l'opérateur saisit les cheveux du patient par petites pincées, et les entortillant autour de son index, il tire par saccades trois ou quatre fois sur chaque mèche, quand il a opéré de la sorte sur une dizaine de mèches prises à différents endroits de la tête, la cure est terminée. Je ne garantis pas l'efficacité de cette recette.

Les voyages chez les sauvages de l'Indo-Chine doivent être entrepris vers le mois d'octobre ou de novembre, pour s'effectuer dans les meilleures conditions possibles. Deux mois plus tard ou plus tôt ils sont très pénibles et difficiles. Les principaux inconvénients sont l'impraticabilité des chemins, la pullulation des insectes nuisibles, les averses de pluies auxquelles on est exposé, dont le moindre inconvénient est de vous gratifier d'un rhume bien conditionné; la fièvre des bois est aussi plus à craindre.

Pendant les mois précités, tous ces ennuis sont bien atténués, sinon complètement évités. De plus, vous avez la chance d'arriver chez les sauvages au moment de la moisson nouvelle, alors que tous chantent et tous rient et que vous pouvez être certain de rencontrer chez tous une hospitalité des plus écossaise.

Je ne veux pas insinuer par là que j'ai été mal reçu au moment où j'y suis allé. Je dois au contraire à la vérité de dire que j'ai été reçu chez les Braoûs avec la plus cordiale hospitalité; mais, de même que la plus belle fille du monde, ils ne peuvent donner que ce qu'ils ont, et l'Européen qui s'aventurerait chez eux sans être habitué par une longue pratique à trouver bonnes beaucoup de choses répugnantes, courrait grands risques de sentir messer gaster crier famine sans pouvoir l'apaiser.

COMMERCE

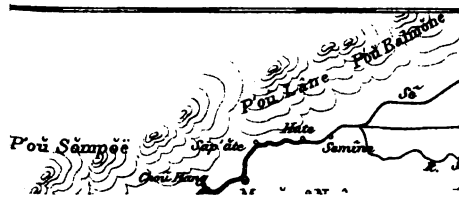
Le manque presque absolu des voies de communication, la diversité des dialectes, le peu de densité de la population, l'absence de numéraire, les rivalités sanglantes entre les diverses tribus, etc., etc., empêcheront longtemps encore les Européens de pouvoir songer à établir des relations commerciales directes avec les sauvages. Selon moi, la façon la plus intelligente de faire des opérations commerciales lucratives avec ces peuplades est d'opérer avec l'aide d'intermédiaires et d'adopter le système de M. Chomel, négociant à Stung-Trêng.

Cet intelligent commerçant a su s'arranger une existence tranquille où, tout en vivant paisiblement dans sa maison, sans aucun souci ni dérangement, il gagne beaucoup d'argent tout en en faisant gagner à une foule d'autres personnes. Tout le monde à Stung-Trêng, depuis le résident royal jusqu'au plus humble habitant, est ou peut être son associé. Plus il gagne et plus ses nombreux associés gagnent aussi.

Son système est aussi simple qu'ingénieux et ne peut manquer de réussir. Le voici : de nombreuses barques quittent Stung-Trêng ou y reviennent chaque jour. Elles s'en vont faire le commerce du sel, du riz ou d'autres marchandises dans les provinces voisines. M. Chomel donne aux patrons de ces barques, contre une déclaration signée du résident siamois, pour une certaine somme de marchandises à écouler à un prix fixé et rémunérateur pour lui. Peu lui importe d'ailleurs combien son dépositaire vend les objets qui lui ont été remis. A son retour, le patron de la barque lui rapporte les objets invendus (cela arrive rarement) ou la quantité représentative en marchandises du pays où il est allé faire sa tournée commerciale, et au prix d'achat de ces marchandises dans ce pays. Cela lui permet de réaliser en quelques jours un bénéfice de 100 o/o.

Le commissaire-résident siamois qui délivre les déclarations de solvabilité des patrons, se portant ainsi caution, se fait payer pour cela, et ce n'est que justice. L'individu qui n'a pas toujours assez d'argent pour acheter une aussi grande quantité de marchandises qu'il croit pouvoir en écouler, se trouve nanti par là même d'un tas de choses qu'il cherche à vendre le plus cher possible, et qu'il trouve toujours à écouler avec bénéfice, parce que la plupart du temps ce sont des commandes faites antérieurement qu'il prend.

Et voilà comment M. Chomel, sans sortir de chez lui, sans nombreux



personnel, sans grandes dépenses, arrive à se faire de beaux revenus qui ont dû être décuplées par la vente de l'opium que lui a fourni la Régie de Saïgon.

LANGUE

Le patois des Braoùs est, comme toutes les langues de l'Indo-Chine, à l'exception du Khmêr et du Châm, une langue vario-tone. Elle est formée d'une bonne moitié de Khmêr, corrompu comme prononciation, d'un quart de Châm, de nombreux mots annamites, laos, etc.

A l'encontre du Lao qui ne compte pas l'*r* dans ses consonnes, le Braoù fait rouler les *r* avec une rapidité et une force qui font le désespoir de ses voisins. Les mieux doués des Laos sont profondément navrés de ne pouvoir parvenir à prononcer correctement ces mots : chông poûrrrr (manger du riz). Chaque fois qu'ils essaient, ils font éclater de rire les Braoùs.

La phrase paraît se construire comme en cambodgien. Le sujet précède le verbe, qui est suivi de ses compléments. Les adjectifs et qualificatifs suivent généralement le substantif qualifié. Tous les mots sont invariables. Il n'existe aucune variabilité ni en cas, ni en nombres, ni en personnes. Il n'est pas besoin de dire que les Braoùs n'ont aucune espèce de système d'écriture.

Pour la lecture du vocabulaire Braoù qui va suivre, quelques explications sont nécessaires : *ch* doit être prononcé comme *qu* dans *qui* prononcé à la façon des Normands. — Les *r* répétés indiquent qu'ils faut les faire rouler sans avoir peur d'exagérer. — Le *ng* a la même valeur qu'en annamite. C'est une consonnance qui n'existe dans aucune langue d'Europe. — Les accents brefs - et longs - ont la même valeur qu'en prosodie latine. — Les *z* indiquent que la voix doit être brusquement suspendue, comme quelqu'un qui éprouverait une terreur subite étant en train de fredonner un chant. A part ces quelques remarques, il faut lire les mots suivants comme on lirait du français.

(à suivre)

Correspondance et Faits géographiques

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

OCTOBRE 1890

Mort de Richard-Francis Burton. — Le 20 octobre dernier est mort à Trieste, où il était consul d'Angleterre, Richard-Francis Burton, qui tient un des premiers rangs parmi les explorateurs de ce siècle.

Né en 1821, il parcourut l'Europe de bonne heure pour en étudier les principales langues. A vingt et un ans, nommé lieutenant au service de la Compagnie des Indes, il se mit à étudier avec ardeur les langues orientales. Ses voyages dans les différentes parties des Indes et ses études soutenues lui firent contracter une ophthalmie qui nécessita son retour en Europe. Il vint se guérir en France.

On sait que le séjour des villes saintes de l'Islam, Médine et La Mekke, est interdit aux infidèles. En 1853, attiré par le danger, il entreprend de les visiter. Caché sous le nom de Mirza Abdullah et sous le costume d'un pèlerin afghan, il a l'habileté de soutenir son rôle jusqu'au bout et la bonne fortune de parcourir ces deux villes. Le voyageur suisse Burckhardt était le seul Européen qui ait pu faire une telle excursion avant lui.

Il organisa ensuite, avec son ami le lieutenant Speke et deux autres officiers indiens, les lieutenants Stroyan et Herne, une expédition dans le Somâl. Déguisé en Arabe, Burton réussit à visiter la mystérieuse cité de Harar et à en donner une fidèle description. Le manque d'eau et de vivres dans le désert fit beaucoup souffrir l'expédition, qui se termina par un désastre. Des naturels ayant attaqué les voyageurs la nuit, à Berbera, les deux officiers indiens furent tués; Burton et Speke, grièvement blessés, parvinrent non sans peine à s'échapper, riches en renseignements recueillis.

La guerre de Crimée survint et Burton y prit part, attaché à l'état-major anglais.

En 1856, l'existence des grands lacs de l'Afrique était seulement soupçonnée par quelques voyageurs, qui plaçaient de leur côté les sources du Nil. La Société de géographie de Londres, désirant des renseignements certains, chargea le capitaine Burton d'en faire la reconnaissance. Celui-ci n'accepta qu'en se faisant adjoindre son ancien compagnon, le capitaine Speke.

Ce voyage fut le plus important et le plus fécond en résultats immédiats des voyages de Burton. Il dura près de deux années, et les deux explorateurs, malades de la fièvre à tour de rôle, l'un étant obligé de se soigner pendant que l'autre parcourait le pays, découvrirent alternativement : Burton, le lac appelé *Tanganyika* par les indigènes et *Oudjidji* par les Arabes; Speke, le lac Victoria Nyanza, qu'il pensait être la source du Nil.

En avril 1860, le capitaine Burton parcourt les Etats-Unis d'Amérique, qu'il traverse d'un océan à l'autre, visitant le pays des Mormons et la Californie.

Sa carrière militaire se termine en 1861. Il se marie, est nommé consul britannique dans la baie de Biafra, et profite de son séjour sur la côte occidentale d'Afrique pour faire l'ascension du mont Cameroon, qu'aucun Européen n'a encore entreprise. Il fait ensuite une excursion sur le territoire des Fan, peuple anthropophage, découvert par du Chaillu, puis il est chargé d'une mission au Dahomey.

Consul au Brésil en 1864, Burton explore ce pays ainsi que la République Argentine, remonte les rivières de La Plata et du Paraguay, traverse les Pampas et les Andes du Chili et du Pérou. Par ses deux voyages, de 1860 et de 1864, il a ainsi traversé d'est en ouest l'Amérique du Nord et celle du Sud.

Consul à Damas en 1868, il parcourt la Syrie et s'échappe pour une excursion en Islande.

Nommé à Trieste, Burton se laisse de nouveau attirer par l'Afrique. En 1882, de concert avec le commandant Cameroon, il fait une excursion dans la Côte-d'Or, et enfin, en 1885, un voyage au Maroc, dont l'intérieur nous est encore presque inconnu.

La carrière d'explorateur du capitaine Burton fut une des plus remplies. Travailleur infatigable, connaissant une trentaine de langues ou dialectes, il a écrit le récit de tous ses voyages. Il excellait à tous les exercices corporels; doué d'une grande vigueur physique, il possédait en outre les qualités indispensables à l'habile explorateur : intrépidité, prudence, sang-froid dans le danger et esprit d'observation.

Burton était aussi un lettré, ce qui ne gâte rien. Il avait traduit en anglais plusieurs œuvres littéraires étrangères.

NOVEMBRE 1890

La vaccination antirabique au Tonkin. — Le fléau de la rage se produit souvent au Tonkin, où il fait de nombreuses victimes parmi les naturels.

Quelques personnes ont songé à le combattre par l'établissement, dans cette colonie, d'une station médicale opérant des inoculations d'après la méthode Pasteur. Dans leur pensée, cet établissement doit être appelé à rendre de grands services, non seulement par les effets directs de ses opérations sur les malheureux malades, mais surtout par la grande impression morale qu'il devra produire sur l'esprit des indigènes.

M. le Sous-Secrétaire d'Etat des colonies partageant cette manière de voir vient de charger M. le docteur Treille, directeur du service de santé des colonies, d'étudier la création, à Saïgon, d'un institut de vaccination antirabique, chargé de fournir à toute l'Indo-Chine le vaccin à l'état frais.

Cet institut serait placé sous la direction de M. le docteur Albert Calmette, médecin de première classe de la marine, actuellement attaché à l'Institut Pasteur.

Un laboratoire de bactériologie y serait annexé pour l'étude des maladies épidémiques si développées en Orient : le choléra asiatique, la lèpre, etc.

Soudan français. — Nouvel échec d'Ahmadou, à Koniakary. — On se souvient qu'après la prise de Ségou-Sikoro, en juin dernier, le lieutenant-colonel Archinard, poursuivant ses avantages, s'était emparé de vive force de Koniakary, et que la prise de cette citadelle, dernier rempart d'Ahmadou dans le Ségou, n'avait pas eu lieu sans d'assez grandes difficultés et sans causer de sérieuses pertes au corps expéditionnaire.

De récents événements viennent de démontrer que le colonel Archinard avait vu juste et compris toute l'importance stratégique de Koniakary.

Ahmadou, rejeté au nord, dans le Kaarta, sa dernière province, se trouvait éloigné du Niger, et perdait toute influence sur les peuples des rives de ce fleuve, qu'il terrorisait précédemment. Nous héritions tout naturellement de cette influence.

Il fallait donc s'attendre à le voir user de toutes ses ressources pour essayer de reprendre la position si importante pour lui de Koniakary; laquelle lui permettrait de nous tenir en échec, en conservant un pied dans le Ségou et son autorité sur les riverains du fleuve.

Koniakary est située au nord-est de Kayes et de Médine et au sud-ouest de Nioro, résidence d'Ahmadou dans le Kaarta.

Le 8 septembre, à six heures du matin, les défenseurs de Koniakary aperçurent l'ennemi se dirigeant vers leur tata en colonnes profondes. On distinguait de nombreux porteurs d'échelles destinées à l'escalade des murs.

A un signal donné, toute cette foule, évaluée à 12 000 hommes et que le feu de notre artillerie avait déjà fortement entamée, se précipite sur le tata en poussant des cris de toutes sortes. Sous un feu meurtrier, les porteurs d'échelles arrivent à trente mètres des murs et plantent leurs pavillons au pied même du tata. Mais la fusillade nourrie et les boîtes à mitraille découragent leur ardeur. Ils se cachent dans la brousse, où les poursuivent des feux de salve bien ajustés.

A neuf heures la pluie se met à tomber en déluge. Les Toucouleurs en profitent pour ramasser ce qu'ils peuvent de leurs morts. Ceux-ci sont trop nombreux pour qu'ils puissent tout enlever. Leurs pertes, comme leur nombre de combattants, n'ont pu être évalués qu'approximativement, mais on n'est guère éloigné de la vérité en estimant les morts et les blessés à un millier d'hommes. A onze heures, Ahmadou, qui commandait en personne, avait disparu avec son armée, dont tous les chevaux seraient, paraît-il, morts de faim ou de fatigue dans cette retraite.

Du côté du petit nombre des défenseurs de la ville les pertes sont nulles, abrités qu'ils étaient par leurs murailles. Deux tirailleurs ont seuls été légèrement blessés.

Cette nouvelle défaite d'Ahmadou améliore sensiblement notre situation dans le nord du Sénégal. En réduisant pour longtemps l'ex-sultan de Ségou à l'inaction, elle détache de lui tous les petits chefs, ses feudataires, qui viennent maintenant, l'un après l'autre, faire leur soumission à notre autorité en offrant de payer le tribut; ce qu'ils avaient refusé jusqu'alors.

Dans cette région il n'y a plus aujourd'hui que les seuls Toucouleurs qui nous soient hostiles.

M. Henri Coudreau en Guyane : campagne d'hiver. — Notre collègue, M. Henri Coudreau, a transmis au ministère de l'Instruction publique

le résultat de sa campagne d'hiver en Guyane, dans les montagnes des Emerillons; nous en extrayons le résumé suivant :

Il eut à subir les rigueurs d'un hiver exceptionnellement pluvieux. Rebutés par les fatigues et les privations qu'ils enduraient, ses guides l'abandonnèrent entre l'Inipi et l'Approuague, prétextant qu'ils ne pouvaient trouver une route. Il resta donc avec son inséparable compagnon Laveau et deux indiens fidèles, et put cependant gagner le premier village Oyampis, au saut Coumaraoua, dans le haut Oyapock.

L'hiver, les indiens ne voyagent jamais; le dernier hiver fut trop rude et trop pluvieux pour qu'ils consentissent à rompre cet usage.

Après bien des recherches, il put enfin réunir un équipage de neuf indiens, Oyampis et Caïcoucians, gens de cœur, dit-il, d'ailleurs fort mal famés, mais qui me restèrent fidèles jusqu'au bout. Leur chef, *piaye* redouté, avait eu son père jugé à Cayenne pour quatre assassinats.

Ce fut à ce singulier équipage, pourtant très dévoué autant que vaillant et endurant, que l'explorateur dut son succès, dont il est le premier à s'étonner, étant données les difficultés que lui et ses hommes eurent à surmonter.

Il fit le levé, au 100 000^e, de sept grands affluents de l'Oyapock, qui drainent toute la région du sud-est, c'est-à-dire le levé de 690 kilomètres entièrement inconnus. Il fit aussi le nouveau levé de 380 kilomètres de l'Oyapock, qui avaient déjà été parcourus. Soit un total de 1 070 kilomètres. Mais comme après le parcours de chaque cours d'eau il lui fallait revenir au village de Moutouchy, pour se ravitailler de farine de manioc et laisser l'équipage se reposer quelques jours, c'est, en réalité, un parcours de 2 400 kilomètres qu'il a fait. Cela représente 85 jours de canotage, dont quatre seulement ont été exempts des pluies équatoriales.

Les rivières parcourues sont : Camopi, Inipi, Yaroupi, Eureupou-eigue, Yingacuri, Motoura et Yaoué.

L'explorateur ayant continué son étude sur les langues indigènes possède aujourd'hui plus de deux mille cinq cents mots de la langue Oyampie.

Toute cette région du sud-est est remplie de villages indiens en ruine. Depuis une soixantaine d'années les populations sont décimées par des maladies dont elles ne savent pas se préserver et qu'elles ne peuvent guérir. Des familles entières sont détruites par la dysenterie ou par la variole, et le peu de population oyampie qui reste encore va peu à peu se fondre au sud-ouest dans la grande tribu roucouyenne, qui deviendra bientôt le seul représentant de la race indienne en Guyane.

De retour à Cayenne le 11 juillet, avec son fidèle et vaillant équipage, M. Coudreau en repartait le 16, pour une exploration d'été dans le sud-ouest, où il devait commencer un voyage circulaire de près de cinq cents lieues à travers les diverses montagnes de la haute Guyane.

C'est l'entreprise la plus difficile qui ait été tentée jusqu'à présent dans ce pays. Devant les résultats acquis, notre collègue, aidé comme il l'est, ne doute pas du succès.

Soyons aussi confiants que lui, et qu'il reçoive, par delà l'Atlantique et les monts Tumuc-Humac, nos vœux ardents pour sa réussite.

Ch. LAMETTE.

Actes de la Société

Procès-verbal de la séance du 20 novembre 1890

Présidence de M. Emile FERRY, président

La séance est ouverte à huit heures du soir, dans la grande salle de l'hôtel de ville de Rouen.

Avant de donner la parole à M. le Secrétaire, M. le Président croit devoir annoncer aux membres de la Société que le Bureau et le Comité, sûrs de se faire les organes fidèles de tous leurs collègues, ont rédigé une protestation énergiquement motivée contre le projet de Paris Port de Mer.

Il ajoute que la Société ne pouvant pas rester étrangère au mouvement général qui s'est produit contre un projet, dont l'exécution serait, sans aucun avantage pour le bien du pays, si fatale aux intérêts de la région.

L'assemblée donne à cette communication des marques d'unanime approbation.

Lecture du mouvement géographique d'octobre, par M. Lamette, secrétaire.

M. le Président fait connaître un certain nombre de présentations de membres sur lesquelles il sera statué à la prochaine séance.

M. le Président présente en ces termes M. le colonel Chaillé-Long :

La Société normande de géographie, dont les séances publiques sont toujours suivies par une nombreuse assistance avec un si vif intérêt, ne pouvait reprendre ses travaux avec plus d'éclat qu'en donnant la parole à M. le colonel Chaillé-Long qui, par ses vaillantes explorations dans le Continent noir, a apporté une large contribution aux découvertes en Afrique, aux progrès de la géographie africaine.

Le colonel Chaillé-Long, qui n'est point un inconnu pour tous ceux qui s'occupent du mouvement des sciences géographiques, est né le 2 juillet 1843, dans le Maryland (Etats-Unis), d'une famille originaire de Poitiers et de la Rochelle, chassée de France comme tant d'autres, hélas! à la révocation de l'Edit de Nantes, et naturalisée anglaise en 1698. Plus tard, elle émigra aux Etats-Unis en 1710.

A l'âge de dix-neuf ans, le jeune et intrépide Chaillé-Long interrompt ses études de droit et s'engage dans l'armée du Nord, pour y prendre part à la guerre de sécession.

En 1870, il se met au service d'Ismail-Pacha, khédivé d'Égypte, qui lui confère le grade de lieutenant-colonel.

En 1874, il accompagne, en qualité de chef d'état-major, Gordon-Pacha, nommé gouverneur général des provinces de l'Equateur.

Bientôt, il entreprend à cheval, accompagné seulement de deux soldats Soudaniens, une expédition dans les pays de l'Equateur soumis à l'autorité du puissant monarque africain M'Tésa, et traverse l'Uganda, après avoir fait reconnaître par le souverain, dans un bon traité, la suzeraineté de l'Égypte.

Il descend le Nil en pirogue et découvre, au cours de sa navigation, un lac auquel il donne le nom d'Ibrahim.

On peut donc dire, avec Gordon-Pacha, que c'est à Speke, à Baker et à Chaillé-Long que revient l'honneur d'avoir découvert les sources du Nil.

Rentré au quartier-général, après avoir été blessé dans une attaque des noirs du pays d'Ungoro à M' Rooli, Chaillé-Long est cité à l'ordre du jour de l'armée, nommé colonel avec le titre de Bey, et fait Commandeur de l'Ordre du Medjidieh.

En janvier 1875, le colonel reçoit le commandement d'une expédition au pays des Makraka-Niam-Niam, d'où il revient vainqueur.

Il repart le 19 septembre 1875 de Suez avec 1 500 hommes de toutes armes pour occuper la côte orientale d'Afrique et établir une voie de communication entre cette côte et les grands lacs.

Fatigué par de longues années d'épreuves, le colonel Chaillé-Long quitte, en septembre 1877, le service d'Ismail-Pacha, et rentre dans ses foyers en Amérique, où il reprend ses études de droit, pour conquérir son diplôme de docteur.

Puis, il retourne en Égypte, où il assiste, le 11 juin 1882, aux massacres d'Alexandrie et accepte, à un moment périlleux, la direction du Consulat des Etats-Unis, poste dans lequel il rend les plus éminents services aux européens, et notamment à nos compatriotes.

Le colonel Chaillé-Long, à qui était destiné un poste diplomatique en Égypte, fut alors envoyé en Corée comme consul général, et c'est à préparer la publication des souvenirs qu'il a rapportés de ce pays qu'il occupe actuellement les loisirs si bien mérités qu'il prend en France.

J'ai tenu à esquisser, au début de cette séance, la figure sympathique, ainsi que la vie laborieuse et hérissée de périls d'un des vaillants explorateurs de ces terres d'Afrique où tant de secrets dorment encore.

M. le Président donne ensuite la parole au conférencier (voir plus haut).

Quand le conférencier a fini de parler, M. le Président se fait, dans une courte improvisation, l'interprète des applaudissements unanimes et prolongés qui ont accueilli la fine et spirituelle causerie du colonel Chaillé-Long.

Il remercie le colonel d'avoir exprimé, avec tant d'humour, des sentiments si sympathiques à la nation française, prouvant ainsi qu'il coule bien encore dans ses veines de ce sang français qu'il tient de l'origine de sa race.

Et, après avoir témoigné à l'orateur la reconnaissance de la Société pour le salut cordial qu'il a envoyé à deux de nos compatriotes : le capitaine Binger et le capitaine Trivier, que la population rouennaise a acclamés dans cette même salle, il y a moins d'un an, — M. le Président termine son allocution à peu près en ces termes :

Un proverbe arabe, que le colonel Chaillé-Long connaît bien, dit : « que celui qui a bu de l'eau du Nil reviendra fatalement en boire de nouveau » ; qu'il me soit permis de transporter le proverbe des pays du soleil dans notre brumeuse Normandie et de souhaiter qu'après avoir bu de l'eau des rives de la Seine le colonel Chaillé-Long revienne ici en boire, c'est-à-dire qu'après nous avoir charmés ce soir, il consente, quelque jour, dans ses pérégrinations qui ne lui coûtent guère, à nous charmer encore.

C'est le vœu que lui adresse, avec ses plus vifs remerciements, la Société normande de géographie.

La séance est levée à neuf heures trois quarts.

Le Secrétaire,

Charles LAMETTE.

Procès-verbal de la Séance du 17 décembre 1890

Présidence de M. Emile FERRY, Président

La séance est ouverte à huit heures du soir dans la grande salle de l'hôtel de ville.

M. Charles Lamette, secrétaire, donne lecture du mouvement géographique de novembre (voir plus haut).

Admission de membres (voir plus haut).

M. le Président présente en ces termes M. le capitaine Decazes :

MESDAMES, MESSIEURS,

Je n'ai point à vous présenter M. le capitaine Decazes, car personne ici n'a oublié la bonne grâce avec laquelle il a déjà bien voulu répondre, il y a bientôt trois ans, à l'appel qui lui avait été adressé par la Société normande de géographie.

Dans une conférence charmante qu'il a faite le 18 janvier 1888, M. le capitaine Decazes nous a fait parcourir avec lui l'ouest africain, où il avait séjourné une première fois pendant plus de trois ans avec M. de Brazza.

La description très littéraire et très pittoresque qu'il a présentée de ce pays, les intéressants récits qu'il nous a rapportés sur ses habitants et sur leurs mœurs, ont à cette époque trouvé dans cette salle l'accueil le plus enthousiaste.

Depuis lors M. le capitaine Decazes est retourné en Afrique, et il a de nouveau cédé à nos instances en venant nous raconter son voyage à travers le Soudan français.

Le souvenir que nous avons conservé de sa première exploration nous fait entreprendre avec plaisir et confiance celle dans laquelle il veut bien

nous guider ce soir. Nous l'y accompagnerons avec d'autant plus de charme que nous savons comment il nous conduira et que nous sommes à l'abri des fatigues qu'il a endurées et des dangers qu'il a courus.

M. le capitaine Decazes a la parole (voir plus haut).

Après cette conférence, interrompue à plusieurs reprises par de chaleureux applaudissements, dont une triple salve accueille la patriotique péroraison, M. le Président reprend la parole à peu près en ces termes :

Cette année, brillante entre toutes, aussi bien par la notoriété que par le talent des conférenciers, dont la Société normande de géographie a obtenu le concours, ne pouvait se terminer plus heureusement que par le délicieux récit que vous venez d'entendre.

Aux applaudissements qui ont déjà remercié M. le capitaine Decazes, qu'il me soit permis de joindre l'expression de la gratitude de la Société toute entière.

On ne saurait dire mieux ni plus finement, et, l'orateur le sait, c'est toujours avec une sympathie particulière, je dirai même avec une certaine sorte d'émotion, que nous écoutons les vaillants officiers de notre brave armée. Ils ont en partage l'autorité de parole, la simplicité du courage, le sentiment de patriotisme, la générosité chevaleresque et le désintéressement, qualités essentiellement militaires, qui font quelquefois défaut à certains explorateurs et surtout à quelques-uns des plus célèbres parmi les étrangers.

Au nom de la Société normande de géographie, je remercie cordialement MM. les Officiers du 12^e chasseurs de nous avoir fait l'honneur d'assister à cette séance, et M. le capitaine Decazes d'avoir ajouté à nos annales une page des plus intéressantes et des plus spirituelles.

La séance est levée à neuf heures et demie.

Le Secrétaire,

Ch. LAMETTE.

MEMBRES PRÉSENTÉS DANS LA SÉANCE DU 20 NOVEMBRE

M. A. Forestier, tanneur, membre de la Chambre de Commerce de Rouen, à Saint-Saëns, présenté par MM. Fache-Havé, maire de Saint-Saëns, et Gabriel Gravier.

M. Paul Biard, tanneur, à Saint-Saëns, présenté par MM. Fache-Havé, maire de Saint-Saëns, et Gabriel Gravier.

M. Léon Goupil, agent d'assurances, rue Lepecq-de-la-Clôture, 2, présenté par MM. Louis Hérisson et L. Michel.

M. Dubosc, notaire à Pont-Audemer, présenté par MM. Paul Toutain et Gabriel Gravier.

M. Homais, avocat et conseiller général, rue Thiers, 6, présenté par MM. O. Marais et Émile Ferry.

M. Eugène Nicolas, sous-chef de bureau à la Préfecture, à Bois-guillaume, rue du Commerce, 24, présenté par MM. Gabriel Gravier et Foulon.

M. Deruelle, rentier, rue Malathiré, 10, présenté par MM. Ernest de Bergevin et Gabriel Gravier.

M. Krishnamacharya, brahme, rue du Grand-Bazar, à Pondichéry (Inde), présenté par M. le capitaine Martinet et M. Gabriel Gravier.

M. Fernand Rondeaux, présenté par M. Paul Toutain et M. François Depeaux.

MEMBRES ADMIS DANS LA SÉANCE DU 17 DÉCEMBRE

MM. A. Forestier,
Paul Biard,
Léon Goupil,
Dubosc,
Homais,

MM. Krishnamacharya,
Eugène Nicolas,
Deruelle,
Ferdinand Rondeaux.

Bibliographie

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DE LONDRES

Résumé du Bulletin mensuel d'octobre 1890

Voyage du Lieutenant VAUGHAN dans la Perse orientale

Le lieutenant Vaughan (du 7^e régiment d'infanterie Bengalais) a entrepris et mené à bonne fin un long voyage à travers la Perse, de Lingah, port sur la frontière sud, à Semnân, sur la frontière nord, puis de Semnân à Bajistan, dans l'est.

C'est un voyage de 1 164 milles accompli en un mois douze jours de marche, non sans difficultés, mais qui, en somme, n'offre que peu de particularités intéressantes. Le voyageur a franchi ou exploré des montagnes, notamment le Kuh-i-Gugird, et parcouru des plaines tantôt fertiles, tantôt désolées, traversé des marais, des rivières, couché sur la terre dans son manteau et avec ses bottes; il a été dévalisé par ses guides : ce ne sont là qu'incidents ordinaires d'un voyage, où il reconnaît d'ailleurs qu'il n'a point rencontré d'hostilité de la part des habitants.

Un détail à noter : parmi les nombreux cours d'eau, grands et petits, que le voyageur a dû traverser, plusieurs sont des rivières salées, dont les bords sont des banques de sel de 5 à 6 pieds.

Après une douzaine de jours de marche, le lieutenant Vaughan est arrivé à Yezd, capitale du district de ce nom, située à peu près à moitié route de Lingah à Semnân; c'est une jolie ville de 60 000 à 70 000 habitants.

Un trait particulier à cette cité, c'est qu'on y voit un grand nombre de « tours à vent » (wind towers) ou tours de ventilation. Ce sont de hautes et lourdes tours carrées, ressemblant à nos vieux clochers à jour, et à travers lesquelles le vent pénètre dans la partie basse des maisons pour les rafraîchir dans les chaleurs de l'été.

Je traduis la conclusion du lieutenant Vaughan lui-même : il a, dit-il,

déterminé la vraie position de plusieurs places, mal indiquée sur les cartes, et découvert l'existence de villes, de villages et de haltes jusqu'alors inconnus des voyageurs européens, et notamment Bastak, avec une population de 5 000 habitants; mais il ne considère ce voyage que comme voyage d'essai.

Le bulletin contient ensuite des notes intéressantes sur Yoruba, la colonie et le protectorat de Lagos, par sir Alfred Moloney, gouverneur de Lagos.

Ce territoire, que les géographes ont continué à dénommer « côte des esclaves », appellation donnée par les Portugais, comprend deux parties : le Dahomey et les tribus parlant yoruba et yarriba, qu'on appelle aussi nago. C'est cette dernière partie que décrit sir Moloney.

La population du Yoruba est évaluée à 3 000 000. Une partie de ce territoire forme la colonie et le protectorat de Lagos, nom portugais qui remplaça celui d'Eko.

Au milieu du ^{xvii}e siècle, une tribu puissante, les Oyo, occupait ce territoire. Vers 1830, les Felatahs ou Fulanis, partis de Sakoto, et ayant traversé le Niger, attaquèrent Yarriba, s'établirent à Aloric ou Ilorin, et, pour fortifier leur position, en firent un refuge libre pour les esclaves fugitifs.

Ce territoire est parsemé de centres populeux considérables; sir Moloney cite entre autres : Abéokuta, 100 000 habitants; Lagos, 86 000; Ibadan, 150 000; Ikirun, 60 000; Oyo, 80 000; Iwo, 60 000, et plusieurs autres de même importance.

Après ces renseignements historiques et géographiques, sir Moloney donne les noms d'un grand nombre de rivières dont il décrit minutieusement le cours. Ces rivières ne se jettent pas directement dans la mer, mais dans des golfes intérieurs en lagunes parallèles à la mer, ayant quelque ressemblance avec le golfe de Guinée. Le sol, sur le bord de ces golfes, est d'une richesse de végétation merveilleuse.

Ces golfes sont navigables pour des bateaux plats à vapeur et fournissent le moyen d'éviter les barres si dangereuses sur la côte ouest de l'Afrique.

La colonie de Lagos, qui forme la frontière maritime du Yoruba, a été acquise par divers traités datant de 1861, 63, 79 et 85.

Le mahométisme, introduit à Lagos vers 1816, compte environ 15 000 sectateurs. Ilorin, ville située sur l'Assa, un des affluents du Niger, est regardée par eux comme la ville sainte : c'est leur Mecque locale.

Les missions chrétiennes ont entrepris l'éducation populaire, éducation à la fois industrielle et agricole. Dans les écoles mahométanes on n'enseigne que l'arabe et le koran.

Sir Moloney nous apprend — nous le savions déjà peut-être — que l'huile de palme, le vin de palme, tirés du *Rafia vinefera*, le blé indien, divers légumes, tels que la pomme de terre, le kassara, avec lequel on prépare le gari, et la canne à sucre constituent l'industrie du pays. Il décrit en détail les diverses espèces d'arbres qui descendent de l'intérieur à Lagos par le flottage.

L'explorateur — et c'est là un fait nouveau — a, dans ces parages, rencontré des villages lacustres, c'est-à-dire des tribus vivant sur de grandes nappes d'eau, comme, par exemple, les eaux de Denham. Ces tribus sont les Katénus, les Esos et les Whemians. Elles parlent toutes la langue du Dahomey.

Naturellement, ce sont des pêcheurs; mais ils sont aussi pasteurs et ils cultivent les terres voisines, surtout les Whémians.

La nécessité, pour ces tribus aquatiques, de se mettre à l'abri des crues et des accidents de toute espèce a développé chez elles une certaine industrie et surtout l'industrie du bâtiment. Deux détails de mœurs assez curieux : la polygamie est générale dans le Yoruba, mais les femmes chargées d'élever les enfants ne vivent point dans la même maison que leurs maris. C'est sur une invitation spéciale que la femme vient à la nuit rejoindre son mari dans une pirogue qu'elle conduit elle-même, et il est d'usage qu'elle lui apporte le repas du soir.

Dans un district voisin de Yoruba, le district de Jackry, dont la capitale est Warré, les cadavres des gros hommes (bigmen) sont transportés à Warré pour y être inhumés; aux petits hommes (smallmen) on n'enlève, pour la sépulture, que les cheveux et les ongles des doigts.

Sir Moloney entre alors dans une description géographique minutieuse du pays et dans la composition des langues des quatre districts : le district ouest, capitale Baslagry; le district central, capitale Lagos; le district nord, capitale Ebusi-Metu; et le district Est, capitales Palma et Lekki. Cette dernière ville, dont l'ancrage est à 42 milles de Lagos, a une certaine importance.

Après quelques renseignements sur les richesses minérales d'une région aurifère, à 3 ou 400 milles ouest de Lagos, sur la nature de la pierre et en particulier d'une sorte d'agate rouge, dont les naturels font des

colliers, l'explorateur termine brusquement sa notice par ces lignes sur le café : « Toutes les espèces de café se trouvent en Afrique ou sont d'origine africaine. J'ai toujours été surpris qu'on ait donné si peu d'attention dans le pays d'origine à ce produit indigène. Dans le Yoruba, aux environs d'Abéakuta, les missionnaires emploient communément le café sauvage, *C. rupestris*. »

Le bulletin contient ensuite quelques courtes notes sur le voyage du docteur Baumann dans l'Usambara : l'expédition de M. Grum-Griymails dans l'Asie centrale; les résultats scientifiques de la récente expédition de sir Mac-Grégor dans la chaîne d'Owen-Stanley; l'expédition du capitaine Page au Pilcomayo, et une tentative d'ascension, qui a presque réussi, par M. Frédéric Howell, du majestueux pic-glacier l'Orœfa-Jokul en Islande, et, pour terminer, une étude très consciencieuse sur la Méditerranée et ses contours au point de vue physique et historique, par le colonel sir Lambert Playfair.

Le résumé historique va jusqu'en 1830, et je suis heureux d'y rencontrer ces lignes, à propos des pirates algériens qui infestaient la Méditerranée : « Les Français employèrent le seul moyen possible pour détruire ce nid de forbans : l'occupation d'Alger et la déportation de son aristocratie turque ».

Puis vient une description sommaire des principales îles de la Méditerranée, et sir Playfair termine en constatant les modifications apportées dans la route de l'Orient par le percement du canal de Suez et en faisant un chaleureux appel à la paix universelle.

Le bulletin se clôt par un compte-rendu très sommaire de la réunion, au mois de juin dernier, de la Société géographique de Paris.

P. GUERNET.

Henri Faucon fils. — *Notes de voyage*. — Egypte, Palestine, Syrie, Athènes, Constantinople. — Rouen, imprimerie E. Cagniard

Au mois de mars 1630, Fermanel, Fauvel et Launay, magistrats rouennais, portaient pour un voyage en Orient. En trente mois, ils ont vu l'Italie, la Grèce, l'Archipel, Constantinople, l'Asie-Mineure, Chypre, la Syrie, l'Euphrate, la Palestine, l'Egypte, le Sinaï et Malte.

En 1890, deux cent soixante ans plus tard, deux de nos concitoyens

reprenaient la même route, en sens inverse. Ils n'ont pas touché l'Italie, qu'ils ont vue déjà, ils n'ont pas dormi dans les ruines de la tour de Babel et dans les monts du Sinaï; par contre, ils ont séjourné à Buda-Pest, à Vienne, à Munich et à Strasbourg.

Le premier des deux voyageurs était notre ami, M. Gaston Le Breton, correspondant de l'Institut; le second était M. Henri Faucon fils, qui voulait voir et s'instruire. Il ne pouvait avoir un meilleur guide, car M. G. Le Breton est archéologue et voyageur.

M. Henri Faucon a eu la bonne pensée d'écrire ses impressions et la bonne chance d'en confier l'impression à notre collègue, M. E. Cagniard. Un petit volume, joli, gracieux, composé avec art, en beaux caractères, est sorti de cette collaboration et fait aujourd'hui le bonheur de tous ceux qui l'ont reçu.

Ce petit livre, sans prétention, est plein de jeunesse, de fraîcheur, de fins aperçus, de cette inaltérable bonne humeur qui caractérise Gaston Le Breton. Aussi, c'est avec plaisir que nous allons suivre les deux voyageurs.

Moins d'une heure après leur départ de Rouen, ils restent en détresse à Pont-de-l'Arche. Mauvais présage. Un Romain des vieux temps serait revenu sur ses pas; eux continuent leur route et arrivent sans incident à Alexandrie. Tandis qu'ils font la visite traditionnelle à celle des « aiguilles de Cléopâtre » qu'on a daigné ne pas enfouir, je cherche, par la pensée, les traces du bombardement de juillet 1882, je vois notre flotte faire voile pour Port-Saïd, s'arrêter devant les protestations de M. de Lesseps et laisser l'Egypte aux Anglais.

Ils ne s'arrêtent guère dans cette ville européenne et partent pour le Caire, ville bien égyptienne, au moins dans ses anciens quartiers.

En venant d'Alexandrie ils ont vu de loin, dans le brouillard, les trois grandes pyramides de Gizeh. Ils se hâtent d'y aller. M. Faucon gravit les degrés titaniques de celle de Khéops. Un bédouin, pour avoir *bakchih*, lui dit, en montrant, d'un geste solennel, la montagne de pierres : « Mousié, Mousié, quarante siècles ! » Quant à M. Gaston Le Breton, cédant à ses goûts d'archéologue, il s'enfonce dans le cœur même du monument : il veut voir un sarcophage récemment découvert. Il rampe à plat ventre dans un couloir sombre, tortueux, étouffant, s'accroche de-ci de-là, arrive enfin à la chambre sépulcrale et satisfait sa curiosité.

Les voyageurs, fatigués mais heureux, montent sur leurs chameaux et gaiement se laissent photographier devant le sphinx.

Les voilà ensuite sur le Nil, en dahabieh, remontant étape après étape, au temple de Louqsor. Ils admirent les ruines splendides de Sakkarah, de Memphis, d'Akhmîm¹, de Girgèh, de Karnak, de Thèbes, de Dendérah etc., etc.; ils déjeunent dans le temple d'Abydos, ils se promènent parmi les tombes royales de Thèbes et des Apis. Au milieu de ces ruines grandioses, qui reculent si loin dans le passé les origines de notre civilisation, M. Faucon s'écrie : « On se demande encore de quels moyens inconnus disposaient les anciens pour avoir pu élever de pareils monuments ».

Et puis, quels contrastes ! Là où s'élevait la célèbre Louqsor gît un village arabe principalement occupé par des photographes et des hôtels européens.

Rouen, notre ville monumentale, ne sera peut-être plus, elle aussi, dans quatre mille ans, qu'un monceau de ruines que les Mariette-bey, les Maspero, les G. Le Breton d'alors fouilleront pour avoir notre secret, l'état de nos croyances, de notre vie, de nos aspirations. Que penseront-ils de nous ? Ne nous prendront-ils pas pour des barbares ?

Après avoir bien vu les Egyptes et parcouru le Caire dans tous les sens, nos Rouennais s'embarquent sur le premier navire en partance pour Jaffa. De Jaffa ils se mettent en route pour Jérusalem. En Egypte, près de Matarieh, on leur a montré l'arbre sous lequel s'abrita la Sainte-Famille, un sycomore énorme qui paraît avoir environ quatre siècles d'existence. Sur la route de Jérusalem, le drogman leur montre trois ou quatre grosses pierres, restes du temple démoli par Samson, et le champ incendié par le même Samson, mais il ajoute irrévérencieusement : « Tout ça, c'est des histoires ». On leur montre ensuite le pays du bon larron et celui de Job ; ils voient enfin les murs de Jérusalem, « la ville des grands souvenirs et des grandes désillusions ».

Ils visitent les églises, les mosquées, les monastères, les fortifications, la banlieue. M. Faucon se tient ici sur une grande réserve. Il a sans doute présentes à l'esprit les savantes études d'Adolphe Chauvet et les étincelantes descriptions de Jean Revel. Il ne parle même pas de la fameuse colonne de marbre de l'église grecque du Saint-Sépulcre, qui marque le centre de la terre. On sent, malgré sa discrétion, qu'il a bien vu, bien étudié,

¹ Aux environs d'Akhmîm, M. Le Breton a découvert un certain nombre de sépultures renfermant des momies coptes revêtues d'étoffes remontant du IV^e au VIII^e siècle de notre ère. Cette découverte est d'un grand intérêt pour l'histoire des tissus anciens.

qu'il a une opinion faite sur la ville sainte des Juifs, des Musulmans et des Chrétiens.

Un souvenir qui lui restera, c'est celui de son excursion au Jourdain. C'est quelque chose d'avoir bivouaqué au milieu des bédouins, sur les bords de la mer Morte.

Revenus à Jérusalem, ils partent pour Damas, la ville des jardins, que Mahomet ne voulut jamais voir parce que « l'on n'entre pas deux fois en paradis ». Ils courent les bazars et les mosquées, on leur montre le tombeau de saint Jean-Baptiste et le chemin où se convertit saint Paul.

Les femmes de ce paradis sont-elles belles ou laides? Mystère. Elles ont le visage couvert d'une étoffe d'un rouge sombre, « ce qui est fort laid ». Damas peut être le paradis de Mahomet; malgré ses riches bazars et ses superbes jardins, il ne sera jamais celui des Français.

Quand on est à Damas, Baalbek s'impose. O les belles et splendides ruines! Combien on regrette les brutales injures du temps et la barbarie des hommes qui mutilèrent ces chefs-d'œuvre, qui ne peuvent être comparés qu'à ceux de Karnak et de l'Acropole d'Athènes. « Le soir, au clair de lune, dit M. Faucon, nous admirons les ruines et nous nous demandons si c'est bien la réalité, et non pas un rêve ou une illusion, que le tableau merveilleux qui se déroule devant nous »,

Ayant aspiré quelques bonnes bouffées de poésie et de philosophie, MM. Le Breton et Faucon reprennent la mer. Ils s'arrêtent à Chypre et à Rhodes, assez pour voir la vieille rue des Chevaliers et en déplorer la défiguration. Ensuite vient, au fond de son beau golfe, Smyrne, la Marseille du Levant. Ils foulent les quais construits par les français Dusseaux; ils voient le Mélès.

Le Mélès est un ruisseau qui coule silencieusement, tristement, sous le pont des Caravanes. Mais si Homère a poussé ses premiers vagissements sur le Mélès, ce ruisseau est sacré, surtout pour M. Faucon qui vient de quitter les bancs du Lycée.

On ne peut aller à Smyrne sans faire un pèlerinage à Ephèse. Ephèse, « œil de l'Asie », capitale de la confédération ionnienne, métropole religieuse de l'Asie-Mineure, résidence de prêtres-rois, asile redouté de Diane « mère de la nature » et « source de toutes choses », Ephèse n'est plus qu'un tas de ruines où les guides placent, un peu au hasard, l'Odéon, le Lycée, le Stade.

Quelle tristesse! Mais nos voyageurs en ont vu bien d'autres. Un jour,

par exemple, ils vont pieusement à l'Ilissus et à la fontaine de Callirhoé, où les vierges athéniennes allaient puiser l'eau des sacrifices. Que trouvent-ils? Des blanchisseuses! Ainsi s'évanouissent les légendes les plus poétiques. Un autre jour, à Eleusis, ils cherchent vainement le temple de Cérés, le plus fameux de la Grèce. Temple et déesse n'ont plus de refuge que dans le souvenir des savants.

Les voilà dans Constantinople, « la ville-paradis des Orientaux ». Asiatique par sa géologie, européenne par sa situation, turque par ses maîtres, elle a le singulier privilège de débilitier, d'anéantir peu à peu les peuples qui la conquièrent.

C'est une ville de contrastes, étrange, curieuse, riche en bazars et en monuments.

MM. Le Breton et Faucon l'ont parcourue dans tous les sens avec bonheur, de la pointe du vieux Sérail à Eyoub, de Pera et de Galata aux anciens murs. La Corne d'Or, avec son panorama d'une incomparable splendeur, les attirait chaque jour.

Des hauteurs de Péra ils voient les immenses cimetières de Scutari. Il faut aller à Scutari, voir et entendre les derviches hurleurs. Ils aperçoivent aussi la crête neigeuse de l'Olympe de Bythinie, et devinent Brousse, si belle à voir de loin, des rives de l'Olfer-tchaï. En route pour Brousse!

De retour à Constantinople, ils la parcourent encore; il y a tant à voir! Ils s'embarquent une dernière fois, remontent tout le Bosphore aux rives enchanteresses, et reviennent, non sans quelques arrêts, par Buda-Pest, Vienne, Munich et Strasbourg. Enfin, trois mois, jour pour jour, après leur départ, ils entrent en gare de Rouen.

Tandis que M. Henri Faucon recueillait les notes de son charmant récit, notre ami, M. Gaston Le Breton, fouillait les tombeaux, les ruines, les bazars et réunissait une belle collection d'antiquités égyptiennes.

On trouve dans cette collection des pierres, des marbres et des bois sculptés, des inscriptions, des papyrus, des momies, des tissus, des verreries, des objets de céramique et de vannerie.

Au produit de ses propres recherches, M. Le Breton a joint les dons que lui firent deux savants du Caire, M. le docteur Fouquet et M. Tano, et il a donné le tout à la ville de Rouen.

Et c'est ainsi que le voyage dont M. Henri Faucon s'est fait l'historien marquera la fondation, dans notre vieille et noble cité, d'un musée égyptien.

Pour conclure, je dirai aux jeunes gens qui en ont le temps et le moyen : suivez l'exemple de M. Henri Faucon, voyagez, voyez des peuples, le siège des civilisations mères de la nôtre. Vous ne ferez pas des découvertes comme Trivier, Binger ou Bonvallot, mais vous vous fortifierez le corps, le cœur et l'esprit, vous prendrez de l'expérience, vous glanerez des souvenirs pour le reste de vos jours; surtout vous apprendrez à mieux connaître, à mieux juger, à mieux aimer notre beau pays de France.

Gabriel GRAVIER.

Le Président honoraire, Secrétaire général,
GABRIEL GRAVIER.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ

PENDANT LE DEUXIÈME SEMESTRE DE 1890

1^o Livres, Brochures

- BERLIOUX (le professeur E.-F.). — A la recherche de la nation et de la cité des Hyperbo-
réens. Paris-Lyon, 1890. *Auteur.*
- BERLIOUX (E.-F.) — Les Chétas sont des Scythai. Lyon, 1888. *Auteur.*
- BONOLA-BEY (Dr Frédéric). — L'Egypte et la Géographie. — Sommaire historique des
travaux géographiques exécutés en Egypte sous la dynastie de Mohammed Aly. Le
Caire, 1890.
- CHAMBRE de commerce de Rouen. — Dire à l'enquête sur le projet d'un canal maritime
de Paris à la mer. Rouen, 1890.
- ERBEN (Josef). — Annuaire statistique de la ville capitale de Prague et des communes-
faubourgs Karlin (Karolinenthal), Smichov, Vinohrady (Weinberge) et Zizkov, pour
les années 1887 et 1888. Prague, 1889.
- HAMY (Dr E.-T.) — Les origines du musée d'ethnographie, histoire et documents. Paris,
E. Leroux, 1890.
- LE BLANT (Edmond). — L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine.
Paris, E. Leroux, 1890.
- Ministère de l'Instruction publique.*
- LE PICARD (Charles). — Mes vacances en 1881. Nancy, 1890. *Auteur.*
- LLOYD ROUENNAIS. — Protestation contre le projet Paris port de mer. — Dire à l'enquête.
Rouen, 15 novembre 1890.

MALTE-BRUN (V.-A.). — Histoire de Marcoussis, de ses seigneurs et de son monastère.
Paris, A. Aubry, 1867.

Offert par M. G. Gravier.

OPPERT (J.) — V. L. de Rosny.

PITTIER (Professor Enrique). — Anales del instituto Fisico-Geografico nacional publicado bajo la direccion del... 1889. Tome II, 1^{re} partie. San-José, 1890.

ROSNY (Léon de). — De la formation des mots dans l'écriture hiératique du Yucatan, et rapport sur l'Essai sur le déchiffrement de l'écriture hiératique de l'Amérique centrale, de M. Léon de Rosny, par J. Oppert. *Auteur.*

SAINT-GEORGES D'ARMSTRONG (Thomas de). — Principes généraux du droit international public. — De l'utilité de l'arbitrage. Paris, L. Larose et Forcel, 1890.

Offert par l'Institution ethnographique.

SOCIÉTÉ de défense des intérêts de la vallée de la Seine. — Protestation déposée au dossier de la Commission d'enquête d'utilité publique contre l'exécution du canal projeté (Bouquet de la Grye), de Rouen à Clichy. Rouen, 4 novembre 1890.

TRIVIER. — Voyage en Afrique. Rochefort, 1890.

Auteur.

VILLE DE FÉCAMP. — Paris port de mer. — Rapport de M. A. Le Borgne, maire, au conseil municipal. — Avis de la Commission spéciale et résolution du conseil municipal, séance du 12 novembre 1890. Fécamp, 1890.

VILLE DE ROUEN. — Protestation du conseil municipal au nom de la ville de Rouen contre le projet de « Paris port de mer ». — Dire à l'enquête. Séance du 7 novembre 1890.

VOSSION (L.). — La Birmanie, conférence faite à la Société académique indo-chinoise (17 juillet 1879).

Auteur.

VOSSION (L.). — Khartoum et le Soudan d'Egypte. Paris, 1890.

Auteur.

2^e Cartes

CARTE de la France, dressée par le service des cartes et plans du Ministère des Travaux publics, à l'échelle du 200 000^e. Paris, Versailles, Laval, Chambéry, Albertville, Bazas, Villeneuve-sur-Lot, Embrun, Soustons, Mont-de-Marsan, Marseille.

ESTRABON. — V. Etat-Major du Soudan français.

ETAT-MAJOR du Soudan français. — Campagnes 1886-87-88, M. Galliéni, lieutenant-colonel d'infanterie de marine, étant commandant supérieur. — Carte dressée par MM. Fortin, capitaine d'artillerie de marine, Estrabon, administrateur colonial, Benty, Sedhiou, Timbouktou, Timbo, Sigui, Falaba, Djenné, Boké, Kita, Geba, Nioro, Kayes, Matam, Bafoulabé, Koumina, Bissao, Saldé, Ségou, Hamdallahi, Goumbou.

FORTIN. — V. Etat-Major du Soudan français.

GALLIÉNI. — V. Etat-Major du Soudan français.

KLUN (Dr V.-F.) — Atlas zur Industrie-und Handelsgeographie, für commerciale und technische Lehrenstalten, für Kaufleute und Industrielle. Mit erläuterndem texte von Dr V.-F. Klun und Dr Henry Lange. Leipzig, 1884-1885, 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e livraisons.

LANGE (Dr Henry). — V. Klun (Dr V.-F.).

TABLE DES MATIÈRES

MÉMOIRES, NOTICES

	PAGES
L.-G. BINGER. — Du Niger au golfe de Guinée par Kong.....	1
CÉS. TONDINI DE QUARENGHI. — Examen critique du choix du méridien initial de Jérusalem.....	34
LE CAPITAINE E. PÉROZ. — Le Soudan français et son avenir commercial.....	81
GASTON ROUTIER. — Le voyage de M. J.-B. Rolland à Madagascar.....	149
J. TAUPIN. — Relation d'un voyage d'explorations et d'études au Laos, 168, 223, 308.....	382
E. TRIVIER. — Traversée de l'Afrique australe. — Lettre à M. G. Gravier.....	213
CH. BRÉARD. — Les ports du Havre, Fécamp et Honfleur.....	242
EMILE PETITOT. — Origine asiatique des Esquimaux. — Nouvelle étude.....	277
LE COLONEL DE CHAILLÉ-LONG. — Les sources du Nil.....	341
LE CAPITAINE DECAZES. — A travers le Soudan français.....	362

CORRESPONDANCE ET FAITS GÉOGRAPHIQUES

CH. LAMETTE. — Mouvement géographique de décembre 1889, janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre et novembre 1890.....	398
D. FOLLIOT. — Découverte d'une passe praticable et possibilité de franchir les rapides de Kong.....	127
L. MALIAVIALLE. — Société languedocienne de Géographie de Montpellier. — Secrétariat général.....	129
IX ^e CONGRÈS international des Orientalistes. — Avis.....	130
L. PÉRIGAUD. — Extrait d'une lettre adressée à M. Emile Ferry, président de la Société normande de Géographie.....	201
E. TRIVIER. — Lettre adressée à M. Toutain, vice-président de la Société.....	202
J. TAUPIN. — Extrait d'une lettre adressée à M. Gabriel Gravier, secrétaire général.....	202
E. TRIVIER. — Extrait d'une lettre adressée à M. Gabriel Gravier.....	262

ACTES DE LA SOCIÉTÉ

CH. LAMETTE. — Procès-verbal de la séance du 20 janvier 1890.....	73
— — — — — du 26 février.....	130
ARMAND SANSON. — — — — — du 19 mars.....	134
CH. LAMETTE. — — — — — du 26 avril.....	136
ARMAND SANSON. — — — — — du 14 mai.....	203

	PAGES
ARMAND SANSON. — Procès-verbal de la séance du 25 juin	263
CH. LAMETTE. — — — du 20 novembre	403
— — — du 17 décembre.....	406
PRÉSENTATION ET ADMISSION DE MEMBRES.....	77, 137, 209, 266, 408
EMILE BUISSON. — Rapport du trésorier sur la situation financière de la Société...	78
DISTINCTIONS honorifiques accordées aux Membres de la Société.....	209, 266
PRIX décernés aux élèves des lycées, collèges, etc.....	266

NÉCROLOGIE

GABRIEL GRAVIER. — M. Alfred Bligny.....	339
--	-----

BIBLIOGRAPHIE

E. DE BERGEVIN. — <i>Les Cévennes et la région des Causses</i> , par M. E.-A. MARTEL.	137
A. HÉRON. — <i>Abrégé de grammaire hindoustani</i> , par M. René de SAINT-QUENTIN.	144
CARTES COMMERCIALES de F. Bianconi	211
L. LANGLOIS. — <i>Autour de Rouen</i> . — Compte-rendu.....	267
J.-G. — CARTE des environs de Rouen.....	268
LES GORGES DU TARN et Montpellier-le-Vieux	269
A. HÉRON. — <i>Dictionnaire de prononciation tamoule</i> , figurée en français, par le capitaine E. MARTINET.....	269
GABRIEL GRAVIER. — <i>Dans les Highlands</i> , par Paul TOUTAIN.....	340
P. GUERNET. — Société royale de Géographie de Londres. — Résumé du bulletin mensuel d'octobre 1890. — Voyage du lieutenant Vaughan dans la Perse orientale.....	409
GABRIEL GRAVIER. — <i>Notes de voyage</i> , par Henri FAUCON fils.....	412

LISTE générale des membres de la Société.....	v
SOUSCRIPTION en faveur des écoles françaises coptes d'Egypte.....	212
— pour l'érection d'un monument à la mémoire de l'explorateur Camille Douls	272
OUVRAGES offerts à la Société pendant le premier semestre de 1890.....	273
— — — deuxième —	417
^ PORTRAIT du capitaine L.-G. Binger.	
^ — — — Decazes.	
^ — — — du colonel Chaillé-Long.	

CARTES

CARTES du Niger au golfe de Guinée, par Kong.
— du Soudan oriental.
— de la mission d'exploration et d'études au Laos (1887-1888), par J. Taupin.
^ — de l'Afrique australe, par E. Trivier.
— des sources du Nil, par le colonel Chaillé-Long.

Imprimerie de Espérance CAGNIARD, rues Jeanne-Darc, 88, et des Basnages, 5.

